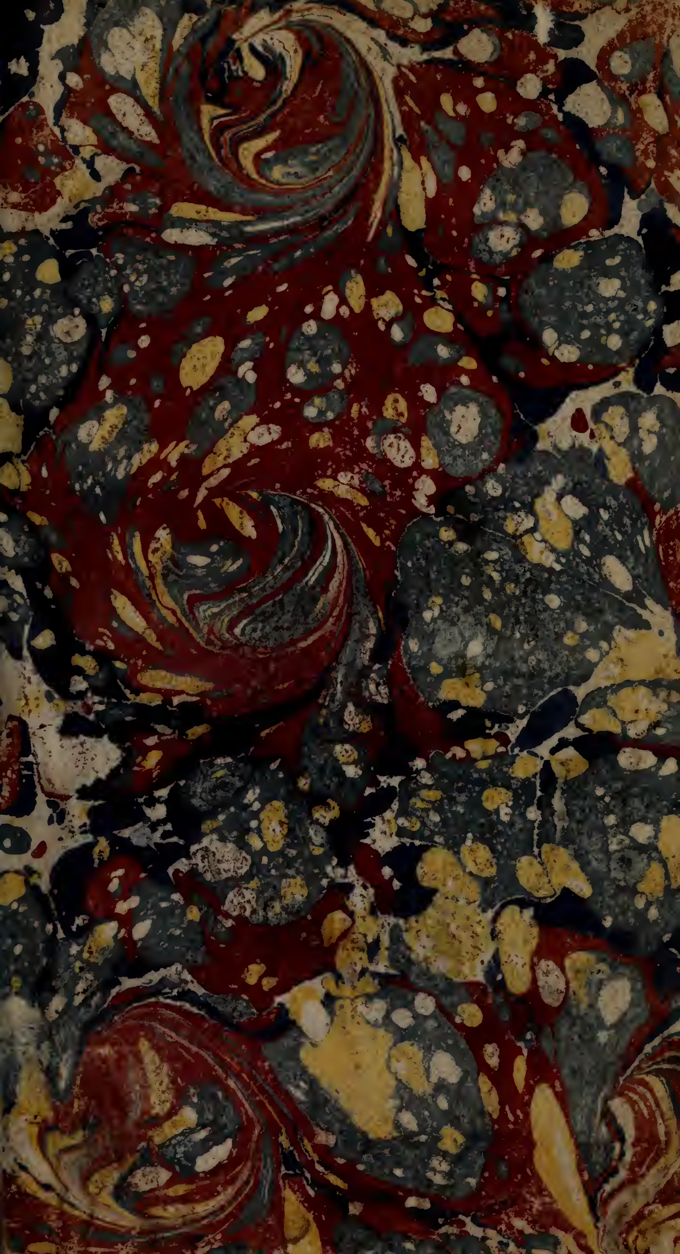
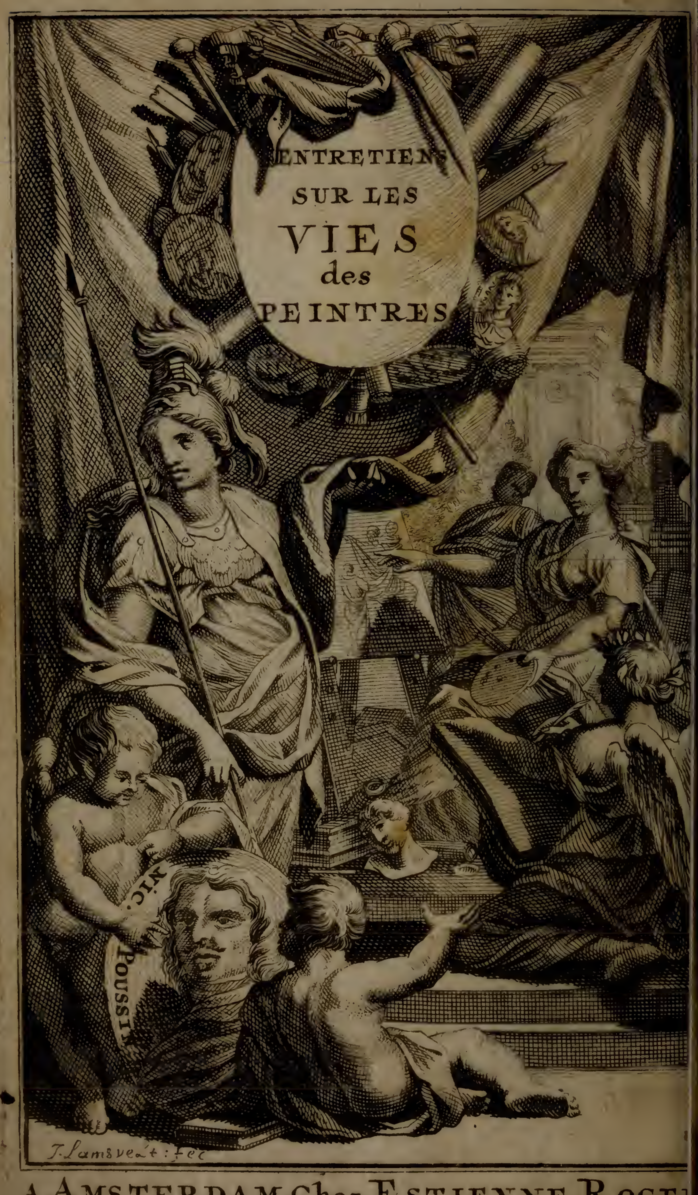



Ulrich Middeldorf





A AMSTERDAM Chez ESTIENNE ROGE

ENTRETIENS
SUR LES VIES
ET
SUR LES OUVRAGES
DES PLUS
EXCELLENS PEINTRES
ANCIENS ET MODERNES.

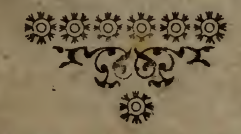
PAR MR. FELIBIEN,

Secretaire de l'Academie des Sciences & Historiographe du Roi.

TOME PREMIER.

Nouvelle Edition revuë, corrigée & augmentée des CONFERENCES de l'Academie Royale de Peinture & de Sculpture,

De l'Idée du Peintre parfait & des Traitez, des Desseins, des Estampes, de la Connoissance des Tableaux & du Goût des Nations.



A AMSTERDAM,

Aux Dépens d'ESTIENNE ROGER, Marchand Libraire, chez qui l'on trouve un assortiment géneral de toute sorte de Musique.

M. DCCVI.

A MONSEIGNEUR
COLBERT,

CHEVALIER, MARQUIS DE SEIGNELAY, & autres lieux, Commandeur & Grand Trésorier des Ordres de Sa Majesté, Conseiller ordinaire en tous ses Conseils, & au Conseil Royal, Controlleur Général des Finances, Surintendant & Ordonnateur Général des Bâtimens, Arts & Manufactures de France.

MONSEIGNEUR,

Comme il n'y a que Dieu qui connoisse le prix des Rois, il n'appartient qu'aux Rois à bien connoître ce que valent les autres hommes. Aussi l'on peut dire que Sa Majesté ayant résolu de rendre ses peuples heureux, a bien vû que vous étiez celui dont Elle pouvoit se servir pour l'accomplissement d'un si grand dessein. C'est par les lumieres de son esprit si clairvoyant qu'Elle a découvert les rares qualitez que le Ciel vous a données, si propres à exécuter ses ordres. Ses yeux ont pénétré jusques dans vôtre cabinet où ils vous ont vû attaché à regler des affaires trés-épineuses & trés-importantes; & ç'a été vôtre maniere de vivre occupée & si laborieuse, ou plûtôt cette beauté d'Ame qu'Elle a reconnuë en vous, qui l'a persuadée que vous étiez ce fidelle serviteur dont Elle avoit besoin. Elle a jugé avec raison qu'elle pouvoit attendre une fidelité inviola-

ble d'un homme que le plaisir, l'ambition, & l'amour des richesses ne sont point capables de corrompre ni même de détourner des moindres choses qui regardent son service.

En effet, à qui le Roi pouvoit-il mieux confier les emplois qu'il vous a donnez, qu'à celui qui s'y applique avec tant d'assiduité, & qui s'y conduit avec tant de prudence? qui prend lui-même connoissance de toutes choses; qui travaille jour & nuit pour ne pas remettre à d'autres des affaires si importantes; qui n'a d'interêt que celui du Roi & de l'Etat; qui considere tous les Sujets de Sa Majesté comme enfans d'un même pere; qui ne connoît pour parens & pour amis que ceux qui sont les plus affectionnez au service de son Prince; qui s'est aquis une entiere confiance dans tous les esprits par la sincerité de ses paroles; & de qui enfin tous les gens de mérite doivent être assurez qu'il n'aura jamais pour eux que des loüanges dans la bouche, pour leur procurer auprés de Sa Majesté des honneurs & des liberalitez?

Ne soyez pas surpris, MONSEIGNEUR, si je parle si hardiment de ce que toute la terre remarque en vous. On regarde les persónnes constituées en la dignité où vous étes, avec respect; mais on les regarde comme des Astres dont on observe le cours, les qualitez, & les diverses influences. On mesure toutes leurs démarches, on les considere avec attention, & ils ne font point de pas qu'on ne croye être utiles ou préjudiciables à ceux qui sont au dessous d'eux.

Quand on considerera bien quelles sont vos occupations, & quelle est cette administration toute desinteressée, on aura lieu d'attendre de vous beaucoup de grandes choses. On ne doit pas craindre qu'un homme qui a les main si pures dans le manîment des Finances, souffre desormais que les peuples soient foulez par les exactions cruelles de ceux qui ne pensent qu'à s'enrichir aux dépens du public. On doit

espe-

eſperer plûtôt que nous reverrons dans peu de temps nos provinces rétablies & nos campagnes cultivées, puis que même vous portez vos ſoins au delà du Royaume, travaillant comme vous faites à l'établiſſement & à la ſûreté d'un commerce nouveau qui doit augmenter nôtre abondance des biens & des richeſſes des païs étrangers.

Il ſemble que les biens & les richeſſes que la France produit elle-même, & qui la font conſiderer par deſſus tous les autres Royaumes, ne ſoient pas capables de ſatisfaire au deſir que vous avez de la rendre heureuſe. Vous voulez que toutes les parties du monde contribuent à ſon abondance, & viennent comme tributaires du plus grand Roi de la terre, répandre à ſes pieds ce qu'elles ont de plus rare & de plus précieux. Vous voulez que l'on voye nos villes opulentes & nos champs chargez de moiſſons; & que nos mers & nos rivieres couvertes de vaiſſeaux apportent juſques dans nos ports toutes les richeſſes des Indes.

Certes y a-t-il rien qui ſoit plus digne d'une éternelle loüange, que de ſe ſervir comme vous faites de la faveur du Roi, non pas pour augmenter vôtre fortune, mais pour accroître la gloire de Sa Majeſté & le bien de ſes Sujets? Il y a grande apparence que celui qui porte ſes ſoins juſqu'aux extrémitez du Monde pour la grandeur de ſon Prince & les interêts de ſon païs, en conſerve encore de plus grands pour le dedans de l'Etat, où vous travaillez ſi heureuſement à toutes les choſes neceſſaires & avantageuſes aux peuples.

Auſſi c'eſt par vos continuels travaux, MONSEIGNEUR qu'en donnant des marques de vôtre zele à nôtre grand Roi, vous donnez en même-temps des témoignages de vôtre affection pour le bien public, & de vôtre grande capacité en toutes choſes. C'eſt par là que vous immortaliſerez vôtre Nom, ou plûtôt c'eſt par tant de bienfaits que vous éleverez vous-même dans les cœurs des peuples un monu-

ment d'éternelle durée, & mille fois plus glorieux que tous ceux que l'Art pourroit inventer.

Mais vos ſoins ne s'arrêtent pas ſeulement à pourvoir à tous les beſoins du Royaume, vous les étendez encore plus loin. Car dans le deſir que vous avez de voir cette Monarchie floriſſante, vous ne vous contentez pas de travailler pour l'honneur du ſiecle préſent, vous ſongez encore aux ſiecles à venir. Vous établiſſez des Academies pour les plus beaux Arts, afin que la France ſurpaſſant comme elle fait les autres Nations en grandeur de courage, ne manque pas auſſi d'excellens ouvriers pour repréſenter les actions de nôtre Auguſte Monarque, pour immortaliſer tous les grands hommes qui ont l'honneur de ſervir ſous lui, & pour ſe voir un jour embellie de travaux qui ſoient dignes d'un ſi grand Empire.

Ceux qui viendront aprés nous; qui joüiront des biens dont Sa Majeſté nous enrichit, & qui ſe ſeront rendus ſavans par les connoiſſances que vous nous procurez dans les Sciences & dans les Arts, ne parleront-ils pas de ſon regne comme d'un regne tout-à-fait heureux? Et quelle idée ne ſe formeront-ils point de vôtre vertu & de vôtre mérite, quand ils ſauront l'eſtime que vous avez euë pour la vertu & pour le mérite des autres?

Combien toutes les Maiſons Royales ont-elles changé de face depuis que vous en avez la direction: & combien ces beaux lieux ſont-ils ornez d'ouvrages magnifiques, & convenables à la dignité du Prince qui les habite? Il y a eû des temps où l'on ne connoiſſoit ces Maiſons que par leurs ruines & par le mauvais état où elles étoient. Mais aujourd'hui nous voyons le ſoin que vous prenez à les rétablir, & nous conſiderons avec une joye mêlée d'admiration, comme de toutes parts les plus excellens hommes contribuent à l'embelliſſement de ces ſuperbes édifices.

Voyoit-on avant vous des Surintendans des Bâtimens ſe donner la peine d'examiner juſques aux

moindres desseins de tous les ouvrages qu'on fait pour le Roi? Prenoient-ils comme vous une entiere connoissance des plus petites choses? Vous ne dédaignez pas de vous trouver même souvent parmi les ouvriers: vous ordonnez de leurs travaux; vous leur communiquez vos lumieres; & par vôtre vigilance & vôtre activité, vous leur servez d'exemple à travailler avec plus de zele & de diligence pour la satisfaction du Roi. Aussi quand on pense à toutes les belles choses qui ont été faites depuis que vous en avez la conduite, on croiroit presque que tout cela se fait par enchantement, puisque nous voyons tout d'un coup des Maisons bâties & ornées, des Parcs accomplis, & des Jardins que la Nature regarde comme des productions où elle croit n'avoir point de part.

Cependant, MONSEIGNEUR, si vous faites paroître tant de magnificence dans les Palais du Roi, on ne voit rien de superbe dans vôtre Maison. Vous étes le premier qui dans vos bâtimens donnez à tous les sujets de Sa Majesté un exemple de moderation, & qui dans toutes vos actions leur étes un exemple de modestie. Mais cette grande moderation & cette extrême modestie, sont des vertus qui jettent un éclat beaucoup plus brillant que tout ce pompeux appareil, ce luxe & ces dépenses excessives, par lesquelles tant d'autres Ministres ont prétendu se signaler.

Mais ce qui n'est pas un moindre sujet d'admiration, & que nous devons considerer comme un gage & une assûrance du bonheur de tout le Royaume, est qu'au lieu de vous voir sans cesse environné de ces gens ambitieux qui prétendent toûjours enrichir les Princes en ruïnant l'Etat, vous ne donnez une favorable audience qu'à ceux qui trouvent des moyens d'enrichir l'Etat aux dépens du Roi. Car nous voyons que Sa Majesté a fait elle-même les premieres dépenses de toutes les entreprises où vous avez crû que le peuple aura moyen de profiter, soit par le commen-

ce, ſoit dans les Manufactures que vous avez établies en divers endroits du Royaume.

Un temps ſi heureux me fait prendre la liberté de mettre au jour, & ſous la protection de vôtre Nom, un Ouvrage que j'ai medité il y a longtemps. Il eſt vrai que je ne pouvois me reſoudre à l'expoſer au public, parce que les Arts ne me ſembloient pas alors aſſez eſtimez pour en faire connoître le mérite & l'excellence. Mais aujourd'hui que le Roi leur fait un ſi bon accueuil, qu'ils ont l'honneur de vôtre appui, & que vos faveurs rappellent les Muſes qui étoient bannies, & donnent une nouvelle vigueur aux Sciences & aux Arts, je n'ai plus de répugnance à faire paroître ce que j'ai écrit pour honorer la Peinture, l'une de ces filles toutes divines qui ne fait la cour qu'aux Vertus, & qui à l'envi de la Poëſie & de l'Eloquence, travaille à immortaliſer les grands hommes.

L'honneur que Sa Majeſté m'a fait d'agréer mes Ouvrages, & de me charger d'un emploi où j'aurai ſujet de traiter de ces ſomptueux Bâtimens & de ces riches Manufactures dont vous avez pris la conduite: cet honneur, dis-je, que vous m'avez procuré m'eſt d'autant plus avantageux, qu'il me donnera lieu de faire connoître à tout le monde les grandes chôſes que vous faites, & de vous témoigner avec combien de reſpect je ſuis,

MONSEIGNEUR,

Vôtre trés-humble & trés-obeïſſant Serviteur,

FELIBIEN.

PREFACE.

SI je n'avois pour exemple plusieurs grands hommes qui ont écrit des Sciences & des Arts, dont ils n'ont jamais fait profession, j'aurois lieu de craindre qu'on trouvât à redire de ce qu'aujourd'hui j'entreprens de parler d'un Art si éloigné des occupations que j'ai eûës. Mais puis qu'en cela je ne fais qu'imiter les personnes les plus doctes, on ne s'étonnera pas si j'écris de la Peinture, principalement quand on saura que de tout temps j'ai eû une si forte inclination pour ce bel Art, qu'il n'y a guere de parties qui en dépendent dont je n'aye voulu avoir une connoissance exacte, & même où je n'aye quelquefois passé des préceptes à l'exécution.

Il est vrai que j'ai eû cet avantage de connoître les plus excellens Peintres de nos jours, & qu'ayant demeuré quelques années en Italie, ce fut là que je m'efforçai d'aquerir, autant qu'il me fut possible, encore plus de lumiere de cet Art que celle que j'en avois déja.

Aussi quand je pense à ces Bâtimens antiques, à ces Statuës & à ces Tableaux dont je faisois mon plus grand divertissement pendant le sejour que j'ai fait à Rome, je trouve encore un plaisir extrême à repasser dans ma memoire les images de tant de rares & excellentes choses.

J'avois l'honneur d'être employé auprés de feu Monsieur le Marquis de Fontenay Ambassadeur extraordinaire pour le Roi prés d'Innocent X. & qui dans sa premiere Ambassade prés d'Urbain VIII. avoit déja laissé dans l'Italie une haute estime de cette grande capacité, de cette sagesse & de cette probité qui rendent par tout sa memoire si recommandable. Et c'étoit dans le temps où les troubles de Naples donnoient matiere à ce digne Ministre de faire valoir toutes ses belles qualitez, en travaillant aux affaires les plus importantes qui fussent alors dans l'Europe.

Comme pendant tout le temps de son Ambassade il se passa plusieurs choses trés-considerables qui m'obligeoient d'être presque toûjours auprés de lui, je n'avois que peu

 d'heu-

d'heures pour me délasser. J'employois néanmoins le peu de temps qui me restoit, ou à visiter les personnes les plus versées dans les Sciences & dans les Arts, ou à voir les Eglises & les Palais.

Entre les Peintres qui paroissoient dans Rome avec davantage de réputation, je puis remarquer ici comme les plus célébres, le Chevalier Lanfranc, le Sieur Pietre de Cortone; & le fameux Mr. Poussin que je nomme le dernier comme le plus jeune des trois. Je pris grand soin de les connoître, & particulierement Mr. Poussin, avec lequel je fis une amitié trés-étroite. Tout le monde sait quel a été son merite; & pour moi je ne croi pas qu'il y ait eu de Peintre qui ait possedé une plus haute idée de la perfection de la Peinture, ni qui ait mieux sû que lui tout ce qui peut rendre un Ouvrage accompli. Que si nous en voyons de puissantes marques dans ceux que nous avons de sa main, il en donnoit encore de plus fortes preuves par ses discours; & je suis obligé de confesser que ce fut dans son entretien que j'appris alors à connoître ce qu'il y a de plus beau dans les Ouvrages des excellens Maîtres, & même ce qu'ils ont observé pour les rendre plus parfaits.

Bien qu'il affectât d'être fort retiré quand il travailloit, afin de n'être pas obligé de donner entrée chez lui à plusieurs personnes qui l'auroient interrompu par leurs visites trop fréquentes, je vivois néanmoins de telle sorte avec lui, que j'avois toûjours la liberté de le voir peindre. Et c'étoit pour lors que joignant la pratique aux enseignemens, il me faisoit remarquer en travaillant, & par une sensible démonstration, la verité des choses qu'il m'apprenoit par ses discours.

Je voyois avec beaucoup de plaisir de quelle sorte il se conduisoit pour représenter sur une toile ces grands & nobles sujets dont il avoit formé les ordonnances dans son esprit. J'observois exactement de quelle maniere il dessinoit ses figures, & en prononçoit tous les traits, s'il m'est permis d'user de ce mot, avec une netteté qui faisoit bien voir celle de ses pensées. Je considerois avec un soin tout particulier,

lier, comment il mêloit les couleurs ensemble pour donner cette diminution de teintes necessaire à arrondir les corps, à faire paroître les jours & les ombres, & à produire ces divers degrez d'éloignement qui font fuïr ou avancer toutes les parties d'un Tableau : ce qu'il a sû exécuter avec tant d'art & de beauté.

Je commençai chez lui quelques petits Ouvrages pour tâcher de mettre en pratique ses doctes leçons : mais les affaires qui m'occupoient incessamment, ne me donnerent pas le temps d'achever seulement la premiere chose que j'entrepris de faire. C'est pourquoi quelque forte passion que j'aye eûë pour une science si noble, je n'ai jamais pû m'y attacher autant que je l'eusse souhaité. Toutefois le peu d'experience que j'en ai aquise n'a pas laissé de me faire comprendre, que quelque theorie qu'on ait de la Peinture, on est incapable de rien exécuter de parfait sans une grande pratique, & c'est en travaillant que je me suis bien apperçû qu'il se rencontre mille difficultez dans l'exécution d'un Ouvrage que tous les préceptes ne sauroient apprendre à surmonter.

Car on ne peut bien dire comment il faut donner plus de force, plus de majesté, & plus de grace aux figures ; tout cela dépend de l'excellence du genie du Peintre. On ne peut encore déterminer une mesure assûrée pour les diverses teintes des couleurs, & pour les effets differens de leurs mélanges : c'est par une longue experience, une grande pratique & un raisonnement solide que toutes ces choses s'apprennent. S'il y a un moyen pour faire davantage paroître les parties d'un Tableau, pour leur donner plus de force, plus de beauté & plus de grace ; c'est un moyen qui ne consiste pas en des regles qu'on puisse enseigner, mais qui se découvre par la lumiere de la raison, & où quelquefois il faut se conduire contre les regles ordinaires de l'Art. Et de cela on ne doit point s'en étonner, puis que dans la Nature il se rencontre mille differentes beautez qui ne sont rares & surprenantes, que parce qu'elles sont extraordinaires & bien souvent contre l'ordre naturel.

Qu'on ne s'imagine donc pas qu'en cet Art, non plus qu'en plusieurs autres, toutes les regles en soient aussi certaines comme dans la Géometrie, où l'on peut toûjours tra-

vailler avec sûreté ; ni qu'un excellent Tableau doive être censuré de tout le monde, lors que dans une petite partie il semble qu'on n'ait pas observé un je ne sai quoi d'Optique, principalement quand ce défaut n'est pas considérable ; & que l'on a négligé ces moindres choses pour s'attacher à de plus importantes.

Je sai bien qu'un excellent Peintre n'est pas loüable, si dans ses Ouvrages il y laisse des fautes si grossieres, que tout le monde les apperçoive d'abord, & je sai bien encore que la Perspective est si necessaire à cet Art, que l'on peut dire qu'elle est même de son essence. Cependant cette partie n'entre pas en comparaison avec tant d'autres qu'un Peintre doit savoir, & qui sont d'une étude bien plus longue & plus pénible, puis que se conduisant en celle-là par le moyen de la regle & du compas, la pratique n'en est pas moins facile que les regles en sont aisées à comprendre, n'y ayant guere d'esprits, pour peu intelligens qu'ils soient, qui ne puissent s'y rendre savans en trés-peu de temps.

Des gens néanmoins qui n'ont de connoissance qu'en cela, ne laissent pas quelquefois de blâmer hautement un excellent Tableau, & de vouloir diminuer de l'estime du Peintre, parce qu'il aura omis ou négligé quelque chose qui n'ira pas chercher le point de vûë. Et comme ces Censeurs ont facilement appris la Perspective, mais qu'ils ignorent les parties les plus difficiles de la Peinture, ils se récrient sur ce petit défaut, comme s'ils étoient les Juges souverains des plus beaux Ouvrages ; bien qu'à dire vrai, il se trouve beaucoup de telles gens qui sont fort peu capables d'en connoître tout l'art & toute la perfection.

Pour moi, j'ai appris des plus grands Maîtres, & je l'ai même reconnu par les differens travaux que j'ai vûs, qu'il n'y a jamais eû de Peintre qui ait possedé au dernier degré d'excellence toutes les parties de son Art. Quelques-uns sont ingenieux dans l'invention, d'autres dessinent avec force ; les uns sont savans dans les expressions, & les autres peignent avec beaucoup

de

de grace & de beauté; mais il y en a peu qui ayent tous ces avantages à la fois, & si quelqu'un a été assez heureux pour les recevoir du Ciel, il y a toûjours quelque partie dans laquelle il est inferieur à un autre.

L'on doit donc considerer ce qui est de plus excellent dans les Tableaux, & ne pas mépriser les moins parfaits; il est vrai qu'il s'en trouve où l'on rencontre diverses beautez jointes ensemble, & comme ceux-là surpassent de beaucoup tous les autres, j'ai pris plaisir à les voir souvent, j'en ai observé les diverses manieres, & je me suis étudié à en connoître l'excellence.

Pour m'instruire encore mieux, j'ai lû tous les Livres qui ont traité de cet Art; je m'en suis entretenu avec Mr. Poussin, & avec d'autres des plus savans Peintres; & lors que j'allois voir dans Rome ces anciens bâtimens pour en remarquer l'artifice, ou que je visitois ces Vignes & ces Palais remplis de tant de rares Statuës & de riches Tableaux, je prenois un soin particulier de ne rien laisser échaper à mes yeux de tout ce qui meritoit d'être consideré.

Cette grande estime que j'avois pour ces beaux Arts, fit qu'étant de retour en France j'employai les heures de mon loisir à mettre par écrit ce que j'en avois appris, & à ranger sous quelque ordre les observations que j'en avois faites; & c'est sur ces remarques que j'ai établi les principaux fondemens de cet Ouvrage. Mais ayant jugé que pour mieux donner connoissance de la Peinture aux Gens de Lettres aussi bien qu'à ceux qui veulent en faire profession, il faloit parler des Peintres & de leurs Tableaux, j'ai crû devoir faire des entretiens familiers dans lesquels on pût apprendre ce qui regarde les vies de ceux qui ont été les plus célébres, & où en rapportant quelques-uns de leurs Ouvrages j'eusse lieu de faire remarquer tout ce qui appartient à l'excellence de cet Art.

Comme l'Architecture & la Peinture ont beaucoup d'u-

d'union l'une avec l'autre, parce qu'elles ont toutes deux pour fondement le dessein, & pour objet la belle proportion, il m'a semblé que je pouvois d'abord dire quelque chose des bâtimens qui sont les dépositaires des beaux Tableaux. Etant même necessaire de ne pas ignorer quel est l'Art de bien bâtir, dont la beauté contribuë si fort au plaisir de la vûë. Toutefois comme mon principal but n'a pas été de traiter à fond cette matiere, je n'entre pas dans le détail, je me contente de former une idée générale de son excellence, & de découvrir en quoi consiste la science d'un Architecte. Aprés avoir fait voir qu'elle tire ses principes de la raison, dont les lumieres doivent être l'unique guide & les seuls instrumens de celui qui travaille à de grandes entreprises, je tâche de montrer qu'un veritable Architecte n'agit pas simplement sur des exemples, & ne se conduit pas seulement par des regles que d'autres ayent pû inventer, mais qu'il se forme lui-même un modelle parfait qui n'est point composé d'un amas confus de diverses pieces prises de plusieurs autres Ouvrages, comme l'on en voit assez, son principal dessein étant toûjours de ne rien faire qui ne convienne à son sujet.

Ce discours qui comprend ce que c'est que la proportion & la grace, donne entrée à un autre où je parle des qualitez necessaires à un savant Peintre: ensuite de quoi je commence à rapporter ce qui regarde les Vies & les Ouvrages de ceux qui ont excellé dans cette profession.

J'ai pris pour titre de mon Livre celui d'Entretiens, parce qu'en effet l'on ne peut mieux faire pour s'instruire dans cet Art, que d'en parler souvent avec les personnes qui s'y connoissent. Et j'ai sû de quelques-uns des plus grands Maîtres, qu'ils n'ont point trouvé de moyen plus utile pour profiter de leurs études, que de s'en entretenir avec les plus savans, & de méditer sans cesse sur les plus beaux Ouvrages, dont ils gardoient une idée dans leur esprit sur laquelle ils tâchoient de former ensuite la beauté de leurs conceptions.

Encore que le Dialogue ait été en usage parmi les plus savans hommes de l'Antiquité, je sai bien néanmoins qu'il

qu'il ne plaît pas à tout le monde, parce qu'il est souvent rempli de plusieurs discours qui s'éloignent du principal sujet, & où l'Auteur en pensant mieux marquer le caractere de la conversation, ne laisse pas d'ennuyer le Lecteur qui ne cherche qu'à s'instruire promtement de ce qu'on promet de lui enseigner. Mais je sai bien aussi que quand on veut retrancher les choses inutiles & se renfermer dans son sujet, cette maniere d'écrire est trés-propre pour traiter des Arts & des Sciences; & l'on en voit d s meilleurs Ecrivains de ce temps qui ne sont pas moins agréables que remplis de beaucoup d'érudition. Le Dialogue de Mr. Sarazin qu'il n'a fait qu'à l'imitation de celui de la lecture des vieux Romans de Mr. Chapelain, comme il l'a dit lui-même, fait bien voir que nôtre Langue peut, comme les autres, souffrir ces sortes d'Ouvrages, quand ils sont traitez par des personnes aussi savantes que ces Messieurs, dont le dernier en a fait plusieurs qui peuvent servir de modelle en ce genre d'écrire. Mais quoi qu'il soit bien difficile de les égaler, on ne peut manquer toutefois de les suivre. Et c'est pourquoi je n'en ai pas fait difficulté, ayant tâché, autant que j'ai pû, de ne faire point trop d'interruptions par des demandes & des repliques, qui est la seule chose à mon avis qui ennuye le plus, & qui peut avoir rendu les Dialogues moins agréables à quelques-uns.

Toutefois comme les goûts sont differens en toutes sortes de choses, je ne sai pas si mon dessein sera approuvé de tout le monde, mais pour qu'il en soit mieux reçû j'ai mêlé parmi les préceptes de l' Art d'autres discours divertissans, afin que les Gens de Lettres ne se lassent pas, & que les Peintres ne croyent pas aussi que j'affecte trop de vouloir donner de continuelles leçons.

Je ne doute pas que quelques-uns ne m'accusent d'écrire beaucoup de choses des Peintres Anciens, que Pline & d'autres Auteurs ont rapportées avant moi; & que pour ce qui regarde les Modernes, je ne fais que suivre ce que Vasari, Borghini, Ridolfi, le Cavalier Baglion, & quelques autres en ont écrit assez amplement.

C'est

C'eſt dont je demeure d'accord, & je ne prétens pas auſſi parler de Peintres inconnus, & dont l'on n'ait jamais rien dit: mais il y en a pluſieurs que ces Ecrivains ont bien voulu comprendre parmi les autres, deſquels je n'ai pas jugé à propos de groſſir mon Ouvrage, parce qu'il n'y a rien ni en leur vie, ni dans leurs Tableaux qui ſoit digne de remarque.

Comme je n'ai pû connoître les Peintres les plus eſtimez que par ceux qui ont eû ſoin d'en faire la vie, je me ſuis ſervi de leurs memoires. Mais mon deſſein étant de faire voir en nôtre Langue ce qu'on a écrit d'eux en Latin & en Italien, j'ai tâché de ne rapporter que ce qu'il y avoit de plus conſiderable, & qui pouvoit davantage inſtruire & divertir tout le monde.

C'eſt pour cela que je n'ai point parlé de quantité de Peintres dont nous ne voyons plus rien; que je n'ai pas voulu écrire une infinité de petites hiſtoires & de contes aſſez fades, dont Vaſari a remplì ſes Livres, & que j'ai laiſſé tous ces grands catalogues de Tableaux qui groſſiſſent les volumes de ces Auteurs Italiens. Mais en échange j'ai pris ſoin de marquer quelques actions & quelques évenemens particuliers auſquels les Peintres dont je parle ont eû part, ou qui leur ont donné ſujet de faire quelques Ouvrages.

Je ne défere pas auſſi toûjours au jugement de ces Ecrivains: car je prétens être dans un païs de liberté, où l'on peut dire ſon ſentiment ſur toutes ſortes de Tableaux, & rendre témoignage à la Verité en toutes choſes. Il me ſemble même qu'on ne peut bien faire connoître la capacité d'un Ouvrier ni la beauté de ſon travail, ſi l'on ne remarque ce qu'il y a de bon & de mauvais; & lors qu'on en reprend quelque partie, c'eſt comme une preuve que l'on a de l'eſtime pour les autres.

Vaſari ayant écrit dans un temps où beaucoup de Peintres dont il parle étoient encore vivans, il a plus penſé à les loüer qu'à faire connoître leur veritable mérite, affectant toûjours d'élever ceux de ſon païs pardeſſus les Etrangers, ſuivant l'inclination naturelle des Ultramontains.

Pour

Pour moi, quand je viendrai à faire mention de nos derniers Peintres François, je n'oublierai pas ceux qui ont mérité quelque estime. Comme l'on n'a pas lieu de croire que l'interêt ni l'envie me fassent rien dire qui soit desavantageux aux uns plûtôt qu'aux autres, on peut croire que si j'en fais quelque jugement, ce sera sans dessein de nuire à leur memoire : mais plûtôt avec intention d'être utile à ceux qui étudient d'aprés eux, lesquels doivent toûjours considerer exactement ce qui est digne d'être imité, & ne se pas laisser surprendre par des choses qui ne méritent pas d'être estimées

*J'aurai pourtant cet avantage de parler avec éloge d'un * Peintre François qui a été l'honneur & la gloire de nôtre Nation, & qu'on peut dire avoir enlevé toute la science de la Peinture, comme d'entre les bras de la Grece & de l'Italie pour l'apporter en France, où les plus hautes Sciences & les plus beaux Arts semblent s'être aujourd'hui retirez. Ses Tableaux dont le cabinet du Roi est enrichi, & tant d'autres qui sont répandus en divers endroits de l'Europe, serviront de témoins irreprochables aux choses que j'avancerai en parlant de ce grand homme.*

J'avoüe que l'estime que nôtre grand Monarque pour les Ouvrages de ce fameux Peintre, & pour ceux de tous les Maîtres les plus savans, est une des choses qui a le plus contribué à me faire écrire sur cette matiere, que j'aurois peut être laissée à traiter à quelque autre. Mais voyant comme Sa Majesté prend soin de faire fleurir en France tous les beaux Arts, & particulierement celui de la Peinture, il m'a semblé que j'étois obligé d'exposer en public ce que j'en avois remarqué, puis que le Roi lui-même n'omet rien de tout ce qui peut contribuer à le faire paroître avec honneur ; à l'exemple de tous les plus grands Princes qui ont été, dont plusieurs ne se sont pas contentez d'admirer une science si élevée, mais encore ont voulu avoir part au plaisir qu'il y a de produire de si beaux Ouvrages.

J'écris donc pour contribuer de ma part aux nobles

desirs de Sa Majesté qui travaille incessamment pour la gloire de son Etat ; j'écris pour l'honneur de cet Art, qui paroît aujourd'hui en France avec un nouveau lustre ; j'écris pour la satisfaction des honnêtes gens, qui sont bien aises de s'en instruire ; & j'écris pour moi-même qui prens plaisir dans l'entretien de tant de choses agréables & divertissantes. Peut-être qu'il y aura aussi des Peintres à qui ces discours ne seront pas desagréables ; & quoi que les plus savans ayent moins besoin d'être instruits que les autres, j'espere néanmoins que ce seront eux qui considereront plus volontiers ce que je rapporterai, & qui me sauront bon gré d'avoir fait voir en nôtre Langue des choses qui peuvent contribuer à faire connoître le mérite & l'excellence de leur profession.

ENTRE-

ENTRETIENS SUR LES VIES, ET SUR LES OUVRAGES DES PLUS EXCELLENS PEINTRES ANCIENS ET MODERNES.

PREMIER ENTRETIEN.

Comme le Roi voulut il y a quelque temps que les plus ſçavans Architectes de ſon Royaume examinaſſent un modelle qu'on a fait de tout le Louvre, afin d'avoir leur avis ſur ce qui reſte à bâtir pour le devant de ce ſuperbe édifice : Pymandre qui de tous mes Amis eſt celui qui a le plus de curioſité pour ces beaux ouvrages, m'engagea d'aller voir avec lui le deſſein de ce magnifique Palais.

Nous trouvâmes dans la chambre où étoit ce modelle pluſieurs perſonnes dont nous prîmes grand plaiſir d'entendre les differens jugemens qu'ils en faiſoient.

Cet ami qui a le ſens bon & le goût aſſez délicat en toutes choſes, obſervoit exactement ceux qui ſembloient avoir plus de connoiſſance de cet Art. Et de vrai, l'amour qu'il a pour l'Architecture fait qu'il en remarque fort bien toutes les beautez, & qu'il

qu'il parle avec beaucoup de jugement de la diſtribution d'un bâtiment & des ornemens qui ſervent à l'embellir.

Cependant n'étant ni l'un ni l'autre de profeſſion à donner nos avis, nous conſiderâmes ſans rien dire le modelle de cet édifice admirable, qui ſera un jour l'une des merveilles du monde. Aprés quoi nous deſcendîmes dans la grande ſale du Louvre, où nous demeurâmes quelque-temps à nous entretenir de ce que nous avions entendu dire à des gens qui prétendoient être fort ſçavans dans l'art de bâtir.

Pymandre ne pouvoit aſſez admirer les divers ſentimens des hommes, & comme quoi ils ſont ſi ſouvent de differens avis en toutes choſes. En combien de figures, me diſoit-il, ce modelle nous auroit-il nagueres, ſi ceux qui l'examinoient avec tant de ſoin avoient pû lui donner la forme que chacun lui ſouhaitoit? Au lieu d'un deſſein nous en euſſions veû une douzaine; & ſi ces douze-là avoient été expoſez au jugement de quelques autres perſonnes, je ne doute pas qu'ils n'euſſent été multipliez encore de la même ſorte; parce que chacun trouve toûjours à redire aux choſes qu'il voit ou plûtôt deſirant d'avoir part à leur production, tâche au moins de mettre ſes penſées au jour quand il n'y peut travailler en effet.

C'eſt pourtant, lui dis-je, au milieu de toutes ces differentes penſées que ſe trouve engagé celui qui a l'intendance de tous ces bâtimens. Ne vous ſemble-t-il pas qu'un Prince ou celui qui commande ſous ſes ordres, doit avoir des lumieres d'autant plus grandes qu'il eſt comme le ſeul juge de tant de deſſeins qu'on lui préſente, qui ayant tous des beautez differentes ſont capables de tenir l'eſprit en ſuſpens dans l'incertitude du choix qu'il en doit faire?

C'eſt, dît Pymandre, ce qui me faiſoit tantôt penſer quelle doit être la ſcience d'un Architecte qui entreprend un ſi grand ouvrage; quelle eſt la force d'eſprit de celui qui doit donner le mouvement à une

ſi

ſi haute entrepriſe, & quelle eſt la grandeur d'ame du Roi qui aprés avoir établi la paix dans ſon Royaume, travaille encore avec tant de ſoin à en augmenter la gloire.

Pour moi je vous avoüe que dans le plaiſir que j'ai de voir former tant de nobles deſſeins, je reſſens une ſecrette douleur quand je penſe que des trauvaux de ſi grande étenduë m'ôtent en quelque ſorte l'eſperance de les voir dans leur perfection; & j'envie à la poſterité la joye qu'elle aura de contempler ces grandes choſes achevées, que nous ne voyons préſentement qu'en idée.

Pourquoi, lui repartis-je, voulez-vous que nous ne les voyions pas achevées? Ne ſçavez-vous pas qu'il n'y a pas ſix ans que l'on commence à travailler de nouveau à l'achevement du Louvre; & cependant conſiderez combien l'ouvrage eſt avancé? Et quand il arriveroit que ni vous ni moi ne verrions pas de nos yeux l'accompliſſement de ces beaux édifices, laiſſons-nous de le voir déja des yeux de l'ame dans la connoiſſance que nous avons que la France eſt gouvernée par un Roi qui s'applique ſi fort à la rendre floriſſante.

Je demeure d'accord, dît Pymandre, qu'on ne doit pas ſimplement regarder la grandeur d'un Etat au moment qu'on le conſidere : mais d'ailleurs vous ſçavez auſſi qu'il n'arrive pas toûjours que l'on mette entierement à execution tous les deſſeins qu'on ſe propoſe de faire, parce qu'on les forme ſouvent trop grands & trop difficiles.

Cela pourroit arriver, lui repartis-je, à un Prince qui n'auroit pas cette jeuneſſe, cette grandeur de courage & cette fermeté inébranlable de nôtre Auguſte Monarque; mais toutes ces belles qualitez qu'il poſſede ſouverainement, nous doivent perſuader qu'on verra dans peu d'années tous ces beaux travaux entierement accomplis.

Toutefois, repliqua Pymandre, à conſiderer les cho-

choses selon le cours ordinaire, nous voyons que les hommes font souvent des projets que le temps ou les affaires ne permettent pas d'executer.

On peut répondre à cela, lui dis-je, qu'il est toûjours digne d'un Roi & de tous les grands hommes, de concevoir des desseins extraordinaires. Leur gloire ne consiste pas seulement dans la fin qu'ils ont envisagée d'abord, mais elle éclate dans la volonté qu'ils ont de s'immortaliser par les difficultez de ce qu'ils entreprennent, & par ces hautes pensées qui les font paroître d'un esprit élevé au dessus des autres hommes.

On sçait bien qu'un Roi ne bâtit pas lui-même son palais, & comme on ne lui pourroit imputer les défauts qui se trouveroient dans l'ordre de l'Architecture, de même il n'est pas responsable de l'ouvrage quand il ne s'avance pas autant qu'il le souhaite. Que si cet ouvrage est promtement achevé & que l'execution en soit belle, on estimera ce Prince-là bien-heureux d'avoir vécu dans un temps où il aura trouvé des ouvriers capables de mettre au jour ses grands desseins, & les ouvriers auront part à l'honneur de ces beaux travaux & à la bonne fortune d'un regne si glorieux. Mais quand leur science & leur art ne pourroit atteindre à la grandeur de leurs conceptions, ni repondre entierement à ce qu'on attendoit d'eux, croyez-vous que la gloire d'un Roy en diminuât pour cela? Non certes, car en quelque état que soient ces grands ouvrages, ils ne laissent pas de faire connoître son nom à la posterité.

Les Pyramides d'Egypte n'ont rien de considerable que leur grandeur prodigieuse: cependant la memoire des Rois qui les ont fait bâtir ne s'est pas renduë moins célébre par ces sortes de monumens, que celle des Grecs & des Romains par la structure magnifique de leurs temples & de leurs palais. Les restes de l'ancienne Persepolis que l'on voit encore aujourd'hui, impriment dans l'ame de ceux qui les re-

gar-

regardent une haute idée de la puiſſance des Rois de Perſe, bien que dans ces ruines on n'y voye aucun veſtige de cette beauté qui a paru dans celles d'Athenes & de Corinthe.

De ſorte que ſi ces grands ouvrages des Perſes & des Egyptiens, quoi que brutes & mal polis, ſont des marques éternelles de la grandeur de leurs Monarques; ne m'avoüerez-vous pas que quand un Roi, conſiderable par ſa puiſſance & par la force de ſon eſprit, prend lui-même le ſoin des affaires de ſon Royaume, tout ce qu'il fait faire eſt alors beaucoup plus parfait, parce qu'on y remarque un caractere de la dignité de ſa perſonne & de la grandeur de ſon ame? Comme il eſt le permier mobile qui donne le mouvement à toutes choſes, il ne choiſit que des perſonnes capables & intelligentes pour executer ſes volontez; de maniere qu'il voit avec plaiſir des hommes vigilans, des Miniſtres incomparables qui ramaſſent, pour ainſi dire, toutes ſes lumieres pour s'en éclairer eux-mêmes; qui ſçavent agir fidellement ſous ſes ordres, & qui travaillent avec un amour & un zele plein d'ardeur à laiſſer de toutes parts des marques de ſa Majeſté & de ſa puiſſance. Il regarde avec joye ces beaux genies des Sciences & des Arts, qui ſecondant ſes nobles deſirs s'employent à faire paroître la grandeur de l'Etat, & à immortaliſer celui qui le gouverne.

Ainſi pendant que les Rois d'Egypte, les Grecs & les Romains ont été comme les maîtres des autres Nations, on voyoit chez eux les plus ſçavans hommes de la terre contribuer à la gloire de leur gouvernement.

Combien de temps avons-nous été en France ſans connoître l'excellence de la Peinture, ni la veritable façon de bien bâtir? Il n'y a pas deux cens ans que nous commençons d'en diſcerner les beautez & de bien juger de la raiſon qui a porté

les anciens maîtres à en former un Art si excellent.

Ce n'est pas que nos premiers Rois n'ayent fait une infinité d'édifices, qui marquent encore assez aujourd'hui leur puissance & la grandeur de cet Etat ; mais cependant comme ils manquoient d'hommes qui pûssent executer dignement leurs intentions, vous voyez bien que dans ces grands ouvrages qui paroissent principalement par nos Eglises, il n'y a que le zele des Princes, la dévotion des peuples,& la grandeur des bâtimens qui soient dignes d'admiration. S'il y eût eu alors des ouvriers plus sçavans dans l'Architecture, ces ouvrages marqueroient avec autant de lustre & d'éclat la grandeur de nos Rois, que ces restes de la Grece & de l'Italie font connoître quelle a été celle de leur Empire & de leurs Républiques.

Car ce n'a été qu'un peu avant François premier que les Architectes & les Peintres de France ont comme ouvert les yeux pour reconnoître combien leur science étoit inferieure à celle des Anciens Grecs & Romains. Mais aussi vous m'avoüerez que depuis cent ans l'on a commencé de faire ici des Travaux qui donnent sujet d'esperer qu'un jour nous ne cederons en rien à toutes ces anciennes Monarchies, aussi-bien en ce qui regarde les Arts, comme en toute autre chose.

On peut même dire que dés à present nous voyons, paroître ce jour fortuné, puisque dans le dessein que le Roi a de faire connoître à la posterité la grandeur de son regne, il embellit ses maisons & remplit son rayaume de toutes sortes de grands hommes, par les bienfaits dont il comble les habiles gens.

Car dites-moi, je vous prie, peut-on mieux traiter les Sciences que de vouloir connoître comme il fait toutes les personnes de lettres & de merite, non seulement qui sont dans toutes ses Provinces, mais encore dans les pays étrangers, afin de leur faire part de ses faveurs ? Peut-on prendre plus de soin

ſoin des beaux Arts , que d'établir comme il a fait une Academie de Peinture & de Sculpture ? Il la loge auprés de ſon Auguſte perſonne ; il la comble d'honneurs & de privileges pour relever l'eſtime qu'on en doit avoir ; & pour la rendre d'autant plus célebre à l'avenir il y entretient des Profeſſeurs qui enſeignent la jeuneſſe, il y propoſe des prix de temps en temps pour donner de l'émulation aux étudians, il en choiſit même tous les ans quelques-uns qu'il envoye en Italie afin de ſe perfectionner davantage dans cet Art.

Ces riches Manufactures de tapiſſeries où l'on travaille tous les jours, ne ſont-elles pas des marques évidentes & avantageuſes des ſoins que ce grand Monarque ſe donne lui-même pour la gloire de l'Etat & pour le bien de ſes peuples.

C'eſt une choſe digne d'admiration de voir de quelle maniere il ſçait bien juger de toutes les belles choſes. Cependant il ne s'aſſure pas toûjours ſur ſes propres connoiſſances, mais il fait examiner par les plus ſçavans hommes les deſſeins de tous les ouvrages qu'il fait faire, afin qu'il ne manque rien à leur perfection. Et vous voyez quelle circonſpection l'on apporte dans ce qui reſte à finir au Louvre, & à ne rien faire, je ne dis pas qui ne ſoit auſſi excellent que ce qui eſt déja fait, mais qui ne ſurpaſſe de beaucoup tout ce que nous en voyons.

Peut-on, me dît Pymandre, ajoûter quelque choſe à ſon premier deſſein, & ne ſuffit-il pas de l'achever auſſi-bien qu'il eſt commencé ? Car ſi l'on augmente ou qu'on diminuë les ordres & la diſpoſition de ce grand édifice, ne paroîtra-t-il pas compoſé de pluſieurs parties differentes, comme nous en voyons déja dans la grande Galerie & dans le côté des Tuilleries.

Ceux-là ſe trompent fort, repartis-je, qui croyent

que les Tuilleries & le Louvre ont été bâtis pour un même dessein ; je ne sçai pas si vous sçavez bien vous-même que ce sont deux differens Palais. Quand le Roi Henri second fit commencer le Louvre, on ne pensoit alors ni à la grande Galerie ni aux Tuilleries. Ce fut la Reine Catherine de Medicis qui fit bâtir les Tuilleries pour en faire sa demeure ; & Henri le Grand les joignit depuis au Louvre par le moyen de cette Galerie.

Vous pouvez bien croire que si alors on eût formé un dessein du Louvre aussi grand qu'il est à présent, l'on auroit pris d'autres mesures pour la distribution d'un bâtiment tel que celui-là. Les Architectes qui travailloient en ce temps-là étoient sans doute assez intelligens pour connoître ce qui appartient à la composition & à l'ordonnance d'un si grand ouvrage. Mais comme chacun d'eux avoit un dessein particulier, * celui qui conduisoit le Louvre fit le sien selon la grandeur que l'on en avoit déterminée alors; & † celui qui a bâti les Tuilleries chercha de satisfaire aux volontez de la Reine Catherine, qui vouloit avoir un Palais particulier & separé de celui du Roi.

Cependant ces excellens hommes ont admirablement réussi dans ce qu'ils ont fait ; & s'il s'est trouvé ensuite que pour joindre ces deux maisons on n'a pas gardé une égale symetrie dans cette grande Galerie, c'est parce qu'elle a été faite à plusieurs fois. D'abord elle n'alloit que depuis le Louvre jusques aux murailles de la ville qui étoient derriere S. Thomas. C'est pourquoi la partie qui est la plus proche des Tuilleries & qui a été faite la derniere, est d'un ordre plus grand & plus magnifique. Car ceux qui furent employez à ce travail, voyant qu'on vouloit joindre tous ces bâtimens crurent qu'ils en devoient faire les parties plus puis

* Le sieur de Clagni. † Philbert de l'Orme.

puiſſantes pour être mieux proportionnées au tout, puiſque c'eſt en effet ce qui donne davantage de nobleſſe & de majeſté aux grands Palais.

A préſente qu'il eſt queſtion de finir le Louvre & d'en faire le devant, vous voyez bien que c'eſt un ouvrage où les plus ſçavans hommes d'aujourd'hui peuvent dignement travailler. Car comme il faut en quelque façon s'aſſujetir au premier bâtiment pour ne rien faire qui ſorte des meſures qu'on y a gardées, & que d'ailleurs on peut auſſi former quelque choſe qui en ſoit different ; c'eſt dans cette rencontre qu'un excellent Architecte pourra faire paroître ſa ſcience & ſon jugement.

Celui qui eſt obligé non ſeulement de produire un ouvrage nouveau, mais encore de ſuivre ce qu'un autre a déja fait, acquiert ſans doute une réputation d'autant plus grande qu'il réüſſit mieux dans cet aſſemblage de differentes parties. Vous ſouvient-il combien nous admirions dernierement le devant d'un * bâtiment qui eſt proche de la Place Royale ; parce que * l'Architecte non ſeulement a conſervé ce qu'il y avoit de beau dans l'ancien portail, mais il a joint avec tant d'art & d'induſtrie ſes penſées à celles du † Maître qui avoit travaillé devant lui, qu'il ſemble que l'ancienne ſculpture ſoit comme un précieux joyau qu'il ait richement enchaſſé dans ce qu'il a fait de neuf? De ſorte qu'en voyant cet ouvrage on ne ſçait lequel eſtimer le plus, ou l'art dont il s'eſt ſervi pour conſerver, comme il a fait, ce qu'il y avoit de beau dans le vieux portail, ou la ſcience avec laquelle il a rebâti le devant de cet Hôtel. Ainſi jugez quel avantage c'eſt à un grand homme de trouver une occaſion auſſi favorable qu'eſt celle de travailler au Louvre, puis qu'il aura lieu d'en ſurpaſſer le premier deſſein par la grandeur

* L'ancien Hôtel de Carnavalet * Monſieur Manſart.
† Jean Goujon.

& la beauté de ſes penſées, & de donner un nouveau luſtre à ce qui eſt déja fait.

Pour moi, quand je penſe quel doit être un Architecte, je ne m'étonne plus des difficultez que l'on a d'en rencontrer beaucoup d'aſſez excellens pour des entrepriſes auſſi importantes. C'eſt ce qui me donne de l'eſtime & de la veneration pour ceux qui portent dignement ce nom. Car dites-moi, je vous prie, combien peu en voyons-nous qui entrent dans ces hautes méditations & dans ces profonds raiſonnemens, par leſquels les Anciens ont ſi heureuſement trouvé l'art de bien bâtir? Croyez-vous qu'il y en ait beaucoup de ceux qui s'en mêlent aujourd'hui qui ſçachent pourquoi l'on a inventé tous ces ordres differens, ces diviſions ſi juſtes, & ces ornemens qui embelliſſent l'architecture? Ceux qui ont trouvé la beauté des bâtimens n'en ont pas cherché la raiſon en meſurant ſeulement les ouvrages de leurs prédeceſſeurs, comme font aujourd'hui la pluſpart de ceux qui les veulent imiter. Ils ont prémierement recherché cette raiſon dans toutes les choſes que la nature leur fourniſſoit de plus regulier; mais enſuite ils ont élevé leur eſprit plus haut pour découvrir la cauſe de ce qu'il y a de plus parfait. Ils ont veû que les choſes ne ſont excellentes que quand elles ſont utiles: qu'elles ne peuvent être utiles que par le rapport qu'elles ont entre-elles. C'eſt ce qui leur a fait connoître qu'il y en a qui ne ſont capables de ſervir utilement, qu'autant qu'elles ſont plus ou moins ſolides. Ainſi ils ont fait differens ordres de bâtimens ſelon leurs differens beſoins; lis ont donné plus de force aux uns & moins aux autres. Mais ils ont connu en même-temps que ce qui ſert à la ſolidité ſert auſſi à la beauté; que quand tes parties qui doivent porter davantage ſont plus fortes que celles qui portent le moins, alors les unes & les autres contribuent par cette bienſeance ſi utile à former la beauté.

Or

Or il eſt certain que tout ce que les Anciens ont arrêté pour la diſtribution des parties d'une maiſon, tant de celles qui ſont neceſſaires pour la commodité des appartemens, que de celles qui regardent la decoration, ils en ont trouvé les regles dans ce rapport que les choſes doivent avoir les unes avec les autres. Ils ont connu que la beauté ne paroît que par la convenance des parties ; & aprés avoir bien compris de quelle ſorte on peut proportionner toutes ces differentes parties pour rendre viſible cette beauté; ils en ont établi des maximes générales pour ſervir à ceux qui veulent ſe conduire ſelon leurs principes.

Mais comme ce n'eſt pas aſſez à un Peintre qui veut paſſer pour habile homme de ſçavoir toutes les proportions d'un corps, mais qu'il doit avoir une notion générale de toutes les choſes qui regardent ſon art ; de même il ne ſuffit pas à un Architecte de ne pas ignorer toutes les differentes façons de bâtir, les ordres des Anciens & les meſures qu'ils ont gardées. Il en doit ſçavoir toutes les raiſons, puiſque ces differentes manieres, ces ordres & ces meſures n'étant tirées que de la Raiſon, elles doivent changer autant de fois que la Raiſon le veut.

Il faut outre cela que celui qui entreprend de grands ouvrages ſoit doüé d'une infinité de belles connoiſſances, s'il prétend meriter par là l'eſtime & l'admiration de tout le monde. C'eſt pourquoi Pythius qui bâtit à Prienne ce temple fameux de Minerve, vouloit qu'un Architecte eût de tous les arts une ſcience auſſi parfaite que ceux même qui ne font profeſſion que d'un ſeul art.

Il eſt certain, dit Pymandre, que dans ces ſortes de travaux, comme dans tous les autres, on y connoît toûjours le genie de l'Auteur : & l'on voit bien même s'il a excellé en quelque partie, ou s'il y en a d'autres qu'il ait entierement ignorées.

Un Architecte, lui repartis-je, qui veut rendre un bâtiment parfait, doit, ce me semble, avoir deux principales fins dans tout son ouvrage. La premiere est d'achever cet ouvrage selon l'intention de celui qui fait bâtir; & l'autre de l'accomplir dans cette beauté & cette perfection que lui enseigne la Raison & les regles de son art. Or il est vrai qu'il ne peut parvenir à cette perfection & à cette beauté, s'il ne garde un ordre & une disposition dans ce qui concerne la quantité & la qualité des parties qui doivent composer tout son ouvrage.

Et parce qu'on n'en doit jamais entreprendre aucun, qu'on ne veuille le finir dans son tout, aussi-bien que dans chacune de ses parties; il est important, outre l'ordre qu'il faut tenir dans la distribution des parties, qu'il y ait encore entre elles une correspondance de mesures qui ait un tel rapport avec le tout, qu'en proposant la mesure d'une seule partie, on sçache la grandeur du tout; & qu'en connoissant la grandeur du tout, on puisse juger aussi de la grandeur de chacune de ses parties. Cette correspondance de mesures est ce qu'on appelle Symetrie.

Et comme les bâtimens doivent être non seulement utiles, mais conserver une noblesse qui les rende recommandables; il faut prendre garde d'un côté à trouver dans la distribution des appartemens toutes ses commoditez; & de l'autre à faire paroître dans l'Architecture & dans les ornemens qui l'enrichissent, une beauté & une bienseance proportionnée à leur grandeur & à leur usage.

C'est pourquoi ce n'est pas assez d'avoir une mesure commune qui serve de regle pour la grandeur des parties; il faut encore trouver un ordre pour bien arranger les choses qui sont composées de plusieurs parties, pour les comparer les unes aux autres, & pour les mettre chacune dans leur place. Ce qui se fait par la consideration qu'on apporte à les bien disposer, non pas comme grandeurs & quantitez du

plan

plan de l'ouvrage : mais comme membres de l'élevation de l'édifice. Et c'eſt cette belle diſpoſition que les Grecs nomment Eurythmie.

Or comme les choſes que l'on conſidere de prés & qui ſont élevées, paroiſſent à nos yeux tout d'une autre maniere, que celles qui ſont éloignées de nous, & que l'on voit ou baſſes ou moins exhauſſées ; & que les objets qui ſont dans un lieu renfermé font encore un autre effet à la veuë que ceux qui ſont à découvert ; c'eſt dans ces differens aſpects & dans ces diverſes ſituations qu'un ſçavant Architecte doit employer ſes lumieres & ſes connoiſſances pour bien conduire ce qu'il veut expoſer en public.

Pour cela, aprés avoir diſpoſé ſes grandeurs & ſes diminutions ſelon les lieux & les bâtimens qu'il entreprend de faire ; il cherche d'abord à concevoir une noble idée de ſon deſſein, & lors qu'il la poſſede il établit une meſure qui lui ſert de loi & de raiſon, par laquelle il ordonne avec ſeureté des changemens de toutes les choſes qui entrent dans la compoſition de ce qu'il veut bâtir.

Quand il a une fois déterminé ſes meſures, & choiſi les ordres qu'il veut ſuivre, il travaille à la proportion des parties & aux ornemens qu'elles ſont capables de recevoir : & ainſi par la force de ſon imagination, par la conduite de ſon jugement, & par les regles de ſon art, il donne à tout ſon ouvrage, cette union & cet accord qui le rendent agreable.

Mais cela ne ſe fait pas en un moment, & par une ſaillie ou une promptitude d'eſprit, comme beaucoup d'autres productions dont une partie de la beauté & de la grace dépend ſeulement de la vivacité de l'imagination qui les enfante, & de la diligence avec laquelle ils ſont executez. Car comme les idées des choſes ſont pures & ſimples, il eſt neceſſaire lors qu'un Architecte prétend les unir à la matiere, qu'il épure auſſi cette matiere pour la rendre capable de cette union, ce qu'il ne peut faire

qu'avec beaucoup de raiſonnemens, & en reformant pluſieurs fois ſon deſſein. Il doit même examiner toutes les parties interieures & faire comme l'anatomie de tout le corps de ſon ouvrage, avant que de travailler à ſa décoration exterieure: imitant en cela les plus excellens Peintres, qui, pour mieux vêtir leurs figures, les deſſeignent toutes nuës auparavant, & marquent juſqu'aux nerfs, aux muſcles & aux moindres apparences, afin d'être aſſurez que ſous les vêtemens qu'ils font enſuite il y a un corps caché.

Le corps de l'homme à mon avis lui peut encore ſervir d'un parfait modelle, pour obſerver comme quoi toutes les parties interieures en ſont diſpoſées avec un ſi bel ordre & une ſi ſage diſpenſation, qu'elles ont toutes un rapport & une communication les unes avec les autres ſelon la neceſſité de leurs fonctions: car il n'y a point de partie noble, ni même d'os, de veines, ni de fibres qui ne ſoient placez avec raiſon.

Et comme les organes du corps ont rapport à l'ame qui les fait mouvoir, il faut auſſi que toutes les parties d'une maiſon ayent relation avec le maître qui la doit habiter: car ſi l'on ne recherche les choſes que pour l'uſage des ſens, ce ſont eux qu'il faut tâcher de ſatisfaire lors qu'on entreprend de bâtir. Ainſi les lieux qui ſont deſtinez pour y manger, doivent être diſpoſez d'une maniere propre pour cela; ceux qui ſont reſervez pour la muſique ne ſont pas bien bâtis s'ils ne le ſont de telle ſorte que les voix y ſoient entenduës facilement. La ſtructure des Egliſes & des lieux d'oraiſon, doit par elle-même élever nos yeux & nos cœurs au Ciel. Mais parce que de tous les ſens il n'y en a point qui prenne tant d'interêt dans les ouvrages de l'Art que la veuë, il faut faire en ſorte qu'elle ſoit ſatisfaite dans tout ce qu'elle peut découvrir.

Ce n'eſt donc pas encore aſſez de déterminer les me-

mesures des colommes & de tous les autres membres de l'Architecture selon la grandeur de l'édifice. Il faut qu'il y ait une proportion de ces mêmes mesures avec l'œil de celui qui les voit, c'est à dire que de l'endroit où ce même œil sera placé, il puisse découvrir toutes les beautez & les graces qui doivent paroître dans un bâtiment. C'est ce qui fait que l'on trouve tant de differentes mesures dans les ordres antiques; parce qu'encore que chaque ordre semble avoir une mesure arrêtée & qui lui soit propre, toutefois ces mesures changent selon la situation des lieux & selon que les choses sont differemment disposées, comme je vous ai déja dit.

C'étoit dans ces rencontres que les Anciens employoient toutes les connoissances & les lumieres qu'ils avoient receuës de la Géometrie & de l'Optique, afin de plaire à la veuë & empêcher que l'œil ne rencontrât quelque chose pût l'offenser. Et c'est par cette science & par cette conduite qu'un Architecte se rend célebre & s'éleve au dessus des autres.

Encore que les proportions engendrent la beauté, on ne peut pas dire néanmoins que les hommes ayent sceu la proportion des choses avant que d'en avoir connu la beauté. Au contraire ç'a été sur la beauté des corps qu'on a observé les proportions. Car de même que dans la Musique on a trouvé la consonance des voix & des tons par la remarque qu'on a faite de ceux qui étoient agréables à l'oreille; aussi dans l'Architecture en considerant la disposition des parties on a connu d'où procedoit cette beauté qui plaît si fort à la veuë.

C'est de ces observations que les plus intelligens ont fait un art & des regles pour servir à ceux qui d'eux-mêmes ne peuvent pas pénetrer dans ces premieres raisons de beauté, qui ne se laissent voir qu'aux esprits les plus subtils. Car il est certain que la beauté n'est pas apperceuë de tout le

monde; qu'on ne la découvre qu'avec bien du temps, & qu'on ne la représente pas sans beaucoup de difficultez.

Mais si nous ne pouvons jamais bien exprimer les idées des choses comme nous les concevons, parce que la plus grande partie des especes s'en perd avant que nous puissions les représenter; il ne faut pas douter que celui qui invente & qui produit ses pensées, ne doive lui-même les executer, puis qu'il est bien difficile que ceux qui voudroient travailler aprés lui pûssent connoître ses intentions & suivre les mouvemens de son esprit.

Car s'il a beaucoup de peine lui-même à mettre au jour ses conceptions, & si ce qu'il fait approche si peu de l'excellence de ce qu'il a imaginé, comment ceux qui prétendroient de l'imiter ne diminueroient-ils point encore de la grandeur & de la beauté de son dessein? Vous sçavez bien qu'encore qu'on eût le plan & les élevations de ce Temple * si somptueux que la Reine mere du Roi fait bâtir, & qui sera à jamais une marque de sa pieté & de sa magnificence; & que l'Inventeur de ce grand ouvrage l'eût fait commencer lui-même, & l'eût élevé de neuf à douze pieds de haut au dessus du rais de chaussée de l'Eglise; toutefois comme l'esprit qui l'avoit produit n'a pas été le même qui l'a achevé, on voit bien la difference qu'il y a entre ce bâtiment & une † Chapelle que le même Architecte fit faire sur le même dessein il y a prés de vingt ans. Car bien que le diametre de la coupe de la Chapelle de Fresne n'ait gueres que la troisiéme partie du diametre de la coupe du bâtiment du Val de Grace, neanmoins toutes les personnes intelligentes regardent ce petit modelle comme un chef d'œuvre où il n'y a rien qui s'éloigne de l'idée de l'Architecte.

On voit bien encore la difference qu'il y a entre

* L'Eglise du Val de Grace. † La Chapelle de Fresne.

tre l'Eglise des Jesuites du fauxbourg Saint-Germain, & leur grande Eglise de S. Louïs de la ruë Saint-Antoine, dont on ôta la conduite à celui qui d'abord en avoit fait le dessein, & qui l'avoit commencée; mais parce qu'il n'étoit qu'un simple Frere, on la donna à un Pere, qui pour avoir leû quelques livres d'Architecture, présumoit beaucoup de son sçavoir, lequel entreprit ce bâtiment, changea tout le dessein du Frere, & mit l'ouvrage en l'état où vous le voyez aujourd'hui: ce Frere néanmoins fit ensuite l'Eglise du fauxbourg S. Germain, & je laisse aux sçavans à juger laquelle des deux leur plaît davantage; & s'il n'est pas vrai qu'un même dessein peut être executé differemment selon les personnes qui y travaillent.

Vous voyez donc bien que ceux qui ne font que copier les ouvrages des autres, & qui n'entrent point dans les secrets de la science & de l'art, ne sont point assurez de bien réüssir dans ce qu'ils entreprennent, & ne font passablement bien qu'autant qu'ils sont exacts à imiter avec justesse ce qu'ils prennent pour modelle.

Quand à ceux qui n'ont nulle lumiere d'esprit, qui s'éloignent des regles des Anciens, & qui croyent qu'il suffit de suivre les mesures des ordres qu'ils ont pratiquez, & quelque ressemblance dans les ornemens, vous ne devez pas douter qu'ils ne soient sujets à faire de fort mauvais ouvrages. Car s'ils gardent quelque proportion en certaines parties, on voit bien-tôt aprés qu'il n'y a ni symetrie ni disposition dans les choses principales.

Nous voyons des bâtimens qui ne sont qu'un amas confus de corps avancez & d'arriere-corps; cependant leurs Auteurs les croyent merveilleux quand ils les ont représentez avec autant de têtes qu'une Hydre, & autant de bras que Briarée. Ils pensent avoir mis une agréable varieté dans leur composition, lors que toutes les parties en sont irre-

gulieres & dissemblables ; qu'il y a plus d'ordres differens que les Grecs & les Romains n'en ont jamais pratiqué ; que les ornemens couvrent toute l'étoffe ; que la couverture contient quasi la moitié de l'édifice, & qu'il y paroît une infinité d'angles & d'inégalitez.

C'est sur cela qu'un de mes amis trés-sçavant dans les Mathematiques regardant il y a quelque temps un bâtiment fait de la sorte, me disoit assez plaisamment, qu'il eût volontiers souhaité un lieu dans l'air d'où il eût pû voir toutes ces nouvelles manieres de couvertures où il appercevoit plus de differentes sections de lignes qu'il n'y en a dans Euclide, & où il semble que ces Architectes ayent entrepris de faire voir une infinité de figures dont l'on ne s'est jamais avisé.

Aussi faut-il demeurer d'accord, que si la pluspart de ceux qui travaillent aujourd'hui & qui veulent passer pour Architectes, recherchent sur la figure du corps humain leurs mesures & leurs proportions ainsi que Vitruve le leur enseigne ; ce n'est pas assurément des belles statuës antiques dont ils se servent pour modelle. On croira plûtôt qu'ils prennent pour exemple ces figures de Calot, où en représentant une infinité de postures, il a fait pour se divertir des hommes qui ont le dos & les épaules plus hautes que la tête, les bras rompus ou tournez de diverses manieres, les jambes de longueurs differentes, & les coiffures plus amples que le reste des habits ; puisque dans leurs bâtimens comme dans les grotesques de ce graveur on voit que tous les membres en sont estropiez, & qu'ils sont plûtôt une image de la disproportion & de l'irregularité, qu'une imitation de la belle symetrie & de la juste convenance qu'on doit chercher sur le corps d'un homme bien proportionné, & qu'on doit suivre encore à cette heure dans tous les édifices, comme les Anciens faisoient autrefois.

Je

Je ſçai bien que ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'il y a des eſprits ténebreux qui ne peuvent juger de la beauté des choſes, & des hommes remplis d'eux-mêmes, qui n'ont pas aſſez de modeſtie pour vouloir déferer aux avis des perſonnes doctes. Vitruve ſe plaignoit de ſon temps de ce qu'il y avoit des gens qui faiſoient des choſes tout-à-fait barbares & ridicules, croyant paroître plus habiles que les Maîtres en s'éloignant de leur maniere, & en mépriſant leurs preceptes. Mais il ſeroit à ſouhaiter que de telles perſonnes compriſſent bien que ces grands Hommes n'ayant point eu d'autre regle que la raiſon même, ils ne pourroient mieux faire que de les imiter, s'ils n'ont pas aſſez de lumiere pour ſe conduire eux-mêmes. Ou plûtôt je deſirerois qu'ils ſceuſſent que la premiere étude des Ouvriers doit être d'apprendre à connoître cette regle infaillible qui eſt la maîtreſſe des ſciences & des arts, & la regle avec laquelle toutes les autres ſe meſurent.

Cependant quoi-que l'Architecture ne conſiſte pas en vains caprices & en imaginations fantaſtiques; mais en ſolides raiſonnemens & veritables demonſtrations; on voit néanmoins que la pluſpart du monde ſe laiſſe plûtôt ſurprendre aux penſées bizarres d'un homme imaginatif, qu'à la raiſonnable conduite d'un homme ſçavant; puiſque la ſeule qualité de Pere & une réputation mal fondée fit que l'Egliſe de S.Loüis ne fut pas achevée par ce * Frere qui en avoit donné le premier deſſein, & qui par ſes autres œuvres a fait voir combien il étoit plus habile & plus judicieux que le Pere qu'on lui préfera.

Cela montre bien en effet, dît Pymandre, que pour juger de la ſcience des hommes il faut comparer leurs Ouvrages les uns aux autres; & que quand on fait des entrepriſes de grande importance, on ne doit point avoir de conſideration pour une perſonne plû-

* Frere Martel Ange.

plûtôt que pour une autre ; mais préferer à tous celui qui a le plus de merite & de capacité ; aussi je ne doute pas qu'on n'apporte toute sorte de soin dans ce qu'on entreprendra au Louvre, & que pour cela on ne fasse choix des plus excellens hommes.

Celui, repris-je, qui pour faire l'Emblême d'un Architecte a représenté la Figure d'un Homme qui n'a point de mains, mais qui a de bons yeux & de grandes oreilles, n'a pas à mon sens tout-à-fait bien exprimé sa pensée. Car un sçavant Architecte doit sans doute avoir des mains pour travailler & pour tracer ses desseins ; mais cet Emblême convient mieux à un Prince qui fait bâtir, ou à un Surintendant & Ordonnateur des bâtimens, lesquels n'étant point en état de travailler eux-mêmes, n'ont besoin que de bons yeux pour juger de ce que l'on fait, & d'oreilles pour recevoir les avis des toutes les personnes capables de donner de bons conseils.

Car il est certain que comme la gloire d'un Roi paroît dans les choses qui restent de lui à la posterité : de même l'honneur de celui qui est préposé à la conduite des bâtimens d'un grand Prince, consiste dans la belle execution des choses qu'il fait faire ; & il suffit d'une riche piece pour servir d'éternel monument à la haute estime qu'on doit avoir d'un sage Monarque, & à la grandeur d'un Etat.

Mais c'est aux Rois & à leurs Ministres à faire eux-mêmes un choix judicieux de ce qui peut davantage éterniser leur memoire. Plutarque louë Alexandre ce qu'il aimoit la Peinture & la Sculpture dont il vouloit connoître les beautez, non pas pour travailler ainsi qu'un Peintre & un Sculpteur ; mais pour sçavoir bien juger de toutes choses comme un grand Prince doit faire.

Car les hommes étant facilement éblouïs par les in-

inventions nouvelles & extraordinaires des Ouvriers, ils ont besoin de quelque étude pour conduire leur jugement, & discerner si les choses sont faites avec raison & avec ordre. Ce que l'on rapporte d'un fameux Architecte de Macedoine me paroît un exemple admirable & plein d'instruction pour faire comprendre que ce beau feu qui échauffe l'esprit des sçavans hommes, leur donne aussi quelquefois des pensées plus brillantes que judicieuses; & qu'en plusieurs rencontres les Princes ont besoin de toutes les lumieres de leur esprit & de toute la force de leur jugement pour connoître tant de vaines idées, & de desseins capricieux que toutes sortes de personnes leur proposent, & dont le faux éclat surprend assez souvent ceux-mêmes qui ont quelque intelligence dans les Arts.

Dinocrate est cet Architecte dont je veux parler, lequel se confiant dans son grand savoir, & dans la force de son imagination, partît de Macedoine pour se rendre à l'armée d'Alexandre. Et parce qu'il desiroit particulierement d'être connu de ce Conquerant, il prit de tous ses amis des lettres de recommandation pour les principaux Seigneurs de la Cour, afin d'y avoir par leur moyen une entrée plus favorable. En effet ils le receûrent agréablement. Mais aprés les avoir priez de le présenter au Roi, voyant qu'ils le faisoient toûjours attendre & le remettoient de jour en jour, il crut qu'ils se moquoient de lui. De sorte que pensant en lui-même par quel moyen il pourroit approcher de ce Monarque, il n'en trouva point d'autre que de se mettre dans un état si extraordinaire, que chacun eût la curiosité de le voir. Dinocrate étoit d'une taille avantageuse & d'un regard agréable : & l'on voyoit dans son port & dans sa maniere d'agir beaucoup de majesté & de grace tout ensemble. Ces avantages de la nature lui donnerent la hardiesse de quit-

ter

ter ſes vêtemens, de ſe frotter tout le corps avec de l'huile ; & aprés s'être couvert d'une peau de Lion, couronné de feuilles de peuplier, & ayant pris une maſſuë dans ſa main, il alla en cet état ſe préſenter au Roi qui alors étoit dans ſon trône où il rendoit la Juſtice.

La nouveauté de cette action ſurprit tout le peuple, qui le voyant vêtu de la ſorte, ſe tourna auſſitôt pour le conſiderer. Alexandre l'ayant auſſi apperceû, commanda qu'on lui fit place & qu'on le laiſsât approcher; & quand il fut aſſez prés, il lui demanda qui il étoit. Je ſuis Dinocrate, répondit-il, Macedonien & Architecte, qui apporte ici des penſées dignes de ta grandeur. J'ai imaginé un deſſein qui n'aura jamais rien d'égal: c'eſt de faire ta Statuë du mont Athos. Ce Coloſſe tiendra dans ſa main droite une ville toute entiere, & dans ſa main gauche un vaſe, qui aprés avoir receû les eaux de toutes les rivieres qui coulent de cette montagne, les verſera dans la mer.

Alexandre qui avoit été ſurpris d'abord en voyant un homme vêtu comme étoit Dinocrate, prit plaiſir de l'entendre parler d'une entrepriſe extraordinaire. Mais en même temps il demanda s'il y avoit ſur cette montagne des plaines fertiles qui pûſſent fournir les grains neceſſaires pour la nourriture de ceux qui habiteroient cette ville qu'il prétendoit bâtir ; & ayant appris que c'étoit un lieu deſert & ſterile, où l'on ne pourroit tirer d'autre ſecours que par la mer. J'admire, dît-il, l'invention d'un ſi grand deſſein, mais je conſidere que ceux qui voudroient habiter ce lieu-là ne le pourroient faire ſans être blâmez de peu de jugement, puiſque comme un enfant qui vient de naître, a beſoin d'une nourrice pour l'élever ; de même une ville ſans terre & ſans fruits ne peut ſe maintenir, & des peuples qui ne recevroient aucun ſecours pour vivre, n'y demeureroient pas long-temps. C'eſt pourquoi ſi j'eſti-

j'estime la rareté d'une telle pensée, je trouve beaucoup à redire dans le choix d'un lieu si mal propre pour un tel dessein.

Voilà comme un Prince & ses Ministres doivent examiner les propositions, qu'on leur fait ; & ne se laissant pas surprendre à de vaines promesses & à de fausses apparences, considerer exactement ce qui est de plus convenable à faire, & de plus glorieux à leur réputation. Aussi n'y a-t-il rien de plus digne de sa grandeur du Roi & de l'honneur de la France, ni de plus capable de résister à l'effort des temps, que ces grands bâtimens que le Roi fait faire. Car si dans les choses naturelles c'est la forme qui maintient l'être & qui est le principe de la durée ; dans les ouvrages de l'Art c'est la matiere qui conserve la forme.

Mais vous pouvez juger par tout ce que je viens de vous dire, si c'est peu de chose que de savoir bien disposer & mettre à execution de si grands travaux: & si l'on ne doit pas les considerer avec admiration, quand on y voit, je ne dis pas cette beauté que la Raison & l'Art fait produire aux Ouvriers, mais encore cette grace qu'on ne trouve que difficilement, que peu de gens savent donner à leurs Ouvrages, mais qu'on admire par tout où elle se rencontre. Car vous savez bien qu'il y a des graces qui ne consistent pas simplement dans la belle proportion. Dans les Ouvrages de l'Art aussibien que dans les productions de la Nature, on voit des beautez qui n'ont ni la grace ni ce je ne sai quoi qui rend certaines personnes ou certains Ouvrages plus agréables que d'autres qui sont néanmoins plus parfaits.

Quelle difference, reprit Pymandre, mettez-vous donc entre la grace & la beauté, & comment les separez-vous l'une de l'autre ? Car si la beauté vient de la proportion des parties, la grace peut-elle se trouver dans des sujets qui ne sont ni beaux ni proportionnez ?

Je

Je puis vous dire en peu de mots, lui repartis-je, la difference qu'il y a entre ces deux charmantes qualitez. C'eſt que la beauté naît de la proportion & de la ſymetrie qui ſe rencontre entre les parties corporelles & materielles. Et la grace s'engendre de l'uniformité des mouvemens intérieurs cauſez par les affections & les ſentimens de l'ame.

Ainſi quand il n'y a qu'une ſymetrie des parties corporelles les unes avec les autres, la beauté qui en réſulte, eſt une beauté ſans grace. Mais lors qu'à cette belle proportion on voit encore un rapport & une harmonie de tous les mouvemens intérieurs, qui non ſeulement s'uniſſent avec les autres parties du corps, mais qui les animent & les font agir avec un certain accord & une cadence trés-juſte & trés-uniforme; alors il s'en engendre cette grace que l'on admire dans les perſonnes les plus accomplies, & ſans laquelle la plus belle proportion des membres n'eſt point dans ſa derniere perfection. Et même lors qu'il arrive que cette uniformité de mouvemens vient à paroître ſur des viſages moins beaux, & dont les traits ne ſont pas achevez, on ne laiſſe pas de les admirer, parce qu'on y voit de la grace; & comme les beautez ſpirituelles ſont plus excellentes que les corporelles, on préfere quaſi toûjours une perſonne dont la beauté du corps n'eſt que médiocre, mais qui a de la grace, à une autre perſonne qui ſera d'une beauté plus grande, mais qui n'aura pas de grace. Ainſi quoi que Quintia dans Tibulle fût plus belle que Lesbia; néanmoins celle-ci avoit un air & un je ne ſai quoi qui la rendoit beaucoup plus agréable que l'autre.

Pour vous faire voir que la grace eſt un mouvement de l'ame, c'eſt qu'en voyant une belle femme on juge bien d'abord de ſa beauté par le juſte rapport qu'il y a entre toutes les parties de ſon corps;

mais

mais on ne juge point de ſa grace, ſi elle ne parle, ſi elle ne rit, ou ſi elle ne fait quelque mouvement.

Il en eſt de même des Ouvrages de Sculpture & de Peinture, où la grace ne paroît point ſi les Ouvriers ne ſavent donner à leurs figures un tour & un mouvement conforme à la beauté de leurs membres & à l'action qu'elles doivent faire; c'eſt pourquoi quand il y en a quelques-unes où ils ont heureuſement exprimé ces mouvemens, on les admire, quoi que d'ailleurs elles n'ayent pas cette proportion qui les rendroit accomplies.

Que s'il ſort quelques figures de la main des plus excellens Maîtres où l'on rencontre une juſte convenance de toutes les parties du corps, & une belle uniformité de mouvemens qui concourent à une même fin: c'eſt alors qu'on admire comme quoi la beauté, & la grace forment un ouvrage parfait.

Ce je ne ſai quoi qu'on a toûjous à la bouche, & qu'on ne peut bien exprimer, eſt comme le nœud ſecret qui aſſemble ces deux parties du corps & de l'eſprit. C'eſt ce qui réſulte de la belle ſymetrie des membres & de l'accord des mouvemens; & comme cet aſſemblage ſe fait par un moyen extrémement ſubtil & caché, on ne peut le voir aſſez ni le bien connoître pour le repréſenter & pour l'exprimer comme l'on voudroit. Cependant on peut dire qu'il ſe remarque ſur un viſage de la même ſorte que cette fraîcheur & ce feu que l'on voit au matin ſur une roſe qui commence à s'épanouïr; la forme & la beauté de ſes couleurs étant comme le ſiege de cette fraîcheur & de cet éclat qui paroît d'une maniere toute ſpirituelle. Car ce je ne ſai quoi n'eſt autre choſe qu'une ſplendeur toute divine qui naît de la beauté & de la grace.

Cette obſervation de beauté & de grace m'a fait connoître pourquoi dans ces viſages de cire qu'on moule ſur le naturel, je n'y trouvois pas toûjours cette forte reſſemblance que tout le monde admire.

Sur

Sur cela j'apperceûs que Pymandre me regardoit fixement. Vous me regardez, lui dis-je? Il eſt vrai, me repartit-il auſſi-tôt, parce qu'il me ſemble que vous avancez un paradoxe qui n'eſt guere ſoûtenable. Peut-on faire la reſſemblance d'un viſage plus parfaitement qu'en la tirant ſur le viſage même?

Je ne prétends pas pourtant, lui repartis-je, établir une opinion fauſſe, quand je vous dis que j'ai remarqué en effet qu'encore que ces Images de cire ayent les mêmes traits de la perſonne ſur laquelle on les a formez; que le mêlange des couleurs y ſoit obſervé avec un ſoin ſi particulier, & une exactitude ſi grande que l'on y voit toutes les teintes de la chair, les veines, les fibres, & même juſques aux pores: & que l'on ſe ſoit donné la peine d'imiter dans les yeux ce brillant & cette humeur cryſtalline qui les rend ſi clairs. J'ai remarqué, dis-je, que cette reſſemblance ſurprend plûtôt la vûë qu'elle ne perſuade l'eſprit, & qu'elle ne fait point une image veritable de la perſonne qu'on prétend repréſenter. La raiſon que j'en trouve, eſt que ceux de qui on moule le viſage, demeurant dans une aſſiete tranquille pendant qu'on y travaille, la matiere qu'on employe & dont on couvre tous les traits, empêche leurs fonctions naturelles; chaſſe & repouſſe, s'il le faut ainſi dire, de telle ſorte les eſprits & les mouvemens interieurs qui leur donnent la vie, qu'il s'en fait une ſuſpenſion qui eſt cauſe que ces mêmes traits demeurant ſans aucun ſoûtien on n'en tire qu'une maſſe, qui veritablement conſerve la reſſemblance & la forme où elle les trouve, mais qui n'eſt qu'une reſſemblance morte & inſenſible. Ainſi elle eſt beaucoup moins parfaite que celle qu'un excellent Peintre ou un Sculpteur ſavant repréſente par le moyen de ſes couleurs, ou de ſon ciſeau; parce que le Sculpteur & le Peintre cherchent, en travaillant, à donner de la vie à leur ouvrage, & lui inſpirer de la beauté & de la grace, en imitant le

mieux

mieux qu'il leur eſt poſſible, l'objet qu'ils ont devant eux; au lieu que ce moule qui eſt le ſeul artiſan de ces autres portraits, ne peut repréſenter que ce qu'il rencontre & ce qu'il trouve capable d'être imprimé.

Voilà pourquoi dans ces figures moulées ſur le naturel, la grace & ce je ne ſai quoi n'ont garde de s'y appercevoir, puiſque cette grace n'étant autre choſe que la repréſentation des mouvemens interieurs de l'ame joints à la beauté des parties du corps, comme je vous ai dit, elle en eſt privée par l'éloignement des eſprits interieurs qui en ſont la ſource.

Il y a donc bien de la difference, je ne dis pas entre un excellent Peintre ou un habile Sculpteur, & ceux qui moulent ces ſortes de figures ſur le naturel, dont je compte la ſcience pour rien; mais je dis entre un viſage moulé & un portrait peint par un excellent homme, ou ces belles medailles, telles que nous en voyons du Roi & de la Reine, ſi doctement fabriquées au Louvre.

Or encore qu'un Architecte n'ait pas beſoin d'obſerver tous ces mouvemens qui engendrent la beauté & la grace, quand il n'eſt queſtion que d'ordonner des appartemens, des pilaſtres, des colomnes & des principales parties qui compoſent un bâtiment, néanmoins il ne laiſſe pas de communiquer à tout ce qu'il fait cette grace & cette beauté qui ſe peuvent répandre généralement dans toutes les productions de l'eſprit. Car les proportions de toutes les parties qui compoſent un Edifice, en font la beauté corporelle; & la conduite & ſage diſpenſation qui ſe fait de toutes ſes parties par le mouvement de l'eſprit de l'Architecte, eſt ce qui donne toute la grace.

Mais il eſt vrai que tous ceux qui ſe mêlent de bâtir, ne conduiſent pas leurs ouvrages avec cette raiſon & cette intelligence qui les rendroit ſi recom-

commandables. Encore qu'ils n'ayent pas besoin de desseigner aussi parfaitement que les Peintres & les Sculpteurs, il faudroit pourtant qu'ils sûssent du moins la théorie de la Peinture, puisque la lumiere de cet Art est la même qui les doit éclairer. Car si les Peintres ont l'avantage de savoir bien imiter Dieu dans cette espece de création qu'ils semblent faire en représentant tous les corps naturels ; l'Architecte n'en fait-il pas de même dans la production de ses Ouvrages quand il sait les rendre beaux, solides & commodes ? Puisque dans la structure de l'Univers nous y voyons ces trois nobles qualitez dans un si haut lustre ? Et si quand les Peintures sont excellentes ; elles charment nos yeux & émeuvent nos affections : de même dans l'Architecture quand toutes choses y sont faites avec un bel ordre & une belle symetrie, elles élevent nôtre esprit & portent nôtre ame jusques dans les Cieux.

C'est ce qui m'arriva il n'y a pas long-temps en considerant cette Chapelle dont je parlois tantôt. Car en contemplant toutes les parties les unes aprés les autres, & en portant peu à peu mes regards en haut, je me sentois doucement attiré jusqu'au milieu de la voûte. Il me sembloit que plus je la regardois, & plus elle s'élevoit en l'air & paroissoit se soûtenir d'elle-même. Ainsi je rencontrois dans cet Edifice comme la fin & la perfection des choses que l'art peut produire.

C'est de-la sorte qu'en voyant un jour tous ces beaux bâtimens que le Roi fait faire, tout le monde en admirera l'excellence. Et parce que le Louvre sera orné d'une maniere digne de la grandeur de ce Prince, on y verra sa vie & ses actions dépeintes en tant de nobles & differentes manieres, que la posterité ne cherchera point ailleurs d'autre sujet de son étude & de son admiration.

Ici je finis mon discours, & m'étant levé, je témoignai à Pymandre qu'il y avoit assez longtemps

qui

que nous étions dans une même place, & que nous pouvions aller faire un tour de promenade: ce qu'il approuva.

Nous ſortîmes donc pour aller aux Thuilleries, mais nous ne quittâmes nôtre entretien de l'Architecture que pour entrer dans un autre de Peinture. Pymandre me parla de celles qui ſont au Louvre. Il me fit cent queſtions ſur tous les Ouvrages que l'on fait pour le Roi; & aprés nous être entretenus quelque temps de ces beaux Tableaux dont j'ai fait quelques deſcriptions pour ſa Majeſté; il me dit: Eſt-ce que vous n'écrirez donc jamais de la Peinture, comme il y a ſi long-temps que vos amis vous en convient, & ne ferez-vous point part au public des connoiſſances que vous avez d'un Art ſi excellent?

Comme je vis qu'il me parloit de la ſorte, je me mis d'abord à soûrire en le regardant, mais enſuite je lui dis:

Vôtre conſeil me ſeroit ſans doute avantageux, & ſeroit encore utile à beaucoup de perſonnes ſi j'avois dequoi répondre au ſentiment favorable que vous avez de moi. Mais trouvez bon, s'il vous plaît, que je vous diſe que vous témoignez n'avoir pas de la Peinture une opinion auſſi haute qu'elle le merite. C'eſt un Art qui embraſſe tant de choſes qu'il faut un eſprit plus éclairé que le mien pour le pouvoir traiter dignement.

Car vous ne conſiderez pas, que pour écrire à fond de tout ce qui eſt neceſſaire pour faire un excellent Peintre, & pour donner à tout le monde, non ſeulement une idée générale, mais une notion plus particuliere de ce qui concerne cet Art, il faudroit former un deſſein trop vaſte & de trop grande étenduë.

Et pour vous montrer combien ce traité embraſſeroit de choſes, & que je n'ai pas tort de vous dire que c'eſt une entrepriſe qui ſurpaſſe de beaucoup mes forces, je vous ferai voir dés à préſent, ſi vous

le desirez, que pour s'en aquiter il seroit necessaire de traiter doctement diverses matieres.

Car pour bien expliquer toutes les choses que j'ai apprises des plus savans Peintres, il faudroit faire un Ouvrage dont le corps fût divisé en trois principales parties. La premiere; qui traiteroit de la Composition, comprendroit presque toute la theorie de l'Art, à cause que l'operation s'en fait dans l'imagination du Peintre, qui doit avoir disposé tout son Ouvrage dans son esprit, & le posseder parfaitement avant que d'en venir à l'exécution.

Les deux autres parties qui parleroient du Dessein & du Coloris, ne regardent que la Pratique, & appartiennent à l'Ouvrier; ce qui les rend moins nobles que la premiere qui est toute libre, & que l'on peut savoir sans être Peintre.

Pour bien composer un Tableau, le Peintre doit donc avoir une science & générale & particuliere de toutes les parties qui y entrent. Et comme il n'y a rien dans la nature qu'il ne doive quelquefois représenter, il faut aussi qu'il ait une connoissance parfaite de tous les corps naturels avant que d'entreprendre d'en faire l'image. Mais il doit se souvenir qu'encore que l'art de portraire s'étende sur tous les sujets naturels tant beaux que difformes, toutefois quand il viendra à l'exécution s'il veut tenir rang entre les plus habiles, il est obligé de faire choix de ce qu'il y a de plus beau, car encore que les corps naturels lui servent de modele, néanmoins comme ils ne sont pas tous également beaux, il ne doit considerer que ceux qui sont les plus parfaits.

Mais parce que souvent on peut se tromper dans ce choix des belles choses; il me semble qu'il faudroit dire en premier lieu ce que c'est que la Beauté, & en quoi elle consiste, principalement dans le Corps humain, qui est le plus parfait ouvrage que Dieu ait fait sur la terre. Et comme il est con-

constant qu'elle procede de la proportion des parties comme je vous disois tantôt, il faudroit parler ensuite de ce qui est necessaire dans chacune de ces parties pour produire cette Proportion admirable, afin que le Peintre en ayant une exacte connoissance, puisse égaler à son sujet la beauté de ses Figures lors qu'il viendra à desseigner sur le naturel: & l'on se reserveroit à traiter des mesures dans la seconde partie, où l'on parleroit du Dessein.

Comme un Tableau est l'Image d'une Action particuliere, le Peintre doit ordonner son sujet & distribuer ses Figures selon la nature de l'Action qu'il entreprend de représenter. Et parce que ce Tableau est, ou une Invention nouvelle du Peintre, ou une Histoire, ou une Fable déja décrite par les Historiens ou par les Poëtes; il faudroit faire voir de quelle sorte il doit traiter tous ces differens sujets; & comment il y doit exprimer les mouvemens du corps & de l'esprit. On parleroit même des Passions de l'Ame, étant une partie qui bien que dépendante du Dessein, doit être toute entiere dans l'idée du Peintre, puis qu'elle ne se peut bien copier sur le naturel.

Il faudroit enseigner ensuite à bien observer la Convenance en toutes sortes de sujets. Pour cet effet il seroit besoin de faire voir au moins comme le Peintre doit avoir connoissance de l'Histoire & de la Fable; de la Religion des anciens Peuples; des mœurs & des façons de vivre des diverses Nations; de leurs Dieux; de leurs Temples; de leurs Edifices; de leurs Ceremonies aux sacrifices, aux funerailles, aux triomphes, & aux jeux; de leurs differens Habits en paix & en guerre; de leurs Armes; de leurs Meubles; & enfin de toutes les choses qu'un excellent Peintre doit savoir.

Aprés avoir parlé de tout ce qui regarde plûtôt la Theorie que la Pratique, mais qui est trés-necessaire à l'Ouvrier qui veut se rendre parfait, on

pourroit commencer la ſeconde Partie, qui eſt celle du Deſſein, & auſſi qui d'ordinaire ſert de principe à tous ceux qui veulent apprendre cet Art. Car c'eſt en deſſeignant que l'on jette les premiers fondemens de la Science, ſur leſquels toutes les connoiſſances qui s'aquierent doivent s'établir, parce que ſans cette partie toutes les autres n'ont point de ſolidité.

C'eſt ce qui obligeroit celui qui feroit une ſi grande entrepriſe, à donner des préceptes pour conduire les Apprentifs de degré en degré, comme par la main : & comme il ne ſert de rien à un Voyageur de faire de grandes journées, & de voir des Provinces & des Royaumes, s'il ne conſidere la nature des païs & les mœurs des peuples ; de même on dévroit montrer de quelle ſorte il faut enſeigner ceux qui commencent cette étude, & les inſtruire des belles choſes, afin qu'en les remarquant ils pûſſent les graver dans leur eſprit, & n'y mêler rien qui lui ſoit nuiſible ou inutile.

Il tâcheroit auſſi de leur montrer les chemins les plus ſûrs & les plus faciles pour arriver à leur but ; & par des exemples familiers les rendre capables de ſe conduire eux-mêmes dans un travail, qui doit être celui de toute leur vie. Sur tout il leur feroit connoître, combien les Mathematiques ſont neceſſaires à un Peintre, principalement la connoiſſance de la Géometrie & de la Perſpective, qui doivent ſervir de regle à tout ſon ouvrage.

Il auroit encore à faire voir, de quelle ſorte le Peinture doit ſe rendre ſavant dans cette partie de l'Anatomie qui regarde la connoiſſance des muſcles, des nerfs, des os, des ligamens, & des apparences des uns & des autres.

Il expliqueroit que le Deſſein ayant pour partage la proportion, il la doit garder dans toutes les parties de ſon ouvrage ; que c'eſt à lui à juger de leur convenance, & de la juſte égalité qui doit être

en-

entre elles; & que de lui dépend la poſition des Figures pour être miſes ſur leur plan, ou pour mieux dire ſur leur centre, avec la ponderation ou équilibre qui les peut tenir en état : tâchant de faire concevoir autant qu'il eſt poſſible de quelle ſorte ſe forme cette Beauté & cette Grace ſi excellentes, dont nous venons de parler, ce je ne ſai quoi qui ne ſe peut exprimer, & qui conſiſte entierement dans le Deſſein.

Quant à la troiſiéme Partie, qui ſeroit du Coloris : aprés avoir parlé de la nature des Couleurs; de l'union & de l'amitié qu'elles ont entre elles, il faudroit montrer de quelle ſorte elles doivent être employées pour produire ces beaux effets de clair & d'obſcur, qui aident à faire paroître le relief des Figures & les enfoncemens dans les Tableaux.

Il faudroit traiter de cette Perſpective qu'on appelle aërienne, qui n'eſt autre choſe que l'affoibliſſement des couleurs par l'interpoſition de l'air; de ces accidens du Lumineux & du Diaphane qui ſe remarquent dans la Nature, & des obſervations qu'on y doit faire; des differentes Lumieres tant des corps illuminans que des corps illuminez; de leurs réflexions; de leurs ombres; des erreurs que les Peintres font ſouvent en peignant aprés la boſſe éclairée par des jours particuliers; des differentes viſions ou aſpects ſelon la poſition du regardant ou des choſes regardées; des apparences des corps dans l'eau; de ce qui produit cette force, cette fierté, cette douceur, & ce précieux qui ſe trouvent dans les Tableaux bien coloriez; des diverſes manieres de Coloris, tant aux Figures qu'aux Païſages, & de celle qu'on doit ſuivre comme la plus excellente. Et enfin il faudroit accompagner ces enſeignemens de quelques exemples, où l'on feroit voir la beauté & la perfection de ces trois parties, COMPOSITION, DESSEIN & COLORIS.

Jugez, je vous prie, de quelle étenduë ſeroit ce tra-

travail; & si vous devez vouloir que j'entreprenne un Ouvrage, qui non seulement demanderoit la capacité du plus savant Peintre de nôtre siecle, pour parler de toutes ces choses selon les termes de l'Art; mais qui pour parler avec grace de cette Peinture; qui représente si noblement tous les objets par la vivacité de ses couleurs, auroit encore besoin d'une plume aussi savante & aussi docte que devroit être le Pinceau qui pourroit donner cet agrément, & cette force qu'on recherche dans les Tableaux.

Ne pouvant donc pas m'engager dans une entreprise si disproportionnée à mes forces, ne trouvez pas, s'il vous plaît, étrange si je ne me rends pas à vos persuasions, & si je vous dis que vous ne devez pas attendre de moi un Ouvrage qui réponde au dessein que je viens de vous tracer. Je serois même bien fâché que vous eussiez la pensée que par ce que je viens de vous dire, j'aye eu intention d'en établir les regles, & donner des enseignemens à ces savans hommes qui travaillent aujourd'hui avec tant de succés & de bonheur, & dont quelques-uns d'eux, que j'ai souvent entretenus, & de qui j'ai beaucoup appris, seroient incomparablement plus capables que je ne le suis, d'écrire sur cette maniere.

Ce n'est pas qu'il ne se puisse rençontrer quelque occasion qui me donnera peut-être lieu de satisfaire en quelque sorte à vôtre desir; & alors je serai bien aise de vous faire part de ce que j'ai remarqué autrefois pour ma satisfaction particuliere sur toutes ces diverses parties de la Peinture, soit en voyant les Tableaux des plus savans Peintres, soit dans les divers entretiens que j'ai eus sur ce sujet.

Quand vous ne feriez, me dît alors Pymandre, que quelques observations sur la Peinture, bien qu'elles ne fussent pas traitées aussi amplement que le sujet le merite, elles ne laisseroient pas toutefois de

de faire voir l'avantage de cet Art pardeſſus les autres. Les Peintres même n'auroient pas lieu d'être fâchez que tout le monde apprît dans vos diſcours à juger de l'excellence de leurs Tableaux & de la beauté de leurs Figures,& qu'on y etudiât le ſecret de l'Art, afin qu'en connoiſſant la perfection de l'Ouvrage, on faſſe cas de l'Ouvrier.

Ils ont aſſez d'interêt, lui repartis-je, qu'au moins les perſonnes doctes, & tous les honnêtes gens connoiſſent l'excellence de la Peinture, dont ils ne conſiderent le plus ſouvent que la ſeule ſuperficie, ſans porter leurs penſées juſques dans le fonds de cette Science, qu'on peut dire avoir quelque choſe de divin, puis qu'il n'y a rien en quoi l'homme imite davantage la toute-puiſſance de Dieu, qui de rien a formé cet Univers, qu'en repréſentant avec un peu de couleurs toutes les choſes qu'il a créées. Car comme Dieu a fait l'homme à ſon Image, il ſemble que l'homme de ſon côté faſſe une Image de ſoi-même, en exprimant ſur une toile ſes actions & ſes penſées, d'une maniere ſi excellente qu'elles demeurent conſtamment & pour toûjours expoſées aux yeux de tout le monde, ſens que la diverſité des Nations empêche que par un langage muet, mais plus éloquent & plus agréable que celui de toutes les langues, elles ne ſe rendent intelligibles, & ne ſe faſſent comprendre dans un inſtant à chacun de ceux qui les regardent.

Si vous voulez même prendre la peine de faire reflexion ſur les diverſes parties de cet Art, vous avoüerez qu'il fournit de grands ſujets de méditer ſur l'excellence de cette premiere Lumiere, d'où l'eſprit de l'homme tire toutes ces belles idées, & ces nobles inventions qu'il exprime enſuite dans ſes Ouvrages.

Car ſi en conſiderant les beautez & l'art d'un Tableau, nous admirons l'invention & l'eſprit de celui dans la penſée duquel il a ſans doute été con-

ceû encore plus parfaitement que ſon pinceau ne l'a pû executer ; combien admirerons-nous davantage la beauté de cette ſource où il a puiſé ſes nobles idées ? Et ainſi toutes les diverſes beautez de la Peinture, ſervant comme de divers degrez pour nous élever juſqu'à cette Beauté ſouveraine, ce que nous verrons d'admirable dans la proportion des parties, nous fera conſiderer combien plus admirable encore eſt cette proportion, & cette harmonie qui ſe trouve dans toutes les Créatures. L'ordonnance d'un beau Tableau nous fera penſer à ce bel Ordre de l'Univers. Ces Lumieres & ces Jours que l'Art fait trouver par le moyen du mélange des couleurs, nous donneront quelque idée de cette Lumiere éternelle, par laquelle & dans laquelle nous devons voir un jour tout ce qu'il y a de beau en Dieu & dans ſes Créatures. Et enfin quand nous penſerons que toutes ces merveilles de l'Art qui charment ici-bas nos yeux & ſurprennent nos eſprits, ne ſont rien en comparaiſon des idées qu'en avoient conceû ces Maîtres qui les ont produites ; combien aurons-nous ſujet d'adorer cette Sageſſe éternelle qui répand dans les Eſprits la Lumiere de tous les Arts, & qui en eſt elle-même la loi éternelle & immuable † ? Cette Lumiere eſt la Lumiere d'une Sageſſe infiniment ſuperieure à la Lumiere de tous les eſprits créez, comme elle le dit elle-même par ſon Prophete *, *Mes penſées ne ſont pas comme vos penſées, ni mes voyes comme vos voyes ; mais il y a autant de diſtance entre mes voyes & vos voyes, entre mes penſées & vos penſées, qu'il y en a entre le Ciel & la Terre.*

Lors que Dieu créoit les Aſtres, dit un grand Saint †, *les Anges chantoient des Cantiques à ſa loüange en admirant le nombre, la beauté, la ſituation, la varieté, les graces, l'éclat, l'harmonie, & toutes les autres perfections de ces corps ſublimes dont ils connoiſſent l'excellence*

† S. Aug. de Ver. Relig. * Iſaïe c. 55. v. 8. † S. Jean. Chryſ.

ce beaucoup mieux que nous. Quand donc nous considerons dans les ouvrages de l'esprit humain tant de beautez, tant de graces & tant de charmes, plus nôtre connoissance nous en fait remarquer les perfections, & plus nous nous trouvons obligez de loüer celui qui fait ces merveilles sur la terre, comme il a fait ces autres merveilles dans les Cieux.

Aprés cela je demeurai quelque temps sans parler. Mais Pymandre trouvoit tant de douceur dans cet entretien, qu'il prit occasion de me dire: Au moins si vous n'étes pas encore résolu de satisfaire au desir de vos amis, apprenez-moi, je vous prie, l'histoire de ces savans Peintres dont vous me disiez il y a quelque temps de si belles choses. Car je n'ai pas oublié tout ce que vous rapportâtes alors à leur avantage, & que vous me promîtes de me faire un discours de l'Origine de la Peinture & de ceux qui ont excellé en cet Art. Si depuis ce temps-là nous n'avons pas rencontré une occasion favorable pour cela, il vous est bien aisé à présent de vous aquiter de vôtre promesse & de poursuivre ce que vous aviez commencé sur ce sujet. Car pourvû que cela ne vous incommode pas, il me semble que nous ne pouvons mieux employer le reste de la journée qu'à cet agréable entretien.

Il ne tiendra pas à moi, lui répondis-je, que vous ne soyez satisfait. Je commençai donc ainsi mon discours.

Comme tous les Arts ont été fort grossiers & fort rudes dans leur naissance, & ne se sont perfectionnez que peu à peu, & par une grande application; il ne faut pas douter que celui de la Peinture aussi bien que tous les autres n'ait eu un commencement trés-foible, & ne se soit augmenté que dans la suite des temps. Mais comme la Peinture est assûrément fort ancienne, il est difficile de bien connoître son origine. Pour moi je ne doute pas qu'elle

ne ſoit née avec la Sculpture ; & que le même eſprit qui enſeigna aux hommes à former des Images de terre ou de bois, ne leur apprit auſſi en même-temps à tracer des Figures ſur la terre ou contre les murailles.

Si on vouloit ajoûter foi à quelques Ecrivains, on pourroit croire qu'Enos fils de Seth, fût le premier qui forma des Images pour porter les Peuples à adorer une Divinité. Mais parce qu'il n'y a guere d'apparence de s'arrêter à cette opinion, je vous dirai ſeulement qu'aprés le Déluge Promethée fils de Japhet, fut le premier qui inventa la maniere de faire des Images de terre cuite : & comme il étoit homme de grand eſprit, il fut en une merveilleuſe eſtime parmi les Peuples d'Arcadie †, où par ſa conduite il apprit à ces Barbares à vivre civilement, & par l'excellence de ſon eſprit fit valoir ſon Art, qui commença peu à peu à ſe répandre dans le monde : ce qui a donné lieu aux Fables des Poëtes.

Cependant, interrompit Pymandre, l'on a obſervé que Ninus a été le premier qui a rendu les Statuës célébres. Car aprés avoir fait les funerailles de Belus ſon pere, que les Aſſyriens nommerent Saturne, & qui fut le premier Roi de Babylone, il en fit tailler une Image afin d'adoucir par cette repréſentation, la douleur qu'il reſſentoit de ſa mort.

Alors me ſouvenant de ce que j'ai leû autrefois de la magnificence de Babylone * : ce ne fut pas ſeulement en Sculpture, lui dis-je, que les Babyloniens furent les premiers à faire de grands Ouvrages, puiſque Semiramis ayant fait rebâtir leur ville, il y avoit une muraille de deux lieuës & demie de tour, dont les briques avoient été peintes avant que d'être cuites, & repréſentoient diverſes ſortes d'animaux. Mais cette ſorte de peinture, me dît

† S. Aug. lib. 18. de Civit. c. 8. * Diod. Sic. lib. 2. c. 4.

dit alors Pymandre, n'étoit-elle point ſemblable à ce qu'on appelle Email, & de même que celui dont l'on fait encore à préſent pluſieurs Ouvrages? Quand cela feroit, repliquai-je, s'ils avoient ce ſecret-là, il ne faut pas douter qu'ils n'euſſent auſſi celui de peindre toute autre choſe: & ce que l'Auteur de cette Hiſtoire rapporte dans la ſuite de ſon diſcours nous le peut faire connoître. Car il dit qu'il y avoit une autre muraille où l'on voyoit pluſieurs Figures de toutes ſortes d'animaux peints & colore ſelon le naturel, & qu'il y avoit même des Tableaux qui repréſentoient des chaſſes & des combats. Cependant, il ne dit point que ces divers Tableaux fuſſent ni faits de brique ni émaillez. De ſorte qu'ils pouvoient bien auſſi être peints à fraiſque; & c'eſt par là, ce me ſemble, qu'on peut juger que l'invention de la Peinture eſt trés-ancienne; mais je ne vous puis pas dire qui en a été l'Auteur: Je croi même qu'il feroit aſſez inutile d'en vouloir faire la recherche, puiſque nous voyons que tous les Anciens qui en ont écrit ſont de differente opinion. Néanmoins, repartit Pymandre, les Egyptiens qui ont des premiers poſſedé les Arts & les Sciences, diſent que la Peinture étoit chez eux pluſieurs ſiecles avant qu'elle fût connuë des Grecs. Oui, lui repliquai-je, mais les Grecs, qui n'ont jamais manqué de s'attribuer, autant qu'ils ont pû, la gloire des Sciences & des Arts, écrivent auſſi que ce fut à Scicyone ou à Corinthe, que la Peinture commença de paroître. Mais à vous dire vrai, les uns & les autres s'accordent ſi peu touchant celui qui en fut l'Inventeur, que l'on ne ſauroit qu'en croire: ils conviennent tous ſeulement que le premier qui s'aviſa de deſſeigner, fit ſon coup d'eſſai contre une muraille en traçant l'ombre d'un homme que la lumiere faiſoit paroître. Et pour donner plus de beauté à cette hiſtoire, il y en a qui ont é-

crit que l'Amour, qui en effet est le grand Maître des inventions, fut celui qui trouva celle-ci, & qui apprit à une jeune fille le secret de desseigner en lui faisant marquer l'ombre du visage de son Amant, afin d'avoir une copie des traits de la personne qu'elle cherissoit. Cependant nous ignorons le nom de celui qui reduisit cette Invention en pratique, & en fit un Art qui est depuis devenu si noble & si excellent. Les uns veulent que ç'ait été un Philocles d'Egypte; les autres un certain Cleante de Corinthe, & d'autres, qu'Ardice Corinthien & Thelephanes de Chiarenia au Peloponese, ayent commencé à desseigner sans couleurs & avec du charbon seulement; & que le premier qui se servit d'une couleur pour peindre, ait été un Cleophante de Corinthe, qui pour cela fut surnommé MONOCROMATOS. Ce fut donc ce Cleophante, interrompit Pymandre, qui apporta aussi la Peinture en Italie, lors qu'il y vint avec le pere du premier Tarquin, pour éviter la persecution de Cipselle Roi de Corinthe? La Peinture, lui repliquai-je, est encore plus ancienne que cela en Italie; & ce ne peut être ce Cleophante dont vous parlez qui l'y ait apportée, quoi qu'à la verité, il se trouve quelques Historiens qui ont eu la même pensée. Mais ils avoüent, néanmoins, que dés ce temps-là il y avoit dans la ville d'Ardée prés de Rome des Tableaux peints contre les murailles d'un Temple qui étoient faits long-temps avant que Rome fût bâtie, & dont les couleurs s'étoient pourtant si bien maintenuës qu'ils sembloient fraîchement achevez; & que dans Lavinie, avant la fondation de Rome, il y avoit aussi deux Tableaux, qui représentoient, l'un Athalante, & l'autre Helene. Et ainsi vous pouvez juger que ce Cleophante qui alla avec Demeratus, n'étoit point celui qui trouva l'invention des Couleurs, & qu'il faudroit même, si cela étoit, que les Latins eussent

ſent eu la Peinture chez eux long-temps avant que les Grecs en euſſent eu connoiſſance. Mais parce que dans la recherche d'une choſe dont la memoire a été obſcurcie par tant d'années, & dont les Ecrivains ſont ſi differens dans leurs opinions, il eſt bien difficile d'en découvrir la verité ; il faut ſe contenter de ſavoir ſeulement les choſes qui ſont les plus connuës & qui paſſent pour veritables.

Je ne vous parlerai donc point de HYGIENONTES, de DINIAS, ni de CHARMAS, qu'on dit encore avoir été des premiers à portraire d'une ſeule couleur. Je ne vous dirai rien non plus de cet EUMARUS d'Athenes, qui peignit les hommes & les femmes d'une differente maniere, ni de ſon Diſciple CIMON Cleonien, qui trouva les racourciſſemens dans les corps, & qui commença à les poſer en diverſes attitudes & poſtures ; car avant lui les Figures n'avoient nulle action, & il fut le premier qui repréſenta les jointures des membres, les veines du corps, & qui contrefit les differens plis des Draperies.

Mais je vous dirai qu'on tient pour certain que dès le temps de Romulus *, Candaule ſurnommé Myrſilus Roi de Lydie, & le dernier de la race des Heraclides, acheta au poids de l'or un Tableau de la façon du Peintre BULARCHUS, où la Bataille des Magneſiens étoit repréſentée. Cependant par le prix de ce Tableau qui étoit trés-conſiderable, & par l'eſtime qu'il a eûë, il y a bien apparence que cet Art étoit déja fort avancé.

PANOEUS frere de Phidias, parut avec eſtime en la 83. Olympiade †. Il peignit cette fameuſe journée de Marathon, où les Atheniens défirent en bataille rangée toute l'armée des Perſes ; & quoi que tous les Chefs de part & d'autre y fuſſent fort

 bien

* Romulus mourut en la 2 année de la 16. Olymp. l'an du monde 3269. & avant la naiſſance de Jeſus Chriſt 715.

† L'an du monde 3535. & avant Jeſus-Chriſt 449.

bien repréſentez, néanmoins, Polygnotus Thaſien, venant enſuite, fut le premier qui mit l'expreſſion dans les viſages, & qui donnant je ne ſai quoi de plus libre & de plus gai à ſes Figures, quitta tout-à-fait l'ancienne façon de peindre, dont la maniere étoit barbare & peſante. Il prit plaiſir principalement à repréſenter les femmes, & ayant trouvé le ſecret des Couleurs vives, il les vêtit d'habits éclatans & agréables ; fit leurs coeffures differentes & les enrichit de nouvelles parures.

Cette belle maniere éleva beaucoup l'Art de la Peinture, & donna une grande réputation à Polygnotus, qui aprés avoir fait pluſieurs Ouvrages à Delphes, & ſous un Portique d'Athenes, dont il ne voulut recevoir aucun payement, fut honoré par le Conſeil des Amphictions du remerciement ſolennel de toute la Grece, qui pour témoignage de ſa reconnoiſſance lui ordonna aux dépens du public des logemens dans toutes ſes villes.

Au même-temps que Polygnotus travailloit à ce Portique, il y avoit un certain Mycon qui peignoit auſſi dans ce même lieu, & qui, moins généreux que lui, prit de l'argent de ſes Ouvrages dont il ne reçût pas auſſi tant d'honneur.

Environ la 90. * Olympiade parurent Aglaophon, Cephissodorus, Phrilus, & Evenor Pere & Maître de Parrhaſius dont nous dirons quelque choſe enſuite. Tous ces Peintres furent veritablement excellens en leur Art ; mais je ne m'y arrêterai pas pour parler d'Appollodore Athenien, qui vivoit avec grande eſtime dans la † 93. Olympiade.

Ce fut cet Appollodore qui commença d'obſerver la beauté de tous les corps pour la repréſenter dans ſes Tableaux, parce qu'avant lui les autres Peintres ſe contentoient de bien réüſſir dans la reſſem-

* L'an du monde 3563. avant Jeſus-Chriſt. 431. † L'an du monde 3576, avant Jeſus-Chriſt, 409.

ſemblance, ſans faire choix des belles parties.

Il fit auſſi paroître dans ſon travail une maniere, qui pour être differente des autres n'en fut pas moins agréable : car il donna tant de beauté & tant de grace à ſon coloris, qu'il ſurpaſſa tous ceux qui l'avoient précedé.

Zeuxis * vint enſuite qui tira un grand ſecours des Ouvrages d'Appollodore, & voyant comme ſa belle maniere de peindre étoit bien reçûë de tout le monde, pouſſé d'une généreuſe émulation, il ſe réſolut de ne laiſſer pas la Peinture au point où il la trouvoit, mais d'y ajoûter encore de nouveaux charmes. En effet il ſe perfectionna de telle ſorte dans cet Art, & devint ſi excellent Coloriſte, qu'Appollodore admirant ſes Ouvrages, confeſſa qu'il ne ſe pouvoit rien de mieux.

Cet Appollodore, interrompit Pymandre, n'étoit-il point celui qui pour marque de l'eſtime qu'il faiſoit de Zeuxis par deſſus les autres Peintres, compoſa des Vers, où il ſe plaignoit que l'Art de la Peinture lui avoit été dérobé, & que Zeuxis en étoit le raviſſeur ?

C'eſt le même, pourſuivis-je, & pour vous dire quelque choſe des plus beaux Ouvrages de Zeuxis, on eſtime particulierement une Atalante, dont il fit préſent aux Agrigentins en Sicile ; un Dieu Pan qu'il donna au Roi Archelaüs ; & cette admirable Figure qu'il peignit pour ceux de Crotone, en laquelle il fit paroître ce qu'il y avoit de plus parfait dans les plus belles filles de la Grece. Néanmoins le Tableau où il repreſenta un Athlete, fut celui de tous qu'il eſtima davantage, & qui paſſa dans ſon eſprit pour ſon Chef-d'œuvre : car croyant ne pouvoir rien faire de mieux, il oſa bien le propoſer comme un défi aux plus excellens Peintres de ſon temps en écrivant au bas, qu'il s'en trouveroit ſans

* En la 95. Olympiade l'an du monde 3583, avant Jeſus-Chriſt. 401.

ſans doute pluſieurs qui y porteroient envie, mais qu'il ne s'en trouveroit point qui pût l'égaler.

Lors qu'il fut devenu fort riche, il ne travailla plus que pour la gloire; & eſtimant ſes Tableaux ſans prix, il les donnoit liberalement aux Princes, & aux villes qui avoient le plus d'admiration pour ſes Ouvrages.

Il eût néanmoins pour concurrent Parrhaſius qui le vainquit dans une gageûre qu'ils avoient faite à qui repréſenteroit le mieux la verité de quelque choſe. Cette Hiſtoire eſt ſi célébre, que chacun ſait que Zeuxis ayant expoſé en public un Tableau, où il avoit ſi bien peint des raiſins que les Oiſeaux venoient pour les bequeter, Parrhaſius en fit apporter un autre où étoit un rideau ſi artiſtement fait, que Zeuxis y fut trompé le premier : car le voulant tirer pour voir l'Ouvrage qu'il croyoit être caché au deſſous, il reçut la honte de s'être mépris, & avoüa que Parrhaſius l'avoit vaincu.

Je penſe, dit alors Pymandre, que ces Meſſieurs les Hiſtoriens nous en font accroire; car ou les Oiſeaux de ce temps-là avoient les ſens beaucoup moins ſubtils que ceux d'à préſent, ou bien ceux d'aujourd'hui ont bien plus de jugement pour ne ſe méprendre pas, puiſque nous ne voyons point qu'il y en ait qui s'arrêtent non ſeulement à des fruits peints ſur une toile, mais même à ceux qui ſont de relief, & qui ont la forme & la couleur des fruits naturels.

Si vous croyez, repartis-je, en riant, que les Oiſeaux de ce temps-ci ayent plus de diſcernement que ceux du temps dont je parle; il faut donc croire auſſi que les hommes d'alors avoient la vûë moins délicate que ceux d'à préſent, puiſque Zeuxis lui-même tout habile qu'il étoit ſe trompa au Tableau de Parrhaſius. Mais étant difficile de donner ſon jugement ſur les Ouvrages de ces Anciens Peintres, puis qu'il ne nous en reſte rien que nous puiſ-

ſions confronter avec les Modernes, je penſe qu'il nous eſt libre d'en avoir telle opinion que bon nous ſemble. Néanmoins comme l'on voit encore aujourd'hui certaines Peintures qui trompent les yeux des hommes & le ſentiment des bêtes, je ne croi pas que l'on doive douter que celles de ces Anciens ne fiſſent un ſemblable effet, puiſque même il y a des Tableaux fort médiocres en bonté, qui ſe trouvent propres à tromper la vûë de ceux qui les voyent, plûtôt que ne feroient d'autres Ouvrages plus excellens.

Or pour reprendre mon diſcours, je vous dirai que comme l'on a trouvé avec le temps beaucoup de choſes qui manquoient aux Arts, l'on y a auſſi corrigé pluſieurs défauts. Car ſi l'on demeuroit dans la ſeule imitation, dit Quintilien, & qu'il ne fût pas permis d'ajoûter aux choſes déja commencées, la Peinture ſeroit encore dans ce premier état, où elle n'avoit ſimplement que le deſſein & les contours.

Ce PARRHASIUS dont je viens de parler augmenta beaucoup cet Art. Il fut le premier qui obſerva la ſymetrie, & qui fit paroître de la vie, du mouvement, & de l'action dans ſes Figures. Il trouva le moyen de bien repréſenter les cheveux : & Pline remarque qu'il étoit celui de tous les Peintres de ſon temps qui avoit le mieux ſû arrondir les corps, & fait fuïr les extrémitez pour faire paroître le relief.

Il fit pluſieurs Tableaux, & entre autres il y en avoit un à Rome qui repréſentoit le Grand-Prêtre de Cybelle, dont l'Empereur Tibere faiſoit grand cas, & qu'il avoit acheté ſoixante Seſterces *. Mais la vanité inſupportable de ce Peintre diminuoit beaucoup de l'eſtime qu'on avoit de lui ; car ſemblable à pluſieurs de ces Ouvriers d'aujourd'hui il ſe loüoit ſans ceſſe lui-même, & ne pouvoit ſouffrir qu'on ne le préferât pas à tous les autres. Il étoit toûjours vêtu d'une maniere particuliere, & pour être encore

re

* Environ 1000. écus de nôtre monnoye.

re plus respecté il se disoit être de la race d'Apollon, faisant croire qu'il avoit souvent communication avec Hercule qui lui apparoissoit en dormant, & que le Tableau * qu'il en avoit fait étoit tout semblable au naturel. Cependant ayant fait un Tableau d'Ajax, Thimante le surpassa par un autre Ouvrage qu'il fit; & dans la colere qu'il en eut, il dit avec sa vanité ordinaire que son plus grand déplaisir étoit de voir que son Ajax fût surmonté par un homme indigne de remporter cette gloire.

Mais ce n'étoit pas le sentiment de tous ceux de ce temps-là. Ils eurent beaucoup moins d'estime pour lui que pour THIMANTE: car ce dernier étoit un homme d'esprit & de jugement, qui faisoit tous ses Ouvrages avec art & avec science.

Le Tableau qu'il fit d'un Cyclope & celui du sacrifice d'Iphigenie, ont été si célébres & si loüiez par les meilleures plumes de l'Antiquité, qu'il n'y a personne qui sur le rapport des Historiens n'en conçoive une estime trés-particuliere.

En ce même temps vivoit EUXENIDAS qui fut Maître d'ARISTIDE, & EUPOMPE de qui Pamphile fut Disciple.

Ce PAMPHILE étoit natif de Macedoine, & fut celui qui joignit à l'art de la Peinture l'étude des belles Lettres. Il en tira un si grand secours qu'il aquit une réputation extraordinaire.

Entre tant de belles Sciences qu'il possedoit, il savoit parfaitement les Mathematiques; & les croyoit si necessaires pour la Peinture, qu'il disoit souvent qu'un Peintre qui les ignore ne peut être parfaitement savant dans sa profession.

Mais remarquez, s'il vous plaît, que le merite des personnes honore les Arts & les Sciences, de même que les Sciences & les Arts rendent recommandables les personnes qui les possedent. Car lors qu'un homme n'excelle pas seulement en son Art, mais

* Ce Tableau étoit à Lyndos ville située dans l'Isle de Rhodes.

mais qu'il a encore d'autres belles qualitez, il se fait un rejalissement de son merite sur l'Art dont il fait profession qui donne de la noblesse à ses Ouvrages. C'est pourquoi comme Pamphile n'étoit pas un homme du commun; qu'il avoit l'esprit éclairé de plusieurs Sciences & de belles notions qui le faisoient rechercher de tout le monde, il donna un si haut éclat à l'Art de la Peinture, que même les personnes de condition desirerent de s'instruire dans une Science où ils trouvoient tant de beautez & de charmes.

Il ne refusa pas son assistance à ceux qui voulurent apprendre de lui; mais afin que cet Art ne tombât pas dans le mépris qu'on fait d'ordinaire des choses qui sont fort communes, il obtint par son credit qu'il n'y auroit que les enfans des Nobles qui s'exerceroient à la Peinture, & qu'on défendroit aux esclaves de s'en mêler; ce qui fut fait par un Edit public, premierement à Scicyone, & ensuite par toute la Grece.

Il eut pour Disciples MELANTHIUS & APPELLE, qui mit la Peinture à un si haut point que depuis lui il ne s'est trouvé personne qui ait pû atteindre à la perfection où il arriva. Je ne m'arrêterai point à vous parler du premier, ni de * deux autres qui étoient assez en vogue en la 107. Olympiade. Je vous dirai seulement que le fameux † Appelle vint depuis, & qu'il a excellé de telle sorte dans la Peinture que sa réputation en sera immortelle.

Le lieu de sa naissance fut dans l'Isle de Coos, & je ne doute pas qu'il ne tirât son origine d'une maison noble, puis qu'il avoit été instruit par Pamphile qui ne recevoit pour disciples que des personnes de cette condition, dont il prenoit pour les instruire des sommes presque incroyables. Veritablement Appelle n'eût pas sujet de plaindre ni son argent ni son temps. Son naturel étoit si beau, que ne se con-

* Echion & Therimachus. † Il commenca de paroître en la 112. Olympiade. l'an du monde 3652, avant Jesus-Christ. 332.

contentant pas de pratiquer les inſtructions d'un ſi ſavant Maître, ſon ambition le porta juſqu'à ſurmonter tous ceux de ſon temps, & il y travailla de telle ſorte qu'il parut entre eux comme un miracle.

Je ne ſai ſi je vous dois parler davantage de cet homme merveilleux, puiſque ſa reputation eſt ſi grande, qu'il ſeroit inutile de vous en entretenir plus long-temps.

Tout ce que vous rapporterez, dît Pymandre, me ſera toûjours non ſeulement trés-utile, mais encore fort agréable, quand même j'en aurois déja connoiſſance; c'eſt pourquoi ne me cachez rien, je vous prie, de ce que vous ſavez de ces grands hommes, ſi vous ne voulez diminuer le plaiſir que je reçois en vous entendant diſcourir.

Je vous dirai donc, puiſque vous le voulez, continuai-je, que les Ouvrages d'Appelle n'étoient pas ſimplement accomplis dans ces belles parties de l'Ordre, du Deſſein & du Coloris. Car outre qu'il étoit abondant en Inventions, ſavant dans la Proportion & dans les Contours, charmant & précieux dans le Coloris, il avoit encore cela pardeſſus les autres Peintres, qu'il donnoit une beauté extraordinaire à ſes Figures; & par un bonheur tout particulier, il fut le premier, & preſque le ſeul qui reçût du Ciel cette Science toute divine, qui ſait comme inſpirer la grace, & donner ce je ne ſai quoi de libre, de vif, de rare, ou pour mieux dire, de celeſte, qui ne ſe peut enſeigner, & que les paroles même ne ſont pas capables de bien exprimer.

Il me ſouvent, interrompit Pymandre, que ce Peintre eſt un de ceux qui a laiſſé le plus d'Ouvrages aprés ſa mort. Car du temps de Pline il y avoit encore à Rome pluſieurs Tableaux de ſa main que l'on avoit en grande eſtime; & j'ai remarqué que l'on faiſoit particulierement état d'une Venus ſortant de la mer, nommée à cauſe de cela ANADYOMENE, que l'Empereur Auguſte dédia dans le Temple de ſon

pere;

ere ; & je pense aussi que ce fut à la gloire de ce Tableau qu'Ovide fit ces deux Vers.

Si Venerem Cois numquam pinxisset Apelles,
Mersa sub æquoreis illa lateret aquis.

Ce n'est pas de ce Tableau-là, repliquai-je, dont Ovide entend parler, mais c'est d'une autre Venus qu'Appelle avoit commencée pour les habitans de Coos, qui, à ce qu'on dit, surpassoit de beaucoup la premiere, tant dans la force du dessein, que dans la beauté du coloris. Mais la mort de cet homme incomparable fut cause que cet Ouvrage demeura imparfait, qui néanmoins se trouva si excellent que nul ne fut jamais assez hardi pour entreprendre d'achever ce qui en restoit à faire.

Entre les Tableaux dont Rome faisoit le plus de montre dans ses lieux publics & dans ses Temples, aprés s'être enrichie des dépouilles des autres Nations, ceux d'Appelle tenoient toûjours le premier rang: & vous aurez peut-être remarqué comme l'Empereur Auguste avoit une estime toute particuliere pour deux Tableaux que ce Peintre avoit faits. Dans l'un il avoit représenté Castor & Pollux, l'Image d'une Victoire & le Portrait d'Alexandre; & dans l'autre il avoit peint ce grand Monarque comme triomphant du Dieu de la Guerre, qui ayant les mains liées derriere le dos suivoit le char de son Triomphe. Il me souvient d'avoir lû en quelque endroit que l'Empereur Claude fit effacer de ce Tableau le visage d'Alexandre pour y mettre celui d'Auguste. On voyoit encore dans le Temple d'Antoine une Image d'Hercule de la main de ce grand Homme, mais le portrait qu'il fit d'Alexandre tenant un foudre à la main, & qui fut mis dans le Temple de Diane à Ephese, passoit pour une merveille de l'Art. Ce ne fut pas le seul portrait qu'il fit de ce Conquerant, qui prenoit souvent plaisir à se

faire peindre par lui, sans permettre à nul autre de l'entreprendre, & se divertissoit même quelquefois à le regarder travailler, & à l'entendre parler, parce que sa conversation n'avoit pas moins de charmes que ses Ouvrages.

Je serois trop long si je voulois vous rapporter tout ce qu'on a écrit d'Appelle. Je vous dirai seulement qu'encore que cet excellent homme tînt le premier rang entre tous ceux de sa profession, il ne laissoit pas d'avoüer sincerement qu'Amphion le surpassoit dans l'Ordonnance, comme Asclepiodore dans les Proportions: il rechercha même la connoissance de Protogene, dont il estima tant les Ouvrages, qu'il les rendit recommandables aux Rhodiens, qui avant cela ne les consideroient pas.

Ce Protogene étoit natif d'une ville de la Cilicie nommée Caunus, & sujette aux Rhodiens. Il vécut au commencement fort pauvrement, parce que son desir d'apprendre lui faisoit employer tout son temps à étudier, ne travaillant pas comme plusieurs autres à faire promtement des Tableaux pour en tirer de l'argent. On ne sait qui fut son Maître; mais il avoit plus de cinquante-cinq ans lors qu'il commença d'être en réputation, encore ne peignoit-il alors que des navires seulement. Le plus estimé de tous ses Ouvrages fut un * Jalysus, lequel a été long-temps conservé à Rome dans le Temple de la Paix. On écrit que pendant qu'il travailloit à ce Tableau il ne vivoit que de lupins trempez, de crainte que les vapeurs que les autres viandes envoyent d'ordinaire au cerveau, ne diminuassent la force de son esprit & n'offusquassent cette belle Imagination qui le faisoit réüssir si heureusement. Ce fut ce Tableau qui surprit si fort Appelle, qu'il confessa que c'étoit la plus belle chose du monde. Il dit néanmoins pour se consoler, qu'il y manquoit en-

* Fils de Cercaphus & fameux chasseur qui fit bâtir une Ville dans l'Isle de Rhodes à laquelle il donna son nom. *Strab. lib.* 14.

encore cette grace, que lui seul savoit donner si parfaitement à ses Ouvrages. Protogene pour conserver la durée de ce Tableau le couvrit de quatre couches de Couleurs, afin que le temps en effaçant une, il s'en trouvât une autre qui fût toute fraîche.

Je pense qu'il n'est pas besoin que je m'arrête à vous décrire ce Tableau. Je vous dirai seulement qu'entre autres choses on y voyoit un chien à la perfection duquel l'Art & la Fortune avoient également contribué. Car Protogene étant en colere de ne pouvoir assez bien représenter à son gré l'écume qui sort de la gueule des chiens lors qu'ils sont fort échauffez, il jetta par dépit son pinceau contre son Ouvrage, & vit alors qu'en un moment le hazard avoit produit tout ce que son art n'avoit pû faire en beaucoup de temps.

Je croyois, interrompit Pymandre, avoir ouï dire que cet accident étoit arrivé en peignant un cheval. Il est vrai aussi, répondis-je, que Protogene n'a pas été le seul qui a reçû de la Fortune un secours si favorable. Car la même chose arriva au Peintre Neacles, lors qu'il vouloit, comme vous le dites, représenter l'écume d'un cheval. Mais pour achever ce que j'ai à vous dire de Protogene, ce Tableau de Jalysus dont j'ai parlé fut le salut de toute la ville de Rhodes lors que Demetrius l'assiegea. Car ne pouvant être prise que du côté où étoit la maison de Protogene, ce Roi aima mieux lever le siege que d'y mettre le feu & de perdre un Ouvrage si admirable, Et ayant sû que même pendant le siege, Protogene se tenoit dans une petite maison qu'il avoit hors de la ville, où nonobstant le bruit des armes, des tambours & des trompettes il travailloit avec un esprit tranquille, il le fit venir, & lui demanda s'il osoit bien demeurer ainsi à la campagne, & se croire en sûreté au milieu des ennemis des Rhodiens. A quoi il lui repartit qu'il ne croyoit pas être en aucun peril, parce qu'il savoit bien qu'un grand Prince comme De-

Demetrius ne faiſoit la guerre qu'à ceux de Rhodes & non pas aux Arts. Ce qui plût ſi fort à ce Conquerant que depuis il n'eût pas moins d'eſtime pour ſa perſonne que pour ſes Ouvrages.

Une marque de la tranquillité toute extraordinaire de l'eſprit de Protogene, eſt qu'en ce temps-là, & au milieu des troubles de cette guerre, il fit ce fameux Tableau d'un Satyre joüant d'un Flageolet & appuyé contre une colomne; ce qui fut cauſe qu'on le nomma ANAPAUOMENOS *. L'on dit qu'il avoit repréſenté ſur la colomne une Caille ſi bien faite, qu'on vit pluſieurs de ces Oiſeaux voltiger à l'entour d'elle.

Alors regardant Pymandre qui ſoûrioit, Je croi bien, lui dis-je, que vous n'ajoûterez pas plus de foi à cette Hiſtoire qu'à celle des Ouvrages de Zeuxis & de Parrhaſius; mais comme je n'ai pas entrepris de vous perſuader, il me ſuffit de vous divertir par le recit de pluſieurs choſes extraordinaires, où vôtre eſprit eſt entierement libre de prendre tel parti que bon lui ſemblera.

Vous ſaurez donc que Protogene fit encore pluſieurs autres Tableaux fort eſtimez; & qu'outre la Peinture qu'il ſavoit ſi parfaitement, il travailla auſſi à des Figures de bronze.

En ce même temps vint ARISTIDE. Il étoit de Thebes, & quoi que veritablement ſon Coloris ne fût pas ſi agréable, & qu'il travaillât d'une maniere un peu ſeche, il avoit néanmoins d'autres parties qui lui ont donné rang entre les plus grands Perſonnages.

Pymandre m'interrompant, dît, Il me ſemble que vous oubliez à parler de cet Aſclepiodore, dont vous m'avez dit qu'Appelle faiſoit tant de cas. C'eſt, repliquai-je, que je ne ſuis pas encore arrivé à lui, car je tâche, autant qu'il m'eſt poſſible, de garder un ordre dans les choſes que j'ai à vous dire de ces anciens

Pein-

* C'eſt à dire. *Le Satyre ſe repoſant.*

Peintres. Que si vous jugez que les observations que je fais ne soient pas tout-à-fait à propos, ou qu'elles soient trop longues, prenez-vous en à vous-même, qui dés le commencement m'avez engagé à remarquer le temps auquel ces grands Hommes ont paru. En verité, répondit Pymandre, cette remarque particuliere m'est fort agréable ; aussi je ne m'en plains pas ; au contraire je la trouve trés-necessaire au dessein que j'ai d'apprendre de vous, selon la suite des années, de quelle sorte la Peinture est venuë à sa derniere perfection ; & je n'ai eû autre pensée en vous interrompant, que de vous avertir d'une chose que j'avois peur qui se fût échapée de vôtre memoire.

Afin donc, repartis-je, de suivre l'ordre que j'ai tenu jusqu'à cette heure, vous saurez que cet Aristide a passé pour être le premier qui a répréfenté le plus parfaitement sur les visages toutes les passions de l'ame.

Entre ses Tableaux, celui où il représenta la prise par force d'une ville, lui aquit une gloire merveilleuse à cause des belles expressions qu'il y mit. Il peignit aussi la guerre d'Alexandre contre les Perses, & cet Ouvrage étoit composé de cent Figures. L'on vit encore de lui quantité d'autres Tableaux trés-excellens, dont plusieurs ont été long-temps dans Rome. Enfin il fut si parfait dans son Art, & ses pieces furent mises à un si haut prix, que le Roi Attale paya cent talens d'un de ces Tableaux.

Quant à ASCLEPIODORE, ses Ouvrages furent fort recherchez à cause de la belle proportion qu'il savoit parfaitement donner à ses Figures, & l'estime qu'Appelle en faisoit les rendoit encore plus considerables. Il fit douze Portraits des Dieux, dont Mnason Roi d'Elate lui donna trois cens mines d'argent pour chacun.

THEOMNESTUS qui vivoit en ce même temps eut un don particulier à bien faire les Portraits ; &

ce même Roi d'Elate qui étoit curieux de toutes sortes de Tableaux, payoit cent mines d'argent de tous ceux qu'il rencontroit de sa façon.

Nicomaque * eût aussi la réputation d'être trés-savant, & fut recommandable pour la grande vîtesse avec laquelle il travailloit : car il peignoit d'une maniere si prompte, qu'ayant entrepris un Tombeau qu'Aristratus Prince de Scicyone, faisoit orner de peintures pour le Poëte Thelestus; il le finit en fort peu de temps, & d'une maniere trés-excellente.

Il eût pour disciples son frere Aristide, son fils Aristocle, & Philoxene, qui peignit pour le Roi Cassandre la Bataille où Alexandre défit Darius. Ce dernier imita son Maître dans cette prompte maniere de travailler.

L'on peut encore mettre au rang de ceux-là Nicophane qui ne peignit pas seulement avec grace & avec politesse, mais encore avec force. Il avoit l'esprit promt & vif, & prenoit plaisir à représenter les choses antiques pour n'en pas laisser perir la mémoire. En effet, soit qu'il copiât tout ce qu'il y trouvoit de beau, ou que de lui-même il inventât les choses qu'il mettoit au jour, on lui attribuë ce que la Peinture a eû de majestueux & de grand.

Persée disciple d'Appelle fut doüé d'un naturel admirable, d'une excellente doctrine, & d'une singuliere industrie. Il écrivit un Traité de son Art qu'il dédia à son Maître.

Aristide le Thebain eût aussi pour disciples Niceros & Aristippe; & ce dernier fut le Maitre d'Anthoride & d'Euphranor, cet homme excellent qui ne fut pas seulement Peintre, mais qui sût aussi travailler de Sculpture, & forma des figures de marbre, de bronze & d'argent. Il a été recommandable pour avoir été l'un des premiers qui a sû donner aux Heros cette majesté qui doit paroître dans leur

*NICOMAQUE étoit fils & disciple d'ARISTODENUS

leur port, aussi bien que dans leur visage; & ce fut lui qui considera la beauté des proportions, & qui en dressa des regles. On trouvoit pourtant à dire à ses Figures, de ce qu'elles avoient le corps menu, les jointures & les doigts un peu trop gros.

J'oubliois à vous parler de PAUSIAS de Scicyone disciple de Pamphile. Il fut le premier qui commença à peindre les lambris & les voutes des Palais; ce qui jusques alors n'étoit point encore en usage. N'étoit-ce pas ce Peintre, interrompit Pymandre, qui eût tant d'amour pour la bouquetiere Glycere? Lui-même, répondis-je, & il représenta dans sa passion cette fille composant une guirlande de fleurs. Ce Tableau fut tellement estimé, que Luculle en acheta la seule copie deux talens dans Athenes.

NICIAS Athenien, qui vint depuis, fut encore en grande estime. Il peignit les femmes en perfection, & entendit fort bien l'arrondissement des Figures pour faire paroître le relief. Il fit un Tableau trés-excellent, où il avoit représenté l'Enfer de la même sorte qu'Homere l'a décrit. Il en refusa soixante talens, aimant mieux le donner à sa patrie que de le vendre.

Il y eut aussi ATHENION Maronite, disciple de Glaucion Corinthien, lequel ne fut pas moins estimé que Pausias: car bien que son Coloris fût plus sec & moins agréable, il avoit toutefois beaucoup de science, & ne manquoit pas d'approbateurs. On croit que s'il eût vécu plus long-temps il auroit tenu rang entre les plus excellens Peintres, parce qu'il travailloit avec grand soin, & ne laissoit rien échaper de toutes les belles connoissances qu'il pouvoit aquerir, ayant une industrie particuliere à s'en servir avec grace.

Quoi que je tâche d'abreger le discours de ces grands Peintres, de crainte de vous être enfin trop

ennuyeux ; néanmoins je ne saurois finir sans vous parler d'un certain CLESIDES, qui semble s'être rendu immortel, autant par sa haute temerité & par les marques d'un ressentiment trop hardi, que par la perfection de ses Ouvrages. Car n'ayant pas été reçû de la Reine Stratonice femme d'Antiochus, avec tous les témoignages d'estime qu'il croyoit mériter, il fit un Tableau où il représenta cette Princesse d'une maniere fort offensante pour elle ; & l'ayant exposé publiquement sur le port, il se sauva dans un Vaisseau prêt à faire voile, assez content d'avoir par ce moyen satisfait à sa vengeance.

Il est donc, interrompit Pymandre, aussi dangereux d'être mal avec les Peintres qu'avec les Poëtes ; car Platon assûre que Minos Roi de Candie étoit un trés-bon Prince, qui n'a été maltraité par les Poëtes, que parce qu'il avoit méprise leur amitié.

Il ne faut pas que vous en doutiez, repartis-je, puisque vous savez bien de quelle sorte Michel Ange peignit dans son jugement un Prelat Maître des ceremonies du Pape duquel il avoit été offensé.

Mais pour revenir à Clesides, la Reine ne se mit pas fort en peine du mauvais traitement qu'elle en avoit reçû : car quoi que son Tableau fût injurieux à sa réputation, elle s'y trouva si belle & si bien peinte, & l'Ouvrage lui parut si accompli, qu'elle aima mieux qu'il demeurât exposé aux yeux de tous, & laisser ainsi subsister les marques de l'affront qui lui étoit fait, que de brûler une Peinture si parfaite.

C'est, dît Pymandre en soûriant, que la plûpart des femmes aiment si fort à paroître belles qu'elles pardonnent volontiers toutes les autres injures pourvû qu'on les flate en cela ; & je m'assûre que de l'humeur dont étoit cette Reine, le Peintre l'auroit davantage offensée en la peignant laide, qu'en la peignant de la maniere qu'il fit.

Du temps de Jule Cesar, poursuivis-je, il y eût à Ro-

Rome un THIMOMACHUS de Bizance qui fit plusieurs Tableaux pour cet Empereur, & entre autres un Ajax & une Medée, dont il lui fit payer quatre vingt talens.

Un autre Peintre nommé LUDIUS fut en grand credit sous Auguste. Il excelloit principalement en grandes imaginations; & ce fut lui qui le premier commença de peindre dans les ruës de Rome contre les murailles, y feignant de l'Architecture & toutes sortes de Païsages.

Je ne m'arrête pas à vous déduire par le menu une infinité d'autres Peintres qui ont été en estime, & qui ont eû assez de mérite pour laisser leur nom à la posterité. Entre ceux-là plusieurs ont faits de grands Ouvrages; & plusieurs aussi se sont arrêtez à travailler en petit. PIRRICHUS est l'un de ceux qui a été le plus fameux, quoi qu'il ne s'arrêtât qu'à faire de petites choses, & à traiter des sujets fort médiocres; comme à représenter des herbages, des animaux, des boutiques d'artisans, & autres sortes de sujets qui n'ont aucune noblesse; aussi à cause de cela il fut surnommé RHYPAROGRAPHOS *.

C'est assez, ce me semble, d'avoir remarqué les principaux & les plus excellens Maîtres de l'Antiquité pour connoître le commencement & le progrés qu'a eû la Peinture.

Il est certain que quand les Arts ont cessé parmi les Grecs, ils ont commencé à déchoir dans l'Italie; & depuis ce Ludius qui parut sous Auguste, & quelques-uns qui ont peint dû temps de Neron, nous ne savons plus qui furent ceux qui peignoient dans Rome. Même je croi que les memoires en ont été perdus aussi bien que les Tableaux de ce temps-là, puis qu'il ne reste plus rien de toute l'Antiquité, si ce n'est des morceaux à fraisque qu'on a tirez de la ville Adriane, le peu qui se voit à S. Gregoire, ce qui est encore dans les ruïnes des

* C'est-à dire: *Peintre de choses basses & communes.*

Thermes de Tite, & cette friſe repréſentant un mariage, laquelle eſt dans la Vigne Aldobrandine.

Néanmoins par ce peu-là qui eſt demeuré dans Rome juſques à cette heure, on peut juger de l'excellence de la Peinture ancienne: car l'on reconnoît principalement dans cette friſe une même idée de beauté que celle qui ſe voit dans les Statuës antiques. Mais comme les guerres & les deſaſtres qui ſont arrivez dans l'Italie ont cauſé la perte d'une infinité de belles choſes, il ſemble auſſi que les Arts ont été comme accablez ſous les ruïnes de la Monarchie Romaine juſques au temps de CIMABUE', qui le premier commença de rétablir la Peinture, qui s'eſt enſuite perfectionnée au point où nous la voyons, par le ſoin & le travail de tant d'excellens hommes qui ſont venus depuis & deſquels nous pourrons dire une autre fois quelque choſe.

Voilà quel fut l'entretien que nous eûmes ce jour-là Pymandre & moi; aprés quoi nous ſortîmes & nous nous ſéparâmes.

EN-

ENTRETIENS SUR LES VIES, ET SUR LES OUVRAGES DES PLUS EXCELLENS PEINTRES ANCIENS ET MODERNES.

SECOND ENTRETIEN.

PYMANDRE qui dans nôtre derniere conversation avoit écouté avec plaisir ce que j'avois rapporté de l'origine & du progrés de la Peinture, desirant de savoir encore comment cet Art s'étoit renouvellé, & quels Peintres avoient eû part à son rétablissement, ne manqua pas dés le lendemain de venir me voir.

Il me trouva comme je considerois les desseins de quelques ouvrages qu'on doit faire pour le Roi: & aprés en avoir observé toutes les beautez: Savez-vous, me dit-il, que j'ai de la peine à ne pas croire qu'il ne soit de la Peinture ainsi que de toutes les autres choses pour lesquelles on a toûjours une haute estime dans les temps où elles sont en credit? Car lors que je regarde tant de rares Tableaux que l'on fait aujourd'hui, & que je pense encore à ceux que nous avons vûs autrefois à Rome, je ne puis m'imaginer que les Appelles &

les Protogenes en ayent fait de plus excellens que ceux-là.

Quand nous n'aurions pas, lui repartis-je, le témoignage des plus savans Historiens de l'antiquité, vous savez bien que par les statuës qui sont demeurées entieres jusqu'à présent, nous pouvons juger du mérite des Peintres de ce temps-là qui assûrément n'étoient pas moins habiles que les Sculpteurs, puisque les uns & les autres prenoient tant de peine à se rendre savans. Car si Zeuxis apporta un si grand soin à bien observer dans les filles de la Grece les mieux faites, ce qu'elles avoient de plus parfait & de plus agréable pour représenter cette fameuse image d'Helene; il ne faut pas douter que les autres Peintres qui étoient alors en grande réputation ne travaillassent de même à rendre leurs ouvrages accomplis.

Mais nous pouvons dire que des Peintres modernes il n'y en a guere qui se rendent aussi considerables que ces Anciens, parce qu'il y en a peu qui s'adonnent comme ils devroient à l'étude d'un Art qui demande une si forte application.

Cependant, dit Pymandre, si l'honneur qu'on rend à la Vertu, & l'estime qu'on fait des plus excellens hommes, est le vrai moyen de porter les Arts à leur perfection; il semble que ce siecle doit produire plusieurs ouvrages admirables, puisque tous les savans hommes sont honorez aujourd'hui de la faveur & de la protection du plus grand Roi du monde.

Ce n'est pas assez, repartis-je, que les Rois & leurs Ministres reconnoissent par leurs liberalitez & par leurs faveurs le mérite des personnes de savoir, il faut que ceux qui se veulent rendre recommandables n'ayent d'ambition que pour l'honneur. Car il est certain que quand les ouvriers ne sont pas portez au travail par ce noble motif, ils ne tardent guere à perdre l'estime qu'on avoit pour eux.

Du temps que la seule Vertu faisoit le plaisir des Grecs

Grecs & des Romains, les beaux Arts florissoient parmi eux ; & il y avoit un agréable debat entre les gens les plus doctes à qui produiroit quelque chose de nouveau, afin qu'il ne demeurât rien de caché, & pour avoir la gloire de mettre au jour tout ce que nous devions posseder aprés eux. Si l'on prend pour exemple ceux qui ont excellé dans la Sculpture, on trouvera que cette haute ambition a été cause que Lysippe est mort de pauvreté, parce qu'au lieu d'avoir soin d'aquerir même dequoi vivre, il étoit incessamment occupé à l'étude de son Art ; & que Myron qui animoit presque les Statuës qu'il jettoit si heureusement en bronze, laissa si peu de bien, qu'il ne se présenta point d'heritiers pour recueillir sa succession.

Des ouvriers, dît Pymandre, les uns travaillent pour l'honneur, & les autres pour le gain ; mais comme la réputation de ceux qui ne sont connus que par les richesses qu'ils amassent est une réputation dont les fondemens n'ont rien de solide, nous la voyons bientôt abbatuë. Les ouvrages même par lesquels ils ont prétendu se faire considerer sont les premiers qui déposent contre eux ; & s'ils passent pour de grands personnages dans l'esprit des ignorans, ils sont reconnus pour trés-ignorans parmi les personnes savantes.

C'est pourquoi, repliquai-je, on ne peut avoir trop d'estime pour ceux qui ne cherchent qu'une veritable gloire : & si non seulement les Républiques les mieux policées, mais aussi les Princes les plus puissans ont ennobli la Peinture, ils se sont aussi immortalisez eux-mêmes par son moyen, & en ont tiré de trés-grands secours.

Car l'utilité qu'on en reçoit n'est-elle pas réciproque entre l'ouvrier & celui qui le fait travailler? L'esprit de l'homme demeureroit enseveli dans de profondes ténébres, & ne surmonteroit jamais toutes les difficultez qui s'opposent à ses recherches, si la force de cet Art ne retiroit du tombeau les cho-

ſes paſſées, n'autoriſoit les nouvelles, ne rétabliſſoit ce qui n'eſt plus en uſage, ne donnoit de la grace aux choſes deſagréables, ne mettoit en lumiere ce qui eſt dans l'obſcurité, & enfin l'on peut dire que la plûpart des Arts ſe perdroient ſi celui-ci ne contribuoit à leur conſervation.

Sur cela, pour témoigner davantage les prérogatives de cet Art, nous remarquâmes comment dans la formation des corps animez, il eſt même capable de remedier aux défauts qu'ils pourroient recevoir de la Nature. Nous nous ſouvînmes de ce que l'Ecriture rapporte des brebis de Jacob; de ce qu'Opian a écrit de ceux qui nourriſſent des pigeons; &, ce qui eſt plus conſiderable, de ce que S. Auguſtin & pluſieurs autres nous ont appris d'un Roi de Chypre, lequel étant fort laid de viſage, & craignant d'avoir un enfant qui lui reſſembât, fit peindre dans la chambre de ſa femme une figure parfaitement belle, afin qu'en la voyant ſouvent ſon imagination pût corriger ſur un ſi beau modelle ce que la nature auroit pû ébaucher de difforme dans l'enfant dont elle étoit enceinte.

Pymandre relevoit encore le mérite de la Peinture par cette merveilleuſe puiſſance qu'elle a de nous mettre devant les yeux une image veritable des perſonnes que nous cheriſſons, & de les repréſenter ſi parfaitement, qu'il nous ſemble, quoi qu'éloignez d'elles, les avoir préſentes & jouïr de leur compagnie.

Ces diverſes réflexions ſervirent à nous entretenir agréablement. Car demeurant d'accord que la Peinture s'étoit miſe en eſtime par l'avantage qu'elle a de ſi bien repréſenter les perſonnes abſentes, qu'elle tient lieu d'une choſe réelle; je dis à Pymandre qu'elle avoit pourtant aquis ſa principale réputation de ce qu'on n'a point trouvé de plus beau moyen pour récompenſer les vertus des grands hommes & pour rendre leur nom immor-

tel,

tel, qu'en laiſſant leur image à la poſterité. Ceux d'Athenes, lui dis-je, ne dreſſerent une Statuë à Eſope qui n'étoit qu'un Eſclave qu'afin d'apprendre à toutes ſortes de perſonnes que le chemin de la gloire leur eſt ouvert, & que l'on ne rend pas honneur ni à la nobleſſe ni à la naiſſance illuſtre des hommes extraordinaires, mais à leur vertu & à leur mérite. Car ce ne fut pas pour avoir ſeulement le portrait de cet Eſclave, qui étant trés-laid de viſage & trés-contrefait de corps, n'étoit pas un ſujet qui meritât d'être regardé.

Pymandre, en m'interrompant, repartit à cela, qu'en élevant par des Tableaux & des Statuës des monumens à la memoire des grands perſonnages, l'on expoſoit auſſi leurs Images aux yeux de tout le monde qui eſt bien-aiſe de les voir, quand même ils ſeroient difformes. Ainſi Alexandre, me dit-il, ayant fait dreſſer des Statuës à ces vaillans hommes qui perirent dans ſon armée au paſſage du Granique, laiſſoit à leurs enfans la reſſemblance de leurs peres en même-temps qu'il récompenſoit ſi glorieuſement le ſervice de ſes ſoldats: de même que les Romains, qui ne trouvant rien de plus avantageux à la mémoire des grands hommes, que de mettre leurs Statuës dans les places publiques, accordoient auſſi cette faveur à ceux qui avoient fidelement ſervi leur païs. Les femmes pouvoient auſſi avoir part à cette gloire, puiſque pour décerner des honneurs particuliers à la vertu de Clelie, on lui dreſſa une Statuë où elle étoit repréſentée ſur un cheval. Et cela ſe faiſoit-il à autre deſſein que pour ſatisfaire au deſir qu'on a ordinairement de connoître les perſonnes qui ſe ſont ſignalées par leurs belles actions ?

Mais quel que ſoit le ſujet qui ait rendu la Peinture ſi illuſtre ; je croi que l'ordre qui s'obſervoit anciennement parmi les Ouvriers étoit une des cauſes pourquoi il y en avoit de ſi excellens dans cet

Art. Car tous les Egyptiens, à ce qu'on remarque ne devenoient ſavans dans toutes ſortes de profeſſions, que parce qu'ils avoient une loi qui ne permettoit pas à ceux qui une fois avoient fait choix d'un emploi, d'en embraſſer pluſieurs à la fois, ni de tenir aucuns offices dans l'Etat, de crainte qu'un deſir ambitieux d'entrer dans la magiſtrature, ou l'occupation des affaires publiques ne les détournât de leur travail ordinaire.

Il eſt aſſez difficile en effet, lui dis-je, qu'un même homme puiſſe exécuter parfaitement pluſieurs choſes de differente nature. Mais, à mon avis, ce n'a pas été une mauvaiſe conduite dans les Arts qui a fait perdre aux Grecs & aux Romains l'avantage qu'ils avoient autrefois dans ceux de la Sculpture & de la Peinture.

Je ſai bien, repliqua Pymandre, que les guerres & les deſordres en ſont la premiere cauſe. Je croirois même que quand nôtre Religion s'eſt établie, elle a commencé de renverſer les Statuës en détruiſant le culte des faux Dieux. Et ainſi cet Art dont le plus grand honneur parmi les Payens étoit de bien faire un Jupiter tonant, ou un Apollon environné de lumiere, eſt venu à ſe perdre quand il n'a plus été occupé à repréſenter ces fauſſes Divinitez. Car comme toute la Religion payenne conſiſtoit dans la veneration des Idoles, les Sculpteurs prenoient un ſoin particulier de les bien tailler, & ce n'étoit pas un emploi peu conſiderable que celui de faire des Dieux que tant de peuples adoroient.

Il peut bien être vrai, repartis-je, que le travail d'un ſi grand nombre d'Idoles a été cauſe en partie de ce que la Sculpture s'eſt ſi fort perfectionnée. Mais je penſe auſſi que s'il en faut attribuer le relâchement & la perte à quelque choſe, c'eſt à l'oiſiveté & à l'ignorance dont les derniers ſiecles ont été corrompus, plûtôt qu'à la pieté des Chrétiens, qui en abo-

aboliſſant le culte des faux Dieux, n'ont point touché à une infinité de rares Ouvrages, ni condamné un Art ſi noble & ſi excellent.

Je ne nierai pas que quand l'Egliſe ſe vit délivrée de la tyrannie des Princes payens, le zele des Chrétiens ne leur fît auſſi tôt renverſer toutes les Idoles, & abattre pluſieurs Statuës qui rempliſſoient les Temples & ornoient les places publiques. Ce furent eux qui acheverent de ruïner la ville Adriane où il y avoit quantité de Statuës & de Peintures; prenant plaiſir à démolir ces lieux qui ſembloient conſerver encore quelque reſte de l'orgueil du Paganiſme, pour en faire ſervir le jaſpe & le porphyre à un plus ſaint uſage. Et comme la veritable pieté mit dans l'eſprit des gens de bien d'autres penſées que celles de la curioſité, on fut aſſez long-temps à Rome que la haine qu'on portoit aux Idoles empêchoit qu'on n'eût tant d'amour pour un Art qui avoit été en ſi grande eſtime.

De ſorte qu'on peut dire que nous avons preſque vû la Peinture & la Sculpture ſe relever comme d'une eſpece de létargie où elles avoient demeuré un ſi long-temps, puiſqu'elles n'ont commencé à paroître avec cet air majeſtueux qu'elles avoient eû autrefois, que quand Michel Ange, Raphaël, & les autres grands Peintres de leur temps ont trouvé des Papes & des Rois diſpoſez à cherir & à favoriſer les beaux deſſeins de ces perſonnes illuſtres.

Et certes il étoit neceſſaire que ces ſavans hommes vinſſent au monde pour rétablir auſſi parfaitement qu'ils ont fait, des Arts qui n'avoient nulle vigueur & qui ne paroiſſoient plus que comme de vains fantômes. Car bien que depuis les Cimabué & les Giotti, la Peinture eût donné quelques petits ſignes de vie, & montré quelques foibles deſirs de s'accroître, ſon abattement néanmoins étoit ſi grand qu'elle n'avoit pas beſoin pour ſe fortifier, comme elle a fait, d'un moindre ſecours que celui

qu'elle a reçû de ces deux hommes célébres, j'entens Raphaël & Michel Ange.

Quant à Michel Ange, repliqua Pymandre, on dit que dans l'Architecture & dans la Sculpture qu'il a si parfaitement pratiquées, il tiroit quelques secours du reste de ces bâtimens antiques, & de tant de Statuës que le temps n'a pas entierement ruïnées. Mais pour Raphaël je croi qu'on ne doit qu'à l'excellence de son genie la beauté & la perfection de ses peintures, puisque de son temps l'on ne voyoit plus rien depeint qui fût ni aussi beau ni aussi parfait que ce qu'il nous a laissé.

Il n'a regardé, lui dis-je, les ouvrages de ces Maîtres que pour les surpasser; & poussé d'une généreuse ambition il n'a voulu être disciple que de la belle nature & de ces grandes idées dont son imagination étoit remplie, & que Platon dit être le plus parfait original des belles choses.

L'on assûre pourtant, interrompit Pymandre, qu'il n'a pas méprisé les Ouvrages des Anciens Sculpteurs; qu'il a imité sans scrupule cette grandeur & cette majesté des Antiques, & même qu'il s'est servi hardiment de tout ce qu'il a trouvé de beau dans les bas-reliefs.

Il est vrai, repartis-je, qu'il a fait une étude toute particuliere de ce que les Anciens nous ont laissé de plus excellent, & il a tellement compris leurs pensées, & est entré si avant dans leur esprit, qu'on peut dire, en comparant ses Peintures à leurs Statuës, qu'il a formé des Images vivantes sur le modelle des choses mortes.

Leonard de Vinci qui vint un peu devant lui, est un de ceux de qui les belles inclinations & le soin qu'il prit à les cultiver, ont montré par les divers Ouvrages qu'il a laissez, combien l'Art de la Peinture est excellent; mais aussi combien cette excellence est difficile à aquerir; quel travail on doit y employer; & même comme quoi cet Art en embrasse plusieurs autres

qui

qui ſont neceſſaires à ſa perfection. C'eſt une perte pour le public d'être privé des remarques qu'il en avoit faites, puiſque par les fragmens qui nous reſtent on voit bien que s'il eût mis lui-même au jour ce qu'il avoit écrit de la Peinture, il nous auroit communiqué beaucoup de bonnes choſes.

Cependant je ne deſeſpere pas que nous ne voyions un jour ces beaux Arts dans un degré auſſi haut qu'ils ont été ſous les Grecs & ſous les Romains. Car ſi ces belles Statuës antiques qu'on poſſede encore aujourd'hui, ſont l'étude de plus de huit ou neuf cens ans, & le fruit de la méditation d'une longue ſuite de tant d'excellens Maîtres, ne peut-on pas croire qu'avec le temps on arrivera encore à cette même perfection ?

Bien qu'il y eût une infinité de ſavans Ouvriers en Grece & en Italie, tous néanmoins n'ont pas été auſſi excellens que les Phidias & les Praxitelles. Parmi ce grand nombre de Statuës qui nous reſtent, l'on auroit peine d'en trouver cinquante d'une beauté égale à la Venus de Medicis, au Laocoon & à l'Hercule de Farneſe. Ce ſont les chefs-d'œuvres de pluſieurs ſiecles & le dernier effort du ſavoir de tous ces grands Maîtres. Auſſi je pourrois vous montrer que les Ouvriers de ces temps-là, non ſeulement n'étoient pas également ſavans, mais que pluſieurs, même des plus ſavans, n'avoient pas une connoiſſance univerſelle de leur Art. Car chacun d'eux en étudioit une partie à laquelle il s'adonnoit entierement; & l'on voit par leurs ouvrages que s'ils finiſſoient parfaitement une figure & la rendoient admirable, ils abandonnoient les autres choſes dans leſquelles on peut remarquer beaucoup d'ignorance, ou du moins une négligence trés-vicieuſe.

Il n'y a rien de plus beau que la Venus de Medicis : cependant y a-t-il quelque rapport entre cette figure & l'Amour & le Dauphin qui ſont à ſes pieds? La Statuë de Commode eſt un travail recomman-

dable parmi tous les Maîtres de l'Art, l'enfant néanmoins qui eſt ſur ſon bras ne paroît que le travail d'un apprentif. Dira-t-on que cet enfant n'ait pas été taillé par la même main qui a fait la Statuë de l'Empereur; & que ces excellens ouvriers ſe contentant de finir la principale figure abandonnoient le reſte à leurs éleves? C'eſt en effet ce qu'on peut dire de plus raiſonnable pour leur défenſe; mais pourtant cela ne les juſtifie pas aſſez, puis que dans les plus beaux bas-reliefs Antiques, nous y voyons auſſi des défauts de jugement, & des manquemens tout-à-fait contre l'Optique. Il y a des bâtimens qui ne peuvent contenir la moitié d'un homme; des figures éloignées qui ſont plus grandes que celles qui ſont ſur le devant; & d'autres choſes que je ne m'arrête pas à rapporter, mais qui peuvent faire croire qu'il y en avoit beaucoup que ces Anciens Sculpteurs ignoroient. Car comment ſe perſuader que les ſachant ils euſſent commis ces fautes, ou qu'ils euſſent pû ſouffrir qu'un autre les eût faites dans leurs propres Ouvrages. Si ce n'eſt qu'on veuille dire que s'attachant à la principale partie de leur ſujet, ils en négligeoient les autres.

Auſſi eſt-il certain qu'ils étudioient particulierement à bien faire une figure; qu'ils en ont repréſenté toutes les parties avec une force & une beauté merveilleuſe; qu'ils ont exprimé les mouvemens du corps & les paſſions de l'ame d'une maniere preſque inimitable. Mais ſavez-vous comment ils s'y ſont rendus ſi ſavans? C'eſt qu'alors il y avoit un nombre infini d'eſclaves qui la plûpart du temps étoient tout nuds; & comme ils les avoient continuellement devant les yeux, ils obſervoient toutes leurs actions, & remarquant ce qui eſt de plus beau dans les membres du corps & dans leurs differens mouvemens ils s'en formoient de fortes idées. Ainſi étudiant à toute heure aprés le naturel, ils ont eû cet avantage de pouvoir ſe perfectionner dans

cet Art avec bien plus de facilité qu'on ne peut faire à préſent. C'eſt pourquoi l'on peut même douter ſi les Sculpteurs ne ſurpaſſoient pas les Peintres dans l'excellence de leur travail ; & l'on pourroit croire auſſi que ſi d'un côté les Peintres d'alors ſavoient ſi bien repréſenter le nud des figures, peut-être que d'ailleurs ils ignoroient d'autres choſes que Raphaël a mieux poſſedées. Mais cependant il eſt certain qu'ils ont fait des Ouvrages admirables, & ſi nous les égalons en quelques-uns, il y en a eû de trés-conſiderables, où je croi qu'ils nous ont ſurpaſſé de beaucoup.

Ayant ceſſé de parler ; Si vous voulez, me dît Pymandre, nous pouvons maintenant nous entretenir des Peintres Modernes avec encore plus de plaiſir & plus d'utilité que des Anciens, puiſque nous avons les Tableaux de ceux-là pour témoins de leur mérite ; & que des autres nous n'en pouvons parler que par conjecture. Si vous le jugez donc à propos, vous reprendrez vôtre diſcours où vous le quittâtes, obſervant toûjours le temps & la ſuite de ceux qui ont vêcu juſques à préſent.

Je témoignai à Pymandre que j'étois diſpoſé à faire tout ce qu'il voudroit; & nous étant aſſis, je lui parlai de la ſorte.

Je croi vous avoir dit qu'on ne ſait point quels Peintres travaillerent en Italie, depuis le regne d'Auguſte, ni quels Ouvrages on y a faits ; ſoit que dés-lors la Peinture eût commencé à déchoir, ou bien que tant de changemens arrivez dans l'Europe, en ayent fait perdre la connoiſſance. Il eſt bien vrai que quand les Conſtantins & les Theodoſes ont pris la protection de l'Egliſe, auſſi-bien que le gouvernement de l'Empire, on a fait quelques ouvrages de Sculpture & de Peinture pour l'ornement des Temples. Mais dans ce qui reſte de ces Ouvrages il n'y a rien de conſiderable que les marques de la pieté de ces Princes.

Auſſi

Auſſi depuis la décadence de l'Empire Romain, l'Italie a été dans des troubles & des agitations ſi grandes, que le miſerable état où elle s'eſt vûë tant de fois réduite, ne donnoit pas le temps à ces beaux Arts, qui ſont des fruits de la paix, de croître, & de venir à maturité. Combien s'eſt-il écoulé de ſiecles pendant que Rome ne voyoit que guerres & que deſaſtres, & que les peuples les plus barbares venoient de toutes les parties du monde faire de cruelles invaſions ſur ſes terres, renverſer les riches monumens de ſon ancienne grandeur, & mettre tout à feu & à ſang? Quand ces armées ſi nombreuſes de Gots & de Vandales eurent, comme un torrent, ravagé tout ce païs-là, il y demeura encore une ſemence de diviſion, qui de tous ſes voiſins lui firent autant d'ennemis.

Lors que la Peinture commença de renaître, l'Italie étoit encore dans ces calamitez. Car en l'an 1239. ceux de Milan & pluſieurs Villes de la Toſcane & de la Pouille s'étant ſoûlevées à la ſuſcitation du Pape Gregoire IX. contre l'Empereur Frederic II. ſous un ſpecieux prétexte de liberté; & même des Evêques lui manquant de foi, & s'étant emparez de quelques Villes de l'Empire; Frederic irrité contre eux, mit en peu de temps ſur mer & ſur terre deux grandes armées. Il donna le commandement de celle de mer à ſon fils Laurens qu'il avoit déclaré Roi de Sardaigne; & avec celle de terre, il entra lui-même dans l'Italie. Le Milanois ſentit les premiers effets de ſa colere; il déſola toute la campagne, & ſon armée groſſiſſant de jour à autre, par le ſecours de pluſieurs Seigneurs voiſins qui étoient jaloux de la puiſſance du Pape, il ruïna toutes les Villes qui lui voulurent réſiſter.

Gregoire voyant les affaires de l'Empereur réüſſir ſi avantageuſement, ſe ſervit des cenſures Eccleſiaſtiques. Il l'excommunia pour la troiſiéme fois, & le

bannit de l'Italie comme un Heretique. Mais
arce qu'il vit bien que ces ſortes d'armes n'étoient
as ſeules capables d'empêcher ſes progrés, il eût
ecours aux Venitiens; & pour obtenir leur aſſiſtance &
es engager à prendre ſes interêts, il leur repréſen-
oit les avantages qu'ils retireroient de la victoire qui
eur étoit aſſûrée, en les faiſant ſouvenir de celle qu'ils
voient autrefois remportée ſur l'Empereur Frederic
Barberouſſe. Le Pape tâcha d'attirer encore à ſon par-
i le Roi * de France; mais Frederic de ſon côté em-
ployoit toutes choſes pour l'en divertir.

Cette guerre entre le Pape & l'Empereur cauſa tant
le maux dans l'Italie, que pluſieurs Villes en furent
ntierement ruïnées; & celles qui éviterent le fer ou
a flâme, demeurerent remplies de tant de diviſions,
& d'inimitiez, que les habitans avoient tous les jours les
rmes à la main pour s'égorger les uns les autres.

Ce fut alors que prirent naiſſance ces deux horri-
bles factions des Guelfes & des Gibelins, qui pen-
dant plus de 260. années ont cauſé de ſi grands maux
à l'Italie. Ces deux noms odieux & la ſource de tant
de malheurs furent inventez, à ce que dit Platine,
dans la ville de Piſtoye où étoient deux freres Alle-
mans, l'un nommé Guelfe & l'autre Gibel, chefs
des deux partis. Il y en a qui diſent que ce fut l'Em-
pereur qui appella en Allemand ceux de ſon parti
Gibelins, parce qu'il s'appuyoit ſur eux, de même
que les chevrons d'une maiſon s'appuyent ſur le faî-
te qui les retient par le haut: car Giobel en Alle-
mand, que l'on prononce Gibel, veut dire le faî-
te ou le ſommet d'un édifice: & ceux qui ſecouroient
le Pape, il les nomma Guelfes qui ſignifie loups.
D'autres aſſûrent que ce furent ſeulement des noms
que l'Empereur renouvella, & qui avoient été en
uſage en Italie, lors que Roger Roi de Sicile ap-
pella à ſon ſecours Guelfon Duc de Baviere, pen-
dant qu'il étoit en guerre avec l'Empereur Con-
rard

* St. Louis.

rard III. du nom. Car ce Guelfon ayant envoyé des troupes Allemandes pour fortifier le parti de Roger & du Pape, on les nomma Guelfes, & les gens de l'Empereur furent appellez Gibelins, à cause que Henri son fils qui commandoit l'armée se faisoit nommer Gibelin, en mémoire d'une ville ainsi appellée où il avoit pris naissance.

Quoi qu'il en soit, on vit par ces deux noms differens les villes & les campagnes pleines de sang & couvertes de morts & de fugitifs. Les Florentins chasserent de leurs murailles les Nobles qui favorisoient la faction Gibeline. Ceux d'Arezzo & de Sienne firent pareillement sortir de chez eux tous les Guelfes ; & à leur exemple les principales villes d'Italie se déclarerent la guerre. L'Umbrie, la Toscane & Viterbe s'étant soustraites de l'obeïssance du saint Siege pour suivre les passions de l'Empereur ; ceux de Rome étoient prêts de les imiter, si le Pape qui les larmes aux yeux porta processionnellement les reliques des Apôtres S. Pierre & S. Paul, n'eût émû le peuple à compassion, & par le discours qu'il leur fit dans l'Eglise de S. Pierre ne les eût entierement persuadez de changer de dessein & de prendre les armes pour la défense de l'Epouse de Jesus-Christ; de sorte que Frederic s'étant présenté devant Rome ils le repousserent généreusement.

Voilà l'état où étoit l'Italie au commencement de l'année 1240. quand Cimabue vint au monde, lequel étant né pour rétablir la Peinture que les desordres & les guerres en avoient bannie, prit cependant naissance dans le temps des plus grands desordres dont l'Italie ait été jamais affligée.

Comme c'est le premier de tous les Peintres qui a remis au jour un Art si illustre, c'est avec raison qu'on peut le nommer le Maître de tous ceux qui ont paru depuis ce temps-là. Il étoit d'une noble famille de Florence. Ses parens croyant qu'il avoit un naturel propre pour les Sciences, le mirent d'a-

bord

bord ſous des Maîtres pour en apprendre les premiers rudimens.

Mais il fit bien-tôt paroître que ſon eſprit étoit moins porté à l'étude des lettres qu'à la recherche des Arts. L'on connut ſon inclination pour celui de la Peinture par les griffonnemens dont il rempliſſoit tous les jours ſes livres; & comme il avançoit en âge & qu'inſenſiblement il trouvoit plus de facilité à deſſiner, il s'y appliquoit auſſi davantage, & déroboit les heures de ſes leçons pour voir travailler certains Peintres groſſiers & ignorans, que ceux qui gouvernoient dans Florence avoient fait venir de Grece, & qui peignoient la Chapelle de l'illuſtre famille de Gondi, qui eſt dans l'Egliſe de *Santa Maria novella*.

Pymandre m'interrompant, Eſt-ce, me dît-il, qu'il y avoit encore dans la Grece des ſucceſſeurs, de ces grands Peintres dont vous m'avez parlé ? C'étoit bien en effet, lui repartis-je, les ſucceſſeurs de ces fameux Peintres Grecs; mais il y avoit entre les derniers & les premiers la même difference qui ſe trouvoit entre l'état déplorable où étoit alors ce païs-là, & l'état floriſſant où il avoit été du temps des Zeuxis & des Appelles; c'eſt à dire que ces derniers Peintres dont je parle, n'étoient que les miſerables reſtes de ces grands hommes. Cependant comme ſi c'eût été une fatalité à l'Italie de ne pouvoir poſſeder la Peinture que par le moyen des Grecs, ce furent eux qui l'y apporterent pour la ſeconde fois, & qui dés l'an 1013. firent à Florence & en pluſieurs autres lieux des Ouvrages de Moſaïque & de Peinture. Il eſt vrai que dans leurs Tableaux il n'y avoit que les premiers traits marquez avec de la couleur : mais quoi que ces Peintures fuſſent fort groſſieres, on ne laiſſoit pas de les admirer; & elles ſervirent même d'exemples aux Italiens, pour apprendre enſuite à peindre & à travailler de Moſaïque.

Mais

Mais pour revenir à Cimabué, comme ses paren reconnurent le grand amour qu'il avoit pour la Pein ture, ils penserent qu'ils devoient laisser aller son e sprit du côté où la nature le portoit, & lui permiren de quitter l'étude des Lettres pour apprendre ce Art, qui étant alors encore fort imparfait, reçût d lui peu de temps aprés plus de politesse & de per fection. C'est à dire, interrompit Pymandre, une per fection un peu plus grande que celle de ces vieille peintures gotiques qui ne sont considerables que pa leur antiquité. Mais comme alors tout le monde étoi assez ignorant en cet Art, je croi qu'il n'étoit pas dif ficile à Cimabué de s'y faire admirer.

Je repartis à cela; Quoi qu'il n'ait pas mis la Pein ture au point où elle est parvenuë depuis, il a eû l gloire néanmoins de l'avoir comme retirée du tom beau; & les Ouvrages qu'il fit parurent si admirabl en comparaison des autres qu'on voyoit en ce temp là, qu'ayant peint une Vierge pour mettre dans l'E glise de *Santa Maria Novella* de Florence, tout l peuple fut prendre ce Tableau chez lui, & avec un joye extraordinaire le porta en pompe au bruit d trompettes jusqu'au lieu où il devoit être posé.

C'étoit en ce temps-là que Charles d'Anjou, Fr re de S. Louis, aprés avoir été couronné Roi de S cile & de Jerusalem par le Pape Clement IV. & a voir défait Manfroi à Benevent, alla en Toscane o il favorisoit le parti des Guelfes contre les Gibelin Comme il passa à Florence, les Magistrats crurent n le pouvoir mieux régaler que de lui faire voir le Tableaux de Cimabué, particulierement celui do je viens de parler, auquel il travailloit alors. Et pa ce que ce Peintre s'étoit retiré dans une maison ho de la ville pour être plus en repos, & que personn n'avoit encore vû cet Ouvrage, il y eût tant de mo de qui suivit le Roi quand il alla voir ce T bleau, que presque tout le peuple sortit de Fl rence : ce qui donna occasion aux habitans d

ce Faux-bourg qui virent avec joye une si grande Cour chez eux, de nommer ce lieu-là, *il Borgo allegri*. Aprés que Cimabué eût fait une infinité d'Ouvrages, il mourut (*a*) âgé de 72. ans.

Dans ce même temps il prit aussi envie à un ANDRE' TAFFI de Florence, d'apprendre cet Art, mais parce qu'il lui sembla que la Mosaïque duroit davantage que la Peinture, il s'y appliqua entierement; & pour en avoir une connoissance plus parfaite, il alla à Venise où un certain APOLLONIUS Peintre Grec travailloit alors dans l'Eglise de S. Marc. Comme il eût contracté amitié avec lui, il fit si bien par argent, par prieres & par promesses, qu'il le mena à Florence, où il apprit de lui de quelle maniere il faut émailler & recuire toutes ces differentes petites pieces qui servent à faire les Tableaux de Mosaïque, & comment on leur donne les couleurs necessaires à représenter les differentes teintes que l'on employe dans cette sorte de travail. Aprés que Taffi eût sû le secret de cet Art, il s'associa avec Apollonius, & ils firent ensemble dans Rome, dans Florence & dans Pise, plusieurs Ouvrages que tout le monde admiroit, parce qu'alors il n'y avoit point d'ouvriers plus excellens qu'eux. Taffi mourut (*b*) âgé de 81. an.

Il sembloit que ces Peintres inspirassent par leurs exemples à tous les Florentins le desir de peindre: car on en vit tout d'un coup une infinité qui s'adonnerent à cet Art. GADDO GADDI fut un des premiers à imiter Cimabué, parce qu'ils étoient amis; MARGUARITONE originaire d'Arezzo s'étant rendu des plus considerables, fut employé par le Pape Urbain IV. à faire quelques Tableaux dans l'Eglise de Saint Pierre de Rome; & lors que Gregoire X. revenant de Lyon où il avoit tenu un Concile, alla à Arezzo & y (*c*) mourut, les Aretins choisirent ce Peintre pour faire dans la grande Eglise

(*a*) En l'an 1300. (*b*) En 1294. (*c*) En 1275.

glise le tombeau de ce Pape qui avoit donné trente mille écus pour achever de la bâtir; Marguaritone fit sur ce tombeau la statuë de Gregoire en marbre, & embellit de plusieurs Tableaux la Chapelle où étoit cette sepulture. Il mourut ensuite âgé de 77. ans.

Mais celui de tous les Peintres qui eut le plus de réputation, aprés la mort de Cimabué, fut Giotto son disciple, qui n'ajoûta pas peu aux enseignemens de son Maître. Il avoit tiré sa naissance d'un bourg éloigné de Florence d'environ cinq lieuës, & il étoit encore tout jeune quand Cimbaué le prit avec lui. Car l'ayant rencontré dans la campagne qui gardoit des moutons, & qui en les regardant paître les dessinoit sur une brique, il conçût une si bonne opinion de l'inclination naturelle de ce jeune enfant, que l'ayant demandé à son pere, il l'emmena chez lüi où il le vit s'avancer tellement dans la Peinture, que non seulement il se rendit en peu de temps égal à son Maître, mais-il le surpassa de beaucoup. Car il quitta cette maniere rude que ces nouveaux Grecs, Cimabué, & les autres Peintres pratiquoient en ce temps-là, & fut le premier qui se mit à faire des portraits au naturel, dont l'usage étoit comme perdu.

Je ne m'arrêterai pas à vous faire un détail des ouvrages qu'il fit à Florence, à Arezzo & en plusieurs autres lieux. Je vous dirai seulement qu'ayant aquis une haute réputation en Italie; le Pape Benoît IX qui succeda à Boniface VIII. voulant non seulement remedier à tous les maux dont l'Italie étoit alors affligée, & à tous les desordres que l'horrible ambition de son prédecesseur y avoit causez; mais desirant encore travailler à l'ornement & à la décoration des Eglises, envoya un Gentilhomme exprés à Sienne pour s'informer quels Peintres il y avoit en plus grande estime, avec un ordre particulier d'aller à Florence voir les ouvrages de Giotto, dont la ré-

réputation avoit fait naître au Pape le desir de le faire travailler à S. Pierre. Ce fut alors que ce Gentilhomme tant allé trouver Giotto, & lui ayant demandé un dessein de sa main, ce Peintre qui étoit d'un temperament jovial & facetieux, lui fit cet O dont l'on a tant parlé, & qui même donna lieu à un Proverbe Italien.

Je vous prie, me dît alors Pymandre, m'apprendre l'histoire de cet O, dout je n'ai pû encore savoir l'origine.

Je vous la dirai, si vous le voulez, repartis-je; mais je doute que vous en soyez bien satisfait; car c'est une de ces sortes d'histoires qui ne signifient pas grand' chose, & dont cependant des Auteurs font quelquefois grand bruit. Vous saurez donc que l'Envoyé du Pape ayant vû à Sienne & à Florence tous les Peintres les plus fameux, s'adressa enfin à Giotto, auquel, aprés avoir témoigné l'intention du Pape, il lui demanda quelque dessein pour le montrer au Pape, avec ceux qu'il avoit déja des autres Peintres. Giotto qui étoit extrémement adroit à dessiner se fit donner aussi-tôt du papier, & avec un pinceau, sans le secours d'aucun autre instrument, il traça un cercle, & en soûriant le mit entre les mains de ce Gentilhomme. Cet Envoyé croyant qu'il se moquoit, lui repartit, que ce n'étoit pas ce qu'il demandoit, & qu'il souhaitoit un autre dessein. Mais Giotto lui repliqua, que celui-là suffisoit; qu'il l'envoyât hardiment avec ceux des autres Peintres & qu'on en connoîtroit bien la difference. Ce que le Gentilhomme fit, voyant qu'il ne pouvoit rien obtenir davantage.

Or on dit que ce cercle étoit si également tracé & si parfait dans sa figure, qu'il parut une chose admirable quand on sût de quelle sorte il avoit té fait; & ce fut par là que le Pape & ceux de sa Cour comprirent assez combien Giotto étoit plus habile que tous les autres Peintres dont on lui envo-

yoit les deſſeins. Voilà l'hiſtoire de l'O de Giotto, qui donna lieu auſſi-tôt à ce Proverbe Italien : *Tu ſe' più tondo che l'O di Giotto*, pour ſignifier un homme groſſier & un eſprit qui n'eſt pas fort ſubtil.

Il ſemble par là, dit Pymandre, que le principal ſavoir de tous ces anciens Peintres conſiſtât dans la ſubtilité & la délicateſſe de leurs traits. Car ce fut encore par des lignes trés-ſubtiles & trés-deliées qu'Appelle & Protogene diſputerent à qui l'emporteroit l'un ſur l'autre ; & Protogene ne ceda à Appelle que quand celui-ci eût coupé avec une troiſiéme ligne plus délicate, les deux qu'ils avoient déja tracées l'une auprés de l'autre. A vous dire le vrai, repartis-je, ni l'O de Giotto, ni ces lignes d'Appelle & de Protogene ne ſont point capables de nous donner une haute idée de leur grand ſavoir.

Il eſt vrai que nous voyons dans les plus anciens Tableaux que les ouvriers avoient un ſoin tout particulier de finir & de marquer les choſes fort délicatement, tâchant de repréſenter juſqu'aux cheveux & aux moindres poils par des traits les plus ſubtils qu'il leur étoit poſſible : & il n'y eût, comme je croi, que cette délicateſſe de trait & cette parfaite rondeur que Giotto décrivit ſans l'aide d'aucun inſtrument, qui fut cauſe qu'on admira cet O.

Ce fut donc enſuite de cela que le Pape le fit aller à Rome, où en peu de temps il acheva plusieurs ouvrages, entre autres ce grand Tableau de Moſaïque qui eſt à préſent audeſſus de la grande porte de l'Egliſe de S. Pierre. C'eſt ce qu'on appelle la *Nave del Giotto*, où l'on voit Saint Pierre marchant ſur les eaux. Il fit encore quelque autre ouvrage dans l'Egliſe de la Minerve : mais comme Benoît IX. ne remplit la Chaire de S. Pierre que pendant huit mois & quelques jours ; & que par ſa mort les choſes changerent de face dans Rome, cela donna occaſion à Giotto d'en ſortir, & de retourner chez lui.

Ce

Cependant il n'y demeura pas long-temps. Car aprés la mort de Benoît qui arriva à Perouse * où il s'étoit retiré avec le College des Cardinaux, pour travailler à la pacification des troubles d'Italie & aux bons desseins qu'il avoit pour l'Eglise, aprés la mort, dis-je, de ce Pape, & aprés encore que le Siege eût vaqué prés d'un an, Bertrand de Gout Archevêque de Bourdeaux fut élû Souverain Pontife.

Ayant eû la nouvelle de son élection il se fit nommer Clement V. & partit aussi-tôt pour se rendre à Lyon, où il appella tous les Cardinaux pour se faire couronner. Si tôt qu'il y fut arrivé, il fit son entrée avec beaucoup de magnificence, étant accompagné des Rois de France, d'Angleterre & d'Arragon, & fut couronné publiquement & avec grande solemnité dans l'Eglise de S. Just. Il est vrai que la joye de cette fête fut troublée par un accident qui causa beaucoup de mal & de desordre. Car comme il y avoit une extraordinaire affluence de peuple qui étoit accouru de toutes parts, & que chacun montoit sur les toits & sur les murs pour voir passer le Pape, il y eût une vieille muraille de S. Just qui tomba, & dont plusieurs personnes furent ou écrasées ou blessées. Entre autres Jean Duc de Bretagne y fut tué; le Roi y fut blessé, & le Pape renversé de son cheval, & rudement foulé, de sorte même que sa tiare étant tombée il s'en perdit une escarboucle estimée plus de six mille florins d'or. Il y eût encore plusieurs personnes de marque étouffées.

Aprés que cette pompe eût été achevée, Clement créa douze Cardinaux tous François; & à la persuasion de Philippe le Bel qui vouloit bien vivre avec lui, lassé des differends qu'il avoit eûs avec Boniface, il établit † le Siege Apostolique dans Avignon qui ensuite fut la demeure ordinaire des Papes pendant 72. ans.

 Or

* A la fin de Mai 1303.

† En 1306.

Or comme toute la Cour Romaine se rendit alors dans Avignon, il y eût quantité d'Italiens qui la suivirent, les uns attachez aux interêts de leurs Maîtres, les autres cherchans à faire leur fortune auprés du Pape & des Cardinaux. Ce fut ce qui donna occasion à Giotto de quitter son païs, & d'aller à la Cour de Clement, où il fut parfaitement bien reçû.

Il commença aussi-tôt plusieurs Tableaux pour le Pape & pour des principaux Seigneurs de sa suite. Il fit leurs portraits, & entreprit d'autres ouvrages à fraisque qu'il acheva heureusement, & qui lui aquirent beaucoup de réputation parmi le monde.

Aprés avoir demeuré quelques années en Provence, il s'en retourna en son païs (*a*), chargé de biens & d'honneurs, un peu avant la mort de Clement. Mais il ne s'arrêta pas long-temps chez lui; car il s'en alla à Padouë, de là à Verone, puis passant à Ferrare il y rencontra le Dante Poëte fameux, qui étoit alors exilé de l'Etat de Florence. Comme ils étoient tous deux d'une même ville, & tous deux recommandables par leur merite, ils s'unirent d'une amitié si étroite que le Dante ne pouvant se séparer de Giotto, l'obligea d'aller avec lui à Ravenne où il demeura quelque temps. Ensuite il alla à Urbin, à Arezzo, à Faenza; & dans tous ces lieux il y laissa quelques ouvrages de sa main.

Etant de retour chez lui il apprit avec beaucoup de douleur la mort (*b*) de Dante son ami. Quelque temps aprés il travailla pour Castruccio que les Luquois quelques années auparavant (*c*) avoient élevé sur le trône de la Principauté de Luques, aprés l'avoir retiré des mains d'Ugucion & de son fils Neri comme ils vouloient le conduire au supplice. Ensuite de cela Robert Roi de Naples ayant mandé à son fils le Duc de Calabre, qui étoit alors à Florence de lui envoyer Giotto, ce Peintre partit aussi-tôt pour se rendre à Naples, où il fit dans le Château de l'O

V.

(*a*) En 1316. (*b*) Qui arriva l'an 1321. (*c*) En 1316.

e & dans le Monaſtere de Sainte Claire que Robert voit fait bâtir, pluſieurs peintures dont le Roi ſort atisfait le récompenſa royalement.

Il ſortit de Naples pour aller à Rome, & en paſſant à Gaïette il y fit auſſi quelques Tableaux. Il ne 'arrêta pas long-temps à Rome, parce que Malateſte eigneur de Rimini l'emmena avec lui. Enfin arés avoir travaillé à Milan & en pluſieurs autres eux d'Italie, il s'en retourna à Florence où il ourut l'an 1336.

Il fut enterré dans l'Egliſe de *Santa Maria del 'iore*, où long-temps aprés la République de Florence, pour marque de l'eſtime qu'elle faiſoit de e Peintre, ordonna par un decret public que ſon nage fût taillée en marbre, & miſe ſur ſon tomeau: ce qui fut exécuté par les ſoins de Laurens e Medicis, qui avoit une affection particuliere our toutes les perſonnes vertueuſes.

Je puis dire de plus, que Giotto ayant paru dans n ſiecle où la Peinture ne faiſoit que de renaître, & yant beaucoup contribué lui-même à la mettre au our, il s'aquit une haute réputation parmi tous les rands Seigneurs & tous les hommes doctes. Et comne le Dante étoit ſon ami intime, on dit qu'il conſultoit quelquefois cet excellent Poëte ſur les ſujets qu'il ouloit peindre; qu'il recevoit de lui des penſées pour a compoſition de ſes Ouvrages, & que les hiſtoires e l'Apocalypſe qu'il fit à Naples, étoient de l'inention de Dante.

Mais il faut que je vous diſe comment Petrarque ui vivoit auſſi en ce temps-là, parle de Giotto avec loge. *Pour paſſer*, dit ce Poëte, *des Peintres anciens ux Modernes, & des Etrangers à ceux de nôtre Jation: je vous dirai que j'ai connu deux fameux & ſavans Peintres, ſavoir Giotto Florentin, dont la éputation eſt extraordinaire parmi tous ceux de ce emps, & Simon qui étoit natif de Sienne.* Et dans on Teſtament il y a un article où il dit: *Et parce que*

M. Padoüan n'a pas besoin de biens, & que je n'ai rien de plus digne de lui être présenté que mon Tableau de la Vierge, qui est de la main du célébre Giotto, & qui m'a été envoyé de Florence par mon ami Michel Vanis, je lui donne cet Ouvrage dont les ignorans ne connoissent pas toutes les beautez, mais dont l'artifice étonne & surprend les Savans.

Veritablement, dit Pymandre, voilà des témoignages trés-authentiques de l'estime qu'on avoit alors de Giotto, & qui lui sont d'autant plus avantageux, qu'étant donnez par un des plus polis Ecrivains de ce temps-là, ils survivront ses Peintures, & rendront son nom immortel, beaucoup plus que tous les Ouvrages qu'il a faits.

Je ne m'arrêterai pas, repris-je, à vous faire un portrait exact de ce Peintre, dont l'esprit vif & l'humeur enjoüée a paru en mille rencontres par les bons mots & les promtes reparties que l'on a écrites de lui: car je craindrois de vous être ennuyeux par le recit de plusieurs choses qui n'auroient pas en nôtre langue toute la grace & l'agrément qu'elles ont dans la langue Italienne. Si je voulois même vous divertir par les histoires qu'on rapporte de quelques Peintres de ce temps-là, je n'aurois qu'à vous parler de Buonamico Buffalmacco Florentin, & grand ami de ce Bruno & de ce Calendrin, dont le Bocace a fait de si plaisans contes.

Ce Buffalmacco étoit disciple d'André Taffi. Lorsqu'il travailloit à Pise dans l'Abbaye de S. Paul, Bruno qui peignoit aussi dans le même lieu, ne pouvaut donner à ses figures ni un coloris assez vif, ni une expression assez forte, consulta là-dessus Buffalmacco pour en tirer quelque secours: mais celui-ci qui naturellement étoit enclin à faire quelque bon tour, se souvenant d'avoir vû des figures peintes par Cimabué, de la bouche desquelles sortoient des rouleaux où il y avoit des paroles écrites, aprés avoir enseigné à Bruno la maniere de donner plus de beauté à son co-

coloris, il lui conseilla pour donner aussi une plus forte expression à ses figures, & faire qu'elles semblassent parler les unes aux autres, de faire sortir de leur bouche de ces sortes de rouleaux. Et comme Bruno travailloit alors à une Sainte Ursule, il représenta une femme à genoux, & par le moyen de ces écriteaux on voyoit les demandes & les réponses que ce deux figures se faisoient l'une à l'autre.

Cette nouvelle maniere d'exprimer les choses parut si belle à Bruno & aux Peintres ignorans de ce temps-là, qu'ils s'en servirent ensuite dans la plûpart de leurs Ouvrages; & cela merite assez d'être remarqué, qu'une chose que Buffalmacco fit alors par raillerie, a été la cause de ce que beaucoup de Peintres, d'ailleurs assez intelligens, les ont imitez dans une expression aussi ridicule comme est celle-là. Ce Buffalmacco mourut l'an 1340.

Ce seroit abuser de vôtre patience que de vous parler d'un AMBROGIO LORENZETTI Siennois, & d'un PIETRO CAVALLINI natif de Rome*, qui travailloit sous Giotto; lors qu'il fit cette barque de S. Pierre dont je vous ai parlé. Toutefois vous serez peut-être bien aise de savoir qu'outre plusieurs Ouvrages de Mosaïque que le Cavallini a faits dans l'Eglise de S. Paul hors les murs de Rome, le Crucifix qui est dans la même Eglise, & que l'on assûre être celui qui parla à Sainte Brigide † est de la façon de ce Peintre qui travailloit aussi de Sculpture.

Je m'imagine, dît Pymandre, que vous n'avez pas oublié de bien regarder ce Crucifix, & qu'ainsi vous pouvez juger du travail de ce temps-là.

A vous dire le vrai, lui répondis-je, c'est un Ouvrage dont le dessein n'est pas fort exquis. Cependant il y a quelque chose d'assez hardi dans la disposition du corps; il me souvient que la tête du Christ est tour-

* En l'an 1370.

tournée d'une certaine maniere fiere, & que toute la figure eſt dans une attitude extraordinaire. C'étoit environ l'an 1364. que le Cavallini travailloit à S. Paul, où eſt ſa ſepulture.

Il me ſemble, dît Pymandre, que vous avez parlé d'un Simon que Petrarque mettoit en parallele avec Giotto; cependant vous n'en avez rien dit de particulier, quoi que le jugement de ce Poëte lui ſoit aſſez favorable.

Ce Peintre, repartis-je, ſe nommoit SIMON MEMMI, & étoit originaire de Sienne, mais il fut aſſûrément bienheureux d'être né dans le temps de Petrarque, puiſque ſes Tableaux ne l'auroient pas ſi bien fait connoître que les lettres & les vers de ce ſavant homme.

Il s'adonnoit particulierement à faire des portraits; & Pandolfe Malateſte Seigneur de Rimini ſouhaitant d'avoir celui de Petrarque; l'envoya exprés en Provence, où il peignit cet homme ſi célébre, & la belle Laure dont il étoit alors paſſionnément amoureux.

Pendant que Simon travailloit à peindre ces deux illuſtres perſonnes, Petrarque fit à la loüange du Peintre deux Sonnets, qui ſont dans ſes Oeuvres. Je croi que ce fut auſſi dans ce même temps qu'il compoſa cet autre Sonnet contre Rome, qui commence *De l'empia Babilonia*, à cauſe du ſchiſme où elle étoit pendant l'Antipape Nicolas. V. qui de ſimple Cordelier nommé Pierre Ramuche, fut élû Pape par la faction de l'Empereur Loüis IV. ennemi juré de Jean XXII. Et comme Avignon étoit alors le veritable ſiege des Papes, Simon y demeura juſqu'au temps que Jean étant venu à mourir, Benoît XI. lui * ſucceda. Car alors il revint à Sienne où il fit pluſieurs Ouvrages. Mais comme il étoit en grande réputation il fut appellé à Florence, où travaillant dans l'Egliſe *de Santa Maria Novella*, il prit occaſion, de

* En 1334.

de répréſenter dans un Tableau qu'il y fit, le Pape Benoît XI. pluſieurs Rois, Princes, Cardinaux, & autres perſonnes illuſtres, dans les Sciences & dans les Arts; entre leſquels on voyoit Cimabué, Petrarque & Madame Laure.

Il travailloit à ce Tableau dans le même-temps que Petrarque étant allé à Rome, y fut couronné Poëte * Car ce fut ſous le Pontificat de Benoît XI. qu'il reçût dans le Capitole la couronne de laurier que le Comte de l'Anguillare alors Senateur, lui mit ſur la tête en préſence de la Nobleſſe & de tout le peuple de Rome. Et parce que la ville de Florence prenoit beaucoup de part à l'honneur qu'on faiſoit à l'un de ſes Citoyens, Simon, pour les obliger, & pour faire voir à la poſterité l'image de celui qui dans ſes vers le rendoit immortel, ne voulut pas manquer de le mettre au nombre des plus grands hommes de ce temps-là. Entre les Tableaux que Simon fit dans l'Egliſe *de Santa Maria Novella*, il y en avoit un de l'hiſtoire de S. Reinier de Piſe, où il repréſenta le Diable dans une poſture qui merite bien d'être décrite, pour vous faire remarquer de quelle maniere les Peintres d'alors exprimoient les paſſions. On y voyoit donc comme S. Reinier chaſſoit le Diable qui s'étoit préſenté devant lui pour le tenter; & le Peintre pour faire connoître la confuſion & la honte du démon le peignit la tête baiſſée, les épaules hautes, & le viſage couvert de ſes mains; & penſant exprimer encore plus fortement la douleur interieure de cet eſprit de ténébres, il lui fit ſortir un rouleau de la bouche, où étoit écrit, *O hime! non poſſo più.*

En verité, dît alors Pymandre en riant, ces expreſſions me font avoir une mauvaiſe opinion des portraits de ce Simon; & pour moi je croirois quaſi que pour bien connoître les perſonnes qu'il vouloit repréſenter, il faloit que leur nom fût au bas, &

* En 1338,

& qu'il écrivît ; *Celui-là est Benoit* XI. *Celui-ci est Petrarque* ; pour ne pas prendre Madame Laure pour le Pape, & Cimabué pour Madame Laure.

Cette sorte d'écriteaux, lui repartis-je, étoit une coûtume introduite de la sorte que je vous l'ai dit ; & quoi qu'elle soit trés-grossiere, elle a duré néanmoins assez long-temps, même parmi des Peintres qui n'étoient pas ignorans, & qui peut-être ne pouvoient pas s'en dispenser. Car il arrive souvent que ceux qui font travailler obligent les Ouvriers à représenter les choses à leur fantaisie, & ainsi ceux qui sont trop complaisans font quelquefois des Tableaux où il y a beaucoup à reprendre. Quoi qu'il en soit, Simon, aprés avoir vécu soixante ans avec assez de réputation, mourut l'an 1345.

Il avoit un frere nommé LIPPO, qui peignit assez passablement, & qui l'ayant survécu de douze années finit quelques Ouvrages qu'il avoit laissez imparfaits.

Ce Simon eût pour ami & pour compagnon TADDEO DI GADDO GADDI Florentin & disciple de Giotto, lequel suivit d'assez prés la maniere de son Maître, & même le surpassa en certaines choses. Il conduisit d'autres Ouvrages d'Architecture à Florence, où il fit aussi quelques Tableaux en la compagnie de Simon, & enfin y mourut âgé de cinquante ans en l'année 1350.

ANDRE' ORGAGNA DI CIONE aussi natif de Florence, imitoit la maniere de ces derniers Peintres. Il travailla dans Pise à de grandes compositions d'histoires. Entre autres il peignit sur une muraille proche la grande Eglise le Jugement universel ; mais il peignit ce jour terrible d'une façon toute particuliere. Car d'un côté il représenta tous les Grands de la terre comme envelopez au milieu des plaisirs & des délices du siecle. Là on voyoit à l'ombre d'une forêt d'orangers, & sur l'herbe émaillée de diver-

ses

ſes fleurs, des Papes, des Rois, & une infinité d'autres perſonnes de toutes conditions qui paſſoient agréablement le temps.

Parmi les branches de ces arbres délicieux il y avoit de petits Amours, dont quelques-uns paroiſſant voler autour de pluſieurs Dames qui étoient couchées ſur l'herbe, ſembloient les fraper de leurs fléches. De ces Dames il y en avoit qui étoient occupées à voir des danſes; quelques-unes étoient attentives à écouter le ſon des Inſtrumens; & d'autres prêtoient l'oreille aux cajoleries des galans qui étoient aſſis auprés d'elles.

André prit ſujet de repréſenter dans ce Tableau pluſieurs perſonnes de qualité qui vivoient en ce temps-là. On y reconnoiſſoit entre autres Caſtruccio Seigneur de Luques qui tenoit un oiſeau de proye ſur ſon poing.

Ayant ainſi dépeint tous les divers plaiſirs que les perſonnes du monde recherchent le plus, & les ayant exprimez le mieux qu'il lui fut poſſible, il repréſenta dans un autre endroit du même Tableau, un lieu deſert & plein de montagnes, où il fit voir une Image de la façon de vivre de ceux qui s'étant retirez du monde pour faire pénitence, ne s'occupent qu'à prier Dieu & à travailler à leur ſalut. Il peignit de pieux Hermites & de ſaintes Anachoretes, les uns attachez à la lecture des ſaintes lettres, les autres à la priere, & à la contemplation, & quelques uns encore à travailler de leurs mains à de differens Ouvrages, comme faiſoient anciennement tous les Moins.

Parmi ces dévots Solitaires, il repréſenta comme Saint Macaire fit voir à trois Rois qui alloient à la chaſſe avec leurs maîtreſſes, l'état miſerable de la vie humaine, en leur montrant les corps morts de trois autres Princes; & l'on dit que le Peintre exprima ſi bien les differentes actions de ces Princes vivans qui regardoient ces cadavres, qu'on voyoit

ſur leurs viſages l'étonnement & la ſurpriſe que leur cauſoit un ſpectacle ſi affreux. Il repréſenta ſous la figure d'un des Rois cet Uguccion dont je vous ai parlé, lequel ſe bouchoit le nez avec la main pour ne pas ſentir la puanteur de ces corps à demi pourris.

Au milieu de ce Tableau André peignit l'Image de la mort vêtuë de noir. Elle tenoit une faux, & faiſoit voir par ſon action comme elle venoit d'ôter la vie à une infinité de perſonnes de toute ſorte d'âge, de ſexe, & de conditions, qui étoient repréſentez morts & étendus ſur la terre. Il y avoit des Anges & des Diables qui tiroient les Ames de la bouche de ces corps; & l'on voyoit que les uns portoient de ces Ames au Ciel, & que les autres en jettoient dans des gouffres de flâme qui paroiſſoient au ſommet d'une montagne.

Au haut de ce Tableau André repréſenta Jesus-Christ aſſis ſur des nuées au milieu des douze Apôtres, & dans l'état terrible où il doit paroître, lors qu'il viendra pour juger les hommes. Il fit voir dans cette gloire comme les Anges & les Ames bienheureuſes jouïſſent d'une joye & d'un plaiſir ineffable; & du côté où il peignit l'Enfer, il repréſenta de quelle maniere les damnez y ſouffrent des peines & des tourmens qui ne ſe peuvent exprimer.

Il ſe plaiſoit ſi fort dans ces ſortes de compoſitions, qu'il fit preſque la même choſe à Florence dans l'Egliſe da Sainte Croix. Il n'y avoit de difference que dans les perſonnes qui étoient dans l'Enfer & dans le Paradis. Car c'étoit par ce moyen qu'il gratifioit ſes amis, ou qu'il ſe vangeoit de ceux qui l'avoient offenſé. Parmi les bienheureux il peignit le Pape Clement VI. ami des Florentins, & qui peu de temps auparavant * avoit célébré le Jubilé & l'avoit réduit de cent ans à cinquante. Mais il plaça entre les damnez un Guardi & quelques au-

* En 1350.

autres qui n'étoient pas de ses amis. Ce Peintre vêcut 60. ans & mourut l'an 1389.

Il y avoit encore alors à Florence un certain THOMAS fils d'Etienne, lequel fut surnommé GIOTTINO, à cause qu'il imitoit beaucoup la maniére de Giotto. Il travailla à Florence & à Rome; toutefois je ne vous parlerois pas de lui si sa haute réputation n'eût porté les Florentins, aprés avoir chassé de leur ville le Duc d'Athenes à le choisir pour représenter dans le Palais du Podesta le mauvais traitement que reçût ce Duc, & tous ceux qui avoient suivi son parti.

Pour bien juger quelle pouvoit être cette peinture, il faudroit vous en rapporter l'histoire qui n'est pas moins funeste que memorable; mais je craindrois qu'un si long recit ne vînt à vous lasser, & même ne nous éloignât en quelque sorte du sujet dont j'ai entrepris de parler.

Ces considerations, dît Pymandre, ne doivent pas vous arrêter. Car bien loin de m'ennuyer, je serai bien aise de me rafraîchir la memoire de cette histoire si tragique; & cette relation sera même comme un repos parmi les autres choses que vous avez à dire. Je repris donc ainsi mon discours.

Les Frescobaldi riches & puissans dans Florence ayant été chassez de la ville par leurs Concitoyens au commencement de Novembre 1340. engagerent ceux de Pise à prendre les armes contre les Florentins dans un tems où ces derniers pensant augmenter leur Etat, étoient sur le point d'acheter des Princes de l'Escale la ville de Parme. Il s'émût une guerre si forte entre les Florentins & les Pisans, que ceux de Florence furent obligez de rompre leur marché avec les Princes de l'Escale, pour employer leur argent à secourir la ville de Luques qui étoit assiegée par ceux de Pise, & à se fortifier d'hommes & de munitions pour leur propre défense. Pendant cette guerre ils firent des pertes fort considerables,

bles, mais Malatefte Seigneur de Rimini étant arrivé à Florence avec des troupes toutes fraîches, il fe joignit à eux, & leur aida à faire lever le fiege de Luques. Dans le même temps Robert Roi de Naples ami des Florentins & duquel ils avoient demandé l'affiftance, leur envoya Gautier de Bréne Duc d'Athenes, avec quelques compagnies de gens de guerre pour les fecourir. Ce Général fût fi bien décrediter Malatefte comme un mauvais Capitaine & gagner les bonnes graces des Florentins, qu'ils lui donnerent le gouvernement de leur ville & le commandement général de leurs armées.

Cependant comme les hommes ne font jamais contens de leur fortune préfente, le Duc porta auffi-tôt fes penfées plus haut, qu'à être feulement Gouverneur de la Ville & de l'Etat de Florence; il crût qu'il falloit s'en faire Souverain, & il avoit tant de perfonnes auprés de lui, & même des Florentins qui le fortifioient dans cette penfée, qu'il ne fit point difficulté d'entreprendre un fi hardi deffein.

Voyant donc les peuples dans une difpofition affez favorable pour lui; comme le temps auquel la magiftrature des Vingt venoit à changer; il fût agir de telle forte à l'endroit de quelques principaux Citoyens, & gagna fi bien le peuple, qu'il fe fit élire * Seigneur pendant fa vie de la Ville & de l'Etat de Florence nonobftant la réfiftance des Senateurs.

Auffi-tôt aprés cette élection on ne manqua pas d'arborer fes armes & des banderoles au haut de la tour du Palais. Il créa de nouveaux Officiers tels qu'il les voulut choifir. On ordonna des Fêtes & des réjouiffances publiques pendant huit jours entiers; & dans ce nouveau changement ces peuples firent paroître tant de témoignages de joye, qu'ils fembloient avoir entierement perdu le fouvenir de tous leurs maux paffez, & ne penfer plus qu'aux biens dont

* Le 8. Sept. 1342.

dont ils esperoient de joüir à l'avenir. L'Evêque même de Florence étant monté en chaire ce jour-là, qui étoit la Fête de la naissance de la Vierge, s'étendit si fort sur les loüanges de ce nouveau Seigneur, qu'il en fit le principal sujet de son Sermon.

Mais comme les hommes s'aveuglent aisément dans leurs prosperitez, & que souvent lors qu'ils croyent assûrer davantage la grandeur de leur fortune, ils la détruisent entierement, parce qu'en pensant fortifier leur autorité par de nouveaux moyens, ils renversent les fondemens sur lesquels ceux qui les ont élevez ont prétendu qu'ils demeurassent établis: aussi le Duc d'Athenes que les Florentins avoient eux-mêmes choisi pour être leur Seigneur, ne croyant pas être assez bien affermi par la voix & le consentement du peuple, pensa qu'il devoit tout de nouveau jetter lui-même les fondemens de sa Principauté, & se faire l'Artisan de sa souveraine grandeur: & que pour cela il pouvoit se servir de toutes les choses propres à parvenir à une si haute entreprise. Mais comme il est trés-difficile qu'un Seigneur étranger, & qui ne fait, pour ainsi dire, que de naître, puisse être également agréable à tout un peuple, parce qu'il ne lui est pas aisé d'obliger également tout le monde, & que ne pouvant satisfaire tous ceux qui aspirent aux charges, ni recompenser d'ailleurs ceux qui en sortent; il se trouve toûjours que le parti des mal contens est beaucoup plus grand que celui de ceux qui sont satisfaits: ainsi le Duc d'Athenes ne fut pas long-temps Seigneur de Florence, qu'il se vit presque autant d'ennemis sur les bras, qu'il y avoit d'habitans dans la ville. Les Grands ne manquoient pas de faire remarquer tous ses défauts; & comme sa conduite & ses mœurs n'étoient pas exemtes de blâme, ils découvroient au peuple le mal qu'il faisoit, & imputoient à sa mauvaise conduite tous les desordres qui arrivoient dans l'Etat.

Le

Le Duc qui n'ignoroit pas les mécontentemens des principaux Citoyens n'en témoignoit rien néanmoins; au contraire, il dissimuloit si bien tout ce qu'il savoit, que pour les persuader eux-mêmes qu'il ne les croyoit pas capables de conspirer contre lui, il fit publiquement mourir plusieurs personnes, qui pensant lui rendre service lui avoient donné avis des conspirations qu'on faisoit contre lui. Matteo di Marozzo fut l'un de ceux-là; il le fit prendre & traîner par les ruës, croyant que la vûë d'un spectacle si horrible donneroit aux Florentins de plus puissans témoignages de la confiance qu'il avoit en eux.

Mais comme il ne changeoit pas pour cela sa maniere ordinaire d'agir; sa conduite & celle de tous ceux qui avoient part au gouvernement des affaires, éloigna si fort l'affection que les peuples avoient eûë d'abord pour lui, & aigrit tellement les esprits des principales familles, qu'il se forma tout d'un coup trois differens partis, qui sans se communiquer rien les uns aux autres, conjurerent également sa ruïne; ce qu'il y a de remarquable, est que le chef d'un des partis étoit Angelo Accioli, ce même Evêque qui avoit loüé le Duc avec tant d'excés lors qu'il fut créé Seigneur de Florence.

Tous les conjurez convenoient ensemble de le perdre; mais tous cherchoient des moyens differens. Comme cette grande affaire ne put être traitée si secretement que le Duc n'en eût avis; il fit prendre deux des conjurez de l'un des trois partis, & aprés leur avoir fait souffrir la gêne, il apprit de leur bouche que leur chef étoit Antonio de gli Adimari.

Quoi que le Duc fût assez surpris quand il sût le nombre & la qualité des conspirateurs, il crut néanmoins qu'il n'étoit pas à propos de témoigner ouvertement tout ce qu'il savoit de cette conjuration; mais qu'il devoit donner ordre à sa sûreté, & se rendre le plus fort dans la ville avant que de

rien entreprendre contre ſes ennemis. Il ſe contenta donc de faire citer Antonio, lequel s'aſſûrant ſur ſon merite, ſur la faveur du peuple, & ſur la grandeur de ſa famille, comparut à l'aſſignation. Les autres ſe cacherent & ne voulurent pas paroître.

Pendant ce temps-là le Duc ſe fortifia dans ſon Palais, écrivit aux Bourgs & aux Villes voiſines pour avoir des troupes; & il fut ſi promtement ſervi qu'ayant découvert la conjuration le 18. Juillet, le 25. du même mois il avoit auprés de lui plus de 600. chevaux, & autant de gens de pied, ſans les autres troupes qui lui venoient encore d'ailleurs. De maniere que penſant-être en état de faire tout ce qu'il voudroit dans Florence, il ordonna à trois cens des principaux de la Ville de ſe trouver dans ſon Palais le jour ſuivant, qui étoit la fête de Sainte Anne, afin d'aviſer avec eux ce qu'il falloit faire ſur le ſujet des priſonniers qu'on avoit arrêtez. Mais ſon intention étoit toute autre, car en les faiſant venir chez lui, il prétendoit s'en ſaiſir, & ſe rendant plus puiſſant qu'auparavant, détruire tous ceux qui par leur nobleſſe, par leurs biens, ou par leurs amis lui étoient ſuſpects, & pouvoient ſervir d'obſtacle à ſes grands deſſeins.

Il y avoit ſur la liſte de ceux qu'il avoit mandez, une grande partie des conjurez; de ſorte que comme chacun y voyoit non ſeulement ſon nom en écrit, mais auſſi celui de ſes compagnons, & encore de pluſieurs perſonnes qu'ils ſavoient bien n'être pas amis du Prince, ils ſoupçonnerent qu'il y avoit quelque deſſein formé. D'abord ils n'oſoient ſe découvrir les uns aux autres, ils ſe regardoient ſeulement plus fixement qu'à l'ordinaire, & tâchoient d'apprendre ſur leurs viſages les ſentimens de leur cœur. Cependant comme ſi par ce ſilence ils ſe fuſſent mutuellement communiquez leurs intentions, ils commencerent à ouvrir la bouche & à ſe de-

demander ce qu'ils devoient faire dans cette occasion, puiſque déja on voyoit la Ville pleine de Troupes étrangeres, & que le jour ſuivant il en devoit encore arriver d'autres. Ainſi chacun déclarant ſa crainte, & les paroles paſſant de bouche en bouche, la Ville ſe trouva en peu d'heures dans une appréhenſion terrible.

Le peril qui menaçoit les trois partis des conjurez, les obligea de s'unir enſemble pour penſer à leur mutuelle conſervation. Aprés avoir choiſi pour Chefs les Adimari, les Medicis, & les Donati, ils réſolurent qu'au lieu de comparoître le jour ſuivant, il faloit faire un ſoûlevement général dans la Ville ; prendre les armes, barricader les ruës, attaquer le Palais, & s'aſſûrer de la perſonne du Duc.

Le lendemain matin on vit l'exécution de ce deſſein ; toute la Ville fut en armes ; le peuple ſe ſaiſit des places, des portes & des lieux les plus avantageux ; & tout bouillant de cette fureur ordinaire aux premiers mouvemens d'une populace échauffée, il environna le Palais pour ſe ſaiſir du Duc, & pour tirer des priſons Antonio de gli Adimari. L'on n'entend par tout qu'un bruit confus de voix & de cris, & ces peuples tranſportez de rage contre le Duc, ne le menacent pas moins que de le mettre en pieces & de le manger tout vivant, lui qu'un peu auparavant ils avoient reçû chez eux avec tant d'acclamations & élevé avec tant d'honneur à la ſouveraine dignité de leur Etat.

Au commencement de cette rumeur, ceux du Palais ſe mirent en état de ſe défendre, & il ſe fit entre eux & le parti du peuple de rudes eſcarmouches qui durerent juſqu'à la nuit, où il demeura de part & d'autre quantité de gens ſur la place.

Comme le Duc vit que ſes affaires n'alloient pas bien & que le parti du peuple groſſiſſoit toûjours, il voulut eſſayer ſi par douceur il pourroit remedier

au

au mal qui le menaçoit en traittant avec ſes principaux ennemis. Mais les choſes ne ſont plus en état de remedes : ils ne l'écoutent pas, & ſont d'autant plus hardis à pourſuivre ce qu'ils ont commencé, qu'ils ſe voyent ſecondez d'un puiſſant ſecours, que ceux de Sienne leur avoient envoyé, avec ſix perſonnes des plus conſiderables de leur Ville en qualité d'Ambaſſadeurs.

Les Florentins ſe voyant donc aſſez forts pour tout entreprendre, & n'ayant beſoin que de Chefs pour conduire l'Etat de la République, l'Evêque fit ſonner la cloche, & le peuple s'étant aſſemblé, on élût quatre Citoyens pour gouverner avec l'Evêque. Cependant on ne laiſſoit pas d'attaquer jour & nuit le Palais du Duc, & de faire dans la Ville une exacte recherche de tous ceux qui avoient été attachez à ſon ſervice. On trouva trois de ſes Créatures qui furent miſes en pieces ; & s'étant ſaiſi d'un Henri Feï comme il tâchoit de ſe ſauver en habit de Religieux, on le pendit la tête en bas. On lui ouvrit le ventre, & aprés avoir été quelque temps expoſé en cet état à la vûë de tout le monde, les enfans le traînerent par les ruës, & enfin le jetterent dans la riviere.

Le Duc qui voyoit exercer tant de cruautez à l'endroit des ſiens, n'avoit pas peu de ſujet de craindre pour ſa perſonne : il tâchoit donc d'employer toutes ſortes de moyens pour faire ſon accommodement ; & pour en venir à bout, non ſeulement il avoit recours aux bons Offices des Ambaſſadeurs de Sienne, mais encore à l'entremiſe de l'Evêque. D'abord le peuple fermoit l'oreille à toutes ſortes de propoſitions : & comme enfin il conſentit avec beaucoup de difficulté que le Duc ſortît de la Ville la vie ſauve, il s'opiniâtra toutefois à ne vouloir faire aucun traité avec lui, qu'auparavant il ne leur mît entre les mains le Conſervateur & ſon fils, & Cerretieri Viſdomini. Cette propoſition parut ſi rude au

Duc

Duc de voir qu'on l'obligeât à livrer lui-mêmes ses amis, que ne pouvant se résoudre d'être ainsi le ministre de leur mort, il demeura deux jours sans y vouloir consentir. Mais enfin le premier jour d'Août, les Bourguignons qui étoient avec lui, sachant que son accommodement avec les Florentins ne manquoit à se faire qu'à cause qu'il refusoit de leur livrer ces trois hommes, ils furent le trouver, & aprés lui avoir représenté qu'il n'étoit pas juste qu'ils perissent tous de faim, pour l'amour de trois scelerats qu'il vouloit sauver, il y en eût quelques-uns d'entre eux qui en murmurant s'échaperent de lui dire, qu'ils étoient résolus non seulement de laisser perir ces trois personnes, mais lui-même encore, plûtôt que de souffrir davantage la misere où ils étoient. De sorte que le Duc se vit contraint de consentir qu'on les livrât entre les mains des Florentins, & dés le soir même les Bourguignons prirent le fils du Conservateur & le poussant hors du Palais, le jetterent en proye à la rage du peuple.

Ce malheureux n'avoit pas dix-huit ans accomplis; & comme c'étoit sur lui que son pere & un de ses oncles fondoient leurs esperances & mettoient toute la grandeur de leur maison, le Duc en leur consideration l'avoit fait Chevalier il n'y avoit pas long-temps. Mais comme parmi le peuple, il y avoit des Parens & des amis de ceux qui avoient été maltraitez par le Duc & par ses créatures, ou qui avoient été tuez & blessez les jours précedens ils n'eurent nul égard ni à l'âge, ni à la bonne mine de ce jeune homme; ils le reçûrent comme une victime qu'on leur mettoit entre les mains pour être offerte aux manes des défunts; & aprés lui avoir donné mille coups d'épée & de pique au travers du corps, ils ne crurent pas avoir assez satisfait à leur vengeance, qu'en présence de son miserable pere, ils ne l'eussent mis en pieces & déchiré avec leurs mains & avec leurs dents.

Ils

Ils n'eurent pas ſi tôt achevé ce cruel carnage qu'ils ſe préparerent pour un autre ; & comme ſi le ſang qu'ils venoient de ſuccer, & dont ils avoient les mains & la bouche toute teinte, les eût davantage alterez, ils ſe mirent à crier avec plus de force, & à demander le pere qu'on leur livra auſſi-tôt, & qu'ils traiterent encore plus cruellement que le fils. Il y en eût que la haine & la fureur rendirent ſi inhumains & ſi barbares, que non contents de s'être ainſi ſouillez la bouche & les mains, ils voulurent que leurs entrailles euſſent part au carnage ; & qui pour raſſaſier la faim dont leurs cœurs étoient tourmentez, mangerent de la chair de leurs ennemis. Mais ce qui eſt de plus difficile à croire, c'eſt que non ſeulement dans la chaleur de cette vengeance ils dévoroient cette chair à demi vivante, mais il y eut même des hommes, ſi on les peut nommer tels, qui en emporterent des morceaux dans leurs maiſons, & qui de ſens raſſis les firent rôtir ſur les charbons & les mangerent avec plaiſir.

Cependant ce peuple s'étant laſſé dans un ſi horrible maſſacre, ou plûtôt s'étant comme enyvré dans le ſang de ces deux miſerables, ne ſe ſouvint plus de demander le troiſiéme qu'on lui avoit promis, lequel ſe ſauva à la faveur de la nuit, & par le moyen de ſes amis.

Le troiſiéme jour d'Août on dreſſa les articles entre les Florentins & le Duc ; qui demeurra encore trois jours avec ſa famille dans le château, d'où il ſortit de grand matin.

Aprés le recit de cette hiſtoire & aprés tant de cruautez dépeintes, vous ne devez pas être ſurpris quand je vous mettrai comme devant les yeux la Peinture que le Giottino en fit dans le Palais du Podeſta, par le commandement de ceux qui gouvernoient.

De quelles couleurs, dît Pymandre, pût-il ſe ſervir pour bien exprimer un ſi horrible carnage, & quels traits pouvoient aſſez bien repréſenter la rage

d'un peuple irrité, & faire voir comment il avoit si-tôt passé de l'amour à la haine ?

Il ne pensoit pas, repartis-je, à peindre les actions de ses compatriotes. Il représenta le Duc d'Athenes, & comme ce n'étoit pas une personne d'une taille avantageuse, ni d'une mine fort relevée, il lui fut bien facile d'en former une laide figure, sans s'éloigner beaucoup de la ressemblance. Car les Florentins voulant qu'il en fît un sujet de mépris & de risée, il le peignit d'une taille fort petite, le teint brun, la barbe longue & claire ; & pour le rendre plus difforme il marqua davantage toutes les parties qui pouvoient contribuer à faire voir ses défauts.

Il ne se contenta pas de faire son portrait tel que je viens de dire, il voulut encore faire une image de son esprit, & représenter les qualitez de son ame aussi-bien que les traits de son visage. Pour cela il environna sa tête des animaux les plus cruels, & dont les qualitez pouvoient convenir aux mauvaises inclinations qu'on lui attribuoit; & les entrelassant les uns avec les autres, il le représenta couronné de la même maniere que l'on peint d'ordinaire les Furies infernales.

L'Image de ce Duc étoit accompagnée de celles du Conservateur dont j'ai parlé, de Visdomini, de Maladiasse, de Ranieri de san-Geminiano & de plusieurs autres de ses créatures qui n'étoient pas peints d'une maniere moins desavantageuse. Car pour leur donner aussi une coëffure ridicule, mais pourtant differente de celle du Duc, il leur mit sur la tête une espece de mitre, dont en Italie l'on marque par opprobre ceux qui sont convaincus de crimes. Outre cela chacun avoit les armes de sa maison auprés de soi; & il y avoit de grands rouleaux où étoient écrites des choses qui avoient rapport aux figures & aux vêtemens qu'on leur donnoit.

Cette Peinture parut admirable à tout le peuple, non seulement à cause que le Peintre avoit

pris

pris beaucoup de ſoin à la bien finir, mais parce que le ſujet leur remettoit devant les yeux une action qu'il avoit exécutée avec beaucoup de plaiſir.

Giottino fit quantité d'autres Tableaux à Florence, mais il ſuffit de vous avoir parlé de celui-ci, Cependant comme il étoit d'un temperament délicat, il mourut fort jeune l'an 1356.

Je ne m'arrêterai pas à vous parler de pluſieurs autres Peintres qui vivoient en ce temps-là, quoi qu'il y en ait eu quelques-uns qui ſe ſoient rendus conſiderables *. Car le nombre en étoit ſi grand dans l'Italie, que dés l'année 1350. ceux qui travailloient à Florence établirent entre eux une Confrairie ſous la protection de S. Luc, afin d'avoir lieu de conferer plus ſouvent les uns avec les autres ; & même de temps en temps ils éliſoient des Officiers pour avoir ſoin de tout ce qui regardoit leur compagnie dont JACOBO CASENTINO fut un des premiers.

Il ne faut pas que j'oublie de vous parler d'un Peintre qui parut ſur la fin du quatorziéme ſiecle. Il ſe nommoit SPINELLO, & étoit natif d'Arezzo. Il fit pluſieurs Tableaux en divers lieux de la Toſcane, & c'eſt de lui dont on raconte une hiſtoire aſſez plaiſante. On dit qu'étant déja âgé de plus de 77. ans il fit dans la ville d'Arezzo un Tableau, où il repréſenta comme les mauvais Anges s'etant voulu élever au deſſus de Dieu furent précipitez dans les abymes de l'enfer. Parmi tous ces démons & dans le lieu le plus bas, il peignit Lucifer ſous la forme d'une bête monſtrueuſe, & prit tant de ſoin à rendre cette figure horrible que ſon imagination demeura toute remplie des eſpeces d'un ſujet ſi épouvantable. De ſorte qu'une nuit en dormant il lui ſembla voir le

* Comme GIOVANNI DA PONTE, AGNOLO GADDI. BERNA de Sienne, DUCCIO auſſi Siennois; & ANTONIO VIVITIANO.

le Diable tel qu'il l'avoit peint, qui l'interrogeoit en quel lieu il l'avoit vû si difforme, & pourquoi il le représentoit d'une maniere si offensante. Il s'éveilla aussi-tôt, mais tellement surpris & épouvanté, que ne pouvant ouvrir la bouche pour s'écrier, ce fut par le tremblement de tous ses membres que sa femme qui étoit couchée auprés de lui s'apperçût de la peine où il étoit. Sa frayeur fut si grande qu'il en pensa mourir; & même depuis ce temps-là il eut toûjours la vûë égarée, l'esprit à demi perdu, & ne vêcut pas long-temps.

Il me semble qu'il seroit assez inutile de vous parler d'un Gerardo Starnina qui alla travailler en Espagne; d'un Lippo; d'un Lorenzo Religieux de l'Ordre de Camaldoli; d'un Taddeo Bartolo; d'un Lorenzo di Bicci disciple, de Spinello; d'un Paolo qui fut surnommé Uccello à cause qu'il faisoit fort bien des oiseaux : si ce n'est pour vous faire remarquer que ce dernier fut un des premiers Peintres qui s'étudia à observer exactement la perspective dans ses ouvrages : & le temps qu'il employa à ce travail fut cause qu'il n'apprit pas si parfaitement les autres parties de la Peinture. Cependant comme il arrive souvent que l'on a plus d'envie de faire les choses qui sont les plus difficiles, & que l'on fait le moins, il entreprit un jour de representer Saint Thomas qui met son doigt dans le côté de Nôtre Seigneur; & afin qu'on ne vît pas son Ouvrage avant qu'il fût fait, il fit fermer le lieu où il travailloit. Le Donatelle, qui étoit un Sculpteur alors en grande réputation, l'ayant rencontré, lui demanda quel Tableau il faisoit, & qu'il cachoit avec tant de soin. Paolo lui répondit qu'il le verroit quand il seroit achevé. L'ayant fini & exposé au jour il ne manqua pas d'en avertir le Donatelle, & de lui en demander son avis. Mais celui ci, aprés l'avoir long-temps consideré, ne lui dit autre

chose

chose, sinon qu'il découvroit son Tableau lors qu'il devoit le cacher. Cet avertissement affligea si fort ce pauvre homme qu'il se retira tout confus en sa maison, où depuis ce temps-là il ne fit autre chose que des ouvrages de perspective il mourut l'an 1432.

Outre ceux que j'ai nommez il y eut encore MASSOLINO qui fit voir beaucoup de difference entre ses Tableaux & ceux des autres Peintres qui avoient été avant lui: car il donna plus de majesté à ses figures, il les vêtit d'habits mieux agencez; représenta plus de passion dans leurs visages, plus de vie dans leurs yeux; & enfin peignit avec plus de perfection toutes les autres parties du corps.

Il eût pour disciple MASACCIO qui le surpassa, comme il avoit surpassé les autres; & c'est à celui-ci qu'on donne la gloire d'avoir comme ouvert la porte à ceux qui l'ont suivi, pour les faire entrer dans la bonne & veritable maniere de peindre. Il surmonta ce qu'il y a de plus rude & de plus difficile dans cet art, & fut le premier qui fit paroître ses figures dans de belles attitudes; qui leur donna de la force, du mouvement, du relief & de la grace. Il représenta aussi les racourcissemens mieux que tous les Peintres qui l'avoient précedé. Cependant il n'eut presque pas le loisir d'exécuter toutes ses belles pensées, ni de connoître jusqu'où il pouvoit porter la perfection de la Peinture, parce qu'il mourut l'an 1443. lors qu'il n'étoit encore que dans la vingt-sixiéme année de son âge. Son Epitaphe faite par Annibal Caro, est un glorieux Eloge de ce Peintre, & un monument éternel de sa vertu. Comme il contient en peu de mots les riches talens qu'il avoit reçûs du ciel, vous ne serez pas fâché de l'entendre. La voici dans sa langue.

Pinsi, e la mia pittura al ver' fu pari,
L'atteggiai, l'avivai, le diedi il moto,
Le diedi affetto. Insegni il Buonaroto
A tutti gl'altri, e da me solo impari.

Aprés la mort de Gregoire XI. qui transporta à Rome le Siege, qui avoit été si long-temps dans Avignon, Urbain VI. Napolitain fut élû Pape, & quelques mois aprés les Cardinaux étant sortis de Rome mal-contens d'Urbain, nommerent Clement VII. qui tint son Siege dans Avignon, d'où nâquit ce Schisme si cruel & si scandaleux, pendant lequel on vit trois Papes partager entre eux cette souveraine puissance que JESUS CHRIST a laissée au légitime successeur de Saint Pierre. Cette division dura prés de cinquante ans dans l'Eglise, qui ne fut dans un parfait repos que quand par une faveur toute particuliere de Dieu, Nicolas V. fut élû Souverain Pontife, car quelque temps aprés la mort d'Eugene IV. Felix IV. * s'étant departi de ses prétentions lui ceda entierement le Siege; & l'on reconnut que Nicolas méritoit d'autant plus cette suprême dignité, que lui-même s'en étoit estimé indigne, & qu'il avoit fait tout son possible pour s'en décharger sur un autre. Mais les Cardinaux qui en firent choix, forçant ses inclinations par leurs prieres, le conjurerent de ne s'opposer pas aux mouvemens du Saint Esprit, & de n'arrêter point le cours de la Providence divine. Ils publierent hautement au sortir du Conclave, que les hommes n'avoient point eû de part à son Election & qu'il avoit été visiblement nommé de Dieu pour gouverner l'Eglise.

En effet, il s'en aquitta si dignement, que pendant les huit années de son Pontificat, il travailla de toute sa force à procurer le repos à l'Italie, à mettre la paix entre les Rois & les Princes Chrétiens, & à régler les choses Ecclesiastiques. Il aimoit les hommes doctes & vertueux; il leur conféroit les premiers Charges & les Benefices les plus considerables; & par ce choix si judicieux, il tâchoit d'encourager tout le monde à mériter de pareilles recompenses, en s'en rendant dignes par leur science & par leur vertu. Ce

* En 1447.

Ce fut ſous ſon Pontificat que les belles lettres & les langues Grecque & Latine, qui avoient été comme mortes, & comme enſevelies dans l'oubli depuis ſix cens ans, reprirent une nouvelle vie, & parurent avec leur premier éclat. Il eut tant d'amour pour les ſciences qu'il envoya dans toutes les parties du monde, des hommes habiles chercher les Livres anciens qui s'étoient égarez par les deſordres des guerres & par l'ignorance des peuples. Il embellit de bâtimens & d'ouvrages publics la ville de Rome, & fit faire pluſieurs peintures dans le Palais du Vatican. PIETRO DELLA FRANCESCA Florentin fut un de ceux qui travaillerent dans les chambres de ce Palais. Il y fit deux Tableaux qui depuis furent mis à bas, lors que par le commandement de Jules II. Raphaël peignit en leur place le miracle du Saint Sacrement arrivé à Bolſene, & Saint Pierre dans la priſon.

Je croi, dît Pymandre, qu'on n'avoit pas regret aux ouvrages de Pietro, puis qu'on mettoit en leur lieu ceux d'un ſi excellent homme. Cependant, repartis-je, il y avoit des têtes qui étoient aſſez belles, & que Raphaël même fit copier: mais je croi, à dire vrai, que ce fut pour garder la reſſemblance des perſonnes de haute qualité que Pietro y avoit peintes. Car on y voyoit Charles VII. Roi de France, lequel en l'an 1449. fit tenir un Concile à Lyon en faveur de Nicolas V. où ce Roi, l'Empereur & le Concile prierent Felix de ſe départir de ſes prétentions, & de ceder entierement la dignité de Pape à Nicolas, afin de faire ceſſer le Schiſme; ce qu'il fit volontairement, quoi qu'il y eût plus de neuf ans qu'il poſſedât cette ſouveraine charge par l'élection qu'en avoit fait le Concile de Bâle, lors qu'il dépoſa Eugene IV. De ſorte que le Pape Nicolas V. avoit fait faire le portrait du Roi, & ceux de pluſieurs perſonnes de marque en reconnoiſſance des ſervices qu'ils avoient re-

rendus à l'Eglise en sa personne. Les copies de tous ces portraits que Raphaël gardoit trés-cherement, tomberent aprés sa mort entre les mains de Jule Romain son disciple.

Pietro ayant achevé les ouvrages que le Pape lui avoit commandez retourna en son païs, où il fit plusieurs Tableaux, & laissa quelques Eleves qui n'ont pas eû grand nom. Celui que l'on remarque le plus, est un certain Lorentino d'Angelo Aretin, qui finit à Arezzo quelques Peintures que Pietro avoit commencées, & qui étoient demeurées imparfaites par sa mort. Je ne croi pas que ce Lorentino fût un fort habile homme; néanmoins comme Pietro della Francesca étoit savant dans les Mathematiques dont il avoit même écrit plusieurs livres, Lorentino s'étoit aussi appliqué à cette étude si necessaire aux Peintres. Mais soit qu'il ne fût pas fort bon praticien, il n'eût pas grande réputation, ou du moins il ne tira pas un grand avantage de son travail. On dit qu'il étoit si pauvre qu'à peine avoit-il dequoi vivre; & si je vous rapportois ce qu'on a écrit de lui, vous jugeriez qu'il falloit assûrément qu'il fût fort necessiteux, & peut-être fort ignorant.

Pendant que Pietro della Francesca travailloit à Rome, il y avoit à Florence un bon Religieux de l'Ordre de S. Dominique nommé Frére Jean Angelic da Fiesole, que l'on mettoit au rang des meilleurs Peintres de ce temps-là. Sa réputation étoit si grande, que Nicolaes V. l'appella auprés de lui pour peindre sa Chapelle, & faire quelques Ouvrages de miniature dans des livres d'Eglise. Frere Jean étant à Rome lors que l'Empereur Frederic III. y arriva avec Eleonor fille du Roi de Portugal, & que le Pape leur donna la Bénédiction Nuptiale, & leur mit la Couronne sur la tête, il fit le portrait de Frederic; & dans un Tableau où il représenta quelque chose de la vie de Jesus-Christ, il prit sujet d'y peindre au naturel, le Pape, l'Empereur, &

& plusieurs personnes de qualité. Il y mit aussi Frere Antonin Religieux de son Ordre, & qui par son moyen fut Archevêque de Florence quelque temps aprés.

Car le Pape ayant reconnu que Frere Jean Angelic étoit non seulement un trés-excellent Peintre, mais un trés-bon Religieux, il voulut lui donner l'Archevêché de Florence qui vint à vaquer. Mais il refusa ce présent, qui à tout autre eût paru fort avantageux; & ayant représenté à sa Sainteté avec une humilité sincere, qu'il n'avoit pas les qualitez necessaires à un Pasteur, il la supplia de conférer cette charge si importante à un autre, lui faisant connoître que Frere Antonin étoit trés-capable de soûtenir un si pesant fardeau. Ainsi il trouva moyen de s'en décharger sur les épaules de son ami, auquel le Pape donna cet Archevêché. La nomination que Frere Jean en fit fut trés-avantageuse à l'Eglise de Florence; car ce Prelat y vêcut dans une si haute réputation de doctrine & de sainteté, qu'il mérita d'être canonisé aprés sa mort.

Au reste, si nous n'avons pas des Ouvrages de Frere Jean Angelic pour les considerer, ce que l'on a écrit de lui est une peinture qui mérite d'être regardée, puis qu'il est encore plus rare de trouver des Ouvriers recommandables par leur vertu & par la sainteté de leur vie, qu'il n'est difficile de rencontrer des productions d'esprit dignes d'être admirées.

Comme il n'y a rien de plus dangereux à une ame qui abondonne toutes les choses de la terre pour ne penser qu'aux choses du ciel, que la paresse & l'oisiveté; & que les saints Peres ne recommandent rien tant aux personnes retirées du monde que de s'occuper par le travail de leurs mains; ce bon Frere avoit choisi cet exercice comme le plus conforme à ses inclinations. Et il l'aimoit d'autant plus qu'en y employant quelques heures du jour, il

trouvoit dequoi s'entretenir dans de ſaintes penſées, ſes Ouvrages même lui fourniſſant des ſujets pour élever ſon eſprit à Dieu dans la ſpeculation qu'il faiſoit des beautez de la Nature & des miracles de l'Art.

Car Frere Jean étoit un veritable Religieux, qui détaché entierement des ſoins & de l'embarras du monde, ſe renfermoit tout en lui-même, & ne penſoit en aucune maniere aux choſes du ſiecle.

Il obſervoit ſi exactement ſa Régle, & vivoit dans une ſi grande ſimplicité, qu'un jour le Pape l'ayant arrêté à dîner avec lui, il fit difficulté de manger de la viande; parce qu'il n'en avoit pas la permiſſion de ſon Superieur, ne faiſant pas réflexion ſur l'autorité de celui qui le traitoit.

Il évitoit toutes les actions qui regardoient les affaires temporelles, hors celles où il pouvoit ſervir les pauvres dans leur neceſſité. Aprés avoir ſatisfait à tous les devoirs auſquels ſa Régle l'obligeoit, il s'occupoit à peindre; & dans un divertiſſement ſi innocent, il choiſiſſoit toûjours pour ſon ſujet quelque hiſtoire ſainte. Ce travail lui étoit ſi agréable, qu'il le préferoit aux emplois les plus conſiderables de ſon Ordre, à cauſe qu'il y joüiſſoit de la douceur de la ſolitude, & du repos de l'eſprit.

Si ſes amis lui demandoient de ſes Ouvrages, il les prioit de le faire trouver bon à ſon Superieur, ne voulant pas diſpoſer de la moindre choſe ſans ſa permiſſion. Enfin comme il fit toûjours paroître beaucoup d'humilité & de modeſtie dans toutes ſes actions, de même l'on vit dans ſes Tableaux une facilité toute particuliere à bien repréſenter la dévotion & la pieté des Saints; & l'on remarquoit ſur leurs viſages un air & un je ne ſai quoi de divin que tous les autres Peintres n'exprimoient point ſi dignement. Il achevoit tous ſes Ouvrages ſur la premiere idée qu'il en avoit conçûë, & jamais ne reformoit ſes premieres penſées par de nouvelles. Lors qu'il prenoit

noit le pinceau pour travailler, il se mettoit en priere; & on l'a vû tout baigné de larmes pendant qu'il travailloit à un Crucifix, dans le souvenir qu'il avoit des peines que ce divin Sauveur avoit souffertes sur la Croix.

Ce bon Religieux aprés avoir ainsi vécu avec beaucoup de sainteté, mourut âgé de 68. ans, & fut enseveli dans l'Eglise de la Minerve à Rome, l'an 1455.

Vous remarquerez, s'il vous plaît, que de tous les Peintres dont j'ai parlé jusqu'à présent, il n'y en a pas un qui ait eû l'usage de peindre à huile, & que tous leurs Tableaux étoient à fraisque ou à détrempe. Ce n'est pas qu'ils ne connussent bien qu'il manquoit quelque chose à la perfection de cet Art, & que leur maniere de peindre étoit trés-imparfaite & trés-incommode, parce qu'ils ne pouvoient pas transporter leurs Ouvrages ni les nettoyer sans se mettre au hazard de les gâter. Cependant ils n'avoient pû encore y trouver de remede, bien que plusieurs d'entre eux eussent employé beaucoup de temps à en faire la recherche: lors qu'en Flandre un Peintre qui étoit en assez grande réputation en ce païs-là, & qui se plaisoit dans les secrets de la Chymie, reconnoissant aussi bien que les autres l'incommôdité qu'il y avoit de travailler à détrempe, s'apperçût aprés plusieurs essais & diverses experiences, qu'en broyant les couleurs avec de l'huile de noix ou de lin, il s'en faisoit une peinture solide, qui non seulement résistoit à l'eau, mais encore qui conservoit une vivacité & un lustre qui n'avoit pas besoin de vernis. Il vit de plus, que le mélange & les teintes des couleurs se faisant bien mieux avec de l'huile qu'autrement, les Tableaux avoient beaucoup plus d'union, plus de force & plus de douceur.

Comme il fut extrémement joyeux d'avoir fait une découverte si utile & si avantageuse, il acheva

plusieurs Ouvrages dans cette nouvelle maniere; entre lesquels il y eut un Tableau qu'il jugea digne d'être présenté à Alfonse I. Roi de Naples. Il étoit composé de plusieurs Figures assez bien travaillées. Mais son coloris tout extraordinaire fut ce qui agréa le plus au Roi, & qui surprit tous les savans de ces quartiers-là.

Antonello da Messina Peintre assez habile, fut un de ceux qui admira davantage ce beau secret. Il avoit étudié à Rome; & aprés avoir travaillé à Palerme, s'étoit retiré à Messine lieu de sa naissance. Etant venu à Naples pour quelques affaires, il oüit parler du Tableau que le Roi avoit reçû de Flandre; & comme il avoit beaucoup de curiosité pour tout ce qui regardoit sa profession, ce que les autres Peintures lui raconterent de la maniere dont il étoit peint, lui fit desirer de le voir. Il s'en alla au Palais, où aprés avoir consideré cet Ouvrage, il en fut si touché, qu'il résolut d'abandonner toutes ses affaires, & d'aller jusques en Flandre pour apprendre un si beau secret. Il se mit en chemin; & lors qu'il fut arrivé chez Jean de Bruge qui en étoit l'inventeur, il n'épargna rien pour aquerir son amitié, & lui fit si bien la cour qu'il apprit de lui cette nouvelle maniere de peindre.

Il s'arrêta en Flandre jusqu'à la mort de son nouveau Maître, aprés laquelle il retourna en Sicile, où il ne demeura pas long-temps: car il s'en alla à Venise, croyant y pouvoir mener une sorte de vie plus conforme à son humeur. Ce fut là qu'il fit plusieurs Tableaux pareils à ceux qu'il avoit déja faits en Flandre.

Comme il avoit appris de Jean de Bruge le secret de peindre à huile, il y eut aussi un nommé Dominique Peintre Venitien, qui l'obligea par ses caresses & par l'amitié qu'ils contracterent ensemble, à lui en faire part.

Or comme les Italiens sont redevables à Antonel-

lo d'un ſecret ſi rare, & par le moyen du quel on a depuis perfectionné tant de beaux Ouvrages; ils eurent beaucoup d'eſtime pour lui pendant ſa vie, & en ont toûjours parlé aprés ſa mort.

Alors m'étant un peu arrêté : Il me ſemble, dît Pymandre, que juſques ici vous n'avez fait mention que des Peintres d'Italie, quoi qu'il y en eût pluſieurs qui travailloient en Flandre, & que ce fut là qu'on trouva l'invention de peindre en huile, comme vous venez de dire.

Il eſt vrai, repartis je, que l'Art de peindre s'étoit répandu, en divers endroits de l'Europe, & que les Flamans ont été des premiers qui s'y ſont attachez avec beaucoup d'amour. Mais les Ouvriers & les Ouvrages de ce temps-là n'ont pas été aſſez recommandables pour en faire conſerver la memoire; & ce Jean de Bruge n'a été mis au rang des excellens, que pour avoir contribué à perfectionner cet Art par le ſecret qu'il trouva d'employer les couleurs avec de l'huile.

Je ne vous rapporterai rien à préſent de lui ni des autres Peintres qui ont travaillé au deçà des Monts. Je remets à vous en parler quand j'aurai achevé ce que j'ai à vous dire de ceux qui ont paru en Italie, dont je ne croi pas devoir interrompre la ſuite.

Cependant, repliqua Pymandre, j'ai penſé pluſieurs fois à vous faire quelque demande ſur le ſujet des Peintres de Flandre. Mais puis que vous ne faites que differer, & que vous me promettez de ſatisfaire là deſſus ma curioſité, j'attendrai patiemment & j'écouterai avec plaiſir le reſte de vôtre diſcours.

Afin, repartis-je, de ne vous pas ennuyer en m'arrêtant à pluſieurs Peintres Italiens dont les Ouvrages ne ſe voyent plus, & qui même ont été comme effacez par ceux qui ont paru depuis; je vous dirai peu de choſe de PHILIPPE LIPPI Florentin, qui

pour avoir porté quelque temps l'habit de Carme fut appellé Frere Philippe. Je prendrai seulement occasion de vous faire remarquer en la personne de ce Peintre, combien la Peinture a de charmes, & qu'elle est capable d'adoucir les esprits même les plus barbares, & d'amolir les cœurs les plus endurcis.

Car un jour que Frere Philippe étoit en la Marche d'Ancone, & qu'il s'étoit mis avec quelques-uns de ses amis dans une petite barque, pour se promener le long des côtes de la mer, ils se trouverent surpris par des brigantins Mores, qui les mirent tous à la chaîne, & les menerent en Barbarie.

Il y avoit dix-huit mois que Frere Philippe étoit dans l'esclavage, lors qu'il s'avisa un jour de prendre du charbon & de tracer contre une muraille le portrait du maître qu'il servoit. Il le représenta si bien & avec les mêmes habits qu'il portoit d'ordinaire, que ce Barbare en fut d'autant plus surpris, qu'il n'avoit jamais vû rien de pareil. De façon qu'admirant ce portrait, il obligea Philippe à lui en faire encore quelques autres, dont il le recompensa bien ; car il lui donna gratuitement la liberté, & le fit conduire sûrement jusques dans Naples.

Lors qu'il y fut établi, il travailla pour le Duc de Calabre, qui fut depuis Alfonse Roi de Naples, & fit ensuite plusieurs Tableaux en divers endroits d'Italie. On remarque qu'il a été le premier qui a peint des Figures plus grandes que le naturel.

Il fut aussi employé par le Pape Eugene IV. qui l'estimoit beaucoup à cause de son savoir seulement ; car n'étant pas d'une vie fort reglée, il ternit par ses mauvaises mœurs l'honneur qu'il auroit pû mériter par sa science. Il étoit tellement abandonné aux débauches honteuses & aux plaisirs infames, qu'on croit même que ce fut la cause de sa mort, & qu'il fut empoisonné par les parens d'une femme qu'il voyoit trop librement, l'an 1438. étant âgé de 57 ans.

Il y avoit encore en ce temps-là ANDRE' DEL CASTAGNO qui travailla beaucoup à Florence, & qui fut le premier des Peintres de Toſcane qui ſût la maniere de peindre à huile. Car comme Dominique Venitien qui l'avoit appriſe d'Antonello da Meſſina, & duquel je vous ai parlé, vint à Florence, André del Caſtagno rechercha auſſi-tôt ſa connoiſſance, & ne le quitta point qu'il n'eût appris ſa nouvelle maniere de peindre, que Dominique lui communiqua d'autant plus volontiers qu'André lui témoignoit une amitié tout-à-fait ſincere. Cependant l'eſtime que les Florentins avoient alors pour les Ouvrages de Dominique, fit naître dans l'eſprit d'André une jalouſie ſi horrible, que ſans avoir égard aux obligations qu'il avoit à ce Peintre, ni à l'amitié qu'il lui avoit tant de fois jurée, il réſolut de l'aſſaſſiner.

Un ſoir que Dominique ſe promenoit par les ruës avec une guitarre à la main, ce faux ami s'étant déguiſé alla l'attendre dans un endroit écarté ; & comme il vint à paſſer par là il mit ſi ſecretement à exécution ſon déteſtable deſſein, que le pauvre Dominique n'ayant point reconnu ſon meurtrier, & ne ſe doutant en aucune façon de l'horrible perfidie d'André, ſe fit porter chez ce cruel ami où il mourut entre ſes bras. L'on n'auroit jamais ſû l'auteur de cet aſſaſſinat, ſi André, par le remors de ſa conſcience, ne l'eût déclaré lui-même lors qu'il ſe vit au lit de la mort.

Ce miſerable homme ſe voyant donc comme en poſſeſſion de jouïr tout ſeul de l'honneur & des avantages qu'il croyoit lui avoir été ôtez par Dominique, ſe mit à faire pluſieurs Ouvrages dans Florence.

Ce fut lui qui travailla à cette funeſte Peinture que la République fit repréſenter contre le Palais du Podeſta, lors qu'en l'année 1478. les ennemis des Medicis exécuterent contre eux une horrible conjuration.

Il y avoit long-temps que les Medicis étoient conſiderables dans Florence, & qu'ils y paroiſſoient com-

comme les protecteurs de la liberté, & les ennemis capitaux de la faction des Gibelins. Cosme avoit aquis par sa prudente conduite une autorité si grande dans la ville, qu'il dispofoit à sa volonté du Senat & de tout le peuple. C'étoit un homme liberal & magnifique, qui par ses bâtimens & ses autres dépenses publiques secouroit les pauvres & se rendoit le bien-facteur de toutes les personnes de merite. Etant mort en 1464. il laissa un fils nommé Pierre qui hérita de son credit & de son autorité, aussi-bien que de ses grandes richesses & de ses nobles inclinations. Ce Pierre eut pour successeur dans l'administration de la République; Laurens de Medicis son fils, qui avec Julien son frere, travaillerent beaucoup à la grandeur de l'Etat. Mais comme l'Etat ne pouvoit s'accroître sans que l'autorité des Medicis s'élevât en même-temps, leur élevation ne manqua pas d'augmenter l'envie de leurs ennemis: de sorte qu'un nommé Pazzi qui étoit le chef de la faction Gibeline, ne pouvant plus souffrir leur puissance, conjura contre ces deux freres Laurens & Julien.

Il savoit que le Pape Sixte IV. étoit leur ennemi, parce que Laurens s'étant toûjours opposé aux desseins que les Papes avoient sur l'Etat de Florence, avoit encore depuis peu prêté de l'argent sous main au Seigneur d'Imola, pour empêcher qu'il ne vendît cette ville à Sixte. Ainsi Pazzi, pour mieux autoriser son dessein, le découvrit au Pape, auquel il fit entendre que les Florentins lui seroient fort obligez, si par son moyen ils pouvoient être délivrez de la tyrannie des Medicis; & que pourvû que Sa Sainteté voulût le favoriser de sa protection, & approuver la conjuration formée contre eux, il promettoit de lui livrer dans peu la ville de Florence.

Le Pape écouta volontiers cette proposition; mais ne voulant pas qu'on crût qu'il eût prêté l'oreille à un si lâche attentat, il donna secrettement la conduite de toute cette affaire à Jerôme de la Rovere son parent.

Les chefs de la conſpiration etoient, Frodeſque Salviati Archevêque de Piſe, & ancien ennemi des Medicis, Franceſque Pazzi, & un Poggio, fils de ce Poggio célébre Orateur, leſquels appuyez du Cardinal Raphael de la Rovere, qui alla exprés de Piſe à Florence pour les encourager par ſa préſence & par ſa dignité, travaillerent à cette entrepriſe ſi importante, dans laquelle ils ne trouvoient aucun obſtacle.

Le jour fut pris au Dimanche 26. Avril; & comme Laurens & Julien entendoient la Meſſe que l'Archevêque de Piſe célébroit dans l'Egliſe de Sainte Reparée, & dans le temps même qu'il levoit la ſainte Hoſtie, les conjurez ſe jetterent ſur eux, tuerent Julien ſur la place, & bleſſerent cruellement Laurent, qui ſe ſauva dans la Sacriſtie.

Auſſi-tôt le bruit de cet horrible aſſaſſinat s'épandit dans la ville, & les amis des Medicis avec tous les Citoyens étant accourus pour les ſecourir, ils ſe ſaiſirent de l'Archevêque de Piſe qu'ils trouverent couvert d'une jaque de maille, de ce Poggio, & de ceux de leur ſuite, qu'ils pendirent à l'heure même aux fenêtres du Palais. Ils prirent enſuite Volateran, un Prêtre qui avoit frappé Laurent, & Pazzi qui avoit tué Julien, auſquels ils firent ſouffrir le même mort me ſupplice.

Monteſicco homme d'eſprit, & qui étoit un des principaux de la conjuration, ayant été mis à la torture découvrit tout le complot; aprés quoi lui & tous ſes complices endurerent le même genre de que les autres.

Jamais Florence n'avoit vû dans ſes murailles un ſpectacle plus funeſte. Il y eût plus de trois cens conjurez qui furent tuez ſur la place, ou pendus aux fenêtres du Palais. Le Cardinal de la Rovere s'étant jetté à l'Autel fut ſauvé par les prieres de Laurent en conſideration du Pape.

Cependant Sixte n'eut pas plûtôt appris cette nou-

nouvelle, qu'il employa les foudres de l'Eglise, les armes de l'Etat Ecclesiastique, & celles de Ferdinand Roi de Naples, pour venger la mort de l'Archevêque & des Prêtres tuez en cette rencontre; & il y eût une guerre contre ceux de Florence dont pourtant le succés ne fut pas desavantageux à Laurent. Mais comme cela n'est pas du sujet dont j'ai entrepris de parler; je vous dirai seulement qu'André del Castagno par l'ordre du Senat représenta au naturel tous ceux de cette conjuration, qu'il prit d'autant plus de soin de bien peindre, qu'en cette rencontre il rendoit service aux Medicis, dont il étoit créature. Quoi que le Tableau qu'il fit, fût un Tableau assez desagréable, puis qu'on n'y voyoit qu'une multitude de gens pendus: toutefois les savans en l'Art de peinture trouverent dans cet Ouvrage des choses qui les satisfirent au delà même de tout ce qu'André avoit fait auparavant. Mais ce travail où il avoit pris tant de peine lui aquit un nouveau nom, car depuis ce temps-là on ne l'appella plus *Andrea del Castagno*, mais *Andrea de gl' Impiccati.*

Ce Peintre vécut 71 ans, & fut toûjours en estime parmi le monde; mais comme l'on apprit à sa mort le crime horrible qu'il avoit commis en la personne de son meilleur ami, ce fut avec la haine & l'indignation publique qu'on l'enterra dans l'Eglise de *Santa Maria la Nuova*, où le pauvre Dominique avoit aussi sa sepulture.

Vazari rapporte qu'il y eut un VITTORE PISANO où PISANELLO qui travailla sous André del Castagno, & qui finit quelques Ouvrages demeurez imparfaits par sa mort; & qu'ensuite le Pape Martin V. passant à Florence l'emmena à Rome. Mais comme Vazari n'est pas toûjours fort exact en ce qu'il écrit, il n'a pas pris garde qu'André a survécu Martin V. de plus de quarante cinq ans, puis que ce Pape mourut en 1431. & qu'André travailloit encore à Florence en 1478. Ainsi ce ne fut pas ce

Pape

Pape qui mena le Pisanello à Rome, ou bien cela arriva long-temps devant la mort d'André. Mais sans nous arrêter à ces circonstances qui sont peu importantes à nôtre sujet, on sait par les écrits de plusieurs savans hommes, que Pisanello étoit estimé trés-bon Peintre & trés-excellent Sculpteur, principalement pour les médailles. Il fit celles de quelques Princes & grands Seigneurs de son temps. Dans une Lettre que Paul Jove écrit à Cosme de Medicis; il lui mande qu'entre les médailles qu'il a de la façon de Pisano, il conserve trés-cherement celles d'Alphonse Roi de Naples; du Pape Martin V. de Sultan Mahomet, qui prit la ville de Constantinople en ce temps-là *; de Sigismond Malateste, de Nicolo Piccinino, fameux Capitaine, de Jean Paleologue, qui fut le penultiéme Empereur Chrétien de Constantinople, & que le Pisano fit lors que cet Empereur se trouva au Concile assemblé à Florence sous le Pape Eugene IV.

Mais il y eut GENTILE DA FABRIANO, que Martin V. fit travailler à S. Jean de Latran. Il peignit aussi dans Sainte Marie Major, proche le tombeau du Cardinal Adimari, une Vierge que Michel Ange estimoit beaucoup; & en parlant de Gentil, il avoit accoûtumé de dire que les Ouvrages de sa main convenoient fort bien au nom qu'il portoit. Ce Gentil travailla encore en plusieurs endroits d'Italie; néanmoins étant devenu paralytique sur la fin de ses jours, ses derniers Tableaux n'étoient pas si achevez que ses premiers. Il mourut âgé de 80. ans.

Il y avoit encore en ce temps-là un GOZZOLI qui a travaillé à Rome, & à Pise; un LORENZO COSTA de Ferrare, qui a peint à Bologne & à Mantouë, & qui eut pour disciples Hercule de Ferrare, & le Dosse dont il y a dans le cabinet du Roi un Tableau représentant la Nativité de Nôtre Seigneur.

Afin,

* En l'an 1453.

Afin, me dît Pymandre, de mieux remarquer le progrés de la Peinture, dites-moi, je vous prie, ce que vous avez trouvé de plus excellent dans les Ouvrages de ces Peintres que vous avez nommez les derniers.

On peut dire, lui repartis-je, qu'ils travailloient d'une maniere moins seche & moins barbare que les premiers. Mais à vous dire le vrai, il y a eu de si excellens hommes depuis ceux-là, que je ne me suis jamais guere appliqué à considerer ce qui reste d'eux. Et vous voyez bien que si je vous en parle, c'est plûtôt pour vous faire souvenir de ce qu'ils ont fait, que pour vous faire admirer l'excellence de leurs Ouvrages. Mais j'aurai bien-tôt lieu de vous entretenir de personnages plus connus & plus savans.

Car du temps que ce Dominique fut qui assassiné par André del Castagno, travailloit encore à Venise, il avoit pour concurrent JAQUES BELLIN originaire de Venise, & disciple de Gentil da Fabriano. Ce Jaques eut deux fils JEAN & GENTIL ausquels ayant appris les principes de la Peinture, ils y réüssirent si heureusement qu'en peu de temps ils surpasserent de beaucoup celui qui leur avoit mis le pinceau à la main.

Mais quoi que ce bon homme ne fût plus capable de les enseigner par l'exemple de ses Ouvrages, il ne laissoit pas de les instruire par ses paroles & par ses bons avis; il les encourageoit autant qu'il pouvoit à s'avancer dans cet Art, qui sembloit comme leur tendre les bras, leur mettant sans cesse devant les yeux l'exemple des Peintres de Toscane qui se perfectionnoient de jour en jour.

Aussi ce furent ces deux freres qui eurent la gloire de faire paroître dans Venise les plus beaux Ouvrages qu'on y eût encore vûs. Comme la République reconnut leur merite, elle crut ne devoir pas perdre l'occasion de leur donner de l'emploi. Ayant jugé à propos de représenter ce que les Venitiens a-

voient

oient fait de plus glorieux dans la paix & dans la
uerre, on choisit Jean & Gentil pour en faire des
Tableaux dans la grande sale du Conseil, où l'on
t travailler un certain VIVARINO qui étoit alors en
éputation, afin qu'à l'envi les uns des autres ils s'ef-
orçassent à mieux faire.

Le sujet qu'on leur proposa, fût ce qui se passa
Venise lors que le Pape Alexandre III. s'y retira
urant la cruelle persecution que lui fit l'Empereur
Frederic Barberousse.

Aprés la mort subite d'Adrian IV. arrivée l'an 1159.
Alexandre III. ayant été élû par les Cardinaux con-
re le consentement de l'Empereur, il se forma aussi-
ôt dans l'Eglise un schisme qui dure seize ans, pen-
dant lequel on vit trois Antipapes * se succeder
es uns aux autres, & posseder la Chaire de S. Pier-
e, qu'Alexandre seul avoit droit de remplir. Car
'Empereur ayant fait élire Octavian Citoyen Ro-
main, & confirmer son élection dans une assemblée
de Prelats tenuë à Pavie, cet Antipape prit le nom
de Victor IV. & monté sur un cheval blanc fut con-
duit en triomphe par toute la Ville, & proclamé
Souverain Pontife.

Certes quand je pense aux diverts troubles qui ont
successivement agité l'Italie, & de quelle maniere les
guerres & les desordres ont renversé tout ce qu'elle
avoit reçû autrefois de grand & de magnifique; je ne
puis que je ne déplore ses malheurs & ses disgraces, &
que je ne regrette ce qu'elle a perdu dans la destru-
ction & le bouleversement de tant de Palais & de vil-
les entieres, où nous eussions pû voir encore aujourd'-
hui des marques de l'ancienne grandeur Romaine.

Car ce fut au commencement de ce schisme que
Milan fut rasée par l'Empereur Frederic, & cette
ville si puissante & si riche qui commandoit à tous
ses voisins, fut détruite de fond en comble. Il est
vrai que la grandeur de sa fortune & l'excés de ses
pros-

* Victor IV. Paschal III. & Caliste III.

prosperitez l'avoient renduë si superbe, qu'elle traitoit toutes les autres villes avec mépris; & que l'orgueil de ses habitans avoit déja donné sujet à l'Empereur de leur faire la guerre, & de les châtier par de grands tributs qu'il leur imposa, aprés les avoir défaits proche le lac d'Ise, & contraints de souffrir sa domination, l'an 1160.

Cependant au lieu de devenir plus sages par les maux qu'ils avoient endurez, le déplaisir de se voir privez de leur ancienne liberté entretenoit dans leurs cœurs une si forte haine contre Frederic, qu'un jour l'Imperatrice sa femme ayant eu la curiosité d'aller à Milan pour voir cette ville si fameuse; les ressentimens du peuple se réveillerent de telle sorte dans leur ame, & toute la ville s'émût d'une si horrible maniere contre cette Princesse; que l'ayant prise, ils la mirent sur une Anesse, le visage tourné du côté de la queuë, qu'ils lui donnerent en main au lieu de bride: & en cet état la promenerent par toute la ville. Mais une si haute insolence ne demeura pas long-temps impunie: car l'Empereur justement irrité de l'affront fait à sa femme, les ayant assiegez & forcez de se rendre, rasa leur ville jusqu'aux fondemens, & à peine épargna-t-il les Eglises. Ainsi ces miserables peuples furent contraints de s'enfuir comme des vagabonds; & regardant avec larmes la désolation de leur ville, reconnurent la grandeur de leur faute per l'excés de leur châtiment.

Et parce que Frederic ne crut pas pouvoir réparer l'injure faite à l'Imperatrice, qu'en couvrant d'opprobre & d'infamie la memoire de ces peuples, il fit labourer la ville par des bœufs, comme un champ de terre, où par indignation il fit semer du sel au lieu de bled. Il y a même des Auteurs * qui ont écrit qu'aprés tout cela, ceux qui furent pris ne purent sauver leur vie, qu'à cette condition honteuse qu'ils tire-

* Krantzius lib. 6. hist. Sax.

reroient avec les dents une figue du derriere de l'A-
esse sur laquelle ils avoient mis l'Imperatrice ; & il
en eut qui aimerent mieux souffrir la mort qu'une
grande ignominie. C'est de là qu'est venu cette
orte d'injure qui se pratique encore aujourd'hui par-
mi les Italiens ; lors qu'en se montrant un doigt entre
deux autres, ils se disent par moquerie : *voilà la figue.*
Néanmoins de la maniere qu'ils prononcent cette rail-
lerie, il semble qu'ils lui veulent donner un autre
sens encore moins honnête.

Mais pour revenir à ce qui regarde le Pape Alex-
andre, aprés avoir été contraint de quitter l'Italie,
de passer en Sicile, de venir en France, & de re-
tourner à Rome ; enfin il fut obligé d'en sortir pour
se sauver à Venise, où il demeura quelque-temps dé-
guisé dans un Monastere en qualité de Cuisinier. Ay-
ant été reconnu, le Duc & le Senat furent le pren-
dre, & le conduisirent dans l'Eglise de S. Marc avec
grande solemnité. C'est cette action qui fait le sujet
d'un des Tableaux que Jean Bellin peignit dans la
sale du Conseil.

Or comme l'Empereur eût appris qu'Alexandre étoit
à Venise, il dépêcha des Ambassadeurs pour demander
qu'on le mît entre ses mains. Mais les Venitiens s'é-
tant déclarez pour le Pape, il envoya aussi-tôt con-
tre eux une armée navalle, dont il donna le com-
mandement à Othon son fils, avec ordre toutefois de
ne pas s'engager dans un combat qu'il ne l'eût joint.
Ce Prince enflammé de cette ardeur de jeunesse, qui
fait souvent faire des Actions précipitées, n'eut pas
assez de patience pour attendre son pere, il livra la
bataille aux Venitiens sur la mer Adriatique, où
ayant été vaincu, il demeura prisonnier.

Cette disgrace obligea Frederic à faire la paix a-
vec le Pape : & Ziano alors Duc de Venise en fut
le médiateur.

L'on voyoit donc d'un côté de la sale le premier
Tableau que Gentil Bellin y fit, où il représenta le
Pape

Pape qui donnoit au Doge un cierge beni, pour porter dans la ſolemnité des Proceſſions qui ſe firent alors. Là il peignit la Place & le Palais de S Marc. D'un côté on voyoit quantité de Prelats qui environnoient le Pape, & de l'autre le Doge accompagné des Senateurs & de la Nobleſſe.

Dans un autre Tableau il repréſenta d'un côté, comme l'Empereur reçût favorablement les Ambaſſadeurs de Veniſe; & de l'autre il fit voir ce même Empereur tout en colere qui ſe prépare à faire la guerre. Cet Ouvrage étoit d'autant plus agréable, qu'il étoit rempli de pluſieurs figures & de divers bâtimens fort bien mis en perſpectives.

Ce Peintre repréſenta dans le Tableau ſuivant comme le Pape exhorte le Doge & la Nobleſſe à ſe bien défendre, lors que pour réſiſter à l'Empereur ils équipperent à frais communs un armement de 30. galeres. Alexandre paroiſſoit aſſis dans la place de S. Marc, environné de pluſieurs, & d'une affluence de peuple.

Dans un autre Tableau il peignit le Doge couvert de ſes armes, qui accompagné de pluſieurs Soldats, va recevoir la benediction du Pape. Ce Tableau fut eſtimé un des plus excellens que Gentil eût fait, tant pour l'expreſſion du ſujet, que pour la diſpoſition des figures. Néanmoins celui qui ſuivoit, & où il avoit repréſenté le combat naval donné entre l'Empereur & les Venitiens, ne fut pas moins admiré de tout le monde. Car il faiſoit voir les galeres de Veniſe qui attaquoient celles de l'Empereur. On remarquoit la forme des vaiſſeaux, la multitude des ſoldats & des matelots; leurs manieres differentes de combattre & d'agir; le mouvement de la mer, la fureur des vagues, l'agitation des navires, le débris des mâts, des rames & des cordages, la chûte des morts, la fuite des vaincus, la douleur des bleſſez, le courage des victorieux, & généralement tout ce qu'il y a de remarquable dans une pareille oc-

casion, où la differente fortune des deux partis i donnoit lieu d'exprimer une infinité de diverses 1oses.

Dans le Tableau suivant, il peignit de quelle maere le Pape reçût le Doge lors qu'il revint victoeux. On voyoit comme Alexandre lui donna une igue d'or pour épouser la mer, ce qu'ont fait de1is tous ses successeurs pour marque de la veritale & perpetuelle domination que les Venitiens aoient légitimement meritée sur cet Element. Dans n autre endroit de ce même Tableau, le jeune Othon aroissoit à genoux devant le Pape, que plusieurs Carinaux & Prelats environnoient. Le Doge étoit un peu côté accompagné de ses Capitaines & de ses Solats. Quoi que le Peintre n'eût représenté dans cet- histoire que les poupes de quelques galeres, on e laissoit pas néanmoins de reconnoître celle du iénéral, où il avoit mis tout au haut une Victoire ui avoit une Couronne sur la tête & qui tenoit un ceptre dans sa main.

Ces Peintures ornoient un des côtez de la grane Sale du Conseil, & l'autre côté étoit peint de 1 main de Jean Bellin, horsmis quelques Tableaux ue le Vivarino y fit pour continuer l'histoire de ;entil, & qui sont ceux-ci.

Le premier représentoit le Pape dans sa chaise enironné de plusieurs Senateurs. Le Prince Othon éoit à ses pieds, qui s'offrant d'aller lui-même trouer l'Empereur son pere pour le porter à faire la aix, s'engage par serment de revenir bien-tôt se iettre entre les mains du Pape & des Venitiens.

La Peinture qui suivoit celle-là, faisoit voir com1e Othon étant arrivé auprés de Frederic se jette à es genoux & lui baise la main; & l'on remarquoit ur le visage de l'empereur avec combien de joye il eceveit son fils. Cet Ouvrage étoit embelli de pluieurs bâtimens & de quantité de Figures qui représntoient au naturel les principaux Seigneurs de Veise qui avoient accompagné le Prince. Le

Le Vivarino ne pût finir que ces deux Tableaux, parce qu'il demeura malade, & mourut peu de temps aprés.

Jean Bellin acheva donc le reste de cette histoire, & dans le Tableau qui suivoit ceux dont j'ai parlé, il représenta le Pape Alexandre dans l'Eglise de S. Marc, lors que Frederic fut enfin contraint de s'humilier devant le Successeur des Apôtres, & de soûmettre à ses pieds cette tête orgueilleuse, qui pendant dix-sept ans avoit si cruellement presecuté le Chef de l'Eglise.

L'on voyoit dans cette Peinture le Pape qui présentoit à Frederic son pied pour le baiser; & l'on dit que ce fut dans ce moment qu'Alexandre voyant l'Empereur à ses pieds, & se souvenant de tant de peines qu'il avoit souffertes, prononça avec quelque sorte de colere & de ressentiment ce Verset d'un Pseaume de David : *Super aspidem & basiliscum ambulabis, & conculcabis leonem & draconem.* A quoi l'Empereur avec une présence d'esprit admirable, un air grave & riant lui répondit, *Non tibi, sed Petro.* Alexandre lui repartit avec plus d'émotion, *Et mihi, & Petro.* Frederic ne repliqua rien pour n'irriter pas davantage le Pape; mais il reçût avec humilité la penitence qu'il lui imposa; & ainsi la paix fut concluë entre eux.

Le Tableau qui représente cette action étoit encore plus beau que les autres, parce qu'on dit qu'il avoit été retouché de la main du Titien disciple de Jean Bellin.

Il y avoit encore trois Tableaux qui suivoient ce dernier. Dans le premier, on voyoit le Pape disant la Messe dans l'Eglise de S. Marc. Dans le second, il étoit représenté au milieu de l'Empereur & du Doge ausquels il donnoit à chacun un ombrelle ou parasol, aprés en avoir reservé deux pour lui. Et dans le dernier Jean Bellin avoit peint comme le Pape accompagné du même Empereur & du Doge, arriv[e]

à Ro-

Rome l'an 1175. & comment le Clergé & le peu-
le vinrent le recevoir.

Jean & Gentil firent plusieurs autres Ouvrages
-és-considerables, desquels néanmoins je ne vous
arlerai point. Je vous dirai seulement que Maho-
ıet alors Empereur des Turcs ayant vû des Por-
raits & quelques autres Tableaux de la main de
ean Bellin, dont un Ambassadeur de Venise lui
voit fait présent, fut si surpris de la beauté de ces
'eintures, qu'il admira comment un homme mor-
el étoit capable de faire un Ouvrage qu'il regar-
oit comme une chose toute divine. Desirant d'en
oir l'auteur & de le faire travailler, il écrivit à la
République, & la pria de le lui envoyer. Mais par-
e que Jean étoit deja fort âgé & que les Venitiens
e vouloient pas se priver d'un si excellent hom-
ne, ils firent partir Gentil, qui aprés avoir fait
lusieurs Portraits pour le Grand Seigneur, en reçût
le trés-grandes recompenses, & retourna à Venise avec
les Lettres de recommandation à la République, qui
ui assigna une pension considerable pendant sa vie.

Pour Jean Bellin il demeura toûjours à Venise
où il finit ses jours aussi-bien que son frere. Gentil
nourut l'an 1501. âgé de 80. ans, & Jean qui le
urvécut en avoit 90.

Je sai bien, dit Pymandre, que beaucoup de sa-
vans hommes ont parlé de Jean avec éloge, entre
autres le Cardinal Bembo & l'Arioste; mais je ne
croi pas avoir jamais rien vû de la main de ces
Peintres, & je pense que leurs Tableaux sont rares
en ces quartiers.

L'on voit, repartis-je, dans le Cabinet du Roi les
Portraits de ces deux freres dans un même Tableau
que Gentil a fait, lors qu'ils étoient encore fort jeunes.

Quand Louis XI. Roi de France alla à Venise on
lui fit présent d'un Christ mort, peint par
Jean Bellin, & qui étoit dans l'Eglise de S. Fran-
çois.

Il y a à Rome dans la Vigne Aldobrandine, une Bacchanale que ce même Peintre avoit commencée pour Alfonse I. Duc de Ferrare; mais sa mort l'ayant empêché de la finir, le Titien y fit un païsage admirable. Il est vrai que les Figures de Bellin paroissent d'une maniere seche auprés de l'Ouvrage du Titien, & on voit que Jean n'avoit pas encore aquis cette tendresse & cette belle façon de peindre, qui depuis a rendu la plûpart des Peintres de Lombardie recommandables.

Cependant ce fut dans ce temps-là qu'il s'établit en Italie deux Ecoles de Peinture qui étoient assez differentes l'une de l'autre, quoi qu'elles eussent de mêmes principes & une fin toute semblable, ne cherchant qu'à se perfectionner davantage. L'une étoit l'Ecole de Venise & de toute la Lombardie; l'autre, l'Ecole de Florence & de Rome. Car bien qu'il y ait encore eû de la difference entre celle de Rome & celle de Florence, ce ne fut néanmoins que du temps de Raphaël que l'Ecole de Rome changea de maniere, & parut comme la plus parfaite & la plus excellente de toutes.

Il y avoit donc à Florence Cosme Rosselli, lequel ayant été appellé à Rome par le Pape Sixte IV. pour peindre sa Chapelle avec plusieurs autres * Peintres, y fit trois Tableaux, où il représenta Pharon englouti par les eaux de la mer rouge, Jesus-Christ prêchant sur le bord de la mer de Tyberiade, & le même Sauveur faisant la Cene avec ses Apôtres.

Et parce que le pape avoit proposé un prix pour celui qui feroit le mieux; Rosselli qui n'étoit ni abondant en inventions, ni savant dans le dessein, pensa qu'il devoit avoir recours à la beauté des couleurs. Il chercha les plus vives, & employa l'azur le plus excellent qu'il rehaussa encore par l'éclat de l'or qu'i

* Alexandre Boticelle, Dominique Ghirlandai, l'Abbe d S. Clement, Luc de Cortone, & Pietre Perugin.

qu'il y mit, s'imaginant bien que le Pape qui n'étoit pas assez connoissant dans le dessein, ne jugeroit de ses Ouvrages que par leur lustre & la vivacité des couleurs. Ce qui arriva en effet : car Sixte ayant fait découvrir les Tableaux de sa Chapelle, ceux que le Rosselli avoit faits le toucherent si fort, que non seulement il les estima incomparablement plus que les autres, mais il obligea même les autres Peintres à retoucher ceux qu'ils avoient faits, voulant qu'ils y missent de l'or & de l'azur afin de les rendre plus semblables à ceux de Rosselli, dont il ne consideroit par les autres parties qui étoient beaucoup au dessous de ce que les autres Peintres avoient fait. Il mourut âgé de 68. ans, l'an 1484.

Voyez-vous, interrompit Pymandre, combien il est important à un Peintre d'employer toûjours des couleurs qui soient bien vives & bien éclatantes ?

Remarquez plûtôt, lui repartis-je, combien il importe à un excellent homme d'avoir pour Juge de son travail des personnes connoissantes, qui sachent en quoi consiste la perfection de l'Art, & qui ne s'arrêtent pas à la superficie des choses.

Il y a peu de gens, reprit Pymandre, capables de cette haute connoissance; & cependant il faut qu'un Peintre fasse des Tableaux qui soient agréables à tout le monde.

Je sai bien, lui dis-je, que tous ceux qui regardent un Ouvrage n'en connoissent pas le mérite. Mais ne m'avoüerez-vous pas qu'il vaut mieux faire quelque chose dont les savans soient satisfaits, que de plaire à une multitude d'ignorans ? Vous savez bien que le Poëte Antimachus ayant assemblé un jour quantité de personnes pour lire en leur présence une piece qu'il avoit composée, & voyant que ses Auditeurs l'avoient tous quitté, à la reserve de Platon : *Je ne laisserai pas*, dit-il, *de continuer ma lecture, parce que Platon vaut tout seul des milliers d'Auditeurs.* En effet un Poëme & un Tableau sont

des productions dont tous les hommes ne savent pas le prix, qui dépend de l'approbation d'un petit nombre de personnes savantes.

Je croi, repliqua Pymandre en riant, qu'en cette autre rencontre le Pape étoit le Platon de ce Peintre, puis que travaillant pour lui, il ne cherchoit qu'à lui plaire, pour recevoir la recompense qu'il en esperoit. Mais je ne veux pas vous interrompre, ni m'engager dans un parti que je ne pourrois soûtenir long-temps avec honneur. Aprés cela Pymandre m'ayant convié de continuer mon discours, je le repris de la sorte.

Dominique Ghirlandai Florentin, fut un de ceux que Sixte IV. employa, & qui dans la même Chapelle où le Rosselli avoit travaillé, fit deux Tableaux. Dans l'un il représenta comme Nôtre Seigneur appella S. Pierre & S. André, & dans l'autre il y peignit la Resurrection du même Sauveur. Il eût pour disciple Michel Ange, & aprés avoir vécu 44 ans, il mourut à Florence l'an 1493.

Je ne m'arrêterai pas à vous parler ni de D. Bartolomeo Abbé de S. Clement, ni d'un Gerardo, ni d'Alexandre Boticelle: je vous dirai seulement qu'André' Verochio fut le premier qui moula les visages des personnes mortes pour en garder la ressemblance, & qu'il eut pour disciples Pietre Perugin & Leonard de Vinci. Ce dernier fut cause que son maître quitta entierement la palette & les pinceaux pour s'attacher tout-à-fait à la Sculpture. Car comme André Verochio travailloit à un Tableau auquel il se faisoit aider par Leonard, celui-ci, quoi que fort jeune, fit un Ange si bien dessiné & si bien peint, qu'il effaçoit tout le reste de l'ouvrage; de sorte qu'André se voyant surpassé par son éleve resolut de ne plus faire de Tableaux.

Il alla à Venise, où la République l'avoit appellé pour faire en bronze une statue équestre qu'elle vouloit élever à la gloire de Barthelemi de Bergame vail-

lan

lant Capitaine. Comme André eut fait le modelle du cheval, & qu'il commençoit à travailler à la statue que l'on devoit poser dessus; quelques-uns des principaux Senateurs formerent une cabale dans le Conseil, pour faire qu'un autre Sculpteur nommé Vellano de Padouë, travaillât à la figure du Capitaine, & qu'André ne fît que celle du cheval. Mais André n'eut pas si tôt appris cette résolution qu'il rompit la tête & les jambes du modelle du cheval qu'il avoit fait, & sans parler à personne sortit de Venise, & s'en alla à Florence. La Seigneurie se trouvant offensée de son procedé, lui fit témoigner son ressentiment, & même usant de menaces, lui fit dire qu'il ne fût pas si hardi que de retourner à Venise, parce qu'elle lui feroit couper le col. A cela André répondit assez galamment, qu'il s'en donneroit bien de garde, sachant qu'il n'étoit pas en leur pouvoir de ratacher la tête d'un homme quand ils l'auroient une fois separée de son corps, & encore une tête telle qu'étoit la sienne. Mais qu'il avoit cet avantage sur eux, qu'il pouvoit rejoindre au corps de son cheval la tête qu'il avoit rompuë; & même y en mettre une beaucoup plus belle. Cette réponse ne déplut pas aux Venitiens: au contraire elle adoucit leur esprit irrité, & s'étant raccommodez avec André, ils lui firent une composition si avantageuse, qu'étant retourné à Venise il acheva son premier modelle, & le jetta en bronze. Il ne put néanmoins finir l'Ouvrage entier; car s'étant échauffée & refroidi en travaillant, il demeura malade d'une pleuresie dont il mourut âgé de 56 ans.

Mais de tous ces anciens Peintres, celui qui a le mieux sû l'Art de la Peinture fut ANDRE' MANTEGNE. Il nâquit à Padouë, & lors qu'il n'étoit encore qu'un enfant qui gardoit les brebis dans la campagne, il prenoit plaisir à dessiner. Comme on l'eût mis sous Jaques Squacione, pour apprendre à peindre, il employa son temps si utilement, que bien-

tôt aprés non ſeulement il ſurpaſſa ſon maître, mais ſe rendit égal aux Peintres les plus ſavans. De ſorte qu'à l'âge de 17. ans il fut choiſi par ceux de Padouë pour faire le Tableau du grand Autel de l'Egliſe de Sainte Sophie.

Entre les Ouvrages qu'il a faits, on eſtime particulierement le triomphe de Céſar, qu'il peignit à Mantouë dans une Salle de Louïs Marquis de Gonzague. Car comme il étoit plus ſavant dans la perſpective que les autres Peintres de ce temps-là, tout ce qu'il peignit étoit deſſiné, & réduit au point de vûë d'une maniere qui n'étoit pas ordinaire alors. Auſſi cette peinture plût ſi fort à ce Seigneur, qu'outre les recompenſes qu'il lui donna, il le fit Chevalier de ſon Ordre.

Ce fut aprés qu'il eût fini ce travail que le Pape Innocent VIII. le fit aller à Rome, où il peignit une petite Chapelle qui eſt à *Belvedere*, mais avec tant de ſoin & tant de plaiſir, que cet ouvrage paroît de miniature. Auſſi s'attachoit-il beaucoup à finir ce qu'il faiſoit, & ſur tout à mettre exactement tous les corps en perſpective. Vous avez pû voir au Palais Mazarin un Chriſt mort qui paroît couché de ſon long, & que l'on voit racourci depuis le deſſous des pieds juſqu'au haut de la tête. Il y a auſſi une Vierge de ſa façon dans le cabinet du Roi; & vous pourriez remarquer dans ce Tableau combien les Peintres de ce temps-là s'attachoient particulierement à finir toutes les parties des corps, & même celles qui ſont dans l'ombre auſſi-bien que celles qui ſont les plus éclairées. Je ne veux pas les priver de la reputation qu'ils ont aquiſe par leurs veilles; mais pourtant les Tableaux des grands Peintres qui ſont venus depuis effacent extrémement leurs Ouvrages

Cependant André Mantegne a merité d'être mi au nombre de ceux qui ont bien diſpoſé les figures qu

qui ont deſſiné correctement, & qui ont exprimé leurs ſujets avec beaucoup de ſcience. Il mourut à Mantouë âgé de 66. ans.

Ce Philippe Lippi qui avoit été Carme, & duquel je vous parlois tantôt, laiſſa un fils nommé PHILIPPE qui fut Peintre comme ſon pere, & qui fit beaucoup d'Ouvrages en divers endroits d'Italie.

Pendant qu'il étoit à Florence, il y eût des Peintres & des Sculpteurs qui allerent en Hongrie travailler pour le Roi Matthias Corvinus. Philippe fut ſollicité d'être de la partie; mais aimant mieux demeurer chez lui que d'aller ſi loin, il ſe contenta de faire quelques Tableaux pour ce Prince, auquel il les envoya avec pluſieurs autres raretez. Ce Roi étoit fils de Jean Huniades, autrefois l'effroi & la terreur des Ottomans & qui dans les foſſez de Belgrade fit mourir un ſi grand nombre de ces Infidelles. Matthias étant parvenu à la couronne de Hongrie, remporta tant de victoires ſur ſes ennemis, qu'il s'aquit la réputation d'un des plus grands Princes de ſon temps. Il avoit une ame vrayement royale, le cœur grand; l'eſprit vif, & le jugement ſolide. Il aimoit les lettres, & les croyoit ſi neceſſaires à former un grand Prince, qu'il eſtimoit que ſans elles il étoit preſque impoſſible, quelque experience que l'on eût, de ſavoir jamais ce que les hiſtoires enſeignent & font voir en peu de temps. C'eſt pourquoi il attiroit de toutes parts auprés de lui des perſonnes ſavantes dans les Sciences & dans les Arts, & prenoit tant de plaiſir à s'entretenir avec eux, qu'il aſſiſtoit ſouvent à leurs aſſemblées.

Si-tôt qu'il avoit quelque moment de loiſir il l'employoit à lire des hiſtoires, s'enfermant pour cela dans cette magnifique Bibliotheque qu'il avoit fait bâtir à Bude où il fit un amas de tous les plus rares & plus excellens livres qu'il pût rencontrer. Et même dans la grande place de la ville il avoit fait faire des boutiques pour toutes ſor-

tes d'Artisans qui venoient là, non seulement d'Italie, mais de tous les autres endroits de l'Europe. Il disoit souvent que la grandeur d'un Roi paroissoit en trois choses; à vaincre l'ennemi commun des Chrétiens, à faire des actions dignes d'être écrites, & à être liberal envers les personnes savantes.

Aussi c'étoit sur ces belles maximes que ce Prince élevoit la gloire de son regne; & par le concours de tant de personnes extraordinaires qui remplissoient sa Cour, il rendit son Royaume si poli & si florissant, qu'on disoit alors que le Roi Matthias avoit fait d'un Royaume de plomb, un Royaume d'or. Mais lors qu'il pensoit à rendre sa vie encore plus illustre en faisant une guerre trés-sanglante contre le Turc, il mourut d'une apoplexie dans la 56. année de son âge, aprés avoir glorieusement regné trente-six ans.

La nouvelle de sa mort fit cesser plusieurs Ouvrages que l'on faisoit pour lui à Florence: & ce Gerardo dont je vous ai parlé ayant achevé quelques Miniatures qu'il avoit commencées pour ce Prince, Laurens de Medicis les acheta avec d'autres pieces de Sculpture & de Peinture qu'on avoit faites pour envoyer en Hongrie. Ce Philippe, aprés avoir vécu 45. ans, mourut à Florence le 13. Avril 1505.

Mais il faut que je vous parle de Bernardin Pinturicchio qui a peint dans la Librairie du Dome de Siene l'histoire du Pape Pie II. appellé auparavant Eneas Sylvius.

Le Cardinal François Picolomini son Neveu qui depuis fut aussi Pape, & porta le nom de Pie III. fit faire cet ouvrage qui est considerable non seulement à cause des sujets qui sont historiques & instructifs, mais parce que Raphaël en fit la plûpart des desseins. Quoi qu'il fût fort jeune en ce temps-là, & qu'il travaillât encore avec le Pinturicchio sous Pietre Perugin leur maître, on ne laisse pas d'y reconnoître beaucoup de cette facilité & de cette grace qui paroît

roit dans toutes les choses que Raphaël a faites & qui rendent ceux-ci trés-agréables. Et de vrai ils me plurent si fort en les voyant qu'il me semble les avoir encore devant les yeux, tant ils s'imprimerent alors fortement dans ma memoire. Mais je ne vous en parlerai pas de crainte de vous ennuyer, ayant d'ailleurs assez d'autres choses à vous faire remarquer.

Je vous prie, me dît Pymandre, que cela ne vous empêche pas d'en rapporter quelque chose: car je ne doute pas que le recit de ces Peintures ne soit trés-agréable & trés-divertissant.

Je vous dirai donc, repris-je, puisque vous le souhaitez ainsi, que dans le premier Tableau le Pinturicchio a traité deux sujets; l'un est la naissance d'Eneas en l'an 1405. L'on y voit son pere Sylvius Picolomini & sa mere Victoria représentez au naturel. Mais pour mieux vous expliquer ces Peintures il faut que je vous marque succinctement quelque chose de la vie d'Eneas Sylvius.

Comme il avoit un naturel admirable pour toutes les Sciences, il étoit encore fort jeune lors qu'il composa plusieurs livres de poësies Latines & Italiennes. Aprés s'être rendu savant dans les belles Lettres, il se mit à apprendre le droit, mais il quitta cette étude pour accompagner Dominique Capranicus lors qu'il passa par Siene pour aller au Concile de Bâle se plaindre du Pape Eugene qui lui avoit refusé le chapeau de Cardinal, dont le Pape Martin l'avoit honoré. On voit dans ce Tableau comme le Cardinal Capranicus & Eneas sont en chemin, & comme ils passent les Alpes couvertes de neiges & de glaçons.

Lors qu'Eneas fut arrivé à Bâle, & qu'il eut fait connoître son mérite & sa grande capacité, il ne demeura pas long-temps sans emploi; car s'étant attaché à l'Evêque de Novarre, & ensuite au Cardinal de Sainte Croix, il alla en Flandre avec celui-ci. Etant

de retour à Bâle il fut choisi pour Secretaire du Concile qui se servit de lui dans les négociations les plus importantes.

L'on voit dans le second Tableau de cette Librairie comme le Concile l'envoye en qualité de Legat à Strasbourg, à Trente, à Constance, à Francfort, & à la Cour du Duc de Savoye.

Vous savez bien qu'Amedée Duc de Savoye aprés la mort de sa femme quitta le titre de Duc, & laissa le gouvernement de ses Etats à Louïs son fils; que s'étant retiré dans un lieu nommé Ripaille situé sur le lac de Lausane, avec douze anciens Chevaliers, il s'y établit comme dans une espece d'hermitage. Là ils gardoient toutes les apparences exterieures de Solitaires fort dévots. Cependant c'étoit un sejour agréable où ils faisoient bonne chere, & vivoient d'une maniere si délicieuse, que de là est venu le mot de *faire ripaille*; pour dire faire une grande chere.

Le Concile de Bâle ayant donc déposé Eugene, élût en sa place ce Duc de Savoye. Il se nomma Felix, & ayant choisi Eneas pour son Secretaire, il l'envoya en qualité de son Nonce Apostolique vers l'Empereur Frederic III. Cette Légation fait le sujet du troisiéme Tableau que le Pinturicchio a peint dans cette Bibliotheque.

L'esprit & l'humeur d'Eneas furent si agréables à Frederic qu'il l'arrêta auprés de lui, lui donna la couronne de Poëte, & le fit l'un de ses Secretaires & Conseillers d'Etat. Aussi Eneas faisoit paroître tant d'intelligence dans les affaires les plus difficiles où il étoit employé, qu'il passoit pour un des plus grands hommes de ce temps-là. C'est dans le quatriéme Tableau que le Peintre a représenté comme l'Empereur l'envoya vers le Pape Eugene. Ses amis firent ce qu'ils purent pour le dissuader de ce voyage, parce qu'ils craignoient qu'ayant combatu comme il avoit fait dans le Concile l'autorité d'Eu-

d'Eugene, ce Pape n'en eût du ressentiment & ne le fit emprisonner quand il seroit à Rome. Mais la crainte de ses amis n'en fit naître aucune dans son ame. Il fut trouver le Pape, se présenta devant lui avec un courage intrépide, & lors qu'il eût justifié sa conduite par un discours trés-éloquent, il traita du sujet de son Ambassade.

Aprés la mort d'Eugene il fut nommé à l'Evêché de Trieste par le Pape Nicolas V. & ensuite à celui de Siene.

Dans le cinquiéme Tableau on voit comme Frederic voulant aller à Rome se faire couronner Empereur, il envoya Eneas à Talamone qui est un port de mer sur l'Etat des Sienois, pour recevoir l'Imperatrice Eleonor qui venoit de Portugal.

La sixiéme histoire représente Eneas qui reçoit les ordres de l'Empereur pour aller vers le Pape Calixte IV. le porter à faire la guerre au Turc. L'on voit dans un endroit de ce Tableau le même Pape qui l'envoye traiter de la paix entre les Sienois, le Comte de Petigliano & d'autres Seigneurs, laquelle ayant été concluë on resolut de porter les armes du côté d'Orient & ce fut alors qu'Eneas étant retourné à Rome reçût du Pape le chapeau de Cardinal.

Dans le septiéme Tableau on remarque comme aprés la mort de Calixte, Eneas fût élû Pape, & nommé Pie II. l'an 1458.

Lors que la mort de Calixte arriva, Eneas étoit aux bains de Viterbe où il avoit commencé de travailler à l'histoire de Boheme. Mais il quitta les bains & les livres pour se rendre promtement à Rome & se trouver à la création d'un nouveau Pape. Sa présence étant desirée universellement de tout le monde, chacun fut au devant de lui, & bien-tôt aprés il fut élevé à la dignité de Souverain Pontife.

Aprés avoir rendu graces à Dieu de sa promotion, & donné ordre aux choses qui regardoient l'Etat Ecclesiastique, il tourna toutes ses pensées à la paix

& à l'avancement des affaires de la Chrétienté. Il convoqua un Concile Oecumenique dans la ville de Mantouë pour porter les Princes Chrêtiens à faire la guerre aux Infideles. Cette action fait le sujet du huitiéme Tableau, où le Peintre a représenté comme Louïs Marquis de Gonzague le reçoit avec une magnificence extraordinaire.

La Canonisation qu'il fit de Sainte Catherine de Siene Religieuse de l'Ordre de S. Dominique, est peinte dans le neuviéme Tableau. Et dans le dixiéme qui est le dernier, on y voit la mort de ce Pape, laquelle arriva à Ancone le 16. Août 1464. lors qu'ayant par ses soins composé une puissante armée de toutes les forces de la Chrétienté, il en attendoit la jonction pour la faire partir. Le Peintre a représenté comment un Hermite de Camaldoli homme de sainte vie, voit dans le même moment que le Pape meurt, les Anges qui portent son ame dans le Ciel.

Outre celá il a peint le convoi qui se fit du corps de Pie, lors qu'on le transfera d'Ancone à Rome, où il a mis une infinité de Prelats & de Seigneurs qui regrettent la mort d'un si grand Pape.

Ce qu'il y a dans tout cet Ouvrage de plus digne d'être remarqué, c'est la quantité de personnes que le Pinturicchio a peint au naturel qui vivoient de ce temps-là. Et pour ce qui est de la Peinture elle est considerable par le soin qu'il a eû de finir beaucoup ses figures, de n'employer que des couleurs fines & éclatantes, & encore de les enrichir d'or dont il a relevé les draperies.

Comme le Pinturicchio avoit travaillé à Rome avec Pietre Perugin du temps du Pape Sixte, il s'étoit fait connoître à Dominique de la Rovere Cardinal de Saint Clement : ce fut ce qui lui donna occasion de faire plusieurs Ouvrages dans le Palais de ce Cardinal. Il fit quelques Tableaux à *Belvedere* sous le Pontificat d'Innocent VIII. Entre autres il peignit

uns

une * loge où il repréſenta les villes de Rome, de Milan, de Genes, de Florence, & pluſieurs autres, & les accompagna de païſages faits de la même maniere que les Flamands travailloient alors; car ces ſortes d'Ouvrages n'étoient pas encore en uſage parmi les Italiens. Néanmoins comme cela parut une choſe nouvelle, tout le monde en fut aſſez ſatisfait. Il fit pluſieurs autres Peintures dans le Vatican pendant le Siege d'Innocent; & lors qu'Alexandre VI. eût ſuccedé à Innocent, il choiſit le Pinturicchio pour peindre les appartemens où il demeuroit d'ordinaire, & ceux de la Tour Borgia.

Ce Peintre, pour plaire davantage aux perſonnes qui ne connoiſſent pas l'excellence de cet Art, faiſoit de relief tous les ornemens de ſes peintures, & outre cela les enrichiſſoit d'or, afin que ces Tableaux euſſent & plus de force & plus d'éclat, & même quand il repréſentoit des bâtimens, il les faiſoit relevez comme s'ils euſſent été de baſſe taille. Je vous laiſſe à juger de l'effet que cela pouvoit faire, lors qu'on voyoit des choſes qui au lieu de paroître fort éloignées, avançoient beaucoup plus que les figures qui étoient peintes ſur le devant du Tableau.

Cependant il acheva de la ſorte pluſieurs Ouvrages pour Alexandre VI. qui lui fit peindre ſon hiſtoire dans un appartement bas qui regarde ſur le Jardin du Vatican. Ce fut là qu'il repréſenta au naturel quantité de perſonnes de marque; entre autres Iſabelle Reine d'Eſpagne, le Comte de Petigliano, Jean Jaques Trivulce, & Ceſar Borgia: & ſur la porte d'une des chambres il peignit dans un même Tableau Julie Farneſe en Vierge, & Alexandre qui l'adoroit.

Je pourrois vous parler d'une infinité d'autres Peintures que le Pinturicchio a faites en divers lieux d'Italie, mais comme cela ne vous ſeroit qu'ennuyeux, je les paſſerai ſous ſilence, & vous di-

* Les Italiens nomment *loges* les galeries ou corridors qui ſervent à communiquer à divers appartemens.

dirai ſeulement la cauſe de ſa mort, comme une choſe curieuſe à ſavoir.

Etant à Siene, les Religieux de Saint François qui deſiroient avoir un Tableau de ſa façon, lui donnerent une chambre chez eux pour travailler ; & pour le loger plus commodément ils prirent ſoin d'en ôter tous les meubles, hormis une vieille armoire qui leur ſembla trop difficile à tranſporter. Le Pinturicchio qui étoit naturellement fantaſque, s'en trouvant embarraſſé ſe plaignit ſi ſouvent de l'incommodité qu'il en recevoit, qu'enfin les Religieux réſolurent de la mettre ailleurs. Mais en voulant la changer de place il s'en rompit une piece dans laquelle il y avoit 500. écus d'or cachez. Cela ſurprit tellement le Pinturicchio, & lui cauſa un tel déplaiſir de n'avoir pas découvert & profité de ce treſor, que ne pouvant penſer à autre choſe, ni oublier cette perte qu'il croyoit avoir faite ; il en mourut de déplaiſir environ l'an 1513. âgé de 59. ans.

Il faloit, dît alors Pymandre, que ce Peintre eût beaucoup d'amour pour l'or : & je ne m'étonne plus qu'il prit tant de plaiſir à le voir briller dans ſes Ouvrages, où il y avoit ſans doute plus de richeſſe que de ſcience. Car il eſt bien rare qu'un homme qui aime ſi fort les biens de la terre, ait autant de paſſion pour les biens de l'eſprit.

Je n'ignore pas, lui repartis-je, qu'il ne ſoit difficile d'avoir deux grandes paſſions à la fois, & qu'il ne faille que celle qui nous doit porter à devenir ſavans, commande à toutes les autres : mais je ſai bien auſſi qu'il n'y a guere de perſonnes exemtes de l'amour des richeſſes ; & que bien des hommes les recherchent pour eux-mêmes, dans le temps qu'ils enſeignent aux autres à les fuir & à les mépriſer. Néanmoins je vais vous faire voir que s'il y a eû des Peintres capables de ſe faire mourir par avarice, il y en a eû d'aſſez jaloux de leur gloire, pour mourir ſeulement de la douleur qu'ils ont eue, lors qu'ils

ont

nt cru que leur réputation étoit diminuée par cele d'un autre.

FRANÇOIS FRANCIA de Bologne fut un de ceux-ci. Quoi qu'il eût une naissance fort médiocre, il avoit néanmoins l'ame belle & les sentimens généreux. D'abord il apprit à travailler d'Orfevrerie & à peindre d'émail sur les métaux. Ensuite il se mit à graver des coins pour faire des médailles, à quoi il réüssit si bien qu'il se rendit un des plus recommandables en cet Art. Néanmoins comme il avoit l'esprit capable de plus grandes choses, il ne pût s'arrêter à un travail où il se voyoit borné, & où il n'avoit pas d'autre occasion de faire connoître son genie, qu'en gravant des portraits. Il voulut donc s'adonner à peindre. Dessinant fort bien & ayant pour amis les meilleurs Peintres de ce temps-là, il se fit bien-tôt instruire de quelle maniere il faut employer les couleurs. Il étoit âgé pour lors d'environ 40. ans, mais ni son âge, ni les difficultez qu'il y a de se rendre parfait dans cet Art, ne le rebuterent point; au contraire, il travailla avec tant de vigilance & d'amour, qu'il se rendit en peu de temps un des plus excellens Peintres d'Italie.

Je ne vous parlerai point de tous les Tableaux qu'il a faits. Je vous dirai seulement que pendant qu'il travailloit dans son pays; qu'il y goûtoit un doux repos, & joüissoit de la gloire qu'il s'étoit aquise par ses études, Raphaël d'Urbin possedoit dans Rome toute l'estime & toute la réputation qu'un excellent Peintre peut aquerir; de sorte que tous ceux qui venoient rendre visite à Francia ne l'entretenoient d'autre chose que du mérite & des ouvrages de Raphaël. Et comme chacun est bien aise de loüer son païs, ceux de Bologne qui alloient à Rome ne manquoient pas aussi de dire à Raphael mille biens de Francia, & de faire valoir l'excellence de ses Peintures. Ainsi les amis de ces deux grands hommes leur donnoient moyen de se connoître par les images qu'ils

qu'ils en faisoient ; & même ils leur firent concevoir une estime si particuliere l'un pour l'autre qu'ils s'écrivirent, & se lierent d'une amitié trés-forte.

Francia entendant toûjours parler des Tableaux de Raphaël avoit une extrême passion d'en voir ; mais étant déja vieux & incommodé il ne pouvoit se résoudre à sortir de Bologne où il vivoit avec beaucoup de douceur, pour aller jusques à Rome dont il craignoit les incommoditez du chemin.

Or il arriva une rencontre qui le réjouït extrémement, parce qu'elle lui donnoit moyen de bien voir ce qu'il avoit tant de fois souhaité. Raphael ayant fait un Tableau de Sainte Cecile pour mettre dans une Chapelle à Pologne, il l'adressa au Francia comme à son ami, le priant de vouloir se donner la peine de le placer, & même de corriger les défauts qu'il y verroit.

Aussi-tôt Francia tira le Tableau sa caisse avec une joye qui ne se peut exprimer, & le mit dans un jour commode pour le bien voir. Mais il n'eut pas jetté les yeux dessus, que rempli d'admiration, & surpris d'étonnement, il connut combien il étoit inferieur à Raphaël. Il est vrai que cet Ouvrage est un des plus beaux que Raphaël ait faits. De sorte que le pauvre Francia tout confus & à demi mort de voir un Tableau dont la beauté surpassoit si fort tous ceux qui sortoient de sa main, & qu'il voyoit autour de lui comme obscurcis par l'éclat de celui-là, le fit porter dans l'Eglise de S. Jean au lieu où il devoit être posé.

Et parce qu'il lui sembla qu'il ne savoit plus rien dans l'Art de la Peinture, lui qui avant cela avoit une si bonne opinion de son savoir, & que de plus son âge trop avancé lui ôtoit toute esperance de rien apprendre davantage ; il s'abandonna tellement à la douleur, que s'étant mis au lit à quelques jours de là, il ne fit plus que languir, & mourut quelque temps aprés de melancholie, l'an 1518. âgé de 68. ans.

J'ad-

J'admire, me dît alors Pymandre, les divers mouvemens des hommes & leurs differentes inclinations, même dans ce qui regarde une semblable profession. Vous voyez qu'en l'un l'avarice l'excitoit à travailler, & qu'en l'autre le desir de surpasser tous ceux de sa profession, étoit ce qui lui donnoit de l'émulation. Il est vrai que ce dernier me paroît digne de quelque loüange, puisque l'ambition servoit à la grandeur de son Art : mais l'autre faisoit servir l'Art à la passion qu'il avoit pour les richesses.

Cependant, poursuivis-je, n'admirez-vous pas aussi comment les hommes arrivent souvent à un même but par des chemins differens. Il y en a que l'amour de la gloire conduit par des voyes plus belles & plus honnêtes ; le desir du gain ou la crainte de la pauvreté mene les autres par des sentiers plus détournez & des routes plus obscures, & tous ne laissent pas néanmoins d'arriver au lieu qu'ils se sont proposez, beaucoup de personnes même ayant acquis du merite & du savoir en cherchant seulement à se tirer de l'indigence.

C'est ce qu'on a remarqué dans PIETRE PERUGIN, qui étant sorti de Perouse sa patrie dans un état extrémement pauvre & dépourvû de tout secours, s'en alla à Florence où n'ayant pas seulement un lit pour se coucher, il prit une si forte résolution de se perfectionner dans la Peinture dont il avoit déja quelques commencemens, qu'il passoit les jours & les nuits à étudier. Aussi aquit-il par ce moyen une si forte habitude à travailler, qu'il ne pouvoit être un seul moment sans s'occuper à dessiner ou à peindre. Comme il avoit beaucoup souffert dans la necessité où il s'étoit trouvé, il avoit sans cesse devant les yeux l'image affreuse de sa misere passée ; ainsi pour n'y retomber pas il faisoit des choses qu'il n'auroit peu-être jamais entreprises s'il eut eû moyen de s'entretenir d'ailleurs.

C'est

C'eſt pourquoi il eſt arrivé ſouvent que les biens & les commoditez de la vie ont fermé le chemin de la Vertu à des eſprits capables de grandes choſes. Au lieu que la pauvreté les y auroit conduits avec honneur.

Or ce fut la crainte d'être pauvre & le deſir d'aquerir du bien qui donnerent tant de courage à Pietre Perugin, qu'il ſe perfectionna dans ſon Art; & fut un de ceux qui firent les plus beaux Ouvrages de ſon temps. Il eſt vrai qu'il paſſa les bornes d'une légitime prévoyance, & que ſon trop grand amour pour les richeſſes ſouilla ſon ame, & ternit beaucoup ſa réputation. Car quoi qu'il eût aſſez d'affection pour la Peinture, on peut dire néanmoins qu'elle n'étoit chez lui que la ſervante des richeſſes dont il étoit lui-même l'eſclave. C'eſt pourquoi bien qu'on fit état de ſes Tableaux & qu'ils fuſſent en grande recommandation, on n'avoit pas pour lui toute l'eſtime qu'on auroit eüe, étant tellement attaché au gain & à l'interêt, qu'il eût fait toutes choſes pour avoir de l'argent qui étoit ſon Idole. Auſſi dit-on qu'il ne connoiſſoit guere d'autre Divinité, & que ne croyant point d'autre vie aprés celle-ci, il ne cherchoit qu'à établir toute ſa fortune ſur la terre. Les grands ſoins qu'il y apportoit lui firent aquerir beaucoup de biens en peu de temps. Sa plus grande dépenſe étoit pour ſa femme. Etant jeune & belle il l'aimoit avec beaucoup de paſſion, & ſe plaiſoit ſi fort à la voir brave, qu'il prenoit ſoin lui-même de la parer.

Je ne ſai pas ſi ſon amour & tous ſes ſoins réüſſiſſoient fort bien auprés d'elle; mais je ſai bien qu'il ne fut pas trop aimé de ceux da ſa profeſſion, particulierement de Michel-Ange avec lequel il avoit toûjours quelque differend.

Quant à ſes Ouvrages il y en a une infinité en Italie, & même vous pouvez en avoir vû à Paris. Il fit un Saint Sebaſtien pour un Bourgeois de Florence, qui le vendit depuis au Roi François I. 400

du

lucats d'or, & qui étoit estimé un de ses meilleurs Ouvrages.

Parmi les Tableaux du Roi il y a un S. Jerôme de sa façon. Sa maniere est seche, mais pourtant meilleure que celle de Verochio qui étoit son maître. Il a fait de grandes compositions d'histoires, & l'on voit des tapisseries trés-belles & trés-riches qui sont de son dessein.

Ce qui a le plus honoré sa memoire est d'avoir eu pour disciple Raphaël d'Urbin. Enfin aprés avoir vécu 78. ans. il mourut l'an 1524.

Il y avoit alors dans toutes les villes d'Italie une infinité de savans hommes, qui sembloient disputer les uns aux autres l'avantage de peindre le mieux. Je serois trop long si je m'arrêtois à vous parler de tous ceux qui entroient en lice: car comme le nombre en étoit fort grand, beaucoup sont demeurez bien loin derriere les autres, qui n'ont eû que l'honneur de s'être voulu signaler par leur courage. On voyoit à Verone FRANÇOIS TURBIDO, dit LE MORE, qui a fait de fort beaux portraits. Il mourut en 1521. âgé de 81. an.

Il y avoit aussi à Cortone un LUC SIGNOERLLI, qui peignit à Rome dans la Chapelle du Pape Sixte, deux Tableaux que l'on estimoit beaucoup plus que ceux des autres Peintres dont je vous ai parlé.

Mais de tous ceux qui ont paru en ce temps-là, il n'y en a point qui ait possedé une si parfaite connoissance de la Peinture que LEONARD DE VINCI, & je ne sai pas même si depuis lui il y en a eû d'aussi savans dans la théorie de cet Art. Jamais homme ne reçût du Ciel tant de graces ensemble. Il étoit bien fait de corps & beau de visage, & avec cela il conservoit un air noble & gracieux; mais sur tout il avoit l'ame belle & l'esprit rempli de sentimens hauts & élevez. Il étoit si fort & si robuste quil n'y avoit point de mouvement, pour rapide qu'il fût, qu'il n'arrêtât. On dit que d'une main il tournoit en façon de vis le ba-

batant d'une cloche, & ployoit un fer de cheval comme s'il n'eût été que de plomb. Ayant un amour particulier pour les plus beaux Arts, il apprit en peu de temps la Musique, & à joüer de divers instrumens. Il aimoit la Poësie & faisoit fort bien des vers; & pour n'ignorer rien de tout ce qu'un jeune homme peut savoir, il s'exerça à monter à cheval & à tirer des armes. Dans toutes ces choses où il ne s'adonnoit que comme en passant, il y réüssit néanmoins si bien qu'il surpassa de beaucoup ceux même qui en faisoient une entiere profession.

Il étudia avec grand soin l'Anatomie & les Mathematiques, particulierement la Géometrie & l'Optique, comme des parties essentielles à la Peinture. Il s'appliqua aussi à l'Architecture, & travailla fort bien de Sculpture. Mais à mesure qu'il s'instruisoit dans les Sciences & dans les Arts pour se faire grand Peinture, il formoit ses mœurs, & faisoit provision de vertus pour devenir un fort honnête homme. Aussi avoit-il une maniere de traiter avec le monde si douce & si agréable, qu'il charmoit tous ceux qui converſoient avec lui.

Tant de rares qualitez le firent bien-tôt connoître dans l'Italie; & Loüis Sforce, dit le More, alors Duc de Millan, & amateur des beaux Arts, l'appella auprés de lui, où il travailla à plusieurs Ouvrages.

Ce Duc composa une Academie de Peintres & d'Architectes, dont Leonard eut la direction; & parce qu'il étoit bon ingenieur, & savant dans les Mechaniques, ce fut par son moyen & sous sa conduite que l'on fit ce Canal qui amene les eaux de l'Adda jusques à Milan; ce qui avoit jusques alors paru une entreprise, non seulement trés-difficile, mais comme impossible. Cependant il surmonta toutes les difficultez que d'autres y avoient rencontrées, & trouva le moyen de faire monter & descendre les vaisseaux par dessus les montagnes & dans les vallées.

Il étoit grand observateur des choses naturelles, &

e les confideroit pas feulement pour les repréfen-
r mieux dans fes Ouvrages, mais pour en con-
oître les caufes. En philofophant ainfi fur toutes
rtes de fujets, il s'aquit une connoiffance fi par-
ite de fon Art, qu'il a furpaffé tous les Peintres
ui avoient été avant lui, & a laiffé à la pofterité
es témoignages de fon grand efprit & des marques
e fes continuelles études. Vous avez peut-être vû
e qu'il a écrit fur la Peinture dont je vous parlois
ntôt, & qu'on a donné depuis quelque temps au
ublic. Il avoit fait outre cela plufieurs autres trai-
ez qui ont été perdus aprés fa mort, ou qui font en-
e les mains de perfonnes qui les gardent fecretement.
Mr. Jabac qui a travaillé fi heureufement à faire
n amas trés-confiderable de Tableaux rares & ex-
ellens, dont l'on peut dire qu'il a enrichi la Fran-
e & orné le cabinet du Roi, a fait auffi un recueil
'un trés-grand nombre de deffeins de la main des
eilleurs Maîtres. Il y en a entre autres plufieurs qui
nt de Leonard, & qu'il conferve cherement. Parmi
s Tableaux du Roi l'on en voit trois de ce grand
eintre, favoir un Saint Jean au defert, une Vierge &
ne Sainte Anne, & une autre Vierge à genoux.
Il y a encore de lui dans le cabinet de Mr. le Mar-
uis de Sourdis, une Vierge tenant un petit Jefus
ntre fes bras. Je ne prétends pas vous en rap-
orter une infinité d'autres qu'il a faits, celui qu'on
le plus eftimé, & une Cene qu'il peignit à Milan,
ù il a repréfenté tant de belles & differentes expref-
ons fur les vifages des Apôtres, qu'on regarde ce
avail comme fon chef-d'œuvre; il y en a une copie
ans l'Eglife de S. Germain de l'Auxerrois, qu'on efti-
e beaucoup. Auffi de toutes les parties de la Pein-
ire c'étoit celle de l'expreffion qu'il poffedoit le
us: car comme il avoit l'imaginanation vive, &
u'il faifoit de profondes méditations fur toutes cho-
s, il entroit fi avant dans les paffions & dans les
ntimens les plus cachez de tous les hommes, &

fe

ſe les repréſentoit ſi fort devant les yeux, qu'il ne manquoit jamais de les bien figurer quand il entreprenoit de les peindre.

Comme il ſe formoit toûjours des idées convenables à la dignité de ſes ſujets, il en avoit une ſi belle & ſi haute de l'humanité du Fils de Dieu, que voulant la repréſenter dans cette Cene qu'il fit à Milan, il ne l'acheva point, parce que l'Art & les couleurs ne pouvoient aſſez dignement exprimer ce qu'il s'étoit figuré de la beauté & de la Majeſté du Sauveur du monde.

Il eſt vrai auſſi que ces grandes idées qu'il avoit de la perfection & de la beauté des choſes, a été cauſe que voulant terminer ſes Ouvrages au delà de ce que peut l'Art, il a fait des figures qui ne ſont pas tout-à-fait naturelles. Il en marquoit beaucoup les contours. Il s'arrêtoit à finir les plus petites choſes, & mettoit trop de noir dans les ombres. En cela il ne laiſſoit pas de faire connoître ſa ſcience dans le deſſein & dans l'entente des lumieres, par le moyen deſquelles il donnoit à tous les corps un relief qui trompe la vuë. Mais ſa maniere de travailler les carnations ne repréſente point une veritable chair comme le Titien faiſoit dans ſes Tableaux. On voit plûtôt qu'à force de finir ſon Ouvrage & d'y arrêter le pinceau trop longtemps, il a fait des choſes ſi achevées & ſi polies qu'elles ſemblent de marbre.

Bien que l'eſprit de l'homme ſoit limité, & qu'il ne puiſſe poſſeder toutes choſes ſouverainement, on doit cependant avoir une haute eſtime pour Leonard puis qu'il a eû une connoiſſance ſi grande de ſon Art qu'il n'a fait de fautes que quand il a voulu mettre les choſes dans une trop grande perfection.

Etant fort inventif & fort ingénieux à compoſer des machines, ceux de Milan le prierent de travailler à quelque choſe d'extraordinaire & de magnifique, lors que le Roi Loüis XII. fit ſon entrée dans leur ville. Ce qu'il acheva de plus conſiderable fut la figure d'un lion remplie de reſſorts ſi bien ajuſtez, qu'a

qu'aprés avoir marché plusieurs pas devant le Roi, lors qu'il entra dans la Sale du Palais, cet Automate s'arrêta tout court, & ouvrant son estomac fit paroître les armes de France.

Environ un an aprés arriva la défaite du Duc de Milan, qui fut amené prisonnier en France l'an 1500 où il mourut à Loches. Cette disgrace des Sforces & les troubles qui étoient alors dans la Lombardie, furent cause que l'Academie qui s'étoit établie à Milan pour la perfection des Arts, se dissipa peu à peu. Cependant il y avoit des Peintres qui s'étoient rendus excellens sous la conduite de Leonard, entre autres François Melzi, Cesar Sesto, Bernard Louïno, André Salario, Paul Lomazzo, & quelques autres Milanois, qui avoient si bien pris sa maniere, que souvent l'on a fait passer leurs Ouvrages pour être de lui-même; j'en ai vû plusieurs de la main des disciples qu'on disoit être du maître, afin de les rendre plus considerables & de plus grand prix.

Pymandre m'interrompant là-dessus, Il est vrai, me dit-il, que j'ai remarqué souvent des curieux qui ne considerent les Tableaux que quand ils savent le nom de ceux qui les ont faits, & ne les estiment que par la réputation de leurs Auteurs, sans regarder ce qu'il y a de bon ou de mauvais.

Ce que vous dites, repris-je alors, est le défaut de ceux qui ne se connoissent point ou que fort peu en Peinture. Car les bons Peintres & les personnes intelligentes dans cet Art, ne s'informent pas toûjours si exactement du nom de celui qui a fait un Ouvrage qu'on leur montre; ils l'estiment par son propre merite & selon les beautez qu'ils y remarquent. Vous avez vû, je m'assûre, cet *Ecce homo* d'André Salario, qui est dans le cabinet de M. le Duc de Liancourt. Quoi qu'il ne soit que du disciple de Leonard, néanmoins on en fait beaucoup plus de cas que de plusieurs autres Tableaux qui sont de la main de Leonard. Mais cet abus qui se trouve parmi

mi la plûpart des curieux ne se reformera pas si tôt; il semble même qu'il y a quelque sorte de raison de laisser dans l'esprit des moins connoissans l'estime qu'ils ont pour le nom de ces grands hommes quand ils n'ont pas assez de lumiere pour juger plu particulierement de l'excellence des Ouvrages.

Les changemens arrivez à Milan obligerent don Leonard d'en sortir & d'aller à Florence. Il y fi plusieurs portraits; entre autres celui de Lise femme de François Gioconde. C'est celui-là même qu est dans le cabinet du Roi, & que l'on connoît assez par la Gioconde de Leonard. Cet Ouvrage e un des plus achevez qui soit sorti de ses mains. O dit qu'il prit tant de plaisir à y travailler, qu'il fi quatre mois à le faire: & pendant qu'il peignoit cet te Dame, il y avoit toûjours quelqu'un auprés d'el qui chantoit ou qui joüoit de quelque instrument afin de la tenir dans la joye, & empêcher qu'elle n prît cet air melancolique où l'on tombe aisément lors qu'on est sans action & sans mouvement.

Veritablement, dît Pymandre, si j'ose en dire mo avis, il employa heureusement le temps qu'il y mit n'ayant rien vû de plus fini ni de mieux exprim Il y a tant de grace & tant de douceur dans les yeu & dans les traits de ce visage, qu'il paroît vivan & il semble en voyant ce portrait, que ce soit en eff une femme qui prend plaisir qu'on la regarde.

Il est vrai, repartis-je, qu'il paroît assez que Le nard eut un soin tout particulier de le bien fin Aussi le Roi François Premier considerant ce Table comme une des choses les plus achevées de ce Pei tre, le voulut avoir, & en paya quatre mille écus

Vers l'an 1501. ceux de Florence ayant fait cho de Leonard pour peindre dans le Palais la grande S le du Conseil, il fit un dessein qui fut trouvé admi ble. Et ce fut en ce temps-là que Raphael vint la pr miere fois à Florence. Il n'avoit pas encore vin ans, & sortoit de dessous Pietre Perugin. Mais comm

alo

lors on ne parloit que du deſſein de Leonard, dont
a réputation étoit répanduë par toute l'Italie, il a-
oit un deſir trés-grand de voir cet excellent hom-
ne qui étoit déja âgé de plus de 60. ans.

Raphaël demeura ſurpris en voyant les Ouvrages
le Leonard; & l'on peut dire qu'ils furent pour lui
omme une lumiere qui éclaira ſon eſprit, & qui lui
aiſant diſcerner le bien d'avec le mal, le porta
out d'un coup à quitter cette maniere ſeche &
lure qu'il avoit appriſe ſous Pietre Perugin, & à
miter ces tendreſſes & cette douceur qu'il remar-
qua dans les Tableaux de Leonard.

Il profita encore beaucoup des differentes con-
teſtations qui arriverent entre Leonard & Michel-
Ange, qui n'avoit alors que 29. ans. Car ceux de
Florence ayant donné à celui-ci un des côtez de la
Salle où Leonard devoit peindre, afin d'y repré-
ſenter auſſi une hiſtoire, Michel-Ange en fit le deſſein,
& comme la jalouſie ſe met aiſément parmi les per-
ſonnes d'une même profeſſion; elle s'accrut de tel-
le ſorte entre ces deux ſavans hommes, qu'ils en de-
vinrent ennemis. Raphaël profitoit de leurs jalouſies,
parce que les amis de l'un & de l'autre prenoient à tâ-
che de faire voir les perfections ou les défauts de leurs
Ouvrages, chacun ſelon le parti qu'il tenoit.

Leonard demeura à Florence juſques en 1513. où
il travailla pour pluſieurs particuliers. Ce fut en ce
temps-là qu'il fit pour un Gentilhomme du Duc de
Florence nommé Camille degli Albizzi, une tête de
S. Jean Baptiſte qui eſt à préſent à l'Hôtel de Condé
dans le cabinet de Mr. le Prince.

Aprés la mort de Jule II. Leon X. ayant été créé
Pape, Leonard alla à Rome pour rendre ſes reſpects
à Sa Sainteté, qui étoit alors le pere & le protecteur
des ſavans. Il accompagnoit le Duc Julien de Medi-
cis, & pour le divertir pendant le chemin il faiſoit
avec une certaine pâte de cire diverſes ſortes de pe-
tits animaux qu'il faiſoit voler en l'air, & enſuite de-
ſcen-

ſcendre à terre. Comme il ſavoit une infinité de ſecrets, & qu'il étoit fort ingenieux, il prenoit ſouvent plaiſir à divertir ſes amis par diverſes petites machines qu'il inventoit.

Etant arrivé à Rome on dit que le Pape lui ayant ordonné de travailler, il ſe mit auſſi-tôt à diſtiller des huiles pour faire du vernis; ce que Leon X. ayant ſû il conçût une mauvaiſe opinion de ſon ſavoir, & dit qu'il ne croyoit pas que Leonard fût capable de rien faire de bien, puis qu'il ſongeoit à finir ſon Ouvrage avant que de l'avoir commencé.

Cependant l'émulation qui étoit toûjours entre Leonard & Michel-Ange, fit que celui-ci partit auſſi de Florence pour ſe rendre à la Cour du Pape. Et comme leur inimitié cauſoit tous les jours quelques nouveaux differens & que les Eleves de l'un & de l'autre travailloient ſans ceſſe à diminuer leur réputation; cela déplût de telle ſorte à Leonard, que ſe voyant appellé en France par le Roi François I. qui avoit vû de ſes Ouvrages à Milan, il ſe réſolut de quitter l'Italie, & quoi qu'il eût plus de 70. ans il ne voulut pas perdre une occaſion ſi favorable & ſi glorieuſe, comme étoit celle de ſervir un ſi grand Prince.

L'eſtime que le Roi eut pour un ſi ſavant homme parut par les careſſes que ce Prince lui fit à ſon arrivée, & par les graces qu'il en reçût pendant le peu de temps qu'il vécut. Je croi que vous avez oui dire que le Roi étant allé le viſiter dans ſa maladie, il voulut ſe lever à demi ſur ſon lit, & que penſant témoigner à S. M. le reſſentiment qu'il avoit de l'honneur qu'elle lui faiſoit, il perdit la parole & expira entre ſes bras, âgé de 75. ans.

Ne vous ſemble-t-il pas, me dît alors Pymandre, qu'il y a des temps, où plus qu'en d'autres, il paroît des hommes excellens en toutes ſortes de profeſſions; & même que quand les uns ſe ſont ſignalez dans les armes par leur valeur, il y en a d'autres qui

ſo

ont rendus recommandables dans les Sciences & ans les Arts, par la beauté de leur esprit, & par la for- e de leur genie? Hier vous me fîtes remarquer que les lus savans Peintres de la Grece vivoient du temps 'Alexandre, & vous m'apprenez aujourd'hui que les lus savans qui ayent travaillé depuis ces Anciens, ont aru dans l'Europe lors qu'elle étoit gouvernée par de és-grands Princes. Car n'étoit-ce pas encore dans ce ême temps-là qu'Albert Dure étoit en credit, & que Primatice travailloit à Fontainebleau.

Ce siecle, répondis-je, produisit en effet les plus rands hommes que nous ayons eus dans la Sculpture dans la Peinture, & même dans tous les autres rts. Car comme il est constant que le dessein est la ule regle qui donne la véritable forme aux beaux Ouvrages, on voit que tous ceux de ce temps-là é- oient conduits par cette regle infaillible qui les a ren- us si recommandables. Les tapisseries, les vases d'or d'argent, les émaux, les vitres & les gravûres 'alors, montrent bien que tous les Ouvriers cher- hoient à se perfectionner dans leur profession. Mais our voir toutes ces choses dans leur plus beau lustre, faut descendre encore un peu plus bas, & vous re- onnoîtrez qu'elles ont reçû leur perfection des Ra- aels, des Jules Romains, & des autres Peintres ont nous n'avons rien dit. Je n'oublierai pas le Pri- atice Abbé de Saint Martin qui ne vint en France ie long-temps aprés la mort de Leonard; & pour vous tisfaire je parlerai d'Albert & des autres savans intres qui ont travaillé avec estime au deçà des onts.

Demeurons donc encore quelque temps dans l'I- ie pour y remarquer que si Florence & Rome pos- doient de si excellens Peintres, Venise & les villes la Lombardie en voyoient aussi croître chez eux, nt la réputation se devoit bien-tôt répandre de tou- s parts.

Je croi vous avois dit que Jean Bellin avoit com-

me donné le commencement à une maniere de peindre, qui s'est beaucoup perfectionnée, & qui a été toute particuliere aux Peintres de ces quartiers-là. Mais en 1478. GIORGE qui depuis fut nommé GIORGION, prit naissance à Castel-Franco dans le Trevisan. Non seulement il surpassa de beaucoup Jean Bellin, mais encore il se rendit si admirable à bien manier les couleurs, qu'il effaça par ses Ouvrages celles de tous les autres Peintres qui travailloient alors. Car aprés avoir vû les Tableaux de Leonard, il quitta aussi-tôt la maniere seche de ceux qui l'avoient précedé, & apprit par les Peintures de cet excellent homme comment il faut perdre & noyer les teintes les unes avec les autres, pour attendrir les carnations & donner plus de relief aux figures. Il comprit si bien l'art de bien faire paroître les jours & les ombres, qu'il y joignit encore celui d'accorder toutes les fortes couleurs ensemble, & de leur conserver cette vivacité & cette fraîcheur qui plaît fort à la vûe.

Il fit plusieurs Tableaux en divers lieux d'Italie, particulierement des portraits. Celui de Gaston de Foix Duc de Nemours que vous avez vû autrefois dans le cabinet de Mr. le Duc de Liancourt, & qui est aujourd'hui dans celui du Sieur Jabac, est un des plus beaux qu'il ait faits. Vous pouvez voir aussi dans le même lieu deux paisages de sa main. Et dans le cabinet du Roi il y a un Tableau de plus de quatre pieds de long, sur trois pieds & demi de haut, composé de plusieurs figures si admirablement peintes qu'on les prend souvent pour être du Corege; tant le Giorgion s'est surpassé lui-même dans cet Ouvrage. Cependant quoi qu'il fût un trés-bon Peintre, il n'étoit pas néanmoins excellent, ni dans l'invention ni dans l'ordonnance. On ne voit pas même de lui beaucoup de grands Tableaux, si ce n'est quelque chose à fraisque qu'il a fait à Venise; aussi ne peut-on pas dire qu'il ait été assez grand dessinateur pour en-

tr

treprendre de grands Ouvrages. Peut-être qu'il se fût perfectionné davantage s'il eust vécu plus long-temps: mais étant mort à l'âge de 34. ans, l'an 1511. il a cessé de travailler lors qu'on ne fait quasi que commencer à bien juger des choses. Il laissa deux fameux Eléves, savoir Sebastien de Venise, qui fut nommé à Rome Fratel del Piombo; & le célébre Titien, qui n'ayant pas seulement égalé son maître, mais l'ayant surpassé de beaucoup, me donnera lieu de vous entretenir de son excellente façon de peindre, lors que je vous aurai encore parlé de quelques autres.

Alors Pymandre me dit: Comme j'ai souvent vû admirer les Ouvrages de Giorgion, & du Titien, & encore ceux du Corege, souffrez que je vous interrompre un moment pour vous demander quelle difference vous mettez entre ces trois Peintres, & quel avantage les uns ont eû sur les autres: car je les ai toûjours oüi estimer comme les plus excellens de la Lombardie. Cela n'empêchera pas que vous ne me disiez aprés ce qui regarde l'histoire de leur vie & de leurs Ouvrages.

Il est vrai, repartis-je, que ces trois Peintres ont été les premiers qui ont mis l'Ecole de Lombardie dans une haute réputation. Le Giorgion, comme je vous ai dit, surpassa par la beauté & par le maniement de son pinceau, tous ceux qui l'avoient précédé. Il sût si bien mêler les couleurs les unes avec les autres, & en ménager la force, que ses Tableaux parurent plus beaux que tous ceux qu'on avoit vûs auparavant. Il disposa & vêtit ses portraits d'une maniere avantageuse; & trouvant l'art de manier les cheveux, il leur donna une molesse & un certain tour qui est assez difficile à bien représenter.

Pour le Titien, non seulement il posseda toutes ces parties qu'il reconnut en son maître, mais il en eût encore d'autres que le Giorgion n'avoit pas, & qui l'ont mis beaucoup audessus de lui.

Quant au CORREGE, sa maniere est differente de

celle du Titien, en ce qu'il n'a pas sû cette harmonie de couleurs, cette belle conduite de lumieres, & cette fraîcheur de teintes si admirable qu'on remarque dans les Tableaux du Titien, où il semble qu'on voye du sang dans ses carnations, tant il les représente naturelles. Mais en recompense le Corege a eu l'imagination plus forte, & a dessiné d'un goût beaucoup plus grand & plus exquis; & quoi qu'il ne fût pas tout à-fait correct dans son dessein, il y a néanmoins de la force & de la noblesse dans tout ce qu'il a fait. S'il fût sorti de son païs, & qu'il eût été à Rome, dont l'Ecole étoit beaucoup plus excellente pour le dessein que celle de Lombardie, on ne doute pas qu'il ne se fût formé une maniere qui l'auroit rendu égal à tous les plus grands Peintres de ces temps-là, puis que sans avoir vû ces belles Antiques de Rome, ni profité des exemples que les autres Peintres ont eus, il s'est tellement perfectionné dans son Art, que personne depuis lui n'a si bien peint, ni donné à ses figures tant de rondeur, tant de force, & tant de cette beauté que les Italiens appellent *morbidezza*, qu'il y en a dans les Peintures* qu'il a faites. Ce qu'il a peint à fraisque au dôme de Parme, est un de ses plus grands Ouvrages. On voit par le soin qu'il a pris de raccourcir toutes ses figures, que c'étoit la partie qu'il croyoit être la plus difficile. Il y a encore quelques Peintures de lui dans d'autres Eglises de Parme, parce que c'est la ville où il a toûjours travaillé. Il s'en voit aussi en quelques autres endroits de la Lombardie; mais il est vrai que le nombre en est petit, & que de tous les grands Peintres, il est celui qui en a laissé le moins, à cause, comme je croi, qu'il étoit long-temps à les faire, & qu'il est mort dé-

* Il faut voir dans le cabinet du Roi ce beau Tableau d'Sposalisse que Mr. le Cardinal Antoine Barberin donna autrefois à Mr. le Cardinal Mazarin. Une Venus qui dort, & deux autres Tableaux à détrempe.

dés l'âge de 40. ans, environ l'an 1513. La piece la plus finie que j'aye vûë de lui, est un petit Tableau qui étoit à Rome dans le Palais du Cardinal Antoine Barberin. C'est une figure nuë représentant un des Disciples de Nôtre Seigneur, qui laisse aller son manteau entre les mains des Juifs qui le poursuivent dans le Jardin des Olives. Cette Peinture m'a paru autrefois si belle que je ne me souviens pas d'avoir rien vû de pareil.

Il y avoit de son temps un Milanois nommé ANDRÉ GOBBE, qui finissoit beaucoup ses Ouvrages, dont le coloris étoit fort agréable. Mais le grand nombre de Peintres qui travailloient à Florence, m'oblige de retourner de ce côté là, pour vous dire que ce Cosme Rosselli, dont je vous parlois tantôt, laissa trois disciples qui eurent assez de réputation. Le premier fut MARIOTTO ALBERTINELLI, qui fit plusieurs Tableaux à Florence, & qui ne vécut que 45. ans. L'autre se nommoit Baccio, autrement frere Barthelemi de S. Marc, & le dernier Pierre de Cosimo.

Aprés que BACCIO eût quitté Rosselli, il étudia la maniere de Leonard de Vinci, & en peu de temps il se perfectionna de telle sorte, que Raphaël même ne negligea pas d'imiter son coloris, lors qu'il sortit de l'école de Pietre Perugin. Néanmoins Baccio n'étoit pas en réputation de bien dessiner le nud. On remarque qu'il n'a peint de figures nuës qu'un S. Sebastien, encore étoit-ce pour montrer qu'il n'ignoroit pas entierement comment il faut représenter un corps. Peut-être que ce fut par un scrupule de conscience qu'il ne fit pas d'autres nuditez. Car il étoit fort dévot, & même intime ami du P. Savonarole, qui prêchoit alors à Florence contre les mauvaises mœurs de ce temps-là. Et parce qu'il y avoit dans l'Italie un fort grand desordre, même parmi les gens d'Eglise, on y faisoit servir jusques aux plus beaux Arts pour satisfaire aux passions les plus

dereglées. La Musique & la Peinture qui n'ont rien que de relevé & de divin, étoient comme des esclaves employées dans des usages profanes & scandaleux, les débauchez s'en servant à chatouiller lascivement leurs oreilles, & à exposer continuellement devant leurs yeux des objets les plus deshonnêtes & les plus infames.

Ce fut ce qui obligea ce grand Prédicateur d'employer toute la force de son éloquence à déclamer contre les Peintures lascives, contre les airs & les chansons dissoluës, & contre les livres de Romans, qui ne traitant que d'amours & d'avantures chimeriques, ne servent qu'à corrompre les esprits, & y glisser un poison d'autant plus subtil, qu'il est préparé avec plus d'artifice. Il faisoit voir combien il est dangereux de garder dans les maisons de sales nuditez, & de les laisser exposées à la vûë des jeunes gens. Et comme le temps du Carnaval arriva, & qu'en ces jours-là on avoit de coûtume d'allumer des feux de joye dans les ruës, à l'entour desquels il se trouvoit des hommes & des femmes qui en dansant chantoient des chansons dissoluës; le P. Savonarole qui avoit converti beaucoup de personnes par la force de ses prédications, fit en sorte qu'il y en eût plusieurs qui porterent aux lieux même où les feux étoient allumez des Tableaux & des Statuës lascives, & des chansons & des Romans deshonnêtes, dont ils firent des sacrifices à Dieu.

Baccio fut un des premiers qui brûla tous les desseins qu'il avoit de cette nature, ce que firent aussi un nommé Laurens de Credi, & quelques autres Peintres, que l'on appelloit alors par moquerie les Pleureux; de sorte que ce soir-là il y eut un embrasement fameux de Tableaux, de Statuës, de Desseins & de Livres.

Pymandre se tournant vers moi: Je m'imagine, me dît-il, que vous ressentez de la douleur de cette perte & que tous ceux qui aiment la Peinture, n'en aiment pas mieux Savonarole.

Pou

Pour moi, repartis-je, quelque estime que j'aye pour les belles choses, je ne comdamne point le zele de ce Religieux. Il avoit moins d'amour pour les Statuës & pour les Tableaux que pour la gloire de Dieu, & croyoit en les mettant dans le feu, détruire autant d'Idoles de la vanité & de la concupiscence de ces hommes charnels. J'avoüe que ceux qui ont une forte passion pour la Peinture, ne pourroient sans beaucoup de peine se priver de ces beaux Ouvrages où l'Art a mis ses derniers efforts. Mais aussi ceux qui ne l'aiment qu'à cause d'elle-même, en regardent les traits d'une autre maniere, que ceux qui n'ont des Tableaux que pour y voir des images deshonnêtes.

Je vous dirai même en passant, que les excellens Peintres peuvent faire des figures dont la nudité n'offensera point les yeux les plus chastes, & que ce ne sont pas les plus savans dans ce bel Art, qui s'arrêtent à représenter des figures & des actions scandaleuses. Cependant Baccio se contenta de peindre des portraits, & de representer des histoires où il n'y avoit aucunes nuditez.

Bien qu'il soit assez difficile, interrompit Pymandre, que les sens ne soient pas émûs lors qu'ils découvrent ces Peintures lascives il est certain néanmoins qu'il y a des personnes qui portent dans le fond de leur cœur la cause de toutes leurs mauvaises actions. Et ce Tableau où le Pape Alexandre VI. avoit fait peindre Julie Farnese en Vierge, comme vous disiez tan-tôt, lui étoit un sujet, peut-être, beaucoup plus dangereux que toutes les Statuës & les autres nuditez dont son Palais étoit rempli.

Vous parlez, répondis-je, d'un Pape dont la vie a été si scandaleuse, qu'on n'oseroit y penser sans un ressentiment de colere & d'horreur. Son exemple avoit tellement corrompu la Cour Romaine, que Dieu ayant suscité Savonarole pour prêcher contre les vices qui la deshonoroient, ses prédications ne se virent

rent qu'à irriter davantage les hommes vicieux, particulierement le Pape qui étoit informé de tout ce qu'il disoit. De sorte qu'ayant écrit à ceux de Florence de s'en saisir & de lui faire son procés comme à un temeraire & un seditieux; un jour que la République étoit assemblée, il s'y trouva plusieurs ennemis de Savonarole, entre autres un Cordelier qui se mit à disputer contre lui, & à le traiter d'heretique & de seducteur, offrant même de le soûtenir jusqu'à entrer dans le feu. Comme Savonarole ne vouloit pas répondre de son côté à de si grands emportemens, il ne put empêcher le zele de son compagnon, qui pour ne pas abandonner la Verité, s'engagea de la défendre par la même voye que le Cordelier la vouloit combattre. Et alors le compagnon du Cordelier fit la même offre pour le parti contraire. On arrêta dans l'assemblée le jour & le lieu que ces deux Freres devoient se présenter, & ils ne manquerent pas de s'y trouver. Mais le Dominiquain ayant apporté avec soi la Sainte Hostie, le Cordelier & la République voulurent qu'il la quittât, disant que c'étoit mettre en compromis la foi que l'on a pour cet auguste Sacrement, laquelle pourroit diminuer dans l'esprit des personnes simples & ignorantes, si l'Hostie venoit à brûler. Ce que le Frere ayant refusé de faire, chacun retourna dans son Convent.

Mais les ennemis de Savonarole trouvant dans ce refus un nouveau prétexte d'émouvoir la populace contre lui, obtinrent une commission de la République pour le prendre dans son Monastere. Ce fut alors que Baccio se retira auprés de lui avec cent cinquante de ses amis, pour le défendre & tâcher de lui sauver la vie. Quoi qu'ils fissent toute la résistance qui leur fut possible, & que dans la violence qu'on employa pour s'en saisir il y eut plusieurs personnes tuées de part & d'autre; toutefois ils ne pûrent long-temps soûtenir l'attaque de ceux qui les

iegeoient de toutes parts, ni empêcher que Savo-
role & deux de ses compagnons ne fussent pris &
enduraſſent de trés-cruels tourmens avant que d'ê-
e pendus & brûlez, comme ils furent enſuite, l'an
.98.

Le peril où Baccio se vit dans cette fâcheuse ren-
ntre, lui fit promettre à Dieu de prendre l'habit
S. Dominique, & d'en faire les vœux ; ce qu'il
complit peu de temps aprés, & se nomma FRERE
ARTHELEMI. Il ne laiſſa pas de s'exercer toûjours
ns la Peinture ; & ce fut depuis qu'il fut Religieux
'il fit ce Tableau de S. Sebaſtien, dont je vous ai
rlé. On dit que l'ayant exposé dans l'Egliſe de S.
arc ; les Religieux reconnurent qu'il y avoit quel-
es femmes à qui la beauté de cette Image avoit
nné occaſion d'offenser Dieu ; ce qui fut cause qu'ils
tèrent & le mirent dans leur Chapitre, où il ne fut
s long-temps, parce qu'ils le vendirent à un parti-
lier qui l'envoya en France. Le Roi Louis XII. eut
Tableau avec un autre composé de pluſieurs figu-
s, que ce Peintre avoit peint dans l'Egliſe de S.
arc, lors qu'il commençoit à fréquenter avec Ra-
aël. Enfin aprés avoir fait quelques Eleves qui imi-
rent sa maniere, il mourut le 8. Octobre 1517. â-
de 48. ans.

Le troiſiéme Eleve de Roſſelli, fut donc ce PIER-
surnommé de COSIMO à cause de son Maître.
omme toutes les perſonnes n'ont pas de ſemblables
clinations ; on voit auſſi que la plûpart des Peintres
proposent des ſujets fort differens les uns des au-
es. Pierre qui avoit un amour pour les choses fan-
ſques, où l'imagination travaille davantage, re-
éſentoit ordinairement des Bacchanales, afin d'a-
ir la liberté en peignant des Faunes & des Saty-
s, de faire des figures & des actions tout extraor-
naires. Il deſſinoit des monſtres & prenoit des
rps, & même des jours & des ombres, ce qu'il
remarquoit de plus étrange & de moins commun.

On le voyoit ſouvent arrêté à conſiderer dans les animaux, dans les plantes, & dans une infinité d'autres choſes, ce qu'il y a de plus particulier, & où il ſemble que la Nature ſe joue quand elle les produit. D'autres fois il demeuroit des heures entieres à regarder des murailles, principalement celles que le temps a rendu pleines de taches ou d'ordures, y cherchant comme dans des nuages ce que le hazard repréſente de plus bizarre. Son eſprit étant toûjours rempli de mille extravagances, il étoit ſuivi de tous les jeunes hommes de ce temps-là, qui lui faiſoient la cour pour avoir des ſujets de balets & de maſcarades. En effet il étoit ſi abondant en ces ſortes de choſes, qu'encore que les Chars de Triomphe fuſſent déja en uſage dans Florence aux jours de carnaval, ce fut lui néanmoins qui les rendit plus communs & mieux accommodez qu'ils n'avoient encore été, & qui ſût diſpoſer les habits, la muſique & les autres ornemens ſelon la nature du ſujet, dont la beauté conſiſte principalement dans l'invention & dans la bizarrerie des choſes qui le compoſent.

On parle d'une ſorte de Maſcarade qu'il inventa ſur la fin de ſes jours, qu'il rendit conſiderable par la repréſentation d'un Spectacle tout extraordinaire. Un peu avant le carnaval il s'enferma dans une grande Sale, où il diſpoſa ſi ſecretement toutes les choſes neceſſaires à ſon deſſein, que perſonne ne s'en apperçût.

Le jour des réjoüiſſances étant venu, ou plûtôt la nuit qui ſuivit ce jour, devenant fort obſcure, le Triomphe qu'il avoit préparé commença de paroître dans les ruës de Florence. C'étoit un Char peint de noir & ſemé de croix blanches & d'os de mort. Il étoit tiré par quatre buffles, & tout au haut il y avoit une Figure tenant une faulx à la main. Cette Figure repréſentoit la Mort qui avoit ſous ſes pieds pluſieurs ſepulchres, d'où ſortoient à demi des corps morts & tout décharnez. Une infinité de gens vêtus

us de noir & couverts de masques, faits comme des têtes de mort, marchoient devant & derriere ce Char avec des flambeaux à la main. Comme ces lumieres éclairoient cette machine avec une force si juste & dans une distance si bien ménagée, que toutes choses paroissoient naturelles, vous pouvez penser qu'il n'y avoit rien de plus surprenant ni de plus épouvantable.

Je vous avouë déja, interrompit Pymandre, que l'invention de cette Mascarade me semble fort étrange, & ne tomberoit pas dans l'esprit de tous les gens qui ne cherchent qu'à se divertir.

Ce n'est pas tout, repartis-je, pendant que ce Triomphe cheminoit dans les ruës, on entendoit de temps en temps certaines trompettes sourdes, dont le son lugubre & enroüé servoit de signal pour faire arrêter ce Char & tout le cortege qui l'environnoit. C'étoit alors qu'on voyoit ces sepulchres s'ouvrir, & qu'il en sortoit, comme par une resurrection, des corps semblables à des squeletes qui chantoient d'un ton triste & languissant, un air qui commençoit: *Dolor, pianto, e penitenza*, &c.

Ce Char étoit suivi de plusieurs personnes déguisées en forme de Morts, & montez sur des chevaux les plus maigres qu'ils avoient pû rencontrer. Ces chevaux étoient couverts de housses noires avec des croix blanches; & chacun des Cavaliers avoit autour de lui quatre Estrafiers aussi déguisez en façon de Morts, qui portoient d'une main un flambeau, & de l'autre un étendart de taffetas noir rempli de croix blanches, d'os & de têtes de mort.

De ce Char sortoient dix autres grands drapeaux noirs qui trainoient jusqu'à terre. Aprés que cette troupe avoit fait une pose, & pendant qu'elle marchoit, tous ceux de la suite chantoient d'une voix égale & tremblante, le Pseaume *Miserere*.

Vous pouvez bien vous imaginer qu'un triomphe de cette nature mit l'épouvante dans la ville. Car

premiere fois qu'il parut, on ne s'imagina pas qu'un sujet si triste & si lugubre pût être un divertissement de carnaval. Toutefois la nouveauté de l'invention, & la maniere ingenieuse avec laquelle toutes choses étoient conduites, ne laisserent pas de plaire à beaucoup de monde, qui admira l'esprit & le caprice de l'Inventeur.

C'est, dît Pymandre, que comme il y a certaines choses aigres & ameres où le goût prend quelquefois autant de plaisir, qu'à celles qui sont douces & délicates ; de même dans les passetemps il se trouve certains sujets qui quoi que tristes, donnent du plaisir, lors qu'ils sont conduits avec jugement. Ainsi quoi que les tragédies représentent des actions funestes & fâcheuses, elles ne laissent pas de divertir les spectateurs ; & même pour demeurer dans des exemples de Peinture, j'ai souvent vû des Tableaux où il n'y avoit rien que d'affreux & de difforme, qui arrêtoient agréablement les yeux, parce que ces sortes de choses étoient représentées avec beaucoup d'art.

Il y en a qui ont dit, repris-je, que ce Triomphe si lugubre cachoit un sens mysterieux, & n'avoit été fait que pour signifier le retour des Medicis, qui alors étoient bannis de Florence. Car il y avoit déja quelques années que Pierre de Medicis n'ayant ni l'esprit ni la prudence de son pere & de ses ayeux, avoit perdu par sa mauvaise conduite cette grande autorité que les Cosmes & les Laurens s'étoient si avantageusement conservée dans la ville de Florence. De sorte même qu'au passage que le Roi Louis XII. fit en Italie l'an 1494, les Florentins obligerent Pierre de Medicis à sortir de leur Etat, & à se sauver avec ses deux freres Jean Cardinal & Julien. Or leurs amis souffrant avec douleur un si long exil, se servirent, à ce qu'on prétend, de ce triste spectacle, pour signifier que les Medicis etant morts civilement devoient bien-tôt ressusciter, & c'étoit dans ce sens qu'ils vouloient qu'on expliquât ces paroles qui étoient dans la chanson :

Morti siam', come vedete,
Cosi morti vedrem' voi:
Fummo-gia, come voi sete;
Voi sarete come noi, &c.

Comme si par là on eût marqué leur retour dans leur maison, & la disgrace de leurs ennemis. Ce qui en effet devoit être une espece de mort pour ceux-ci, & une resurrection pour les autres.

Mais à vous dire vrai, je croi plûtôt que comme naturellement les hommes sont portez à rechercher dans les choses passées, des pronostics de ce qu'ils voyent arriver, aussi aprés le retour des Medicis, leurs amis furent bien aises de rencontrer dans cette action une espece de prophetie, qui eût predit le rétablissement de leur autorité. Car en 1512. Jean Cardinal de Medicis, par la faveur du Pape Jule II. rentra dans Florence, déposa Soderin de sa dictature, regla les affaires de la République à sa volonté, & en donna l'administration à son frere Julien.

Je pourrois en vous parlant de Pierre de Cosimo, rapporter plusieurs autres compositions de Mascarades, dont il fut l'inventeur; & pour vous faire voir combien il étoit fecond en imaginations, vous décrire des Tableaux où il ne peignoit que des monstres & des choses grotesques, qu'il faisoit mieux qu'aucun autre Peintre. Mais quelque soin que j'apportasse à vous en faire un recit bien exact, cela ne vous divertiroit pas.

Je m'imagine, dît alors Pymandre, qu'un homme dont l'esprit étoit rempli de caprices si étranges, devoit mener une vie bien extraordinaire.

Il est vrai aussi, repartis-je, qu'il vivoit d'une maniere fort particuliere, & si je vous avois fait une image de ses principales actions, vous connoîtriez que c'étoit un homme dont l'humeur n'étoit pas moins bizarre que les Ouvrages. Mais je me contenterai de vous dire qu'aprés avoir vécu 80. ans, on le trou-

va * mort au pied de son escalier. Le plus considerable de ses Eleves fut André del Sarte.

Je ne vous dirai rien d'un autre Peintre que l'on nommoit Raphaelino del Garbo, qui vivoit en ce temps-là †. Je veux à présent vous entretenir du grand Raphael, & vous parler de cet homme célébre, qui a surpassé tous ceux qui l'ont précedé, & qui n'a point eu d'égal parmi ceux qui l'ont suivi.

De la maniere, dît Pymandre, qu'on parle de lui, je ne doute pas qu'il n'ait été le plus grand de tous les Peintres. Cependant j'ai souvent oui dire à plusieurs personnes, & à vous-même, que Michel-Ange a été le plus savant dessinateur qui ait jamais été, qu'il n'y a point de Coloris pareil à celui du Titien, & que personne n'a si bien peint que le Corege. Ainsi Raphaël n'a donc pas possedé ces autres parties aussi excellemment, que les Peintres que je viens de nommer.

Il me semble, répondis-je, que quand je vous ai parlé d'Appelle qui a passé pour le premier Peintre de l'Antiquité, je vous ai fait remarquer qu'il cedoit à Asclepiodore dans les proportions, & qu'Amphion le surpassoit dans l'ordonnance. Toutefois Appelle étoit encore dans une autre consideration que ces savans hommes, par tant d'autres parties qu'il possedoit, ne se trouvant personne qui l'égalât dans ce grand savoir & cette haute suffisance, qui le rendoient incomparable. De même l'on ne peut pas dire que Michel-Ange n'ait été un excellent dessinateur, que le Titien & le Corege na fussent admirables dans l'entente des couleurs, & dans la beauté du pinceau: mais Raphaël s'est tellement élevé au dessus de tous par la force de son genie, qu'encore que les couleurs ne soient pas traitées dans ses Tableaux avec une beauté aussi exquise, que dans ceux du Titien, & qu'il n'ait pas eu un pinceau aussi charmant que celui du Corege; toutefois il y a tant d'autres par-

* L'an 1521. † Il mourut l'an 1524. âgé de 58. ans.

parties qui rendent ſes Ouvrages recommandables, que ſans avoir égard à tout ce que les autres Peintres ont fait de mieux, il faut confeſſer qu'il n'y en a point eu de comparable à lui. Car ſi quelques-uns ont excellé en une partie de la Peinture, ils n'ont ſû les autres que fort médiocrement, & l'on peut dire que Raphaël a été admirable en toutes.

Pour ce qui eſt de Michel-Ange, bien que je ne ſois pas de ceux qui ont une averſion ſi forte contre lui, qu'ils ne le croyent pas mériter le nom de Peintre, mais qu'au contraire je l'eſtime un des grands hommes qui ayent été; il faut avoüer néanmoins que quelque grandeur & quelque ſeverité qu'il y ait dans ſon deſſein, il n'eſt point ſi excellent que celui de Raphaël, qui exprimoit toutes choſes avec une douceur & une grace merveilleuſe.

Il ne lui échapoit jamais rien de ce qui pouvoit ſervir à l'embelliſſement & à la perfection de ſes Peintures. Il ſavoit ſi bien mettre ſes figures en leur place, que dans la compoſition de ſes Tableaux on y voyoit une beauté d'ordonnance qui ne ſe rencontre point ailleurs. Il peut bien être qu'il n'ait point deſſiné un nud plus doctement que Michel-Ange; mais ſon goût de deſſiner eſt bien meilleur, & plus pur. Je ſai bien encore, comme je viens de vous dire, que ſa maniere de peindre n'eſt pas ſi excellente ni ſi grande que celle du Corege; & quoi qu'il ait fort bien entendu la force des lumieres & la beauté des couleurs, il n'a point eu un contraſte de clair & d'obſcur, ni un choix de teintes auſſi fier & auſſi net que le Titien. Mais ſi Raphaël ne poſſedoit pas ces parties auſſi parfaitement que ces Peintres, il en avoit tant d'autres rares & admirables, que le défaut de celles-là ne paroît point parmi un ſi grand nombre de beautez qui brillent dans ſes Ouvrages. Il ſavoit faire choix de ce qu'il y a de plus parfait dans les corps pour en former ſes figures; & quoi qu'il ne recherchât pas tant à y faire paroître de la fierté & de la for-

force, que de la grace & de la douceur, il obſervoit néanmoins certaines choſes, qui les rendoient grandes & nobles. En ſorte que dans ce qui regarde le choix des ſujets, la compoſition des ordonnances, la diſpoſition des attitudes; les airs de tête, les accommodemens des drapperies, & tous les ornemens qui peuvent enrichir un Ouvrage, il y apportoit tant de ſoin & y travailloit avec tant d'art & de jugement, que c'eſt par là qu'il a ſurpaſſé tous les autres Peintres.

Comme il y a des beautez qui ne conſiſtent pas ſeulement dans la proportion des parties, mais auſſi dans la varieté & dans le contraſte de ces parties les unes auprés des autres, c'eſt de cette varieté agréable & de ce contraſte ſi élegant, que les Tableaux de Raphaël reçoivent un éclat merveilleux. Mais outre ces belles qualitez qu'on y remarque, on y voit encore une expreſſion qu'on ne peut aſſez admirer. Comme cette partie eſt compoſée du geſte & de l'action de tous les membres du corps, & particulierement des paſſions qui paroiſſent ſur le viſage, on voit dans toutes ſes figures les actions du corps & les mouvemens de l'ame ſi bien exprimez, qu'il n'y a perſonne qui ne connoiſſe d'abord tout ce qu'elles veulent repréſenter. Et ce qui eſt tout particulier à cet excellent homme, c'eſt qu'on ne voit rien de lui où l'on ne puiſſe remarquer une ſage conduite, une force de jugement, une beauté, & une grace admirable, de ſorte que non ſeulement tout y paroît naturel, mais dans un beau naturel.

Je trouve que celui qui a dit que les hommes ſe peignent eux-mêmes dans leurs Ouvrages, a parfaitement bien rencontré à l'égard de Raphaël. Car on rapporte de lui qu'il ſembloit qu'à ſa naiſſance les Graces fuſſent deſcenduës du ciel pour le ſuivre par tout, & lui ſervir de fidelles compagnes pendant ſa vie; ayant toûjours paru gracieux dans ſes actions & dans ſes mœurs, auſſibien que dans ſes Tableaux; de ſor-

orte que la douceur, la politesse & la civilité, ne
endoient pas sa personne moins chere à tout le monde,
que ses Peintures rendoient son nom célébre par
oute la terre.

Comme je n'ai pas entrepris de faire exactement
a vie de tous ces grands Peintres : mais de remar-
uer seulement la suite & le progrés de la Peinture,
e ne m'étendrai pas à parler de Raphaël, autant
u'un si beau sujet semble le desirer. Je vous dirai
a naissance, quelque chose de ses Ouvrages, &
nfin sa mort précipitée.

Raphaël étoit originaire de la ville d'Urbin, où il
int au monde le jour du Vendredi Saint de l'an-
ée 1483. Il eut pour pere Jean de Santi Peintre
e profession : mais qui jugeant bien n'être pas as-
ez capable pour instruire son fils, dont la beauté
e l'esprit parut dés ses premieres années, le mit
vec Pietre Perugin qui étoit alors en grande esti-
ne. Ce nouveau disciple ne fut pas long-temps a-
ec son maître, que non seulement il l'égala dans
a science de son Art, mais qu'il le surpassa de beau-
oup. Il commençoit de donner des marques de la
randeur de son genie, lorsque le Pinturicchio, qui
toit son ami, le mena à Siene, où il travailloit dans
a Librairie dont je vous ai parlé. Néanmoins Raphaël
'y demeura guere, & ne fit pas les cartons de tous
s Tableaux, comme le Pinturicchio eût bien desi-
é, parce qu'il s'en alla à Florence pour voir ce que Mi-
hel-Ange & Leonard de Vinci y faisoient alors.
omme le sejour de Florence ne lui parut pas moins
gréable, que les desseins de ces deux grands hom-
ies lui semblerent excellens, il résolut d'y demeurer
uelque temps, pendant lequel il fit plusieurs Table-
ux. Ensuite il retourna à Urbin, & de là passa à Pe-
ouse où il fit quantité d'Ouvrages, & puis revint en-
ore à Florence. Ce fut alors qu'il commença à chan-
er de maniere, en voyant les Peintures de Michel-
nge & de Leonard.

Je

Je ne doute pas, interrompit Pymandre, que Raphaël ayant l'esprit aussi beau que vous le dites, ne profitât beaucoup des exemples de tant d'excellens Peintres qui étoient alors à Florence, & que ces deux grands hommes qui travailloient à l'envi l'un de l'autre, ne lui servissent d'un puissant éguillon pour l'exciter à bien faire.

Il est vrai aussi, poursuivis-je, qu'il ne perdit point de temps, & que de jour en jour il s'avança de telle sorte, que quittant tout-à-fait sa premiere maniere, il fit des Tableaux d'un goût beaucoup meilleur que ses premiers. Aussi à mesure qu'il excelloit dans son Art, sa réputation augmentoit par toute l'Italie.

Pendant qu'il peignoit tantôt à Perouse, tantôt à Florence, Bramante son parent, & l'un des fameux Architectes de ce temps-là, étoit employé à Rome par Jule II. Ce Pape faisant travailler plusieurs Peintres, Bramante lui proposa Raphaël pour peindre au Vatican; ce que le Pape ayant agréé, Bramante en écrivit à Raphaël qui partit aussi-tôt pour se rendre à la Cour du Pape, où il fut reçû avec beaucoup de caresses. Il trouva quantité d'Ouvrages commencez dans le Palais, où plusieurs Peintres * travailloient alors. Il se mit à peindre comme eux, & le premier Tableau qu'il fit fut celui qu'on appelle l'Ecole d'Athenes, qui est dans la chambre de la Signature. Ensuite il en peignit un autre dans le même lieu, où l'on voit JESUS-CHRIST, la Vierge, & plusieurs Saints assis sur des nuages, & au dessous des Docteurs & des Evêques qui sont à l'entour d'un Autel sur lequel le S. Sacrement est exposé.

D'un autre côté il représenta l'Empereur Justinien qui donne les Loix à des Docteurs pour les examiner. Et dans un autre Tableau, il a peint le Pape Gregoire IX, qui donne les Décretales. C'est dans

* Pietro della Francesca, Luc de Cortone, Pietro della Gatta, Abbé de S. Clement, & le Bramantin, Milanois.

ans ce Tableau qu'il a repréſenté au naturel Jule
. le Cardinal Jean de Medicis, qui fut le Pape
eon X. & pluſieurs autres perſonnes qui vivoient
ors.

Je ne vous décrirai point plus particulierement
utes ces Peintures. Je me ſouviens du plaiſir que
ous preniez autrefois à les voir, lors que nous paſ-
ons agréablement des heures entieres dans ces Sa-
s du Vatican.

Je vous avoüe, dît Pymandre, que la penſée
'en eſt encore tout-à-fait douce ; & à préſent que
ous m'en parlez, il me ſemble que je voi devant
oi ces beaux Ouvrages, où tout ignorant que je
is, je trouvois tant de charmes que bien ſouvent
vous y arrêtois, peut-être plus long-temps que
ous n'euſſiez voulu.

Tant s'en faut, repartis-je ; je ne les voyois qu'à
emi, & il me reſte un ſecret déplaiſir de ne les a-
oir pas encore aſſez bien conſiderez.

Cependant, continua Pymandre, quoi que je les
ye encore comme devant les yeux, je n'ai pas aſſez
e lumiere pour y découvrir toutes les choſes que
ous m'y faiſiez remarquer. J'attens donc que vous
ecommenciez tout de nouveau, & comme ſi nous
tions encore aſſis ſur les bancs qui entourent ces Sa-
es, que vous en obſerviez toutes les beautez.

Nôtre entretien ſeroit trop long, repris-je, s'il
aloit m'arrêter, comme nous faiſions en ce temps-là,
ur toutes les diverſes choſes que nous regardions.
Quel ſoin ne preniez-vous point à conſiderer juſ-
qu'aux lambris & aux fenêtres de ces chambres ?

J'avouë, dît Pymandre, que j'admirois cette me-
uiſerie, non ſeulement parce qu'elle eſt de mar-
queterie & faite de pieces de rapport, mais à cauſe
que dans tous les panneaux, il y a des perſpectives &
ne infinité de choſes que vous-même eſtimiez aſſez.

Il eſt vrai auſſi, pourſuivis-je, que cet Ouvrage
eſt fort bien travaillé : car le Pape qui vouloit que
la

la beauté de la menuiserie répondît à l'excellence des Peintures, fit pour cela venir de Verone un Religieux nommé frere Jean, qui pour lors n'avoit point de pareil à bien couper le bois.

C'étoit dans cette même chambre dont je viens de parler, que vous regardiez un jour si attentivement les portraits des anciens Poëtes qui sont dans ce Tableau où le Parnasse est représenté; & qu'en considerant particulierement Homere, Virgile, le Dante, Petrarque, & quelques autres, vous nous fites un savant discours sur la differente maniere d'écrire de ces grands personnages.

Aprés que Raphaël eut achevé cette chambre, il travailla à d'autres Ouvrages pour quelques particuliers. Il fit cette célébre Galatée pour un Marchand de Siene nommé Augustin Ghisi, à qui appartenoit le lieu où elle est encore à présent. Il travailla à ce Prophete qui est dans l'Eglise des Augustins; & ce même Ghisi lui fit faire ces belles Peintures qui sont à Nôtre-Dame de la Paix.

Ne sont-ce pas, dît Pymandre, ces Prophetes & ces Sibylles que l'on voit à main droite en entrant dans l'Eglise, & qu'on dit que Raphaël avoit faites ou imitées d'aprés Michel-Ange? C'est de ces mêmes figures dont je parle, répondis-je; & il est vrai qu'en ce temps-là les ennemis de Raphaël publierent par tout qu'il ne les avoit peintes qu'aprés avoir vû ce que Michel-Ange avoit fait au Vatican. Car on savoit bien que Michel-Ange s'étant retiré à Florence, pour les raisons que je vous dirai en parlant de lui, Bramante qui favorisoit Raphaël en toutes choses, lui donna la clef de la Chapelle-Sixte, pour voir ce que Michel-Ange avoit commencé d'y peindre. Ce qui donna lieu de dire qu'il en avoit tiré beaucoup d'instruction; parce qu'en effet il changea tout d'un coup de maniere, & donna à ses figures plus de force & plus de grandeur qu'auparavant. Et Michel-Ange ayant sû que c'étoit par le moyen

en de Bramante que Raphaël avoit vû & examiné
s Peintures, il en fut fâché contre lui, croyant
u'il l'avoit fait pour lui nuire. Mais quoi qu'il en
it, il est vrai que les figures qui sont à Nôtre-
ame de la Paix, sont des plus belles que Raphaël
t peintes.

M'étant un peu arrêté, Pymandre me dît; Pour
oi je trouve Raphaël bien loüable de s'être si heu-
eusement servi des choses qu'il avoit vûës. Et quand
ême il auroit dérobé la science de Michel-Ange,
est une espece de larcin, qui bien-loin d'être pu-
i, meritoit une recompense. Car quoi qu'on laisse
cette heure toutes les chambres du Vatican ouver-
s, je ne croi pas qu'il y ait beaucoup de larrons
ssez habiles, pour faire à l'endroit de Raphaël, ce
ont on l'accusoit à l'égard de Michel-Ange, &
ui au sortir de ces lieux aillent faire ailleurs des Ta-
leaux qui surpassent en beauté ceux qui ornent ces
randes Sales. Les Amis de Michel-Ange diront ce
u'il leur plaira au desavantage de Raphaël: mais
our moi je le tiens en cela un homme merveilleux,
il est vrai que pour avoir regardé en passant les
uvrages de son competiteur, il en ait si bien pre-
té, qu'aussi-tôt il en a fait d'autres encore plus ex-
ellens. Non, non, on peut dire dans une telle ren-
ontre, que l'imitateur est plus à priser que celui
u'on imite. Hé quoi! Michel-Ange avoit peut-être
availlé cinquante ans aprés l'antique & le naturel,
s'étoit rendu un excellent homme: cela est digne
'une grande loüange, je l'avoüe. Mais Raphaël n'a
it que découvrir la toile qui cachoit les Ouvrages
e Michel-Ange, & à l'heure même en le voulant
niter il l'a surpassé de beaucoup: c'est ce qui est
igne d'admiration & quasi incroyable. Et pour moi
trouve que la plainte de Michel-Ange étoit un
oge pour Raphaël, qui faisoit paroître par là l'ex-
ellence de son jugement, & la force de son esprit.

Comme Pymandre eut fini ce discours qu'il pous-
soit

ſoit avec chaleur, je me mis à ſoûrire, & lui dis Je voi bien que vous prenez le parti de celui don je parle préſentement, & que vous donneriez vo lontiers un Arrêt déciſif contre Michel-Ange, ſi l'o vous prenoit pour juge de ces deux Peintres. Mai quand je vous dirai une autre fois les excellente parties de celui-ci, ne ſerez-vous point alors pou lui contre Raphaël? Je ſerai, repliqua-t-il, pour ce lui qu'il vous plaira; car j'aurai toûjours de l'eſtim pour tous ceux dont vous me direz du bien, & ain vous porterez mon eſprit de quel côté vous voudre

Il faut donc, repartis-je, vous laiſſer maintenan bien perſuadé du mérite de Raphaël, qui en eff étoit alors l'admiration de tout le monde. Car ce fu en ce temps-là que s'élevant encore plus haut qu n'avoit fait, il acheva cette chambre qui eſt la ſecon de aprés la grande Sale. Il y fit l'hiſtoire miracu leuſe du Saint Sacrement d'Orviette; le Tableau c Saint Pierre eſt repréſenté lors que l'Ange le dél vre des priſons; cette autre grande hiſtoire d'Eli dore, qui pilla le Temple de Jeruſalem par le com mandement d'Antiochus; & les autres Tableaux q ſont dans la voûte de cette chambre.

Il ſembloit que la mort de Jule II. qui arriva pour lors, dût interrompre le* cours de ces beau Ouvrages. Mais Leon X. qui lui ſucceda, n'aya pas moins d'amour pour les Arts, que ſon préd ceſſeur, obligea Raphaël de continuer ſon trava Ce fut au commencement de ſon Pontificat qu'il mit à peindre ce beau Tableau qui eſt dans la cha bre qui ſuit celle dont nous avons parlé, où il repréſenté l'hiſtoire d'Attila. Cet Ouvrage paſſe po être tout peint de la main de Raphaël, & un des pl beaux qu'il ait faits dans le Vatican. En effet, n ſeulement l'ordonnance en eſt admirable, mais to tes les parties de cette compoſition ſont ſi convenab au ſujet, & l'expriment ſi dignement, qu'il n'y a ri

* Le 21 Févri.r 1513.

ui ne serve à se perfectionner. La situation du lieu, Cour du Pape, celle qui accompagne Attila, urs habits, leurs chevaux, & généralement tout qui paroît dans ce Tableau est exécuté avec un in & une conduite merveilleuse. Je croi que vous ous souvenez bien encore de ces deux figures qui nt en l'air, avec l'épée à la main. Ce sont celles, e dit Pymandre, qui représentent comme S. Pier- & S. Paul s'opposent à Attila, & dont le Pein- e a enrichi son Ouvrage par une licence qu'il a cru i être permise.

Quand ce seroit, poursuivis-je, une liberté qu'il uroit prise, je ne croi pas que personne y pût trou- er à redire, puis qu'elle est trés-conforme à son su- t, & de celles qui donnent de l'ornement & de grace à de semblables Ouvrages. Mais ce n'est as une chose que Raphaël ait inventée, puis qu'il a des historiens qui l'autorisent. Car ils rappor- ent qu'Attila ayant traversé les Alpes, descendt Italie avec une armée si furieuse, que comme un rrent elle ravageoit tous les lieux par où elle passoit. n'y avoit que quarante ans qu'Alaric avoit saccagé ome, lors que ce nouveau fleau de Dieu se dispo- it à faire la même chose, sans que l'Empereur Va- ntinien qui regnoit alors, pût resister à un si puis- nt ennemi. Mais Dieu qui par des moyens secrets invisibles prend plaisir à renverser les puissances ui paroissent les plus formidables, se servit alors e ce qui sembloit le plus foible & le moins propre our arrêter les progrés d'un Conquerant si redou- ble. Les prieres & les soûmissions de Saint Leon rent les seules armes qui abatirent l'orgueil d'At- la, & qui surmonterent cet ennemi qui se croyoit vincible. Car Dieu ayant fait connoître en songe à Empereur, que le salut de Rome étoit reservé au ape Leon, qui seul pouvoit s'opposer à la fureur e ce cruel Tyran, Valentinien alla trouver ce saint ontife, qui se disposa aussi-tôt d'obeïr aux volon- ez divines. Il

Il sort de la ville sans penser au peril où il s'exposoit, & accompagné d'un petit nombre d'Ecclesiastiques & de Citoyens Romains, s'achemina vers l'armée d'Attila. Ce Pape venerable par sa vieillesse & par la sainteté de sa vie, s'étant présenté devant ce Roi, se jetta à ses pieds, & les larmes aux yeux & les sanglots à la bouche, le supplia avec tant d'instance de ne passer pas plus outre, que ce Prince, qui un peu devant portoit la terreur de toutes parts demeura lui-même tout épouvanté, se sentant touché interieurement par une puissance secrette. Il s'adoucit de telle sorte à la voix de ce grand Saint, qu'il arrêta son armée, & content d'un petit tribut qui lui fut accordé, retourna sur ses pas, comme si les larmes de Leon eussent formé devant lui une mer capable d'empêcher son passage.

Un changement si promt surprit tous ceux de sa suite, qui ne pouvoient comprendre comment ce Prince s'arrêtoit de la sorte à la priere d'un Pretre, aprés avoir surmonté tant d'obstacles, & dans le temps où ils croyoient tous aller jouir dans Rome de la gloire & des tresors qu'ils avoient recherchez, & comme aquis par tant de sanglantes victoires. Et parce qu'ils ne pûrent s'empecher de lui témoigner leur étonnement, il leur dit : Qu'il avoit vû à côté du Pape deux vaillans Chevaliers, dont la voix & les regards n'avoient rien d'un homme mortel, lesquels tenant chacun une épée nuë à la main l'avoient menacé de le faire perir, si résistant davantage aux prieres de Leon, il prétendoit passer outre. Ce fut ce qui fit croire aux Chrétiens que ces deux généreux Combattans étoient S. Pierre & S. Paul, qui parurent alors pour la défense de l'Eglise, & de la ville de Rome.

Cependant admirez, je vous prie, quel étoit l'endurcissement de ce Prince. Cette vision l'épouvante & l'arrête : & néanmoins elle ne touche point son ame, & ne change point sa mauvaise vie. Au con-

traire

traire, lors qu'il s'en retournoit, & que les principaux de sa Cour lui reprochoient, comme une action honteuse, la paix qu'il avoit accordée au Pape, il leur répondit, se moquant de lui : Qu'ils ne devoient pas s'étonner s'il avoit déferé quelque chose au Roi des bêtes, pour qui tous les autres animaux, parlant des Catholiques, avoient de la crainte & de la veneration. Mais cette raillerie pleine d'impieté, & tant de sang qu'il avoit si cruellement répandu, ne demeurerent pas long-temps impunis; car aussi-tôt qu'il fut de retour en Hongrie, il épousa une fort belle Dame nommée Hildide; & dés la premiere nuit de ses nôces, comme il s'étoit rempli de viande & de vin, il lui prit un saignement de nez qui le suffoqua.

Or pour revenir à la Peinture que Raphaël a faite sur le sujet d'Attila, on y voit S. Pierre & S. Paul soûtenus en l'air, & l'on remarque sur le visage de ces Apôtres une certaine fierté & une hardiesse que le zele de la gloire de Dieu répand à l'ordinaire sur le front de ceux qui sont émûs d'une sainte colere. Pour Attila, on le voit tout surpris & tout épouvanté, ayant devant lui des ennemis si redoutables. Il les regarde avec un visage effrayé, & se détournant le corps en levant en même-temps les mains en haut, il semble qu'il veuille fuïr & parer leurs coups. Il ne paroît pas moins d'effroi dans l'action que fait son cheval. Raphaël a pris plaisir de bien peindre ce cheval, & quelques autres qui sont dans ce Tableau. Il y en a un isabel & blanc qui semble s'emporter. On voit comme le Cavalier qui est dessus s'efforce de le retenir. Ce Cavalier est vêtu de ces sortes d'habits faits en forme d'écailles, & tels qu'il y en a dans la Colomne Trajane : car ce savant Peintre ne manquoit jamais de faire servir les choses que l'Antiquité lui fournissoit, quand il trouvoit occasion de les placer à propos, & qu'elles convenoient bien à son sujet.

La plus grande liberté que Raphaël a prise, est de n'avoir pas peint dans ce Tableau l'humilité avec laquelle S. Leon alla trouver Attila : car il est bien vrai qu'il n'avoit pas un appareil aussi pompeux qu'il le représente. Il étoit vêtu de ses habits Pontificaux, il avoit sa Mitre sur sa tête, & faisoit porter devant lui une Croix d'argent; mais ces grands manteaux, cette pourpre, & cette suite d'estafiers n'étoit point alors en usage.

Bien que dés le temps du Pape Pontien (*a*), il y eût trente-six Prêtres dans Rome que l'on nommoit Cardinaux, toutefois le titre de Cardinal n'étoit pas une qualité éminente comme elle est aujourd'hui. Ce ne fut que sous Sergius IV. que les Cardinaux commencerent à recevoir de plus grands honneurs; encore n'ont-ils été distinguez dans l'Eglise par ces titres & ces marques extraordinaires, que du temps d'Innocent IV. (*b*) qui ordonna que dans les ceremonies ils iroient à cheval, & porteroient des chapeaux rouges pour signifier qu'ils étoient prêts de répandre leur sang pour la défense de l'Eglise. Mais Paul II. (*c*) qui a surpassé tous ses prédecesseurs en magnificence dans son train, dans ses habits & dans sa thiare enrichie de perles, de diamans, & d'autres pierreries d'un prix inestimable, voulant aussi augmenter la pompe des Cardinaux leur fit porter la robe rouge avec cette sorte de cape qu'ils mettent par dessous leurs chapeaux dans les cavalcades. Comme Raphaël, pour représenter S. Leon, a peint Leon X. & plusieurs Cardinaux qui vivoient alors, il a voulu les faire paroître avec leur éclat & leur magnificence ordinaire, & non pas dans cette premiere simplicité chrétienne où étoit le Pape S. Leon & les Prêtres qui l'accompagnoient.

C'étoit en ce temps-la que Raphaël fit cette Vierge que vous avez vûë dans le Palais Farnese, ce beau portrait de Leon X. accompagné du Cardinal Jule de Me-

(*a*) En 234. (*b*) En 1242. (*c*) Crée Pape en 1464.

Medicis, & du Cardinal de Rossi, & une infinité d'autres Tableaux que l'on transportoit en plusieurs lieux d'Italie; & comme ses biens augmentoient de même que sa réputation, il fit bâtir sa maison qu'on voit *in Borgo*.

Mais le mérite de cet excellent homme n'étoit pas renfermé seulement dans l'Italie: le bruit de son nom avoit passé les Alpes, & s'étoit répandu en France, en Flandre, & en Allemagne. Ce fut ce qui porta Albert Dure, trés-excellent Peintre Allemand, à rechercher son amitié, & pour gage de la sienne, lui envoya son portrait avec toutes les pieces qu'il avoit gravées.

Raphaël ayant vû les Estampes d'Albert, résolut de faire aussi graver quelques-uns de ses desseins, connoissant bien qu'il n'y a rien de plus avantageux, pour montrer à tout le monde ce qu'un savant homme peut produire, & même pour multiplier ses Ouvrages presque à l'infini.

Il fit donc apprendre à graver à Marc-Antoine de Boulogne, qui sous sa conduite mit au jour le martyre des Innocens, un Neptune, une Cene, & plusieurs autres pieces. On vit ensuite un autre Marc de Ravenne, & Augustin Venitien, qui graverent aussi d'aprés Raphaël. Et Ugo da Carpi homme ingenieux & plein de belles inventions, s'étant mis à graver sur le bois trouva le secret de faire paroître dans les Estampes, les demi-teintes, les ombres & la lumiere, comme dans les desseins qui sont lavez de clair & d'obscur. Nous sommes redevables à ces premiers Inventeurs de la gravûre de tant de choses que l'on a mises au jour depuis ce temps-là, & que nous n'aurions jamais euës, puis que dans ce beau recueil d'Estampes que Mr. de Marolles Abbé de Villeloin, a pris soin de faire avec une dépense considerable; il en compte jusqu'à 740. qui ont été gravées seulement aprés les Tableaux ou les desseins de Raphaël.

Il peignit encore alors un Christ portant sa croix, qui fut envoyé en Sicile ; & quoi qu'il s'occupât à divers Tableaux particuliers, cela ne l'empêchoit pas de continuer les Ouvrages du Vatican, où il travailloit à la chambre qu'on nomme de *Torre Borgia.*

Comme dans l'autre chambre dont je vous ai parlé, il avoit représenté le grand S. Leon, dans celle-ci il peignit Leon IV. qui fut un Pape trés-illustre en sainteté, & que ses vertus * éleverent à cette dignité souveraine aprés la mort de Sergius II. Son Pontificat fut recommandable par ses belles actions & par les miracles que Dieu lui fit operer. Il y en eut deux entre autres trés-considerables, & par lesquels il ne sauva pas la vie à une seule personne, mais à une infinité de peuples.

Il y avoit dans la voûte de l'Eglise de Ste. Luce une espece de Basilic, dont l'haleine répandoit un venin si subtil qu'elle infectoit tous les lieux circonvoisins, & portoit la mort dans le cœur de tout le monde. Comme l'on ne trouvoit point de remede à un mal si funeste, S. Leon implora le secours du Ciel, & s'étant mis en prieres chassa ce serpent, & délivra le peuple de Rome des maux qu'il souffroit tous les jours de ce dangereux animal.

L'on connut encore quelle étoit la vertu de ce grand Saint, lors qu'un furieux incendie arriva dans un quartier de Rome appellé *Borgo vecchio.* Le feu avoit déja réduit en cendre plusieurs maisons, & menaçoit l'Eglise de Saint Pierre, sans qu'on pût s'opposer à un si horrible embrasement. C'est ce dernier miracle que Raphaël a représenté dans l'un des côtez de cette chambre, où S. Leon est aux loges de son Palais qui éteint le feu en donnant sa benediction.

Avec combien de plaisir considerions-nous autrefois les belles expressions qui sont dans ce Tableau. On y voit un jeune homme qui porte un vieillard sur ses épaules, qui paroît tel que Virgile décrit Anchise;

* En 846.

ſe, lors qu'Enée le ſauva de la fureur des Grecs. Le corps de ce vieillard eſt une des parties les plus conſiderables de ce Tableau, car tous les nerfs & les muſcles y ſont exprimez avec une ſcience & une force de deſſein ſi admirable, que cette ſeule figure peut faire connoître combien Raphaël étoit ſavant dans l'Anatomie. Vaſari & l'Ecole de Florence ne veulent pas avoüer qu'elle ſoit deſſinée avec autant de force que celles de Michel Ange: mais je ne ferai pas difficulté de dire qu'il y a bien un autre art dans les figures de Raphaël, que dans celles qu'ils vantent ſi fort; & cet art eſt d'autant plus merveilleux, qu'il eſt plus caché que celui de tous les autres Peintres.

On voit dans la même chambre le port d'Oſtie aſſiegé par les Sarazins. Leon IV. s'occupoit dans Rome aux ſoins dignes d'un veritable Chef de l'Egliſe, quand il apprit que ces Infidelles étoient en mer avec une puiſſante armée, à deſſein de deſcendre en Italie, & de venir ſaccager Rome. Il partit auſſi-tôt pour ſe rendre à Oſtie, où il les attendit en réſolution de les combattre; ce qu'il fit, en effet, avec le peu de gens qu'il avoit conduits, & le ſecours des Napolitains & des peuples voiſins, qui n'étoit pas fort conſiderable. Mais il eſt vrai que la ſeule préſence de ce grand Saint valoit beaucoup mieux que des Legions de ſoldats, puis qu'il avoit de ſon côté l'aſſiſtance du Dieu des batailles, dont le bras eſt invincible.

Lors qu'on vit paroître les voiles de ces peuples barbares, le Pape ſe mit à la tête de toutes ſes troupes, & par un diſcours plein d'éloquence & de pieté anima leurs courages & remplit leurs cœurs d'une vaillance toute chrétienne. Enſuite il leur diſtribua le pain des forts, en leur faiſant recevoir le corps de Jeſus-Chriſt. Aprés avoir fait ſa priere à Dieu il donna la benediction à toute l'armée; & le ſigne qu'il fit de la ſainte Croix fut le ſignal du combat, & l'heureux préſage de la victoire qu'il remporta.

On vit donc aussi-tôt les Chrétiens se fondre & s'attacher aux Infideles; & c'est cette sanglante bataille que Raphaël a représentée dans ce Tableau, où l'on peut remarquer les vaisseaux des deux armées qui se font une cruelle guerre.

Je ne m'arrêterai pas à vous faire une description exacte de cette Peinture: mais je vous dirai qu'en pensant à cet Ouvrage, je ne puis assez admirer combien Raphaël étoit habile à représenter toutes sortes de sujets. Dans ceux où il ne faut que de la grace & de la douceur, il surpasse tous les autres Peintres; & quand il traite des compositions d'histoires qui demandent des actions plus fortes & plus fieres, personne ne l'égale.

Car si d'un côté l'on considere dans le Tableau dont je parle, avec quelle valeur les Chrétiens attaquent les Infideles; si l'on observe les diverses postures des soldats qui traînent des prisonniers, leurs mines, & leurs habits differens de ceux des matelots; & que de l'autre on regarde comme il a bien représenté la crainte, la douleur, & la mort même sur le visage des vaincus; on avoüera que l'art ne peut aller plus loin qu'il l'a porté.

Raphaël s'est servi du portrait de Leon X. pour représenter Leon IV. comme il avoit fait dans le Tableau d'Attila pour peindre Leon I.

Il y a encore dans ce même lieu deux Tableaux; dans l'un on voit comme Leon X. sacre le Roi François I. & dans l'autre comme il le couronne. Le Pape, le Roi, les Cardinaux, les Ambassadeurs, & plusieurs Seigneurs & Officiers y sont peints au naturel, & vêtus à la mode de ce temps-là.

Je ne voi pas, interrompit Pymandre, pourquoi Raphael a traité ces deux sujets: car je n'ai pas remarqué que ces ceremonies ayent été observées à Boulogne, lors que Leon X. & François I. s'y rencontrerent en 1515.

Bien que Vasari, poursuivis-je, parle de ces Tableaux

bleaux comme s'ils avoient été faits pour représenter en effet le Sacre & le Couronnement de François I. je ne doute pas néanmoins qu'il ne se soit trompé en cela, ainsi qu'il a fait en beaucoup d'autres choses. L'on peut plûtôt présumer que comme Raphael a représenté le Pape Leon X. dans les autres histoires que je vous ai rapportées, il le peignit encore ici, & fit le portrait de François I. qui vivoit alors, pour faire voir, non pas le Sacre de ce Roi, mais ce qui se passa autrefois dans l'Abbaye de S. Denis, lors que le Pape Etienne II. ayant été contraint de venir en France implorer le secours de Pepin contre Astulphe Roi des Lombards, qui le persecutoit; il le sacra de nouveau Roi de France, & dispensa (*a*) les François du serment de fidelité qu'ils devoient à Childeric, auquel il fit en même-temps faire les vœux pour être moine.

Dans la Peinture qui est de l'autre côté, il a peut-être voulu peindre la ceremonie faite à Rome le jour de Noel, quand le Pape Leon III. couronna (*b*) Charlemagne & le déclara Empereur des Romains. Car comme l'Eglise de Rome, & les Papes en particulier ont reçû des Rois de France, non seulement la plus grande partie des biens qu'ils possedent, mais encore toute leur autorité temporelle, & leurs plus beaux privileges : Leon X. fut bien aise de faire peindre ces deux actions si célébres & si glorieuses à ses prédecesseurs, dans un temps où un grand Roi de France (*c*) venoit encore de donner à l'Eglise des marques de sa pieté & de son obeïssance, & où le Peintre trouvoit occasion de représenter aussi lui-même en la personne d'un saint Pape, dont il portoit le nom.

La voûte de cette chambre est de la main de Pietre Perugin. Raphaël ne voulut jamais y toucher, croyant être obligé de la conserver par l'amour & la reconnoissance qu'il devoit à son maître.

(*a*) En 753. (*b*) En 801. (*c*) Francois I.

Mais quoi qu'il fut alors dans une haute fortune, & dans une réputation qui ſurpaſſoit celle de tous les Peintres qui avoient été avant lui, toutefois il ne bornoit pas ſes penſées à l'état préſent des biens & de l'eſtime qu'il poſſedoit, & ſe contentoit encore moins des connoiſſances qu'il avoit aquiſes dans ſon Art. Au contraire, comme il ſavoit que dans le chemin de la vertu celui-là recule qui n'avance pas, il s'efforçoit d'y faire tous les jours de nouveaux progrés. Il employoit pour cela les biens qu'il avoit gagnez par ſon travail, & les lumieres qu'il avoit aquiſes par ſes études. Ne pouvant lui ſeul recueillir, comme il eût bien voulu, tout ce qu'il y a de plus admirable dans les productions de la Nature, & dans les Ouvrages de l'Art, dont la ſpeculation eſt la principale nourriture de l'eſprit, & dont l'étude eſt ſi neceſſaire à un Peintre ; il occupoit diverſes perſonnes à deſſiner ce qu'il y avoit de plus beau en Italie, ſoit dans les differentes vûës des païſages, & des lieux les plus agréables, ſoit dans les Temples & dans les Palais, ſoit dans les Peintures anciennes, ſoit dans les bas-reliefs & les ſtatuës antiques. Car alors on voyoit encore, non ſeulement dans Rome, mais dans les ruïnes de la ville Adriane proche de Tivoli, à Pouzzole au Royaume de Naples, & en pluſieurs autres endroits, quantité de choſes antiques, tant de Peinture que de Sculpture, qui ne ſe trouvent plus, & qui étoient d'une beauté excellente. L'on a même accuſé Raphaël & d'autres Peintres de ce temps-là, d'avoir briſé beaucoup de bas-reliefs qui étoient dans les loges du Coliſée & dans les anciens Palais, aprés en avoir fait des copies, afin d'être les ſeuls poſſeſſeurs de ces richeſſes qui étoient comme enterrées ſous les ruïnes de ces anciens monumens.

On dit même que Raphaël envoyoit juſques dans la Grece deſſiner ce qui reſtoit encore de beau & de conſiderable, ne voulant pas perdre la moindre des cho-

choses qu'il croyoit pouvoir contribuer à le rendre plus savant.

Il avoit aprés de lui Jean da Udine, qui pour bien représenter des animaux étoit le plus excellent de tous ses Eleves ; il l'employoit à peindre des oiseaux fort rares, & d'autres bêtes sauvages que le Pape faisoit nourrir.

Aussi quand Raphaël eût fait le dessein des loges du Vatican, & qu'il eût fait achever ce que Bramante avoit commencé, & qui étoit demeuré imparfait par sa mort : ce fut Jean da Udine qui entreprit tous les ornemens & les grotesques qui embellissent ces loges, dont la diversité ne fait pas une des moindres beautez de tout ce grand Ouvrage. Les Tableaux, comme vous savez, sont du dessein de Raphaël, & si dignement executez par ses Eleves *, qu'il n'y a rien qui ne concoure à une même perfection.

Aussi faut-il avoüer qu'encore que tant d'excellens Ouvriers ayent contribué à l'accomplissement de tant de grands travaux que l'on faisoit dans le Palais du Pape, l'on en doit pourtant attribuer la gloire à Raphaël, qui ayant l'intendance générale de toutes choses, les disposoit chacune en leur place, & en donnoit l'exécution aux personnes qu'il croyoit les plus capables.

Car non seulement il avoit la conduite des Peintures, mais il ordonnoit encore de tous les ornemens de stuc : il fournissoit les desseins pour la menuiserie : enfin il n'y avoit point d'Ouvriers sur lesquels il n'eût une entiere direction. Aussi comme il étoit le chef de ces divers membres, il les faisoit agir de telle maniere, que n'ayant tous qu'une même intention de bien faire, il sembloit qu'il n'y eût qu'un seul homme qui travaillât ; parce qu'en effet c'étoit de l'esprit de ce savant maître que tous

* Jule Romain, Jean Francesque Penni, Perrin del Vague, Pellegrin de Modene, Vincent de San Geminiano, Polydore de Caravage, &c.

les autres tiroient leurs lumieres. Comme ils avoient une déference & une estime particuliere pour lui, il n'y en avoit point qui ne fît gloire de se conformer à ses sentimens, & d'exécuter ses ordres avec plaisir.

Pendant que Raphael conduisoit tous ces grands Ouvrages, il ne laissoit pas de faire d'autres Tableaux de moindre grandeur, dont il en envoya quelques-uns en France. Parmi ceux-là on peut remarquer comme un Ouvrage admirable le S. Michel qu'il acheva pour le Roi François I. lequel a huit pieds de haut. Il fit aussi des portraits de femmes, entre autres celui d'une Dame qu'il aimoit. Car le seul défaut qu'on a remarqué en lui, est d'avoir été trop adonné aux femmes; de sorte même que plusieurs personnes connoissant son inclination recherchoient les occasions de le servir dans ses débauches, employant de si lâches moyens pour lui plaire & pour devenir ses amis.

Augustin Ghisi l'ayant engagé à peindre cette loge que vous avez vûë dans la même vigne où est la Galatée, & voyant qu'il ne finissoit point son Ouvrage, parce qu'il étoit continuellement attaché auprés d'une maîtresse qu'il avoit alors, fit tant par ses prieres, qu'il l'obligea de loger avec elle dans le même lieu où il travailloit, ce qui fut cause qu'il finit tous les desseins de cette loge, où il peignit aussi lui-même quelques figures.

Dans le milieu du plafond il a feint deux pieces de tapisseries; en l'une il a représenté l'assemblée des Dieux, & c'est là qu'on peut remarquer dans les visages & dans les vêtemens de toutes ces Divinitez, comment il savoit bien s'aider des figures antiques, & exprimer toutes choses selon la difference des sujets. Dans l'autre il a peint les nôces de Psyché, où Jupiter est servi par Ganymede, par les Graces, & par les Heures, qui répandent des fleurs & des parfums sur la table.

Il

Il n'eſt pas beſoin que je m'arrête à vous parles des autres Peintures qui embelliſſent cette loge: nous les avons vûës tant de fois enſemble, que je ne croi pas qu'elles ſoient effacées de vôtre ſouvenir. Les feſtons de fleurs & de fruits, & les autres ornemens qui accompagnent les figures, ſont de la main de Jean da Udine.

Cependant Leon X. qui avoit une amitié & une eſtime toute particuliere pour Raphaël & pour ſes Ouvrages, l'obligea de travailler dans la grande Sale du Vatican à l'hiſtoire de Conſtantin. Il commença quelques-uns des Tableaux, & le reſte a été fait ſur ſes deſſeins par Jule Romain. Il peignit encore de grands Cartons que le Pape envoya en Flandres pour faire des Tapiſſeries qui furent richement exécutées.

Il ſeroit à ſouhaiter, dît alors Pymandre, que les grands Peintres fiſſent beaucoup de ces deſſeins, puiſqu'il n'y a rien qui ſe conſerve mieux que les Tapiſſeries, & qu'on voit dans celles que le Roi fait faire une beauté & une fraîcheur que la Peinture même a peine à ſurpaſſer.

Il n'y a, lui répondisje, que des Rois ou de grands Princes qui puiſſent faire travailler à des Ouvrages d'une ſi grande dépenſe, encore faut-il que ce ſoient des Princes & des Rois qui aiment les Arts, & il faut pour cela rencontrer des Peintres ſavans & des Ouvriers capables de bien exécuter les deſſeins qu'on leur donne. Il y avoit alors en Flandre des Tapiſſiers, non ſeulement trés-habiles à bien employer les laines, mais qui deſſinoient parfaitement; & ils étoient ſi capables qu'il ſe voit beaucoup de Tapiſſeries dont les couleurs ſont de leur invention, & qu'ils ont fabriquées ſur des deſſeins qui n'étoient pas même bien arrêtez.

Je vous avoüe que c'eſt le moyen le plus aſſûré pour conſerver long-temps, & même pour multiplier les Tableaux des plus ſavans hommes: c'eſt l'ornement

le plus riche & le plus commode dont on puiſſe parer les dedans d'un Palais ; & c'eſt par là que nous poſſedons en France pluſieurs Ouvrages magnifiques, & d'une compoſition excellente.

Il y a dans la grande Egliſe de Chartres dix pieces de Tapiſſeries (*a*) qui autrefois ont été faites en Flandre ſur les deſſeins que Raphaël fit pour les loges du Vatican, où l'hiſtoire de l'ancien Teſtament eſt repréſentée. Ces Tapiſſeries ſont admirablement exécutées, les bordures en ſont riches, les laines trés-fines, & toutes relevées de ſoye. Ce fut Mr. de Thou Evêque de Chartres, qui les donna à cette Egliſe, & l'on peut dire que hors celles du Roi, il n'y en a point de plus belles.

Vous avez vû ces Ouvrages merveilleux qui ſont dans le Garde-meuble de S. M. & que l'on expoſe ſouvent aux grandes fêtes. Je ne parle à préſent que des Tapiſſeries du deſſein de Raphaël, & je vous demande s'il y a rien de plus beau que les 8. pieces (*b*) de l'hiſtoire de Joſué. Quels Tableaux ſont comparables à celle de Pſyché contenant (*c*) 26. pieces. Les Actes des Apôtres (*d*) ne vous ſurprennent-ils pas quand vous les voyez ? Et combien de fois vous ai-je oüi parler §. de l'hiſtoire de S. Paul, comme d'un travail que vous ne pouviez aſſez admirer.

Pymandre m'interrompant en cet endroit, J'ai remarqué, dît-il, dans les Memoires de Mr. de Brantôme, que François I. acheta cette Tapiſſerie pour parer ſa Chapelle, aprés avoir eu celle du Triomphe de Scipion qu'on eſtime de Jule Romain. Il dit, parlant de cette tapiſſerie que c'étoit le chef-d'œuvre des Ouvriers Flamans, qui aimerent mieux la préſenter au Roi de France qu'à l'Empereur Charles Quint, connoiſſant la magnificence & la liberalité de ce grand Prince, qui en paya vingt-deux mille écus, qui étoit alors une ſomme trés-conſidérable. Ces

(*a*) Faiſant 40. aûnes de cours. (*b*) 43. aûnes. (*c*) 106. aûnes. (*d*) En 10 pieces de 53. aûnes. En 7 pieces faiſant 42. aûnes.

Ces Ouvrages, repris-je, sont des Ouvrages sans prix. Quoi qu'ils soient tout étoffez de soye & d'or, néanmoins la grandeur du dessein & la beauté du travail surpasse infiniment la richesse de la matiere.

Mais Mr. de Brantôme s'est trompé, s'il a dit que ce fut le Triomphe de Scipion que François I. acheta : car cette Tapisserie a été faite pour Henri II. dont même le portrait se reconnoît dans toutes les figures qui représentent Scipion. Ce fut des batailles de ce fameux Romain dont François I. fit l'aquisition. Vous pouvez voir dans le cabinet de Mr. Jabac les desseins de ces deux tentures * qui sont de la main de Jule.

Pour ce qui est des Tableaux de Raphaël, continuai-je, on sait bien que pendant qu'il vivoit, les Cardinaux & les Princes d'Italie retenoient presque tout ce qui sortoit de sa main. Et quoi que le Cardinal Jule de Medicis eût fait faire ce beau Tableau qui est à S. Pierre *in Montorio*, à dessein de l'envoyer en France, nous n'avons pas pourtant été assez heureux pour le posseder, parce que Raphaël mourut aussi-tôt qu'il l'eut achevé, & comme c'est assûrément le chef-d'œuvre de ce grand Peintre, on ne voulut pas priver Rome du plus bel Ouvrage qu'il eût jamais fait.

Ne vous souvient-il pas de cette riche composition où l'on voit un Possedé au pied d'une montagne avec les Disciples de Nôtre Seigneur ? On ne peut sans quelque sentiment de douleur regarder ce jeune enfant que le Démon tourmente, mais qu'il tourmente de telle sorte que tous ses membres patissent. On l'entend, s'il faut ainsi dire, crier de toute sa force; on lui voit les yeux renversez & presque hors de la tête. Ses veines enflées & sa peau tenduë d'une maniere & d'une couleur toute extraordinaire, sont des marques des grands efforts qu'il fait, & des peines qu'il endure. Ce Vieillard qui le soûtient est d'une expression admirable : car si l'on apperçoit-

* Elles sont ensemble 130. aûnes de cours en 22 pieces.

ſur ſon viſage qu'il n'eſt pas exempt de crainte auprés de ce Poſſedé, l'on remarque auſſi qu'il employe toutes ſes forces à le bien tenir. Il regarde fixement les Apôtres qui ſont prés de lui, comme s'il recevoit toute ſa vigueur de leur préſence. Cette femme qui eſt ſur le devant du Tableau & l'une des principales figures, ne ſemble-t-elle pas, en ſe tournant vers eux & en étendant les bras du côté de cet enfant, leur en montrer le miſerable état? Et ne diroit-on pas qu'ils en ayent compaſſion? Il y a dans cette Peinture des figures ſi belles & des airs de têtes ſi differens & ſi extraordinaires, que ce n'eſt pas ſans raiſon qu'elle a été eſtimée de tous les ſavans pour la plus parfaite qui ſoit ſortie de la main de Raphaël.

Peut-on s'imaginer l'humanité du Fils de Dieu dans ſa gloire d'une maniere plus divine qu'elle eſt repréſentée dans cet Ouvrage? On y voit J. C. ſi rempli de lumiere, que Moyſe & Elie qui ſont à ſes côtez, paroiſſent comme pénétrez de cette grande clarté. Les trois Diſciples bien aimez ſont proſternez contre terre, éblouis des rayons de cette lumiere éclatante qui environne leur Maître. Et ce Divin Maître, vêtu d'une robe plus blanche que la neige, les bras ouverts & les yeux élevez en haut, ſemble dans cette action merveilleuſe faire voir l'eſſence & la divinité de toutes les trois Perſonnes unies en lui, mais ſi bien exprimées par le pinceau de ce Peintre incomparable, qu'il a employé tout ſon ſavoir dans la repréſentation de cette image du Divin Sauveur, où il a fait un dernier effort pour montrer la puiſſance de ſon Art dans les choſes même qui ne ſe peuvent exprimer; & comme s'il ſe fût épuiſé pour achever cet Ouvrage, il ne travailla plus depuis qu'il l'eut fini. La mort ôtant de ce monde un ſi excellent homme, fit voir que quand une fois on eſt arrivé au plus haut degré de perfection, l'on ne peut plus demeurer ici-bas.

On attribuë la cauſe de ſa mort à une débauche

de femme ; & l'on dit que n'ayant pas découvert ſon mal aux Medecins, ils le traiterent comme d'une pleureſie & le firent trop ſaigner.

Quelque-temps auparavant il s'étoit engagé d'épouſer une niece du Cardinal de Bibienne. Toutefois eſperant que le Pape le feroit Cardinal, & d'ailleurs n'ayant pas beaucoup d'inclination pour le mariage, il en retardoit tous les jours l'accompliſſement.

Comme il vit que ſa maladie augmentoit, & que ſes forces diminuoient, il fit ſon teſtament, & aprés avoir obligé la femme qu'il entretenoit de ſortir de ſa maiſon, il lui donna dequoi vivre honnêtement le reſte de ſes jours. Il partagea ſon bien entre ſes Eleves, dont Jule Romain étoit celui qu'il aimoit le plus. Enfin, aprés s'être reconcilié avec Dieu & avoir donné des marques d'une veritable contrition, il ſortit du monde à pareil jour qu'il y étoit entré, qui fut * un Vendredi Saint. Il nétoit âgé que de 37. ans, & ſa mort précipitée cauſa une affliction ſi générale dans Rome, qu'il n'y eut perſonne qui n'en reſſentît une extrême douleur.

Son corps ayant été expoſé dans la ſale où il travailloit pendant ſa vie, l'on mit tout proche, ce beau Tableau de la Transfiguration qu'il avoit achevé nouvellement ; & comme l'on vit cet illuſtre mort auprés de ſes figures, qui toutes paroiſſoient vivantes, il n'y eut perſonne qui n'eût le cœur rempli de triſteſſe à la vûë de ce ſpectacle, où l'on connoiſſoit encore plus par l'excellence de ces Peintures, quelle perte l'on faiſoit dans la mort de ce ſavant homme.

Outre qu'il étoit, comme je vous ai dit, beau & bien fait de corps, il avoit une grace, une bonté, & une douceur qui gagnoit le cœur de tous ceux qui le voyoient, particulierement des Peintres qui avoient pour lui un reſpect & une amitié toute extraordinaire. C'étoit à qui lui feroit le mieux ſa cour ; & jamais on

* En 1520.

on ne le voyoit sortir qu'il n'en eût plusieurs avec lui, qui tenoient à grand honneur de l'accompagner. Il est vrai aussi que cette déference qu'ils avoient pour sa personne ne le portoit point à s'élever au dessus d'eux; il les traitoit comme s'ils eussent été ses égaux, & cette belle maniere d'agir faisoit que ses Eleves même vivoient tous ensemble avec beaucoup d'union & d'amitié. Il prenoit un singulier plaisir à obliger tous ceux de sa profession, & s'ils desiroient quelque chose de sa main, il quittoit aussi-tôt ses autres Ouvrages pour leur rendre service.

Comme il donnoit liberalement ses desseins à ses Eleves & à plusieurs Peintres, qui étant fort habiles s'efforçoient de l'imiter autant qu'ils pouvoient, il s'est répandu parmi le monde, & dans les cabinets des curieux beaucoup d'Ouvrages qu'on a fait passer pour étre de sa main.

Ce qui est digne de remarque dans cet excellent homme, est le progrés inconcevable qu'il a fait dans son Art pendant le peu de temps qu'il a vécu. Car aussi-tôt qu'il eut commencé de travailler sous Pietre Perugin, il se rendit capable de le bien imiter. Mais comme il avoit trop de lumiere pour ne pas discerner les divers degrez de perfection qui se trouvent dans la Peinture, il n'eut pas si-tôt vû les Tableaux de Leonard, qu'il reconnut les défauts de sa premiere maniere, & en prit une autre beaucoup meilleure. Enfin, se sentant assez fort pour ne plus s'arrêter à suivre les pas des autres Maîtres, on le vit, non seulement comme une Abeille prendre l'essor, pour amasser de tous côtez ce qu'il rencontroit de meilleur dans les Ouvrages des Anciens, & dans ce que la vûë peut découvrir de plus beau pour s'en faire une nourriture particuliere: mais il parut comme une Aigle généreuse s'élever au dessus de toutes les choses visibles, pour contempler des idées plus parfaites dont il formoit ses Ouvrages. Aussi l'on y voit des traits semblables à ceux des Anciens Grecs,

par-

parce qu'ils ont tous puisé dans une même source & se sont servis d'exemples pareils, lors qu'ils ont voulu travailler à ces rares chef-d'œuvres de l'Art, où la Nature est représentée dans une beauté & une perfection, qu'elle semble n'avoir jamais fait voir qu'à ces grands hommes.

Raphael connoissoit pourtant bien que l'esprit de l'homme a ses bornes; qu'il est comme renfermé dans certains sujets; & que quelque peine qu'on prenne pour acquerir toutes les parties de la Peinture, il est difficile qu'il n'y en ait quelqu'une qui échape, & de laquelle un autre ne se rende possesseur. C'est pourquoi il travailla autant qu'il put à les aquerir toutes, afin au moins que si quelqu'un excelloit en une chose, il eût cet avantage de n'être surmonté qu'en une partie, & de surpasser les autres en tout le reste.

En effet on voit qu'il dessinoit parfaitement; qu'il étoit fecond en belles inventions, & savant à bien ordonner; qu'il a peint avec beaucoup d'amour, mais sur tout qu'il n'a point eû d'égal pour donner de l'expression & de la grace à ses figures. Il a toûjours conservé de la force & de la douceur dans tout ce qu'il a représenté; il a sû traiter ses sujets avec toute la convenance necessaire, soit en représentant les coûtumes differentes des nations, soit dans les habits, dans les armes, dans les ornemens, dans le choix des lieux, & enfin dans tout ce qui regarde cette partie de bienséance, que Castelvetro nommé dans sa Poëtique *il costume*, & qui doit être commune aux grands Poëtes & aux savans Peintres.

Vous savez à quel prix l'on met ses Ouvrages, & vous pouvez considerer ceux qui sont au Louvre; il y a deux petits Tableaux sur bois qui sont de sa premiere maniere: l'un représente un S. Michel qu'il fit pour François I. & l'autre un S. George qu'il peignit pour Henri VIII. Roi d'Angleterre. Vous y verrez encore une Vierge assise dans un païsage avec le petit

Jesus devant elle, & S. Jean à côté. Ce Tableau es de sa seconde maniere. Celui où il a représenté l Vierge, Nôtre Seigneur, Saint Jean, & Sainte Eli sabeth, que le Roi a eû depuis peu de Mr. l'Abbé d Brienne, est d'une maniere plus forte.

N'est-ce pas, me dît Pymandre, ce Tableau qu j'ai vû autrefois chez Mr. le Duc de Rouanez, & qu'o disoit n'être que la copie d'un autre que Mr. le Mar quis de Fontenai Mareuil apporta de Rome lors de s premiere Ambassade, & dont il fit présent à M. le Car dinal Mazarin? Il est vrai que cette copie ne laisse pa d'être considerable, puis qu'on la croit de Jule Ro main; il y a même quelque petite difference dans l païsage & dans les figures.

Pymandre ayant cessé de parler, Il n'y a point d Tableaux, repris-je, dont l'on ne fasse quelque hi stoire, & lors qu'il s'en rencontre deux à peu prés sem blables, aussi-tôt chacun prend parti pour faire qu l'un soit l'original, & l'autre la copie. Mais il fau que je vous dise ce que j'ai appris d'un savant homm en cet Art touchant ces Tableaux, aprés toutefoi que je vous aurai rapporté ce que je sai de leur origine

Celui dont je vous parle, & qui est présentemen dans le cabinet du Roi, a été longtemps dans la mai son de Boisi, où il avoit été laissé par Adrien Gouffie Cardinal de Boisi, à qui Leon X. donna le chapeau l'an 1515. & qu'il envoya Legat en France en 1519 On dit que ce fut un présent que Raphaël lui fit en reconnoissance des bons offices qu'il lui avoit rendus auprés du Roi François I. Quoi qu'il en soit, ce Cardinal le gardoit cherement, & Raphaël lui-même avoit pris soin qu'il fût bien conservé, car il est couvert d'un petit volet de bois peint, & orné d'une maniere aussi agréable que savante.

Quant à celui qui est aujourd'hui dans le cabinet de Mr. le Duc de Mazarin, le Chevalier *dei Pozzo* que vous avez connu à Rome, le fit acheter par Mr. de Fontenai pendant qu'il étoit Ambassa-

leur auprés du Pape Urbain VIII. prétendant que c'étoit l'original que Raphaël avoit commencé, & sur lequel celui dont j'ai parlé avoit été copié par Jule Romain. Mais ce que j'ai sû depuis, c'est que Raphael sur les derniers temps étant accablé d'Ouvrages faisoit ce que beaucoup d'autres Peintres pratiquent souvent, qui est d'arrêter un dessein fort correct, de le donner à leurs Eleves pour le peindre, & lors qu'ils l'ont fini autant qu'ils ont pû, ils le retouchent eux-mêmes & en font un Ouvrage qui passe pour être de leur main. Il en a été ainsi dans cette rencontre Raphael a dessiné ces deux Tableaux, & les a fait peindre par deux de ses Eleves. Mais ayant eû plus d'inclination à finir celui qui est dans le cabinet du Roi, il l'acheva entierement, & laissa l'autre imparfait.

Cet Ouvrage n'est pas le seul où il se soit conduit de la sorte, celui qui me l'a fait remarquer, garde chez lui un dessein à la plume de la main de Raphael ; ce dessein est admirablement bien touché, & représente Venus, Vulcain & plusieurs petits Amours. Ce même sujet se trouve entre les mains de Mr. Jabac, peint sur bois par Jule Romain, de la même grandeur que celui de Raphaël, qui s'en servit aussi pour peindre de blanc & noir la façade d'une maison qu'il avoit fait bâtir pour ses Eleves.

Mais ce qu'il faut observer, est que Raphaël avoit des hommes si savans qui travailloient sous lui, que bien-loin de gâter ses desseins, ils y ajoûtoient souvent de nouvelles beautez. Car Jule Romain ayant beaucoup plus de feu que Raphaël, inspiroit à toutes ses Peintures certaine vie & certaine action qui manquoit aux desseins de son Maître ; étant trés-vrai que Raphaël lui-même a beaucoup appris de Jule, & que ses figures étoient moins animées, qu'elles n'ont été depuis que cet Eleve travailla sous lui.

Je vous dirai encore en passant une chose considerable touchant les Tableaux qu'on croit être de Raphaël, & où l'on voit bien en effet qu'il y a de sa

com-

composition & de sa maniere. C'est que ceux qu
sont bien peints, mais moins corrects dans le des
sein, peuvent être de Timothée d'Urbin ou de Pel
legrin de Modene, qui ont fort bien imité son co
loris, mais qui n'ont pas dessiné correctement. Ceu
dont le dessein est plus arrêté, & qui sont moins a
gréables dans la couleur, peuvent être de Francesque Penni, aussi l'un de ses Eleves. Pour les Table
aux où Jule Romain a touché, on y voit plus de vi
dans les actions, & plus de noir dans tout ce qu
représente la chair. Perrin del Vague est un de ceu
qui a encore bien imité Raphaël; mais dans ce qu'i
a fait, il y a plus de douceur & plus de tendresse
que de force & de grandeur. J'aurai une autre foi
lieu de vous parler de lui plus amplement.

Ce que vous devez donc considerer, ou plûtôt
admirer au Louvre, comme étant de la seule mai
de Raphaël, de sa plus grande maniere, & des plu
belles choses qu'il ait faites, c'est cette belle figur
de Saint Michel dont je viens de vous parler où c
que l'Art a jamais pû produire de plus parfait, es
exposé aux yeux de tout le monde. C'est encore ce
autre Tableau si merveilleux où la Vierge & le peti
Jesus sont environnez de S. Joseph, de Saint Jean
de Sainte Elisabeth, & de deux Anges qui répanden
des fleurs. Cette ordonnance est si noble & d'un
maniere si forte & si admirable, que je diminueroi
de son excellence si je prétendois vous la decrire.

Je vous dirai seulement qu'entre tant d'excellente
parties qu'on y peut remarquer, on voit sur le visag
de la Vierge cette pudeur & cette sagesse qu'il a toû
jours si bien exprimée dans tous les Tableaux qu'i
en a faits. Aussi personne n'a peint comme lui cett
modestie & cette retenuë si bienséante aux femmes
les ayant toûjours représentées dans des attitudes
& avec des airs de tête & des mouvemens qui n'in
spirent que du respect & de la veneration à ceu
qui les regardent.

Qu

Outre ces Tableaux il y a encore dans le cabinet u Roi quelques portraits de la main de ce grand eintre, & à Fontainebleau une ſainte Marguerite ui eſt auſſi de ſa bonne maniere.

Pour les autres Ouvrages de Raphaël qui ſont en ivers cabinets de cette ville, vous aurez vû ſans oute celui de Mr. le Marquis de Sourdis, c'eſt un . George de la même grandeur & maniere que ce- ui du Roi. Le nom de Raphaël eſt écrit en lettres 'or au poitrail du cheval. Il vient du Roi d'Angleterre.

Celui de Mr. le Préſident Tambonneau que vous vez vû autrefois chez Mr. de la Noüe, eſt de la ſe- onde maniere de Raphaël. Vous ſavez bien qu'il ap- artenoit autrefois au Comte de Chiverni, & que ce ut Madame la Marquiſe d'Aumont qui le vendit à Ar. de la Noüe moyennant 5000 livres, & une co- ie qu'il en fit faire par un excellent Peintre *, pour nettre dans l'Egliſe de Port Royal.

Mr. le Duc de S. Simon a auſſi une Vierge de la nain de Raphaël qu'il conſerve avec ſoin. Je vous ai ait voir un Tableau de ſa premiere maniere, & du emps qu'il travailloit à Perouſe. Il peut y en avoir ncore d'autres en quelques endroits de Paris, ſans ompter ceux qu'on fait paſſer pour être de lui.

Avant Raphaël on ne parloit que de l'Ecole de Florence ; mais il mit celle de Rome à un ſi haut legré de perfection, que depuis elle a toûjours été onſiderée comme la premiere de toutes. Il laiſſa plu- ieurs Eleves, entre leſquels, comme je vous ai dit, l y en eut de trés-ſavans, & dont je vous parlerai lans la ſuite.

M'étant arrêté, Pymandre me dît, Aprés ce que ous avez rapporté de Raphaël, je ne croi pas que ous puiſſiez nommer aucun Peintre qui en appro- che : car vous avez remarqué en lui tant de belles qualitez, qu'il eſt comme impoſſible qu'il y en ait qui puiſſe lui être comparé.

Je

* Mr. de Champagne.

Je ne prétends pas aussi, continuai-je, vous en tretenir dorénavant d'aucun autre qui l'égale, pui qu'il a paru comme le Maître de tous. Mais cel n'empêchera pas que je ne vous nomme beaucou d'excellens hommes qui l'ont survécu, & qui on fait de trés-beaux Ouvrages.

Car si Raphaël a été le Maître de l'Art, & qu' en ait découvert les trésors, on peut dire aussi qu'i a donné moyen à ses Disciples & à ceux qui l'on suivi, de s'enrichir de sa découverte.

Ce fut de son temps que tous les Arts qui dépen dent du dessein se perfectionnerent. Celui de pein dre sur le verre, & qui étoit fort en usage en Fran ce, fit un progrés considerable.

Comme il n'y avoit personne en Italie qui sût em ployer les couleurs dont on se sert dans cette sort de travail, & les faire recuire & calciner sur le verr aussi-bien qu'on faisoit ici: Bramante eut ordre d Pape Jule II. de faire venir de Marseille un nomm CLAUDE fort habile en cét Art, & qui mena ave lui un Religieux de l'Ordre de S. Dominique nom mé FRERE GUILLAUME, encore plus excellent Ou vrier que lui. Ils travaillerent d'abord aux vitres d Vatican; & Claude étant mort incontinent apré qu'il fut arrivé à Rome, frere Guillaume travaill seul, & fit divers Ouvrages en plusieurs Eglises.

Ensuite il alla à Cortone, puis à Arezzo, où vi vant doucement d'un Prieuré que le Pape lui avoi donné, & s'appliquant davantage qu'il n'avoit fai à bien dessiner, il acheva des choses encore plu belles que ce qu'il avoit fait à Rome. Il mourut âg de 62. ans l'an 1537.

Aprés ce que je viens de rapporter du plus gran de tous les Peintres, je ne vous satisferois pas beau coup si je m'arrêtois à un DOMINIQUE PULIGO * Flo rentin, & Disciple de Ghirlandai. Je ne vous di rai rien de TIMOTHÉE DA URBINO qui tra vail

* Il mourut l'an 1525.

ailla ſous Raphaël aux Sibylles qui ſont à Nôtre-Dame de la Paix. Il le quitta bien-tôt pour retourner ans ſon pais, * où s'étant établi, il tâcha autant u'il put d'imiter ſa maniere : mais il ne deſſinoit as auſſi-bien qu'il peignoit.

Je ne vous parlerai pas non plus de VINCENT DA AN GEMINIANO, quoi qu'il fût Diſciple de Raphaël, u'il ait travaillé dans les Sales du Vatican, & qu'il it fait pluſieurs Ouvrages à fraiſque dans les ruës le Rome. Il finit ſa vie l'an 1527.

Peu de temps aprés mourut LORENZO DI CREDI de Florence, âgé de 78 ans. Il étoit Diſciple d'André Verrochio, & avoit travaillé ſous lui avec Pietre Perugin, & Leonard de Vinci : mais ayant connu a beauté des Ouvrages de Leonard, il quitta la maniere de ſon premier Maître pour les imiter, & il e mit à les copier avec une exactitude ſi grande, qu'on prenoit ſouvent les Copies pour les originaux ; ce qui eſt cauſe, comme je vous ai déja remarqué, qu'il y a bien des Tableaux qu'on croit de la main le ces grands Maîtres, qui ne ſont que des copies. Car comme le temps en efface les traits & en ôte les couleurs, & que d'ailleurs ils ſont faits par d'habiles gens, il eſt aſſez malaiſé de ne s'y pas tromper, & c'eſt où les demi-ſavans ſe laiſſent ſurprendre ; car ceux qui ne regardent qu'à la toile & au bois, n'y trouvent point de difference.

Quoi que Lorenzo ait beaucoup vécu, il n'a laiſſé que peu d'Ouvrages, parce qu'il étoit longtemps ſur un Tableau prenant plaiſir à le bien finir. Il eut quelques Diſciples qui n'ont pas été aſſez fameux pour m'obliger à vous en parler.

Encore que BALTHAZAR PERUZZI Sienois n'ait pas fait des Tableaux qui méritent d'être remarquez, toutefois comme il a paſſé pour un grand deſſinateur, principalement dans les choſes qui regardent l'Architecture, il me ſemble que je ne dois pas

* Il mourut âgé de 54. ans, l'an 1524.

pas le retrancher du nombre des grands hommes dont vous voulez que je vous entretienne. Je ne vou dirai rien de tout ce qu'il a peint dans des ruës d(Rome, dans plusieurs Eglises, & dans la maison d'Augustin Ghisi, où il a fait des Ouvrages de blanc & noir qui ont été trés-estimez. Vous saurez seulemen qu'il sût fort bien les Mathematiques, & qu'il entendit parfaitement l'Architecture civile & militaire Leon X. se servit de lui en plusieurs choses, & lor qu'il voulut faire achever l'Eglise de S. Pierre ; qu(Jules II. avoit fait commencer sur les desseins de Bramante, il le choisit pour en faire un nouveau modelle parce que le premier lui sembloit trop grand & trop vaste. Balthazar en fit un trés-magnifique, dont ceu qui ont achevé l'Eglise de saint Pierre se sont aidez.

Ce fut lui qui rétablit les anciennes décorations d(théatre, dont l'usage étoit comme perdu il y avoi long-temps. Et lors que le Cardinal de Bibienne * fi représenter devant Leon X. sa comédie intitulée *la Calandra*, qui est une des premieres comédies Italiennes qu'on ait recitées sur le theatre ; Balthazar en composa les Scenes, & les orna de tant de diverses sortes de bâtimens, de ruës, de places publiques, & d'une infinité d'autres objets fort bien mis en perspectives, que cette représentation fut admirée de tou le monde. Il prit lui-même le soin de la conduite, & de tous les changemens des machinens;il ordonna de differentes lumieres, & toutes choses réüssirent si heureusement, que ce spectacle surpassa encore de beaucoup ceux où il avoit travaillé auparavant. Ainsi l'o peut dire que c'est lui qui a ouvert le chemin à tou les Ingenieurs & Machinistes, qui depuis ce temps-l se sont mêlez de faire de pareilles décorations.

Aprés la mort de Leon X. & d'Adrien VI. qui n(tint le Siege que vingt mois, Jule de Medicis cousin d(Leon, & fils naturel de ce Julien qui fut tué à Florence dans cette horrible conspiration dont je vous a par

* Bernard Divitio.

parlé, fut élû Pape, & nommé Clement VII. Balthazar Peruzzi étant reconnu pour un des plus excellens Architectes, fut choisi pour ordonner du magnifique appareil que l'on fit pour solemniser le couronnement du nouveau Pontife; & ensuite il travailla à divers Ouvrages dans l'Eglise de S. Pierre & ailleurs.

En l'année 1527. les troupes de l'Empereur Charles-Quint ayant assiegé Rome, & mis cette grande ville au pillage, Balthazar fut pris par des soldats Espagnols, qui après lui avoir ôté tout ce qu'il possedoit, le tourmentérent encore pour tirer de lui une grosse rançon, parce qu'à sa bonne mine ils le prenoient pour quelque riche Prelat qui s'étoit travesti. Mais enfin ayant sû qu'il étoit Peintre, ils l'obligerent de faire le portrait de Charles de Bourbon qui avoit été tué à l'assaut de la ville; & soit qu'il le peignit sur leur relation ou d'après ce Prince mort, ce fut par ce moyen qu'il se tira de leurs mains.

Aussi-tôt il alla s'embarquer à *Porto Hercole* pour passer à Siene, où il arriva dans un état fort fâcheux; car ayant rencontré des voleurs sur le chemin, ils le dépouillerent tout nud, ne lui laissant que sa chemise. Cependant ses amis le reçurent avec joye; & ce fut sur lui que ceux de Siene se reposerent pour la conduite des fortifications de leur ville, dont ils le priérent de prendre le soin. Il y demeura donc quelque temps, & lors que Clement VII. eut fait sa paix avec l'Empereur, & que leurs troupes allerent assiéger Florence, le Pape voulut l'employer * en qualité d'Ingenieur, mais il refusa de servir contre son païs, ce qui lui attira l'indignation de Clement. Toutefois apres que ceux de Florence eurent été contraints de se rendre, & de recevoir les Medicis qu'ils avoient chassez, & même de reconnoître pour Prince Souverain Alexandre de Medicis, que l'Empereur instala; Balthazar voyant toutes choses en paix, retourna à Rome, où par l'entremise de ses † amis il trouva moyen d'appaiser le Pape, & de rentrer en ses bonnes graces.

* En 1530. † Les Cardinaux Salviati, Trivulce, & Cesarini.

Alors il fit le dessein de la maison des Massimi qui est dans Rome, & de deux Palais que les Ursins firent bâtir proche de Viterbe. Il commença aussi son livre des Antiquitez de Rome, & un Commentaire sur Vitruve dont il faisoit les figures à mesure qu'il travailloit sur cet Auteur. Mais il n'acheva pas ce qu'il avoit entrepris; car il tomba malade, & l'on dit que quelques-uns de ses ennemis, jaloux de sa fortune, employerent le poison pour avancer la fin de sa vie, qui arriva l'an 1536. après avoir vécu 26. ans. Il fut enterré dans la Rotonde auprès de Raphaël.

Quoi qu'il eût beaucoup travaillé, il avoit néanmoins amassé fort peu de bien, & même il ne joüit pas durant sa vie de toute la réputation qu'il a euë après sa mort, étant assez ordinaire qu'on n'estime les personnes de mérite que quand on ne les possede plus. Aussi quand Paul III. voulut faire achever l'Eglise de Saint Pierre, on s'apperçut bien de la perte qu'on avoit faite de Balthazar, par le besoin qu'on avoit de son conseil. Car encore que Antonio da San Gallo y travaillât alors & fût en réputation d'excellent Architecte, on ne doutoit pas néanmoins que les avis de Balthazar ne lui eussent été d'un grand secours. Sebastien Serlio hérita de ses Ecrits & de ses Desseins, dont il s'est beaucoup servi dans les livres d'Architecture qu'il a donnez au public.

Mais de crainte d'oublier quelqu'un de ceux qui ont contribué à ces belles Peintures du Vatican, & de les priver de l'honneur qui leur est dû? Je vous dirai, pendant qu'il m'en souvient, que Jean Francesque Penni surnommé Il Fattore, est un de ceux qui avec Jule Romain travailla toûjours sous Raphaël chez qui ils demeuroient, & qui les aimoit aussi tendrement que s'ils eussent été ses enfans.

Jean Francesque étoit fort jeune lors qu'il entra avec Raphaël; & comme il eut cet avantage d'apprendre d'abord les principes de son Art sous un si savant

Ma

Maître, il se fit, en l'imitant, une excellente maniére de dessiner. Il est vrai aussi qu'il y prit plus de soin & de plaisir qu'à bien peindre. Il n'avoit point encore manié le pinceau ni employé de couleurs, quand il travailla aux * loges avec Jean da Udine & Perrin del Vague.

Cependant il étoit universel en toutes choses: car il savoit fort bien faire les ornemens. Il peignoit les païsages avec beaucoup d'entente, les embellissant de bâtimens & d'autres choses qui les rendoient agréables. Il travailloit à fraisque, à huile & à détrempe, & en toutes ces maniéres il y réüssissoit également bien. Il avoit une connoissance si parfaite de son Art & une facilité si prompte & si expeditive, que ce fut pour cela qu'on le nomma *il Fattore*. Et de cette grande pratique qu'il avoit à faire toutes choses, Raphaël tira un secours considerable, soit pour des desseins de Tapisseries, soit pour les autres Ouvrages ausquels il l'employoit.

Il peignit de clair-obscur la façade d'une maison qui est à † *Monte Jordano*. Il travailla aussi à Ghise, où il fit le plafond des loges sur les Cartons de Raphaël. Après la mort de ce grand homme, Jule Romain & lui étant demeurez toûjours ensemble, ils acheverent l'histoire de Constantin dans la grande Sale du Vatican, dont veritablement une partie des desseins avoit été faite par Raphaël.

Pendant ce temps là Perrin del Vague qui avoit aussi peint sous Raphaël, épousa une sœur de Jean Francesque. Cette alliance leur donna occasion de travailler ensemble tous les trois; & même ils eurent ordre du Pape Clement VII. de copier ce beau Tableau de Raphaël qui est à S. Pierre *in Montorio*, pour en envoyer la copie en France. Mais ils ne la firent que commencer, car s'étant separez les uns des autres après avoir partagé ce que Raphaël leur

* Du Vatican.

† C'est un quartier dans Rome ainsi nommé.

avoit laiſſé, Jule Romain s'en alla à Mantouë où il fit plusieurs choſes conſiderables dont je vous entretiendrai. Jean Franceſque le ſuivit peu de temps après, ſoit que l'amitié qu'il avoit pour lui l'obligeât à cela, ſoit qu'il y fut attiré par l'eſperance d'y trouver auſſi de l'emploi. Toutefois Jule ne l'ayant pas ſi bien reçû qu'il avoit eſperé, il le quitta auſſi-tôt? & après avoir paſſé par la Lombardie il s'en retourna à Rome, où ayant fini la copie du Tableau de S. Pierre *en Montorio*, il la porta à Naples au Marquis del Vaſte, pour lequel il fit d'autres Ouvrages pendant le peu de temps qu'il vécut. Car incontinent après il demeura malade, & mourut âgé ſeulemant de 40. ans, environ l'an 1528.

Il eut un frere nommé Luca, qui après avoir travaillé à Genes, à Luques, & en d'autres lieux d'Italie avec Perrin del Vague ſon beaufrere, s'en alla en Angleterre où le Roi Henri VIII. l'employa, & où il fit quantité de deſſeins qui furent gravez en Flandre & dont les Eſtampes ſe ſont répanduës de tous côtez.

Il y avoit encore alors Pellegrin de Modene qui fut grand ami de Jean Francesque, & qui ayant demeuré avec Raphaël s'en retourna après ſa mort à Modene, où il fit pluſieurs Tableaux.

Gaudence Milanois vivoit auſſi en ce temps-là. Il avoit une grande facilité à peindre; & vous pouvez voir dans le Palais Mazarin un Tableau de ſa façon, où il a repréſenté la deſcente du S. Eſprit ſur les Apôtres. Je ne m'arrêterai pas maintenant à vous rien dire de ſes autres Ouvrages, afin de vous entretenir d'un autre Peintre Florentin dont le nom ne vous eſt pas inconnu.

C'eſt d'Andre' del Sarte, ainſi nommé à cauſe que ſon pere étoit Tailleur. Il y a long-temps, dit Pymandre, que je l'attendois. Comme j'ai ſû qu'il étoit venu ici ſous le Roi François I. j'étois ſur le point de vous interrompre pour vous en demander des nouvelles.

Je

Je n'avois garde, repartis-je, de le laiſſer ſeparé de ces grands hommes dont je vous parle, puis qu'il a tenu parmi eux un rang aſſez conſiderable. En effet il a ſû la Peinture & l'a miſe en pratique autant qu'un homme de ſon tempérament étoit capable de faire. Vous vous étonnez peut-être de ce que j'attribuë à ſa complexion, ce qu'il y a de beau dans ſes Ouvrages, ou ce qui manque à leur perfection. Cependant il eſt vrai en quelque ſorte, que s'il n'a pas fait voir dans ſes Tableaux encore plus de beauté, l'on en peut attribuer la cauſe à ſon humeur lente & tardive. Car ſi ſon deſſein eſt correct & dans la maniére de Michel-Ange, s'il a inventé agréablement, & ordonné les choſes avec bien de l'eſprit; il n'a pas eu aſſez de cette chaleur & de ce beau feu ſi neceſſaire aux Peintres pour animer leurs figures, & pour leur donner cette fierté, cette force & cette nobleſſe qui fait admirer les Tableaux. Auſſi l'on peut dire en quelque ſorte que c'eſt ce qui manque dans les ſiens, & qu'on n'y voit pas une diverſité d'accommodemens, une varieté d'expreſſions, & une grandeur de penſées qui les auroient rendus infiniment plus recommandables.

Mais au reſte ſi on les examine ſans préoccupation, on verra que dans les femmes & les enfans il y a des airs de tête naturels & gracieux; que les jeunes hommes & les vieillards y ſont peints avec des expreſſions très-vives & très-belles, quoi qu'il n'y ait pas, comme je viens de dire aſſez de varieté; que les draperies ſont diſpoſées avec une façon agréable; que le nud y eſt bien entendu & bien deſſiné, & qu'encore que ſa façon de deſſiner ſoit ſimple & ne tienne rien de ce grand goût & de cette forte maniére que l'on admire en d'autres Peintres, néanmoins tout ce qu'il a fait eſt aſſez étudié.

André nâquit à Florence l'an 1478. Auſſi-tôt qu'il ſut lire & écrire, ſon pere le mit en apprentiſſage chez un Orfévre, qu'il quitta pour apprendre à

peindre. Son premier Maître fut un Jean Barile Peintre assez médiocre : mais ensuite il demeura avec Pierre de Cosimo, & après il s'associa pour travailler en la compagnie de Francia Bigio aussi Peintre Florentin, & Disciple de Mariotto Albertinelli.

Pendant qu'ils demeurérent ensemble ils entreprirent plusieurs Ouvrages; & ce fut dans ce temps-là qu'André peignit à fraisque & de clair-obscur douze Tableaux de la vie de Saint Jean Baptiste qui sont à Florence dans un Cloître, & qui servirent à le mettre en credit. Car après les avoir achevez, il en fit un entre autres pour mettre dans une Chapelle de l'Eglise de * *San Gallo*, où l'on vit une beauté & une union de couleurs si grande, au prix de ce que les autres Florentins peignoient alors, que tous ceux qui le virent en furent surpris.

Ensuite de cela il fit dans le Convent des Freres Servites de l'Annonciade, l'histoire du Bien-heureux Philippe de Neri; & comme il se perfectionnoit toûjours de plus en plus, chacun tâchoit d'avoir de ses Ouvrages.

Il travailla à un Tableau d'une Vierge pour envoyer en France, mais lors qu'il l'eut fini il parut si beau à tous ceux qui le virent, que le Marchand qui l'avoit fait faire le garda pour lui. Néanmoins comme du côté de France ses correspondans le pressoient de leur envoyer quelques Peintures des meilleurs Maîtres, il pria André de lui en faire encore un; ce qu'il executa aussi-tôt.

Dans celui-ci il représenta un Christ mort environné de quelques Anges qui le soûtiennent, & qui sont dans une action pleine de douleur. Plusieurs de ses amis l'ayant prié de le graver, il se servit pour cela d'Augustin Venitien qui étoit à Rome auquel il l'envoya; mais il fut si mal satisfait de son travail, qu'il resolut de ne plus rien faire graver.

Ce Tableau étant arrivé en France, ne fut pas moins

* Où sont les Freres de l'Observance de l'Ordre de S. Augustin.

agréable à tous ceux qui le virent, qu'il l'avoit été aux yeux des Florentins ; de sorte que le Roi souhaitant plus qu'auparavant d'avoir des Ouvrages de ce Peintre, commanda aux Marchands d'en faire venir encore d'autres. Ce qui fut cause qu'André par l'avis de ses amis resolut de faire un voyage en France.

Comme il étoit dans ce dessein, ceux de Florence apprirent que le Pape Leon X. vouloit les honorer de sa présence, & revoir son païs. Pour cela ils se disposerent à lui faire une magnifique entrée.

Il y avoit alors parmi eux des hommes excellens en Architecture, en Peinture, & en Sculpture plus qu'il n'y en avoit jamais eu. Ils furent tous invitez à construire des Arcs de Triomphe, à élever des Statuës, à bâtir des Temples, à décorer les places publiques, & à orner tous les lieux par où le Pape devoit passer, d'une infinité de bas-reliefs, de Tableaux, & de tout ce qui pouvoit contribuer à l'embellissement de la ville.

Les Italiens sont fort habiles & fort ingenieux, comme vous savez, dans ces sortes de décorations, ausquelles naturellement ils prennent grand plaisir: mais comme d'ailleurs ceux qui furent employez à ces travaux étoient d'excellens hommes, ils rendirent cette fête la plus éclatante & la plus somptueuse qui eût paru jusques alors.

Il y avoit à la porte appellée *di San Pietro Gattolini*, un arc où Giacomo di Sandro & Baccio di Montelupo avoient représenté diverses histoires. Julien Tasse en fit aussi un à *San Felice*, qui est dans la place & proche la Trinité. Il dressa des Statuës dans le Marché neuf, & dans un autre endroit il éleva une colomne semblable à la colomne Trajane.

Antoine frere de Julien de San Gallo, l'un des Architectes qui a travaillé à l'Eglise de S. Pierre de Rome, bâtit un Temple à huit faces dans la place qu'on appelle *de' Signori*. Baccio Bandinelle Sculpteur renommé parmi les Florentins, & dont vous re-

regardiez derniérement le * portrait qu'il a fait lui-même, représenta la figure d'un Géant. Le Granaccio, & Ariſtote de San Gallo élevérent un Palais entre l'Abbaye & la maiſon du Podeſta. Maître Roux qui a travaillé à Fontainebleau, en fit auſſi un qu'il enrichit de pluſieurs figures.

Mais de tous ces Ouvrages il n'y en eût point qui fût tant eſtimé que la façade de l'Egliſe de *Santa Maria di Fiore*. Jaques Sanſovin en conduiſit toute l'Architecture, & comme elle étoit ornée de pluſieurs ſtatuës & de quantité de bas-reliefs qu'André del Sarte peignit de clair-obſcur, ce travail parut ſi beau & ſi bien entendu, que Leon X. qui avoit beaucoup de connoiſſance en ces ſortes de choſes, l'eſtima bien davantage que s'il eût été de marbre.

Ce même Sanſovin avoit encore repréſenté dans la place de *Santa Maria Novella* un cheval ſemblable à celui de Marc Aurele qui eſt dans Rome. Enfin toutes les ruës, les places, & la Salle même du Palais, étoient remplies de tant de beaux Ouvrages, qu'on ne peut rien imaginer de plus magnifique que ce qui parut le jour † que le Pape entra dans Florence.

Mais pour retourner à André del Sarte, comme il eut ordre de faire encore quelques Tableaux pour le Roi, il en acheva un où il repréſenta une Vierge qu'on envoya en France. Le Roi en fut fort ſatisfait. Ce qui donna occaſion à quelqu'un qui ſavoit bien la diſpoſition où étoit André, de faire entendre à ce Prince que s'il vouloit on pourroit le faire venir en France: ce que S. M. agréa volontiers, & commanda qu'on lui fît donner les choſes néceſſaires pour ſon voyage.

André apprit cette nouvelle avec d'autant plus de joye, qu'encore qu'il travaillât beaucoup chez lui, il n'étoit pas bien payé de ſes Tableaux. Ainſi il crut qu'étant appellé par un Roi liberal & magnifique,

* Il eſt dans le cabinet du Roi. † Le 3. Septembre 1515.

que, & dans un païs où l'on traite les étrangers avec estime & civilité, il y seroit reçû avec honneur, & trouveroit moyen de mettre sa famille à son aise.

Ayant donné ordre à ses affaires domestiques, il partit de Florence, & se rendit à la Cour. Il n'y fut pas si-tôt arrivé qu'il reçut de François I. des marques de sa liberalité. On lui meubla un logement; on pourvut à sa dépense & à ses autres besoins, les Trésoriers lui comptérent de l'argent, le Roi lui-même donna ordre qu'il ne lui manquât rien; & ainsi il n'avoit d'autre soin que celui de travailler.

Il commença donc de peindre, & se voyant favorisé du Roi & caressé de tous les Grands de la Cour, qui ne manquent jamais d'aplaudir à ceux qui sont bien auprès du Prince, il connut bien qu'il étoit sorti d'une condition fort pauvre & fort miserable, pour entrer dans un état commode & plein de bonheur. Un des premiers Tableaux qu'il fit fut le portrait du Dauphin qui étoit né depuis peu de mois & qui étoit encore dans les langes; il le présenta au Roi, qui pour marque de l'estime qu'il en faisoit lui fit un présent considerable.

Après cela il acheva une * Charité qui plut beaucoup à ce Monarque qui ne se lassoit point de lui faire du bien, tâchant de l'obliger sans cesse par de nouvelles graces à travailler toûjours avec plus de plaisir. Aussi étoit-il fort content des bienfaits du Roi, & des caresses de tous les principaux Seigneurs qui prenoient plaisir à le voir peindre & à l'entretenir, parce qu'il étoit fort agréable & fort civil, ne manquant jamais de témoigner sa reconnoissance des faveurs qu'il recevoit.

Et certes, s'il eût toûjours eû devant les yeux l'état présent de sa fortune, & qu'il n'eût point oublié les mauvaises années qu'il avoit passées en Italie, il seroit demeuré le reste de ses jours en France, où il

* Ce Tableau est dans le cabinet de S. M.

il auroit aquis beaucoup de bien & d'honneur. Mais comme dans la prosperité on perd aisément le souvenir des miseres qu'on a endurées ; aussi parmi les douceurs que la fortune lui faisoit goûter, il ne songea pas à conserver sa faveur & à prévoir ses disgraces.

Car un jour comme il travailloit à faire un S. Jerôme pour la Reine mere du Roi, il reçut des Lettres de sa femme qui lui donnerent aussi-tôt envie de retourner à Florence. Il demanda permission au Roi d'aller faire un voyage en son païs pour quelques affaires domestiques qui l'y appelloient, lui promettant avec serment d'être bien-tôt de retour, & même de faire venir sa femme avec lui, afin de n'avoir plus d'autre attache qu'en France, où il travailleroit en repos le reste de ses jours. Et voyant que ce Prince avoit beaucoup d'amour pour toutes les belles choses, il lui fit entendre que dans son voyage il prendroit occasion de chercher des Statuës & des Tableaux des meilleurs Maîtres pour les apporter à son retour.

Le Roi se confiant à la parole d'André, lui accorda ce qu'il demandoit, & même lui fit donner de l'argent pour l'achapt des choses qu'il proposoit. Ainsi étant parti de France il arriva heureusement chez lui, où il commença à se réjoüir avec sa famille & ses amis, & à passer agréablement le temps ; en sorte que le terme qu'il avoit pris pour demeurer à Florence s'étant écoulé à se divertir & à ne rien faire, il se trouva avoir dépensé, non seulement l'argent qu'il avoit reçû des liberalitez du Roi, mais encore celui qu'on lui avoit confié pour acheter des Tableaux.

Nonobstant cela il voulut se mettre en état de revenir, mais sa femme & ses amis s'y opposérent, & les larmes de l'une & les priéres des autres ayant plus de force sur son esprit que l'interêt de sa fortune, & la parole qu'il avoit donnée à un grand Roi, il de-

demeura à Florence. François I. en fut si fort touché qu'il témoigna sa colere aux Peintres Florentins qui étoient alors en France, & même fut long-temps sans vouloir les voir, protestant que si jamais André lui tomboit entre les mains il le feroit ressentir de son ingratitude & de son manque de foi.

Mais il n'étoit pas besoin que le Roi employât ni sa justice ni son autorité pour punir ce parjure. Le changement de fortune où il se trouva reduit bientôt après, lui fut un supplice d'autant plus douloureux, qu'il le ressentit le reste ses jours, pendant lesquels il souffrit les remords de sa mauvaise conduite, & les incommoditez d'une vie miserable. Car quoi qu'il fit une infinité de Tableaux à Florence, néanmoins comme il n'en étoit pas payé comme de ceux qu'il avoit faits en France, il regretta plusieurs fois les douceurs & les avantages qu'il y avoit reçus, & tâcha par toutes sortes de moyens de rentrer dans les bonnes graces du Roi; mais comme il vit que les passages lui en étoient fermez, il résolut d'aller travailler en divers lieux d'Italie, où il perfectionna encore beaucoup sa maniére.

Lors que le Duc de Mantoüe alla à Rome sous le Pontificat de Clement VII. il passa par Florence, où ayant vû le * portrait de Leon X. fait par Raphaël, il en fut si charmé qu'étant à Rome il pria le Pape de lui en faire présent, ce que Clement lui accorda, & fit écrire en même-temps à Octavien de Medicis, de le mettre dans une caisse & de l'envoyer à Mantoüe. Mais comme Octavien regardoit ce Tableau avec beaucoup d'amour & d'estime, il lui sembla que Florence feroit une trop grande perte si on enlevoit un si rare Ouvrage. Pour l'empêcher il prit prétexte d'y faire mettre une bordure plus riche, & pendant

* C'est celui qui est dans le Palais Farnese, où le Cardinal de Rossi & le Cardinal de Medicis, qui fut depuis Clement VII. sont représentez.

dant qu'on y travailloit il fit copier ſecrétement ce Tableau par André del Sarte, qui prit tant de ſoin à le bien imiter, & y réüſſit ſi heureuſement qu'il n'y avoit perſonne qui pût remarquer de difference entre l'original & la copie. Cette copie fut portée à Mantoüe, & lors que Jule Romain la vit, il y fut trompé lui-même, quoi qu'il eût vû faire l'original; & il n'eût jamais été deſabuſé, ſi Vaſari qui l'avoit vû peindre par André ne l'eût aſſûré que ce n'étoit qu'une copie, & ne lui en eût montré des marques qu'on y avoit miſes exprès. Jugez après cela ſi les meilleurs connoiſſeurs peuvent ſe mêprendre, principalement lors que les copies ſont faites dans le même-temps des originaux, & par des gens fort habiles.

Je ne m'arrêterai pas davantage à vous parler des Ouvrages d'André, dont le nombre eſt trop grand. Il en a fait une infinité en pluſieurs lieux de la Toſcane, principalement lors qu'il ſortit de Florence avec ſa famille pendant le temps de la peſte, dont il ne put ſe ſauver. Car quoi qu'il s'en fût garanti la prémiére fois que ce mal affligea cette ville, néanmoins ne s'étant pas toûjours ſi bien précautionné, il en mourut un peu de temps après que le ſiege qui étoit devant la ville eut été levé en 1530. & lors qu'il penſoit encore à retourner en France. Il n'étoit âgé que de 42. ans, & comme il ſe perfectionnoit tous les jours, chacun eſperoit beaucoup de ſon travail & de ſes études.

En effet ceux qui s'avancent ainſi peu à peu, & qui raiſonnent ſur ce qu'ils font, n'executent pas les choſes avec ce beau feu qui ſurprend les yeux d'abord, mais auſſi ils marchent avec bien plus de ſûreté dans le chemin de l'Art; & comme ils en ont ſurmonté par leur patience toutes les difficultez, ils y ſont plus affermis que ceux qui ont prétendu d'abord forcer la Nature, & vaincre tout d'un coup par la vivacité de leur eſprit les obſtacles qui ſe rencontrent dans le travail. Car ces derniers n'ayant pas aquis une connoiſſance aſſez grande de tout ce qui regarde la ſcien-

ſcience de la Peinture, il ſe trouve que cette lumiére qui les éclairoit au commencement de leur entrepriſe vient à s'éteindre, & que leur eſprit demeurant comme au milieu des ténébres, ils ne voyent plus à ſe conduire, & ainſi ne produiſent rien de raiſonnable.

Si André del Sarte eût demeuré à Rome & qu'il ſe fût donné la patience d'y étudier quelque temps, on ne doute pas qu'il ne s'y fût beaucoup perfectionné. Car bien que naturellement il n'eût pas l'imagination promte & vive, toutefois on croit qu'il auroit aquis cette belle diſpoſition, cette expreſſion, cette force, & cette élegance qui ne ſe trouvent pas dans ſes figures; puis que d'ailleurs il eſt comme je vous ai dit aſſez correct dans le deſſein. Mais comme il étoit d'un naturel plus timide que hardi, il y a quelque apparence qu'il manqua de courage dans le commencement de ſa courſe, & que les Ouvrages qu'il vit à Rome, & les excellens hommes qui y travailloient alors l'étonnérent & le firent reſoudre à retourner à Florence, pour ſuivre ſon inclination & ſon ſeul genie.

Il laiſſa pluſieurs Eleves entre leſquels fut Giacomo da Punturmo, Andrea Squazzella, qui l'imita beaucoup, & qui a travaillé en France, Giacomo Sandro, Franceſco Salviati, George Vaſari, & pluſieurs autres.

Alors ayant ceſſé de parler, & Pymandre s'appercevant que le jour finiſſoit: Je ne me laſſerois jamais avec vous, me dit-il; mais de peur de vous laſſer vous-même, je croi qu'il vaut mieux remettre à une autre fois ce qui reſte à dire de ces grands Peintres.

Nous aurons tout loiſir, lui répondis-je, de continuer nos entretiens, puis que vous voulez bien que nous employions les beaux jours de cette ſaiſon à faire quelques promenades enſemble. Aprés cela Pymandre s'étant levé ſortit de ma chambre, & en s'en allant me témoigna que nous ne ſerions pas long-temps ſans nous revoir.

Fin du premier Tome.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans le premier Tome.

L'A[illegible]

Gran

Fin de la Table des Matieres du premier Tome.

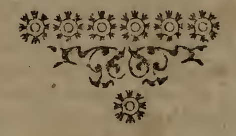
ENTRETIENS SUR LES VIES ET SUR LES OUVRAGES DES PLUS EXCELLENS PEINTRES ANCIENS ET MODERNES.

PAR MR. FELIBIEN,
Secretaire de l'Academie des Sciences & Historiographe du Roi.

TOME SECOND:

Nouvelle Edition revuë, corrigée & augmentée des CONFERENCES de l'Academie Royale de Peinture & de Sculpture,

De l'Idée du Peintre parfait & des Traitez, des Desseins, des Estampes, de la Connoissance des Tableaux & du Goût des Nations.



A AMSTERDAM,
Aux Dépens d'ESTIENNE ROGER, Marchand Libraire, chez qui l'on trouve un assortiment géneral de toute sorte de Musique

M. DCCVI.

ENTRETIENS SUR LES VIES, ET SUR LES OUVRAGES DES PLUS EXCELLENS PEINTRES ANCIENS ET MODERNES.

TROISIE'ME ENTRETIEN.

QUOI que nous euſſions réſôlu Pymandre & moi de nous revoir bien-tôt, pour continuer les Entretiens que nous avions commencez ſur les Vies & ſur les Ouvrages des Peintres; néanmoins Pymandre ayant été obligé de quitter Paris pour ſes affaires particuliéres, nous demeurâmes prés de ſix mois ſans nous voir. Etant de retour de ſon voyage, une des premiéres choſes qu'il me demanda, ce fut en quel état étoient les Bâtimens du Louvre. Je ne puis, lui dis-je, vous en rien dire: il faut que vous ayez le plaiſir de voir ce que l'on a fait aux Tuilleries pendant vôtre abſence; & ſi vous n'avez point d'affaire qui vous retienne, nous pourrons, ſi vous voulez, employer le reſte du jour à viſiter cét agréable Palais.

Je n'eus pas ſi-tôt parlé, que me prenant la main, allons, me dit-il, ne tardons pas davantage; il y a trop long-temps que je ſouhaite de voir ces Bâtimens,

Quand nous fûmes arrivez dans la Place qui est devant les Tuilleries, & que nous pûmes voir toute la face qui est depuis la grande Galerie jusques au bou de la Sale des Machines, où l'on a déja commenc une autre Galerie pareille à celle qui est du côté d la riviére, nous nous arrêtâmes pour considérer d'un seule veûë tout ce grand Ouvrage. Pymandre, qui avoi toûjours été absent pendant qu'on avoit travaillé à c Palais, demeura surpris; & aprés avoir été quelqu temps à le regarder, se tournant vers moi, me dit Est-ce un charme que ceci? Ne suis-je point dans u lieu enchanté? Et ce Palais peut-il être le Palais de Tuilleries, où quand je suis parti de Paris il n'y avoi rien de tout ce que je vois? Ne m'avez-vous poin conduit sans que je m'en sois apperçû dans cette Sa le des machines, où les yeux & la raison même f trouvent si fort trompez, que je pourrois bien croi que ces bâtimens, & tout ce que je vois, seroien plûtôt un effet des admirables changemens qui s' font, que de veritables édifices?

Pymandre voyant que je ne lui répondois rien: H quoi, poursuivit-il, en regardant autour de lui; O est cette ruë si étroite, par où l'on venoit du quarti de S. Honoré? Où sont ces grands fossez revêtus c pierres, qui servoient autrefois de clôture au Jard qui accompagnoit cette Maison? Qu'est devenuë ce te grande Place, où l'on couroit les Têtes il n'y que trois ou quatre ans? Qu'a-t-on fait enfin de to ce qui étoit ici il y a si peu de jours, & que je n vois plus? Tout cela peut-il avoir si promtement cha gé de forme sans le secours de la magie?

Alors ne pouvant m'empêcher de sourire: En effe lui dis-je, tout ce que vous voyez n'est qu'un e chantement. Vous n'étes pas où vous pensiez êtr Paris est plein de prestiges, & l'on n'y voit plus qu'on y voyoit autrefois.

Mais vous serez encore bien plus étonné, quar vous aurez veû les dedans de ce Palais. Cependa

regardez bien, je vous prie, sa beauté exterieure; observez en toutes les parties; & pour en mieux juger, entrez, s'il se peut, dans les mêmes considérations qu'on a eües de les faire de la sorte qu'elles sont.

Nous étant approchez de l'entrée du Vestibule, Pymandre s'apperçût que l'ancien Escalier n'y étoit plus. Il fut surpris de voir, qu'au lieu de descendre comme on faisoit autrefois par un endroit assez difficile & assez obscur, pour traverser ce Palais, l'on trouve présentement un grand lieu ouvert & dégagé, d'où la veuë s'échapant par les arcades qui sont au milieu du Vestibule, se porte avec plaisir dans le Jardin des Tuilleries, qui forme une perspective si agréable, que l'Art & la Nature n'ont jamais rien fait de plus beau ni de plus surprenant. Je vois bien, me dit-il, qu'on a eû raison d'ôter l'ancien Escalier, puisque quelque excellent qu'il fût, il ne pouvoit subsister dans le lieu où il étoit, sans gâter toute la symetrie de ce Palais, qui paroît bien plus noble & plus magnifique de la sorte que je le vois.

Aprés avoir traversé le Vestibule, nous montâmes dans les appartemens d'en haut, où ayant demeuré assez long-temps pour en considérer la disposition, les ornemens, & les peintures, nous descendîmes en bas, où nous eûmes occasion de faire encore plusieurs belles remarques.

Mais ce fut dans l'antichambre de l'appartement du Roi que nous nous arrêtâmes le plus, parce que nous étant mis à regarder plusieurs Statues antiques, & trés-rares, elles nous fournirent une agréable matiére pour nous entretenir de la beauté du Corps humain, & de quelle sorte toutes les parties en doivent être composées pour le rendre parfait.

Parmi ces antiques l'on y voit deux belles images de la Venus de Medicis, qui est le corps le plus beau, & l'Ouvrage le plus accompli que l'Art ait jamais formé; une femme assise, & envelopée d'un manteau;

douze buſtes de porphyre, repréſentans les douze Ceſars; une Pallas auſſi de porphyre; une Diane, qu'on dit avoir rendu des oracles; une Atalante; & pluſieurs autres Figures d'une ſinguliére beauté. Mais entre tous ces riches monumens de l'Antiquité, il y a une tête d'Alexandre d'un travail admirable.

Vous voyez bien, dis-je à Pymandre, que ceux qui peignent Alexandre ont raiſon d'en faire un beau Prince, puiſqu'il paroît tel par les médailles, & par tous les marbres qui nous reſtent de lui; & qu'un Peintre ne peut jamais manquer à donner de la bonne mine à ſes Héros, principalement lors qu'il eſt engagé à des reſſemblances particuliéres, & connuës de tout le monde; parce que la beauté a beaucoup de force pour regner ſur les eſprits, & qu'elle releve les perſonnes qui la poſſedent.

Comme cette qualité eſt rare & précieuſe, on a toûjours crû que ceux à qui la Nature a donné une forme plus parfaite qu'au reſte des hommes, ont auſſi l'eſprit plus grand, & l'ame plus noble; chacun ayant peine à s'imaginer que dans un beau corps il y puiſſe loger une ame baſſe, & un eſprit groſſier.

Cependant parce qu'une belle ame & une haute vertu ſe rencontrent aſſez ſouvent dans un corps difforme, il ſemble que l'on ſupporteroit volontiers les incommoditez de pluſieurs perſonnes malfaites, ſi l'on n'avoit remarqué que (*a*) ſouvent les defauts du corps ſemblent être un témoignage des vices de l'ame. Et de cette opinion qui n'eſt pas nouvelle, il eſt arrivé qu'on a crû que les Magiciens pouvoient être reconnûs, & portoient ſur leurs viſages quelque choſe de farouche, & d'extraordinaire. C'eſt pour cela qu'en peignant un grand perſonnage, s'il a quelques defauts naturels, il faut les cacher autant qu'i

(*a*) *Crine ruber, niger ore, brevis pede, lumine luſcus;*
Rem magnam præſtas, Zoile, ſi bonus es.
Mart. lib. 12. Ep. 21.

qu'il (*a*) se peut, comme fit celui qui représenta Periclés.

Mais outre la Beauté qui vient de la juste proportion des parties, & cette Grace dont nous avons déja parlé autrefois, il y a encore d'autres qualitez, qui se remarquent dans les personnes de grande condition, comme ce que l'on nomme Majesté, qui ne paroît pas simplement sur le visage, mais qui dépend de toute la composition du corps. Ciceron, à mon avis, la distingue dans les hommes & dans les femmes par deux noms différens. (*b*) La premiére se connoît dans les hommes, lors qu'ils se font voir avec un aspect plein d'une veritable noblesse; qu'il se trouve un je ne sçai quoi dans leur taille, dans leur port, & sur leur visage, qui les fait réverer, & qui remplit d'admiration & de respect ceux qui les regardent. (*c*) L'autre se rencontre dans les femmes, quand on y remarque une contenance noble, & une certaine bienseance dans tout ce qu'elles font; que la taille en est grande, bienfaite, & aisée; qu'elles portent bien le corps, & font toutes leurs actions avec grandeur; qu'elles parlent gravement; rient avec modestie; tiennent, s'il faut ainsi dire, un certain avantage sur les autres femmes; & qu'avec tout cela on voit sur leur visage un air plein de pudeur, & de chasteté, que Zeuxis avoit si bien représenté dans une figure de Penelope.

C'est encore cét air noble que l'on remarque dans les enfans bien nez, qui non seulement resulte de cette majesté entiére de tout le corps, mais qui a particuliérement son siége sur le visage, & qui n'est autre chose qu'un certain signe, qui découvre la santé de l'ame, & la netteté de l'esprit.

Aussi lors qu'un homme nous paroît avec un méchant air, & une mine funeste, c'est bien souvent la malignité de l'ame qui semble sortir au dehors, & donner des marques du desordre ou des mauvais desseins qui se passent au dedans.

(*a*) Plut. (*b*) *Dignitas.* (*c*) *Venustas.*

C'eſt donc ce bon air qu'un Peintre doit figurer, quand il peint des enfans; & vous pouvez vous ſouvenir comment Raphaël a doctement obſervé cela dans ſes Ouvrages, de même que Mr. Pouſſin a fait en diverſes occaſions. Car comme l'innocence de l'âge laiſſe aux enfans une conſcience pure, & un eſprit tranquille, l'ouvrier doit s'étudier à bien repréſenter les effets que peuvent imprimer de ſi nobles cauſes, ſoit dans la vivacité des yeux, ſoit dans un ſoûris qui ſe répand par tout le viſage; ſoit dans une fraîcheur de teint, & un embonpoint, qui eſt la marque d'une bonne nourriture;ſoit enfin dans des actions aiſées, & dans une vivacité de mouvemens qui marquent une naiſſance libre.

Une des choſes, dit Pymandre, qui me paroît la plus difficile, & pour laquelle néanmoins un Peintre doit être fort circonſpect, c'eſt, non ſeulement, de repréſenter ſur le viſage des jeunes gens cét air gracieux, & cette douce majeſté, qui doit diſtinguer les enfans de qualité & bien élevez, d'avec ceux qui ne ſont pas de grande naiſſance; mais encore de marquer ce qui doit paroître plûtôt ſur le viſage des garçons que ſur ceux des filles, afin qu'on les puiſſe connoître. Car il y a une ſi grande reſſemblance entre les uns & les autres, quand ils ſont jeunes, qu'il eſt quaſi impoſſible de les reconnoître. Cependant il me ſemble qu'il eſt neceſſaire de faire voir la difference de ces deux ſexes.

Pour ſçavoir, repartisje, comment l'on y doit proceder, il faudroit examiner les Ouvrages des plus ſçavans Peintres qui ont heureuſement réüſſi dans ces ſortes d'expreſſions. Toutefois je croi qu'on peut s'en aquiter dignement,en repréſentant dans les filles plus de douceur & plus de délicateſſe, puiſqu'on (*a*) ne reconnut le changement d'Iphis en garçon, qu'en voyant paroître plus de force dans les traits de ſon vi-

(*a*) *Cultus erat pueri : facies, quam, ſive puellæ,*
Sive dares puero, fieret formoſus uterque.
Ovid. Metam. lib. 10. v. 13. 14.

visage. L'on n'y doit pourtant rien voir de trop fier; au contraire, il faut qu'il y demeure toûjours quelque chose de gracieux & de délicat. Et même il arrive souvent que cette difference est si peu sensible entre les garçons & les jeunes filles, qu'on peut prendre les uns pour les autres, (*a*) comme Horace rapporte d'un certain Gygés, qui étoit d'une beauté si délicate, qu'il eût pû passer parmi les filles sans être reconnu pour ce qu'il étoit.

Si les garçons, reprit Pymandre, tirent quelque avantage de la ressemblance avec les filles, je croi aussi que la beauté des filles s'augmente lors qu'il s'y rencontre quelque chose de fier, de vigoureux, & de mâle: au moins si nous en voulons croire ceux qui nous ont fait les portraits de (*b*) Palestre, d'Athalante (*c*), & des filles (*d*) du Roy Lycomedes.

Il faut prendre garde, lui dis-je, de ne pas tomber d'une extrémité dans une autre, & ne pas s'imaginer qu'une fille soit belle quand elle a seulement quelque chose de mâle; car ce seroit un grand défaut si elles manquoient de cette modestie & de cette pudeur si naturelle, & si bienséante à leur sexe.

Mais si nous voulions remarquer toutes les parties qui contribuent à la perfection du corps de l'homme, il ne faudroit pas s'arrêter seulement à considerer celles qui sont propres aux jeunes personnes; il faudroit observer aussi celles des hommes & des femmes, & même avoir égard aux âges & aux conditions.

Hé bien, dit Pymandre, qui nous empêche d'employer une heure de temps dans un entretien si agréable, puisque nous sommes dans un lieu commode pour cela, & qu'il y a devant nous des objets trés-favorables pour un tel dessein.

Pour ce qui regarde, repartis je, le corps de l'homme, il faut demeurer d'accord qu'il ne merite point

(*a*) Hor. Car. 2. Od. 5. (*b*) Philost. Icon.
(*c*) Ovid. Metam. 8.
(*d*) *His decor est formæ species permista virili.* Stat. 2. Achil.

le nom de beau, s'il n'y a dans toutes ses parties cette juste proportion & cette parfaite harmonie dont nous avons déja parlé, c'est à dire, si sa taille n'est plûtôt grande que moyenne.

Cependant, interrompit Pymandre, l'on remarque (*a*) qu'Agricola étoit un homme bien fait, quoi qu'il ne fût pas grand, mais seulement bien composé, & semblable en cela à Vespasien, qui étoit d'une taille que Suetone (*b*) nomme quarrée, & de membres forts; de sorte qu'il faut considérer ce qui sied le mieux. Cela est vrai, répondis-je; mais cette bienséance se trouve dans un grand homme, lors que tous ses membres sont proportionnez. Je (*c*) n'ignore pas que quelques-uns veulent, qu'un corps bien fait soit quarré, c'est à dire, d'une grandeur moyenne, ni trop menu, ni trop gros; parce qu'ils disent que la grande taille, qui veritablement est belle en jeunesse, se détruit, & se courbe par l'âge : mais ces considerations, qui regardent les personnes vivantes, & sujettes aux accidens de la vieillesse, ne sont pas pour les Peintres, qui peuvent toûjours représenter leurs Heros dans l'état le plus parfait, & choisir une grande taille, comme la plus avantageuse & la plus convenable pour les bien figurer, pourveu toutefois qu'elle n'ait rien d'extraordinaiae, ni qui ressemble à un Geant. Et mesme Aristote ne croit pas qu'une femme puisse avoir rang parmi les belles, si elle n'est d'une grande taille.

N'en déplaise à Aristote, & à vous aussi, reprit Pymandre, en soûriant; si c'est la proportion qui engendre la beauté, pourquoi voulez-vous qu'un grand homme soit plus parfait qu'un petit, ou même que celui qui n'est que d'une moyenne grandeur, s'ils sont tous également proportionnez dans les parties de leur corps.

N'est-il pas vrai, lui repartis-je, que quand nous voulons considerer toute la nature, pour en admirer la belle composition, nous regardons principalement cet-

(*a*) *Decentior quàm sublimor fuit.* Tacit.
(*b*) In vita Vespas. (*c*) Cornel. Celsus. lib. 2.

cette admirable proportion qui eſt dans tous les corps, par rapport les uns aux autres, & de quelle ſorte Dieu, ce ſuprême Artiſan, a rangé & lié toutes les parties de ſes Ouvrages, pour les faire conſpirer enſemble à former une ſeule beauté. Or de même que les membres d'un corps doivent correſpondre les uns aux autres, pour faire un beau tout; il y a auſſi une autre proportion de ce corps particulier, qui eſt relative à tous les autres corps en général, & qui l'oblige à s'accorder harmonieuſement avec eux. Ainſi un tête qui ſera accomplie dans toutes les parties qui la compoſent, n'empêchera pas néanmoins qu'un corps ne ſoit difforme, ſi cette même tête eſt trop groſſe, ou trop petite, & qu'elle ne ſoit pas proportionnée au reſte des autres parties de ce même corps. C'eſt pourquoi une perſonne trop petite dans ſon eſpece ne peut être parfaitement belle, ſi elle eſt trop éloignée de la grandeur ordinaire des autres. Si toutes les femmes étoient petites, une petite femme ſans doute ſeroit belle, parce qu'elle ſe trouveroit dans l'ordre naturel à toutes celles de ſon ſexe. Mais lors qu'elles ſont au deſſous de la meſure la plus grande, & la plus noble, ce leur eſt un defaut, non pas par l'irregularité des parties, mais par la diſſonance, ſi j'oſe uſer de ce terme, ou elles ſe rencontrent à l'égard de toutes les autres femmes en général. Pour preuve de cela, ſi une petite femme bien proportionnée eſt ſeule, ou avec des enfans, ſa taille paroîtra moins difforme; mais ſi elle ſe trouve avec de plus grandes perſonnes, alors elle ſemblera une naine.

Aprés avoir ainſi remarqué combien l'on doit faire état d'une grande taille, nous vinmes à parler de toutes les parties du corps; & conſiderant tous ces buſtes & ces belles têtes que nous avions devant nous, nous remarquâmes que la tête, qui eſt la premiere & la plus noble de toutes les parties, doit être d'une forme preſque ronde, parce qu'il y a de la difformité en celles qui ſont trop pointuës, comme étoit celle

de Therſite, dont Homere décrit les défauts : & nous nous ſouvinmes, qu'encore que Periclés eût (a) le corps bien fait, il étoit néanmoins deſagréable, à cauſe qu'il avoit la tête trop longue, & d'une groſſeur qui n'avoit point de proportion avec le reſte du corps. Ainſi nous concluons de ces exemples, que la tête étant une partie ſi conſiderable dans la ſtructure du corps de l'homme, les Peintres qui ne veulent rien repréſenter qui ne ſoit trés-parfait, doivent être fort exacts à bien obſerver ces choſes, lorſqu'ils travaillent à imiter la belle nature, & même corriger ſes defauts, quand ils en rencontrent dans les hommes qui leur ſervent de modeles.

C'eſt ce que faiſoit Lyſippe, cét excellent Sculpteur, qui cherchoit encore les moyens de ſurpaſſer le naturel dans ſes Ouvrages. En effet, ce fut lui qui le premier obſerva combien les petites têtes avoient meilleure grace que les groſſes, & qui laiſſa cét enſeignement aux Peintres & aux Sculpteurs, de prendre garde, aprés avoir proportionné la grandeur de leurs figures par la meſure de la tête, de diminuer enſuite la groſſeur de cette même tête ſelon qu'ils jugeroient être mieux, imitant en cela l'Architecte ſçavant, qui aprés avoir arrêté l'ordre & les meſures de ſon bâtiment dans ſon premier deſſein, ne laiſſe pas quand il vient à l'examiner, d'en faire avancer ou retirer quelques membres, ſelon qu'il le juge à propos, pour le plaiſir de la veuë, & la bienſéance de ſon édifice.

Or comme la tête eſt compoſée de pluſieurs parties trés-conſiderables, il doit être ſoigneux de les étudier toutes ; & il a bien falu que ces ſçavans Sculpteurs de l'Antiquité ayent parfaitement connû celles qui contribuent davantage à la beauté, & celles auſſi qui rendent une perſonne difforme, pour avoir fait des Ouvrages auſſi parfaits que ceux qu'ils nous ont laiſſez.

Le front, qui eſt la partie la plus avancée, ne doit pas être trop grand ; au contraire, Pymandre en regar-

(a) Plut.

gardant celui de la Statuë de Venus me fit remarquer par plusieurs passages de l'Histoire & des Poëtes anciens, que pour former le visage d'une belle femme, il faut que le front soit petit, la chair d'un blanc lumineux; que la forme n'en soit ni trop plate, ni trop relevée, mais qu'en s'arondissant doucement des deux côtez, il paroisse uni, & sans tache; & c'est ce qu'ils appelloient serain: car c'est un défaut trés-grand dans cette partie, d'être ou ridé, ou trop enflé, ou trop grand. Il faut prendre garde néanmoins, que si l'on estime quelquefois un petit front, ce n'est pas qu'il soit necessaire que l'espace qui est entre la racine des cheveux & les sourcils soit trop serré, mais il doit paroître moins grand, lors qu'on y laisse tomber les cheveux.

Sur cela Pymandre me demanda, si je croyois qu'anciennement les femmes ajustassent leurs coiffures avec autant de soin qu'elles font aujourd'hui, puis que nous voyons dans les bas reliefs, & dans les medailles, que leurs cheveux étoient negligemment resserrez autour de leur tête; & même vous voyez, me dit-il, en me montrant celle de la Venus de Medicis, combien les Sculpteurs affectoient de retrousser les cheveux des femmes, pour faire paroître cette partie du col qui s'attache à la joüe au dessous de l'oreille.

Il ne faut pas douter, repartis-je, qu'ils n'imitassent tout ce qu'ils voyoient de plus beau, & de plus avantageux pour l'accommodement des coiffures. Mais je sçai bien aussi que les femmes de ce temps-là se coiffoient en bien des maniéres, & qu'elles étoient aussi curieuses de leurs cheveux que celles d'à présent, puis que c'est en effet le plus bel ornement que la tête puisse recevoir, & qu'Homere (*a*) ne trouve pas de plus belle Epithete pour Helene, que de la nommer Helene à la belle chevelure.

(*a*) Iliad.

L'on a bien raison, dit Pymandre, de faire cas des beaux cheveux; car il n'y a ni or, ni pierreries capables de reparer ce défaut, principalement en une femme. C'est pourquoi, repris-je, nous voyons que de tout temps, & presque parmi tous les peuples, les beaux cheveux ont été en grande estime. Vous sçavez de quelle sorte il est parlé de ceux d'Absalon dans l'Ecriture Sainte; combien Scipion, ce grand Capitaine, étoit curieux d'ajuster les siens; & il faloit que cette Reine d'Egypte, qui offrit sa chevelure dans le Temple de Venus pour le retour de son mari, n'en fît pas peu de cas, puis qu'elle la donna comme la chose la plus précieuse qu'elle eût. En effet, elle étoit un ornement si necessaire à sa beauté, que Ptolomée étant de retour, les Mages ne trouvérent point de meilleur moyen pour le consoler de l'état où il trouva sa femme, qu'en lui persuadant que les cheveux de la Reine avoient été si estimez des Dieux, qu'ils les avoient enlevez du Temple, pour les placer dans le Ciel, & changez en ces sept étoilles, qui paroissent à la queuë du Lion, & qu'ils appellérent depuis la chevelure de Berénice.

Dans cét entretien nous ne nous contentions pas de dire combien l'on a toûjours fait cas des beaux cheveux; mais parce que dans les chambres où nous avions esté, il y a des figures, dont les airs de tête, & les coiffures étoient assez differentes, la varieté de ces agréables Peintures nous donna encore plus d'occasion de nous étendre davantage sur cette matiére, & de rapporter de quelle façon les hommes & les femmes portoient anciennement leurs cheveux, & quels étoient ceux qu'on prisoit davantage : car il est certain qu'il y a differens goûts, selon les differens Païs. En France l'on aime les blonds, quoi que les noirs n'y soient pas méprisez. Les femmes d'Italie font ce quelles peuvent pour paroître d'un blond doré ; & il y a des lieux où l'on porte les cheveux plus grands qu'en d'autres. C'est pourquoi, aprés avoir examiné ces differences

nou

nous remarquâmes premiérement, que pour être bien arrangez, ils doivent paroître aux hommes un peu sur le front. Il ne faut pas qu'ils descendent si bas, qu'ils le cachent entiérement ; mais ils doivent être de cette belle (*a*) maniére, dont Philostrate représente ceux de Patrocle; & que (*b*) Calistrate dépeint ceux de Cupidon & de Narcisse, qui brilloient, dit-il, comme de l'or, & qui tombant sur le haut du visage, étoient bouciez, & faits par petits anneaux. C'est pour cela que (*c*) Lucien voulant représenter les cheveux d'une laide femme, remarque qu'ils étoient courts, plats, & comme collez desagréablement sur son front. Et Anacréon parlant de ces vieilles qui n'ont point de cheveux, dit qu'elles ont le front nud.

Ainsi (*d*) la chevelure épaisse a toûjours été fort recommandable, (*e*) & les femmes portoient d'ordinaire les cheveux separez par le milieu, (*f*) & renversez de part & d'autre. Quand l'on considere bien toutes les statuës, les bas reliefs antiques, & les peintures des plus grands Maîtres, on y voit des exemples de toutes ces differentes maniéres.

Pour ce qui regarde leur couleur, il est certain que les Anciens ont toûjours estimé davantage les blonds, & les attribuoient à (*g*) Bacchus, à Venus, & à Apollon; & à mesure qu'ils tiroient sur le noir, sur le châtain, ou sur le roux, ils leur donnoient des noms particuliers, pour en marquer la difference.

Ce n'est pas une chose qui soit peu necessaire aux Peintres, d'étudier dans les Poëtes de quelle sorte de cheveux ils ont représenté les divinitez, & les personnes les plus considerables, dont ils ont décrit les actions, afin de les peindre de même. Car la faute ne seroit pas petite, ce me semble, de peindre Apollon & l'Au-

(*a*) In Heroïcis. (*b*) In 2. Prax. Cup. descrip.
(*c*) Dialog. Meret.
(*d*) *Spissa te nitidum coma.* (*e*) *Puro te similem Telephe vespero.* Horat. Car. l. 3. Od. 19. (*f*) *Ecce Corinna venit, &c.* Ovid. Am. l. 1. El. 5. (*g*) Ovid. Am. l. 1. El. 14.

l'Aurore avec des cheveux noirs, puis qu'ils sont toûjours décrits par les Poëtes avec une chevelure blonde, aussi bien qu'Achilles (*a*) Atalante (*b*) Aléxandre (*c*) Ptolomée Philadelphe (*d*) Ariadne (*e*) Europe (*f*) Didon (*g*) Lucrece (*h*) & Oenone (*i*); si on les représentoit d'une autre façon, ceux qui sont sçavans dans la fable & dans l'histoire ne les connoîtroient pas.

Il y a des personnes qui s'imaginent, que quand les Peintres & les Poetes parlent d'un jaune doré, c'est une couleur rousse, pour laquelle tout le monde a de l'aversion; mais il y a bien de la difference entre ces deux sortes de cheveux: Car nous entendons par ce beau jaune une couleur, ou plus forte, ou plus pâle, qui se fait en diminuant, ou en augmentant la blancheur. Quand (*k*) Ovide dit que la chevelure de Phaeton étoit d'un jaune (*l*) brillant, c'est d'un jaune plus vif, à cause de la lumiére qu'il répand, mais ce n'est pas ce roux dont parle Martial. Néanmoins encore que les (*m*) Poetes tiennent ordinairement les cheveux blonds pour les plus agréables, les noirs ne laissent pas d'avoir leur beauté, & de convenir parfaitement bien, non seulement aux hommes, (*n*) mais encore aux femmes. Leda & Panthée, qui n'étoient pas des moindres beautez de leur temps, avoient les cheveux noirs. Et ils sont quelquefois d'autant plus avantageux, qu'ils font paroître davantage la blancheur du col, parce que les couleurs claires ont meilleure grace auprés de celles qui sont plus obscures, ce contraste des unes & des autres donnant d'ordinaire un merveilleux éclat à un beau visage

Sur cela je fis remarquer à Pymandre, que les Peintres évitent souvent de faire des cheveux trop noirs dans leurs Tableaux, disant qu'il y a certains su-

(*a*) Iliad. (*b*) Ælian. Var. Hist. 13. 1. (*c*) Idem 12. 14. (*d*) Theocr. Id. 17. (*e*) Ovid. de Art. am.
(*f*) Id. Fast. 5. (*g*) Virg. Æn. 4. (*h*) Ovid. Fast. 2.
(*i*) Id. Heroï. Ep. 5. (*k*) 2. Metam. (*l*) *Rutili Capilli.*
(*m*) *Crine ruber.* (*n*) Ovid. Am. l. 2. El. 4. Philost.

ujets où il ne faut pas mettre le noir prés du blanc, parce qu'étant opposez l'un à l'autre, ce sont deux couleurs qui en certaines rencontres tranchent trop & sont comme des piéces détachées. Or dans la Peinture il faut que les choses se nouënt, & se joignent l'une à l'autre insensiblement, & non pas qu'elles se separent tout d'un coup; & même vous remarquerez qu'une femme blonde a quelque chose de plus doux à la veuë, à cause que le blanc & le blond s'unissent tendrement ensemble. Ce n'est pas que je n'approuvasse le sentiment de Pymandre, qui rapporta que si les noires n'ont ni tant de douceur, ni tant de délicatesse, elles ont plus de force, & plus de fierté, & qu'on ne puisse dire, que si les unes nous attirent avec douceur, les autres nous forcent avec empire à les aimer. Cependant, parce qu'il faut varier les chevelures aussi bien que les airs de tête, les Peintres se servent bien souvent d'une couleur qui est moyenne, comme est celle des cheveux que nous appellons cendrez & châtains, qui font un assez bel effet dans les Tableaux, & que les anciens même estimoient beaucoup. Les (*a*) Poëtes Latins nomment cette couleur *Mirrheus* & *Mirtheus*, que les Commentateurs interpretent, pour ce qui est entre le noir & le blond. Elle étoit si estimée anciennement, que les femmes, pour la donner à leurs cheveux, se servoient, d'une teinture (*b*) faite avec des noix encore vertes.

Aprés avoir examiné ce qui regarde les cheveux, nous vinmes à discourir des parties du visage; & Pymandre prenant presque toûjours pour modelle cette belle figure de Venus: J'admire, dit-il, avec combien de science & de beauté le Sculpteur a fini cét Ouvrage. Voyez ces yeux à couvert du front & des sourcils, mais si bien placez à fleur de tête, & si bien fendus, qu'on ne peut rien imaginer de plus beau.

Aussi est-il tres-certain, lui répondis-je, que l'œil est la partie la plus précieuse de tout le corps puis que par

(*a*) Hor. Car. 3. Od. 14. (*b*) Ælian. Varro. Plin. Mart.

par sa lumiére il met la difference entre la vie & l mort. Du moins, repartit Pymandre, c'est dans les yeu que consiste le plus grand éclat de la beauté, & qu paroissent aussi quelquefois, reprisje, les plus grande taches de la laideur. Il y a bien des choses qui les ren dent difformes; & pour ne pas tomber dans ces dé fauts, il est necessaire que les Peintres & les Sculpteur sçachent quelle en doit être la grandeur & la couleur

Pour ce qui est de la grandeur, repliqua Pyman dre, je sçai bien que si les Peintres sont du sentimen des Poëtes, ils n'estimeront pas les petits yeux; ca Homere (*a*) voulant montrer que Junon les avoi beaux, dit qu'elle a des yeux de bœuf; & Panthée (*b*) & Aspasie (*c*) ont été loüées, à cause de l grandeur de leurs yeux.

Ce sont aussi, continuai-je, les grands yeux qu sont les plus parfaits. Si vous regardez toutes les Sta tuës antiques, & les Tableaux des plus excellens Maî tres, vous n'en verrez point d'autres; & si vous li sez la sixiéme Satyre de Juvenal, vous pourrez remar quer combien il méprise les petits yeux. Quant à la for me, elle dépend du dessein, & de la belle proportion mais pour la couleur, il y a diverses choses à observer Philostrate (*d*) en remarque trois principales. La pre miére est celle qui tire sur un jaune verdâtre, ou tané La seconde est celle qui rend les yeux gris, pers, o bleus; & la troisiéme est noire. Pour bien compren dre la nature de ces trois couleurs, il faut se souveni que dans le Latin *Ravus color* est une couleur rousse & tanée; & que *Cæsius* dans les Poëtes se prend di versement pour un bleu de la couleur du Ciel, pou celui que l'on nomme *peres*, & pour celui qui tire un peu sur le vert. Car Homere (*e*) appelle Minerve aux yeux verts; & (*f*) Ciceron qui lui donne une Epithete, qui a la même signification, di

que

(*a*) Libanius in Progym. (*b*) Philostr. Icon. l. 2.
(*c*) Ælian. Var. Hist. l. 12. 1. (*d*) In Proem. Icon.
(*e*) Iliad. (*f*) lib. 1. de Natûra Deor.

que Neptune a les yeux bleus. Or (*a*) *Cæsius*, à l'égard de Minerve, se prend pour verts, quoi qu'il signifie aussi bleu; & cette sorte de vert, selon mon avis, est ce que nous appellons *pers*, qui est un bleu pâle, & un peu verdâtre. Les Poëtes appellent encore cette couleur *Flavus color*, qui signifie blond. Il faut donc remarquer, que les yeux qui sont d'un bleu foible sont beaux; mais ceux qui sont d'un bleu trop fort & trop azuré, sont toûjours difformes; c'est ce que les Poëtes appellent *Ravidus color*.

Les yeux noirs sont fort agréables, & d'ordinaire les plus vifs. Homere (*b*) en parle souvent comme d'une beauté, & Philostrate les attribuë à Patrocle, de même qu'Anacréon à son Bathylle, & Horace à Lycus. Mais ce n'est pas assez que la couleur des yeux soit agréable, il faut encore qu'ils soient clairs & nets, & qu'il y ait un brillant, qui témoigne de la vivacité. Auguste les avoit si clairs & si beaux, qu'il étoit bien aise qu'on les crût remplis d'une force toute divine; & il prenoit plaisir lors qu'on le regardoit, comme si en considerant ses yeux, on se fût exposé à soûtenir l'éclat des rayons du Soleil.

Il y a des yeux, dit (*c*) Pymandre, que vous n'approuverez pas, qui sont d'un blanc verdâtre, & que les Latins appellent *Herbei*.

Pour ces yeux-là, lui répondis-je, je croi qu'ils ne seroient pas trop beaux à peindre: car ce qui donne de la force & de la vivacité à l'œil, est quand l'orbe principal est d'un blanc tirant un peu sur le gris-de-lin, mais si peu, que cela ne paroît presque pas; que le milieu de la prunelle est noir & luisant; ce petit contraste de clair & d'obscur, étant la seule cause de ce brillant & de cette grace, qui se trouve dans les plus beaux yeux. Outre la force & la netteté qui doit être

(*a*) *Cæsios oculos Minervæ, Cæruleos Neptuni.* (*b*) Iliad.
(*c*) ———— *Quis hic est homo,*
Cum collativo ventre atque oculis herbeis?
Plaut. Curcul. act. 2. sc. 1.

être dans cette partie, il me semble qu'on y peut encore desirer une certaine joye, & une gayeté pour les rendre accomplis; mais cependant c'est une chose à quoi le Peintre doit bien prendre garde, & qu'il doit ménnager avec beaucoup de discretion. Car il y en a qui en pensant donner cette gayeté, représentent bien souvent sur le visage des femmes trop de hardiesse, pour ne pas dire effronterie, & qui font paroître les hommes trop effeminez, par l'afeterie & la douceur des yeux. Enfin pour les faire beaux, il faut qu'ils soient vifs, doux, brillans, & couverts d'un sourcil, qui commençant auprés du nez, vienne à se courber doucement en forme d'un demi cercle, jusqu'à l'angle exterieur de l'œil; car la difformité des sourcils arrive souvent de ce qu'ils sont de travers. Les noirs ont beaucoup de grace sur un front blanc; c'est pourquoi Homere dépeint Jupiter de la sorte. Pour les sourcils roux ils ne sont pas mieux reçûs que les cheveux qui sont de cette couleur. Il faut prendre garde aussi qu'ils ne soient pas rangez comme ceux de ces femmes qui se les rasent, mais qu'ils soient plus épais sur le milieu, venant à diminuer aux deux extrémitez; car il n'y a point de si petite partie dans le visage, qui ne doive être considerée exactement.

Les joues contiennent un espace si ample, qu'il s'y trouve mille differentes beautez; & si nous en croyons Philostrate, (*a*) elles doivent être estimées lors qu'elles sont convenablement pleines d'embonpoint; qu'une fermeté délicate s'y rencontre; que le rouge & le blanc y sont bien mêlez, & qu'il s'y remarque une gayeté admirable, jointe à un certain éclat, qui procede de la blancheur & de la fraîcheur du teint: car la blancheur est une qualité qui les rend si recommandables, que les Peintres ne doivent non plus omettre à la bien représenter, que les Historiens sont exacts à la bien décrire. Il me souvient qu'Helio-
do-

(*a*) Icon. l. 2.

dore parlant de Théagene, qui étoit tout couvert de ſang, dit que la blancheur de ſon viſage en recevoit un plus grand éclat. Je voudrois que nous pûſſions voir l'original de ce Tableau du Titien, où il a peint cette belle femme qui dort. J'ai appris de pluſieurs ſçavans hommes, que tout ce qu'on a écrit de la beauté d'Aſpaſie, (*a*) ni ce qu'on a pris plaiſir de dire des jouës de la belle Iſmenie, (*b*) n'approche point de ce que Titien a repreſenté dans cette belle dormeuſe. C'eſt ſur ſon viſage qu'on peut remarquer ce beau mêlange de blanc (*c*) & d'incarnat, qu'Ovide compare aux pommes & aux raiſins qui commencent à meurir.

Pour moi, dit Pymandre, je ne ſçai ſi je me trompe; mais il me ſemble que ce ſont les jouës qui forment ce beau tour, ſi agreable dans la compoſition du viſage. Je croi même que les Peintres, qui découvrent (*d*) d'ordinaire les oreilles, y trouvent quelque choſe qui ne doit pas être caché.

Puiſque Suetone, repartis je, a remarqué la beauté de celles d'Auguſte, il faut bien qu'elles cauſent un ornement à la tête, quand elles ſont bien faites, comme d'avoir une grandeur médiocre, avec tous ces petits tours & replis colorez d'un vermeil agréable, principalement ſur ce qui eſt le plus relevé. (*e*) Ælian décrivant la beauté d'Aſpaſie, dit qu'elle avoit les oreilles courtes; & Martial (*f*) met au nombre des difformitez celles qui ſont trop grandes.

Je voi bien, dit alors Pymandre en ſoûriant, que nous ferons ici l'anatomie de toutes les parties du corps; mais puiſque nous avons ſi bien commencé, & que nous en ſommes venus ſi avant, il faut un peu examiner la beauté du Nez, ce n'eſt pas, comme vous ſçavez, ce qui paroît le moins; & il eſt vrai qu'un vilain nez eſt capable de rendre une perſonne

trés

(*a*) Ælian. Var. Hiſt. 12. 1. (*b*) Euſt. l. 3. de Amor. Iſm. & Iſm. (*c*) Metam 3. (*d*) DES OREILLES.
(*e*) Var. Hiſt. lib. 12. 1. (*f*) Mart. 6. 9.

trés difforme, encore qu'il y ait dans son visage d'autres parties qui ne soient pas laides. C'est pourquoi (*a*) Catule voulant parler de la laideur d'une fille commence par son nez.

Il faut remarquer, lui dis-je, que les anciens avoient beaucoup d'aversion pour les petits nez, & ne trouvoient jamais difformes les grands nez, que quand il y avoit de l'excés. Mais ils estimoient sur tous un nez aquilin, que (*b*) Platon nomme par excellence un nez royal. C'est ainsi que Martial (*c*) represente aussi celui d'un beau garçon; & qu'on a dépeint celui d'Aspasie, (*d*) ceux d'Archilles & de Paris. (*e*) Les Perses même avoient une estime particuliere pour ceux dont le nez étoit aquilin, à cause que Cyrus (*f*) l'avoit de la sorte.

Cependant, reprit Pymandre, si vous avez pris garde dans Plaute, (*g*) il y a un endroit où il blâme ces sortes de nez.

Cela est bon, repliquai-je, quand ils se courbent tout d'un coup, & avec difformité, alors on les appelle des nez de Perroquet; mais les autres sont des nez d'Aigle, qui sont doucement courbez, non pas tout d'un coup, mais par un doux, & presque insensible panchement. Cependant un nez droit & quarré est tenu pour le plus parfait, lors que divisant le visage en deux parties égales, l'on voit les yeux posez dans une juste distance, & qu'il est taillé en sorte, que s'élevant un peu sur le milieu, il donne une certaine grace, que je ne vous puis bien dire, mais que vous pouvez voir en cette statuë de Venus, & que l'on reconnoît dans les belles Antiques, & dans les beaux Tableaux, où les Ouvriers ont pris plaisir à bien exprimer la noblesse de cette partie.

Il me souvient, reprit Pymandre, (*h*) que Platon, &

(*a*) Cat. ista corpiculo puella naso. (*b*) Lib. 5. polit.
(*c*) Lib. 4. Epig. 42. (*d*) Ælian. Var. Hist. 12. 1.
(*e*) Philost. in Her. (*f*) Plut. in Apopf. Reg.
(*g*) Heaut. Act. 5. sc. 5. (*h*) Pollux Onomast. l. 2.

x plusieurs autres Ecrivains ne méprisent pas les nez amus, & qu'ils les appellent gracieux.

Quelqu'autorité; répondis-je, que ces Messieurs yent parmi les personnes doctes, les Peintres vous dipnt qu'ils ne peuvent souffrir cette sorte de nez dans i composition d'une beauté parfaite. Ils ne s'en serent que pour représenter des Satyres, ou des Fau.es.

Une partie, dit Pymandre, qui accompagne bien : nez, c'est la Bouche. Considérez donc, lui dis-je, ombien celle de cette Venus est agréable. Vous voyez ue pour être belle, elle ne doit pas être grande; mais ussi il ne faut pas qu'elle soit trop petite. Il doit y aoir une proportion entre la grandeur de son ouvertu:, & la forme des lévres, qui doivent être bien tourées, petites, délicates, & teintes d'une couleur vie. On remarque assez la difformité de la bouche, uand elle est trop grande, & que les lévres sont trop etites, plates, également épaisses, ou trop grosses, ou âles. L'on compare une belle bouche à une rose qui ommence à s'épanouir; & lors qu'en s'ouvrant on y pperçoit des dents fort blanches, on peut dire qu'el: est d'une beauté achevée.

Il me semble, dit Pymandre, que dans les ouvra:es de Peinture, il arrive rarement qu'on représente :s dents. Cela s'observe, repartis-je, dans des figu:es dont les actions sont extraordinaires, comme quand es soldats crient avec effort, ou bien lors qu'on repre:nte des personnes mortes; car les nerfs venant à se :tirer, les lévres se retirent aussi, & laissent les dents écouvertes: ce qui arrive encore, & presque toûours à ceux qui rient. Lucien faisant (*a*) le portrait e Panthée, dit que lors qu'elle se mettoit à rire, lle découvroit des dents extrémement blanches; iais sur tout si bien faites, & d'une grandeur si gale, qu'elles ressembloient à un rang de per:s, dont le lustre tiroit un grand avantage du vermeil

(a) In Imag.

meil de ses lévres : & sans doute la beauté des dents n'est pas un ornement qui soit peu considérable dans les belles personnes, puisqu'encore qu'on n'éxamine guere ces sortes de choses dans les hommes, qui se rendent recommandables par des qualitez plus excellentes, on n'a pas laissé de remarquer qu'Auguste (a) avoit les dents trés-desagréables, en ce qu'elles étoient éloignées les unes des autres, trop petites, inégales, & raboteuses.

Ce n'est pas encore un petit défaut de les avoir noires ou jaunes, d'en avoir de manque, ou de les avoir trop grandes : mais il est vrai qu'on ne particularise ces choses-là que trés-rarement, comme dan des combats, où l'on représente des soldats, qui comme je viens de dire, crient, & ouvrent la bouche en mourant, & encore dans quelques autres occasions, où la laideur est une beauté dans la composition d'un Ouvrage.

En effet, dit Pymandre, je croi qu'il n'est pas nécessaire que les Peintres & les Sculpteurs s'étudien si fort pour bien représenter les dents, & qu'ils doivent encore moins, continua-t-il en riant, se mettr en peine de mettre une langue dans la bouche d leurs figures, puisque cette partie-là n'est souvent qu trop incommode en plusieurs femmes.

Je ne sçaurois souffrir, interrompis-je, que vou maltraitiez ainsi un sexe si doux, & si paisible. Que sujet avez-vous d'en dire du mal ? A-t-on jamais re connu que cette Venus, ni la Flore ayent fait autar de bruit que Pasquin, & Marfore ; cependant il m semble qu'elles auroient meilleure grace à parler qu ces miserables estropiez, qui tout mutilez, & cor trefaits, se font souvent entendre de toutes parts, & sont cause de mille querelles.

Pymandre me regardant, Je voi bien, dit-il, qu' n'est pas nécessaire que les Sculpteurs se metten trop en peine de faire une langue à aucune de leu

st

(a) Suet. in Aug.

ſtatuës, puis qu'elles ſont ſi enclines à cauſer. Mais aimez vous mieux qu'ils apprennent à bien faire la barbe; car ſi nous voyons des figures qui ont de grandes barbes, comme le Moïſe de Michel-Ange, il y en a auſſi pluſieurs autres qui n'en ont point du tout.

Ne penſez pas vous railler, lui repartis-je; ils doivent en cela ſurpaſſer les meilleurs Barbiers: car il faut qu'ils ſçachent de quelle ſorte les hommes de toutes les nations portoient leurs barbes & leurs cheveux. C'eſt une faute dont l'on reprend Albert Dure, qui dans toutes ſes Hiſtoires repréſentoit les hommes avec des mouſtaches de Suiſſe, n'ayant pas penſé qu'un Peintre qui entreprend de traiter un ſujet, doit obſerver la condition, le Païs, & les coûtumes de ceux qu'il figure.

Conſiderez, je vous prie, ces têtes antiques, vous verrez qu'elles ſont toutes diférentes les unes des autres. Celle d'Ariſtote, qui voila devant nous, repreſente ce Philoſophe avec une barbe, telle que les Sages de ce temps-là affectoient d'en porter. Vous pouvez voir encore dans ces Empereurs, qu'il y en a quelques-uns qui ne paroiſſent qu'avec un peu de coton aux jouës, & dont la plûpart ſont raſez. Regardez, je vous prie, de quelle ſorte les Ouvriers ont travaillé à faire le Menton. C'eſt une partie qui eſt conſidérable, pour former un beau viſage. Si vous prenez bien garde à ceux des hommes, des femmes, & des enfans qui ſont bien faits, vous verrez qu'ils ſont d'une grandeur médiocre, d'une chair délicate & blanche, d'une forme ronde, & non pas pointuë, ni quarrée.

Pour ce qui eſt du Cou, dit Pymandre, pourvû qu'il ſoit bien droit, & bien blanc, je penſe que c'eſt tout ce qu'on peut ſouhaiter.

Il faut encore ajoûter à cela, lui dis-je, qu'il ne doit être ni court, ni de travers, ni roide, comme étoit celui de (*a*) Tibere, ni trop gras, comme celui de (*b*)

(*a*) Suet. (*b*) Id.

Caïus Cesar, dont vous voyez ici les images, ni enflé, comme celui de (a) Vatinius. Un homme bien fait le doit avoir nerveux, plein de chair, droit, & facile à se mouvoir : plûtôt long que court, principalement ceux des femmes ; car outre que (b) la blancheur & la délicatesse du cou lèur est trés-recommandable, il leur sied bien quand il est un peu long. Helene l'avoit de la sorte ; & c'est pourquoi on a dit assez plaisamment, que l'on voyoit bien qu'elle êtoit fille d'un Cigne. Ne vous souvient-il pas que je vous fis remarquer un jour cette beauté dans la Danaé du Titien qui est à Farnese ?

Il m'en souvient fort bien, dit Pymandre, & je vous avouë que je n'ai jamais rien vû de si beau, ni de si naturel. Je ne m'étonne pas si les Peintres retroussent presque toûjours les cheveux, pour découvrir cette partie qui est si agréable.

Puisque vous jugez si à propos, continuai je, que nous examinions toutes les parties du corps ; il faut donc que je vous die encore, que pour connoître si un cou est parfaitement beau, il doit être plus menu auprés de la tête, s'élargir doucement vers les épaules, & ne pas sortir du corps tout droit comme un pieu, ce qui est trés-desagréable.

La blancheur & la délicatesse du cou se doivent étendre particuliérement à la gorge, & aux épaules, où l'on commence à juger de la beauté de tout le reste du corps.

Je voi, dit Pymandre, des Tableaux, où il y a tant de sortes de coloris, & des carnations si differentes, que je n'oserois quelquefois dire lesquelles sont les plus belles, de crainte de me méprendre. Il y a des corps qui sont fort blancs ; il y en a d'autres d'une couleur plus rouge ; quelques uns sont olivâtres ; d'autres sont encore plus bruns ; & enfin il s'en trouve qui sont presque noirs. Ce qui m'embarasse est, que je

(a) Cic. in Vat.
(b) *Intonsi crines longa cervice fluebant.* Tibul.

je voi des amateurs de Peintures, qui estiment davantage les Tableaux, dont les figures sont d'une couleur brune, que ceux où il y en a qui sont blanches, lesquels cependant plaisent bien plus au reste des hommes.

La plus grande perfection dans la Peinture, lui repartis-je, c'est de faire que toutes les parties des corps conviennent à la personne qu'on veut representer, soit dans la force des membres, soit dans la couleur de la chair. Par exemple, une femme, ou un jeune homme de condition, doivent avoir le corps blanc, délicat, & gratieux, comme dans le Tableau du Corege, dont je vous ai déja parlé, où il y a un Saint Jean tout nud, qui s'enfuit du Jardin des Olives, & dans celui du Titien, qui est à l'Hôtel de Sourdis, où Venus retient Adonis. Car si vous remarquez le Coloris de cette Déesse, vous y verrez une grande tendresse, & dans celui du Chasseur vous y connoîtrez qu'un homme moins délicat, & qui s'adonne aux exercices penibles, doit avoir la chair plus haute en couleur: mais qu'un vieillard qui sera representé plus maigre, & plus décharné, doit avoir la peau plus basanée, & plus brune, de même qu'un Soldat, & un Marinier, qui sont ordinairement dans le travail, & qui ont le corps nud, & exposé à l'air, & au Soleil; ce que l'on peut remarquer dans les personnes qui se plongent souvent dans la mer, (*a*) & qui même, selon Pline, ont la peau si seche, & si dure, qu'elle semble de la corne, à cause du sel, & du Soleil qui l'endurcit.

Apulée a bien (*b*) exprimé un beau corps, quand il a dit que la peau en étoit comme de plume & de lait, c'est à dire, blanche, & douillete, parmi laquelle doit paroître un peu de rouge. Mais, comme je viens de dire, ce qui doit marquer une grande différence entre les conditions des hommes & des femmes, est la force, la douceur, ou la grace, qui se trouve dans les

(*a*) Plin. l. 31. c. 9. (*b*) Metam. 3.

membres du corps. La taille d'un homme bien fait consiste principalement dans les épaules, ainsi que (a) Virgile l'a dignement exprimé en parlant d'Enée. (b) Homere remarque comme un grand deffaut, que Therfiste avoit les épaules courbées, & l'on représente Apollon (c) & Diane (d) avec de belles épaules. Pour être parfaites, il faut qu'elles soient blanches, & larges. Les hommes les doivent avoir encore plus larges, & plus marquées; & pour bien connoître la difference qui s'y trouve, il ne faut que regarder à present celles de cette Venus, & quelque jour vous remarquerez encore celles de l'Hercule, de l'Antin, & de l'Apollon, qui sont les plus beaux modelles qu'on vous puisse donner. C'est dans toutes ces figures que vous pourrez voir que les bras, pour être bien composez, doivent être nerveux, principalement dans la partie qui est entre l'épaule, & le coude, qu'on appelle le petit bras, & l'endroit que les Latins nomment *Lacerti*.

Le Sculpteur qui a fait l'Hercule de Farnese, dit Pymandre, ne pouvoit manquer d'en representer la force par cette partie, puisque c'est ce dont les Poetes l'ont toûjours loüé, & que c'étoit un homme extraordinairement puissant. Mais un Peintre ne commettroit-il pas une faute, s'il representoit cette même force de bras dans un corps plus délicat?

Il n'y en a point, répondis-je, où cette partie qui je viens de marquer ne doive paroître. Elle (d) l'étoit dans Hypolite, bien qu'il fût jeune, & délicat. Et pour mieux connoître cela par l'exemple des plus excellentes Peintures, il ne faut que vous souvenir de ce que Raphael a fait à Ghise, où il a peint Mercure, Ganimede, & Cupidon; & quelle difference il y a entre ces figures & celles de Jupiter, de Neptune, & des autres Divinitez qui sont dans la voûte de cette loge. Si vous considerez bien encore la Nature, vous ve-

(a) 1. Æn. (b) Iliad. (c) Valer. Flac. l. 2. Arg. (d) Claud. de Nup. 3. & Mar. (e) Senec. in Hyp.

verrez comme dans les jeunes gens la force des bras paroît principalement, par la fermeté d'une chair délicate, & aux hommes plus forts & plus vigoureux, par l'apparence des nerfs & des muscles, qui pourtant doivent toûjours être marquez tendrement. Quant aux bras des femmes, ils sont beaux lors qu'ils sont ronds, fermes, blancs, & couverts d'une peau déliée, particuliérement depuis le coude jusques à la main, qui doit se joindre insensiblement au bras: & qui est bien faite, lors qu'elle est semblable à celles de cette Venus.

Alors Pymandre se levant de son siége, Approchons-nous, dit-il, de cette figure, afin d'en remarquer mieux toutes les belles parties.

M'étant aussi levé, pour considerer avec lui cette statuë, Voyez-vous, lui dis-je, combien le Sculpteur, pour rendre son ouvrage accompli, a été soigneux de ne rien oublier de toutes les choses qui peuvent servir à former de belles Mains? Regardez, je vous prie, comme elles sont longues & délicates. Considerez-les tant qu'il vous plaira, vous n'y trouverez nulle apparence de secheresse, ni de dureté, soit au lieu où sont les nerfs, soit dans les jointures, soit aux endroits où paroissent ordinairement les veines. Il semble qu'elles sont couvertes d'une chair trés-blanche, & trés-délicate. N'est-il pas vrai que s'il y avoit un peu de rouge mêlé parmi la blancheur de ce marbre, elles paroîtroient de veritables mains? Car il faut, comme vous sçavez, que cette blancheur soit relevée d'une couleur vermeille, principalement dans le creux de la main, & au bout des doits. C'est pourquoi Homere (*a*) appelle l'Aurore aux doits de rose. Pour être beaux, ils doivent donc être un peu rouges, longs, de forme ronde, & couverts de (*b*) chair en sorte qu'ils ne soyent ni trop gras, ni trop secs; menus par le bout, & dont les ongles un peu longs couvrent agréablement la chair.

Comme j'eus cessé de parler, nous demeurâmes quel-

(*a*) Iliad., (*b*) Ovid. 3. De Art.

quelque temps ſans rien dire. Mais enſuite, reprenant la parole, Une des grandes differences, dis-je alors, qui ſe trouve entre le corps de l'homme & celui de la femme eſt dans l'Eſtomac. Il faut que celui de l'homme ſoit large, & qu'il avance un peu plus que le ventre. L'on repreſente toûjours Mars & Hercule avec une poitrine fort large; & même à cauſe que Pallas eſt d'une nature guerriere, & plus robuſte que les autres femmes, les Poëtes ont dit qu'elle avoit la poitrine large. Mais le plus grand avantage que les femmes reçoivent de cette partie, & qui rend leur forme plus recommandable, c'eſt à cauſe qu'elle eſt le lieu où paroît la beauté de leur ſein, qu'on peut nommer en elles le charme des yeux.

Vous avez raiſon, dit Pymandre, de dire que cette partie eſt le charme des yeux, puiſque Phryné étant accuſée d'impieté devant le Sénat d'Athenes, Hyperide qui la deffendoit voyant que ni la force de ſes raiſonnemens, ni tout ce que l'art de bien dire a de plus touchant, ne pouvoit émouvoir ſes Juges, il ordonna à cette fameuſe Courtiſane de découvrir ſa gorge: ce qu'elle fit avec un ſuccès ſi favorable, que ceux qui avoient reſiſté à l'éloquence de ce celebre Orateur, & aux larmes de cette belle ſuppliante, ſe trouverent charmez par la beauté de ſon ſein, & tellement épris qu'ils lui donnerent la vie, & l'envoyerent abſoute du crime dont elle étoit accuſée.

Une Gorge, repris-je, eſt parfaitement belle, lors que les deux principales parties qui la forment ſont égales en rondeur, en blancheur, & en fermeté, qu'elles ne ſont ni trop hautes, ni trop baſſes; qu'elles s'élevent inſenſiblement comme deux petites colines, qui ſont ſeparées d'un eſpace conſiderable, qui les empêche de ſe toucher: enfin qu'elles ſont ſemblables à ce que vous voyez dans cette admirable figure de Venus, & à ce que Raphaël à peint dans ſa Galathée, où toutes les parties du corps d'une belle femme ſont dignement exprimées.

C'eſt

C'est dans ces Ouvrages que l'on peut voir ce que les Poëtes ont tant estimé dans les belles (a) femmes, & qui sert si fort à former une belle taille, à sçavoir les Côtez longs & amples. Les (b) femmes ont d'ordinaire les hanches un peu plus larges que les épaules, au contraire des hommes, qui ont les épaules plus larges que les hanches. Mais si vous prenez bien garde à ces statuës, & aux peintures dont je vous parle, vous verrez comme les Cuisses paroissent fermes, & pleines de chair, diminuans peu à peu lors qu'elles viennent s'attacher au genou. Il y a de la rondeur, & de la délicatesse. On y voit un jaret tendu, un genou uni, & bien tourné, des Jambes proportionnées au corps. Elles sont rondes & blanches; & le molet qui est un peu enflé, empêche qu'elles ne paroissent trop droites, & les rend d'une forme trés-agréables. Ces qualitez qui sont essentielles à la beauté du corps d'une femme, ne conviennent pas toutes aux hommes. Il n'est pas nécessaire que dans leurs cuisses & dans leurs jambes il y paroisse tant de rondeur & de délicatesse. Il faut y voir des muscles & des nerfs, qui marquent de la force & de la vigueur. Cependant n'admirez-vous point, que pour soûtenir le corps de l'homme, ce bel ouvrage de la nature, où tant de parties sont nécessaires à sa composition, il faut que le pied soit petit, si l'on veut garder une juste simmetrie, & faire une beauté parfaite.

L'on n'a, interrompit (c) Pymandre, qu'à regarder les Pieds de cette Venus, pour juger combien ils sont beaux lors qu'ils sont petits, & se souvenir de ce que dit Ovide, parlant d'une belle fille. Et pour témoigner (d) encore que la blancheur n'est pas moins recommandable dans les pieds que dans les mains, c'est qu'Homere nomme Thetis aux pieds d'argent.

Enfin, lui dis-je, il n'y a rien qui ne soit merveil-

(a) *Fœmina per longum conspicienda latus.*
(b) Ovid. 3. de Art.
(c) *Pes erat exiguus.* (d) Amor. lib. 3. ep. 5.

leux dans la ſtructure de l'homme. Il n'eſt pas juſques aux doigts des pieds qui ne meritent d'être conſiderez. L'arangement en eſt ſi admirable, qu'étans joints les uns aux autres, & diminuans peu à peu de grandeur, on voit qu'ils ont été ordonnez de la ſorte par le ſouverain Artiſan, tant pour la beauté du pied, que pour la commodité de marcher : Car encore qu'il ne ſemble pas néceſſaire que le doigt qui eſt le plus grand ſoit différent des autres ; néanmoins ſi l'on examine la compoſition de tous les doigts enſemble, on la trouvera ſi belle, & ſi utile, qu'on jugera aiſément, que la maniere avec laquelle ils ſont rangez ne ſert pas d'un petit ſecours à l'action que font les pieds, quand ils cheminent: puis-qu'il eſt impoſſible de courir, ſi auparavant les doigts ne preſſent la terre, & en faiſant violence contre elle, ne font qu'on s'élance avec quelque ſorte d'effort. Cependant, comme j'ai dit aſſez de fois, il faut en toutes choſes conſidérer la condition, l'âge, & le ſexe des perſonnes que l'on veut peindre : Car en repreſentant des gens forts, & ruſtiques, on ne doit pas les figurer dans cette grande délicateſſe, mais obſerver un caractere qui convienne à leur emploi.

Comme j'eus ceſſé de parler : Enfin, dit Pymandre, c'eſt qu'il y a tant de parties néceſſaires à former une beauté parfaite, & tant de choſes à étudier pour être ſçavant, qu'il ne faut pas s'étonner s'il y a ſi peu de beaux Ouvrages, puiſque la Nature même ne produit que rarement des corps qui ſoient accomplis.

Aprés cela nous ſortîmes du lieu où nous étions ; & ayant traverſé la ſalle des Gardes, & les Veſtibules qui la ſeparent de l'Eſcalier, nous allâmes dans le Jardin, à deſſein de nous y promenez, & d'y paſſer une partie du jour.

Comme nous fumes ſur cette grande Terraſſe, qui contient toute la face du Bâtiment, Pymandre, qui vit des baſſins de fontaines, des routes & des allées nou-

ouvelles, fut tout surpris de ces grands changemens c aprés avoir été quelque temps sans parler, il se ourna vers moi, & me dit:

Je suis hors de moi-même, & mes sens éperdus,
Par tant de grands sujets se trouvent confondus:
Je ne puis concevoir que les lieux où nous sommes,
Si beaux & si délicieux,
Soient bâtis de la main des hommes,
Et non pas de la main des Dieux.

Quoi, dis je, en le regardant, quel feu divin vous nspire? Vous croyez donc aussi n'être plus parmi les mortels, & devoir parler le langage des Divinitez?

Pymandre, en souriant, Que voulez-vous me repliqua-t-il; il faut des termes extraordinairement forts, pour exprimer ce qu'on ressent à la vuë de tant de grandes choses. Quand je pense à ces murs abbatus, à ces chemins changez; & quand je considere ces grands Edifices élevez si promptement, je défie Apollon & Neptune, qui bâtirent Troye, de faire de pareils Ouvrages en aussi peu de temps. Je leur donnerois bien encore Mercure & Vulcain pour les servir, & qui plus est, le Dieu des richesses, dont le secours n'est pas moins nécessaire pour bâtir, que l'eau & le beau temps, dont Neptune & Apollon disposent comme il leur plaît.

Mais quel Jardinier assez adroit a sû si bien caresser la Nature, pour l'obliger à faire en sa faveur les miracles que je voi? Quoi, des Jardins tous neufs, dont les arbres cependant semblent y avoir toûjours été!

Pymandre se retournant du côté du Palais, & voulant s'arrêter à le considerer: Ce n'est pas d'ici, lui dis-je, qu'il faut regarder un Ouvrage d'une si grande étenduë. En disant cela nous descendîmes six marchés, pour entrer dans le Parterre; & comme je l'eus

conduit jusques au de-là des quatre grands quarrez, & à l'endroit où le Jardinier industrieux a formé comme un demi cercle, dans une distance commode, pour bien considerer toute la face de ce superbe Edifice, C'est de-là, lui dis-je, l'ayant fait retourner, que vous devez regarder le Château des Thuilleries; & quand vous l'aurez bien consideré, vous me direz si vous avez rien vû de plus grand, & de plus magnifique.

Alors Pymandre s'étant arrêté, & aprés avoir demeuré quelque temps sans rien dire: Où êtes-vous, s'écria-t-il, Catherine de Medicis? Où êtes-vous son celébre Architecte, qui pensiez avoir fait des Ouvrages d'une grandeur, & d'une beauté si extraordinaire, que ceux qui viendroient aprés vous se contenteroient de les admirer, sans jamais y toucher, ni oser entreprendre d'y faire le moïndre changement?

Vous voyez bien, lui repartis-je, qu'ils n'auroient pas sujet de se plaindre, puisque bien loin de changer ce qu'ils ont fait, on y a seulement ajoûté des beautez & des ornemens, qui font voir l'estime qu'on en fait, & lui donnent un nouvel éclat.

Je voi bien, repliqua Pymandre, que les Colonnes qui font le premier ordre du Dôme du milieu, & celles des Galleries, sont les mêmes que j'y ai vuës autrefois; & je m'étonne de ce qu'on ne les a pas otées, pour en mettre qui fussent pareilles à ces autres Colonnes canelées, qui me semblent beaucoup plus agréables. Car quelque habile que fût l'Architecte qui les a fait faire, je pense néanmoins que son goût n'étoit pas des plus exquis, & qu'il ne possedoit pas une assez parfaite connoissance de cette beauté, qu'on voit dans les Ouvrages d'Italie.

Sans doute, repartis-je, vous trouvez à redire de ce que les grosses Colonnes du Portail, & celles des Galleries sont ornées de bandes.

C'est en effet, répondit Pymandre, que cét ornement ne me paroît pas ordinaire, & je n'en ai point vû de semblable dans les bâtimens anciens. Ne

Ne reconnoiſſez vous pas, lui dis-je, que ces Colonnes ont été faites ainſi, parce qu'étant les premiéres; & ayant à porter un plus grand fardeau, elles doivent être plus fortes.

Mais on pouvoit, répondit Pymandre, leur donner plus de force, ſans leur donner cette figure, qui me paroît bizarre.

Si les Anciens, continuai-je, ont trouvé les ordres de l'Architecture par la lumiere de la raiſon, qui enſuite les a conduits dans la parfaite connoiſſance de cét Art, & qui leur a enſeigné à ſe ſervir d'ornemens convenables à châque choſe: ne demeurez vous pas d'accord, que tout ce qui eſt fait par le ſecours de cette même raiſon, doit être bien; & que ne nous étant pas moins favorable aujourd'hui, qu'elle l'a été à nos prédeceſſeurs, nous ne pouvons faillir, quand, à leur imitation, nous la prendrons pour nôtre guide?

C'eſt, me repartit auſſi-toſt Pymandre, une choſe dont perſonne ne peut douter.

Si cela eſt ainſi, repris-je, & qu'on vous faſſe voir que le premier Architecte de ce Palais n'a rien fait ſans la conſulter; vous avouërez donc qu'il n'y a point de deffaut dans ſes Oüvrages, & que quand il auroit changé, ou ajoûté quelque choſe à la maniere des Anciens, il n'eſt tombé pour cela dans aucune faute. Les Grecs, à qui l'on attribuë l'invention de la belle Architecture, ne l'ont pas miſe tout d'un coup dans l'état de perfection. D'un ordre groſſier ils ont paſſé à un ordre plus poli. Ils ont trouvé l'ordre Dorique; enſuite ils ont inventé l'Ionique, pour des Ouvrages plus délicats; & pour ceux où ils ont voulu encore plus de beauté, ils ont formé le Corinthien. Les Romains même ne ſe contentans pas d'imiter les Grecs, de tous leurs ordres en ont composé un, pour ajoûter encore plus de richeſſe & de magnificence à leurs Edifices.

Je ne m'arrête pas à vous rapporter les diverſes raiſons, que les uns & les autres ont euës dans l'inſtitu-

tion de ces ordres differens, des mesures qu'ils leur ont données, ni des rapports qui s'y rencontrent. Vous en avez entendu parler; & il me semble qu'assez souvent nous avons eû occasion d'en faire des remarques, pour connoître qu'ils ne faisoient rien au hazard. Mais ce que je veux dire maintenant est, que si ces Anciens ont eû la liberté de choisir, & d'accommoder les choses comme ils ont voulu, lors que la raison ne s'y opposoit point; pourquoi serions-nous aujourd'hui si esclaves de leurs sentimens, que de ne rien faire de nous-mêmes, si nous avons aussi bien qu'eux des lumiéres qui nous empêchent de faillir; & que la raison, bien loin de condamner nos pensées, approuve nos nouvelles inventions?

Or jugez, s'il vous plaît, si l'Architecte, qui a le premier bâti ce Palais, a manqué en quelque chose, pour avoir fait ces Colonnes de la sorte que vous les voyez? N'ayant point ici de marbre comme en Grece & en Italie, il a été obligé de se servir de la pierre du Païs: mais parce que pour faire des Colonnes tout d'une piéce, il ne se trouve pas de pierres assez grandes, il a falu faire ces Colonnes de plusieurs morceaux; & c'est dont il y a lieu de loüer l'industrie de l'Ouvrier. Car comme il est difficile d'empêcher que les joints ne paroissent, ce qui rend un Ouvrage pauvre & desagréable, il a crû avec raison qu'en garnissant les Colonnes avec ces sortes de bandes si artistement gravées, non seulement il en repareroit tous les défauts, mais qu'il en rendroit encore l'invention plus riche. En effet, si vous voulez vous dépouiller de toute préoccupation, vous verrez que cette composition de Colonnes si legeres & si égaiées est belle, & agréable; & que les ornemens qu'on a taillez, tant sur le plein que sur les bandes, & qui sont faits avec soin & avec amour, leur donnent beaucoup de grace.

Si les premiers Architectes, au rapport de Vitruve, ont tiré, de la nature des choses toutes les raisons des divers membres de l'Architecture, en suppo-

sant

ſant que les Colonnes repreſentent les troncs des arbres, dont les premiers hommes ſoûtenoient leurs maiſons; que l'Architrave figure ces piéces de bois qui portent les ſolives; que les modillons ſont comme les bouts des chevrons, & ainſi des autres choſes qui ont rapport aux piéces de charpenterie, dont l'Architecte, en les imitant en quelque ſorte, compoſe la beauté de ſes ordres; & même que la baſe des Colonnes, & le deſſous de leurs Châpiteaux, où l'on voit des ornemens ronds, que ceux de l'art appellent aſtragales & tores, ſont mis là pour repréſenter les anneaux & les cercles de fer dont on fortifioit les extrémitez de ces troncs d'arbres, de crainte qu'ils ne vinſſent à ſe fendre: ne peut-on pas encore aujourd'hui en ſuppoſer d'autres dans le milieu des groſſes Colonnes, pour leur donner plus de force, principalement quand cela ſe fait avec tant de jugement & de bienſéance, qu'au lieu d'y cauſer de la difformité, on les embellit davantage, & on les rend plus magnifiques?

Auſſi, quoi que les Anciens ne ſe ſoient pas ordinairement ſervis de Colonnes tout-à-fait ſemblables à celles-ci, parce, que comme je vous ai dit, ils avoient le marbre, dont ils les faiſoient d'une ſeule piéce; toutefois il s'en trouve en Italie qui en approchent, & qui ſont ſi belles, & ſi excellentes, qu'elles pourroient ſervir d'excuſe à Philbert de Lorme, s'il en avoit beſoin, auſſi bien que d'exemple à d'autres Architectes, pour en faire de pareilles. Car il y a pluſieurs Portes dans Rome, où non ſeulement l'ordre Ionique eſt joint avec le Dorique, mais encore avec le ruſtique. Il ne faut que voir celles de la Vigne Farneſe, qui ſont de Michel-Ange: Jule Romain, qui a ſoigneuſement imité tout ce qu'il y a de plus grand & de plus noble parmi les Bâtimens antiques, en a auſſi fait à Rome, & à Mantouë, où les Colonnes ſont fortifiées de diverſes bandes, qui tiennent au corps du Bâtiment, pour mieux joindre le tout enſemble.

 Il

Il ne sert de rien de dire qu'ils ont pratiqué cette maniére en des Ouvrages, où il est nécessaire que les choses soient fortes & solides, puisque, si l'on fait voir qu'ils ont joint les ordres les plus délicats avec le rustique, cela suffit pour mettre Philbert de Lorme à couvert du blâme qu'il pourroit recevoir, si en cela la nouveauté étoit blâmable. Ayant besoin de Colonnes puissantes dans le bas de ce Dôme, & dans ces Galleries, il remedia au défaut de la pierre, par la forme qu'il leur a donnée; & même il satisfit par ce moyen en peu de temps à l'intention de la Reine qui le pressoit de travailler, & qui l'obligea de faire ces Colonnes beaucoup plus riches que n'étoient celles qu'il avoit marquées dans son premier dessein.

Je vous prie donc de considérer, que nôtre Architecte François n'étoit pas si peu entendu dans son Art, que quelques-uns ont voulu faire croire. Mais comme les François ont naturellement cette coûtume, de n'estimer pas assez les hommes sçavans qui naissent parmi eux, & d'estimer trop ce qui vient des Païs étrangers, plusieurs croient qu'ils ne paroitroient pas habiles connoisseurs, s'ils ne trouvoient à redire à ce que l'on fait ici: & pour donner des marques qu'ils ont beaucoup de discernement, & de connoissance des bonnes choses, ils sacrifient volontiers l'honneur de leur Païs, pour priser davantage les Ouvrages de leurs voisins.

Cependant je voudrois que ces Critiques me fissent voir ailleurs un Palais aussi accompli que celui-ci. De la maniére que le Roi entreprend les grandes choses, & qu'il est servi par celui qui s'applique avec tant de succés à faire exécuter ses volontez, j'espere que nous guerirons bien tôt ces personnes-là d'un mal qui dure il y a trop long temps; & que reconnoissant de bonne foi les avantages que nous avons sur tous les autres peuples, ils ne seront plus si injustes à leur patrie, de croire que les François soien

soient incapables de faire de grandes choses, & de se passer des autres nations dans toutes sortes d'Arts.

Ne diriez vous pas que de Lorme, en bâtissant ce Palais, fut heureusement inspiré de le faire d'ordre Ionique, comme s'il eût prévû que le Roi y devoit loger, & qu'un jour l'image du Soleil y étant representée de toutes parts, cette Maison seroit comme le palais d'Apollon, à qui l'ordre Ionique étoit autrefois particuliérement dédié.

Ce fut, dit Pymandre, la Reine Catherine qui connut cela, puisqu'on dit qu'elle donna les desseins de cette Maison. Il est vrai, repartis-je, que de Lorme a écrit lui même qu'elle en fut le principal Architecte, soit qu'il voulût alors la flater de cét honneur, soit peut-être qu'il ait voulu l'écrire, pour empêcher qu'on ne lui imputât les deffauts qu'on auroit pû remarquer dans la distribution des appartemens,& dans l'élevation de l'édifice: car il dit qu'elle ne lui avoit donné que la conduite de ce qui regarde l'ordre & la beauté de l'Architecture, & la convenance des ornemens, ausquels on ne peut pas trouver à redire. Aussi n'ignoroit-il rien de toutes les choses qu'un veritable Architecte doit sçavoir. Et si nous considérons ce que Serlio a fait à Fontainebleau dans la Cour de l'Ovale, & au vieux Château de Saint Germain en Laye, nous pourrons faire avoüer que les Italiens n'étoient pas plus sçavans que les François: car c'étoit en ce temps-là que la belle Architecture commençoit à paroître de nouveau; & de Lorme a été le premier des François qui lui a ôté son habit Gottique, s'il faut ainsi dire, & qui nous l'a fait voir vêtuë à la Grecque, & à la Romaine. Il avoit fait une longue étude de cét Art; il avoit vû en Italie ce qui reste de plus beau des anciens Edifices; il en avoit observé toutes les proportions, & mesuré exactement les parties; il possedoit une parfaite connoissance de la Géometrie; & le trait qu'il avoit donné pour l'Escalier qui étoit ici, ce qu'il a bâti à Villers-Cotrets, à Anet,

&

& en plusieurs autres endroits, fait bien voir qu'il a égalé les plus habiles de son temps, qu'il a peut-être même surpassé les Anciens, dans ce qui regarde la coupe des pierres, & dans l'art de bien faire les Voûtes.

Il paroît qu'il étoit sçavant dans l'Optique; qu'il n'ignoroit pas de quelle maniere il faut donner les proportions aux divers membres d'Architecture: l'on voit même qu'il a observé de ne pas mettre ensemble dans une même Corniche des modillons, & des denticules, bien qu'ils se trouvent en beaucoup d'anciens bâtimens de Rome, où les Ouvriers commençoient à s'éloigner des regles des premiers Maîtres, & de ce que Vitruve enseigne. Que s'il n'a pas eû cette grande délicatesse, & ce beau choix des parties qui perfectionne entierement un ouvrage, il ne faut pas s'en étonner, sortant comme il faisoit d'un siécle, où la maniére de bâtir étoit si differente de la belle Architecture. Il y a même dans cét Art, comme dans la Peinture, ce qu'on appelle goût; & chaque Ouvrier a le sien. C'est une disposition de l'esprit, qui, selon sa force, & la netteté de ses pensées, regarde les choses d'une telle maniére, qu'il en voit toûjours le plus beau, & donne un tour agréable à tout ce qu'il veut faire. Ainsi il arrivera que de deux hommes qui tailleront, si vous voulez deux Colonnes, bien qu'ils travaillent sur une même mesure & sur une même matiere, toutefois l'Ouvrage de l'un aura beaucoup plus de grace que celui de l'autre. Mais ce qu'un excellent Architecte est indispensablement obligé de sçavoir, est l'effet que chaque chose doit faire selon le lieu où elle est posée, par les regles de l'Optique, & par les raisons naturelles; comme de connoître que les Colonnes Isolées, & qui sont à l'air, doivent être un peu plus grosses & plus renflées que celles qui sont contre une muraille, parce que l'air qui les environne diminuë toûjours de leur grosseur; qu'il faut avoir égard au poids qu'elles portent, à leur élevation, à la distance d'où elles sont vuës, & faire toûjours que celles des ex-

trémitez soient un peu plus grosses que les autres, ans plus éloignées du point de l'œil, & diminuées ir l'air qui les termine.

Ces differences ont été la cause de tant de mesures verses, que les Architectes modernes ont trouvées ans les ordres, & ce qui embarasse si souvent ceux ui ne travaillent que de pratique. Aussi l'on me disoit y a quelque temps, qu'il y avoit une personne qui s'é-nnoit, de ce que parmi ces Colonnes Ioniques que ous voyez, il s'en rencontre une plus belle que les au-es, vû qu'aprés l'avoir mesurée, il n'avoit pas trou-é qu'elle eût les proportions qu'elle devoit avoir. Si et homme eût bien sçû les raisons de l'Art, il eût re-rdé d'abord quelles proportions elle avoit; & de là eût conclu que ces proportions étoient celles qui lui oient nécessaires, & qui lui étoient propres dans le eu où elle étoit placée, puisqu'elle y paroissoit avec us de beauté que les autres.

D'où vient, interrompit Pymandre, que cette Co-nne est singuliere en beauté, puisqu'elle est parmi elles qui composent ce Bâtiment, qui vraisemblable-ent sont toutes d'une même mesure?

C'est, repartis-je, qu'il y a, comme je viens de vous re, des Ouvriers qui travaillent avec plus d'art, & de miére les uns que les Autres. L'Architecte, peut-être, oit donné un dessein genéral des Colonnes qui de-oient paroître à la face de son Bâtiment. Il se rencon-a un Ouvrier, qui ayant consideré l'endroit où l'on evoit placer la Colonne qu'il tailloit, connut l'effet i'elle y devoit faire. Pour cela il lui donna un peu plus moins de grosseur dans les parties où il le jugea né-ssaire, & c'est ce qui l'a renduë plus gracieuse que s autres. Car comme dans la Peinture le mélan-e des couleurs s'y doit faire avec tant de discrétion, i'un peu plus de clair, ou un peu plus d'obscur, it differents effets; & que dans la Musique un ton, un demi ton plus haut ou plus bas cause une ssonance capable de gâter tout un concert; même dans l'Architecture, un peu plus de

gros-

groſſeur à une Colonne, plus de ſaillie à une Cor niche, plus de hauteur à une Friſe, engendre be aucoup de grace, ou apporte beaucoup de diffor mité. Mais il eſt vrai que tous ceux qui ſont emplo yez à tailler la pierre ne ſçavent pas ces regles; & les Architectes ne prennent pas toûjours la peine d'a voir l'œil ſur eux, & de regarder exactement ce qu'il ſont.

Il faloit, dit Pymandre, que ce Tailleur de pierr en ſçût plus que les autres. Il y a bien apparence, re pliquai-je; & peut-être que c'étoit quelque homm hors du commun qui voulut laiſſer ici des preuves d ſa ſcience. Car on remarqua dés lors qu'il ne fit qu cette ſeule piéce, & qu'aprés l'avoir finie, on ne l vit plus. Quelques-uns croyent pourtant qu'elle eſ de la main de Jean Gougeon, ce celebre Sculpteur qui a fait la Fontaine de S. Innocent.

Ayant ceſſé de parler, nous demeurâmes encor quelque temps à conſidérer ce Palais, ſans rien dire Enfin Pymandre ſe tournant tout d'un coup vers moi me dit: c'eſt trop long-temps regarder ces belles cho ſes, qui ont cela de commun avec la lumiére, qu'en fin on en demeure ébloüi. Entrons, je vous prie, dan ces allées couvertes, où, ſi vous le voulez bien, nou acheverons la journée d'une maniere convenable à c que nous avons fait juſques à cette heure.

Ce ne ſera pas, lui dis-je, en examinant des Bâ timens & des Figures; car l'on n'a pas encore eû l temps d'embellir ces promenoirs de toutes les Fon taines, & de toutes les Statuës qui les doivent rendr un jour encore plus beaux & plus charmans.

Si nous ne voyons pas, dit Pymandre, des Edifi ces, ni des Figures de marbre, vous pourrez, m faire voir, au moins en idée, des Tableaux qui n laiſſeront pas de nous remplir agréablement l'eſprit Et pour cela vous n'avez qu'à continuer les remarque ſur les ouvrages des Peintres anciens, dont vous vou engageâtes de rapporter la ſuite, lors que vous eûte achevé ce qui regarde André del Sarte. I

Il ne faut pas, continua-t-il, voyant que je le re-;ardois, que cela vous ſurprenne, puiſque vous me 'avez promis, & qu'il y a long temps que j'attens ette occaſion. Comme vous êtes toûjours aſſez pré-ıaré ſur cette matiére, je croi que nous ne pouvons ırendre une heure, ni un lieu plus favorable pour cela.

Ayant témoigné à Pymandre que j'étois diſpoſé à aire tout ce qu'il déſiroit, nous cherchâmes un en-lroit pour nous retirer à l'écart ; & nous étant aſſis u bout d'une allée, je repris ainſi le diſcours que 'avois quitté autrefois.

Encore que le ſujet que vous venez de me pro-ıoſer, ſoit aſſez capable de fournir à nôtre converſa-ion, toutefois ne croyez pas, s'il vous plaît, qu'a-ant encore à vous parler d'une infinité de Peintres ui ont vêcu juſques à ce jour, & d'une trés-gran-le quantité d'ouvrages qu'ils ont faits, j'aye la mé-noire aſſez heureuſe, ni l'eſprit aſſez préſent, pour ous les rapporter avec tout l'ordre que vous pour-iez deſirer. Quand même je me ſerois préparé pour ela, il me ſeroit aſſez difficile de vous ſatifaire, puiſ-que je dois remarquer pluſieurs perſonnes qui ont vê-cu en même temps, & en differents lieux. Mais ce que je tâcherai de faire, ce ſera de garder une certaine conduite, où en vous nommant les Peintres de cha-que Païs, vous puiſſiez voir auſſi dans quel temps ils ont vêcu, ſans être trop exact à parler de tous, mais ſeulement des plus fameux.

Pendant qu'André del Sarte travailloit à Florence avec beaucoup de réputation, LE DOSSE, dont je vous ai déja dit quelque choſe, étoit en crédit auprés d'Alfonſe Duc de Ferrare. Il avoit un frere nommé Baptiſte ; & s'étans tous les deux adonnez à la Pein-ture dans le même temps que l'Arioſte étoit en gran-de eſtime parmi les Poëtes, on peut dire qu'ils contri-buérent tous à rendre le lieu de leur naiſſance encore plus conſiderable par l'excellence de leurs Ouvrages.

Bien que ces deux Peintres entrepriſſent toutes ſor-tes

tes de travaux, la partie néanmoins dans laquelle ils excelloient étoit le Païsage; & j'en ai vû de leur façon dans la Vigne Aldobrandine, d'une maniére si belle, qu'ils approchent fort de ceux du Titien.

Cependant ils ne s'arrêterent pas à faire ce qu'ils sçavoient le mieux: car lors que François Maria Duc d'Urbin fit bâtir son Palais de l'*Imperiale*, ils furent employez avec plusieurs autres Peintres, à travailler dans les appartemens de cette Maison. Le Genga étoit celui qui en conduisoit l'Architecture, & qui ordonnoit de tous les ornemens, dont on devoit l'embellir. Les Dosses ne furent pas plûtôt arrivez à l'*Imperiale*, qu'ils commencerent à blâmer la plus grande partie des choses qu'on avoit déja faites, & ne manquerent point de promettre au Duc de faire des Ouvrages beaucoup plus excellens que tout ce qu'on voyoit. Le Genga, qui étoit habile & discret, ne dit rien à cela; & jugeant bien de ce qui arriveroit, il leur donna un appartement particulier, où s'étans mis à peindre, ils employerent toute leur industrie, pour faire voir ce qu'ils sçavoient. Mais soit qu'ils eussent formé un dessein beaucoup au dessus de leurs forces, & que leur ambition, & le desir de paroître, leur eût fait entreprendre un trop grand travail, soit que pour une juste punition du mépris qu'ils avoient fait des autres, ils se fussent eux-mêmes aveuglez, il est certain que cét Ouvrage parut le moindre de ceux qu'ils avoient faits; & le Duc d'Urbin en fut si mal satisfait, que les ayant renvoyez honteusement, il fit effacer ce qu'ils avoient peint, & commanda au Genga de faire des desseins pour d'autres Tableaux que l'on mit à la place.

L'aîné des Dosses ne laissa pas de conserver les bonnes graces du Duc de Ferrare, qui lui donnoit une pension considerable. Il demeura toûjours à Ferrare, où il mourut fort vieux: Baptiste, qui lui survécut, fit encore plusieurs Ouvrages depuis la mort de son frere. L'on ne voit pas en France beaucoup de leurs Tableaux. Il y en a un néanmoins dans le Cabinet du Roi re-

représentant la Nativité de nôtre Seigneur. Il a quatre pieds & demi de haut, sur sept pieds de large. J'en ai vû encore un autre, presque de pareille grandeur, chez Monsieur le Président Ardier.

Il y avoit dans ce même temps un BERNAZZANO de Milan, excellent Païsagiste, & qui faisoit fort bien les Animaux: mais parce qu'il ne pouvoit dessigner de Figures, il s'étoit associé avec un certain Cesar da Sesto, qui travilloit d'une maniére assez agréable. L'on dit que Bernezzano imitoit si bien des fruits, qu'ayant peint quelques Païsages à fraisque contre une muraille, où il avoit aussi représenté des fraises, les unes meures, & les autres encore en fleur, il y eut des Paons, qui trompez par l'apparence de ces fruits, allerent si souvent les bequeter, qu'enfin ils rompirent la muraille.

Mais comme nous avons lieu de remarquer de plus grandes beautez dans les autres Ouvrages de ce temps-là, & qu'il y avoit des Peintres plus considérables, dont nous pouvons parler, je ne m'arrêterai pas à ceux dont le nom à peine, est venu jusques à nous.

Je ne vous dirai donc rien d'un JEAN MARTIN da Udine, ni de PELEGRIN DA SAN DANIELO, tout deux disciples de Jean Belin, & qui imiterent beaucoup sa maniére de peindre, ni de quelques autres qui ont été leurs disciples. Mais je n'oublierai pas un Peintre qui a travaillé avec réputation dans plusieurs lieux d'Italie, particuliérement à Venise, où même il prétendoit aller d'égal avec le fameux Titien. C'est Jean Antoine Regillo, dit LICINIO DE PORDENONE, à cause d'un Bourg ainsi appellé, où il étoit né, & qui est dans le Frioul à huit lieues d'Udine. Quelques-uns disent qu'il étoit de la famille des Sacchi, encore qu'on l'appellât Licinio, & qu'il n'eût pris le nom de Regillo, que quand l'Empereur l'honora du titre de Chevalier, renonçant à celui de sa famille, par la haine qu'il portoit à un de ses freres, qui avoit voulu l'assassiner d'un coup d'arquebuse, dont il fit blessé à la main.

Il commença à deſſeigner d'aprés les Tableaux que Pelegrin da San Danielo avoit faits dans l'Egliſe Cathedrale d'Udine; mais enſuite il alla à Veniſe, où il étudia ſous Giorgion, & y prit une bonne maniére de peindre. A quelque temps de là étant retourné en ſon Païs, il fit pluſieurs Ouvrages à fraiſque & à huile. Il alla à Trevigi, où il peignit la Tribune de la grande Egliſe.

Enſuite le Cardinal Marino Grimani l'ayant engagé à travailler à Ceneda, il y fit dans le lieu ou l'on plaide trois Tableaux à fraiſque, dans leſquels il repréſenta trois jugemens mémorables. Le premier eſt celui de Daniel, lors qu'il ſauva Suſane de la fauſſe accuſation des deux vieillards.

Le ſecond repréſente Trajan, qui donne ſon fils à une femme, qui tient entre ſes bras le corps mort de ſon enfant. Et il fit cela ſur ce que quelques-uns ont écrit, que lors que cét Empereur faiſoit la guerre aux Daces, ſon fils ayant de ſon cheval malheureuſement tué le fils unique d'une pauvre veuve, cette mere affligée vint ſe jetter aux pieds de Trajan, & lui demander juſtice; que ce Prince mit pied à terre pour l'écouter, & qu'il fut ſi touché de ſes larmes, que ne ſçachant de quelle ſorte reparer aſſez ſon malheur, aprés lui avoir accordé tout ce qu'elle demandoit, lui donna encore ſon propre fils, pour prendre la place de celui qu'elle avoit perdu.

Dans le troiſiéme Tableau, le Pordenone en repréſentant le jugement de Salomon, fit voir les differentes actions, qui vraiſemblablement parurent dans cette occaſion.

Ce Peintre travailla long-temps en divers endroits du Frioul. Mais enfin Martin d'Anna, qui étoit un riche Marchand natif de Flandre, & qui demeuroit à Veniſe, l'ayant mené chez lui, lui fit peindre la Façade de ſa Maiſon. Ce fut cét Ouvrage qui commença à donner à Pordenone une grande reputation dans Veniſe; & Michel-Ange en ayant oüi parler comme d'une

chose extraordinaire, fut exprés le voir, & reconnut qu'en effet ce qu'on lui en avoit dit d'avantageux, n'étoit point une exageration.

Le Pordenone avoit une maniére de peindre trés-agréable, de sorte que par la beauté de ses couleurs, il charma les yeux de beaucoup de personnes, qui devenus ses amis, & ses Protecteurs, lui procurerent de l'emploi dans les meilleures maisons de la ville. Je serois trop long, si je rapportois tous les Ouvrages qu'il fit à Venise. Les plus considerables furent douze Tableaux à fraisque, qu'il peignit dans le Cloître de S. Etienne. C'étoit en ce temps là que le Titien & lui travailloient à l'envi l'un de l'autre; & même l'on dit que leur jalousie étoit telle, que le Pordenone, craignant quelque insulte de la part du Titien, se tenoit toûjours sur ses gardes; & que pendant qu'il travailloit à S. Etienne, il avoit l'épée au côté & une rondache auprés de lui.

Ces deux sçavans Peintres firent deux Tableaux dans l'Eglise de Saint Jean *de Rialto*. Le Pordenone représenta Sainte Catherine, Saint Sebastien, & Saint Roch; mais quoi que son travail fût jugé trés-excellent, il ne diminua rien de la haute estime que l'on eut pour celui du Titien, qui peignit Saint Jean l'Aumônier. Le Senat ayant arrêté que l'on acheveroit de peindre les sales du Palais de la République, le Pordenone eut en partage le Lambris du lieu qu'ils appellent *Scrutinio*.

Aprés avoir travaillé à Venise, il alla à Cremone, où il fit plusieurs Tableaux dans l'Eglise Cathedrale. Il passa ensuite à Mantouë, & y laissa des marques de son sçavoir. De là il se rendit à Genes, où il peignit encore pour le Prince Doria. Ensuite étant allé à Plaisance, il y fit plusieurs Ouvrages. Mais enfin las de courir de Ville en Ville, il retourna à Venise, où entre autres choses il fit pour Hercules II. Duc de Ferrare, des desseins de tapisseries, dans lesquels il représenta les Travaux d'Ulisse. Et comme il

il n'avoit pas dans Venise tout le temps nécessaire à fi
nir ses desseins, le Duc l'obligea d'aller à Ferrare, po
les achever : mais à peine y fut il arrivé, qu'il y de
meura malade ; & mourut avant que d'avoir fini so
Ouvrage. Quelques uns ont crû qu'il avoit été em
poisonné par des personnes jalouses des graces que l
Duc lui faisoit. Quoi qu'il en soit, étant mort âgé d
* cinquante-six ans, le Duc lui fit faire de som
ptueuses funerailles. La plûpart de ses Tableaux n
se voient qu'en Italie. Il y en a pourtant un dans l
Cabinet du Roi, représentant un Saint Pierre à den
corps.

Il eut pour disciple Pomponio Amalteo, qui éto
son gendre ; & pour imitateurs un Bernardino Lic
nio, & quelques autres qui ont peint dans le Frioul.

C'étoit presque dans ce même temps que JEA
ANTOINE SOLIANI Florentin, travailloit aussi
Genes pour le Prince Doria. Je ne dirai rien de to
ce qu'il a fait à Genes, à Pise, & en d'autres endroi
d'Italie. Il suffit de remarquer, qu'aprés avoir de
meuré vingt-quatre ans avec Lorenzo di Credi, il fu
employé à des Ouvrages considerables, & qu'il eu
pour disciple un certain BENEDETTO, qui vint e
France avec ANTOINE MIMI disciple de Miche
Ange.

Comme il y avoit une infinité de Peintres en Itali
plusieurs d'entre eux passoient en France, en All
magne, & en divers autres lieux. JEROME DE TRE
VISI, aprés avoir long-temps travaillé en son Païs &
Venise, fut enfin conduit en Angleterre par quelqu
uns de ses amis, qui le presenterent au Roi Henri VII
Ce fut là qu'il fit plusieurs Tableaux ; qu'il s'appliqu
à l'Architecture civile & militaire ; & qu'aprés avo
bâti quelques maisons en Angleterre, il fut employ
comme Ingenieur dans l'armée du Roi. Il n'exerça p
long-temps cette Charge, car les Anglois ayant assi
ge Boulogne en Picardie, il y fut tué d'un coup d
Canon, l'an 1544 en la 36. année de son âge. Ma

* l'an 1540.

Mais ſans nous arrêter davantage à des Peintres, qui bien que recommandables, ſe trouvent néanmoins comme obſcurcis par de plus grandes lumiéres, il vaut mieux que je vous parle à préſent de deux hommes qui ont paru dans Rome, avec d'autant plus d'éclat, qu'ils s'y ſont élevez d'une maniére toute ſurprenante. C'eſt de POLYDORE de Caravaggio en Lombardie, & de MATHURIN natif de Florence. L'on peut dire du premier, que les longues études n'ont point eu de part dans les belles choſes qu'il a faites: & que la Nature ſeule a montré, combien elle eſt capable de faire des miracles en un moment. Polydore vint à Rome, pendant que le Pape Leon X. faiſoit travailler au Vatican, & lors que Raphaël avoit l'intendance de ſes Bâtimens. Il n'étoit alors qu'un ſimple Manœuvre, qui portoit le mortier aux Maçons, & qui les ſervit dans ce pénible mêtier juſques à l'âge de dix-huit ans. Mais s'étant rencontré que Jean da Udine peignoit alors à fraiſque; Polydore à qui la nature avoit donné toutes les diſpoſitions néceſſaires pour la Peinture, commença à conſidérer attentivement ſes Ouvrages, parce qu'il le connoiſſoit particuliérement; & en même temps fit amitié avec tous les jeunes gens qui travailloient au Vatican, afin d'avoir occaſion de les voir peindre, & d'apprendre d'eux les regles de l'Art. Entre ceux qu'il hantoit, il choiſit pour ſon camarade Mathurin, qui peignoit dans la Chapelle du Pape, & qui étoit en réputation de bien imiter les choſes antiques. Communiquant ſouvent avec lui, il devint ſi paſſionné pour la peinture, & ſe mit à travailler avec une ſi grande application, qu'en peu de mois il fit des choſes qui ſurprirent tout le monde; particuliérement ceux, qui peu de temps auparavant l'avoient vû dans un emploi bas, & bien éloigné d'un Art ſi noble & ſi relevé. Il travailla aux loges du Vatican; mais en même temps ſe rendit ſi ſçavant, que ce grand Ouvrage étant fini, il remporta la gloire d'être un des plus forts & des plus

beaux génies de tous ceux qui avoient contribué à l'achever. Cette haute eſtime qu'on eut pour Polydore fit auſſi que l'amitié que Mathurin avoit lui augmenta davantage; & comme Polydore de ſon côté répondoit à l'affection de ſon camarade, ils réſolurent de vivre doreſnavant comme deux freres,ſans jamais ſe ſéparer. Pour cet effet, ayant mis enſemble tout ce qu'ils poſſedoient, & n'ayant plus qu'une même volonté, ils entreprirent pluſieurs Ouvrages. Et parce qu'alors il y avoit à Rome beaucoup de Peintres, qui avoient aquis de la réputation, & dont les Tableaux étoient recherchez pour la beauté du coloris, & qui avoient en effet des graces que les leurs ne poſſedoient pas, ils penſerent qu'ils devoient s'attacher entiérement à ce qui regarde la grandeur du deſſein. Baltazar Peruzzi avoit déja peint de clair-obſcur quelques Façades de maiſons en pluſieurs endroits de Rome; de ſorte que trouvant cette maniére de peindre en uſage, ils réſolurent de l'imiter. Ils commencerent d'en faire l'épreuve proche Saint Sylveſtre à Monte-Cavallo; & ce premier eſſai qu'ils firent, conjointement avec Pelegrin de Modene, leur réüſſit ſi bien qu'il leur donna plus de hardieſſe pour d'autres entreprises. Ayant donc enſuite achevé pluſieurs Ouvrages, voyant l'eſtime qu'on en faiſoit, ils penſeren que pour ſe rendre encore plus conſidérables en cett ſorte de travail, dont l'excellence conſiſtoit dans la force du deſſein, & dans la belle expreſſion des ſujets, il devoient faire une étude trés-exacte de toute l'antiquité. Ils rechercherent ce qu'il y avoit dans Rome de plu beau & de plus ancien, ſoit dans les bas-reliefs, ſo dans les ſtatuës, ſoit dans les médailles,à quoi ils s'appliquerent ſi fort, qu'il n'y avoit ni colonne,ni ſtatue ni même pas un vaſe antique qu'ils ne deſſeignaſſer avec un ſoin tout particulier. Auſſi c'eſt dans leurs Ouvrages qu'on peut remarquer quantité d'armes, d vétemens & d'autres choſes qu'ils ont tirées des mo numens les plus anciens, & qui même rendent ce qu'i

cr

ont fait confidérable, par la belle repréfentation de beaucoup d'ornemens & d'habits, dont nous fçavons les noms,mais dont l'on auroit peine à connoître la forme & l'ufage,s'ils n'en avoient laiffé des marques dans ces belles Frifes qu'ils ont peintes.

Leur étude n'étoit pas feulement de remettre au jour des chofes qui étoient à demi-enfevelies dans les ruïnes des anciens Edifices ; ils fe formoient tellement l'efprit fur l'idée de ces belles ftatuës & de ces bas reliefs antiques, qu'on voit une force, une grandeur, & une majefté fi bien exprimée dans leurs figures, qu'il ne femble pas qu'ils ayent travaillé après les excellens Seulpteurs, qui ont autrefois taillé ces rares Ouvrages ; mais on diroit plûtôt qu'ils étoient de ce temps-là, & qu'un même efprit les a également conduits dans toutes les chofes que les uns & les autres ont mifes au jour.

Bien que Mathurin ne fût pas fi avantageufement pourvû des dons de la nature que Polydore ; néanmoins comme ils étoient toûjours enfemble, ils fe conformoient tellement l'un à l'autre dans leur maniére de peindre, qu'il femble que leurs Ouvrages fortent d'une même main, y ayant fi peu de difference dans leur travail, qu'on ne s'en apperçoit pas.

Vous vous fouvenez bien de ces belles Frifes que nous avons vûës autrefois dans Rome, & qui ne font que les reftes de tant d'autres Ouvrages qu'ils ont faits. Le raviffement des Sabines, l'hiftoire de Porcena, celle d'Ancus Martius, & tant d'autres, dont il y en a plufieurs de gravées, font encore aujourd'hui d'excellens modelles pour ceux qui veulent étudier ce qu'il y a de plus particulier dans les chofes antiques. Combien de beautez dans l'hiftoire de Niobé, où l'on voit non feulement une curieufe recherche de Vafes, & d'autres ornemens antiques, mais encore d'admirables expréffions de trifteffe & de douleur ? Je vous ennuïrois, fi je voulois faire un détail de ces belles chofes, dont il eft vrai que j'ai l'efprit encore plus rempli, que

de beaucoup d'autres que j'ai vûës à Rome, à cause de tant de grandes & nobles parties qu'on y voit, qui plaisent à l'imagination, & qui ne s'effacent que difficilement de la mémoire, lors qu'une fois elles y ont fait impression.

Comme il n'y a rien, interrompit Pymandre, qui nous donne une plus belle idée du mérite des grands hommes, & qui nous entretienne plus agréablement, que la lecture de leurs histoires; il n'y a rien aussi qui nous représente si bien les siécles passez, & qui nous mette mieux devant les yeux les grandes actions qui s'y sont faites, que ces excellentes Peintures, & ces restes de l'Antiquité.

C'est pour cela, lui repartis-je, que je prens un plaisir singulier, à repasser dans mon esprit les Triomphes que ces deux sçavans Peintres ont représentez, parce qu'en effet il y a des beautez de l'art qui sont incomparables, & de certaines choses qui ne se voïent point ailleurs. Mais, outre cela, je sens que ces image me donnent une haute idée de la grandeur de l'Empire Romain, parce qu'elles forment dans l'imagination d'autres figures encore plus veritables, & qui me représentent ce que j'aurois vû, si j'avois vécu du temps de Paul Emile, ou de Camille. Je me figure ces deux grands Capitaines, avec le même air de visage qu'ils avoient au milieu de cette foule de gens qui les accompagnoit; & j'y vois ces anciens & généreux Romains, dont le courage subjuguoit tous les autres Peuples. Si vous avez quelque souvenir de ces Peintures dont je parle, il me semble que vous pouvez vous en divertir encore présentement.

Je ne l'ai pas si bien conservé que vous, me repliqua Pymandre, mais néanmoins pour peu que vous m'aidiez, je pourrai me les remettre comme devant les yeux; & j'ai une telle estime pour tout ce qui se faisoit autrefois dans Rome, que je n'ai pas moins de joye que vous lors que j'y pense.

Alons y donc en esprit, lui repartis-je, pour y revoir

voir ces belles Frises de Polydore; mais en considérant ces Triomphes qu'il a si bien peints, faisons encore quelque chose de plus. Rappelons les siécles passez, & figurons-nous de voir ces vaillants Hommes, qui après avoir vaincu leurs ennemis, entrent dans la Ville, précedez & suivis de tout ce grand cortege, qui faisoit la magnificence de leur Triomphe.

Il me souvient qu'un jour, étant avec deux de mes amis, au logis du Cavalier del Pozzo, dont vous avez connu la personne & le merite, entre une infinité de rares desseins qu'il nous fit voir, & dont il avoit fait une recherche toute particuliére, il nous en montra plusieurs de Polydore & de Mathurin faits à la plume, & lavez avec une netteté admirable. Il y avoit des vases, des trophées, & particuliérement tout ce qui regarde les Triomphes. Et comme les personnes avec qui j'étois, prenoient un très-grand plaisir à examiner toutes ces choses, pour y considérer ce que les Historiens en ont écrit, & ausquelles ils ont donné des noms si differens, que cela ne sert bien souvent qu'à embarasser l'esprit, & à confondre les idées qu'on en peut avoir: le Cavalier del Pozzo, qui en avoit fait une étude particuliére, en conferant avec les médailles & les bas-reliefs, ce que les Auteurs en ont dit, nous donnoit là-dessus tous les éclaircissemens que nous pouvions souhaiter. Car sur les figures mêmes il nous rapportoit les differens noms que les anciens donnoient, soit à leurs vases, soit à leurs armes, soit à leurs vétemens. Mais ce qui fut de plus curieux, & de plus particulier dans cette rencontre, est qu'il nous montra dans une longue suite de desseins faits & lavez par ces deux excellens Peintres dont je parle, l'ordre qui s'observoit anciennement dans les Triomphes: de sorte que depuis ce jour-là il m'en est demeuré une image si vive dans l'esprit, qu'il me semble voir Rome dans sa splendeur, & même y voir entrer ces Conquerans dans l'état pompeux & magnifique où ils paroissoient alors.

Comme je n'étois pas un de ceux, dit Pymandre, qui vous accompagnerent dans cette visite, vous pouvez me faire part du plaisir que vous y reçûtes; & le recit que vous en ferez aujourd'hui, ne me sera pas moins agréable & avantageux que si j'y eusse été alors.

D'abord, repris-je, il nous mit devant les yeux plusieurs desseins de Trophées antiques, où l'on voyoit des cottes d'armes, des casques, & de ces grands boucliers à huit pans, tout cela desseigné d'une maniére admirable. Mais il nous fit remarquer en même temps l'origine des Trophées, & comme quoi les Grecs commencerent à s'en servir, pour honorer leurs Capitaines, lors qu'ils avoient mis en fuite leurs ennemis. Car ôtant les branches du premier arbre qu'ils rencontroient dans le lieu où la déroute étoit arrivée, & ne laissant que le tronc, ils y attachoient les boucliers, les casques, les cuirasses, & les autres sortes d'armes que l'ennemi avoit abandonnées en s'enfuïant, de même (*a*) qu'Enée arbora les dépouilles de Mesence à un chêne. Or ces armes ainsi appenduës, & qui étoient un témoignage de la honte du vaincu, & de la gloire du victorieux, demeuroient là l'espace de quelques jours, jusques à ce que les deux partis se fussent accordez: car alors on ôtoit ce Trophée, pour ne pas laisser plus long-temps cette marque de la confusion de son ennemi, laquelle n'auroit fait qu'entretenir la guerre. C'est pourquoi Plutarque blâme les Grecs, qui les premiers changerent cét usage, pour élever des Trophées de marbre & de bronze, qui demeurant toûjours en état, ne servent qu'à nourrir un desir de vengeance, par le ressouvenir des maux soufferts, & des injures qu'on a reçuës.

Cependant les Romains, imitant ces derniers Grecs, en élevoient de semblables, comme on peut voir par les restes de ceux de Marius, que Sylla avoit fait abbatre, mais que Cesar fit redresser.

Le Cavalier del Pozzo nous en ayant fait voir un des-

(*a*) Æn. 12.

deſſein fort net, il nous montra enſuite des Triomphes, & nous fit obſerver, qu'il y en a eu de deux ſortes, le petit, & le grand Triomphe. Le premier s'appelloit Ovation; c'eſt dont ils honoroient ceux qui avoient remporté la victoire ſur des Eſclaves ou des Corſaires, (*a*) ou bien ſur des ennemis lâches, qui ne s'étoient pas défendus. Le Genéral qui joüiſſoit de ce Triomphe, entroit à pied dans la Ville, la tête couronnée de Myrthe, & ſeulement accompagné du Senat, qui marchoit aprés. Ce que l'on nous fit bien remarquer parce qu'il y en a qui ont écrit qu'il entroit à cheval, ſuivi de ſon armée, qui l'accompagnoit juſques au Capitole, où l'on immoloit une brebis, à la difference du grand Triomphe, où l'on ſacrifioit un taureau.

Il me ſemble, interrompit Pymandre, que Pline rapporte, (*b*) que Poſthume Tuberte fut le premier qui reçut dans Rome l'honneur du petit Triomphe, aprés avoir vaincu les Sabins: Que M. Marcellus reçut le même honneur à ſon retour de Syracuſe; & qu'Auguſte (*c*) triompha deux fois de la même maniére. Mais laiſſant à part cette façon particuliére de tromphcr parmi les Romains, voyons, je vous prie, ce que vous remarquâtes touchant le Triomphe en genéral, & l'ordre qu'on y obſervoit.

Vous ſçavez, repartis-je, que pour ſon origine elle eſt fort ancienne, ſi nous en croyons pluſieurs Auteurs, puis qu'ils diſent que ce fut Bacchus qui en fut l'inventeur, (*d*) & que depuis il y eut pluſieurs Princes qui le voulurent imiter, comme fit Alexandre, qui à ſon retour des Indes, ordonna à ſes ſoldats de ſe couvrir la tête de couronnes de lierre, ainſi que Bacchus avoit fait. Nous voyons auſſi que l'uſage de triompher a été pratiqué en Europe, en Aſie, & en Afrique, puiſqu'Aſdrubal (*e*) avoit triomphé quatre fois dans Carthage lors qu'il mourut. Mais comme il n'y a point

(*a*) Aul. Gell. (*b*) Liv. 15. c. 9. (*c*) Suet.
(*d*) Plin. liv. 7. Diod. 5. Solin. in Polyb.
(*e*) Juſt. l. 9.

eû de Nation si florissante, & qui ait étendu son Empire aussi loin que les Romains; ils ont été de tous les peuples ceux qui ont le plus triomphé, & avec davantage de magnificence.

Le Fondateur de Rome fut le premier qui joüit de la gloire du Triomphe; (*a*) car Romulus, après avoir vaincu Acron Roi des Ceniciens, rentra dans la Ville sur un chariot tiré par quatre chevaux avec une couronne de laurier sur la tête.

Il est vrai que comme nous parlions de toutes ces choses, il y eut une personne de la compagnie, qui soûtint que Titus Tatius triompha le premier; & un autre encore rapporta quelques autoritez, pour prouver que ce fut le premier Tarquin (*b*) après avoir vaincu les Sabins. Mais soit que Romulus ait triomphé le premier ou Titus, ou Tarquin, il est certain que depuis ce dernier jusques à ce que les Romains eussent chassé leurs Rois, il n'y eut point de Triomphe dans Rome, & que Valerius Publicola Consul, fut le premier qui reçut cet honneur de la Republique. On remarqua même que dans les commencemens ils n'accordoient le Triomphe qu'à ceux qui étoient déja dans les Charges de Dictateur, de Consul, ou de Préteur. Comme nôtre intention étoit principalement de voir par ces desseins tirez la plûpart des bas-reliefs antiques, de quelle maniére les victorieux triomphoient; nous apprîmes que ceux qui entroient en Triomphe étoient assis sur un chariot à deux roues, ce que nous remarquâmes par plusieurs médailles, & comme on le peut voir encore dans l'arc de Tite, où le chariot de cet Empereur est tiré par quatre chevaux.

Si nous voulons en croire Plutarque, (*c*) Camille fut le premier qui triompha de la sorte, après avoir vaincu Vejus. (*d*) Il y en eut aussi après lui, qui au lieu de chevaux se firent tirer par des Taureaux blancs; & d'autres qui se servirent d'Elephans, (*e*) comme fit Pom-

(*a*) Dionis Halicar. l. 2. (*b*) Eutropius liv. 1.
(*c*) In vit. Camil. (*d*) T. Liv. l. 5. (*e*) Suet.

Pompée à son retour d'Afrique; & C. Cesar, qui monta de nuit au Capitole, à la lumiére des flambeaux, que quarante Elephans portoient. Aurelian triompha dans un chariot tiré par deux Cerfs.

La suite de ces Triomphes étoit quelquefois si grande, qu'on y employoit plusieurs journées, comme il arriva à ceux de T. Quintius Flaminius, de C. Cesar, & d'Auguste. Quelquefois aussi les enfans du Triomphant étoient avec lui dans son chariot, comme l'on vit ceux de Paul Emile.

Pline rapporte, que les premiers qui triomphérent dans Rome avoient un anneau de fer au doigt, & qu'à la mode des Toscans ils étoient couronnez d'une couronne d'or, soûtenuë par un esclave, qui étoit derriére eux. Ce que nous remarquâmes sur cela par les médailles & les bas-reliefs, est qu'on représente toûjours une figure, ayant des ailes au dos, qui d'une main tient une couronne d'olivier, & de l'autre une branche de laurier. Et l'opinion commune est que cette figure étoit de Sculpture faite exprès, & au derriére du chariot, pour représenter la Victoire. Cependant vous pouvez voir dans le cabinet du Roi un Tableau de Jule Romain, où Vespasien & Tite étant peints triomphans dans un même chariot, la figure qui est derriére eux, & qui les couronne, est représentée au naturel, quoi qu'elle ait des ailes au dos. Ce que les Peintres & les Sculpteurs ont pû faire, pour donner plus de grace à leurs Ouvrages, & peut-être même qu'anciennement cela se pratiquoit de la sorte, attachant au dos de leurs esclaves des ailes postiches.

Il me seroit malaisé de vous rapporter tout ce qui fut dit alors, pour marquer la suite de tant de Triomphes qui ont paru dans Rome, & dont la magnificence augmentoit, à mesure que la République se rendoit plus puissante. Ces cerémonies devinrent si considérables parmi eux, que les jours qu'on y employoit paroissoient plûtôt des fêtes solennelles, où l'on adoroit des Dieux, que de simples réjoüissances publiques destinées à recevoir des hommes.

Le Triomphe de Camille que Polydore a peint n'a pas été un des plus considérables pour la magnificence. Mais cette Peinture est digne de remarque, pour les belles expressions qu'on y voit. Celui de Papirius Cursor parut quelques années après avec plus d'éclat, à cause de la beauté des écus dorez, que les Soldats Romains avoient remportez sur leurs ennemis.

L'on vit ensuite en divers temps ceux de Q. Fabius, & de Papirius Cursor, Consul, fils de cet autre Papirius Dictateur. Ce dernier fut le plus celebre, tant par les dépouilles des ennemis, que par le grand nombre des prisonniers, entre lesquels il y en avoit de très-grande qualité. Il y eut aussi beaucoup de richesses, & de couronnes murales & civiles, qui furent distribuées aux soldats.

Je ne vous parlerai pas des autres; je vous dirai seulement que celui de T. Quintius Flaminius dura trois jours, & qu'on vit passer devant son chariot parmi les prisonniers Demetrius fils du Roi Philippe, & Armene fils de Nabite, tyran de Lacedemone. Cornelius Nasica triompha aussi par après; mais son triomphe ne fut pas un des plus considérez. Celui de M. Flavius parut bien autrement; car outre la grande quantité d'or & d'argent, qu'il raportoit de l'Etolie, & de Cephalonie, il fit montre de deux cens quatre-vingt-cinq Statuës de bronze, de deux cens trente figures de marbre, & d'une grande quantité d'armes, & de machines de guerre. Cn. Manlius Volsonius triompha aussi des Gaulois (a) qui étoient dans l'Asie ; & ce fut lui qui répandit dans Rome les prémiéres semences de tout le luxe, & de la dissolution qui s'y accrut bien-tôt après parce qu'il rapporta d'Asie ces beaux lits garnis de bronze, ces grands tapis en broderie, ces tables de marqueterie, ces vases, où l'art surpassoit encore de beaucoup le prix de la matiére, quoi que très-riche, & une infinité d'autres choses précieuses, qu'on n'avoit point encore vûës à Rome, & qui n'étoient en usage que parmi les peu-

(a) T. Live.

peuples les plus mols, & les plus effeminez. Il fut même le premier, qui, à l'exemple des peuples d'Orient, commença de se faire servir dans les festins par de jeunes filles, qui par le son de divers instrumens, & par des chansons lascives, divertissoient la compagnie. Tous ces Triomphes étoient d'agréables spectacles, mais pourtant ce n'étoit encore rien au prix de ceux qui suivirent.

Il me semble, interrompit Pymandre, que vous en parlez un peu trop succintement. Est-ce que vous craignez de me faire part de ce que vous remarquiez de singulier dans ces agréables spectacles?

Je ne vous ai pas voulu particulariser toutes ces choses, répondis-je, croyant qu'il seroit trop ennuyeux de s'y arrêter. Mais si vous le desirez, je vous dirai plus amplement ce qui se passa au Triomphe de Paul Emile, duquel je voulois vous parler, quand vous m'avez interrompu; & vous verrez comme alors la République Romaine étoit dans une telle opulence, qu'encore que Paul Emile fût le plus modeste de tous les hommes, & le moins desireux d'honneurs & de richesses, néanmoins cette action parut une des plus éclatantes, & des plus magnifiques qui se soit vûë.

Mais pour en faire un recit qui vous puisse plaire, permettez-moi de me servir de ce que je remarquai alors parmi tous les desseins du Cavalier del Pozzo, & de tout ce que j'entendis dire à ceux avec qui j'étois, afin que faisant un amas de toutes ces choses, je puisse vous en former une image d'autant plus agréable, qu'elle sera fidellement tirée sur de bons originaux.

Imaginez-vous donc de voir, non pas un dessein fait à la plume, ou une de ces grandes Frises faites par un des plus excellens Peintres, mais plûtôt la Ville de Rome même bâtie comme elle étoit avant que ces superbes Edifices, dont nous avons tant de fois admiré les ruïnes, fussent abbatus, & à demi-enterrez comme ils sont aujourd'hui. Représentez-vous tout

le peuple Romain paré de ses plus riches habits, s'assembler en foule dans les places où la cerémonie devoit passer. Figurez vous les fenêtres des Palais remplies de monde, les Temples ornez de festons, & fumans de parfums. Et afin que la multitude du peuple ne cause pas de confusion, imaginez-vous plusieurs Officiers, qui le bâton doré à la main font ranger le peuple, & mettent l'ordre par tout. Mais disposez-vous à regarder pendant trois jours entiers toutes les richesses que le Victorieux fait porter devant lui. Durant la premiére journée il ne paroîtra que des chariots chargez d'une infinité de rares Statuës, & d'excellens Tableaux que l'on a conquis, & que l'on portera au Capitole. Le second jour vous verrez sur d'autres chariots les belles armes des Macedoniens disposées d'une maniere négligée, mais pourtant il y a de la beauté dans cette confusion. Ensuite trois cens hommes seront chargez de sept cens cinquante Vases remplis de l'argent monnoyé, & qui pesent chacun trois talens. Il y en a qui porteront de riches coupes, & d'autres vaisseaux très-agréables & très-précieux.

Le troisiéme jour avant que le Soleil soit levé, les trompettes & les autres joüeurs d'instrumens commenceront à cheminer vers le Capitole, faisant retentir l'air d'un bruit, non pas semblable à celui des fanfares douces & agréables qui marquent les actions de joye & de divertissement, mais au bruit éclatant & terrible qui anime les Soldats au plus fort du combat, ou lors qu'on donne l'assaut à quelque Place. Derriére eux macheront six-vingts Bœufs blancs, ayant les cornes dorées, & d'où pendent des écharpes de lin, & des guirlandes de fleurs. Ils seront conduits par de jeunes hommes bien faits, & qui étant préposez pour les sacrifier, auront devant eux des tabliers faits à l'éguille. Plusieurs autres jeunes garçons, qui les doivent accompagner, porteront les haches d'or servant au sacrifice.

Ensuite vous allez voir passer ceux qui portent l'or mon-

monnoyé dans 77. grands vases, pesans trois talens chacun. Après cela cette grande coupe sacrée, que Paul Emile fit faire d'or massif, enrichie de pierres précieuses, & du poids de dix talens, pour en faire une offrande aux Dieux.

Imaginez-vous encore de voir ceux qui portent les vases d'or de Persée, d'Antigone, & de Seleucus, suivis du char de Persée, dans lequel sont ses armes & son diadême. Les Enfans de ce malheureux Prince vont après, accompagnez de leurs Gouverneurs, & de leurs Officiers.

Bien que la magnificence de ce Triomphe donnât en ce temps-là beaucoup de joye aux spectateurs, la vûë néanmoins de ces Princes infortunez, & d'une infinité de jeunes enfans, compagnons de leur malheur, ne laissoit pas de faire naître dans le cœur des honêtes gens des sentimens de compassion.

Après eux doit suivre Persée, vétu de noir, qui est une couleur lugubre, & répondant à l'état présent de sa mauvaise fortune; & derriére lui, un grand nombre de ses amis, qui pleurent leur esclavage.

Vous allez voir paroître quatre cens couronnes d'or, dont les Villes de Grece avoient honoré Paul Emile, à cause de ses grandes vertus: & ensuite ce vaillant Capitaine, infiniment plus considérable par le seul merite de sa personne, que par la richesse de ses ornemens. Il est dans un char d'un ouvrage précieux. Son manteau est tissu d'or, & de pourpre; & de la main droite il tient une branche de laurier. Les soldats qui le suivent portent aussi châcun une branche de laurier, & en marchant, chantent plusieurs sortes de chansons.

Par ce que je viens de vous dire, vous pouvez juger de tous les autres Triomphes, qui n'étoient diférens que par la diversité des conquêtes. Car lors qu'on avoit subjugué des Provinces remplies de plus grandes richesses, & de quelques raretez particuliéres, le spectacle en étoit plus ou moins magnifique. Ainsi les Triomphes de Pompée eurent quelque chose d'extraordi-

dinaire, puisqu'après avoir vaincu Mithridate, il entra dans un char tiré par quatre Elephans. On vit la Statuë de Pharnaces toute d'argent. On y vit des chariots d'argent; & sur des tables d'or trente-trois couronnes de perles, avec un nombre infini d'autres raretez d'un prix inestimable.

Le Triomphe de Cesar ne parut pas moins grand, après qu'il eut vaincu les Gaulois. Il alla au Capitole, à la lumiére des flambeaux, qui étoient portez par quarante Elephans. Cependant, si nous en voulons croire Joseph, le Triomphe de Vespasien & de Tite surpassa encore tous ceux-là. Celui d'Aurelien parut long-temps après. Il y avoit vingt Elephans qui marchoient les premiers, & deux cens animaux feroces amenez de Libye, & de la Palestine, lesquels étoient apprivoisez. Il y avoit quatre Tigres, des Cameleopards & quantité d'autres bêtes sauvages que l'on conduisoit avec un ordre merveilleux. On y vit six cens Gladiateurs, & une infinité d'Esclaves de toutes Nations. Après cela suivoient trois chariots, dont deux lui avoient été donnez par Odenat, & par le Roi de Perse. Ils étoient d'or & d'argent, enrichis de pierres précieuses. Le troisiéme étoit le char que Zenobie avoit fait faire, à dessein de s'en servir pour aller à Rome, ce qui lui arriva en effet (*a*), mais Esclave, & non pas Triomphante, comme elle avoit pensé. Il y avoit un autre char tiré par quatre Cerfs, qui étoit le char du Roi des Goths, & dans lequel Aurelien monta au Capitole, pour y sacrifier les Cerfs à Jupiter.

Parmi le grand nombre de prisonniers qui parurent à ce Triomphe, on vit des femmes vêtuës en hommes, lesquelles avoient été prises combatant genéreusement parmi les Goths. Tetricus leur Roy y étoit couvert d'un manteau d'écarlate, & d'une espece de haut de chausse à la mode de son Païs. Il étoit accompagné de son fils, qu'il avoit un peu auparavant dé-

(*a*) L'an. 274.

déclaré Empereur. Mais ce qui attiroit davantage les yeux de tout le monde, étoit la Reine Zenobie. Elle étoit richement vêtuë, & chargée de chaînes d'or, qu'elle s'étoit fait elle-même.

Ce Triomphe fut ſuivi les jours d'après de chaſſes, de comedies, de combats de gladiateurs, de combats ſur l'eau, & d'autres jeux publics.

De tous les Empereurs qui triompherent dans Rome, Probus fut le dernier. Je ne me ſouviens pas à preſent des particularitez de ſon Triomphe, & je ne croi pas même qu'il ſoit néceſſaire de vous arrêter davantage ſur cette matiére, où je ne me ſuis déja que trop étendu. Mais comme je ne la croi pas inutile à ceux qui ſont curieux de l'antiquité, & particuliérement lors qu'on veut voir avec plaiſir les bas-reliefs, & les peintures qui en repréſentent quelques-uns, je n'ai pas fait difficulté de vous en parler, parce qu'en voyant quelques deſſeins de ces anciennes Cerémonies, cela vous les fera obſerver plus exactement. Car pour moi je vous avouë que je prens un grand plaiſir à voir dans ce qui ſe trouve de gravé, ou de peint, la longue ſuite de gens qui accompagnoit ces Empereurs. Jule Romain, qui a fait les deſſeins de cette belle Tapiſſerie du Roi, où l'on voit le Triomphe de Scipion, n'a pas manqué de repréſenter ce qui ſe paſſoit dans ces occaſions. Vous y pouvez remarquer le même ordre, & les mêmes ajuſtemens dont je vous ai parlé.

Comme ces Triomphes, dit alors Pymandre, faiſoient une Fête publique, & très-ſolennelle dans toute la Ville, vous pourriez bien dire encore ce que la Ville faiſoit de ſon côté, pour témoigner ſa joye, & ſa reconnoiſſance à l'Empereur; car cela étant aſſez conſidérable, je m'imagine que vous en avez fait des remarques.

Il eſt vrai, lui dis-je, qu'il ſe faiſoit des ſacrifices, dont je ne vous ai rien dit, quoi que cette Cerémonie ſoit repréſentée dans les bas-reliefs, dans les medailles,

les, & dans plusieurs excellens desseins que nous vîmes. Outre cela, le Senat, & le peuple contribuoient beaucoup à la grandeur du spectacle. Et puisque vous ne vous ennuyez pas d'un si long recit, je vous en représenterai encore quelque chose, le plus briévement que je pourrai.

Le jour du Triomphe étant arrivé, l'Empereur se rendoit hors de Rome, proche le Temple d'Isis. Toutes les Compagnies étant en bon ordre, le Triomphant faisoit un Sacrifice, la tête couverte. Le Sacrifice achevé, l'ordre des Prêtres commençoit à marcher, faisant porter devant eux les Images de leurs Divinitez. Après cela suivoient les Tenses, ou Chariots à deux roués, qui étoient d'argent, & sur lesquels étoient les Ancilles, ou petits boucliers, le Palladium, & les autres choses sacrées. Les Prêtres Saliens marchoient les premiers devant les Tenses. C'étoient des Personnes vénérables, & des principaux de la Ville. Leurs habits étoient de grands manteaux tombant jusques à terre, de soye bleuë, avec des petites rayes blanches. Ils portoient chacun une Ancille au bras, comme s'ils eussent été au combat. Trois ou quatre de ces Saliens se détachoient du rang des autres, & se mettant au milieu de tous, faisoient des sauts en dansant & en chantant certains vers rudes & mal faits, ausquels tout le reste de la troupe répondoit. Ces actions, qui devoient paroître ridicules en des personnes si graves, n'avoient rien néanmoins de messéant en cette occasion; au contraire, il étoit glorieux de bien sauter, & de bien danser. Les plus serieux se piquoient d'y paroître dispos, & de belle humeur; & Fabius, ce grand personnage, à l'âge de quatre-vingts ans se vantoit de surpasser encore les plus jeunes de son Collége à bien danser, & à bien sauter.

Il me seroit difficile de vous rapporter tous ceux qui suivoient les Saliens. Je me contenterai de dire, que tous les Temples de Rome ayant leurs Prêtres, il y en avoit une grande quantité, qui augmentoient l'assemblée, & qui marchoient en chantant d'une maniére

toute

ute extraordinaire. Mais ce qui eſt de plus remar-
ıable, eſt que chậque ordre de Prêtres, & ceux qui
nduiſoient les châriots chargez de Tableaux & de
atuës, avoient leurs Bâteleurs, leurs Muſiciens, leurs
ıntomimi ou Farceurs, qui les ſeparoient les uns des
tres, & en marquoient la diférence. Parmi les uns
ı voyoit cette ſorte de Bouffons, qu'ils nommoient
ʼtreiæ ou Mimes, qui répréſentoient de vieilles fem-
es yvres. Il y avoit des ordres de Prêtres des plus ri-
ıes, qui pour rendre la pompe de leur Collége plus
;réable, faiſoient aller devant eux certains Bouffons,
ı) dont la tête paroiſſoit d'une groſſeur prodigieuſe.
s avoient des maſques, dont les jouës étoient fort en-
ées, & les dents d'une grandeur extraordinaire. Avec
:s dents ils faiſoient un bruit étrange, & en ouvrant la
ɔuche feignoient d'avaler pluſieurs ſortes de choſes ;
: qui ſervoit fort à divertir le peuple, & à faire fuïr
·s enfans.

Dans cette Pompe l'on voyoit encore des hommes
étus en femmes, mais qui avoient des têtes poſtiches,
: fort diſproportionnées au reſte du corps ; toutefois il
mbloit que les paroles qu'ils prononçoient ſortoient
: leurs feintes bouches, tant elles étoient bien articu-
es. Ils alloient de côté & d'autre railler un chacun, &
ire quelques paroles piquantes, de même que l'on
it encore à Rome aux jours de Carnaval. Dans
:tte Pompe l'on voyoit une troupe de Sonneurs
: cornet & d'autres inſtrumens, lesquels ils nom-
oient Lydiens. Ils étoient vétus de ſoye & d'or, avec
:s couronnes ſur la tête. Parmi ceux-ci il y en avoit
'autres qui chantoient, & danſoient tout enſemble ; &
ı milieu de tous un Bâteleur, qui faiſoit mille tours de
ıpleſſe. Il étoit vétu d'une longue robbe, bordée d'u-
: bande en broderie d'or, qui traînoit juſqu'à terre.
.es Veſtales mêmes ſe trouvoient à cette Cerémonie,
compagnées de femmes qui ne marchoient qu'en
ıtant, & en contrefaiſant les foles.

Les

(a) Les Italiens les nomment *Manduchi*.

Les Bacchantes, qui suivoient les Prêtres de Bacchus, faisoient des actions encore plus étranges ; car elles avoient les cheveux épars, les épaules découvertes, & n'allant que par bonds, & par sauts, sembloient marcher moins à terre qu'en l'air.

Enfin, c'étoit à qui feroit le plus d'actions extravagantes, & ridicules ; toute cette fête ne consistant qu'en une vraye mascarade, où le Peuple témoignoit sa joye, & contribuoit à la solennité du Triomphe.

Mais il est temps de finir ces remarques, où je me suis peut-être un peu trop arrêté, par le plaisir que je sens encore, en pensant aux agréables momens que j'ai autrefois passez avec les curieux de ces belles choses, & particulierement dans le cabinet de ce digne amateur des beaux Arts, le Cavalier del Pozzo.

Pour revenir donc à ces deux amis Polydore & Mathurin, vous sçaurez qu'après avoir demeuré assez long-temps ensemble, ils furent contraints de se séparer, lors qu'en l'an 1527. l'armée de l'Empereur, commandée par le Duc de Bourbon, mit le siége devant Rome. Mathurin s'étant retiré d'un côté, pour éviter les desordres de la guerre, fut attaqué de la peste, dont il mourut. Quant à Polydore, il prit le chemin de Naples, où il trouva si peu de personnes curieuses de la Peinture, qu'il pensa y mourir de faim. Il fut obligé de travailler pour des Peintres de la Ville, afin d'avoir seulement de quoi subsister. Néanmoins après avoir demeuré chez eux quelque temps, & s'être fait connoître, il fit des Tableaux d'Eglise ; mais comme il n'y avoit pas de quoi l'employer, & qu'il voyoit que toute la Noblesse du Païs étoit alors portée à monter à cheval, & ne faisoit pas grand cas de la Peinture, il s'en alla en Sicile, où ayant été mieux reçû, il prit aussi plus de plaisir à travailler. Ce fut là qu'il fit plusieurs Ouvrages, qui en suite se sont répandus en divers endroits de l'Europe.

Comme il étoit sçavant dans l'Architecture, il fut employé à dresser des Arcs de Triomphe, lors que l'Em-

l'Empereur Charles-Quint (a) passa à Messine, à son retour de Tunis.

Son dernier Tableau fut un Christ qui porte sa Croix. Il y représenta une multitude de Figures si bien peintes, & dans une disposition si admirable, qu'il sembloit alors que la nature eût fait en lui un dernier effort, pour montrer ce qu'elle étoit capable de produire. Desirant retourner à Rome, & n'étant arrêté que par les caresses d'une femme qu'il aimoit, il retira l'argent qu'il avoit à la banque, & se mit en état de partir : mais son valet voyant tout cet argent amassé, fut tenté de s'en saisir ; & ne pouvant résister à sa tentation, ni exécuter lui seul le dessein qu'il avoit formé de voler son Maître, il chercha des gens aussi méchans que lui, avec lesquels s'étant associé, ils résolurent ensemble de tuer Polydore, pendant qu'il dormiroit ; ce qu'ils effectuerent bien-tôt : car dès la nuit suivante l'ayant surpris dans son lit, ils l'étranglerent avec une serviette ; & le percerent de coups de poignard. Après avoir commis cet horrible assassinat, ils porterent le corps de Polydore proche la porte de la femme qu'il aimoit, pour faire croire que les parens de cette femme, ou quelques autres de ses rivaux l'avoient tué dans sa maison. Cependant leur dessein ne réüssit pas de la sorte qu'ils l'avoient projetté, & le crime de ce miserable valet ne demeura pas caché long-temps. Ayant été pris par la justice, il avoüa de quelle sorte la chose s'étoit passée, & reçut la punition dûë à une action si énorme. Polydore fut regretté de toute la Ville, & enterré dans l'Eglise Cathedrale de Messine, l'an mil cinq cens quarante-trois.

Entre les Peintres qui étoient dans Rome, lors que la Ville fut saccagée par l'armée de l'Empereur Charles-Quint, il s'en rencontra un, dont vous avez assez oüi parler, & que l'on appelloit en France Maître Roux.

Voulez-vous parler, dit Pymandre, de celui qui a travaillé à Fontainebleau? C'est

(a) En 1530.

C'eſt de lui-même, repartis-je. Il étoit natif de Florence, bien fait de corps, & agréable dans la converſation. Il ſçavoit la Muſique, étoit aſſez bon Philoſophe; & ce qui eſt plus néceſſaire à un Peintre, il étoit fécond dans l'invention, & deſſeignoit facilement. Dans ſa jeuneſſe il étudia ſeulement après les Cartons de Michel-Ange; & ne voulut point d'autre maître pour le conduire que ſon ſeul génie. Auſſi avoit-il une maniére toute particuliére, & qu'il n'avoit empruntée d'aucun autre. Il étoit, comme je viens de remarquer, abondant en inventions, & repréſentoit aiſément ſes penſées. Mais auſſi l'on peut dire qu'il y a plus d'imagination, & de feu dans ce qu'il a fait, que de vraiſemblance, travaillant beaucoup plus de caprice que de jugement. La grande facilité qu'il avoit à deſſeigner étoit cauſe qu'il n'étudioit pas aſſez l'antique & le naturel. Auſſi toutes ſes Figures ſont, pour uſer des termes de l'Art, maniérées, & ne ſont pas naturelles. Il travailla beaucoup à Rome du temps de Raphaël, & même il a fait quelques Ouvrages dans l'Egliſe de la Paix, qui ſont les moindres que l'on voye de lui. Ayant été pris, lors que les troupes de l'Empereur entrérent dans la Ville, il fut aſſez maltraité par les Allemans, qui non contens de l'avoir mis tout nud, s'en ſervirent encore, pour porter les meubles qu'ils enlevoient de differens lieux. S'étant échapé d'eux, il ſe retira à Serouſe, & y fut favorablement reçu d'un Peintre nommé Dominique de Paris. Il travailla enſuite en pluſieurs endroits d'Italie; mais ayant deſſein de paſſer en France, où il eſperoit trouver une meilleure fortune qu'en ſon Païs, ce qui eſt ordinaire à ceux de ſa Nation, qui ont toûjours été bien reçus des François, il eut un démêlé qui lui fit hâter ſon voyage. De ſorte qu'étant allé à Veniſe, & après y avoir deſſeigné pour l'Aretin, l'Hiſtoire de Mars, & de Venus, dont l'on voit les Eſtampes, il vint enſuite en France, où il trouva pluſieurs Peintres Florentins.

Il fit d'abord pour François I. quelques Tableaux, ui lui plûrent fort, & lui-même se rendit agréable ce grand Prince. Car outre qu'il étoit, comme je ous ai dit, bien fait de corps, il avoit un air noble, arloit bien, & conduisoit ses actions avec plus de race & de jugement que ses Ouvrages. De sorte que Roi lui donna une pension considérable, avec la dictiion de tous les ouvrages de peintures, que l'on isoit alors à Fontainebleau, où il avoit son logement. y fit beaucoup de choses qui ne se voient plus, pare qu'après sa mort le Primatice les fit abbatre, pour mettre d'autres à la place. Cependant il en reste sez pour juger du merite de ce Peintre. Lors que Empereur Charles-Quint vint en France, l'an 540. le Roi, pour honorer son entrée, fit dresr quantité d'Arcs de Triomphe, & décorer les iës de Paris par où il devoit passer. Roux & le Primace en eurent toute la conduite, & s'en aquitérent dinement.

Le Roi, qui prenoit plaisir à récompenser les personnes de merite, particuliérement ceux qui étoient atchez à son service, lui donna une Chanoinie de la ainte Chapelle, & avec cela il jouïssoit de ses penons, & de tant d'autres bienfaits, qu'il menoit ne vie très-douce.

Il avoit sous lui plusieurs personnes, dont les uns trailloient aux ornemens de Stuc, & les autres exécuient en peinture tous ses desseins. Les plus remarquales furent un Lorenzo Naldino Florentin, Franois d'Orleans, Simon & Claude, qui étoient de aris, & Laurent natif de Picardie. Mais les plus sçavans e tous, étoient Dominique del Barbieri Peintre, & xcellent Stucateur, qui dessignoit fort bien, comne on peut voir, par ce qu'il a gravé; Luca Penni, fre de Jean Francesque surnommé *Il Fattore*, qui fut disiple de Raphaël, & dont je croi vous avoir parlé; un lamand nommé Leonard, qui exécutoit en couleurs es desseins de Roux, & quelques autres encore, dont il e servit pendant que le Primatice alla à Rome par l'or-

l'ordre du Roi, pour faire mouler le Laocoon, l'Apollon, & plusieurs autres Statuës antiques, qu'on devoit jetter en bronze.

Outre les grands Ouvrages que Roux a faits à Fontainebleau, & dont je ne vous ferai point le détail, il fit plusieurs Tableaux particuliers, entre lesquels il y en eut un représentant un Christ mort, qu'il peignit pour mettre à Equan, dans le Château du Connêtable de Montmorency.

Il fit aussi pour le Roi plusieurs Ouvrages de Miniature, & outre cela quantité de desseins pour des Vases, des Bassins, & d'autres piéces d'Orfevrerie, ausquelles on travailloit alors.

Enfin, ce Peintre, qui étoit dans une grande réputation, fort aimé du Roi, possedant beaucoup de bien, jouissant d'une santé vigoureuse, se priva lui-même de tous les avantages qui rendent aux hommes la vie douce, & agréable. La cause ne vous en paroîtra pas considérable, mais la maniére vous en semblera horrible. Ayant été volé d'une somme assez notable, il crut que ce ne pouvoit être autre qu'un Florentin de ses plus intimes amis, nommé François Pelegrin, qui étoit souvent chez lui. Sur ce soupçon il le fit arrêter & mettre à la question: mais l'accusé, qui fit voir son innocence, fut delivré incontinent après; & pour se venger de celui qui l'avoit traité si cruellement, publia contre lui un libelle, dont Mr. Roux fut si touché, & d'autant plus encore, qu'il sçavoit avoir donné un juste sujet à son ami de le traiter de la sorte, que desesperé de pouvoir jamais réparer le mal qu'il lui avoit fait, ni ôter de l'esprit de tout le monde la mauvaise estime qu'on pouvoit avoir conçuë de lui, il résolut de s'empoisonner. Pour cet effet, ayant envoyé à Paris prendre des drogues propres à composer un venin fort subtil, sous prétexte de faire quelque vernis, il exécuta son mauvais dessein à Fontainebleau, où il mourut miserablement l'an 1541. Mais ne nous arrêtons pas davantage à parler de

la

mort de ce Peintre, puiſqu'elle a deshonoré ſa e. Le Roi fit achever ce qu'il avoit commencé par Primatice, qui étoit déja en grande conſidération. ous parlerons de lui en ſon lieu. Retournons en alie, afin de n'interrompre la ſuite des temps que moins qu'il nous ſera poſſible.

Il y avoit quantité de Peintres, dont je ne vous dii rien. Leurs Ouvrages ſont ſi peu recherchez, u'il ne nous ſerviroit de guere d'en faire des remarues, n'ayant pas deſſein de parler d'une infinité e gens preſque inconnus, s'il n'y a quelque choſe igne d'être obſervé dans leur vie, ou dans leurs ta-leaux.

Laiſſons donc là un BARTOLOMEO da Bagnaavallo Romain, qui a peint du temps de Raphaël; un RANCIA BIGIO Florentin, concurrent d'André el Sarte; un MORTO DA FELTRO, qui recherha curieuſement parmi les antiquitez d'Italie, tout e qu'il y avoit de plus beau: Car bien qu'il ait eu un alent particulier, pour ce qui regarde les ornemens & les groteſques, il me ſemble que nous ne devons as nous y arrêter, puiſque nous avons des choſes plus mportantes à obſerver.

Je viens de vous dire, que quand l'armée de l'Emereur Charles-Quint ſaccagea la Ville de Rome, il 'y rencontra pluſieurs Peintres, qui eurent part aux naux que les habitans ſouffrirent dans cette occaſion. RANÇOIS MAZZUOLI Parmeſan fut un de ceux-là. Il 'étoit alors âgé que de 23. ans, & néanmoins ayant lonné des marques de ſon excellent génie, il avoit été ntroduit par un de ſes Oncles auprès du Pape Clement VII. pour faire pluſieurs Tableaux.

Lorſque les Troupes de l'Empereur entrerent dans la Ville, & que les Soldats ſe jettoient confuſément dans les Palais, & dans les maiſons particulieres pour y piller, ce Peintre, ſans s'étonner du bruit & du deſordre qu'ils faiſoient, demeura dans ſa chambre, où les Alemans le trouverent, qui à l'exemple de cet an-

cien

cien (a) Peintre de Grece, travailloit avec toute la tranquillité possible à finir un tableau; de sorte qu'ils furent eux-mêmes surpris. Ils regarderent son Ouvrage; & au lieu de le prendre prisonnier, le laisserent achever, & même le protegérent, & firent en sorte qu'il n'eût aucun mal. Il paya seulement cette courtoisie avec quelques desseins qu'ils lui firent faire, s'en étant rencontré parmi eux qui avoient de l'estime pour cet Art. Néanmoins comme l'on changea la garnison, il fut pris par d'autres Soldats, ausquels il fut obligé de donner le peu d'argent qu'il avoit, pour se tirer de leurs mains.

Son Oncle le voyant dans un si fâcheux état, & considérant encore celui où la Ville étoit reduite, & le Pape même prisonnier des Espagnols, le renvoya à Parme, où il se disposa de faire graver par un certain Antonio da Trento plusieurs piéces en taille de bois, de clair-obscur. Il n'exécuta pas néanmoins alors son dessein, ayant été obligé de faire quelques Tableaux qu'on lui demanda.

Lors que Charles-Quint fut à Bologne, où Clement VII. le couronna, (b) François Mazzuoli ne manqua pas de se trouver à cette Cerémonie; & un jour il observa si bien l'Empereur, pendant qu'il dînoit, qu'étant de retour chez lui, il en fit un Portrait parfaitement ressemblant. Il accompagna la figure de l'Empereur d'une Renommée, qui lui mettoit une Couronne de laurier sur la tête, & d'un jeune enfant, en forme d'un petit Hercule, qui lui présentoit une Boule, comme s'il lui eût offert toute la terre à gouverner. Ce Tableau ne fut pas si-tôt fini, qu'il le fit voir au Pape, qui envoya son Dataire, l'Evêque de Vasona, vers l'Empereur, pour lui présenter l'Ouvrage & le Peintre tout ensemble. Ce Prince le reçut fort bien; & voulant garder le Tableau, le Mazzuoli fut si mal conseillé, que de lui dire qu'il n'étoit pas achevé; & ainsi l'ayant remporté, il perdit la récompense qu'il

(a) Protogene
(b) En 1530.

qu'il en eût reçuë de l'Empereur. Ce Portrait tomba ensuite entre les mains du Cardinal Hippolyte de Medicis, qui le donna au Cardinal de Mantouë.

Mazzuoli, après avoir travaillé en plusieurs lieux d'Italie, se retira en son Païs avec beaucoup d'honneur, mais peu de bien. Et comme il avoit autrefois sû quelque chose de Chymie, il voulut en faire des épreuves, & ensuite négligea si fort la Peinture, que ne s'occupant presque plus à autre chose qu'à des fourneaux, il y consomma le peu d'argent qu'il avoit, & passa ainsi le reste de ses jours, qui ne furent pas longs, car il mourut l'an 1540. âgé seulement de 36. ans.

Ce que je vous puis dire de ses ouvrages, est qu'il y paroît beaucoup de grace & de facilité. Et quoi que dans sa maniére de peindre, il ait toûjours suivi la maxime des Lombards, & qu'il se soit attaché à la partie du coloris plus qu'à toute autre, il n'a pas néanmoins négligé celle du dessein, ayant d'abord beaucoup consideré les Tableaux de Michel-Ange, & particuliérement ceux de Raphaël, dont il tâchoit d'imiter cette agréable expression, qui les rend si recommandables. Il se trouve peu de Tableaux de ce Peintre en France; néanmoins vous en pouvez voir dans le Cabinet du Roi: & comme il y a beaucoup d'Estampes gravées d'après ses desseins, vous pouvez bien juger en les voyant qu'il a été un des plus gracieux Peintres de toute la Lombardie. Il eut un cousin nommé JERÔME MAZZUOLI, qui imita beaucoup sa maniére: s'il ne donna pas un air aussi agréable à ses Figures, il ne laissa pas pourtant d'être fort estimé, & de faire beaucoup d'Ouvrages.

Mais un de ceux qui a peint dans ces temps-là avec plus de force, de dessein, & d'une plus grande beauté de couleurs, fut JACQUES PALME, qu'on nomme d'ordinaire le Vieux Palme. Dès ses premieres années il s'adonna à la Peinture; & ayant fait connoissance avec le Titien, il reçut de lui des enseignemens, dont il ne tira pas un petit avantage. D'abord

il fit paroître dans ſes Ouvrages tout ce qu'il avoit reçû de la Nature, & ce qu'il avoit acquis par ſon travail. Comme il mourut à quarante-huit ans, & lors qu'il étoit dans une haute réputation, l'on peut croire qu'il ſe fût perfectionné encore beaucoup davantage.

Un des plus beaux Tableaux que vous puiſſiez voir ici de la main de ce Peintre, eſt dans le Cabinet des Tableaux du Roi : c'eſt une Vierge, avec pluſieurs autres Figures, qui l'accompagnent, entre leſquelles il y a un S. François fort bien peint. Ce Tableau étoit autrefois au Cardinal Mazarin. Il y en a encore un autre dans le même lieu, qui a été à Mr. Jabac, où eſt repréſenté le corps de Nôtre Seigneur, que l'on porte au tombeau.

Lors que Mr. du Houſſay Ambaſſadeur à Veniſe, & depuis Evêque de Tarbe, revint de ſon Ambaſſade, il apporta deux Tableaux de ce Peintre. Il y en a auſſi un à l'Hôtel de Condé, repréſentant la Vierge, le petit Chriſt, & Saint Joſeph, avec un Païſage, lequel étoit autrefois dans le cabinet de Mr. Lope.

Dans ce même temps vivoit encore LORENZO LOTTO, qui ayant imité d'abord la maniére de Jean Belin, s'arrêta en ſuite à celle de Georgion. Il travailla beaucoup à Veniſe, lors qu'un nommé Rondinello, auſſi diſciple de Jean Belin, y étoit en quelque ſorte de conſidération.

L'Italie étoit ſi fertile alors en ſçavans Ouvriers, qu'il n'y avoit point de Ville qui n'en eût de recommandables. Il ſortit de Verone un nommé JOCONTE, qui fut ſi univerſel, & d'un eſprit ſi excellent, qu'il merite bien qu'on faſſe mention de lui, encore que ſes Tableaux n'ayent pas rang parmi ceux des plus grands Peintres. S'étant fait Religieux de l'Ordre de Saint Dominique, où il porta toûjours le nom de Frere Jean Joconde, il s'appliqua à l'étude de la Philoſophie, & de la Théologie, & ſur tout il apprit la Langue Grecque, qu'il ſçut en perfection : ce qui alors étoit d'autant plus rare & plus eſtimable, que les bel-

les

les Lettres ne commençoient qu'à renaître en Italie. Lors qu'il fut à Rome, il y fit une recherche très-particuliére de toutes les antiquitez, non seulement pour ce qui regarde l'Architecture, & la Sculpture, mais aussi pour les inscriptions, dont il composa un Livre, qu'il envoya à Laurent de Medicis. Il écrivit aussi sur les Commentaires de Cesar certaines observations qui sont imprimées, & fut le premier qui dessei gna le Pont que cet Empereur fit faire sur le Rône, & dont la description se voit dans ses Commentaires.

Comme il étoit sçavant Architecte, l'Empereur Maximilien le retint à sa Cour; & pendant le temps qu'il y demeura, il enseigna les Langues Latine & Grecque au sçavant Scaliger. Budée reconnoît aussi qu'il fut son Maître dans l'Architecture; qu'il lui expliqua les Livres de Vitruve, où il lui fit remarquer plusieurs fautes, que sa grande connoissance dans le Latin, & dans le Grec, lui avoit fait découvrir. Que ce fut par son moyen, qu'on trouva dans une ancienne Bibliotheque de Paris la plus grande partie des Epîtres de Pline, qui furent depuis imprimées par Alde Manuce. Etant alors au service du Roi Louis XII. il bâtit le Pont Nôtre-Dame, & celui qu'on appelle le Petit-pont, où l'on voit encore écrit sur une table de marbre ce distique, que Sanazar fit à son honneur.

Jocondus geminum imposuit tibi, Sequana, pontem;
Hunc tu jure potes dicere Pontificem.

Il fit outre cela quelques autres ouvrages pour le Roi. S'étant rencontré à Rome, lorsque Bramante mourut, on lui donna la conduite de S. Pierre, conjointement avec Raphaël d'Urbin, & Julien da san Gallo, avec un ordre particulier, pour faire achever ce que Bramante avoit commencé. Ceux de Venise se servirent aussi de ses desseins, & de ses conseils en plusieurs rencontres fort considérables. Je ne puis vous dire quand il mourut, mais il vécut long-temps, & en ré-

putation d'un trés-bon Religieux. Il eut pour amis Paul Emile, Sanazar, Alde Manuce, Budée, & tous les ſçavans hommes de ce temps-là, & pour ſon diſciple Jules Ceſar Scaliger.

Verone eſt une des plus agréables Villes d'Italie, & qui dans ſa ſituation & dans ſes coûtumes reſſemble beaucoup à Florence. Auſſi dans le même temps qu'il paroiſſoit beaucoup d'excellens Peintres dans Florence, il s'en élevoit dans Verone pluſieurs, qui n'ont pas eu une mediocre réputation; & l'on peut dire, que non ſeulement en Peinture, mais dans toutes ſortes d'autres profeſſions, il en eſt ſorti des hommes trés-ſçavans. Cependant, comme nous n'avons à préſent deſſein que de parler des plus grands Peintres, je ne m'arrêterai pas ſur d'autres ſujets. Vous ſçaurez donc que dans ce temps-là il y avoit encore à Verone un Peintre, appelé LIBERALE, qui imita la maniére de Jacques Belin; JEAN FRANCESCO CARATO; FRANCESCO TORBIDO, dit le MORE; dont je vous ai déja parlé, qui ſuivit de fort prés la maniére de Georgion; FRANCESCO MONSIGNORI, qui peignit beaucoup à Mantouë, & qui a fait quantité de Portraits fort eſtimez; & pluſieurs autres Peintres, dont quelques-uns travaillerent parfaitement bien de Miniature.

Lors que le Pape Leon X. alla à Florence (*a*), il y avoit un Peintre nommé Granacci, qui fut employé aux décorations que l'on fit pour ſon entrée; mais ſur tout il étoit ingenieux à bien ordonner de ces ſortes de Maſcarades, qui étoient alors en uſage à Florence aux jours de Carnaval. Il en compoſa une par l'ordre de Laurent de Médicis, qui fut le premier Inventeur de celles où l'on repréſente des actions heroïques & ſérieuſes; ce que ceux de Florence nommoient *Canti*. Le Triomphe de Paul Emile lui ſervit de ſujet; & bien qu'il fût encore fort jeune, néanmoins il y conduiſit toutes choſes avec tant d'eſprit & de jugement, qu'il en reçut beaucoup de loüange. Alors

(*a*) En 1503.

Alors Pymandre m'interrompant, Je m'imagine, dit-il, que cette Mascarade étoit plus agréable que celle dont vous me parliez il y a quelque temps, où l'on ne voyoit que des morts, & des objets lugubres.

Il n'en faut pas douter, lui repartis-je ; car étant une imitation de ce qui se pratiquoit autrefois dans les Triomphes, l'on n'y voyoit rien que de fort divertissant. Mais ce qu'il fit pendant que Leon X. demeura à Florence, surpassoit encore les autres choses qu'on avoit vûës de lui. Il fit une représentation du Triomphe de Camille ; & Jacques Nardi homme docte, & qui avoit part à la conduite de toutes ces magnificences, composa une chanson, qui commençoit :

Contempla in quanta gloria sei salita
Felice alma Fiorenza,
Poi che dal Ciel discesa. &c.

Ce Granacci travailla sous Michel-Ange à ses cartons, & mourut l'an 1543.

L'Art de peindre est un champ ouvert à toutes sortes de personnes ; & bien qu'elles n'y remportent pas un semblable honneur, ou une pareille récompense, ceux néanmoins qui ont assez de courage pour entrer en lice, ne laissent pas d'éterniser leur nom. Entre les Ouvriers qui ont tâché d'acquerir un honneur qui durât long-temps, je n'en voi point qui ayent mieux réüssi dans leur dessein, que ceux qui jugeant bien n'avoir pas assez de force pour devancer tous les autres dans cette carriére, se sont contentez de suivre les plus habiles, & de se mettre comme sous leur Protection, pour avoir part dans leurs aventures. J'appelle ainsi une infinité d'excellens Graveurs, qui n'ayant pas reçu de la nature assez de talens pour produire, comme ils eussent bien voulu, de nobles idées, & de belles inventions, ont mieux aimé mettre au jour celles de ces grands hommes qu'ils voyoient plus favorisez du Ciel, parce qu'en travaillant à multiplier leurs Ouvrages dans le monde, ils se sont rendus en quelque sorte compagnons de leur gloire. Car c'est par une infinité

d'Estampes faites aprés les desseins de Raphaël, de Jule Romain, de Michel Ange, & de tous les plus sçavans Peintres, que quantité de Graveurs se sont faits connoître, & ont trouvé le moyen d'éterniser leur mémoire, en mettant leur nom au bas des Ouvrages de ces excellens hommes.

Comme l'invention de la Gravure a suivi celle de la Peinture à huile, & a paru quelque temps après, peut-être ne serez-vous pas fâché que je vous marque son commencement, & que je vous dise ceux qui ont les premiers contribué à cette découverte, & à qui on a l'obligation de tant de belles choses que nous possedons.

Il est certain, que comme les Grecs ont travaillé de Sculpture d'une maniére qu'on peut presque dire inimitable, puisque jusques à présent l'on n'a rien fait qui égale leurs Ouvrages; il est vrai aussi que pour ce qui regarde la Gravure des Pierres, comme de ces belles Agathes, & de ces Crystaux, dont vous avez pû voir une assez grande quantité dans le Cabinet du Roi, je ne dis pas de ceux qui sont élevez en bosse, je parle de ces figures gravées dans la Pierre, il est vrai, dis-je, qu'il n'y a rien de si beau que ce qui reste de ces anciens Maîtres. Cependant, comme la Sculpture & la Peinture se sont relevées dans l'Italie, aussi cet Art de graver sur les pierres a commencé d'y renaître; & si les derniers qui ont travaillé n'ont pas réüssi aussi excellemment que les Anciens, toutefois ce ne leur est pas peu de gloire d'avoir remis au jour un Art qui étoit comme perdu.

Plusieurs s'étoient donc adonnez à graver sur des Cornalines, sur des Agathes, & autres pierres précieuses, aussi-tôt que l'on vit renaître l'Art de peindre, & de tailler des figures de marbre; mais on peut dire que ces ouvrages ne commencerent à se perfectionner que du temps du Pape Martin V.

Cependant, comme l'estime qu'on a pour les Ouvriers, leur donne aussi plus de courage pour bien fai-

re,

re, & pour se rendre habiles; Laurent de Medicis & Pierre son fils, qui avoient une curiosité particuliére pour les pierres gravées, & qui en faisoient un grand amas, donnérent occasion à plusieurs personnes de s'occuper dans cette sorte de travail, & d'en apprendre l'Art de quelques Etrangers, que Laurent de Medicis avoit fait venir chez lui.

Un des premiers qui s'y adonna, fut un jeune homme de Florence, appellé JEAN DELLE CORGNIUOLE, à cause qu'en effet il grava excellemment DOMINIQUE DE' CAMEI Milanois, qui grava sur un Rubi balais le portrait du Duc Louis, surnommé le More. Et sous Leon X. il y eut un PIERRE MARIA da Pescia, & un MICHELINO qui furent recommandables dans ces sortes d'Ouvrages. Ce furent eux qui mirent davantage en lumiére cet Art si difficile, & si caché. Car dans cette sorte de gravure il semble qu'on n'y travaille que dans l'obscurité, & comme à tâtons, puisqu'il faut de moment en moment voir avec de la cire mole ce que l'on fait. Cependant ils surmontérent ces difficultez, & donnérent moyen aux autres de les suivre, & d'aller encore plus avant. JEAN da Castel Bolognese, VALERIO VINCENTINO, MATHEO DAL NASARO, & quelques autres commencérent à faire paroître des piéces très-achevées. Je ne vous dirai point tous les Portraits, & les autres Ouvrages encore plus délicats que Jean da Castel Bolognese fit pour Alphonse Duc de Ferrare, pour Clement VII. & pour l'Empereur Charles-Quint. Jugez seulement de son savoir & de son industrie, en apprenant que dans de fort petites pierres il y gravoit, non pas un seul portrait, ou quelque figure entiére, mais de grandes compositions d'Histoires, comme le ravissement des Sabines, qu'il fit pour le Cardinal Hipolyte de Médicis, des Baccanales, des combats sur mer; la prise de la Goulette, la guerre de Tunis, & plusieurs autres grands sujets qu'il grava

après les deſſeins de Michel-Ange, de Perrin del Vague, & d'autres excellens hommes. Il mourut à Faence âgé de ſoixante ans, l'an 1555.

Pour Mathieu del Naſaro il étoit natif de Verone. S'étant rendu fort excellent Graveur, il vint en France, où il préſenta pluſieurs de ſes ouvrages à François I. qui les reçut agréablement, & le retint à ſon ſervice. Il fit même quelques deſſeins pour des draps d'or & de ſoye, & pour des tapiſſeries que le Roi faiſoit faire en Flandre, où ſa Majeſté l'envoya pour en prendre la conduite. Quelques mois après il retourna en ſon Païs porter l'argent qu'il avoit amaſſé ici. C'étoit dans le temps que le Roi & l'Empereur ſe faiſoient une forte guerre, & qu'il arriva malheureſement que (a) François I. fut pris devant Pavie, & conduit en Eſpagne. Lors que ce Prince fut de retour à Paris, il fit revenir Mathieu del Naſaro, & le fit Maître de la Monnoye. Comme il ſe vit ſi bien établi, il réſolut de demeurer en France, & pour cet effet il s'y maria, & y vécut juſques un peu après la mort de François I. qui arriva le dernier jour de Mars 1547.

Quant à Valerio Vincentino, il eſt certain que s'il eût été auſſi bon deſſeignateur qu'il étoit habile à graver nettement, il auroit égalé les anciens dont il imitoit autant qu'il ſe peut la plus belle maniére. Il fit pour Clement VII. une caſſette de cryſtal de Roche, où il grava toute l'Hiſtoire de la Paſſion de Nôtre Seigneur. Lors que ce Pape vint en France pour le mariage de ſa niéce Catherine de Médicis avec le Duc d'Orleans, qui fut depuis Henri II. il en fit préſent au Roi, qui en échange lui donna une bague de très-grand prix, & une riche tapiſſerie de Flandre.

Outre cela, Vincentino repréſenta pour le même Pape ſur pluſieurs vaſes de cryſtal diverſes hiſtoires, dont Sa Sainteté faiſoit préſent aux Princes. Il grava les douze Empereurs, & fit tant de médailles, & d'autres ſortes d'ouvrages, que c'eſt une choſe étonnante, de

(a) En 1525.

de ce qu'un seul homme en ait pû faire une si grande quantité, vû la longueur & la difficulté de ce travail. Il vécut (*a*) soixante-huit ans, & laissa une fille héritiére d'une infinité de desseins, & de recherches antiques, laquelle aussi grava parfaitement bien.

MARMITA natif de Parme, aquit encore beaucoup de réputation dans ce genre de travail. Et depuis ceux-là, il en a paru d'autres, qui n'ont pas fait de moindres ouvrages. Car on a vû à Venise LUIGI ANICHINI de Ferrare, dont la délicatesse du travail a été tout-à-fait admirable. Il fit une médaille pour le Pape Paul III. où d'un côté l'ayant représenté d'une maniére tout-à-fait animée, il grava dans le revers Alexandre le Grand, lors qu'il fut à Jerusalem, & qu'il se jetta aux pieds du Grand-Prêtre. Ces figures étoient si admirables, que Michel-Ange les considérant avec étonnement, dit que cet art étoit arrivé à sa derniere perfection, étant impossible qu'il pût aller plus avant.

Il fit encore une médaille du Pape Jule III. pour l'année du Jubilé 1550. où dans le revers il représenta les prisonniers qu'on avoit accoûtumé de délivrer anciennement. Il fit aussi le Roi Henri II. dans une médaille, qui est une des plus belles qui soit sortie de ses mains.

Il y eut encore un nommé JEAN ANTONIO DE ROSSI Milanois; un BENEVENTO CELLINI, qui étoit Orfevre, & qui travailloit à Rome du temps de Clement VII. & dont l'on voit un traité de l'art d'Orfévrerie; un PIETRO PAOLO GALEOTTO Romain; un PASTINO de Siene, & plusieurs autres dont je ne parlerai pas, voulant passer à ceux qui ont gravé sur le cuivre, & ausquels nous sommes redévables des belles Estampes, que nous avons encore aujourd'hui, & qui sont la cause en partie de ce que je vous ai parlé des Graveurs en Pierres, qui en effet ont été les premiers Inventeurs de ce que l'on nomme la Taille-douce.

(*a*) Il mourut l'an 1546.

Car ſon origine vient de MASO FINIGUERRA Florentin, qui travailloit d'Orfévrerie en 1460. Il avoit accoûtumé de faire une empreinte de terre de toutes les choſes qu'il gravoit ſur de l'argent, pour émailler; & comme il jettoit dans ce moule de terre du ſouffre fondu, ces derniéres empreintes étant frotées d'huile & de noir de fumée, elles repréſentoient la même choſe que ce qui étoit gravé ſur l'argent. Il trouva enſuite moyen d'avoir les mêmes figures ſur du papier, en l'humectant, & paſſant un rouleau bien uni pardeſſus l'empreinte: ce qui lui réüſſit ſi bien, que non ſeulement ces figures paroiſſoient imprimées mais même deſſeignées avec la plume. Comme en toutes choſes il n'y a que les premiéres inventions qui ſoient difficiles, & auſquelles il eſt aiſé d'ajoûter, quand elles ſont ſeulement à demi-découvertes; auſſi Maſo n'eut pas plûtôt divulgué ſon ſecret, qu'un autre Orfévre de la même Ville, nommé BACCIO BALDINI, non ſeulement trouva moyen de le bien imiter, mais fit encore paroître quelque choſe de mieux, parce qu'il ſe ſervit des deſſeins de Sandro Boticelli pour faire ſes gravures. Néanmoins tout ce qu'ils avoient fait juſques alors n'étoit pas encore aſſez conſidérable; mais André Mantegne en ayant eu connoiſſance, commença à faire graver pluſieurs de ſes Ouvrages, qui donnerent plus de vogue à cet art qu'il n'avoit eu juſques alors. Et comme cette nouvelle invention ſe répandit bien-tôt de tous côtez, il y eut un Peintre d'Anvers, nommé MARTIN, qui ſe mit auſſi à graver ſes propres ouvrages, & envoya pluſieurs eſtampes en Italie, qui étoient marquées d'une M. & d'un C.

Je ne m'arrêterai point à vous rapporter les diverſes piéces qui parurent de ſa façon. Je vous dirai ſeulement qu'elles ſemblerent ſi bien gravées, qu'il y eut un nommé GHERARDO de Florence, qui ſe mit à les contrefaire.

Depuis ce Martin, Albert Dure s'adonna auſſi à gra-

graver; & comme il étoit meilleur desseignateur, & qu'il travailloit avec beaucoup plus de science & de jugement, ses Estampes furent bien plus recherchées. En l'an 1503. il grava une petite Vierge, où l'on connut aussi-tôt de combien il surpassoit tous ceux qui avoient paru auparavant.

J'aurois de la peine à vous dire toutes les piéces que fit Albert. C'est assez que vous sçachiez, qu'après avoir desseigné trente-six piéces représentant l'histoire de la Passion de Nôtre Seigneur, & après les avoir gravées sur du bois, il s'accorda avec Marc-Antoine de Boulogne pour en faire le débit. Comme celui-ci les eut apportées à Venise, plusieurs les voulurent imit r. Il y eut entre-autres MARC-ANTOINE, surnommé Franci, à cause qu'il étoit éleve de François Francia de Boulogne, qui se mit à les contrefaire, & à les graver sur du cuivre, d'une maniere aussi forte qu'Albert les avoit gravées en bois; & il y réussit si bien, que les ayant marquées de mêmes lettres que les originaux, tout le monde y fut trompé, & les achetoit pour être d'Albert: De sorte que comme l'on en transporta quelques-unes en Flandre, Albert Dure en fut si fâché, qu'il partit aussi-tôt, & s'en alla à Venise, où il se plaignit à la République de ce que Marc-Antoine avoit contrefait ses ouvrages. Ce qu'il put obtenir fut, que Marc-Antoine ne mettroit plus le nom d'Albert aux choses qu'il graveroit.

Aprés cela ils partirent tous deux de Venise. Marc-Antoine fut à Rome, où il s'adonna entierement à desseigner; & Albert étant retourné en Flandre, y trouva Lucas de Hollande, qui s'étoit mis aussi à graver. Bien qu'il ne fût pas si bon desseignateur qu'Albert, néanmoins il sçavoit mieux manier le burin, & travailloit avec plus de délicatesse. Ses premiers ouvrages parurent en 1509. & ce qu'il fit depuis, monte à une si grande quantité de piéces, que je ne puis vous les dire. Je retournerai seulement à Marc-Antoine, qui étant à Rome, grava sur du cuivre un dessein

de Raphaël, où Lucrece étoit représentée. Cette piéce parut si belle, & d'une maniére si agréable, que Raphaël l'ayant vûë, se résolut de faire graver quelques autres desseins. Il commença un Jugement de Paris, dont l'excellence surprit aussi-tôt tous ceux qui le virent; & ensuite il grava le Martyre des Innocens; un Neptune, au tour duquel on voit l'histoire d'Enée, & plusieurs autres piéces.

Raphaël avoit auprès de lui un garçon nommé Baviére, qui servoit à broyer ses couleurs. Il l'employa à imprimer les Estampes que Marc-Antoine gravoit; & ainsi il les occupoit tous deux à mettre au jour plusieurs de ses Ouvrages. Dans les Estampes gravées d'après Raphaël il y avoit une S, & une R, pour signifier Raphael Sanzio; & dans celles de Marc-Antoine une M, & une S. Raphael en envoya plusieurs à Albert Dure, qui les estima beaucoup, & qui en échange lui fit présent de toutes celles qu'il avoit gravées, & de son portrait, qu'il avoit peint lui-même.

Comme Marc-Antoine fut en réputation de bon Graveur, plusieurs jeunes gens se mirent sous lui, pour apprendre ce nouvel art. Ceux qui réüssirent le mieux, furent Marc de Ravenne, & Augustin Venitien. Le premier marqua ses planches du nom de Raphael avec une S, & une R, & l'autre avec un A, & un V. Outre les Estampes qu'ils firent d'après les desseins de Raphaël, ils en gravérent encore d'autres d'après Jule Romain. Il s'en voit quelques-unes marquées d'une M, & d'une R, à cause que le Graveur se nommoit Marc Ravignano.

Après la mort de Raphaël, Baccio Bandinelli Sculpteur entretint chez lui Augustin, & lui fit graver plusieurs de ses desseins; & Marc-Antoine grava pour Jule Romain, qui avoit eu ce respect pour Raphaël, de ne rien mettre au jour pendant la vie de son Maître, pour ne paroître pas vouloir entrer en concurrence avec lui. Marc-Antoine grava donc d'après les desseins de Jule vingt planches; & l'Aretin fit pour chacune de ses plan-

planches, un Sonnet aussi deshonête que l'étoient les actions représentées, qui auroient attiré sur Jule un très-rigoureux châtiment, s'il eût été à Rome lors que le Pape Clement VII. en fut averti. L'on saisit tout ce qui s'en pût rencontrer, & Marc-Antoine ayant été mis en prison, étoit en danger de perdre la vie, si le Cardinal de Médicis, & Baccio Bandinelli n'eussent employé tout leur credit pour le sauver.

Quelque temps après Rome ayant été prise, & pillée par les troupes de l'Empereur, comme je vous ai déja dit, Marc-Antoine perdit tout ce qu'il avoit, & après être sorti de la Ville, il n'y retourna plus; & même on ne voit pas qu'il ait gravé beaucoup de choses depuis. Augustin Venitien & Marc de Ravenne s'associérent ensuite, pour travailler ensemble. Il y a eu plusieurs Graveurs qui les ont imitez, & qui se sont rendus considérables par quantité d'ouvrages qu'ils ont mis au jour. Ugho da Carpi, dont je vous ai déja parlé, se mit en réputation. Baltazar Peruzzi imita sa maniére de graver dans quelques planches qu'il mit en lumiére. Francesque Parmesan a aussi gravé plusieurs piéces, où l'on voit qu'il s'est servi du burin & de l'eau forte. La maniére de graver à l'eau forte que l'on trouva alors est une invention très-avantageuse, & d'une grande utilité; car quoi que les Estampes n'en soient pas si nettes que des planches qui sont gravées avec le burin, néanmoins il y a beaucoup plus d'art & d'esprit.

Je pourrois vous nommer après ceux-là un Baptiste Peintre Venitien; un Baptiste del Moro de Verone; Jerôme Corck Flamand; Baptiste de Venise; Baptiste Franc, & une infinité d'autres, qui parurent presque en même temps. Car ce fut alors que Baviére, dont je vous ai parlé, fit graver plusieurs ouvrages d'après Mc. Roux, & d'après Perrin del, Vague par Jean Jaques Caraglio de Bologne, qui tâchoit, autant qu'il pouvoit, d'imiter la maniére de Marc-Antoine. Il y eut aussi Jean Baptiste Mantuan, disciple de Jule Romain, dont les Estampes sont marquées par un

B, un I, & une M; Eneas Vicus de Parme, & une infinité d'autres, dont l'on pourroit faire un juste volume, si l'on vouloit s'arrêter à la recherche de leurs noms & de leurs ouvrages.

Je vous dispense, me dit Pymandre, de ce travail; car aprés avoir vû le catalogue des Estampes de Mr. l'Abbé de Marolles, il faudroit avoir une furieuse mémoire pour se souvenir de tous ceux qui se sont mêlez de graver; & j'avouë que le Recueil general qu'il a fait de leurs Ouvrages, & de tout ce qui a jamais été gravé, meritoit bien d'entrer dans la Bibliotheque du Roi, où j'ai appris qu'il est depuis peu.

Puisque vous avez vû ce catalogue, repartis-je, il n'est donc pas nécessaire de vous parler davantage des Graveurs, ni de ce qu'ils ont fait. Je vous entretiendrai de JULE ROMAIN, pendant qu'il m'en souvient, & je vous dirai que de tous les disciples de Raphaël, il n'y en a point eu qui l'ayent si bien imité, soit dans l'invention, soit dans le coloris, ni qui ayent approché de cette fierté, de ce correct, de ces beaux caprices, de cette abondance, & de cette varieté de pensées qu'on voit dans ses ouvrages. Les beaux talens de Jule, son humeur douce & affable, sa conversation plaisante & gracieuse, furent cause que Raphaël n'eut pas moins d'amitié pour lui que s'il eût été son propre frere. C'est pourquoi il l'employa toûjours dans les plus importantes entreprises, comme l'on voit particuliérement dans ces belles loges qu'il fit pour Leon X. Raphaël ayant fait tous les desseins de l'architecture, des ornemens de Stuc, & des peintures, laissa l'exécution de plusieurs tableaux à Jule, entr'autres ceux de la création d'Adam & d'Eve, & des Animaux: celui où Noé est représenté lors qu'il fait bâtir l'Arche, & celui où il sacrifie; celui encore où Moïse est retiré des eaux par la fille de Pharaon, & dont le paisage est si agréable; & quelques autres, où l'on voit assez la maniere de Jule Romain.

Il travailla encore avec Raphaël dans la chambre

de

de *Torre Borgia*, & fit la plus grande partie de ce qui est à Fraisque dans la loge Ghisi. Il peignit aussi un tableau à huile, représentant Sainte Elisabeth, que Raphael acheva pour François I. & fit presque entierement la Sainte Marguerite, qui est encore à Fontainebleau, & que Raphaël envoya au Roi avec le portrait de la Vice-Reine de Naples, dont il ne fit que la tête, le reste étant de la main de Jule.

Raphael étant mort, Jule Romain demeura le principal heritier de tous ses biens, avec Jean Francesque, surnommé *Il Fattore*, comme je vous ai déja dit, & furent choisis pour finir les ouvrages que Raphael avoit commencez, dont ils s'aquitterent très-dignement.

Ensuite de cela, le Cardinal Jule de Medicis, qui fut depuis Clement VII. ayant dessein de faire bâtir un Palais hors de Rome, choisit un endroit proche de *Monte-Mario*, dont la situation est très-avantageuse, à cause des eaux, du couvert & de la belle vûë, qui y sont plus agréables qu'en aucun lieu des environs de Rome. Il en donna toute la conduite à Jule, qui bâtit ce Palais, & l'orna de diverses peintures. Vous pouvez vous en souvenir; car c'est cette vigne, qu'on appelle la Vigne Madame, & que l'on nommoit autrefois la Vigne de Medicis. Ce Palais étoit rempli de très-belles Statuës antiques, entre lesquelles il y avoit un Jupiter qui fut envoyé à François I. C'est dans ce lieu, & au bout d'une loge que Jule Romain, à l'imitation de cet ancien Peintre de Grece, a représenté un Polypheme, qui paroît d'une grandeur prodigieuse, étant comparé aux Satyres, & aux petits enfans qui se jouënt autour de lui. Le Pape Leon X. étant mort (*a*) pendant que Jule travailloit à ces ouvrages, ils furent interrompus: car Adrian VI. ayant été créé Pape, le Cardinal de Medicis s'en alla à Florence; & non seulement ce qu'il faisoit faire demeura sans être achevé, mais encore tous les autres

(*a*) L'an 1522.

tres ouvrages publics qui étoient commencez à Rome. Jule & Jean Francesque avoient fini beaucoup de choses, que Raphaël en mourant avoit laissées imparfaites dans le Vatican, & se disposoient encore à travailler d'après les cartons qu'il avoit faits pour la grande Salle du Palais du Pape, où il avoit déja commencé de peindre quatre tableaux de l'histoire de Constantin : Mais voyant qu'Adrian n'avoit aucun amour pour la Peinture, ni pour la Sculpture, ils abandonnérent tout.

Ce Pape, interrompit alors Pymandre, se trouva chargé d'autres soins, lors qu'il fut mis dans la Chaire de Saint Pierre. Vous sçavez quelle étoit son origine, (*a*) & comme son grand sçavoir l'ayant rendu digne d'être précepteur de Charles V. il fut ensuite promû à la dignité de Cardinal, gouverna l'Espagne en l'absence de Charles, & enfin fut élevé à la plus haute de toutes les dignitez lors qu'on y pensoit le moins, & qu'il y avoit peu d'apparence que dans le Conclave on élût une personne de de-là les Monts, & qui n'avoit point encore été à Rome.

Il est vrai aussi, repartis-je, que cette élection surprit tellement ceux de Rome, & leur déplût si fort, que tout le peuple crioit après les Cardinaux lorsqu'ils sortirent du Conclave, de ce qu'ils avoient nommé pour Pape un étranger. Et comme ils passoient de compagnie sur le Pont Saint Ange, & que la populace leur disoit mille injures, le Cardinal de Gonzague la remercia, de ce qu'elle ne les assommoit pas à coups de pierre, tant cette canaille étoit irritée de n'avoir pas un Pape de leur Païs. Mais voulez-vous une plus grande marque du peu de satisfaction qu'en avoient tous les Italiens ? Il ne faut que lire ce qu'écrit Vasari dans la Vie d'Antonio da San Gallo, où il ne peut s'empêcher de dire, que sous le Pontificat d'Adrian tous les Arts, & toutes les Vertus, c'est à dire les Sciences curieuses, étoient tellement abbatuës, que s'il eût vécu plus long-temps, il seroit

(*a*) Il étoit natif d'Utrecht.

feroit arrivé dans Rome pendant son Pontificat, ce qui arriva autrefois, lors que les Goths, ruinérent toutes les Statuës antiques, & mirent le feu dans la Ville, parce que le Pape avoit déja parlé de faire abbattre les Peintures de Michel-Ange, qui sont dans la Chapelle du Vatican, disant que ce lieu ressembloit à une étuve remplie de personnes nuës; & n'ayant aucune estime pour les tableaux, ni pour les belles statuës, il ne les regardoit que comme des choses lascives, qu'il nommoit même des sujets abominables.

Je vous dirai, repliqua Pymandre, qu'Adrian n'ayant pas été élevé dans une famille aussi éclatante, & qui eût autant d'amour pour les beaux Arts que celle des Médicis, & que s'étant toûjours appliqué à l'étude de la Philosophie & de la Théologie, & ensuite attaché à des emplois fort éloignez de ceux de la Cour de Rome, il ne faut pas s'étonner si ses inclinations en étoient fort differentes. Outre cela étant arrivé d'Espagne, où il étoit quand il fut élû Pape, d'abord il employa tous ses soins à s'aquitter de ses veritables obligations. Il y avoit alors tant d'occasions qui l'engageoient à travailler pour le bien de la Chrétienté, qu'il ne faut pas trouver étrange, s'il pensoit si peu à la décoration de son Palais, pendant que l'Eglise souffroit si cruellement dans tous ses membres. Les Princes Chrétiens étoient en guerre les uns contre les autres. Luther infectoit une partie de l'Europe de sa nouvelle heréfie; & Soliman qui venoit de prendre par force la ville de Belgrade, affiégeoit Rhodes avec deux cens mille combatans. Vous sçavez qu'il n'y eut jamais de siége plus considérable. Les assiégeans & les assiégez y firent paroître une fermeté & un courage que l'on a de la peine à s'imaginer; & il est certain que la valeur & la patience des Chevaliers auroit surmonté la force & l'opiniâtreté de tout l'Empire Ottoman, si la jalousie d'un particulier n'eût lâchement trahi ces genéreux défenseurs de la Foi. Car lors que les

Turcs

Turcs étoient lassez d'avoir si long-temps souffe devant une Place, où ils recevoient sans cesse des pe tes considérables, & que Soliman qui étoit venu e personne, pour obliger ses troupes à demeurer fe mes, ne pouvoit plus retenir ses Soldats, il eut av par un Médecin Juif, qui étoit entré dans la Ville po servir d'espion, & par des lettres même du (a) Char celier de l'Ordre, que la plûpart des Soldats Chré tiens étoient morts, & que la Place étoit en très-mau vais état ; ce qui le fit demeurer encore, & oblige le Grand Maître, qui avoit pendant tout ce siége don né des marques d'une valeur, & d'une génerosit sans exemple, de composer avec le Grand-Seigneur mais ce fut d'une maniere si avantageuse, qu'il n'eu guere moins de gloire d'avoir été vaincu, que s'il eû été vainqueur. Avant que de traiter, il découvrit l trahison du Chancelier, qui fut puni comme il me ritoit. Ce qui est remarquable dans cette rencontre est que le serviteur qu'il employa dans sa trahiso étant Juif de Religion, & ne s'étant fait baptiser qu pour mieux couvrir son jeu, mourut bon Catholique & ce miserable Chevalier, qui avoit reçû la grace d baptême dès sa naissance, perdit la vie impenitent, & dans un état pire que celui d'un Turc.

La vertu du Grand Maître (b) parut avec tan d'éclat dans cette funeste occasion, qu'elle se fit mê me admirer de ses plus grands ennemis ; & Solima étant entré dans Rhodes, lui fit toutes sortes de ca resses, & lui demanda son amitié.

Etant sorti de l'Isle, il passa en Sicile, & de là Rome, où il fut fort bien reçu du Pape. Mais il est vr pourtant qu'on accusoit Sa Sainteté de n'avoir pa fait tout ce qu'elle pouvoit pour secourir Rhodes ayant préferé les interêts de Charles-Quint à ceux d toute la Chrétienté, en lui donnant ce qu'il y avoit d

fo

(a) André Amaral Portugais, Commandeur de Castille.

(b) Il se nommoit Philippe de Villiers, François, & l'ancienne maison de l'Isle-Adam.

orces dans l'Etat Ecclesiastique, pour aller contre es François, au lieu d'en assister les Chevaliers. Quoi u'il en soit, pendant qu'Adrian demeura dans la Chaire de Saint Pierre, il y parut avec les sentimens l'un très-bon Pape, ne cherchant qu'à remedier aux maux dont l'Eglise étoit affligée.

Pymandre ayant cessé de parler, je repris la parole. Pendant, lui dis-je, qu'Adrian renfermoit donc tous es soins aux devoirs de sa charge, Jule Romain, Jean Francesque, Perrin del Vague, & une infinité de très-excellens Peintres & Sculpteurs demeurerent sans travailler dans Rome. Mais comme ce Pontificat ne dura pas long-temps, & qu'Adrian étant venu à mourir vingt mois après son exaltation, (a) Jule de Medicis fut élû Pape, & nommé Clement VII. l'on vit en un moment tous les Arts qui commencerent à revivre.

Jule & Jean Francesque eurent aussi-tôt ordre du Pape de finir la grande Salle du Vatican. D'abord ils commencerent à faire abbattre l'endroit qui avoit été préparé pour peindre à huile, ne laissant que deux figures, dont l'une représente la Justice, & l'autre la Charité, qu'ils avoient déja peinte quelque temps auparavant, & ensuite travaillerent à ces grands sujets, que Raphaël avoit disposez avant sa mort, & que Jule exécuta si bien, qu'il ne se peut rien voir de mieux.

Il est vrai que dans les ouvrages de Jule, il faut encore plûtôt considérer la grandeur des conceptions, & la force du dessein, que la beauté des couleurs, & la grace du pinceau. Et même l'on voit dans ses desseins encore plus de fierté, de vivacité, & d'action, que dans ses Tableaux; à cause, peut-être, que comme il faisoit un dessein en fort peu de temps, il y répandoit plus de feu que dans ses peintures, sur lesquelles s'arrêtant plusieurs mois à travailler, cette ardeur qui l'échauffoit d'abord, venoit à diminuer peu

(a) A la fin de l'année 1523.

peu à peu. Ainſi il ne faut pas s'étonner, ſi dans ſes t bleaux il y a moins de feu que dans ſes deſſeins, qui ſo les premiers & les plus forts mouvemens de ſon eſpr

Il ſe diſpoſa donc à faire quatre grands Tablea dans les quatre côtez de cette Salle, pour y repr ſenter quatre principales actions de Conſtantin pr mier Empereur Chrétien.

Ce Prince, qui étoit né en Angleterre de Conſta tius & de SainteHelene, fut élû Empereur des Romai l'an trois cens ſix, & choiſi de Dieu pour abolir Paganiſme.

L'hiſtoire rapporte, que pour cet effet il entrep la guerre contre Maxence, & ne fit qu'obeïr aux o dres du Ciel, dont il apprit la volonté, par une a parition merveilleuſe, en préſence de toute ſon a mée. Un jour qu'il étoit au milieu de ſes Soldats, lorſque le Soleil commençoit à pencher vers le co chant, il vit au milieu de cet Aſtre une lumiére e core plus éclatante que celle du Soleil, qui formoit u Croix avec ces mots: ΕΝ ΤΟΥΤΩ ΝΙΚΑ. (a) Comm il demeura ſurpris d'une viſion ſi extraordinaire, la nu ſuivante Nôtre Seigneur lui apparut avec le même S gne, lui commanda d'en faire fabriquer de ſembl bles, & de le porter dans ſes Enſeignes. Ce qu'il f auſſi-tôt, mettant une Croix au bout d'une Pique avec ces deux lettres Greques X P, au haut de la Croi pour marquer le nom de Nôtre Seigneur.

Cette apparition, par laquelle JESUS-CHRIS jetta dans l'ame de Conſtantin les premiers traits de grace, fait le premier ſujet des Tableaux de cette Sall

Celui qui ſuit eſt la bataille où cet Empereur vai quit Maxence. Il avoit déja éprouvé le ſecours du Ci en pluſieurs autres rencontres, comme à Turin, à Bre ſe, & à Verone, où il avoit remporté de ſignalées vi toires ſur les troupes que Maxence avoit envoyées a devant de lui. Mais enfin étant arrivé à Rome, ce f aux bords du Tibre qu'il acheva de ſurmonter enti rement ce Tyran. Ma

(a) Surmonte par ce Signe.

laxence qui étoit sorti de Rome avec une armée
plus de cent soixante-dix mille combatans, fut
traint de donner bataille. Il avoit fait faire un
t sur le Tibre, à l'endroit même où est à présent
te Mole; & il avoit fait construire ce pont de tel-
orte, que Constantin venant à y passer, il y avoit
aines machines disposées à s'ouvrir, & à faire tom-
dans l'eau tous ceux qui seroient dessus, aussi-tôt
on en lâcheroit les ressorts. Mais ce piége qu'il
t tendu à son ennemi, ne servit qu'à le précipiter
même. Car Constantin ayant vigoureusement at-
ié son armée, il la mit si fort en déroute, que
xence étant contraint de se retirer parmi les fu-
, il tomba du haut du pont dans le Tibre, où il
oya; soit que la machine eût fait son effet, ou
le pont étant trop chargé se rompît de lui-mê-
Le corps de Maxence fut aussi-tôt retiré par les
ngeurs, qui lui coupérent la tête, la mirent au
t d'une pique; & après l'avoir fait voir dans Ro-
on la porta jusques en Afrique, pour consoler cet-
rovince des maux que ce Tyran y avoit faits.
rès cette insigne victoire, Constantin entra triom-
nt dans Rome. On lui dressa cet Arc magnifique,
on voit encore auprès du Colisée, entre le Mont
ius & le Mont Palatin. Et parce qu'alors il n'y avoit
de Sculpteurs dans Rome, on l'embellit de plu-
rs bas-reliefs, & de divers ornemens, qu'on prit
lifferens endroits, comme il est aisé de juger qu'on
ta, qui avoient été élevez à l'honneur
Trajan & de Marc-Aurele.
ans cette Bataille que Jule Romain a peinte sur
desseins de Raphaël, l'on voit d'un côté *Monte-*
rio, & toute l'armée de Constantin, où il paroît
premiers avec une javeline à la main, poursuivant
nnemis fuyans devant lui, & qui tâchent de paf-
e pont. Mais au milieu du Tibre on reconnoît Ma-
ce monté sur un cheval qui commence à se noyer.
C'est une chose admirable de voir la diversité des
ac-

actions qui se rencontrent dans ce Tableau, soit qu l'on considére le parti des Victorieux qui attaquent le Soldats de Maxence, soit qu'on regarde ces Soldat qui se défendent contre ceux de Constantin, soit qu l'on examine encore le nombre des corps morts, ceu qui sont blessez, leurs vétemens, leurs armes, & jusques aux moindres choses qui se rencontrent dan de pareilles occasions. Aussi l'on peut dire, que ce ouvrage, où Jule Romain a pris un soin tout parti culier, a servi depuis d'un excellent modelle à tou ceux qui ont voulu représenter de semblables sujets parce qu'il étudia dans la Colonne Trajane, dans cel le d'Antonin, & dans tous les Monumens antiques les diverses armures, les machines, & les autres cho ses dont les Romains se servoient anciennement dan la guerre. Et il est certain que cette étude est très nécessaire à un Peintre; puis que les armées Romai nes étant si nombreuses, & composées de toutes sor tes de nations, il y avoit une très-grande diversit d'armes & d'habits parmi tant de combatans.

Pensez-vous, dit Pymandre, que Jule Romain eû connoissance de toutes sortes d'armes, dont chaqu peuple se servoit, & qu'il songeât à faire une assez grande difference entre un Soldat Thrace & un Soldat Gaulois? Je croi bien qu'il imitoit dans ses Tableaux ce qu'il voyoit dans les Antiques, mais il ne se mettoit pas en peine d'autre chose. Il me souvient de vous avoir dit autrefois, en regardant cette bataille de Constantin, que je trouvois fort à redire, que dans un combat comme celui-là il eût représenté les deux Empereurs la tête nuë, & avec une simple couronne, qui environne leurs cheveux.

N'entrons pas à présent, lui repartis-je, dans une critique de ce Tableau, dont les belles parties ont aquis une si haute réputation, que nous aurions mauvaise grace de nous arrêter à y reprendre si peu de chose. Disons seulement, que si Jule a emprunté des armes & des vétemens antiques, pour couvrir ses figures;

s, il les a reçuës de gens qui auroient bien sçû rendre ison de ce qu'ils ont fait, & qu'il n'ignoroit pas lui-ême la raison que les Anciens ont euë de faire les oses comme nous les voyons. Mais il est vrai, que ıand un Peintre entreprend ces sortes d'ouvrages, il it sçavoir, ou du moins se faire instruire des differen-s façons de s'armer, selon qu'elles se paratiquoient rmi toutes sortes de Nations. Car ne seroit-ce pas ıe faute grossiére d'armer les Perses comme les Ro-ains, & de représenter les Indiens de la même sorte ıe le Grecs? Ne vous souvient-il plus des observa-ons que nous faisions il y a quelque temps sur toutes s differentes façons de se vétir, en considérant ces aux ouvrages que Monsieur Colbert fait faire pour Roi, & de ce que je vous faisois remarquer dans cet-bataille de Constantin, que l'on a gravée d'après Mr. Brun? Je ne parle pas seulement du Casque qu'il a is sur la tête de Constantin, dont vraisemblablement le étoit couverte, sur lequel même l'on dit qu'il fit ettre une Croix, ensuite de celle qui lui apparut au iel; je parle encore de la machine du pont, qui est présentée dans cette bataille; où l'on voit certaines éces de bois qui forment une bascule, qui venant à anquer, cause la chûte de Maxence, & de plusieurs e ses Soldats. Je parle de ces Enseignes Romaines, ı Constantin fit mettre au dessus le signe de la Croix; e ce *Labarum* qui étoit en forme de Banniére, & com-e le Drapeau Royal dans lequel il y avoit une Croix, : de mille autres circonstances qu'un Peintre ne peut voir représentées sans une recherche toute particulié- de l'antiquité.

Quelque soin, dit alors Pymandre, que les Pein-es apportent dans leur travail, il est malaisé qu'ils ıiissent si bien, qu'on n'y trouve toûjours quelque ıose à reprendre: car ce qu'ils tirent des bas-reliefs, ı des médailles, peut servir souvent à les condam-er, lors qu'on examine leurs ouvrages avec rigueur, cause, comme vous disiez tantôt, que les mêmes

ar-

armes & les mêmes vétemens qui peuvent servir dans un sujet avec bienséance, ne seront pas propres dans un autre.

C'est pourquoi, lui repartis-je, quand on pense bien à toutes les parties qui doivent rendre un ouvrage accompli, si d'un côté l'on a une haute estime pour ceux qui sont dans cette perfection, d'un autre il ne faut pas mépriser entiérement les autres qui n'ont pas toutes ces belles parties; car il est vrai que la Peinture embrasse tant de choses à la fois, qu'il est difficile qu'un même esprit possede au dernier degré toutes les connoissances nécessaires à cet Art.

Quel temps, & quel travail ne faut-il point employer pour voir, & pour bien considérer toutes les médailles, & les restes de l'antiquité, lors qu'on veut sçavoir ce qui regarde seulement les differentes façons de s'armer? Car bien que cette recherche ne semble pas si difficile à quelques uns, à cause des images qui en restent en divers endroits, vous m'avouerez néanmoins que quand on veut examiner les temps & les lieux ausquels on s'est servi des diférentes sortes d'armes que nous voyons, il faut beaucoup d'application & de travail pour en faire la diférence, & les distinguer les unes des autres, dans cette confusion où elles se trouvent depuis qu'on fait la guerre.

Il est vrai que des Peintres n'auroient pas beaucoup de peine à mettre des ouvrages au jour, qui dans une bataille des derniers siécles ne se soucieroient pas d'armer les soldats à la façon des anciens Romains, & qui dans la maniére de vétir les figures n'auroient nul égard à l'usage des temps & des lieux. Mais un excellent Génie, qui veut que dans ses Tableaux on reconnoisse aux armes, & à la maniére de vétir ses figures, en quel païs, & en quel siécle une action s'est passée, & qui veut encore qu'on y remarque la coûtume des peuples qu'il représente, celui-là sans doute doit faire un grands fond de science. Si nous ne nous détournions trop de nôtre discours, je vous ferois voir jus-

qu'où cette connoissance peut s'étendre, & même cela ne nous serviroit pas peu, pour remarquer avec encore plus de plaisir tout ce qu'il y a de considérable dans les Tableaux de ces sçavans hommes.

Bien loin de sortir de nôtre sujet, en faisant cette observation, dit Pymandre, il me semble qu'elle en fait une partie, & que ces remarques non seulement sont très-nécessaires aux Peintres, mais aussi à ceux qui veulent s'instruire en voyant leurs Ouvrages.

J'avoue, repartis-je, que la plus grande satisfaction qu'on puisse recevoir en considérant un Tableau, c'est qu'au même temps que les yeux voient avec joye le beau mêlange des couleurs, & l'artifice du pinceau, l'esprit apprenne quelque chose de nouveau dans l'invention du sujet, & dans la fidelle représentation de l'action que le Peintre a prétendu faire voir; & l'on ne peut bien s'instruire, si l'action n'est représentée avec toute la vraisemblance possible. Or cette vraisemblance consiste à rappeller une idée des choses passées, & en former une image, où tout ce qui se pouvoit rencontrer alors soit exactement observé.

Puisque nous en sommes sur la maniére dont l'on s'armoit anciennement, je dirai en premier lieu, que celui qui entreprend de représenter de tels sujets, doit sçavoir que tous les peuples ne se sont pas servis de casques & de cuirasses de fer comme les Grecs & les Romains. Les Egyptiens, avoient des corselets, qui n'étoient que de lin retors: ce qui a été aussi en usage parmi les Grecs, puisque nous voyons qu'Ajax, Adraste, & Alexandre même s'en sont servis. Les Troglodytes & la plûpart des Scythes marchoient presque nuds quand ils alloient au combat, & n'avoient point d'autres armes que des frondes & des dards. Les Massagetes étoient vétus de la même sorte que les Scythes, & combattoient à pied & à cheval. Ceux d'entr'eux qui portoient un arc & une lance se servoient aussi de marteaux & de haches, employant l'or & le cuivre dans

la fabrique de leurs armes, plus que tous les autres métaux: car la pointe de leurs flêches, le tour de leurs carquois, & leurs marteaux étoient de cuivre pur, & les autres choses qui servoient d'ornement à leurs armes étoient d'or. Leurs chevaux mêmes, qui étoient couverts de plastrons d'airain, avoient des brides & des harnois d'or pur, le fer & l'argent n'étant point en usage parmi eux. Les Amazones mêmes, (*a*) qui avoient toûjours une partie de la gorge découverte, ne se battoient qu'avec des dards & des pierres. Leur habit étoit d'une étoffe fort legere, & par dessus elles se couvroient le corps d'un corselet de cuir, ou d'écaille de poisson, ne se servant jamais de lances ni d'épées.

Dans la Colonne Trajane, l'on voit que les Daces étoient tous vétus d'une même sorte, & n'avoient à la guerre que leurs habits ordinaires. Les soldats Grecs, selon Homere, avoient de fortes cuirasses. Ils portoient une lance, une épée, & un bouclier, & se couvroient la tête d'un casque orné de grandes plumes teintes de diverses couleurs. Mais il faut remarquer qu'il n'y avoit que les gens de pied qui se servoient de cuirasses, & que les Macedoniens portoient des piques de dix-huit pieds de long, & de grands Pavois, sur lesquels ils mettoient leur bagage, lors qu'il leur faloit passer quelque riviére.

Pour bien connoître, dit Pymandre, ces diférentes sortes d'armures, il ne faut considérer de toutes les Nations que la Romaine.

Il est vrai, répondis-je, qu'on pourroit s'étonner, de voir parmi ce peuple tant de diférens habits, & tant de sortes d'armes offensives & défensives, puis qu'il semble qu'il ne devroit pas être si dissemblable dans ses vétemens. Mais ceux qui ont connoissance de la milice des Romains, & de quelle sorte elle étoit gouvernée, sçavent bien qu'elle étoit composée de leurs Citoyens, & de leurs Alliez; que les uns servoient à leurs propres dépens & les autres aux frais de la Répu-

(*a*) Herodot in Clio.

publique ; que le nombre des Alliez, & même des Provinces tributaires étant fort grand, ils n'en tiroient pas un petit secours ; & que ce renfort de peuples étrangers étoit sans doute ce qui faisoit paroître tant de diférence dans leurs armes : Car employant leurs soldats à ce qui leur étoit le plus convenable, ces soldats portoient aussi des armes conformes à leur emploi, & selon l'usage de leur Païs.

Il n'est pas nécessaire de dire de quelle sorte ils étoient divisez parmi les Romains ; que leurs Legions composées de leurs Citoyens, faisoient comme un corps séparé, & que leurs Alliez en faisoient un autre de Cavalerie & d'Infanterie, qu'ils appelloient extraordinaires : mais pourtant il est bon de se souvenir, que dans les Legions Romaines il y avoit des gens de pied, & des gens de cheval : que les premiers étoient divisez en ceux qu'ils appelloient *Velites*, *Hastati*, *Principes*, & *Triarii*. Je ne prétens pas remarquer tout l'ordre & le nombre de ces diférens Soldats, ni pourquoi ils les diviserent de la sorte, & leur donnérent ces diférens noms ; je les nomme seulement, pour vous dire quels vétemens, & quelles armes leur étoient propres. Premiérement, ceux qui étoient nommez *Velites*, c'est à dire, prompts & legers, se servoient d'une longue épée à l'Espagnole, d'une lance de trois pieds de long, & de ces petits boucliers ronds, qu'ils appelloient *Parma tripedalis*. Ils se couvroient la tête d'une espece de bonnet, nommé *galea*, qui étoit fait de cuir, ou de la peau de quelque animal, comme l'on voit en plusieurs endroits d'Homere, que les Grecs en avoient de peau de belette, de chevreau, de chien, & d'autres sortes de bêtes ; & ces bonnets, à mon avis, pouvoient ressembler à ceux dont se servent aujourd'hui les Polonois, & ne differoient de ceux qu'ils appelloient (*a*) *cassis*, sinon dans la matiére, qui étoit de métail.

Ces *Velites*, qui étoient les Soldats les plus dispos,

(*a*) Isidore.

étoient choisis parmi toutes les troupes, (*a*) pour suivre la Cavalerie dans les plus promptes & les plus perilleuses entreprises. Mais afin de ne se pas méprendre, il faut se souvenir que ces sortes de gens-d'armes ne furent instituez que dans la seconde guerre Punique; & peut-être les Romains firent-ils cela à l'exemple des Gaulois (*b*) & des Allemans, qui avoient aussi des fantassins armez à la legére pour suivre leur Cavalerie, comme Cesar & (*c*) Tite Live l'ont remarqué.

Parmi les *Velites* sont compris ceux qui lançoient le dard, les Archers, & les Frondeurs.

Ceux qu'ils nommoient *Hastati Principes*, & *Triarii*, portoient un bouclier (*d*) long de quatre pieds, & large de deux. Leur épée étoit à l'Espagnole (*e*), c'est à dire, longue, à deux trenchans, & ferme de pointe. Leur casque (*f*) étoit d'airain, avec sa crête de même matiére. Ils avoient une espece de bottes (*g*), qui couvroient particuliérement le devant de la jambe; & de la maniére qu'elles paroissent dans ces bas-reliefs, elles sembloient des plaques de fer, ou de cuivre, qui s'attachoient avec des couroyes. Ils portoient deux javelines, l'une plus grande, qui étoit ronde ou quarrée; & l'autre plus petite, semblable à celles dont l'on se servoit à la chasse. Leurs corselets, qu'ils appelloient *Lorica*, étoient de diverses façons. Les uns étoient de fer, les autres d'airain; quelques-uns étoient faits de petites mailles, de même que nos anciennes Jaques de mailles, ou même par petites écailles. Il n'y avoit ordinairement que les plus riches qui en portoient.

Quant à la Cavalerie, elle avoit pour armes ofensives une javeline & une épée; & pour se défendre des ennemis elle étoit couverte d'une cuirasse, d'un casque, & d'un écu. Vous pourrez observer toutes ces cho-

(*a*) T. Liv. l. 26. (*b*) Cæs. l. 1. Gall. (*c*) Tit. Liv. l. 7. Dec. 42. (*d*) *Scutum.* (*e*) *Gladius Hispaniensis.* (*f*) *Galea area cum cristis.* (*g*) *Ochrea.*

choſes, lors que vous verrez la bataille de Conſtantin, & que vous prendrez la peine de regarder les figures de la Colonne Trajane. C'eſt là que vous remarquerez tous ces diférens Soldats dont je viens de parler. Vous y verrez les Porte-Enſeignes, les uns appellez *Imaginiferi*, à cauſe de l'Image du Prince qu'ils portoient; les autres *Aquiliferi*, à cauſe qu'ils portoient un Aigle au bout d'une pique; d'autres encore qui portoient une main en ſigne de concorde; d'autres appellez *Draconiferi*, ou *Dragonarii*, à cauſe qu'ils portoient un Dragon, dont la tête étoit d'argent, & le reſte de taffetas. Vous y verrez ce *Labarum* dont je vous parlois tantôt, qui étoit l'Enſeigne particuliére de l'Empereur, & qui ne paroiſſoit que quand il étoit dans le Camp. Elle étoit de couleur de pourpre, bordée d'une grande frange d'or, & enrichie de pierreries. Vous y verrez des gens à cheval, qui portoient une lance à la main droite, & un écu à la gauche. Ils ſont couverts d'une cotte de maille, qui décend juſques aux genoux. L'on en voit encore d'autres, qui ſont les Archers à cheval, qui portoient un arc, un carquois, & des flêches. Les Officiers, que nous appellons Cornettes de Cavalerie, portoient un aigle au bout d'une lance, & par deſſus leur caſque ſe couvroient de la dépouille d'un Lion, d'un ours, ou de quelque autre bête ſauvage, comme faiſoient auſſi ceux qui portoient les Enſeignes dans l'Infanterie. Il y avoit de trois ſortes de Trompettes. Les unes étoient toutes droites, les autres courbées, preſque comme un cor de chaſſe, & les autres n'étoient que de petits cornets. Cette diférence d'inſtrumens étoit cauſe que l'on donnoit diférens noms (*a*) à ceux qui en ſonoient, leſquels avoient auſſi la tête couverte de peaux, ſemblables à celles des Porte-Enſeignes, le corps armé d'une cuiraſſe, de petites chauſſes, & un poignard au côté droit.

Je pourrois vous parler des divers ornemens, dont les

(*a*) *Tubicines, Liticines, Cornicines.*

les armes de tous les gens de guerre étoient enrichies, comme d'animaux, de feüillages, de masques, de grotesques, & d'autres sortes de choses, que chacun faisoit faire à sa fantaisie. Mais il vaut mieux laisser cela pour une autre fois, que nous pourrons les remarquer d'après les Tableaux, ou les Estampes qu'on a tirées des anciens bas-reliefs.

Toutes ces observations, dit Pymandre, sont en effet très-nécessaires aux Peintres; mais il me semble, que pour s'en servir utilement, il faudroit encore donner quelque petit éclaircissement à ce que vous venez de rapporter, pour mieux connoître la mode, & les diférens usages de chaque siécle, car les Romains n'ont pas toûjours été armez de la sorte que vous venez de dire.

Il est vrai, repartis-je, que la forme des armes, non seulement a changé dans la suite des temps, mais encore qu'elles ont été faites de differentes matiéres. Les premieres, dont les Grecs se servoient, étoient de cuivre; & Plutarque (a) dit, que les playes faites par ces sortes d'armes offensives, sont plus aisées à guerir que celles qui sont faites par le fer, le cuivre ayant une propriété naturelle à guérir les playes.

C'étoit peut-être, interrompit Pymandre, de ce métail, dont la lance d'Achille étoit faite.

Ceux, repartis-je, qui veulent davantage relever la vertu des anciens Heros, disent que dans toutes leurs entreprises ils n'avoient dessein que de surmonter leurs ennemis, & non pas de les faire mourir. Et sans avoir recours à l'antiquité, si nous considérons l'histoire des derniers temps, nous trouverons que ce genéreux Chevalier Bayard, qui vivoit sous Louis XII. & sous François I. & dont la véritable bravoure ne cherchoit que les belles aventures, ne pardonnoit jamais à ceux qui se servoient d'armes à feu, quand ils tomboient entre ses mains, ayant une haine mor-

(a) Plut. in Thes. Homerius.
Lucretius liv. 5. 3. Symp.

mortelle pour des hommes qui ne se portoient point au combat par une noble valeur, & qui employoient des armes, dont le plus lâche peut tuer de loin le plus vaillant du monde.

Mais pour reprendre nôtre discours, il est certain que châque Nation à mis quelque diférence dans les armes. Ceux de Carie (*a*) ont été les premiers à porter des crêtes sur leurs casques, à peindre leurs boucliers, & les garnir d'anses & de poignées pour les tenir; car avant cela, les Soldats se contentoient de les pendre à leur cou.

Quant aux Romains, ils ne portoient au commencement que de petites (*b*) rondaches, mais bien-tôt aprés ils apprirent des (*c*) Samnites à se servir de ces grands écus (*d*) de forme quarrée (*e*), qui d'abord n'étoient que de bois, ou d'oziers couverts de peau: ce qui se pratiquoit encore, non seulement parmi (*f*) les Perses, & les Parthes (*g*), parmi les (*h*) Allemans & les Gaulois (*i*), mais aussi parmi les Macedoniens (*k*), avant qu'ils les eussent changez en argent pendant les grandes conquêtes d'Alexandre. Vous avez pû remarquer que les Juifs, étant assiégez par Vespasien (*l*), & ne trouvant pas de quoi soulager l'extrême faim qui les tourmentoit, déchiroient le cuir de leurs boucliers pour le manger, faisant leur nourriture de ce qui ne pouvoit plus servir à les défendre. Or les Romains voyant que ces sortes d'écus n'étoient pas d'une assez forte matiére (*m*), ils y remediérent. Premiérement, ils les garnirent tout autour d'une bande de fer (*n*), pour empêcher qu'ils ne se gâtassent contre terre. Il y en a qui disent, (*o*) que ce fut Camille qui en donna la premiére invention dans la guerre contre les Gaulois, à cause qu'ils avoient

(*a*) Herod. in Clio. (*b*) *Clypei*. (*c*) Plut in Rom.
(*d*) *Scutum*. (*e*) Plin. l 16. c. 40. (*f*) Eustathius.
(*g*) Eunapius. (*h*) Tacit. 2. Ann. (*i*) Comm. Cæs.
(k) Quint. Curt. l. 10. (*l*) Hegesippus. (*m*) Suidas.
(*n*) Polybe. (*o*) Plut. in Camil.

de grands coutelas, dont les Romains craignoient la décharge. Quoi qu'il en soit, l'usage vint ensuite d'y mettre dans le milieu un petit rond élevé, qu'ils appelloient *Umbo*, comme qui diroit éminence. L'on peut voir dans les anciens Historiens (*a*) à quoi ces *Umbones* servoient, & l'avantage qu'ils en tiroient contre leurs ennemis, soit en attaquant, soit en se défendant. Comme cela n'est pas de nôtre sujet, je ne m'y arrêterai pas. Je dirai seulement, que ces boucliers étant de figures fort diférentes, les Romains en portoient de ronds, comme ceux qu'ils appelloient *Clypei & Parmæ*; & d'autres qui étoient quarrez & longs, nommez *Scuta*. Cependant ceux des Samnites, (*b*) dont Cesar veut que les Romains ayent pris leurs armes, étoient larges par le haut, pour couvrir l'estomac & les épaules, & venoient en diminuant par le bas comme ceux des Liguriens & des (*c*) Gaulois. Quant à leur épée, j'ai remarqué en plusieurs figures antiques, qu'ils la portoient au côté droit; ce qui paroît une façon assez incommode pour s'en servir.

Il faut bien, interrompit Pymandre, qu'il y ait eu des changemens, parce que (*d*) Joseph écrit qu'ils avoient deux épées, l'une longue au côté droit, & l'autre courte au côté gauche.

Pour les Casques, repris-je, nous avons déja remarqué qu'il y en avoit de plusieurs sortes & que les Grecs, les Allemans & les Romains les ornoient de diférentes figures, de panaches, & de longues jubes ou criniéres, pour paroître davantage, & donner quelque terreur à leurs ennemis.

Quant à ce qui regarde les armes qui couvrent le corps, l'usage en est fort vieux; & les anciens en ont eu non seulement de plus de diférentes sortes qu'il n'y en a aujourd'hui, mais presque de semblables. Il est vrai qu'avant qu'ils eussent employé les métaux à fai-

(*a*) Suet. in Jul. Q. Curt. l. 3. Tit. Liv. l. 9. & 30.
(*b*) Sallustius. (*c*) T. Live liv. 44. Diod. l. 6. (*d*) Liv. 3.

faire des cuirasses, ils ne se couvroient le corps que de bandes de cuir.

Et non seulement les Romains & les Grecs se sont servis de ces armes, mais encore les Perses. L'on remarque qu'Alexandre (*a*) ne donna à ses Soldats que le devant des corps de cuirasse, voulant bien qu'ils fussent armez pour faire tête à leurs ennemis, mais qu'ils fussent découverts par derriere, & en danger, si leur lâcheté les faisoit fuir. Il y avoit donc des cuirasses de plusieurs matiéres. Les Grecs & les Romains en portoient, qu'ils appelloient *Hamata*, c'est à dire, faites de petites chaînes, de même que nos cottes de mailles, comme nous avons deja dit. Ils en avoient d'autres, qui étoient de petites lames de fer, en façon d'écailles de poisson, semblables à celles dont (*b*) Lucullus étoit couvert lors qu'il combatit contre Tigrane. On appelloit aussi ces sortes de lames (*c*) *Pluma*; & parmi les (*d*) Parthes, non seulement les hommes, mais aussi leurs chevaux en étoient armez.

Il faloit, interrompit Pymandre, que toutes ces petites parties fussent jointes ensemble avec une admirable industrie, pour ne pas ôter aux chevaux la liberté du mouvement. La premiere fois que je considérai ces sortes d'armes dans les Tableaux de Raphaël, & dans les figures de la Colonne Trajane, je ne pouvois comprendre, que des soldats eussent des habits de fer si justes sur leurs corps, qu'on pût remarquer tous leurs mouvemens; & je pensois que ce fût une licence du Peintre & des Sculpteurs, qui eussent trouvé plus de beauté à les représenter de la sorte, qu'à imiter la veritable forme des armes.

En cela, repartis-je, ni Raphael, ni les Sculpteurs n'ont pas entiérement suivi le naturel; mais trouvant plus de beauté dans cette maniére d'ajustement, ils se sont un peu éloignez de la verité, pour donner plus de grace à leurs ouvrages, en faisant paroître le nud au travers des vétemens. E 5 Non,

(*a*) Polyænus liv. 4. (*b*) Plut. in Lucul.
(*c*) Ammianus liv. 24. (*d*) Just. l. 4. Q. Curt. l. 4.

Non, non, repliqua Pymandre, ils ne se sont pas si éloignez que je me l'étois imaginé. Car, après avoir bien pensé à ces sortes d'habits, où d'abord je trouvois à redire, il m'est souvenu d'avoir lû (a) autrefois, qu'il y en avoit de si artistement faits, & si propres à ceux qui les portoient, qu'ils n'étoient nullement empêchez dans aucun mouvement: au contraire, tout y étoit si délicatement observé, que ces armes n'étoient pas simplement des armes mises sur le corps d'un homme, mais les hommes qui en étoient couverts ressembloient à des statuës de métail, ou plûtôt paroissoient des hommes de fer.

Les Parthes, repris-je, n'ont pas été les seuls qui se sont servis de ces sortes d'armes: les Sarmates (b) en avoient aussi qui n'étoient pas travaillées avec moins d'industrie; & ce qui est remarquable, est que non seulement elles étoient faites de lames de fer, (c) mais aussi de la corne des chevaux. Car comme ces peuples en nourrissoient quantité (d) pour s'en servir à la guerre, & pour leurs Sacrifices, étant obligez d'en immoler souvent à leurs Dieux, ils amassoient la corne des pieds de tous leurs chevaux; & après l'avoir fait secher, la coupoient en forme d'écailles de serpent, ou d'écorce de pommes de pin. Ayant percé toutes ces petites piéces, ils les cousoient ensemble, pour en former des armes, qui étoient à l'épreuve des coups, & qui n'avoient point mauvaise grace sur le corps d'un gendarme. Je trouve encore que les fantassins se servoient de bottes; mais j'ai observé que ceux qui en ont écrit, ne parlent que d'une botte, comme fait Vegece, (e) qui dit que les gens de pied étoient obligez de porter une botte à la jambe droite; & Tite-Live (f) rapporte que les Samnites la portoient à la gauche. Néanmoins nous voyons dans des anciens bas-reliefs qu'ils en avoient aux deux jambes.

Il

(a) Ammianus l. 16. (b) Valer. Flac. l. 6.
(c) Ammianus l. 1. (d) Pausanias.
(e) L. 2. c. 15. (f) L. 19.

Il faut encore remarquer que les Anciens n'avoient point d'étriers pour monter à cheval, & que les Chefs & les grands Seigneurs avoient toûjours auprès d'eux un Palfrenier, qui leur aidoit à monter (*a*) & à descendre : & même on leur portoit une espece de degré, que les Grecs appelloient *Anaboleus*.

Mais, dis-je, en regardant Pymandre, toutes ces remarques ne vous sont-elles point ennuïeuses ; & ne vous semble-t il pas que nous soyions sortis des Salles du Vatican, & que nous ayions abandonné les Ouvrages de Jule Romain ?

Au contraire, repartit Pymandre, il me semble que j'y suis encore ; & je m'imagine de voir dans cette grande bataille de Constantin toutes ces differentes choses dont vous venez de parler. Néanmoins, pour ne vous pas lasser davantage sur cette matiére je consens volontiers que vous repreniez vôtre premier discours.

Ensuite de la bataille, repris-je, Jule a représenté le Baptême de Constantin. Vous sçavez bien qu'après cette grande victoire qu'il remporta sur Maxence, avec le secours du Ciel, il fit profession du Christianisme ; & qu'après avoir élevé au milieu de Rome une figure tenant une Croix, & par des inscriptions publiques reconnu les graces qu'il avoit reçuës du vrai Dieu, il fit présent au Pape Melchiade de son Palais, appellé Latran ; (*b*) & protegeant hautement les Chrétiens, les favorisa dans toutes sortes de rencontres. Néanmoins quelque temps après, oubliant tant de graces qu'il avoit reçuës de Dieu, il tomba dans l'idolatrie, & consulta les Démons. Ce crime abominable attira sur lui la colére du Ciel ; & ce Prince fut tellement abandonné à ses passions, qu'il fit mourir Crispe son fils, Licinius son neveu, & sa femme Fauste ; & tombant d'un abîme dans un autre, ne pensant plus à la

(*a*) Eustathius in Hom. Ody. v. 155.

(*b*) A cause de Plantius. Lateranus, à qui cette maison appartenoit & que Neron fit mourir. *Tac. an.* 15.

vraye Religion qu'il avoit professée avec tant de zele, il ne fit plus que des actes de Payen. De sorte que les Chrétiens se virent de nouveau persecutez dans Rome; & comme il vouloit même les obliger à consulter les Augures, le Pape Sylvestre fut contraint d'en sortir, & de se cacher dans un lieu fort retiré. Cependant, Dieu qui permit une si grande chûte, ne voulut pas souffrir la perte entiere de ce Prince, qu'il avoit élevé sur le trône de l'Empire, pour être le Protecteur de la Religion Chrétienne. Il le frappa d'une lépre si horrible, que ne sçachant quel remede y apporter, il consulta les Augures & les Prêtres Payens, pour sçavoir de quelle maniére il pourroit se purger des crimes qu'il avoit commis; & dont il voyoit bien que son mal étoit une juste punition. Zozime a écrit que ces Prêtres lui firent réponse, qu'ils ne sçavoient point de moyen pour purger des fautes aussi énormes que les siennes; mais qu'ils avoient appris d'un certain Magicien Espagnol, venu nouvellement d'Egypte, que la Religion Chrétienne avoit un secret infaillible pour effacer toutes sortes de pechez. L'on croit que cet Espagnol étoit le sçavant Ozius Evêque de Cordouë, qui le porta à se faire baptiser. Quoi qu'il en soit les meilleurs Auteurs (*a*) attribuent la guerison de sa lépre au baptême qu'il reçut. Et ce n'est pas merveille si Constantin fut frappé de la lepre, Dieu ayant puni plusieurs fois les grands crimes par cette maladie, particuliérement ceux des Rois (*b*) superbes. Les actes du Pape Sylvestre portent, qu'il avoit eu pour réponse des Augures, que pour guerir son mal, il faloit qu'il se baignât dans le sang de petits enfans; & que pour cet effet, en ayant fait chercher un grand nombre de ceux du menu peuple, les meres de ces innocentes victimes faisant de tous côtez retentir l'air de leurs cris lamentables, il fut touché de pitié, & commanda qu'on ne les fît point mourir. Qu'en ré-

(*a*) Hincmar. in vit. S. Remig. Greg. Tur. 2. hist. 31.
(*b*) Nomb. 12. & 4. Reg. 5. Paralip. 26.

récompenſe de cette bonté Saint Pierre & Saint Paul lui apparurent la nuit, & lui commandérent de faire venir Sylveſtre du lieu où il s'étoit retiré, & qu'il gueriroit ſa lépre. Qu'on chercha auſſi-tôt le Pape, qui ayant fait voir à l'Empereur les Images des Apôtres, il les reconnut ſemblables à ceux qui lui étoient apparus, & demanda la remiſſion de ſes pechez, & le Sacrement de Baptême. Le Pape Sylveſtre lui enjoignit de demeurer au moins ſept jours tout ſeul, ſelon la coûtume, pour faire pénitence. Il ordonna un jûne & des priéres publiques, & le Samedi ſuivant Conſtantin entra revétu d'une robe blanche dans les fonts baptiſmaux, qui furent auſſi-tôt éclairez d'enhaut d'une lumiére divine, au milieu de laquelle l'Empereur témoigna avoir vû Nôtre Seigneur qui lui tendoit la main, & au même inſtant qu'il eut été baptiſé par le Pape, il fut gueri de ſa lépre.

C'eſt dans ce Tableau de Jule qu'on voit Saint Sylveſtre ſous la figure de Clement VII. qui baptiſe Conſtantin dans les mêmes fonts qui ſont encore aujourd'hui à S. Jean de Latran, que l'Empereur fit faire exprès.

De l'autre côté de la Salle, au deſſus de la cheminée, Jule Romain a mis en perſpective l'Egliſe de Saint Pierre, où l'on voit toute la cerémonie qui ſe fait lors que le Pape tient Chapelle. L'on y remarque les Chantres & les Muſiciens, l'ordre des Cardinaux & des Prélats, & le Pape Clement dans ſa chaire, repréſentant S. Sylveſtre, aux pieds duquel Conſtantin eſt à genoux, qui lui offre la figure d'une femme d'or, qui repréſente la ville de Rome, pour ſignifier la donation que ceux de Rome tiennent avoir été faite de l'Etat de l'Egliſe par cet Empereur. Il eſt vrai, qu'aprés avoir été régeneré dans les eaux ſalutaires du Baptême, il ne penſa plus qu'à conſerver les nouvelles graces qu'il avoit reçûes par ce Sacrement, à proteger les Chrétiens, & augmenter la Foi, ſans toutefois uſer pour cela de violence, ni contraindre per-

perſonne. Il fit des Edits pour l'avantage de la Religion, pour le bien de l'Etat, & le ſoulagement des pauvres. Il bâtit des Temples magnifiques au vrai Dieu, & renverſa autant qu'il pût ceux des fauſſes Divinitez, pour leſquelles il conçut une ſi grande horreur, qu'étant arrivé un jour de Fête, auquel ſelon la coûtume l'armée devoit monter au Capitole, il encourut la haine du Senat, & du Peuple, (*a*) à cauſe du mépris qu'il fit de leurs Idoles.

Dans cette Peinture, qui eſt remplie d'une infinité de perſonnes de toutes conditions, Jule prit plaiſir à repréſenter au naturel pluſieurs de ſes amis, & s'y peignit lui-même.

Pendant qu'il étoit occupé à ces grands Ouvrages, il ne laiſſoit pas d'en faire encore d'autres. Il envoya un Tableau à Perouze, repréſentant l'Aſſomption de la Vierge, auquel Jean Franceſque avoit travaillé avec lui. Depuis qu'ils furent ſéparez, & que Jule fut ſeul, il fit ce beau Tableau que vous avez vû dans le cabinet du Palais Farneſe, où il repréſenta une Vierge ; & parce qu'il y a peint un chat qui ſemble vivant, tant il a pris de ſoin à le bien faire, on a toûjours nommé cet Ouvrage *il Quadro della Gatta.*

Il fit encore dans le même Temps un Tableau du Martyre de Saint Etienne, qui eſt d'une beauté admirable, & qui fut porté à Génes.

Je ne puis me ſouvenir de tous les autres qu'il acheva pour des particuliers, & de ceux qui ſont encore dans pluſieurs Egliſes de Rome. Il avoit des gens auprès de lui qui le ſoulageoient dans cette multitude d'ouvrages. Ceux dont il ſe ſervoit volontiers & qui travaillérent beaucoup à la Salle de Conſtantin, & aux autres Tableaux qu'il fit en même temps, furent Jean de Lion & Raphaël dal Colle, qui étoient fort pratiquez à bien imiter ſa maniére.

Jule ne s'arrêtoit pas ſeulement à la Peinture, il s'adonnoit encore à l'Architecture, qu'il ſçavoit ex-

(*a*) Zozime liv. 2.

excellemment. Il bâtit sur le Janicule un petit Palais d'une beauté admirable. Il en orna les chambres d'ouvrages de Stuc, & de Tableaux conformes au lieu & aux appartemens. C'est-là qu'il peignit l'histoire de Numa Pompilius ; & dans les bains de cette maison il représenta les fables de Venus, de Cupidon, d'Apollon, & d'Hyacinthe, dont l'on voit les Estampes. Il fit aussi plusieurs desseins de bâtimens. Et comme le Comte Baltazar Castillon son intime ami eut ordre du Marquis de Mantoüe, (a) dont il étoit Ambassadeur prés du Pape, de lui envoyer quelque sçavant Architecte, & de tâcher que ce fût Jule Romain, qui depuis la mort de Raphaël tenoit le premier rang dans Rome ; le Comte l'en sollicita si instamment, qu'enfin par priéres & par promesses il s'engagea d'aller avec lui, pourvû qu'il en eût la permission du Pape. Ce que le Comte ayant obtenu, ils allérent ensemble à Mantoüe, où Jule fut reçû avec toutes sortes de caresses.

Après que le Marquis l'eut régalé de plusieurs présens, il le mena hors la Ville dans un lieu appellé le T, où au milieu d'une prairie il y avoit de grandes écuries pour ses haras. Lui ayant témoigné, que sans démolir les vieux bâtimens il eût souhaité qu'on eût fait quelques appartemens propres pour aller s'y divertir, Jule en leva aussi-tôt le plan, & fit un dessein, où sans rien rompre des murailles anciennes il disposa une grande Salle dans le milieu, avec une suite de chambres des deux côtez. Et parce qu'il n'y avoit pas moyen de se servir de pierre pour les portes & pour les fenêtres sans faire de grands arrachemens, il n'employa que de la brique, qu'il revétit de Stuc, dont il fit des colonnes, avec tous les autres ornemens d'un travail & d'une beauté admirable.

Cet Ouvrage fut cause que dans ce lieu, qui étoit peu considérable auparavant, le Marquis résolut de poursuivre un plus grand édifice, & d'en faire un magni-

(a) Frederic Gonzague.

magnifique Palais. De ſorte que Jule en ayant fait le deſſein, on y travailla avec tant d'application, qu'il fut achevé en peu de temps.

Il eſt certain que ce fut un grand bonheur au Marquis de Gonzague d'avoir rencontré Jule Romain ; mais ce ne fut pas un moindre avantage à Jule de trouver un Prince amateur des beaux Arts, qui lui donna lieu de faire connoître la force de ſon eſprit, & de montrer en même temps dans ſes Ouvrages de Peinture & d'Architecture des choſes que tous les autres grands Peintres n'ont point eu occaſion d'expoſer au jour.

Car c'eſt dans ces grands travaux qu'on peut remarquer toutes les belles parties qui ſont un excellent Peintre.

L'on voit combien celui dont je parle étoit fécond dans l'invention, agréable dans l'ordonnance, & ſçavant dans la convenance des choſes néceſſaires à ce qu'il traitoit, qui ſont trois parties, d'où dépend principalement la belle compoſition d'un ouvrage.

La fécondité de ſes penſées, & la nobleſſe des inventions paroiſſent dans ce Palais juſques aux moindres ornemens, ſoit de Stuc, ſoit de Peinture, où l'on voit qu'il n'y a rien qui ne convienne au lieu, & aux Tableaux qui l'embelliſſent.

On peut conſidérer l'invention d'un Tableau en deux maniéres ; ſçavoir, celle qui vient purement de l'eſprit du Peintre, & celle qu'il emprunte de quelqu'un. La premiére eſt, quand il invente lui-même quelque ſujet, qui n'a lieu ni dans la fable, ni dans l'hiſtoire, & qu'il diſpoſe entiérement à ſa fantaiſie. La ſeconde, eſt celle qu'il emprunte de quelqu'un, & qui n'eſt pas un entier effet de ſon imagination ; comme la repréſentation de choſes allégoriques, hiſtoriques, ou fabuleuſes : & encore de celles qui ſont mixtes, c'eſt à dire, où la fable, l'hiſtoire, & l'allégorie ſont mêlées. Or comme il eſt certain que ces ſujets doivent être traitez différemment, chacun ſelon les endroits

où

où ils sont placez, le jugement de l'Ouvrier paroît davantage, lorsqu'il sçait disposer chaque chose en sorte qu'elle ait rapport au lieu où elle est mise, & qu'elle y cause un ornement & une beauté convenable.

Car dans les grands Palais ces diférentes sortes d'inventions semblent chacune en particulier y avoir un lieu, qui leur est naturellement propre. C'est pourquoi il est du devoir d'un bon Peintre de considérer quels sujets il traite, & dans quels appartemens il doit les représenter.

Les anciens étoient si exacts à cela, qu'ils ne manquoient point d'orner leurs maisons de peintures diférentes selon les diférens logemens qu'ils occupoient. Ceux où ils demeuroient au Printemps étoient enrichis de Tableaux conformes à la saison ; & ceux qui leur servoient pendant l'Hyver étoient peints d'une autre maniére. Comme l'intention des premiers Peintres étoit de représenter par la force de leur art ce qui n'étoit pas en effet, & de suppléer par les couleurs au défaut des choses réelles, dans les lieux mêmes où elles devoient être ; il est certain qu'ils commencérent d'abord à feindre des corps d'Architecture dans les appartemens qui étoient simples, comme vous avez vû que Jule Romain a fait dans la Salle de Constantin dont nous parlions tantôt, où il a représenté un lambris tout autour, au dessus duquel cette grande Bataille, & ces autres Tableaux forment une espece de tapisserie.

Dans les Galeries, à cause de leur longueur, ils feignoient des pilastres ou des colonnes d'espace en espace, afin que la vûë fût bornée, & pût mieux considérer les mers & les païsages où ils prenoient plaisir de peindre des naufrages, des bâtimens, & d'autres objets qui divertissent les yeux. Enfin, dans les lieux les plus importans, ils y représentoient de plus grands sujets, comme d'histoires & de fables.

Cependant vous remarquerez que Vitruve se plaint, de ce que l'on péchoit de son temps contre la

la vraiſemblance, qu'il vouloit ſur toutes choſes qu'on gardât dans l'invention ; les Ouvriers d'alors s'arrêtant plûtôt à figurer des monſtres, & des chiméres dans les ornemens qu'ils faiſoient, que des images de quelque choſe de ſolide, & de vraiſemblable.

Si Vitruve, interrompit Pymandre, vivoit encore, il auroit beau écrire contre cet abus, puis que non ſeulement dans l'Architecture, mais auſſi dans la Peinture, l'on voit bien des Ouvrages, où le jugement n'a gueres eu de part. Pour moi, je croi qu'il en a été de tout temps de la ſorte ; car dans tous les ſiécles les Doctes ont toûjours déclamé contre les ignorans ; & je penſe même que l'ignorance eſt en quelque ſorte néceſſaire, pour faire connoître les ſçavans. Hé, que feroit-ce, ſi tout le monde avoit un eſprit égal ? Si tous les Peintres étoient auſſi intelligens que Jule Romain, n'eſt-il pas vrai qu'il n'auroit pas été diſtingué d'eux par cette réputation que ſon grand merite lui a acquiſe ? Et ſi j'étois bien informé de tous les ſecrets de cet art, ajoûta-t-il, je ſerois privé à préſent du plaiſir que je reçois à vous entendre parler, & à m'inſtruire de beaucoup de choſes que j'ignorois auparavant.

Pour continuer donc à vous donner quelque ſorte de ſatisfaction, repartis-je en le regardant, je vous dirai comment Jule Romain a ſçû dignement obſerver toutes les choſes que nous avons remarquées néceſſaires à un ouvrage accompli. Ayant une parfaite connoiſſance de l'Architecture, il a conduit ſes bâtimens de telle ſorte, que les pilaſtres, les colonnes, & tous les ornemens s'accordent parfaitement avec les peintures, & ont une union admirable les uns avec les autres.

Le Palais du T, étant, comme je vous ai dit, une Maiſon de campagne, où le Marquis de Mantouë prenoit plaiſir à élever des chevaux, & à nourrir des chiens, Jule repréſenta dans une grande Salle baſſe, qui ſembloit ouverte de tous côtez, les plus beaux chevaux

qui

qui fussent dans le haras, avec les chiens de la plus belle race, mais si bien colorez à Fraisque par Benedetto Pagni & Rinaldo Mantoüano ses Eleves, qu'il y avoit beaucoup de plaisir de voir tous ces animaux en diférentes actions, & qui sembloient paroître dehors par les ouvertures que l'on avoit feintes. Ensuite de cette Salle il y a une chambre, dont la voute composée d'ornemens de Stuc parfaitement bien travaillez, étoit encore enrichie de filets d'or. C'est là que Jule Romain représenta en plusieurs Tableaux toute l'histoire de Psiché. Ceux qui sont peints dans la voute sont à huile, & de la main des deux Eleves que je viens de nommer; mais les autres grandes piéces qui sont contre les murailles sont à Fraisque. D'un côté on y voit Psiché dans le bain, environnée d'une troupe d'Amours, qui versent sur elle des essences & des parfums. De l'autre côté l'on voit Mercure qui prépare le festin. Il y a un buffet admirable, à cause de la grande diversité de bassins, de coupes, & de vases dont il est composé. Vous pouvez voir l'Estampe que Baptiste Franc Venitien en a gravée, & vous aurez plus de plaisir à considérer la beauté de ce dessein, que du recit que j'en pourrois faire.

Bien que ces Peintures ayent été exécutées par Benedetto & Rinaldo, néanmoins étant toutes retouchées de la main de Jule, on peut les regarder comme son propre ouvrage. Aussi les faisoit-il travailler sur ses desseins, à l'exemple de Raphaël; ce qui n'est pas peu utile aux jeunes hommes, qui étant conduits par un excellent Maître, en deviennent beaucoup plus sçavans. Car si quelquefois il s'en rencontre d'assez présomptueux, pour s'imaginer d'être aussi capables que ceux qui les conduisent, néanmoins pour peu qu'on les abandonne à leur génie, ils reconnoissent bien-tôt le besoin qu'ils ont d'être soûtenus par un autre.

De cette chambre où l'histoire de Psiché est peinte l'on passe dans une autre, ornée de bas-reliefs de

Stuc,

Stuc, faits sur les desseins de Jule par Francesque Primatice de Boulogne, & par Jean Baptiste de Mantouë. L'on y voit tout ce qui est représenté dans la Colonne Trajane. Proche de cet appartement il y a une antichambre, où dans le platfond est représentée la chûte d'Icare, & les douze mois. On y voit les divers emplois dans lesquels les hommes s'occupent pendant toute l'année. Enfin, comme Jule avoit une liberté toute entiére d'exécuter ses pensées de la maniére qu'il vouloit, il remplit ce Palais de tant de choses agréables & divertissantes, qu'il n'y a point de lieu qui n'ait des beautez diférentes. Mais entre tous les Ouvrages que l'on voit au Palais du T, rien n'est comparable à la Salle où il a peint la chûte des Geans. C'est là qu'il a employé tout ce que l'art & l'industrie d'un sçavant Peintre peut produire de plus grand & de plus accompli. Car voulant faire quelque chose dont l'invention, c'est à dire la maniére de traiter son sujet fût rare & surprenante, il choisit un endroit dans le Palais semblable à celui où il avoit peint l'histoire de Psiché; mais il voulut que la maçonnerie en fût disposée de telle sorte, qu'elle contribuât à l'artifice qui devoit paroître dans sa peinture. C'est pour cela, qu'après avoir fait jetter les fondemens de tout l'édifice, il fit faire une muraille très-forte, qui en s'élevant formoit une figure ronde, & composoit une voute surbaissée en maniére de four. Les portes, les fenêtres, & la cheminée étoient de pierres rustiques, mal ordonnées, & jointes ensemble de telle sorte, qu'il sembloit que tout allât tomber.

C'est dans cette chambre qu'il prit un soin extraordinaire de représenter une fable, dont le sujet est tout-à-fait convenable à la disposition du lieu. Car il a feint que le haut de la voute est percé; & par cette ouverture feinte on voit au plus haut du Ciel un Temple composé d'Ordre Ionique, dans lequel paroît le Trône de Jupiter. Ce Dieu est un peu plus bas, tenant un foudre à la main, qu'il lance contre les

Geans.

Geans. Junon est au dessous, qui semble le secourir. Proche d'eux sont les Vents, qui de leurs bouches extraordinairement enflées soufflent vers la terre, pendant qu'au feu épouvantable des Foudres & des Tonnerres qui luisent, & qui semblent éclater de toutes parts, on voit la Déesse Opis tirée par ses Lions, & qui toute effrayée se détourne d'un autre côté. Plusieurs autres Divinitez font la même chose, parmi lesquelles on remarque Venus qui est proche de Mars, & Mome, qui les bras étendus, & comme immobile, semble craindre la ruïne de tout l'Univers.

On y voit encore les Graces & les Heures qui se retirent pleines de frayeur. Enfin l'épouvante paroît si grande parmi ces Divinitez, que la plûpart prennent la fuite. Diane, Saturne, & Janus, montent vers la partie du Ciel la plus sereine, pour s'éloigner du bruit & de l'horreur des tempêtes. Neptune en fait de même. On diroit qu'il tâche de se tenir ferme sur son Trident, & de vouloir arrêter ses Dauphins; car la mer est tellement agitée, que ses vagues s'élevent jusques aux nuës. Pallas, qui est avec les neuf Muses, semble moins timide. Elle regarde fixement quelle sera la fin d'une entreprise si téméraire.

D'autre côté l'on voit Pan, tenant une jeune Nymphe, qui épouvantée cherche à se sauver des feux & des foudres dont le Ciel est comme embrasé.

Apollon est dans son char, autour duquel sont quelques-unes des Heures occupées à retenir ses chevaux effrayez. Bacchus & Silene sont environnez de Satyres & de Nymphes. Vulcain, qui tient un gros marteau sur son épaule, regarde Hercule qui parle à Mercure. Pomone est auprès d'eux toute tremblante de peur, aussi bien que le reste des Dieux; & c'est une chose admirable de voir comment sur les visages de tant de sortes de Divinitez Jule Romain a exprimé la crainte & la frayeur en tant de maniéres diférentes, que non seulement il ne se voit rien de plus beau, mais qu'il est même difficile de rien imaginer de plus parfait.

Les

Les Geans ſont repréſentez dans les côtez de la chambre, au deſſous de l'endroit où la voute prend ſon cintre. Il y en a qui portent ſur leurs épaules des montagnes & de gros rochers qu'ils ſemblent rouler, & mettre les uns ſur les autres pour eſcalader le Ciel, au même temps qu'on voit leur ruïne qui s'approche. Car Jupiter lançant ſes foudres ſur eux, & tout le Ciel paroiſſant en feu, il ne ſemble pas ſeulement qu'il aille renverſer les orgueilleux deſſeins de ces Geans, en les accablant ſous les montagnes qu'ils ont entaſſées les unes ſur les autres, mais on diroit que par un tel bouleverſement il va mettre le Ciel & la terre en confuſion.

Parmi ces Geans, dont les uns paroiſſent déja accablez, & les autres bleſſez ſous les ruïnes des montagnes, on reconnoît Briarée preſque tout couvert de morceaux de roche.

Il y a un endroit qui repréſente l'ouverture d'une grotte, au travers de laquelle on découvre un lointain, qui eſt peint avec un artifice tout particulier: car on y voit comme dans une fort grande diſtance pluſieurs Geans bleſſez du tonnerre, & qui fuient, craignant encore d'être comme les autres renverſez ſous les montagnes.

D'un autre côté on en voit d'accablez par la chûte des Temples & des Palais. C'eſt dans cet endroit, & parmi des murailles & des colonnes qui ſemblent tomber, que Jule a placé la cheminée de la chambre; ce qu'il a fait pour rendre encore ſon ouvrage plus ſurprenant: car lors qu'on allume du feu, non ſeulement on voit des Geans qui paroiſſent brûler au milieu des flâmes, mais on apperçoit Pluton tiré dans ſon chariot par des chevaux fort décharnez, & accompagné des Furies, lequel ſe précipite au fond des Enfers.

Outre cela, pour rendre cette compoſition plus terrible, le Peintre a fait que les Geans les plus grands, & d'une taille plus haute étant diverſement frapez de la foudre, ſont renverſez à terre: de ſorte qu'on

qu'on s'imagine les voir les uns plus proches, & les autres plus loin, les uns morts, les autres blessez, & d'autres à demi-ensevelis sous les ruines des bâtimens. Et certes je ne croi pas qu'il soit possible de rien faire en peinture qui soit plus surprenant, & où la vraisemblance soit mieux observée. Car lors qu'on entre dans cette chambre, & qu'on voit les fenêtres, les portes, & les autres endroits des murailles qui semblent tomber, aussi bien que ces montagnes, & ces colonnes feintes, l'on demeure tout surpris, & il est bien difficile en les considérant de n'avoir pas quelque sorte d'apprehension de leur chûte.

Mais ce qui est particuliérement digne d'être observé dans tout ce magnifique Ouvrage, est que toutes les parties en sont si uniformes, & si bien attachées les unes avec les autres, qu'il n'y a nulle séparation d'ornement; que toute la chambre n'est qu'une seule peinture; que les choses proches semblent d'une grandeur prodigieuse; que celles qui doivent paroître éloignées se perdent, & diminuënt de telle maniére, que cette Salle paroît une campagne, & un païs fort spacieux.

Enfin, c'est là que Jule Romain ayant donné l'essor à ses belles imaginations, semble avoir répandu comme par une plenitude & par un débordement de son sçavoir, une infinité de nobles pensées, qu'on voit bien ne sortir que d'une abondance de belles notions, qu'il avoit acquises dans toutes les choses de la nature, & dans les secrets de son art.

M'étant arrêté pour prendre haleine, Je comprens bien, dit alors Pymandre, que toute la science de la Peinture n'est pas enfermée, comme la plûpart des autres arts, dans des limites resserrées, mais qu'elle embrasse tout ce que l'antiquité nous a laissé dans les Poëtes & dans les Historiens, pour apprendre à bien représenter les choses passées, & outre cela, tout ce que la nature produit de plus parfait, pour en former des images qui lui ressemblent. C'est pour-

quoi

quoi un Peintre, à mon avis, réüssit toûjours mieux, lorsqu'il tire de la fable ou de l'histoire les sujets qu'il représente, parce que nous les comprenons plus facilement que nous ne faisons ceux qui sont emblématiques, qui ayant besoin d'une explication particuliére pour être bien entendus, ne donnent pas d'abord toute la satisfaction qu'on en peut désirer.

Vous me repartirez peut-être, que je suis un de ceux qui ne demandent qu'à sçavoir l'histoire d'un Tableau pour être satisfait, & qui ne remarquant que les moindres parties, laisse considérer à d'autres ce qui regarde l'ordonnance & le dessein.

Je vous dirai, repliquai-je, que vous n'étes pas le seul de ce sentiment, & qu'il y a beaucoup de personnes qui aiment mieux les Tableaux d'histoires, que ceux dont il faut deviner les sujets, & dont le sens est allégorique. Et pour moi, je ne trouve pas cela tout-à-fait étrange; car comme nous cherchons plûtôt à nous entretenir avec des personnes que nous connoissons, & dont nous entendons la Langue, qu'avec des gens inconnus, & que nous n'entendons pas; de même nous prenons plus de plaisir à regarder dans des Tableaux les histoires que nous sçavons déja, que non pas à considérer une composition de figures où nous ne comprenons rien, & dont il faut deviner ce qu'elles représentent.

Cependant il y a des sujets traitez mystiquement, dont l'on ne doit pas faire peu d'état; principalement quand le Peintre a été assez ingenieux pour y cacher les secrets de la Philosophie. Et même il semble que cette maniére de représenter les choses est particuliérement propre à la Peinture, & qu'elle a cela de commun avec la Poesie, qui sous le voile de ses belles fictions couvre une sçavante moralité. Mais aussi il faut que ce soit dans une excellente composition d'Ouvrage que cette Philosophie soit exprimée; & que le Peintre faisant l'office d'un Poete muet, expose dans la noble invention d'un beau sujet, toutes les parties d'un Poëme bien entendu.

Pour

Pour rendre cette composition parfaite, il faut que l'ordonnance en soit magnifique, que toutes les figures ne tendent, qu'à représenter une seule action. Si c'est un lieu où il y ait diverses actions représentées dans des tableaux séparez, il faut qu'elles se rapportent toutes à un seul sujet; & c'est dequoi les ouvrages que Jule Romain a faits à Mantouë, & dont je vous ai parlé, peuvent servir de parfaits modelles.

C'est-là qu'on peut voir comment un Peintre doit faire une exacte recherche de ce qu'il y a de plus rare dans la nature pour embellir son ouvrage, & ne faire choix que d'un nombre convenable de figures, afin de ne pas incommoder la vûë qui se trouve embarassée, lors que les choses se présentent à elle avec confusion. C'est-là qu'on peut apprendre à donner une grandeur aux figures, qui soit proportionnée à la grandeur du lieu, & à la distance de l'œil Enfin c'est dans la belle ordonnance de toutes ces choses qu'on peut connoître quel étoit le génie & l'esprit de ce sçavant homme, puisque dans ces ouvrages on voit combien il étoit abondant en pensées, & en belles imaginations, naturel & aisé dans la disposition de ses figures, fécond en une diversité de mouvemens, qui tous paroissent beaux & naturels; à quel point il sçavoit bien exprimer les passions, & donner de la force, de la beauté & de la grace à son Ouvrage. On y peut remarquer son adresse à bien placer toutes les choses qui entrent dans la composition de ses Tableaux, en sorte qu'elles ne se nuisent point les unes aux autres. Car il n'y a rien de confus; toutes les figures agissent, & font bien ce qu'elles doivent faire. Les principales sont toûjours dans les endroits les plus apparens; l'on voit que les autres ne sont là que pour les accompagner, & que toutes servent, & ont rapport au principal sujet. Comme il n'y a rien de superflu qui cause de l'embaras, il n'y a rien aussi de trop vuide qui marque de la pauvreté. On n'y voit point de figures chargées de vétemens, qui cachent trop le nud. Tout le plan de l'ouvrage

ſe remarque ſans peine. Et certes l'on peut juger par ces travaux, que quand un Peintre en veut entreprendre de ſemblables, il faut qu'il employe toutes les forces de ſon eſprit pour ſe bien repréſenter l'action qu'il veut peindre, comme s'il la voyoit en effet devant ſes yeux; & quand il vient à l'exécution, qu'il déploïe tout ce qu'il a de ſcience, rompant la digue, s'il faut ainſi dire, à ſes riches imaginations, & les laiſſant répandre comme une eau, qui après avoir été retenuë, vient à ſe déborder avec impétuoſité, & inonde la campagne.

Ce n'eſt pas que je veuille dire que les Peintres ſe doivent laiſſer emporter à la violence de leur premier feu. Car comme les grands efforts ne durent quelquefois qu'un moment: on voit auſſi qu'encore que les tableaux qui ſont faits avec furie ayent je ne ſçai quoi de plaiſant, & qui ſurprend d'abord, néanmoins lors qu'on vient à les examiner, on s'en laſſe bien-tôt, parce qu'on reconnoît que toutes les choſes y étant faites & miſes au hazard, & ſans jugement, il n'y a pas tant de beauté qu'on s'étoit imaginé; & s'il y paroît quelque art, il ſemble qu'on l'ait dérobé pour l'y mettre par force & par violence.

C'eſt pourquoi ce n'eſt pas aſſez qu'un Peintre ait l'eſprit plein de feu, & l'imagination vive. Dans la Peinture, auſſi bien que dans les autres Sciences, le jugement doit avoir la principale conduite de l'ouvrage, qui après cela aura cet avantage, que plus on le conſidérera, & plus on y trouvera de ſcience & de beauté.

Michel-Ange admirant la profondeur de ſon art, confeſſoit ingenuëment qu'il y avoit encore beaucoup de choſes qu'il ignoroit. Il eſt vrai auſſi que quelque ſçavant qu'il ait été, on ne peut pas lui donner rang parmi ceux qui ont traité leurs ouvrages avec ce parfait raiſonnement, que nous admirons dans les Tableaux de Raphael & de Jule Romain. Il avoit ce feu & cette furie, qui à la verité engendre le terrible & le ſurprenant; ce qui ſouvent a fait produire à quantité d'autres Peintres qui l'ont voulu imiter, beaucoup de choſes fort mau-

mauvaises & fort desagréables, n'ayant pas les autres excellentes qualitez qu'il possedoit.

Mais pour revenir à Jule, après avoir fini le Palais du T, il rétablit encore celui où le Marquis faisoit sa demeure ordinaire dans Mantouë ; & ce fut-là qu'il peignit dans une Salle l'histoire du siége de Troye, & que dans une Antichambre il fit douze tableaux à huile, au dessus des portraits des douze Empereurs que le Titien avoit peints ; & qui ayant été pris au sac de Mantouë, furent depuis portez en Angleterre.

Jule fit encore à Marmiolo, qui est distant de Mantouë environ deux lieuës, des bâtimens & des tableaux, qui n'étoient pas d'une moindre beauté que ceux du Palais du T. Et dans une Chapelle de l'Eglise de S. André de Mantouë il représenta la Nativité de Nôtre Seigneur avec S. Jean & S. Longis, qui sont debout sur le devant du Tableau. Cette peinture, qui est à huile, & d'une beauté singuliére, se voit maintenant dans le cabinet du Roi.

Je serois trop long, si je m'arrêtois à vous parler de tous les Tableaux de Jule, & de tous les desseins qu'il a faits, dont vous en pouvez voir quantité de très-excellens dans le cabinet de Mr. Jabac; car il n'y a guéres eu de Peintre qui ait mis au jour tant d'ouvrages. Il fit plusieurs cartons de tapisseries pour le Duc de Ferrare, qui furent exécutez en Flandre par un nommé Nicolas & Jean-Baptiste Roux, excellens ouvriers.

Voit-on rien de plus beau que celles qui sont au Louvre du dessein de ce sçavant homme ? C'est dans les Batailles & le Triomphe de Scipion qu'on peut remarquer ce que je vous disois tantôt des armes, & de toute cette magnificence qui paroissoit dans Rome aux Triomphes des Empereurs. Ces deux tentures de Tapisseries, qui contiennent six-vingts aunes en vingt-deux piéces, sont toutes relevées d'or, & la beauté du travail répond bien à l'excellence du dessein.

Une autre tenture qui repréſente l'hiſtoire de (*a*) Lucrece : celle des triomphes de (*b*) Bacchus; celle (*c*) d'Orphée ; les (*d*) groteſques ; les (*e*) douze mois, qui étoient autrefois à Mr. de Guiſe ; & le (*f*) raviſſement des Sabines, ſont des ouvrages tous tiſſus de ſoye & d'or. Il y a encore dans le gardemeuble du Roi trois autres tentures de tapiſſeries, qui repréſentent (*g*) l'hiſtoire de Scipion, les (*h*) fruits de la guerre, & le (*i*) triomphe de Venus; & l'on peut dire que toutes ces grandes compôſitions ſont autant de chefs-d'œuvres, où l'on voit encore aujourd'hui, plus qu'en aucun autre endroit de l'Europe, des marques de la beauté & de la grandeur du génie de cet excellent Peintre.

Si Jule Romain exécutoit ſi heureuſement toutes les choſes qu'il entreprenoit, ce n'étoit pas ſans une grande étude, & un long travail ; auſſi ſçavoit-il bien rendre raiſon de tous ſes Ouvrages, & connoiſſoit d'autant mieux les choſes antiques, qu'il avoit toûjours fait une curieuſe recherche de toutes ſortes de médailles.

Lors que l'Empereur Charles-Quint paſſa à Mantouë, Jule donna des marques de ſon ſçavoir, & de cette grande facilité qu'il avoit à bien inventer. Car il ordonna pluſieurs arcs de triomphe, des décorations de théatre, & quantité d'autres galanteries, pour leſquelles même il avoit une naturelle inclination, n'y ayant jamais eu perſonne qui ait mieux ſçû trouver ces diférens caprices dont l'on ſe ſert dans les maſcarades, dans les tournois, & dans de ſemblables Fêtes, où l'on affecte des habits & des ornemens tout nouveaux & tout particuliers.

Enfin, ſi Jule rendit recommandable la ville de Mantouë,

(*a*) Contenant 21. aunes en 5. piéces. (*b*) 21. aunes en 7. piéces. (*c*) 28. aunes en 8. piéces. (*d*) 43. aunes en 10. piéces. (*e*) 45. aunes en 12. piéces. (*f*) 28. aunes en 5. piéces. (*g*) 57. aunes en 10. piéces. (*h*) 55. aunes & demi en huit piéces. (*i*) 15. aunes. en 3. piéces.

touë, en la décorant d'une infinité de beaux ouvrages, & en remédiant au débordement du Pô, dont les eaux l'inondoient souvent; il se fit aussi beaucoup considérer du Marquis de Gonzague, qui eut pour lui une estime & une amitié toute particuliére. Lorsque ce Prince mourut, Jule en eut un tel déplaisir, que dans la douleur qu'il ressentit, il auroit quitté la Ville, & s'en seroit allé à Rome, si le Cardinal de Gonzague, qui prit le gouvernement de l'Etat, à cause du bas âge de ses neveux, ne l'eût obligé de demeurer; lui faisant connoître qu'il ne devoit pas quitter un lieu où il étoit tout établi, & où il avoit non seulement une femme & des enfans, mais plusieurs amis, & des biens considérables. Ce que le Cardinal lui représentoit aussi par son interêt particulier, étant bien aise de conserver auprès de lui une personne d'un si grand merite, & dont l'esprit n'étoit pas moins agréable que les Tableaux.

Quand Vasari passa à Mantouë, en allant à Venise, il fit amitié avec Jule; & il écrit, qu'étant un jour ensemble, le Cardinal de Gonzague survint, qui lui demanda ce qu'il lui sembloit des Ouvrages de Jule. A quoi il fit réponse, qu'il les estimoit tels, que leur auteur meritoit qu'on lui élevât des statuës dans toutes les ruës de la Ville, puisqu'en ayant renouvellé plus de la moitié, tout l'Etat n'étoit pas suffisant pour recompenser son travail & sa vertu. A quoi le Cardinal repartit obligeamment, que Jule en étoit plus maître que lui.

Jule continuoit toûjours de travailler à Mantouë, lorsqu'Antonio da San Gallo étant mort à Rome, on jetta les yeux sur lui pour conduire le bâtiment de l'Eglise de Saint Pierre; & pour cet effet, on lui fit des offres très-avantageuses. Mais le Cardinal de Gonzague ne voulut jamais permettre qu'il s'en allât; & sa femme, ses enfans, & ses parens le secondoient si bien par leurs priéres, que Jule resolut de demeurer à Mantouë, où il ne vécut pas long-temps après: car étant tombé malade, il y mourut (a) âgé seulement de cin-

(a) Le 1. Novembre 1546.

quante-quatre ans. Il laissa un fils nommé Raphaël, & une fille qui fut mariée à Hercule Malateste. Il eut plusieurs disciples, dont les plus considérables furent Jean de Lion, Raphaël dal Colle, Benedetto Pagni, Figurino da Faenza, Fermo Guisoni, Rinaldo; & Jean-Baptiste de Mantouë.

Dans le temps que Jule Romain travailloit à Rome avec beaucoup d'estime, & qu'il étoit consideré comme le premier Eleve de Raphaël, Michel-Ange de son côté tâchoit d'élever autant qu'il pouvoit le merite & les ouvrages de SEBASTIEN DE VENISE, qui a été mieux connu sous le nom de FRA SEBASTIEN DEL PIOMBO. Ce Sebastien avoit appris de Jean Belin les principes de la Peinture, & ensuite il s'étoit formé une maniére encore meilleure sous Giorgion. De sorte que s'étant mis en crédit à Venise, où il fit plusieurs Ouvrages, Augustin Ghisi, qui étoit un riche Banquier de Rome, & qui avoit beaucoup de correspondance à Venise, trouva moyen de le faire venir pour travailler chez lui. D'abord il lui fit faire quelques Tableaux dans la même loge, où Baltazar de Sienne avoit déja peint; & après que Raphael eut achevé l'histoire de Galatée, qui est dans une autre loge du même Palais de Ghisi, Sebastien y fit aussi un tableau, où il peignit à Fraisque un Polyphéme. Et ensuite il travailla à d'autres Ouvrages à huile qui le rendirent recommandable; parce qu'ayant appris sous Giorgion une maniére de peindre assez gracieuse, tous ceux qui recherchoient la beauté du coloris en étoient fort satisfaits.

C'étoit dans ce temps-là que la réputation de Raphaël, & de Michel-Ange, causoit dans Rome deux diférents partis entre les amis de l'un & de l'autre, particuliérement parmi les Peintres. Comme Sebastien avoit une haute opinion de lui-même, & qu'il croyoit ne meriter pas moins que Raphaël, il ne fut pas de ceux qui favorisérent son parti. C'est pourquoi Michel-Ange, pour l'engager davantage à prendre le sien, lui

lui témoigna toute ſorte d'affection, & le protegea en toutes rencontres, croyant que ſi une fois il pouvoit l'attirer auprès de lui, pour le faire travailler ſur ſes deſſeins, il lui feroit exécuter des Ouvrages d'autant plus beaux, que ſa maniére de peindre étoit déja très-agréable. En effet, s'étant uni d'amitié, Sebaſtien commença à ſe mettre en réputation par le moyen de Michel-Ange, qui publioit par tout ſon merite; & ce fut dans ce temps-là qu'il fit un tableau pour porter à Viterbe, où il repréſenta un Chriſt mort. Cet Ouvrage fut beaucoup eſtimé; mais auſſi l'on dit que Michel-Ange en avoit fait le deſſein, de même que de quelques autres que Sebaſtien peignit enſuite.

Cependant il oſa bien entrer en concurrence avec Raphaël; car lors que Raphaël commença de travailler au Tableau de la Transfiguration, qui eſt à S. Pierre in Montorio, & que le Cardinal de Médicis devoit envoier en France, Sebaſtien entreprit auſſi d'en faire un de même grandeur, où il repréſenta la reſurrection du Lazare. L'ayant fini, veritablement en partie ſur le deſſein & ſous la conduite de Michel-Ange, il l'expoſa en public, pour être comparé à celui de Raphaël. Et bien que celui de la Transfiguration ſoit ſi accompli en toutes ſes parties, qu'il n'y a rien de comparable à cet ouvrage; néanmoins le travail de Sebaſtien ne laiſſa pas d'être eſtimé; & c'eſt ce Tableau qui eſt encore aujourd'hui à Narbonne, où le Cardinal Jule de Médicis, qui en étoit alors Archevêque, l'envoya. Cet Ouvrage, & les autres qu'il faiſoit tous les jours dans Rome, lui aquirent tant de credit, que Raphaël étant venu à mourir, il fut conſideré de quelques-uns comme le premier Peintre d'alors; la faveur de Michel-Ange étant cauſe que beaucoup le préferoient à Jule Romain, & aux autres Eleves de Raphaël. De ſorte qu'Auguſtin Ghiſi, qui avoit fait faire dans l'Egliſe de Sainte Marie del Popolo une Chapelle pour ſa ſepulture, par l'avis de Raphaël, traita avec Sebaſtien pour en faire les Tableaux. Mais quoi

que ce Peintre eût fait dresser tous les échafaux pour y travailler, il n'avança pas pour cela davantage l'ouvrage, & le haut de cette Chapelle demeura couvert jusques en l'an 1554. que Louis, fils d'Augustin, résolut de la faire achever par Salviati, qui en peu de temps la conduisit dans sa perfection, & lui donna une forme, que la paresse & la négligence de Sebastien n'avoit pû faire depuis long-temps, encore qu'il eût été fort largement recompensé par Augustin, & par ses heritiers du peu de travail qu'il avoit commencé à y faire. Il est vrai aussi qu'il entreprenoit beaucoup d'Ouvrages, qu'il ne finissoit jamais; soit qu'il n'eût pas assez de force pour poursuivre de lui-même une grande entreprise, & que son génie l'abandonnât trop tôt; ou bien que ce fût par une paresse & nonchalance qui lui étoit naturelle. C'est ainsi qu'il n'acheva pas un grand tableau de St. Michel pour le Roi François I. qui en avoit déja un de la main de ce Peintre. Ce qu'il finissoit plûtôt, & avec plus d'amour, c'étoit des Portraits. Il fit celui d'Adrian VI. lors qu'il vint à Rome prendre possession de la Chaire de S. Pierre, & ensuite il représenta aussi son successeur Clement VII. Un des plus beaux qu'il ait faits fut celui d'un Gentilhomme de Florence, nommé Antoine-François de gl'Albizi, & celui encore de Pierre Arétin.

Dans ce temps-là l'Office de Fratel del Piombo étant venu à vaquer, il en fut pourvû par le Pape, à la charge d'une pension de trois cens écus, qu'il devoit donner à Jean da Udiné. Ayant pris un habit sortable à sa condition, & se voyant en état de vivre commodément, il ne se soucia plus de travailler, mais regardoit comme un grand plaisir, de pouvoir alors passer le temps à ne rien faire. Ce qui prouve bien que si les richesses & les commoditez sont utiles à quelques-uns, & leur donnent moyen de s'avancer davantage, comme elles avoient fait à l'endroit de Raphaël, & d'autres grands Peintres; elles font un effet tout contraire en d'autres, qui au lieu de s'en servir

ut-

utilement, demeurent dans l'oisiveté & dans la paresse, puisque pendant que Sebastien eut moins de revenu, & une fortune plus basse, il travailla continuellement, & tâchoit même de surpasser Raphaël, & depuis qu'il fut à son aise, il ne se mettoit au travail qu'avec peine. Il fit pourtant encore quelques Tableaux; entre autres le Portrait de Catherine de Médicis, niéce du Pape Clement, lors qu'elle fut à Rome, & avant que d'être Reine de France; il est vrai qu'il ne l'acheva pas entiérement. Il fit aussi le Portrait de Julie de Gonzague pour le Cardinal Hipolyte de Médicis, lequel fut depuis envoyé au Roi François I.

Ce Peintre fut le premier qui s'avisa de peindre sur des pierres de diverses couleurs, dont il faisoit servir le fond dans la composition, & dans les ornemens de ses Tableaux. Comme cette nouvelle maniére plut d'abord à beaucoup de monde, & qu'il en étoit bien payé; afin de la rendre encore plus estimable, il chercha un moyen pour empêcher que les couleurs à huile ne se gâtassent, étant employées sur des pierres, & contre les murailles: ce qui étoit arrivé à celles de Dominique, d'André del Castagno, & d'autres Peintres, qui ont été les premiers à peindre à huile, lesquelles devenoient noires; & s'effaçoient en peu de temps. Pour remedier à cela il se servoit d'une composition de poix & de mastic fondus & mêlez ensemble, dont il faisoit enduire les murs avec la chaux vive; & ainsi ses Ouvrages ne souffrant rien de l'humidité, conservoient la beauté des couleurs, sans qu'il y arrivât aucun changement. C'est avec cette même composition qu'il a travaillé sur les pierres les plus dures, où par ce moyen la couleur peut demeurer long-temps. N'ayant pas d'inclination pour la peinture à Fraisque, il persuada le Pape d'obliger Michel-Ange de peindre à huile la Façade de la Chapelle, où est à présent le Tableau du Jugement; ce que Michel-Ange n'ayant pas voulu faire, il encourut la disgrace du Pape, & demeura quelque temps

ſans rien faire. Mais enfin étant de nouveau ſollicité par le Pape, il déclara qu'il ne travailleroit point autrement qu'à Fraiſque, & que la Peinture à huile étoit un ouvrage de femme ou d'hommes lents & pareſſeux, tels que Fra-Baſtiano. De ſorte qu'ayant fait rompre tout l'enduit que Sebaſtien avoit déja diſpoſé pour peindre à huile, il le fit préparer à ſa maniére, mais il n'oublia jamais l'injure qu'il crut avoir reçûë de Sebaſtien en cette rencontre.

Cependant, Sebaſtien avoit tellement négligé la Peinture, qu'il ne vouloit plus s'attacher qu'à ce qui regardoit l'exercice de ſa charge, faire bonne chere, & ſe divertir avec ſes amis. Etant demeuré malade, âgé de ſoixante-deux ans, il mourut à Rome l'an 1547. & fut enterré dans l'Egliſe de Nôtre-Dame del Popolo. Vous pouvez voir dans le cabinet du Roi un Tableau de ſa façon, repréſentant la Vierge & Sainte Elizabeth. Sa maniére de peindre a beaucoup de celle de Michel-Ange, & tient plus de l'Ecole de Florence que de celle de Lombardie, encore qu'il y eût appris les premiers commencemens de ſon art.

Comme j'eus ceſſé de parler, Pymandre me dit: Je voi bien par ce que vous avez rapporté de Sebaſtien, & ce que vous avez dit auparavant de Jule Romain, qu'il y avoit une grande diférence entre ces deux Peintres; & je croi que ſi le crédit de Michel-Ange fit préferer pour quelque temps ſon ami aux diſciples de Raphaël, l'on ne demeura guére ſans connoître leur merite particuliérement de ce Franceſque, qui travailla avec lui aux Salles du Vatican.

Quoi que tous les Eleves de Raphaël, repartis-je, n'ayent pas été ſi favorablement traitez de la fortune, que Fra-Sebaſtien del Piombo, l'honneur qui ſuit toûjours le merite n'a pas manqué de les récompenſer d'une gloire qui a ſurpaſſé celle de Sebaſtien: car quelque réputation qu'il ait acquiſe, il y a une grande diférence entre l'eſtime qu'on en fait aujourd'hui, & celle

que

que l'on a pour Jule, pour Polydore, & pour Perrin dèl Vague. Bien que ce dernier n'ait pas fait des Ouvrages comparables à ceux des deux autres, les choses néanmoins qui se voient de lui sont d'un goût si exquis, & tiennent si fort de la maniére gracieuse de Raphaël son Maître, qu'il n'y a rien qui ne plaise aux yeux, & qui ne touche l'esprit de ceux qui les voient.

PERRIN DEL VAGUE étant né de parens pauvres, & délaissé fort jeune de tout secours, il se jetta entre les bras de la Peinture, qui le reçut comme une bonne mere ; & il se dônna tellement à elle, qu'il l'honora toute sa vie, & ne l'abandonna jamais.

Du temps que Charles VIII. passa en Italie, il y avoit à Florence un Jean Buonacorsi, qui avoit toûjours suivi le Roi dans ses armées, & qui même y perdit enfin la vie, après avoir perdu au jeu une partie de son bien, & avoir dépensé l'autre partie à s'équiper. Il eut un fils nommé *Piéro*, dont la mere mourut de la peste, deux mois après l'avoir mis au monde. Il fut élevé fort pauvrement dans un village, & allaité par une chevre, jusques à ce que son pere s'étant remarié à Bologne à une veuve, dont le mari & les enfans étoient morts de la contagion, cette belle-mere acheva de l'élever; & parce qu'il étoit fort agréable & fort enjoüé, il fut surnommé *Piérino*. Son pere voulant retourner en France le mena à Florence, où il le laissa entre les mains de ses parens, qui pour s'en décharger le mirent aussi-tôt en apprentissage chez un Epicier. Mais n'ayent pas d'inclination à la marchandise, il alla demeurer avec un certain Peintre nommé *Andrea*, & surnommé *de' Ceri*, parce qu'il travailloit ordinairement à peindre les Cierges, que ceux de Florence offrent tous les ans le jour de S. Jean; & c'est pour cela que nôtre jeune Piérino fut aussi appellé *Perino de' Ceri.*

André le garda quelque temps chez lui ; mais voyant l'excellent naturel de ce jeune enfant, & ne

se sentant pas assez capable pour l'instruire dans la perfection de son art; il chercha à le placer avec un Maître plus sçavant. Il n'avoit qu'onze ans lors qu'il le mit avec Ridolpho, fils de Dominique Ghirlandaio. Comme ce Peintre avoit d'autres jeunes hommes qui travailloient chez lui, cela donna encore à Perrin plus d'émulation. Mais entre les autres il y avoit un certain *Toto del Nuntiata*, qui depuis s'en alla en Angleterre, où il fit plusieurs ouvrages de peinture & d'architecture, avec lequel Perrin fit amitié, & à l'envi l'un de l'autre s'efforçoient à bien faire. Aussi Perrin s'étant mis à desseigner d'après les cartons de Michel-Ange, avec plusieurs autres jeunes hommes, il réüssit le mieux de tous: de sorte que dès ce temps-là il donna des marques de ce qu'il devoit faire un jour. Ce fut alors que le Vaga, Peintre Florentin, qui peignoit à Toscanella, petite Ville proche Viterbe, & du côté de la Mer, étant venu à Florence, y vit Perrin au logis d'André, & fut si touché de son esprit, & de sa bonne grace, qu'il le demanda à son Maître. Après l'avoir tenu quelque temps à travailler, il le mena à Rome, où Perrin avoit grand desir d'aller. L'ayant recommandé à ses amis, il retourna à Toscanella; & Perrin étant alors connu sous le nom de PERRIN DEL VAGUE, à cause de son dernier Maître, il fut depuis ce temps-là toûjours nommé de la sorte. D'abord il se mit à considérer ce qu'il y avoit de plus excellent dans les Bâtimens, dans les Statuës, & dans tous les Ouvrages des plus excellens hommes. Le grand amour qu'il avoit pour toutes ces choses, & le desir de s'avancer, le portoient à copier tout ce qu'il trouvoit de beau. Mais comme il avoit besoin aussi de penser à sa subsistance, il résolut d'employer la moitié de la semaine à peindre en boutique pour les Maîtres, afin d'avoir de quoi vivre; & les autres jours, de desseigner pour lui, passant même la plûpart des nuits à étudier. Ayant ainsi disposé son temps, il commença par les ouvrages que Michel-Ange avoit faits dans la Chapelle du Pape Jule, tâchant néanmoins d'imiter toû-

toûjours, autant qu'il pouvoit, la maniére de Raphael. Ensuite il copia tout ce qu'il pût rencontrer de bas-reliefs, de statuës, & d'ornemens dans les anciens Edifices & dans les grottes: & parce que la mode de faire des grotesques étoit alors toute nouvelle, il apprit à travailler de Stuc, & il n'y avoit rien qu'il ne fit pour s'instruire, & pour devenir sçavant. Aussi ne fut-il pas long-temps sans paroître un des meilleurs desseignateurs de tous ceux qui étudioient alors dans Rome, particuliérement pour ce qui regarde l'art de bien représenter un corps nud, & en bien marquer tous les muscles: ce qui fit, que non seulement les Peintres & les Sculpteurs, mais encore toutes les personnes de condition, & les amateurs des beaux Arts, commencérent à faire estime de lui. Jule Romain & Jean Francesque, surnommé il Fattore, en parlérent si avantageusement à Raphaël, qu'il voulut le connoître. Ayant vû de ses ouvrages il en fut trés-satisfait, & jugea bien qu'il deviendroit un excellent homme. Aussi lors qu'il fit travailler aux loges du Vatican par l'ordre de Leon X. il se servit de Perrin del Vague, & le donna à Jean da Udiné, qui étoit un de ceux ausquels il en avoit laissé la conduite Il ne travailla pas long-temps dans ce lieu, qu'il devint un des plus considérables de tous les Peintres qu'on y avoit employez. Il se rendit même plus agréable que les autres dans les ornemens & dans les histoires qu'il peignoit sur les desseins de Raphael. Ce qui paroît assez dans les tableaux, où il a représenté les Israëlites qui passent le fleuve du Jourdain avec l'Arche; où les murs de Jerico tombent d'eux-mêmes à la vûë de l'Arche; où Josué arrête le Soleil, lors qu'il combat contre les Amorhéens; & encore dans ceux où il a peint la naissance de Nôtre Seigneur; son Baptême; la Cene qu'il fit avec ses Apôtres; & dans plusieurs bas-reliefs feints de bronze, où l'on voit Abraham qui se dispose à sacrifier Isaac; Jacob qui lutte contre un Ange; Joseph qui reçoit ses freres; le feu qui tombe du Ciel sur les fils

de

de Levi. Tous ces Ouvrages, qui sont des plus beaux & des plus finis, lui aquirent beaucoup d'estime; & parce que la véritable vertu va toûjours en augmentant, aussi Perrin del Vague, bien loin de s'arrêter aux loüanges qu'on lui donnoit, s'efforçoit de faire encore mieux, pour mériter legitimement les mêmes honneurs, qu'il voyoit rendre à Raphaël & à Michel-Ange. Mais ce qui l'obligeoit encore davantage à travailler avec plaisir & avec amour, étoit l'estime particuliére que Jean da Udiné & Raphael faisoient de lui, & le soin qu'ils avoient de l'employer dans les choses les plus considérables.

Dans ce même temps Leon X. donna ordre qu'on achevât de peindre la voute de la Salle qu'on appelle des Papes, qui est celle par où l'on passe au sortir des loges, pour entrer dans les appartemens d'Alexandre VI. & où le Pinturichio avoit déja fait quelques Tableaux. Perrin del Vague, & Jean da Udiné entreprirent cet Ouvrage. Ils l'ornérent de figures de Stuc, de Grotesques, & de diverses Peintures. Cette voute est divisée en plusieurs compartimens, où il y a sept places de figure ronde & ovale, pour les sept Planettes représentées par les Divinitez qu'on leur attribuë. La plûpart de ces figures sont peintes de la main de Perrin, & d'une maniére très-agréable.

Je ne m'étendrai point à rapporter tous les autres ouvrages qu'il a faits, soit d'aprés les desseins de Raphaël, soit de son invention. Je vous dirai seulement qu'à l'imitation de Polydore & de Mathurin il peignit de clair-obscur la façade d'une maison qui est à Rome proche de Pasquin. Que s'étant trouvé à Florence, lors que Leon X. y alla, il fit une grande figure pour la décoration d'un des Arcs de triomphe qu'on avoit élevez à l'arrivée du Pape. Qu'étant de retour à Rome il fit plusieurs tableaux pour des particuliers, dans des Eglises & dans des Vignes; & que s'étant retiré à Florence, pendant que la peste étoit à Rome en 1523. il y entreprit plusieurs Ouvrages, qu'il seroit inutile de rapporter.

Après que Clement VII. eut été créé Pape, (*a*) les Arts, qui sembloient avoir été délaissez sous le Pontificat d'Adrian VI. comme je vous ai dit, commencerent à reparoître; de sorte que les Eleves de Raphaël s'étant rassemblez à Rome, chacun étoit dans l'attente du choix qu'on feroit de ceux qui conduiroient les Ouvrages du Vatican, comme Raphaël avoit fait autrefois. On délibera long-temps si l'on se serviroit de Jule Romain, & de Jean Francesque pour ordonnateurs, & pour avoir la direction sur les autres ouvriers. Mais parce que Perrin avoit déja fait quelques choses pour le Pape, & que sa maniére de peindre étoit fort agréable, les deux autres craignant qu'on ne le préferât à eux, résolurent de s'allier avec lui, & de lui donner pour femme (*b*) une sœur de Jean Francesque, afin d'entretenir mieux leur amitié par ce parentage.

Il continuoit toûjours à travailler à S. Marcel, où il avoit déja achevé quelques ouvrages fort estimez. Mais à peine eut-il mis fin à ce qu'il avoit entrepris, que le siége de Rome arriva en 1527. où il fut fait prisonnier. Ayant perdu le peu de bien qu'il avoit, & n'ayant pas de quoi vivre, & entretenir sa famille, il s'adonna à faire plusieurs desseins, qui furent gravez par Jacob Caralgio, où il représenta une partie de l'histoire des Dieux, lors que pour satisfaire à leurs desirs amoureux, ils se sont transformez sous diverses formes.

Comme il étoit dans cette nécessité, que Rome étoit encore dans le desordre, & que le Pape même s'étoit retiré à Orviette, un de ses amis, domestique du Prince Doria, lui persuada d'aller à Génes, l'assûrant que ce Prince, qui étoit amateur de la Peinture, lui donneroit de l'emploi. Ayant été fort bien reçû du Prince Doria, ils arrêtérent le dessein d'un Palais, orné de Stucs, & de diverses Peintures à fraisque & à huile. C'est-là que ce Peintre a donné les plus

(*a*) En 1523.
(*b*) En 1525.

plus grandes marques de son sçavoir. Il y a une Salle, où il a représenté Jupiter qui foudroïe les Geans ; & dans d'autres chambres il a peint plusieurs sujets tirez des Métamorphoses d'Ovide. Il peignit aussi une chambre dans le Palais de Gianetin Doria ; fit plusieurs tableaux dans des Eglises, & desseigna toute l'Histoire d'Enée pour faire des Tapisseries.

Pendant qu'il travailloit à Génes, il acheta une maison à Pise, où ayant fait venir sa famille qui étoit à Rome, il y fit un voyage. Mais comme il se plaisoit davantage à Génes, il y retourna bien-tôt. Néanmoins quelques années aprés il résolut de retouner à Rome, où il demeura assez long-temps sans emploi, bien qu'il se fût fait connoître d'abord au Pape Paul, & au Cardinal Farnese. Enfin Pierre de Massimi le fit travailler dans une Chapelle de la Trinité du Mont ; & ensuite ayant fait quelques Ouvrages au Vatican, pour le Cardinal Farnese, le Pape & le Cardinal lui donnérent une pension.

Parce qu'il étoit un des plus excellens ouvriers qui fût alors, pour les figures & les ornemens de Stuc, il fut choisi pour faire le Platfond de la Salle des Rois qui est au Vatican, vis-à-vis la Chapelle de Sixte IV. & il s'en aquita si dignemeut, qu'il n'y a rien de mieux pour ces sortes d'Ouvrages. Durant ce temps-là le Titien arriva à Rome. (*a*) Il avoit autrefois fait le portrait du Pape ; & ainsi étant connu de Sa Sainteté, & de toute la Cour Romaine, il en fut fort bien reçû. Il s'éleva même un bruit parmi les ouvriers, qu'il étoit venu pour peindre dans la Salle des Rois, dont Perrin faisoit les ouvrages de Stuc, & dont il s'attendoit aussi de faire les tableaux. De sorte que la présence de Titien n'étoit pas fort agréable à Perrin, qui craignoit qu'on ne lui ôtât son Emploi pour le donner à ce nouveau venu; non pas qu'il crût que dans un grand travail à Fraisque le Titien fût capable de le surpasser, mais parce qu'il n'étoit pas bien aise de voir un con-

cur-

(*a*) L'an 1546.

currant auprès de lui, & d'être privé d'un ouvrage tel que celui-là, où il voyoit de quoi s'occuper plusieurs années. Il fut dans cette appréhension tout le temps que le Titien demeura à Rome, ce qui fut cause qu'il ne le vit point, & qu'il en fut toûjours jaloux.

Cependant il n'exécuta pas tout ce qu'il avoit proposé de faire; car peu de jours après il mourut subitement, (a) n'étant encore que dans sa quarante-septiéme année. Il fut enterré dans l'Eglise de la Rotonde, où sa femme & son gendre lui firent dresser un épitaphe. Il eut plusieurs disciples. Celui dont il se servoit d'ordinaire, & qui étoit le plus capable, fut Girolamo Siciolante da Sermoneta. Marcello Mantuano travailla aussi sous lui, & fit sur ses desseins quelques ouvrages à Fraisque dans le Château Saint Ange.

Lors que Perrin rencontroit de jeunes gens capables de travailler, il s'en servoit volontiers pour avancer ses Tableaux, qu'il retouchoit ensuite, ne faisant pas difficulté de peindre lui-même plusieurs choses assez basses, & même indignes du pinceau d'un si excellent homme. Mais la nécessité qu'il avoit si souvent éprouvée l'avoit rendu facile à travailler pour tout le monde, en sorte qu'il n'y avoit point d'ouvrage qu'il n'entreprît. Depuis sa mort on a gravé plusieurs Estampes d'après ses desseins, entre autres la défaite des Geans, qu'il a peinte à Génes, & huit piéces de l'Histoire de S. Pierre, qu'il avoit desseignées pour broder une chappe pour le Pape Paul III.

Il y a un petit Tableau de la main de ce Peintre dans le Cabinet du Roi, où il a représenté le Parnasse avec les Piérides d'un côté, & les neuf Muses de l'autre.

(a) L'an 1547.

E N

ENTRETIENS SUR LES VIES, ET SUR LES OUVRAGES DES PLUS EXCELLENS PEINTRES ANCIENS ET MODERNES.

QUATRIE'ME ENTRETIEN.

LORSQUE j'achevois de parler des Ouvrages de Perrin del Vague, nous fûmes interrompus par deux de mes amis, qui nous engagérent à faire ensemble le tour du Jardin des Tuilleries, & avec lesquels nous sortîmes, mais avec résolution d'y retourner le jour même Pymandre & moi, pour poursuivre ce que nous avions commencé. Etant donc revenus sur le soir, & traversant une allée pour nous rendre au même endroit que nous avions choisi le matin, nous apperçûmes un homme assis, qui du bout de sa canne marquoit contre terre certaines figures, qu'il sembloit faire en révant. Cela me donna sujet de dire à Pymandre, qui me le fit remarquer : Ne vous semble-t-il pas que tous les hommes ont une inclination naturelle pour la Peinture ; car je n'en voi gueres, qui, même sans y penser, & en songeant à d'autres choses, ne tra-

acent quelques figures, & ne tâchent de repré-
nter ce qu'ils voyent? Auſſi je ne m'étonne pas ſi
armi le grand nombre de Peintres dont nous avons
arlé, pluſieurs ont été tirez de la campagne, où l'on
s rencontroit deſſeignant les troupeaux qu'ils gar-
oient. DOMENIQUE BECCAFUMI fut encore
n de ceux-là; car étant fort jeune, & conduiſant
s moutons de ſon pere, Laurenzo Beccafumi, qui
oit un habitant de Sienne, l'ayant trouvé au bord
'une riviére qui deſſeignoit ſur le ſable, le jugea
uſſi-tôt capable d'un autre emploi que celui de Ber-
er. Il le demanda à ſon pere; & lors qu'il fut à ſon
rvice, il l'envoyoit tous les jours chez un Peintre
pprendre à deſſeigner. C'étoit dans le temps que Pie-
e Perugin vint à Sienne; & comme il étoit en eſti-
ie, & que ſa maniére agréoit beaucoup à Domeni-
ue, il s'efforçoit de l'imiter. Mais quelque temps
près ayant oui parler de ce que Michel-Ange & Ra-
haël faiſoient à Rome, il prit congé de Laurenzo
n Maître pour y aller, & en partant de Sienne quit-
a le nom de Mecherino, que ſes parens lui avoient
onné dès ſon enfance, & garda avec celui de Do-
ienique le ſurnom de Beccafumi, qui étoit celui de
n Bienfaiteur, dans la famille duquel il s'allia enſuite.
Je ne prétends pas vous faire un long détail de tous
s Ouvrages qu'il a faits. Je vous dirai ſeulement,
u'après avoir travaillé quelques années dans Rome
vec un heureux ſuccès, il retourna à Sienne, où il
cquit beaucoup de réputation. Ce fut lui qui ache-
a ce beau Pavé de marbre que vous avez vû dans
Egliſe Cathedrale de Sienne, qu'un nommé DUC-
IO Peintre de ce Païs-là avoit commencé; mais Do-
ienique en augmenta de beaucoup la beauté, en ajoû-
nt au marbre blanc un autre marbre griſâtre, qui fait
aroître tout cet Ouvrage comme s'il étoit peint de
lair-obſcur, & dont les contours des figures ſont ſi
ien gravez, qu'il ne s'eſt jamais rien fait de mieux
n cette ſorte de travail. Il alla auſſi à Génes, où il pei-

gnit

gnit pour le Prince Doria. Enfin étant revenu à Pise, & ensuite à Sienne, il y passa le reste de ses jours, & mourut âgé de soixante-cinq ans, l'an 1549. le 18. de Mai.

Je ne croi pas qu'il soit nécessaire de vous parler d'un GIOVAN ANTONIO LAPPOLI, qui étudia la maniére du Pontorme, & qui mourut l'an 1552. âgé de soixante ans; d'un NICOLO SOGGI, disciple de Pietre Perugin : il avoit déja plus de quatre-vingts ans, (a) lors que Jule III. fut créé Pape; d'un GIULIANO BUGIARDINI Florentin, qui mourut l'an 1556. âgé de soixante-cinq ans; d'un CRISTOPHE GHERARDI, qui a fait quantité d'Ouvrages, mais qui ne sont pas assez considérables pour s'y arrêter.

En effet, dit Pymandre, je n'ai jamais oüi nommer tous ces Peintres-là. Ce n'est pas qu'il ne puisse y en avoir de très-sçavans qui me soient inconnus; mais comme vous en dites peu de chose, je juge par là que vous n'en faites pas grande estime.

Je vous avoüe, lui repartis-je, que je ne vous en dirois rien du tout, n'étoit qu'ayant déja parlé, non seulement des plus excellens, mais encore de plusieurs qui ont eu place dans l'histoire des Peintres, il me semble qu'au moins je dois marquer le temps auquel ils ont vécu & m'arrêter davantage à ceux qui sont plus célebres.

LE PONTORME n'est pas encore de ces grands Hommes dont nous admirons les ouvrages, bien qu'il ait eu du credit parmi les Florentins. Il étudia sous Leonard de Vinci, sous Mariotto Albertinelli, sous Pierre de Cosimo, & enfin sous André del Sarte, & se fit une maniére qui n'a rien de tous ces Maîtres. Il voulut même imiter quelque chose d'Albert Dure, après avoir vû les Estampes qu'il avoit gravées; mais cela ne servit qu'à diminuer encore davantage la maniére qu'il s'étoit faite. Quoi qu'il y ait dans Florence une infinité de ses Ouvrages, je ne vous en parlerai pas. Vous sçaurez seulement que dans les réjoüissances publiques qui se firent au Carnaval la même année que Leon

(a) En 1550.

Leon X. fut créé Pape, il fut un de ceux qui travaillérent aux préparatifs. Les principaux Seigneurs de Florence firent deux Compagnies, dont Julien & Laurent de Médicis étoient les Chefs. L'une fut nommée le Diamant par Julien frere du Pape, à cause que le vieux Larrent de Médicis leur pere portoit pour devise un Diamant. L'autre avoit pour nom & pour enseigne en Langue Italienne *Il Broncone*. Laurent qui étoit fils de Pierre de Médicis, avoit pris cette devise, qui répréssentoit un tronc de laurier sec, mais dont les feüilles reverdissoient, pour marquer que le nom de son ayeul, & la grandeur de leur Maison recevoit un nouvel éclat par la promotion de Leon à la dignité de Souverain Pontife. Ceux de la Compagnie du Diamant priérent Andrea Dazzi, qui étoit sçavant dans les Langues Grecque & Latine, de leur choisir un sujet de Triomphe, qui pût satisfaire l'attente qu'on avoit de voir quelque chose d'ingénieux & de riche. Aussi en ordonna-t-il un semblable à ceux des anciens Romains. Il étoit composé de trois Chars artistement travaillez, & embellis de Tableaux & d'Ornemens très-riches. Dans le premier paroissoit l'Enfance suivie d'une troupe de Jeunes Enfans; dans le second l'Age Viril, accompagné de plusieurs personnes considérables, & qui dans leur temps s'étoient signalez par quelques grandes actions; & dans le troisiéme la Vieillesse, aussi environnée d'une multitude de vieillards, dont la réputation étoit connuë. Ceux qui accompagnoient les Chars étoient richement vétus; de sorte qu'il ne se pouvoit rien desirer davantage, pour rendre ce Cortege magnifique.

Je vous ai déja fait remarquer en deux occasions diférentes, combien les Florentins étoient ingénieux pour ces sortes de Fêtes, & avec quel amour & quel soin ils s'y appliquoient; c'est pourquoi vous ne devez pas vous étonner si dans cette occasion ils firent choix des Architectes les plus sçavans, des Sculpteurs les plus célebres, & des Peintres qui étoient le plus en estime, & même pour les vétemens, des

Tail-

Tailleurs & des Brodeurs les plus habiles. De ſorte qu'André de Coſimo & André del Sarte furent de ceux qui travaillérent à l'invention de ces Chars ; mais ce fut le Pontorme qui les orna de Peintures, & qui repréſenta tout au tour diverſes hiſtoires de la Metamorphoſe des Dieux. Au premier Char étoit écrit en groſſes lettres, ERIMUS ; au ſecond, SUMUS ; & au troiſiéme, FUIMUS. La Chanſon que l'on fit commençoit, *Volano gl'anni*, &c.

Laurent, qui étoit chef de la ſeconde Compagnie appellée *del Broncone*, ayant vû paroître ce Triomphe, voulut faire encore quelque choſe de plus. Pour cet effet il employa Jacobo Nardi, homme docte & entendu dans ces ſortes de divertiſſemens, qui compoſa ſix Chars au lieu de trois, pour ſurpaſſer la Compagnie du Diamant. Le premier, qui étoit tiré par deux bœufs couverts de diverſes ſortes d'herbes, repréſentoit l'Age de Saturne & de Janus, appellé l'Age d'or. On voyoit au plus haut du Char Saturne tenant ſa faux, & ſous ſes pieds la fureur enchaînée, avec une infinité de choſes convenables à Saturne, que le Pontorme avoit peintes, & diſpoſées d'une maniére très-agreable. Ce Char étoit accompagné de douze Bergers preſque Nuds, n'ayant qu'une partie du corps couverte de peaux de Marte & d'Hermine. Leurs chauſſûres étoient des brodequins à l'antique de differentes ſortes. Ils avoient des panetiéres penduës en écharpes & la tête couronnée de divers feuillages. Les chevaux ſur leſquels ils étoient montez, avoient au lieu de ſelles des couvertures de peaux de lion, de tigre, de loups-cerviers, dont les extrémitez garnies d'or pendoient de part & d'autre avec beaucoup de grace. Les étriers étoient faits en forme de tête de belier, de chien, ou d'autres animaux ; les rênes, & tout ce qui ſert à la bride étoient des cordons d'argent mêlez de diverſes ſortes de feuillages & tous les ornemens d'or. Chacun de ces Bergers étoit acompagné de quatre Eſtafiers, auſſi vétus d'habits cham-

pêtres, mais moins riches que les autres. Ils portoient un flambeau à la main, qui ressembloit à un tronc d'arbre sec.

Le second Char étoit tiré par quatre bœufs couverts d'étoffe très-riche. De leurs cornes dorées pendoient des guirlandes de fleurs, & de petites boules, semblables à celles qu'on voit représentées dans les anciens bas-reliefs. Sur ce Char étoit Numa Pompilius, second Roi des Romains, avec les livres de leurs loix, les ornemens des Prêtres, & les instrumens propres aux sacrifices, à cause, qu'il fut le premier qui ordonna dans Rome des choses de la Religion. Ce Char étoit suivi de six de ces anciens Prêtres montez chacun sur une mule, la tête couverte de petites mantes de toile très-fine, & bordées d'or & d'argent, avec de grandes feuilles de lierre. Le reste de leurs habits étoit semblable à ceux que ces Prêtres portoient anciennement, bordez de deux bandes d'étoffe, & de franges d'or qui tournoient tout au tour. Les uns tenoient à la main une cassolette remplie de parfums; les autres un vase d'or, ou quelque chose de semblable. A côté d'eux marchoient de ces sortes de Ministres qui servoient aux Temples, lesquels portoient des chandeliers antiques, mais travaillez avec un artifice singulier.

Le troisiéme Char représentoit le Consulat de Titus Manlius Torquatus, qui après la prémiere guerre contre les Carthaginois gouverna la ville de Rome, la rendit florissante en vertus, & la fit joüir d'une heureuse prosperité. Ce Char, dans lequel paroissoit Manlius, étoit orné de diverses Peintures de la main de Pontorme, & tiré par quatre chevaux. Douze Senateurs marchoient devant montez sur des chevaux couverts de housses de toile d'or, & accompagnez d'un grand nombre d'Estafiers, qui représentant les anciens Licteurs, portoient les faisseaux, les haches, & les autres marques de la Justice. Quatre Buffles accommodez de telle sorte qu'ils paroissent quatre Elephans, tiroient le quatriéme Char, où étoit représenté Jule Cesar

Cesar triomphant. Ce Char étoit embelli de Peintures, où le Pontorme avoit figuré les plus fameuses actions de ce Conquerant. Douze hommes à cheval marchoient après. Ils étoient armez de pied en cap; & leurs armes d'un acier très-fin & très-luisant, étoient enrichies d'or. Ils tenoient chacun une lance appuyée sur la cuisse. Leurs Estafiers, qui n'étoient armez que de aceinture en haut, portoient des torches faites en façon de diférens trophées.

Le cinquiéme Char étoit tiré par des chevaux ailez, qui avoient la forme de Griffons. Cesar Auguste étoit dedans, suivi de douze Poëtes fameux, montez à cheval, couronnez de même que l'Empereur de couronnes de Laurier, & vétus à la mode de leur Païs. Ils suivoient Auguste, à cause qu'il eut toûjours beaucoup d'amour pour eux, & que leurs Ouvrages ont contribué à immortaliser son nom : & afin qu'on les reconnût, ils avoient une espece d'écharpe, sur laquelle leurs noms étoient écrits.

Trajan étoit dans le sixiéme Char, tiré par huit genisses richement ornées. Devant lui marchoient à cheval douze Docteurs ou Jurisconsultes vétus de longues robbes. Les Estafiers, qui tenoient chacun un flambeau d'une main, & des livres de l'autre, représentoient les Ecrivains & les Copistes.

Ensuite de ces six Chariots venoit le grand Char & le vrai triomphe du Siécle d'or disposé d'une maniére très-riche & très-ingénieuse. Il étoit peint par le Pontorme & orné de plusieurs figures de relief, de la main de Baccio Bandinelli fameux Sculpteur. Entre ces figures il y en avoit quatre représentant quatre Vertus, dont l'ouvrage fut fort admiré. Au milieu de ce Char paroissoit un Globe terrestre, sur lequel étoit la Figure d'un homme mort, couché de son long, & vétu d'armes toutes rouillées. Il avoit le côté ouvert, & de cette ouverture sortoit un jeune Enfant d'or tout nud, pour représenter la naissance ou resurrection de l'Age d'or, & la fin du Siécle de fer, dont il

sortoit

ſortoit, & venoit au monde par la nouvelle exaltation de Leon X. au Pontificat. Mais je vous dirai que dans cette Fête ils eurent un mauvais préſage de la durée de ce Siécle dor : car l'Enfant qui le repréſentoit, & que l'on avoit ſi bien doré, mourut incontinent après, de la peine qu'il avoit ſoufferte dans cette occaſion. La Chanſon que l'on chanta commençoit :

Colui che dâ le legi alla natura,
Et i varij ſtati, e ſecoli diſpone,
D'ogni bene è cagione:
Et il mal quanto permette al modo dura,
Onde queſta figura,
Contemplando ſi vede;
Come con certo piede
L'un ſecol dopo l'altro al mondo viene.
E muta il bene in male, & il male in bene.

Il me ſemble, continuai-je, en regardant Pymandre, que c'eſt aſſez parler de maſcarades ; mais comme les Ouvrages de Pontorme m'ont donné occaſion de vous remarquer celle-ci, j'ai penſé qu'elle pourroit ſervir à nous divertir, & vous faire connoître l'eſprit des Italiens, naturellement fécond dans ces ſortes de réjouïſſances, & à vous dire auſſi que le Pontorme s'étant dignement acquité de ce qui lui avoit été commis, il en acquit encore plus d'eſtime. Cependant je ne vous parlerai pas de ce qu'il fit enſuite. Je paſſerai à GIROLAMO GENGA, natif d'Urbin. Il étudia ſous Pietre Perugin, dans le même temps que Raphaël commençoit auſſi d'apprendre les principes de la Peinture. Il fut à Florence, où il demeura quelque temps. Enfin, après être retourné à Urbin, il alla à Rome, & y demeura juſques à la mort de Guidobaldo Duc d'Urbin : & Franceſco Maria lui ayant ſuccedé, le fit revenir en ſon Païs, où il l'occupa à des Arcs de Triomphe & à des décorations de Theatres, lors qu'il épouſa Leonor Gonzague, fille du Marquis de

Mantoüë, & encore à d'autres ouvrages, tant pour l'embelliſſement de ſon Palais de l'*Imperiale*, que de pluſieurs autres lieux, dont il s'aquitta très-dignement, étant auſſi intelligent dans l'Architecture que dans la Peinture. Il vécut 75. ans, & mourut l'an 1551. laiſſant un fils nommé BARTOLOMEÓ, & un gendre appellé GIOVANBATTISTA S. Marino, qui tous deux travaillérent auſſi de peinture.

Dans le même temps GIOVANANTONIO DA VERZELLI étoit au rang des Peintres médiocres; car encore qu'il fît des tableaux aſſez eſtimez, il étoit néanmoins ſi inégal dans ſes ouvrages, qu'il n'en a pas fait beaucoup, qu'on puiſſe mettre au rang des bonnes choſes. Il aimoit à repréſenter des actions laſcives; & en cela il ſuivoit ſon inclination ſi deshonête, qu'il fut ſurnommé le SODOMA, & qu'il n'eſt bien connû que ſous ce nom. Il peignit du temps du Pape Nicolas V. une chambre au Vatican, lors que Pietre Perugin y travailloit: mais quand Jule II. employa Raphaël, il ordonna qu'on jettât à bas tout ce qui étoit de la main de ces deux Peintres. Raphaël néanmoins eut tant de reſpect pour les ouvrages de ſon Maître, qu'il les conſerva, & même ne ſouffrit pas qu'on ruinât entiérement tout ce que le Sodoma avoit peint. Auguſtin Ghiſi le fit travailler auſſi dans ſa Vigne, où il repréſenta dans une des principales chambres Alexandre & Roxane; & ce fut par ſon moyen qu'il fut conu de Leon X. qui le fit Chevalier. Cependant ſon humeur bizarre, & ſa conduite deshonête ne lui acquirent ni eſtime, ni richeſſes: de ſorte qu'après avoir vécu 75. ans, il mourut (*a*) dans l'Hôpital de Sienne, auſſi pauvre de biens que de réputation.

Je ne m'arrêterai point à vous parler d'un Baſtiano, ſurnommé ARISTOTILE, qui mourut à Florence l'an 1551. D'un GAROFALO, d'un GIROLAMO da Carpi ſon diſciple, qui imita la maniére du Correge, ni d'autres Lombards, qui peignoient en ces temps-

(*a*) L'an 1554.

temps-là, & parmi lesquels il y avoit alors des femmes qui se sont signalées. Car Amilcar Angusciola Gentilhomme Crémonois eut quatre filles, qui toutes s'adonnoient à la Peinture. L'aînée qui s'appelloit SOPHONISBE, se rendit si excellente à bien faire des Portraits, que le Duc d'Alve l'ayant menée en Espagne pour demeurer auprès de la Reine, le Pape Pie IV. désirant d'avoir le Portrait de cette Princesse de la main de Sophonisbe, lui en fit parler par son Nonce. L'on voit dans Vasari la lettre qu'elle écrivit au Pape, en lui envoyant le Portrait de la Reine d'Espagne, & la réponse qu'il lui fit, où l'on peut remarquer l'estime qu'il faisoit du merite & de la vertu de cette fille, dont les trois autres sœurs ont aussi laissé des ouvrages assez considérables.

Domenique Ghirlandai, dont je vous ai autrefois parlé, & qui peignit au Vatican avec le Rosselli du temps du Pape Sixte IV. eut deux freres, DAVID & BENEDETTE. Ce dernier demeura quelque temps en France, d'où après s'être enrichi, il retourna à Florence, & y mourut âgé de 50. ans. Pour David il vécut 65. ans. Il eut soin d'élever RODOLPHE son neveu, fils de Domenique, qui étoit contemporain de ces autres Peintres dont je viens de vous parler : car il ne mourut qu'en 1560. âgé de 65. ans. Mais laissons là ceux que nous ne pourrions loüer que d'avoir été Peintres, & revenons à ces ouvriers illustres, qui ont contribué à la perfection des Arts.

Je suis bien de cet avis, dit Pymandre ; car il me semble que vous m'avez témoigné plusieurs fois que vous ne vouliez parler que des plus fameux, & non pas de tous ceux qui ont manié le pinceau.

Je sçai bien, lui repartis-je, que je fais mention de plusieurs qui ne meritent pas d'être mis au rang des plus excellens Peintres; mais aussi peut-être que j'en oublie quelques-uns qui meritoient bien qu'on les remarquât, & que j'en parlasse avec honneur. Que si en cela je ne leur rends pas justice, c'est innocem-

ment, & parce qu'ils me sont inconnus. Car pour ceux dont j'ai vû les ouvrages, je n'en oublierai pas un seul qui ait eu assez de merite pour être mis au rang des bons Peintres.

JEAN DA UDINE' est de ceux que l'on peut bien remarquer. Il nâquit l'an 1494. & apprit les commencemens de la Peinture sous le Giorgion. Ensuite il alla à Rome, où Baltassar Castillon, Secretaire du Duc de Mantoüe, le mit avec Raphaël. Ce fut sous un si grand Maître qu'il apprit les principes de son Art, prenant d'abord une excellente maniére : ce qui n'est pas peu important à ceux qui embrassent cette profession, parce que lors qu'une fois l'on s'en est fait une mauvaise il est difficile de la quitter. Il se rendit en peu de temps si habile, qu'il surpassa tous les autres Peintres, en ce qui est de bien représenter des animaux, des draperies, toutes sortes d'instrumens, des vases, des païsages, des bâtimens, des fleurs & des fruits; mais il fut particuliérement recommandable dans le travail des ornemens de stuc, dont le secret étoit encore inconnu, & qu'il trouva de la maniére que je vas vous dire. Pendant qu'il se perfectionnoit de jour en jour sous la conduite de Raphaël, on foüilloit dans les ruïnes du Palais de Tite, pour y trouver quelques Statuës & d'autres antiquitez; & en remuant la terre on découvrit certaines chambres peintes de Grotesques, c'est à dire, de petites figures, qui n'ont pas toûjours une entiére ressemblance aux hommes & aux animaux qu'on veut représenter; mais qui ont quelque chose de chimerique. On y trouva aussi de petits Tableaux d'histoires, accompagnez d'ornemens en basse taille, faits de stuc. Jean da Udiné étant allé les voir avec Raphaël, ils furent surpris de la beauté de ce travail, que le temps n'avoit pû gâter, parce que l'air n'y étant point entré, toutes les couleurs s'étoient conservées. Aussi-tôt Jean commença de copier ces sortes de Peintures, qui pour avoir été trouvées sous ter-

re

re dans des grottes, ont depuis ce temps-là été appellées Grotesques, & à l'imitation de celles-là en fit plusieurs autres. Mais il lui manquoit le secret de faire le stuc tel qu'il le voyoit dans ces restes de l'antiquité. Il experimenta tant de sortes de compositions pour le découvrir, qu'enfin il trouva que la chaux faite de travertin très-blanc, qui est une pierre dure, mêlée avec de la poudre de marbre bien broyée, faisoit le même stuc qu'il voyoit dans ces Ouvrages antiques. Ainsi il commença de cette matiere à faire des ornemens Grotesques; & embellissant son travail de nouvelles inventions, il en orna par l'ordre du Pape Leon X. les Loges du Vatican, où l'on peut dire que non seulement ce qu'il a fait égale en beauté & en excellence les Ouvrages des Anciens, mais les surpasse de beaucoup.

Y a-t-il rien de plus agréable à voir que tous les différens oiseaux qu'il a représentez contre les Pilastres & dans les frises de ces Loges? La nature n'a point produit de poissons, de monstres marins, de fleurs, de fruits, & mille autres sortes de choses, que l'on ne les y voye si parfaitement peintes, qu'elles semblent vrayes. Je ne sçai s'il vous souvient encore de ces Balustres, sur lesquels il y a des tapis si bien contrefaits, qu'on dit qu'un jour comme il se hâtoit d'en achever un, à cause que le Pape alloit voir son travail, il y eut un des Palfreniers qui accourut pour le lever, pensant que c'étoit un veritable tapis qui cachoit quelque Tableau.

Jean s'étant rendu le premier homme du monde dans cette maniére de peindre des Grotesques, & de faire le Stuc, travailla à Florence dans le Palais du grand Duc, & dans la Sacristie de S. Laurent; à Rome dans le Palais du Pape, dans la Vigne du Cardinal Jule de Médicis, dans celle d'Augustin Ghisi, & en plusieurs autres lieux, qu'il seroit trop long de spécifier. Il suffit de dire que ce qu'il a fait est d'une beauté excellente, & qu'on lui est obligé du

Stuc & des Grotesques, dont l'usage & l'invention étoient perduës.

Enfin ayant vécu jusques à l'âge de 70. ans avec beaucoup d'honneur, & dans l'estime d'un homme de bien, il mourut à Rome l'an 1564. & fut enterré dans l'Eglise de la Rotonde, auprès de Raphaël son Maître. Son plus grand divertissement pendant sa vie étoit la chasse. L'on dit que ce fut lui qui s'avisa le premier de faire un bœuf de toile peinte, pour se mettre à couvert, & pour approcher plus facilement du gibier.

Après m'être un peu arrêté pour reprendre haleine, je dis à Pymandre : Je ne puis pas vous parler aussi avantageusement d'un des disciples de Michel-Ange, qui travailloit en même temps que Jean da Udiné, & qui tâchoit d'imiter la maniére de son Maître. C'est de BATTISTA FRANCO, natif de Venise : car quoi qu'il ait fait une infinité d'Ouvrages en plusieurs endroits d'Italie, néanmoins comme sa maniére étoit seche, elle n'a pas été estimée.

Pendant que le Genga travailloit pour le Duc d'Urbin, ce Baptiste fut choisi pour faire la voute d'une Chapelle qui joint le Palais du Duc. Mais lors qu'il l'eut finie, on remarqua qu'il n'avoit presque fait que les mêmes figures, que l'on avoit déja vûës dans ses autres Ouvrages : ce qui surprit beaucoup le Duc & tous les Peintres, qui s'attendoient de voir quelque chose qui répondît au dessein qu'il en avoit montré avant que de travailler. Car il est vrai, que pour bien desseigner, Baptiste surpassoit plusieurs Peintres de ce temps-là. C'est pourquoi le Duc ne trouva pas à propos de le faire peindre davantage : mais parce qu'il avoit alors à *Castel Durante* des ouvriers qui faisoient des vases de terre, & qui pour cela se servoient des Estampes de Raphaël & des plus excellens Maîtres, il crut que les desseins de Baptiste pourroient réüssir dans ces sortes d'Ouvrages. En effet, il fit faire plusieurs Vases, qui parurent si beaux quand on les vit exécu-

cutez sur les desseins de Baptiste, que le Duc d'Urbin en envoya à l'Empereur Charles-Quint de quoi garnir deux grands Buffets, & au Cardinal Farnese, frere de la Duchesse sa femme, aussi de quoi parer un Buffet. Ces vases, quant à la qualité de la terre, ressembloient beaucoup à ceux que l'on faisoit anciennement à Arezzo; & même l'on peut dire que pour ce qui regarde les ouvrages de peinture, dont ces derniers étoient ornez, les anciens n'avoient rien qui en approchât, selon qu'on en peut juger par ceux qui sont demeurez, dont les figures ne sont que comme égratignées, & remplies d'une seule couleur en quelques endroits; mais ils n'ont point ce beau lustre d'émail, ni cette agréable diversité de couleurs que l'on voit dans les autres.

Quoi que l'on ait fait plusieurs de ces sortes d'ouvrages en divers lieux d'Italie, c'est néanmoins à *Durante*, qui dépend du Duché d'Urbin, & à Fayence, que les plus beaux se travailloient alors, la terre s'y étant trouvée plus propre par sa blancheur & sa propre nature qu'en aucun autre endroit. Enfin Baptiste étant retourné à Venise, il y mourut l'an 1561. Ce qui lui a donné davantage de réputation, ont été plusieurs de ses desseins dont l'on voit les Estampes.

Mais parlons d'un Peintre qui vint en France du temps du Roi François I. C'est FRANCOIS SALVIATI né à Florence l'an 1510. Son pere le voyant dès ses plus jeunes années porté à desseigner, le mit en apprentissage chez un Orfévre; en suite il apprit à peindre sous diférens Maîtres, & enfin sous André del Sarte. Un des premiers tableaux qu'il fit, & qui lui aquit de la réputation, fut celui où il représenta Dalila qui coupe les cheveux à Samson, & que dès lors on envoya en France. Quelque temps aprés il alla à Rome, où le vieux Cardinal Salviati le fit travailler, & le logea dans son Palais; ce qui fut cause qu'on lui donna le nom de Salviati, qui lui est demeuré depuis.

Ayant fini ce qu'il avoit commencé pour ce Cardinal, il fit plusieurs ouvrages à fraisque & à huile. Il peignit dans l'Eglise de la Paix, & dans celle de la Misericorde proche le Campidoglio, où il représenta comme la Vierge va visiter sainte Elisabeth. Ce tableau est un des plus beaux qu'il ait faits. Il fit aussi pour le Seigneur Louïs Farnese, sur de grandes toiles à détrempe, l'histoire d'Alexandre le Grand, qu'on envoya en Flandre pour faire des Tapisseries. Il alla ensuite à Venise, où il fit le Portrait de l'Aretin, que cet excellent Poëte envoya au Roi François I. comme un ouvrage rare, avec des vers de sa façon. Etant retourné à Rome en 1541. il travailla aussi à celui d'Annibal Caro, & d'un Gaddi, ses intimes amis.

Après avoir fait plusieurs autres ouvrages, il fut appellé à Florence par le Duc Cosme de Médicis. Ce fut là qu'il fit une infinité de tableaux, & qu'il peignit celui qui est à Lion dans la Chapelle des Florentins, où Jesus-Christ montre ses playes à saint Thomas, pour convaincre son incrédulité. Etant encore retourné à Rome, entre les ouvrages qu'il y fit, il peignit pour le Seigneur Almano Salviati, frere du Cardinal, Adam & Eve dans le Paradis Terrestre, qui est un des plus beaux tableaux que l'on voit de lui, & qui est présentement dans le Cabinet du Roi. En 1554. il vint en France, pour travailler à Fontainebleau; mais il n'y demeura pas long-temps, parce qu'étant d'une humeur mélancolique, & assez bizarre, il ne s'accordoit pas avec le Primatice, & les autres Peintres. Pendant son séjour il peignit seulement à Dampierre pour le Cardinal de Lorraine un Cabinet, & quelques autres tableaux sur des cheminées, dont l'on ne fit pas alors d'estime. Etant retourné en Italie, aussi mal satisfait des Peintres qui étoient en France, qu'ils l'étoient de lui, il fut employé en diverses occasions jusques en l'an 1563. qu'il mourut âgé de cinquante-quatre ans.

Il étoit naturellement amoureux de lui-même, facile

facile à croire tout ce qu'on lui disoit, jaloux de la réputation des autres Peintres, blâmant toûjours leurs ouvrages, & même traitant trop aigrement ses propres amis. Cependant il avoit l'esprit vif & subtil, comprenant aisément tout ce qu'il voyoit, laborieux, & sans cesse attaché à l'étude de son Art. Il étoit abondant en pensées, fertile en belles inventions. Il travailloit également bien à fraisque, à huile, & à détrempe; enfin l'on peut dire qu'il étoit un de ceux qui pratiquoient plus facilement la peinture.

DANIEL DE VOLTERRE, qui vivoit dans le même temps, étoit aussi d'une humeur mélancolique, & fort retirée; mais sa conversation étoit plus honête & plus traitable. Le nom de sa famille étoit RICCIARELLI. Il aprit d'abord à desseigner sous le Sodoma; mais il s'avança beaucoup davantage sous Baltazar de Sienne. Ce n'est pas que dans tous les ouvrages qu'il fit dans les commencemens, on ne voye bien qu'il travailloit avec peine, parce qu'il n'y a ni bonne maniére, ni grace, ni invention, quoi que d'ordinaire il paroisse toûjours quelqu'une de ces parties dans les premiers essais de ceux qui sont naturellement Peintres. Cependant il aquit par son application continuelle, & son grand travail, ce que la nature ne lui avoit pas donné, & se rendit si excellent desseignateur, qu'il y a des ouvrages de lui dans Rome, qui sont des plus considérables. Vous vous souvenez assez des tableaux qu'il a faits dans une Chapelle de la Trinité du Mont, puisque celui de l'Autel vous agréa si fort, que vous en fites faire une copie pour apporter en France.

Il est vrai, dit Pymandre, que j'y trouve des expressions admirables: car croyez-vous qu'on puisse mieux représenter un semblable sujet? Peut-on rien faire de plus beau & de mieux disposé, que le Corps de Jesus-Christ que l'on détache de la Croix, & que ceux qui sont occupez à cet office? La douleur dont

la Vierge eſt ſaiſie & qui la fait paroître dans un évanouïſſement ; l'affliction des Maries, qui ſoûtiennent la Mere du Fils de Dieu, & tant d'autres expreſſions me ſemblent ſi belles & ſi naturelles, que j'avouë n'avoir rien trouvé qui m'ait touché davantage. Il me ſemble auſſi que quand on parloit des plus beaux tableaux qui ſont dans les Egliſes de Rome ; l'on contoit entre les premiers celui de Raphaël, qui eſt à S. Pierre *in Montorio* ; un S. Jerôme que le Domeniquin à fait proche Farnéſe, & cette décente de Croix qui eſt à la Trinité du Mont. Mais il ne me ſouvient point ſi dans la même Chapelle où je l'ai vûë il y en a d'autres de la main de ce Peintre.

Il fit cette Chapelle, lui répartis-je, pour une Dame de la famille des Urſins ; & parce qu'elle ſe nommoit Helene, en donnant à cette Chapelle le nom de la Croix de Nôtre Sauveur, elle voulut qu'on y repréſentât l'invention de ce ſacré Bois, & l'hiſtoire de Sainte Helene Mere de Conſtantin. C'eſt pourquoi Daniel ayant repréſenté dans le tableau de l'Autel le ſujet dont nous venons de parler, il peignit à fraiſque deux Sibylles, qui ſont au côté de la fenêtre qui donne la lumiere à la Chapelle. Le haut de la voute eſt diviſé en quatre parties, par un agréable compartiment de ſtuc, orné de figures groteſques, & de feſtons d'une maniére nouvelle. Dans l'une de ces quatre parties de la voute l'on voit les Juifs qui travaillent à faire la Croix, où ils devoient attacher Jeſus-Chriſt ; dans la deuxiéme, comme ſainte Helene fit venir des Juifs, & leur commanda de lui montrer l'endroit où la Croix étoit cachée ; dans la troiſiéme, comme ne voulant pas lui obéir en découvrant ce ſacré Tréſor, elle fait décendre dans un puits celui qu'elle ſçavoit bien en avoir connoiſſance ; & dans la quatriéme, l'on voit enfin ce miſerable, qui, pour ſauver ſa vie, montre le lieu où étoient enterrées les trois Croix qui furent faites au temps de la Paſſion de Jeſus-Chriſt. Ces quatre tableaux ſont peints avec beaucoup d'art.

Au-

Au-dessous du cintre de la voute, & des deux côtez de la Chapelle, il y a quatre autres tableaux, sçavoir deux de châque côté. L'un représente comment sainte Helene fait tirer de terre la sainte Croix avec les deux autres; & l'autre, le miracle qui arriva au même temps, d'un malade qui fut guéri par l'attouchement de la vraye Croix. De l'autre côté on voit comment la Croix où nôtre Sauveur fut crucifié, fut reconnuë par la résurrection d'un corps mort que l'on mit dessus.

Vous sçavez que sainte Helene ayant été visiter les lieux saints de la Palestine, où elle bâtit plusieurs Eglises, fut inspirée de rechercher la sainte Croix; & qu'étant arrivée en Golgotha, (*a*) elle y fit fouiller, & trouva les trois Croix par le moyen d'un Jüif, qui découvrit le lieu où elles étoient cachées: car sçachant que leur coûtume étoit d'enterrer avec les criminels, ou proche d'eux, les instrumens de leur supplice, l'on chercha ce Bois sacré aux environs du sepulchre de Nôtre Seig. S. Ambroise dit (*b*) que la veritable Croix fut reconnuë par le titre que Pilate y avoit fait attacher; mais tous les Auteurs anciens ne sont pas de son avis, entr'autres Saint Paulin (*c*) Evêque de Nole, & Severe (*d*) qui vivoit au même siécle, lesquels témoignent que ce fut par la résurrection d'un mort qu'on coucha nud dessus, qui étoit demeuré immobile à l'attouchement de celles où les deux larrons avoient été attachez. D'autres Auteurs disent que ce fut par la guérison d'une femme qui étoit à l'agonie. Mais Nicephore rapporte que tous ces deux miracles arrivérent; & c'est apparemment sur ce témoignage que Daniel de Volterre les a représentez tous deux de la sorte que je vous ai dit.

Pour le quatriéme Tableau, on y voit comment l'Empereur Heraclius porte sur ses épaules la vraie

(*a*). L'an 326 selon le témoignage de S. Cyrille Evêque de Jerusalem. (*b*) Orat. in fun. Theodos.
(*a*). Ep. 11. ad Sever. (*b*) Sev Hist. a. 2.

Croix dans la Ville de Jerusalem, & non pas à Rome, comme Vasari l'a écrit, qui se méprend souvent en beaucoup de choses.

Lors que la Croix de Nôtre Seigneur eut été recouvrée, il en demeura une partie à Jerusalem, & l'autre partie fut envoyée à Constantin, qui, selon le témoignage de Socrate, la fit enfermer dans sa propre Statuë, qui étoit élevée sur une haute Colonne dans la Place de Constantinople, se promettant qu'une si sainte Relique seroit la sauvegarde de la Ville. Et comme l'on n'en mit qu'une portion dans cette Statuë, le reste fut porté à Rome dans l'Eglise que Constantin fit bâtir sur les ruïnes du Temple de Venus, que l'on appelle aujourd'hui Sainte Croix en Jerusalem. Mais la Ville de Jerusalem ayant été prise, & pillée en 614. par Cosrhoès Roi des Perses, il enleva tous ses trésors, & particuliérement le Bois de la vraie Croix, que l'on y conservoit précieusement. Cependant quelque impie que fût ce Prince, il eut un tel respect pour ce sacré Bois, qu'il n'osa pas seulement découvrir la Châsse dans laquelle il étoit enfermé. Il la fit porter en Perse, où elle fut gardée avec autant de soin que dans l'Eglise de Jerusalem, jusques à ce qu'enfin l'Empereur Heraclius la rapporta l'an 628. Car ayant plusieurs fois défait l'armée des Perses, ausquels le Bois de la Croix n'étoit pas moins fatal, que l'Arche le fut autrefois aux Philistins, il obligea Cosrhoès de s'enfuïr à Seleucie, où étant tombé entre les mains de Syroès son fils aîné, il fut conduit prisonnier dans la maison qu'il avoit fait bâtir pour enfermer ses trésors. Il y souffrit toutes sortes d'affronts, & enfin une mort cruelle, par un juste châtiment de Dieu, contre lequel il avoit commis mille impiétez. Syroès ayant pris possession du Royaume, fit la paix avec Heraclius, lui rendit tous les captifs que son pere avoit faits, entre lesquels étoit Zacharie Evêque de Jerusalem, & le Bois de la vraie Croix, qui fut d'abord porté à Constantinople, & l'année

d'a-

d'après à Jerusalem. Mais cette translation se rendit mémorable par un signalé miracle: car Heraclius s'étant revétu pompeusement de ses habits Royaux, & ayant chargé sur ses épaules la Sainte Croix pour la porter au même lieu d'où les Perses l'avoient enlevée, il fut contraint de s'arrêter tout court à la porte de la Ville, n'étant pas en sa puissance d'avancer un pas, & demeura ainsi sans passer outre, jusques à ce que le Patriarche Zacharie lui donnant avis de quitter les habits superbes, dont il étoit revétu, il se couvrit d'un simple vétement, & déchaussa ses souliers, pour mieux imiter l'humilité de Nôtre Seigneur, après quoi il ne trouva aucune difficulté à marcher, & acheva aisément le reste du chemin qu'il avoit à faire. C'est dans cet état que Daniel a représenté cet Empereur, que l'on voit suivi d'un grand cortége, & environné d'une infinité de personnes de tout sexe & de toutes conditions, qui adorent la Croix.

Dans la même Eglise de la Trinité du Mont, il y a encore une Chapelle vis-à-vis celle dont je viens de parler, du dessein & de l'ordonnance de Daniel; mais n'ayant été peinte que de la main de ses disciples, elle n'approche pas de la beauté de la premiére. Il travailla encore au Vatican à la Salle des Rois. Il fit cette grotte qu'on voit à Belvedere. Il peignit même quelque chose au Jugement de Michel-Ange, que Paul III. eut plusieurs fois dessein de faire abbatre, parce qu'il n'étoit pas bien aise de voir tant de figures nuës dans un lieu si Saint. Mais comme un si excellent ouvrage avoit pour protecteurs plusieurs Cardinaux, & tous les amateurs de la peinture, qui lui firent connoître que ce seroit une perte trop considérable, il se contenta que Daniel en couvrît quelques parties; ce qu'il fit avec des Draperies fort déliées. Et sous le Pontificat de Pie IV. il retoucha la figure de Sainte Catherine, & celle de Saint Blaise, qui ne paroissoient pas assez modestement disposées. Ce fut aussi lui, qui quelque temps après fit le Cheval de Bronze que

vous

vous voyez ici dans la Place Royale. Car la Reine Catherine de Médicis, après la mort funeste de Henri II. ayant envoyé le sieur Strozzi en Italie, elle lui donna charge de conférer avec Michel-Ange, pour dresser quelque monument à la mémoire du feu Roi son mari. Et comme Michel-Ange n'étoit plus en état d'entreprendre de grands travaux, ils traitérent avec Daniel de Volterre, pour faire une statuë équestre du feu Roi. Cependant il ne fit pas l'ouvrage entier, car incontinent après avoir achevé la figure du Cheval, il mourut, l'an 1566. âgé de cinquante-sept ans. Mr. de Bretonvilliers Président des Comptes, a un petit tableau de lui, où est représenté un Christ mort. Il l'avoit fait pour Messer Giovan della Casa, avec un autre dont le Vasari fait mention dans la Vie de ce Peintre.

TADDE'E ZUCCHERO mourut dans la même année. Il étoit originaire d'un lieu que l'on nomme Saint Ange *in Vado*, dans le Duché d'Urbin. Son pere, qui s'appelloit Octavien, étoit aussi Peintre. Il l'éleva jusques à l'âge de quatorze ans, qu'il l'envoia à Rome, où il souffrit beaucoup d'incommoditez, avant que d'être en état de pouvoir gagner de quoi vivre: car n'ayant pas même le moyen de se loger, il étoit quelquefois obligé de coucher dans la Vigne d'Augustin Ghisi, où il étoit le plus souvent à étudier après les Tableaux de Raphaël. Cependant s'étant rendu fort capable, il trouva de l'emploi; & les premiers ouvrages qui lui aquirent de la réputation, furent deux histoires qu'il peignit de clair-obscur, au devant de la maison d'un Gentilhomme Romain, nommé Jacopo Mattei, & qu'il acheva en 1548. n'ayant pour lors que dix-huit ans. Il fit ensuite plusieurs autres travaux dans Rome, que je ne puis vous dire à présent. Il avoit un frere nommé Frederic, plus jeune que lui, auquel ayant donné les premiéres instructions de la peinture, il lui fit part de tous les ouvrages qu'il entreprenoit, & même c'est Frederic qui a

ache-

achevé ce que Taddée avoit commencé de plus considérable. Car Taddée étant mort fort jeune, & à l'âge de trente-sept ans, il laissa imparfait ce qu'il avoit entrepris à la Trinité, & à Caprarole, où l'on voit tout ce que ces deux freres ont fait de plus excellent. Cette Maison est située à une journée de Rome, & fut bâtie par Jacopo Barozzi, que l'on connoît mieux sous le nom de VIGNOLE.

N'est-ce pas lui, interrompit Pymandre, qui a aussi bâti le Château de Chambor?

Plusieurs l'ont crû ainsi, repartis-je, cependant cela n'est pas vraisemblable, car le Château de Chambor fut commencé long-tems avant que Vignole vint en France. Il étoit orignaire de Bologne, & étant allé fort jeune à Rome, il s'adonna à la peinture; mais ayant beaucoup plus d'inclination pour l'Architecture, il desseignoit souvent plusieurs morceaux d'édifices pour Jacopo Melighni, qui étoit alors Architecte de Paul III. Et même comme il y avoit dans Rome une Académie de personnes de qualité, qui s'appliquoient à la lecture des Livres de Vitruve, entre lesquels étoit Mattei, M. Marcello Cervini, qui fut depuis Pape, & plusieurs autres, le Vignole s'attacha à leur service. Il mesuroit les bâtimens antiques, & desseignoit pour eux toutes les choses qu'ils souhaitoient d'avoir: ce qui lui fut fort avantageux, tant pour son étude particuliére, que parce qu'il trouvoit par là un honête moyen de subsister. Cela fut cause de ce que le Primatice étant allé à Rome, se servit de lui pour mouler une grande partie des statuës antiques qu'il apporta en France pour jetter en Bronze; & même de ce qu'il l'amena pour lui aider dans cette grande entreprise, & pour travailler dans les choses d'Architecture, dont il s'aquita avec beaucoup de soin & de jugement.

Après avoir demeuré deux ans en France, il retourna à Bologne, où il bâtit une Eglise; & lors que Jule III. fut créé Pape, il le fit venir à Rome,

&

& lui donna des emplois, mais veritablement peu avantageux à sa fortune. Enfin le Cardinal Farnese, qui connoissoit son esprit & sa capacité, ayant resolu de faire bâtir son Palais de Caprarole, le rendit Maître absolu de cette entreprise, & voulut que tout ce qu'on feroit fût de son invention, & sous sa conduite. Ceux qui ont vû cette Maison avoüent qu'il ne pouvoit mieux choisir, & qu'elle a beaucoup de grandeur & de noblesse. Elle est de figure Pentagone, & divisée en quatre appartemens, sans comprendre le côté de devant, où est la principale entrée. C'est dans ces diverses Chambres que Taddée & Frederic Zucchero ont fait une infinité de peintures conformes aux lieux qu'ils ont voulu embellir.

Dans une des Salles est représenté en plusieurs tableaux tout ce qui regarde l'histoire de la maison Farnese; les hommes illustres, & les alliances de cette famille avec les plus grands Princes de l'Europe. L'on voit d'un côté comme le Duc Octave Farnese épouse Madame Marguerite d'Autriche. D'un autre côté le Duc Horace, qui prend pour femme la fille du Roi Henri II. avec cette inscription au bas du Tableau : *Henricus II. Valesius, Galliæ Rex, Horatio Farnesio Castri Duci, Dianam filiam in matrimonium collocat anno salutis* 1552.

Dans ce Tableau sont représentez au naturel cette Princesse, ornée d'un Manteau Royal, le Duc son époux, la Reine Catherine de Médicis, M. Marguerite sœur du Roi, le Roi de Navarre, le Connêtable, le Duc de Guise, le Duc de Nemours, l'Amiral, le Prince de Condé, le Cardinal de Lorraine encore jeune, le Cardinal de Guise, mais qui n'étoit pas encore Cardinal, le Seigneur Pierre Strozzi, Madame de Montpensier, & Mademoiselle de Rohan. D'un autre côté le Portrait du Roi Henri II. paroît avec cette inscription ; *Henrico Francorum Regi Max. Familiæ Farnesiæ Conservatori.*

Dans un autre tableau est représenté le Pape Paul

III.

III. qui revêt d'un habit Sacerdotal le Duc Horace à genoux devant lui, & le fait Préfet de Rome. Le Duc Pierre-Louïs Farnese est à côté, avec plusieurs autres Seigneurs. Cette inscription est au-dessous du tableau : *Paulus III. P. M. Horatium Farnesium nepotem, summæ spei adolescentem, Præfectum Urbis creat anno* 1549.

Il y a encore dans la même Salle d'autres Portraits & d'autres tableaux d'histoires qui regardent la maison Farnese. On y voit comme le Pape Jule III. confirme le Duc Octavien & le Prince son fils dans le Duché de Parme & de Plaisance ; & comme le Cardinal Farnese fut envoyé Legat vers l'Empereur Charles-Quint.

Dans le Salon qui suit est peint comme Paul III. après avoir été élû Pape, fut couronné le mois de Novembre 1534. Comme ensuite il benit les Galeres à Civita-Vecchia pour aller à Tunis, en 1535. Comme il excommunie le Roi d'Angleterre, en 1537. Comme l'on équipe une flotte aux frais de l'Empereur & des Venitiens, qui devoit aller contre le Turc, sous l'autorité du Pape, en 1538. Comme ceux de Perouse implorent le pardon de Sa Sainteté, en 1540. après s'être révoltez contre le Saint Siége.

L'on voit encore dans le même lieu, & dans des tableaux plus grands que ceux dont je viens de parler, l'Empereur Charles-Quint qui à son retour de Tunis baise les pieds du Pape Paul III. l'an 1535. La Paix faite par l'entremise de Sa Sainteté entre l'Empereur & le Roi François I. Comme le Pape envoye le Cardinal *de Monte* Legat au Concile de Trente ; & enfin comme le même Pape est au milieu des Cardinaux, & dispose les choses néceessaires pour la convocation du Concile.

Ensuite de ce Salon est une chambre de parade, embellie de peintures, & d'ouvrages qui seroient trop longs à spécifier. De cette chambre l'on passe dans une autre à coucher ; & comme c'est un lieu con-

consacré au sommeil, c'est là que Taddée entreprit de représenter ces belles inventions qu'Annibal Caro lui fournit par l'ordre du Cardinal Farnese. Je ne vous en parlerai pas ; vous pouvez voir dans les Lettres de Caro ce qu'il en écrivit alors; & l'excellent discours qu'il en a fait ne vous sera pas moins agréable que les peintures. Vous y trouverez même quelque chose de plus que dans les tableaux : car Taddée & Frederic ne pûrent pas représenter mille choses ingénieuses & agréables qui sont dans ces lettres, parce que le lieu n'étoit pas capable de contenir une si grande abondance de sujets.

A côté de cette chambre il y en a une autre consacrée à la Solitude. Jesus-Christ paroît dans le desert, enseignant ses Apôtres ; & à côté on voit S. Jean Baptiste, le modelle des solitaires. Vis-à-vis de cette peinture il y en a une autre, où sont représentées plusieurs personnes, qui se retirent dans les forêts pour fuir la compagnie des hommes ; & pendant que d'autres tâchent de les en empêcher, & les poursuivent à coups de pierre, il y en a qui se crevent les yeux, pour ne plus rien voir. A côté de ce tableau est le Portrait de Charles-Quint avec cette inscription au bas : *Post innumeros labores otiosam quietamque vitam traduxit.*

A l'opposite de ce Portrait est celui de Soliman Empereur des Turcs qui vivoit alors, & aimoit beaucoup la retraite. Ces mots sont au-dessous : *Animum à negotio ad otium revocavit.* Tout proche est représenté Aristote, & au-dessous est écrit : *Anima fit, sedendo & quiescendo, prudentior.* Sous une autre figure de la main de Taddée est écrit : *Quemadmodum negotii, sic & otii ratio habenda.*

Sous une autre sont ces mots : *Otium cum dignitate, negotium sine periculo.*

D'un autre côté est encore écrit au bas d'une figure : *Virtutis & liberæ vitæ magistra optima solitudo.*

Sous une autre : *Plus agunt qui nihil agere videntur.*

tur. Enfin pour comble de loüanges à l'honneur de la solitude & du repos, on voit sous la derniére figure ces paroles : *Qui agit plurima, plurimum peccat.*

Tous ces divers lieux sont enrichis d'ornemens de stuc, de peintures, & d'or, d'un ouvrage très-exquis.

Outre les Tableaux, ausquels Frederic travailla du vivant de son frere, & sous sa conduite, & ceux qu'il acheva après sa mort, il en a fait une infinité en son particulier, tant à Rome, à Venise, à Florence, qu'en plusieurs endroits d'Italie. Il vint en France, où il peignit pour le Cardinal de Lorraine. Ensuite il alla en Flandres, où il fit quelques desseins pour des Tapisseries. De là il passa en Angleterre, où il fit le Portrait de la Reine Elizabeth. Il alla en Espagne, où il travailla à l'Escurial pour Philippe II. Enfin étant de retour en Italie, il fit encore plusieurs ouvrages à Florence pour le Grand Duc, à Rome pour le Pape Gregoire XIII. en Savoye, à Urbin, & en d'autres lieux. Ce fut lui qui fonda l'Académie des Peintres dans Rome ; mais parce que je tâche de garder l'ordre des temps que j'ai observé jusques ici, je ne vous en dirai rien que je n'aye parlé des autres Peintres qui sont morts avant cet établissement, & qui étoient contemporains de Taddée ; car MICHEL-ANGE vivoit encore alors. Il est vrai que sa mort préceda celle de Taddée d'environ deux ans ; & quoi que son grand âge ne lui permît plus de travailler comme il avoit fait, son sçavoir néanmoins le rendoit toûjours considérable, & l'on suivoit ses avis dans toutes les entreprises les plus importantes.

Je vous ai parlé de beaucoup de Peintres ; mais de tous ceux que je vous ai nommez, il n'y en a point eu dont la réputation ait été aussi grande, & le merite aussi connu que le sien. Comme il nâquit dès l'an 1474. & qu'il vécut près de 90 ans, il fut connu de plusieurs Papes, & de quantité de Souverains, qui tous eurent de l'estime pour sa vertu, & lui donnérent occasion de faire paroître ce qu'il sçavoit dans

la

la peinture, dans la ſculpture, & dans l'architecture, où l'on peut dire qu'il a excellé. Car encore que dans ce qui regarde la peinture nous ayions fait voir la diférence qui étoit entre lui & Raphaël, dont quelques diſciples mêmes avoient des qualitez que Michel-Ange ne poſſedoit pas, il eſt pourtant vrai qu'il eſt le premier des modernes qui a fait paroître ce qu'il y a de plus grand dans cet Art, & qui a peut-être donné la hardieſſe à ceux qui l'ont ſurpaſſé de pouſſer plus avant qu'ils n'auroient fait, s'il ne leur en avoit pas montré le chemin. Jamais perſonne n'a plus travaillé que lui pour aquerir la parfaite connoiſſance de tout ce qui compoſe le corps de l'homme. Auſſi a-t-il deſſeigné le plus ſçavamment, & mieux ſçû les attachemens des os & des muſcles, qu'aucun Peintre dont nous ayions les ouvrages. Je ne ſçai pas s'il eût pû ſe rendre auſſi parfait dans toutes les autres parties de la peinture, en s'y appliquant; mais peut être qu'il a préferé de tenir le premier rang dans le deſſein, en quoi il eſt certain qu'il a heureuſement réüſſi, puis qu'en cela il a ſurpaſſé tous les Peintres modernes.

Quoi qu'il ne fût pas d'une famille fort accommodée des biens de la fortune, il étoit néanmoins noble. Son pere ſe nommoit Louis Buonarruoti Simoni, de l'ancienne maiſon des Comtes de Canoſſe. Il nâquit dans un Château appellé Chiuſi, dans le Païs d'Arezzo, où ſon pere & ſa mere demeuroient alors; & quelque temps après étant retournez à Florence, ils le mirent en nourrice à trois milles de là, dans un Village nommé *Settignano*, dont les Habitans pour la plûpart étoient Sculpteurs & Tailleurs de Pierre. C'eſt pourquoi il diſoit quelquefois qu'il avoit ſucé l'Art de la ſculpture avec le lait de ſa nourrice, qui étoit femme d'un ſculpteur.

Auſſi-tôt qu'il fut capable d'apprendre, on l'envoya aux Ecoles: mais il avoit une ſi forte inclination au deſſein, qu'il déroboit le temps de ſes études pour s'y appliquer; ce qui le faiſoit ſouvent châtier de

de ſes Maîtres, & de ſon pere, qui n'ayant peut-être pas aſſez de connoiſſance de la grandeur de l'Art, dont ſon fils tâchoit d'apprendre les principes, le conſidéroit comme une choſe indigne de la Nobleſſe de ſa maiſon. Cependant Michel-Ange ayant fait connoiſſance avec Franceſque Granacci, qui travailloit ſous Domenique Ghirlandaio, tiroit par ſon moyen pluſieurs deſſeins, qu'il copioit inceſſamment; de ſorte que ſon pere ne pouvant l'en détourner, fut conſeillé de le mettre en apprentiſſage avec le Ghirlandaio, qui étoit en grande eſtime, non ſeulement à Florence, mais par toute l'Italie, Michel-Ange avoit pour lors quatorze ans; & ſe voyant en liberté de travailler, il s'y appliqua de telle ſorte, que ſon Maître étoit étonné de voir combien il s'avançoit dans ſa profeſſion. A l'âge de ſeize ans il ſe mit à tailler des figures de marbre, qui ſurprirent tous ceux qui les virent, & furent cauſe que Laurent de Médicis, qui en ce temps-là étoit le Protecteur des gens vertueux, le prit chez lui, où il travailla juſques à la mort de ce digne Amateur des beaux Arts, après quoi il quitta Florence, pour faire quelques voyages à Veniſe & à Bologne. Comme ſa réputation ſe répandoit par tout, il alla à Rome, où il demeura environ un an avec le Cardinal de S. George, & où il ſe perfectionna de telle ſorte, que tout le monde admiroit la facilité avec laquelle il exécutoit ſes hautes penſées. Il fit en ce temps là pour le Cardinal de Roüanois une Nôtre-Dame de Pitié de marbre, qui eſt dans l'Egliſe de Saint Pierre.

Il eſt vrai que l'on ne peut rien voir de mieux que le Corps du Chriſt, dont la beauté & le ſoin qu'il a pris à en rechercher & bien exprimer toutes les parties, m'arrêteroient trop long-temps, ſi je voulois vous en faire une exacte deſcription. Il fit enſuite pluſieurs autres ouvrages; & comme il fut invité par quelques-uns de ſes amis de retourner à Florence, il y alla; & y fit pluſieurs ſtatuës, & des deſſeins de tableaux qu'il devoit peindre en concurrence de Leonard de Vinci.

Mais

Mais le Saint Siége étant venu à vaquer par la mort d'Alexandre VI. Jule II. qui lui ſucceda le fit venir à Rome pour travailler à ſon Tombeau. Michel-Ange n'avoit alors que vingt-neuf ans ; & cette entrepriſe étoit une des plus grandes que l'on eût jamais vûë. Car ce Tombeau devoit être de forme quarrée, iſolé de toutes parts, afin que l'on vît les quatre côtez, qui devoient être ornez de quarante figures de marbre, de pluſieurs enfans, de feſtons, & d'une infinité d'autres ornemens. Il ſe paſſa pluſieurs mois avant que le Pape eût encore rien arrêté. Enfin il réſolut de faire commencer cette Sepulture. Mais comme il arrive ſouvent que les grands deſſeins ne s'accompliſſent pas, & qu'ils ſont d'ordinaire interrompus, ou par la mort de ceux qui les entreprennent, ou par des changemens inopinez, cet ouvrage n'a point été achevé. Michel-Ange finit ſeulement quelques figures, entr'autres une Victoire, un Moïſe, & deux Eſclaves, dont il fit préſent à Robert Strozzi, qui les envoya au Roi François I. & qui après avoir été long-temps à Equan, furent enfin portez à Richelieu, où ils ſont maintenant.

Comment, dit Pymandre, cet ouvrage demeura-t-il imparfait, puis que le Pape vécut aſſez long-temps après qu'il fut commencé ?

Pluſieurs choſes, repartis-je, contribuérent à cela : l'humeur prompte du Pape, & celle de Michel-Ange, qui n'étoit pas capable de rien ſouffrir ; outre les grands emplois qui ſe préſentoient tous les jours à lui.

A peine eut-il fait venir de Carare le marbre néceſſaire pour ce Tombeau, qu'il abandonna toutes choſes, & s'en retourna à Florence, prétendant avoir été maltraité du Pape. Car ayant fait conduire dans la Place de Saint Pierre tous les marbres qui étoient arrivez, il alla pour parler au Pape, afin de faire payer les Voituriers ; mais n'ayant pû avoir audience, il retourna chez lui les payer de ſon argent. A quelques jours de là étant allé pour voir le Pape, il fut arrêté par

un

un Palfrenier, qui lui dit un peu rudement d'attendre, & qu'il n'avoit pas charge de le laiſſer entrer. Et comme il ſe rencontra un Evêque, qui voulant rendre office à Michel-Ange, dit au Palfrenier qu'il prît garde à ce qu'il faiſoit, & que peut-être ne connoiſſoit-il pas celui auquel il refuſoit l'entrée : il lui fit réponſe qu'il le connoiſſoit bien, & qu'il obéiſſoit aux ordres de ſes Superieurs, & du Pape même. Michel-Ange entendant cela fut ſi piqué, voyant qu'on le traitoit d'une maniére extraordinaire, que ſans penſer s'il perdoit le reſpect, il dit au Palfrenier qu'il pouvoit aſſûrer le Pape, que quand il le chercheroit, il ne le trouveroit pas. Et au ſortir du Palais il retourna chez lui, où ayant donné charge à ſes gens de vendre ſes hardes, il partit à deux heures de nuit, pour s'en aller à Florence.

Etant arrivé à Pongibonci, il s'y arrêta pour ſe repoſer, ſe croyant en ſûreté. Mais il n'y fut pas longtemps, que pluſieurs Couriers lui apportérent des Lettres du Pape, pour l'obliger de retourner: ce qu'il ne voulut jamais faire, quelques priéres qu'on lui fit; & tous ces Meſſagers s'en allérent ſans autre réponſe de lui, ſinon qu'il prioit Sa Sainteté de lui pardonner, s'il s'en étoit allé de la ſorte; que l'ayant fait chaſſer comme un coquin, pour récompenſe de ſes fidéles ſervices, elle pouvoit en chercher d'autres qui priſſent ſa place. Il fut pourtant contraint à quelque temps de là de retourner à Rome, parce que Jule envoya trois Brefs à la Seigneurie de Florence, pour l'obliger de le renvoyer; mais ce fut avec tant de répugnance, que craignant qu'on ne lui joüât quelque mauvais tour, s'il s'opiniâtroit à demeurer à Florence, il eut pluſieurs fois deſſein d'aller en Turquie, où Soliman lui propoſoit de bâtir un Pont pour paſſer de Conſtantinople à Pera. Toutefois s'abandonnant au conſeil de ſes amis, il réſolut d'aller trouver le Pape, qui étoit alors à Bologne.

Pierre Soderin Gonfalonier de la Seigneurie de Flo-

Florence, afin de lui donner plus de sûreté, l'envoya comme personne publique, avec la qualité d'Ambassadeur, & écrivit au Cardinal Soderin son frere, de le présenter lui-même au Pape.

On rapporte encore d'une autre maniére le sujet de sa sortie de Rome, disant que Jule s'étoit fâché contre lui, parce qu'il ne vouloit pas souffrir qu'il vît ce qu'il faisoit ; & qu'un jour ayant donné de l'argent aux gens de Michel-Ange pour entrer dans la Chapelle de Sixte, où il travailloit, Michel-Ange, qui s'étoit caché pour voir s'ils lui étoient fidéles, voyant entrer le Pape, & ne sçachant pas que ce fût lui, laissa tomber une planche d'un échaffaut sur l'autre : ce qui donna une telle fraïeur au Pape, qu'il s'enfuit plein de crainte & de colére. Mais de quelque façon que la chose se soit passée, il est certain qu'il se retira de Rome.

Etant arrivé à Bologne, il fut conduit aux pieds de Jule; & parce que le Cardinal Soderin étoit alors malade, il envoya un Evêque de sa maison pour accompagner Michel-Ange. Jule le regardant d'un „ air dédaigneux, lui dit en colére: Enfin, au „ lieu de venir nous trouver, vous avez attendu „ que nous ayions été nous même vous chercher : ce qu'il disoit à cause que Bologne est plus près de Florence, que n'est pas la Ville de Rome. Michel-Ange, sans s'étonner, repartit au Pape. „Qu'il prioit très- „ humblement Sa Sainteté de lui pardonner ; que ce „ qu'il avoit fait étoit par un mouvement de déplaisir, „ ne pouvant souffrir qu'on le traitât mal ; qu'il sça- „ voit bien qu'il avoit failli, mais qu'il supplioit en- „ core une fois Sa Sainteté de lui pardonner.

Le Vasari en cet endroit de la vie de Michel-Ange remarque une chose assez plaisante, & qui fait bien connoître le caractere & l'humeur prompte de Jule. Il dit que l'Evêque qui avoit conduit Michel-Ange aux pieds du Pape de la part du Cardinal Soderin, représentant à Sa Sainteté, pour excuser Michel-Ange,

ge, qu'elle devoit lui pardonner, parce que les personnes de sa profession sont d'ordinaire ignorantes, & que hormis ce qui regarde leur Art, ils sont incapables de toute autre chose; le Pape se mit si fort en colére, qu'il frappa l'Evêque d'un bâton qu'il tenoit, lui disant; „ Vous étes vous-même un ignorant & vous lui faites „ injure, lors que nous ne voulons pas l'offenser: Qu'ainsi l'Evêque fut mis honteusement hors de la chambre; & le Pape ayant déchargé sur lui toute sa colére, donna sa benediction à Michel-Ange, auquel il fit plusieurs présens, & promit encore de plus grandes récompenses.

Pendant que Jule demeura à Bologne, il lui commanda de faire sa Statue de la hauteur de cinq brasses, & de la jetter en bronze. Si-tôt qu'il en eut fait le modelle de terre, il le montra au Pape. Cette figure haussoit un bras, dans une action si fiére, que le Pape demanda à Michel-Ange si elle donnoit la benediction ou la malediction. A quoi il fit réponse, qu'elle avertissoit le peuple de Bologne qu'il fût plus sage à l'avenir: & comme il demanda au Pape s'il ne mettroit pas un livre dans l'autre main: „Mettez-y plûtôt une épée, lui repartit le Pape, car je ne suis point un homme de lettres: réponse veritablement peu conforme à un Pape, mais bien à l'humeur de Jule.

Michel-Ange ne fut pas plus de seize mois à mettre cette figure dans sa perfection, après quoi on la plaça au frontispice de l'Eglise de *San Petronio*, où elle ne demeura pas long-temps, car elle fut ensuite renversée, & mise en piéces par les Bentivoglio, & venduë au Duc de Ferrare, qui conserva seulement la tête, & du reste de la matiére en fit faire une piéce d'Artillerie, qu'on nomma la Julienne.

Pendant que Michel-Ange travailloit à cette Statuë, Bramante voyant le credit qu'il prenoit auprès du Pape, par le moyen de ses ouvrages de Sculpture, fut des premiers à persuader à Sa Sainteté de ne point hâter la structure de son Tombeau, parce qu'il sembloit qu'il voulût presser sa mort, &

que cela étoit d'un mauvais augure; qu'il valoit mieux occuper Michel-Ange à peindre la voute de la Chapelle que Sixte son oncle avoit fait faire dans le Vatican; esperant par ce moyen de procurer à Michel-Ange un emploi, dont il ne pourroit pas si bien s'aquiter, & qu'ainsi il n'auroit pas tant de crédit auprès du Pape. Quoi qu'il en soit, Michel-Ange étant de retour de Bologne, le Pape lui fit sçavoir qu'il vouloit remettre le travail de sa Sepulture à un autre temps, & qu'il désiroit qu'il peignît la voute de la Chapelle Sixte. L'on dit que souhaitant beaucoup plus de travailler à ce tombeau, il fit ce qu'il pût pour ne point mettre la main aux couleurs, & tâcha de se décharger sur Raphael; mais sa résistance ne servoit qu'à rendre encore le Pape plus résolu dans son dessein: de sorte qu'il fut obligé de commencer cet ouvrage, qui n'étoit pas à moitié fait, que le Pape, impatient de son naturel, le voulut voir; & ayant fait abbatre les échaffauts, tout Rome y courut. Enfin Michel-Ange se mit à l'achever; & quoi qu'il travaillât seul, n'étant pas seulement assisté d'une personne qui broyât ses couleurs, il n'y employa que vingt mois de temps.

Il est vrai qu'il se plaignoit souvent de l'impatience du Pape, qui lui ôtoit les moyens de le pouvoir finir autant qu'il eût voulu; & même comme il lui demandoit un jour avec empressement, quand il auroit achevé, Michel-Ange lui répondit, que ce seroit lors qu'il seroit satisfait de son travail, dans ce qui regardoit son Art. Et nous voulons, lui repliqua le
„ Pape, que vous nous contentiez aussi, dans le désir
„ que nous avons que vous le finissiez promptement;
„ lui disant enfin que si ce n'étoit bien-tôt, il le feroit jetter de dessus ses échaffauts à bas: ce qui obligea Michel-Ange, qui connoissoit l'humeur du Pape, & qui craignoit sa furie, de peindre toutes ses figures au premier coup, sans retoucher à sec plusieurs endroits, ausquels il eût donné plus de grace & de tendresse, & même enrichi d'or & de couleurs plus éclatantes certains

tains ornemens, comme avoient fait ceux qui avoient peint avant lui dans la même Chapelle. Ce que le Pape lui recommandoit souvent de faire, disant que ce qu'il peignoit lui sembloit pauvre, auprès de l'or qui paroissoit dans les autres Tableaux. Mais Michel-Ange voyant que cela l'eût occupé bien du temps, & que le Pape le pressoit sans cesse de finir, il lui disoit quelquefois avec assez de liberté, que ceux qu'il représentoit ne portoient point d'or en ce temps-là; que c'étoit des hommes Saints, qui avoient méprisé les richesses.

Cependant le Pape fut très-satisfait de Michel-Ange; & quoi qu'il le traitât quelquefois assez rudement, & même avec injure, il avoit néanmoins beaucoup d'estime & d'amitié pour lui, & souvent lui en donnoit des marques par des largesses & des bienfaits, comme il fit un jour, tâchant par là de reparer ses emportemens. Car Michel-Ange lui ayant demandé permission d'aller à Florence, il lui répondit, Et cette Chapelle, quand sera-t-elle finie? Quand je pourrai, « Saint Pere, lui répondit-il. Quand je pourrai, quand « je pourrai, repartit le Pape: Je te la ferai bien finir; & « dans le même temps lui donna d'un bâton qu'il tenoit. Michel-Ange se retira aussi-tôt chez-lui; mais à peine y fut-il arrivé, que le Camerier du Pape lui apporta cinq cens écus, afin de l'appaiser, lui faisant connoître que les promptitudes de Sa Sainteté étoient des témoignages de son amitié, & plûtôt des faveurs & des marques de privauté, que des offenses. Aussi Michel voyant que cela réüssissoit à son avantage, ne se fâchoit plus, & n'en faisoit que rire.

Après qu'il eut fini la voute de la Chapelle Sixte, il voulut s'appliquer tout de bon à la sepulture de Jule: mais Dieu qui prend souvent plaisir à renverser les desseins orgueilleux des hommes, ne permit pas qu'on élevât alors dans son Temple un Mausolée si superbe, pour couvrir un corps qui devoit être la pâture des vers: car la mort de Jule étant survenuë, ce grand dessein fut abandonné; & Leon X. qui lui

succeda, voulant laisser après lui des marques de sa magnificence, dans le lieu même où il étoit né, fit travailler Michel-Ange à Florence. Ce fut là qu'il fit quantité d'ouvrages pendant le Pontificat de Leon & d'Adrian VI. Mais après la mort d'Adrian, Clement VII. qui fut élû Pape (*a*) n'ayant pas moins d'amour pour les beaux Arts, que Leon X. & ses prédécesseurs, obligea aussi-tôt Michel Ange de venir à Rome.

Je serois trop long, si je voulois m'arrêter à vous dire tout ce qu'il fit sous le Pontificat de Clement, soit à Rome, soit à Florence, où les guerres & les divers évenemens arrivez de son temps interrompirent souvent ses desseins. Enfin ce fut pourtant sous ce Pape qu'il fit la Chapelle des Ducs de Florence, & les belles figures qui ornent leurs Tombeaux. Vous savez bien qu'outre celles de Laurent & de Julien de Médicis, il y en a quatre autres qui représentent le Jour, la Nuit, l'Aurore, & le Crépuscule, qui sont d'une beauté admirable. Il me souvient de quatre vers que l'on fit en ce temps-là sur la figure de la nuit, qui peut-être ne vous déplairont pas.

La Notte, che tù vedi in si dolci atti
Dormir, fu da un Angelo scolpita
In questo sasso, e perche dorme hà vita;
Destala se n'ol credi; e parler atti.

Michel-Ange, pour y répondre, fit ceux-ci, où il feint la Nuit, qui replique:

Grato m'è il sonno, e più l'esser di sasso
Mentre che il danno, e la vergogna dura:
Non veder, non sentir m'è gran ventura;
Però non mi destar; deh parla basso.

Il acheva encore plusieurs autres Statuës que vous aurez pû voir à Florence. Il fit aussi quelques Tableaux, entr'autres celui d'une Leda, que François Mimi, qui avoit demeuré long-temps avec lui, apporta en France, & vendit à François I. Clement VII. lui fit faire aussi le dessein du jugement de la Chapelle Six-

(*a*) En 1523

Sixte; mais la mort de ce Pape étant survenuë en 1533. ce fut sous Paul III. son successeur qu'il commença ce grand ouvrage que vous avez vû, & qu'il acheva sur la fin de l'année 1541. aprés y avoir travaillé huit ans.

Ensuite il fit le Tombeau de Jule II. non pas selon son premier dessein, mais tel qu'on le voit à Rome dans l'Eglise de Saint Pierre aux liens. Il peignit aussi au Vatican dans la Chapelle Pauline, deux grands Tableaux, dont l'un représente la Conversion de S. Paul, & l'autre le Martyre de S. Pierre; & lorsqu'Antonio da San Gallo, qui avoit la conduite de la Fabrique de S. Pierre, vint à mourir (*a*) le Pape donna sa place à Michel-Ange: qui fit alors paroître dans ce magnifique Bâtiment & dans ce qu'il fit au Campidoglio, au Palais Farnese, & en plusieurs autres endroits, combien il étoit grand Architecte. Enfin ayant glorieusement vécu quatre-vingt-huit ans onze mois, aimé & désiré des Papes Jule II. Leon X. Clement VII. Paul III. Jule III. Paul IV. estimé de François I. de Charles-Quint, de Cosme de Médicis, des Venitiens, & même de Soliman Empereur des Turcs, & de tout ce qu'il y avoit de Princes & de grands Seigneurs dans l'Europe, il mourut dans Rome le 17. Février 1564. comblé d'honneur, & peu de temps aprés fut transporté à Florence, où tout ce qu'il y avoit de beaux esprits dans les Arts, & dans les Sciences, travaillérent à lui faire des obseques magnifiques.

Comme j'eus cessé de parler, Pymandre me regardant, L'on voit bien, dit-il, que vous voulez vous ménager avec les disciples de Michel-Ange, & qu'en cachant ses défauts, vous vous contentez de parler de ses Ouvrages & du grand credit qu'il a eu pendant sa vie: car aprés ce que vous m'avez dit de Raphaël, je ne vois pas, quelque réputation que Michel-Ange ait euë, qu'il lui soit comparable.

Les comparaisons, repartis-je, ne peuvent jamais

(*a*) En 1546.

être justes. Il est vrai que Raphaël tient le premier lieu parmi les Peintres ; mais les grandes qualitez qu'il avoit ne peuvent pas détruire celles des autres, ni l'honneur qu'il a aquis, effacer celui que tant de grands personnages ont merité.

Alors Pymandre m'interrompant, Pouvez-vous, me dit-il, mettre Michel-Ange au rang des plus grands personnages, lui dont la réputation est plus fondée sur la faveur de ceux de sa nation, que sur son propre merite, & que tant de Papes mêmes n'ont consideré qu'à cause qu'il étoit Florentin comme eux ; qui n'a surpris les esprits de ce temps-là, que par la bizarrerie & l'extravagance de ses pensées, la grandeur de ses desseins, & la hardiesse qu'il avoit de les mettre à exécution ? Vous étes surpris sans doute, continua-t-il en me regardant, de m'ouïr parler de la sorte ; mais ne vous en étonnez point. J'ai vû il n'y a pas long-temps des gens qui n'étoient pas de son Païs, & qui jugeant de ses Ouvrages avec liberté, ne se ménageoient pas comme vous pour en dire leur avis. Ils étoient bien éloignez, non seulement de le mettre au rang des Raphaëls, & des Jules Romains, mais par un judicieux examen de ses Tableaux faisoient voir qu'il étoit si peu digne de leur être comparé, que s'il eût paru dans ces temps libres, où la Grece jugeoit équitablement du merite des grands hommes, il n'eût été consideré parmi les Peintres, que comme un Sophiste parmi les vrais Philosophes, ou comme un Tailleur de Pierres, & un Maçon dans les Atteliers des Architectes.

Pymandre voyant que je le regardois assez fixement, il ne faut pas, poursuivit-il, que vous fassiez l'étonné ; car ne demeurerez-vous pas d'accord que ce qu'il a desseigné est mal plaisant, & d'une maniere dont je ne puis pas trouver les véritables termes pour me bien exprimer ; qu'il n'a représenté que des Païsans ; & qu'à voir ses figures, il semble qu'il n'ait travaillé qu'après des Portefaix ? Dites-moi, je vous prie,

que

que peut-on dire pour défendre son Tableau du Jugement ? A-t-il observé cette partie du costume ou bienséance, que je vous ai ouï dire être si nécessaire dans les grands ouvrages? Celui dont je parle n'est-il pas un ouvrage tout profane, & rempli d'un infame libertinage, une composition où il n'y a rien qui représente ce grand jour du Jugement, tel qu'il doit paroître, ni qui soit conforme à ce que l'Ecriture nous en dit ?

Quelle confusion de corps nuds n'y voit-on point? Ce lieu ne ressemble-t-il pas à une étuve, comme vous disiez tantôt que l'appeloit un Pape ? Peut-on dire que ce Peintre ait eu le moindre talent de la Peinture, puis qu'il ne sçait ni observer la verité de l'Histoire, ni garder une agréable convenance dans les figures, & moins encore l'honêteté, si nécessaire à un tel sujet, ni enfin ce grand mode dans l'Art d'exprimer les choses? Il n'a pas seulement peint les Anges avec des ailes, pour les distinguer des Saints & des Démons, & les rendre reconnoissables parmi les Elûs, & les Réprouvez qui ressuscitent. Mais y a-t-il rien de plus insolent, que d'avoir représenté une fable du Paganisme, en peignant Charon dans une barque sur les bords du Styx ? N'est-ce pas une impieté qui ne peut être défenduë ? Combien d'actions & de choses ridicules n'a-t-il point fait voir sous la figure des Démons? Enfin, vous avouërez qu'il n'y a que de la bizarrerie & de l'extravagance dans tout ce qu'il a fait, & qu'il n'a point été un aussi grand personnage que les Florentins l'ont voulu faire croire.

Pymandre parloit avec tant de chaleur, que je ne voulus ni l'interrompre, ni le contredire en aucune des choses qu'il avançoit. Mais comme il eut cessé de parler, & que je vis qu'il attendoit ma réponse, je lui dis, je vois bien que vous avez ouï parler des personnes qui ne sont pas amies de Michel-Ange: car si les Florentins ont parlé en sa faveur, il y en a d'autres (a)

(a) M. Ludovico Dolce dans son Dialogue de la Peinture.

qui ne l'ont pas épargné, & qui ont dit il y a long-temps une grande partie des choses que vous venez de lui reprocher. Je ne prétens pas prendre son parti contre Raphaël, ni même excuser ses défauts. Je demeurerai d'accord, si vous voulez, qu'il a été bizarre en beaucoup de choses; qu'il a pris des licences contre les régles de la Perspective; qu'il a été quelquefois trop hardi dans les expressions des figures; que dans les accommodemens des draperies qu'il a faites, on n'y voit pas toute la grace qu'on peut souhaiter; que son coloris n'est pas toûjours ni vrai ni agréable; qu'il n'a pas encore sçû l'artifice du clair & de l'obscur. Voilà bien des choses que j'ajoûte à ce que vous venez de dire; mais cependant l'on ne peut pas soûtenir qu'il n'ait eu aucun talent de la Peinture, puis qu'il est certain que jamais homme n'en a mieux possédé les principes, personne n'ayant mieux dessigné que lui, & le dessein étant le fondement de cet Art. Que pensez-vous que soient en comparaison du dessein toutes les autres parties, dont vous avez parlé avec tant d'éclat; comme la bienséance, c'est à dire, la maniére de traiter l'Histoire avec toute la vraisemblance qu'elle demande; la Perspective même, si vous voulez; & j'y ajoûterai encore les couleurs, & la maniére de traiter les jours & les ombres que j'estime beaucoup? Toutes ces choses ne sont rien au prix du dessein, parce qu'elles ne subsistent que sur cette premiére partie, sans laquelle un Ouvrage ne peut être plein que de grands défauts. On voit assez de gens, qui sans grande étude mettent des Bâtimens en perspective: il ne faut pour cela qu'une régle & un compas; l'étude, non pas de plusieurs années, mais de peu de jours, voire de quelques heures, & un peu de pratique les rend assez habiles. Combien de Peintres trouvent les veritables teintes des corps, & traitent les jours & les ombres si parfaitement, qu'il n'y a rien de plus naturel? Cependant il y a bien de ces sortes d'Ouvrages qui ne sont d'aucune considération; la bienséance qu'on demande dans les Tableaux,

&

& qui eſt en effet néceſſaire pour la belle expreſſion, & pour l'intelligence de l'Hiſtoire, eſt une partie purement de ſpéculation, ou plûtôt de lecture & de mémoire. Tout le monde y peut être auſſi ſçavant que les Peintres, auſquels il n'eſt pas plus mal-aiſé d'armer un ſoldat à la Romaine, qu'à la Gauloiſe, ou vétir une femme à la Turque, qu'à la mode d'Italie, quand on ſçait de quelles armes ces diférens peuples ſe ſervoient, & quels étoient leurs habits. Le grand effort de cet Art eſt lors que la main exécute heureuſement, & par des traits bien formez, ce que l'eſprit a conçû, en ſorte que ces traits & ces figures expoſent à la vûë les vraies images des choſes qu'on veut repréſenter; mais de telle ſorte qu'il y ait une belle proportion dans les corps, & une vive expreſſion dans leurs actions, & dans leurs mouvemens. Voilà en quoi conſiſte le deſſein: c'eſt lui qui marque exactement toutes les parties du corps humain, qui découvre ce qu'un Peintre ſçait dans la ſcience des os, des muſcles, & des veines; c'eſt lui qui donne la ponderation aux corps pour les mettre en équilibre, & empêcher qu'ils ne ſemblent tomber, & ne pas ſe ſoûtenir ſur leur centre; c'eſt lui qui fait paroître dans les bras, dans les jambes, & dans les autres parties, plus ou moins d'effort, ſelon les actions plus fortes, ou plus foibles qu'ils doivent faire ou ſouffrir; c'eſt lui qui marque ſur les traits du viſage toutes ces diférentes expreſſions qui découvrent les inclinations & les paſſions de l'ame; c'eſt enfin lui qui ſçait diſpoſer les vétemens, & placer toutes les choſes qui entrent dans une grande ordonnance, avec cette ſymmetrie, cette belle entente, & cet Art merveilleux, que l'on admire dans les travaux des plus grands hommes ſans que les couleurs mêmes ſoient néceſſaires pour faire comprendre ce qu'ils ont voulu repréſenter. Jugez donc, je vous prie, ſi un homme qui a poſſedé cette partie, au point que tout le monde doit demeurer d'accord que Michel-Ange a fait, ne doit être compté parmi les Peintres que comme un Tailleur de Pierres parmi les Architectes?

Quand il y auroit dans son Tableau du Jugement quelques défauts de bienséance, il ne doit pas pour cela passer pour un ignorant dans son Art. Le Titien, pour avoir peint un des Pelerins d'Emaüs avec un chapellet à sa ceinture, doit-il être estimé un méchant Peintre? S'il y a quelque ouvrage où Raphaël ait manqué dans la perspective, perdra-t-il pour cela sa réputation? Paul Veronese a-t-il été égal dans toutes les parties de la Peinture? Cependant il a du merite & de l'estime. Je demeurerai si vous voulez d'accord que Michel-Ange eût pû choisir un sujet plus convenable pour le lieu où il a représenté son Jugement; mais s'il n'a pas réüssi dans son choix, peut-on dire qu'il ait fait un mauvais Ouvrage, & blâmer si fort la maniére dont il l'a traité? S'il a peint les Démons en plusieurs sortes d'actions extraordinaires, elles sont conformes à leur malheureux état. Il y en a un qui conduit une barque, & qui ressemble, dites-vous, au Charon des Payens : si c'est une faute, il ne l'a commise qu'après le Dante, qui dans la Description de son Enfer, après avoir parlé des ames qui sont aux bords du Fleuve d'Acheron, représente un Batelier qui vient dans sa barque pour les passer. (a)

Et ecco verso noi venir per nave
Un vecchio bianco per antico pelo,
Cridando, guai a voi anime prave.

Et ensuite :

Caron dimonio con occhi di bragia
Loro accenando, tutte le raccoglie,
Batte col remo qualunque si adagia.

Le Dante étoit un Poëte Chrétien, qui parloit de la sorte; & comme la Peinture est une Poësie muette, Michel-Ange n'a pas crû faire un crime, en imitant un Poëte qui n'avoit point été condamné pour s'être servi de ces sortes d'expressions, & qui dans un autre endroit représente encore les Furies infernales de la même sorte que les Payens. (b)

Quest-

(a) Infer. Cant. 3. (b) Cant. 9.

Quest' è Megera dal sinistro canto :
Questa che piange dal destro, è Aletto ;
Tesifone è nel mezzo , &c.

Quoi que l'Ecriture Sainte ne représente les Damnez que dans des flâmes, parmi les pleurs & les grincemens de dents, il y a eu néanmoins des Peres de l'Eglise qui ont encore exprimé leurs peines avec plus de force. Quand Saint Chrysostome parle d'une Ame que Dieu rendra participante de sa gloire, il dit, Qu'elle n'éprouvera point le feu de l'Enfer, le ver « qui ronge & qui ne meurt point, les grincemens « de dents, les chaînes qui ne se peuvent rompre, les « tourmens, & les miseres, les ténebres profondes, « les FLEUVES DE FLAME, qui ne s'éteindront « jamais, les blasphêmes horribles, & les lieux de dou- « leurs & de tortures effroiables. «

Mais supposé que Michel-Ange n'eût aucun exemple de ce qu'il a fait ; qu'il eût même manqué en quelque sorte contre la bienséance du lieu, par l'exposition d'un sujet rempli de trop de nuditez, devez-vous pour cela le traiter d'impie, & de libertin, lui dont la vie a toûjours été très-Chrétienne, & les mœurs très-reglées ; qui n'a jamais été accusé d'aucunes débauches ; qui aimoit la beauté dans les Ouvrages de l'Art, mais qui n'avoit aucuns désirs deshonêtes ; qui vivoit même d'une maniére si austére & si retirée, qu'étant jeune, il se passoit d'un peu de pain & de vin, employant tout son temps au travail, & à la lecture des bons Livres, particuliérement de l'Ecriture Sainte, & qui dans tous ses ouvrages n'a pensé qu'à bien faire ce qui regardoit son Art ? Aussi comme on lui dit un jour, que Paul IV. trouvoit que les figures de son Jugement étoient trop découvertes, & qu'il désiroit qu'on y retouchât ; il fit réponse à celui qui lui parloit de la part du Pape, que cela étoit peu de chose, & qu'il pouvoit aisément y remedier : que Sa Sainteté remediât aux desordres qui se passoient dans le monde, & que pour ses Peintures il les auroit bien-

tôt corrigées. Ce n'étoit donc pas par un mouvement deshonête qu'il exposoit des figures nuës; mais parce qu'elles ne faisoient dans son esprit aucune mauvaise impression, & qu'il ne croioit pas que ces images fussent capables de donner de mauvaises pensées à de Chrétiens, lors qu'en les voyant dans la composition d'un sujet qui les doit remplir de crainte & de frayeur, ils se représenteroient le jour épouvantable de leur dernier jugement, qu'il avoit peint plûtôt qu'aucune chose, pour avoir lieu de faire paroître sa science dans la représentation du corps humain que l'on y voit en toutes sortes d'attitudes. Enfin, quand son intention ne seroit pas approuvée, peut-on dire pour cela qu'il ait été un ignorant, lui qui pendant une si longue vie a tenu le premier rang parmi les Peintres, les Sculpteurs, & les Architectes, & dont les ouvrages sont encore des marques de son grand sçavoir, & parleront en sa faveur tant qu'ils subsisteront, principalement le superbe Temple de S. Pierre de Rome, qu'il a mis dans l'état où il est? Car ce fut lui qui rectifia tous les desseins que Bramante, & les autres Architectes, qui vinrent après, en avoient fait, & qui par une force d'esprit, & une grandeur de dessein, inconnuë même aux anciens, dit sans s'étonner à ceux qui loüoient le Bâtiment de la Rotonde, qu'il en vouloit faire un de même grandeur encore plus admirable, puis qu'au lieu que celui-là étoit bâti sur la terre ferme, il éleveroit le sien en l'air: ce qu'il exécuta en effet, en bâtissant la Coupe de S. Pierre, qui n'est portée que sur quatre piliers à une hauteur prodigieuse, & dont le diametre n'est pas moindre que celui de la Rotonde.

Alors Pymandre prenant la parole, Quoi que je crûsse, dit-il d'un ton un peu plus bas, avoir quelque connoissance des qualitez de Michel-Ange, par ce que vous m'en aviez autrefois dit & par ce que j'en ai oui dire encore depuis, j'avouë néanmoins que je n'en jugeois pas comme je dois, & qu'en lui donnant un rang assez considérable parmi les Peintres, je ne laissois

fois pas de lui faire peut-être tort, par la trop grande diférence que je mettois entre lui & Raphael.

Ces deux personnages, lui repartis-je, ont été les plus excellens hommes qui ayent paru depuis que les Arts se sont renouvellez en Italie ; & ce sont eux qui les ont élevez à la gloire qu'ils possedent aujourd'hui. Rien n'échapoit à Raphaël de toutes les choses qui peuvent servir à l'excellence d'un ouvrage : mais si Michel-Ange n'avoit pas cette beauté & cette grace qui paroissent dans les tableaux de Raphaël, il possedoit une grandeur de dessein, qui donnoit une merveilleuse force à tout ce qu'il faisoit.

Pymandre m'interrompant, Je voi bien, dit-il, qu'en termes de peinture, le mot de dessein a diverses significations. C'est pourquoi afin que je tire de nôtre entretien toute l'utilité que je désire, souffrez que je vous demande ce que vous entendez particuliérement par le mot de dessein, lors qu'il semble que vous en attribuez toute la perfection à Michel-Ange.

Il est vrai, répondis-je, que ce mot est pris en divers sens parmi les Peintres ; car ils appellent dessein, l'esquisse d'un tableau ou le projet de quelque ouvrage, représenté seulement sur du papier avec le crayon, ou à la plume. On appelle encore dessein la pensée, ou la volonté qu'on a de faire quelque chose : ainsi avant que d'arrêter quelque histoire, un Peintre dit qu'il en a formé le dessein dans son esprit. Mais le mot de dessein dans sa plus ordinaire signification, & comme je m'en suis servi en parlant de Michel-Ange, est proprement les traits avec lesquels le Peintre représente les choses qu'il doit imiter, indépendamment du coloris, des jours & des ombres, & cet assemblage de lignes diversement contournées, par le moyen desquelles on forme les figures. Or il ne faut pas douter que cette partie ne soit, comme je vous ai dit, la premiére & la plus essentielle de la peinture, puis qu'en vain un Peintre auroit appris ce qui regarde l'histoire, la fable & les expressions, s'il ne sçavoit les

repréſenter dignement par le moyen du deſſein. Il y a pluſieurs choſes dans cet Art qui concernent la Theorie, & leſquelles, pour peu de jugement qu'un Peintre puiſſe avoir, il lui eſt aiſé de s'en ſervir quand il ſçait bien deſſeigner : mais le deſſein dépend de la pratique; il faut que la main agiſſe avec l'eſprit; & c'eſt une choſe tellement difficile, qu'il ſe trouve des perſonnes ſi malheureuſes, qu'encore qu'elles ayent une paſſion très-grande de bien faire, & qu'elles paſſent les jours & les nuits à étudier, elles ont néanmoins une main ſi lourde, & qui répond ſi peu à la volonté, qu'elles ne peuvent repréſenter ce qui eſt devant leurs yeux, ou dans leur eſprit, de la maniére qu'elles le voient, ou qu'il doit-être.

Ce n'eſt pas, interrompit Pymandre, une choſe extraordinaire, de ne pas toûjours bien exprimer nos penſées. L'eſprit conçoit & enfante avec une promptitude ſi grande, que ſouvent l'image des choſes qu'il produit eſt plûtôt effacée de nôtre mémoire, que nous n'avons le loiſir de la faire connoître. Mais je ne croi pas que la difficulté qu'on rencontre dans le travail vienne de la main, qui eſt l'inſtrument dont l'on ſe ſert, ni du ſujet qu'on veut imiter ; c'eſt plûtôt des moyens que l'on garde, & de la mauvaiſe conduite qu'on obſerve. Car j'ai peine à croire qu'une perſonne, qui recherche quelque choſe avec paſſion, employe inutilement ſon temps, puis qu'il eſt certain que les Sciences, auſſi-bien que la Vertu, ſe communiquent à ceux qui les aiment avec ardeur, & qui les recherchent avec perſévérance.

Il y a bien eu des Peintres, repartis-je, qui les ont recherchées avec autant de paſſion que Michel-Ange, leſquels n'en ont pas été favoriſez comme lui. Pour devenir excellent dans cet Art, il faut avoir le véritable génie de la peinture. Je veux dire qu'il ne faut pas y être porté malgré ſoi, ni même être de ceux qui ſe contentent d'une legere & ſimple inclination; & qui ne voulant connoître que les commencemens, appre-

prehendent un trop grand travail. Les Athéniens avoient raiſon de laiſſer à leurs enfans la liberté de choiſir les Sciences & les Arts, qui devoient occuper le reſte de leur vie ; car l'eſprit qui n'eſt point contraint s'attache toûjours plus volontiers à ce qui eſt conforme à ſa nature. C'eſt pourquoi j'ai bonne opinion d'un jeune homme qui ſe porte de lui-même à l'étude. De combien de Peintres avons-nous parlé qui ſe ſont appliquez d'eux-mêmes à deſſeigner, lors qu'ils n'étoient encore que de jeunes enfans ? Quand la nature s'eſt déclarée de la ſorte, il ne reſte plus qu'à ſe bien conduire, & à ne pas ſe détourner du droit chemin, ſi l'on veut courir dans cette carriére, & parvenir au terme de la perfection.

Alors Pymandre m'interrompant, N'eſt-ce pas, me dit-il, la nature qui doit nous mettre elle-même dans ce véritable chemin ? Car Michel-Ange & Raphaël ayant de beaucoup ſurpaſſé leurs Maîtres, n'avoient pas appris d'eux un ſecret & une ſcience qu'ils ignoroient eux-mêmes.

Il ne faut pas douter, repris-je, que la belle nature, c'eſt-à-dire un eſprit bien éclairé, ne trouve de lui-même les voyes les plus faciles, & les ſentiers les plus courts ; mais il eſt certain auſſi qu'il peut recevoir un grand ſecours des lumiéres & du travail des autres ; & qu'un beau naturel trouve bien du ſoulagement, quand il rencontre d'abord un guide qui le conduit dans un Païs où il n'a jamais été. Annibal Carache, après avoir vû ce que Leonard de Vinci a écrit ſur la peinture, étoit fâché de n'avoir pas eu plûtôt entre les mains ces excellens préceptes, parce, diſoit-il, qu'ils lui auroient épargné vingt années de travail, s'il les eût lûs dès ſa jeuneſſe.

Je croi auſſi, dit Pymandre, qu'un jeune homme, auquel on feroit comprendre de bonne heure quantité de choſes dont nous avons parlé dans nos converſations, en tireroit une utilité conſidérable.

Il peut bien être, repartis-je, que parmi les remar-

ques

ques que nous avons faites, il y en ait qui pourroient profiter à ceux qui ont de l'amour pour la peinture : mais c'est l'ordre & la conduite qu'on garde aujourd'hui dans l'Académie Royale des Peintres, qui est très-avantageuse à ceux qui vont y prendre des Leçons. Les Conferences qu'on y fait, les prix qu'on y propose, & que la magnificence Royale répand, sont d'une utilité si grande, qu'on en voit déja des marques dans le merveilleux progrés que font les jeunes Eleves.

Comme tous ceux, repartit Pymandre, qui aiment la peinture, ne peuvent pas se trouver dans cette celébre Académie, pour y recevoir des Leçons, vous me diriez bien si vous vouliez vôtre sentiment sur la maniére dont l'on doit se gouverner pour instruire quelqu'un, ou pour s'instruire soi-même.

Vous pourriez, lui repartis-je, apprendre cela des sçavans hommes, qui enseignent dans cette illustre Assemblée, bien mieux que de moi. Mais pour ne vous pas refuser ce que vous demandez, je vous en dirai volontiers mon avis. Supofé qu'une personne ait tout l'amour qu'on peut avoir pour la peinture, & qu'il ait avec cela une volonté déterminée de s'y perfectionner, la premiére chose qu'il doit faire, est de commencer à desseigner d'aprés de bons desseins toutes les parties du corps humain, jusques à ce qu'il les sçache parfaitement. Si c'est un jeune homme qui ait un Maître qui le conduise, ce Maître doit avoir la discretion de ne le pas charger d'un trop grand travail, mais plûtôt lui donner des préceptes qui servent à rendre son travail plus facile; & à mesure qu'il profitera, lui donner d'autres desseins, non seulement sçavans, mais agréables, afin que sa vûë étant satisfaite par la nouveauté, & par la grace des choses qu'il aura pour objet, il prenne plus de plaisir à les copier. L'on peut même montrer aux jeunes gens diverses façons de desseigner. Comme ils trouvent du plaisir dans la varieté, ils se persuadent que l'Art est plus facile qu'il n'est, & ainsi se perfectionnent peu à peu.

Ces

Ces particularitez vous sembleront peut-être basses & inutiles ; mais il faut s'y arrêter avant que de passer à d'autres : & même comme il y a quantité de choses nécessaires à cet Art, il est nécessaire que celui qui enseigne, ménage l'esprit de ses disciples, de crainte de les rebuter, ne leur montrant dans les commencemens que ce qu'il y a de plus facile & d'agréable ; la nature par après les portera à rechercher ce qui est de plus mal-aisé, & leur découvrira les moyens de bien réüssir, chacun faisant des observations particuliéres en mille rencontres qui n'ont pas été faites par d'autres, & qui demeurent propres à celui qui les a trouvées.

Lors qu'on commence à se plaire dans le travail, & à y trouver de la facilité, il ne faut pas se lasser, ni se rendre trop assidu ; il suffit de bien connoître, & de bien choisir ce qu'on veut imiter.

Il me semble pourtant, interrompit Pymandre, qu'on ne sçauroit trop s'exercer, parce que le travail est la nourriture de l'Art, & qu'il est même difficile, selon le sentiment d'un Ancien, (*a*) de conserver ce que nous avons appris, si nous ne l'entretenons par un exercice continuel.

Je n'entens pas, repartis-je, interdire le travail, quand je le modere ; au contraire, lors qu'on ne desseigne pas, il faut s'appliquer à la considération de tout ce qui concerne cet Art ; examiner ce qu'on veut imiter, en observer toutes les parties, s'affermir dans les premiers traits du dessein, & avant que de former des figures entiéres, sçavoir bien faire les plus petites parties d'un membre, parce que les moindres choses négligées dans les commencemens, donnent par après beaucoup plus de peine à apprendre, & font de grandes fautes, si l'on vient à ignorer la maniére de les faire. Sur tout il est bon d'avertir ceux qui commencent de ne se point hâter dans leur travail ; mais au contraire, de donner tout le temps nécessaire pour bien terminer un dessein.

Il est certain, dit Pymandre, que les choses faites

(*a*) Pl. lib. 8. Ep. 14.

avec

avec loisir sont les plus nettes & les mieux arrêtées, & que celles qui sont faites à la hâte ont plus de confusion & d'obscurité. J'avois crû néanmoins qu'en peinture il étoit bon d'être diligent, & de se faire une maniére prompte. Il me semble même d'avoir vû quelques ouvrages où l'on estime plus l'Art & l'entente, que le soin & la peine qui se remarquent en d'autres.

Cette diligence, repris-je, est considérable dans quelques tableaux des meilleurs Maîtres, où l'on voit la grandeur de leurs idées, & la force de leur imagination. Il est même vrai qu'un homme seroit digne d'une grande loüange, qui pourroit en beaucoup moins de temps qu'un autre, mettre un tableau en sa perfection. C'est dont l'on estima extrémément cet Ancien Peintre, (a) que je vous ai nommé autrefois, qui ayant entrepris un ouvrage pour Aristratus Prince de Sicyone, & le temps qu'il avoit pris pour le livrer étant fort proche, sans qu'il y eût commencé, travailla avec tant de diligence, & le fit d'une maniére si prompte & si expeditive, qu'il trompa l'attente de tout le monde, & par la beauté même de son travail appaisa la colére de ce Prince, qui dans la crainte qu'il avoit que le Peintre ne lui manquât de parole, l'avoit déja fait menacer d'un mauvais traitement.

Mais nous ne parlons pas ici de ces grands hommes, qui sont comme les Maîtres de l'Art; nous parlons de ceux qui s'instruisent encore, & qui voulant terminer un tableau, doivent y employer tout le temps nécessaire. C'est pourquoi, après avoir desseigné quelque temps après les desseins des meilleurs Maîtres, il faut étudier les statuës antiques, les bas-reliefs, & le naturel, & s'y attacher plûtôt qu'après les tableaux, quelques excellens qu'ils puissent être. Car si un jeune homme a l'ambition de devenir un grand personnage, pourquoi ira-t-il consulter les Ecoliers plûtôt que le Maître? Et pourquoi ne s'adressera-t-il pas à la nature même, qui est celle qui a donné les leçons à tous les Peintres qui ont jamais été? Ainsi

(a) Nicomaque.

Ainsi donc, interrompit aussi-tôt Pymandre, vous ne voulez pas qu'on aille étudier sous Raphaël, & sous les autres Peintres anciens, & vous condamnez les disciples de ces grands hommes.

Je voudrois, repris-je, que l'on consultât Michel-Ange, Raphaël, Jule Romain, & les plus grands Peintres, pour apprendre d'eux comment l'on doit dessiegner le naturel, & se servir de l'antique; de quelle sorte ils ont sçû corriger les défauts de la nature même, & donner de la beauté & de la grace aux parties qui en ont besoin; mais je souhaiterois aussi qu'on s'attachât entiérement à l'antique & au naturel, afin qu'en prenant sur le corps de l'homme la véritable forme de tous ses membres, & sur les statuës antiques la belle proportion, l'on ne tombât point dans la maniére d'un autre Peintre. Car quelle apparence, je vous prie, de vouloir imiter des personnes, qui, quoi que très-sçavantes, auroient toûjours quelques défauts, & ausquels celui qui les voudroit suivre, ne feroit qu'ajoûter encore les siens.

N'est-il pas vrai que si le Valentin n'eût point pris pour Maitre le Caravage, il ne seroit pas tombé dans une maniére si noire? Les Caraches qui ont suivi la nature, ont bien mieux réüssi; & s'ils eussent plûtôt vû l'antique, leurs ouvrages auroient toute la perfection que l'on peut désirer.

Si l'on veut donc imiter les grands hommes, il ne faut pas que ce soit dans leur maniére de travailler, mais dans leur conduite. Considérons les bonnes qualitez qu'ils possedoient, les connoissances qu'ils ont aquises, quelle grandeur paroît dans leurs ouvrages, quel raisonnement, quel choix, quelle disposition, & enfin examinons en détail les parties qui composent un beau tout; gardons-en une image dans nôtre mémoire, qui serve ensuite à nous conduire dans la représentation des sujets que nous aurons choisis.

Le PRIMATICE est un de ceux qui avoit beaucoup considéré les ouvrages des plus grands Maîtres, particu-

culiérement de Jule Romain sous lequel il avoit travaillé : mais parce qu'il s'étoit trop attaché à une maniére particuliére, l'on voit dans les grandes compositions qu'il a faites, qu'il y manque encore quelque chose, pour être dans la derniére perfection. Vous avez vû ce qu'il a peint de plus considérable : car bien que ces premiers ouvrages soient en Italie, il n'y a rien néanmoins qui approche de ceux qui sont à Fontainebleau. On le nomme quelquefois Bologne, à cause qu'il étoit natif de Bologne en Italie. Il travailloit à Mantouë, lors que François I. le fit venir en France, (a) où Me. Roux étoit déja arrivé, & avoit commencé de travailler dès l'année précedente.

Mais ce fut le Primatice qui fit les premiers ouvrages de stuc & de peinture à fraisque, & neuf ans apres le Roi l'envoya (b) à Rome pour acheter des marbres antiques, où en peu de temps il amassa un grand nombre de bustes & de figures entiéres. Il y fit mouler par le Vignolle & quelques autres sculpteurs le cheval de Marc-Aurele, qui fut long-temps exposé en plâtre dans la grande Cour de Fontainebleau, qu'on appelle encore, à cause de cela, la cour du Cheval blanc. Il fit aussi mouler une grande partie de la Colonne Trajane, le Laocoon, le Tibre, le Nil, & la Cleopatre, qui est à Belvedere, dont il apporta tous les creux en France, & fit jetter en bronze plusieurs de ces figures.

En ce temps-là Me. Roux étant venu à mourir, le Primatice acheva une Galerie qu'il avoit laissée imparfaite, & eut la conduite de tous les ouvrages de Fontainebleau. Comme le Roi étoit satisfait de lui, il le récompensa d'une Charge de Valet de Chambre ; & en l'an 1544. lui donna l'Abbaye de S. Martin de Troye en Champagne, dont il le jugea digne, tant à cause de ses merites, que pour sa naissance, qui étoit très-noble.

Les grands biens que le Roi lui fit ne l'empêchérent

point

(a) En 1531. (b) En 1540.

point de continuer ſes travaux. Il avoit auprès de lui plusieurs Peintres excellens, qui travailloient ſur ſes deſſeins, entr'autres Giovanbatiſta Bagnacavallo, Ruggieri da Bologna, Damiano del Barbieri, Profpero Fontana, Nicolo de Modene, que l'on connoît aſſez ſous le nom de MESSER NICOLO, & qui ſurpaſſoit de beaucoup tous les autres. Car c'eſt lui qui ſur les deſſeins du Primatice a peint à Fontainebleau la grande Salle du Bal, & la grande Galerie, où il a repréſenté l'Hiſtoire des travaux d'Ulyſſe, à ſon retour du Siége de Troye, dont les ſujets ſont tirez de l'Odyſſée d'Homere. Mais il travailla d'une maniére ſi particuliére, qu'il n'y avoit rien alors de plus beau que cette fraiſque, parce qu'il ne ſe ſervoit que de terres pures, avec peu de blanc, & ne retouchoit point ſon Ouvrage à ſec, comme les autres ont accoûtumé de faire Il peignit encore la Chambre, qu'on appelle de S. Louïs, où dans huit Tableaux on voit les principales actions d'Ulyſſe, qu'il prit de l'Iliado d'Homere; & dans une autre Chambre, qui eſt entre la Salle du Bal & la Salle des Gardes, il a repréſenté quelques actions particuliéres d'Alexandre le Grand. Il y a pluſieurs autres endroits de cette Royale Maiſon qui ſont enrichis de ſes Peintures. Il travailla auſſi à Meudon pour le Cardinal de Lorraine, après les deſſeins du Primatice. Damiano del Barbieri faiſoit les Ornemens de Stuc, avec un autre ſculpteur Florentin, nommé Ponce, qui a fait pluſieurs Ouvrages dans Paris. Nicolo peignit auſſi à l'Hôtel de Montmorenci, qui eſt à préſent à Monſieur le Préſident de Même, & dans une maiſon proche les Bernardins.

On voit encore pluſieurs Ouvrages de ſa main dans le Château de Beauregard, proche de Blois, qui appartient à Monſieur le Préſident Ardier. Les plus conſidérables ſont dans la Chapelle qu'il a peinte à fraiſque ſur les deſſeins du Primatice. Il y a au-deſſus de l'Autel une décente de Croix. Ce tableau eſt compoſé de ſept figures grandes comme le naturel.

La

La principale est celle du Corps mort de Nôtre Seigneur Jesus-Christ étendu contre terre, & soûtenu par Joseph d'Arimathie. La Madelaine est aux pieds de son Maître, qu'elle baise & arrose de ses larmes. La Vierge & les deux Maries sont tout proche, & au de-là de toutes ces figures, on voit celle de S. Jean, qui occupe une place considérable : ce que le Peintre voulut faire, à cause que celui à qui appartenoit alors cette maison, se nommoit Jean du Thier (*a*). Le haut de la Croix, qui est dans ce Tableau, se termine dans la voute de la Chapelle, qui étant en croix d'Ogive, a dans chacune des quatre parties du pendentif, ou espaces qui sont entre les arêtiers, six figures d'Anges, qui portent les instrumens de la Passion de Nôtre Seigneur. Autour de la Chapelle sont peints les Mystéres de la Resurrection. Dans le premier tableau est représenté Nôtre Seigneur, qui sort glorieux du Tombeau où les Juifs le gardoient. Dans le second, on voit comme l'Ange est assis à l'entrée du Sepulcre, & parle aux femmes qui alloient pour embaumer le Corps du Fils de Dieu. Dans le troisiéme, comme Nôtre Seigneur apparut à la Madelaine en forme de Jardinier. Dans le quatriéme, comme il s'entretient avec les deux Pelerins qui vont en Emaüs. Et dans le cinquiéme, comme il fait toucher son côté à S. Thomas.

Tous ces differens Ouvrages ont été commencez sous le Regne de François I. & continuez sous Henri II. sous François II. & sous Charles IX.

Lors que François II. vint à la Couronne, le Primatice eut l'Intendance génerale des Bâtimens, qui étoit déja une Charge considérable, & qui avoit été exercée par le Pere du Cardinal de la Bourdaisiére, & par Monsieur de Villeroy. Et après la mort de ce Prince, il commença à Saint Denis, par l'ordre de Henri III. & de la Reine Catherine, la sepulture de Henri II. ornée de statues & de bas-reliefs, de bronze, & de marbre d'une si grande beauté, que si

(*a*) Il étoit Secretaire d'Etat sous Henri II.

ſi elle eût été finie, comme il en avoit fait le deſſein, il n'y auroit rien de plus magnifique.

Ce que je vous puis dire, c'eſt que nous ſommes redevables au Primatice, & à Meſſer Nicolo, de pluſieurs beaux Ouvrages ; & l'on peut dire qu'ils ont été les premiers qui ont apporté en France le goût Romain, & la belle idée de la Peinture, & de la Sculpture antique. Avant eux tous les tableaux tenoient encore de la maniére Gothique, & les meilleurs étoient ceux, qui à la maniére de Flandre, paroiſſoient les plus finis, & de couleurs plus vives. Mais comme le Primatice étoit fort pratiqué à deſſeigner, il fit un ſi grand nombre de deſſeins, & avoit ſous lui, comme je vous ai dit, tant d'habiles hommes, que tout d'un coup il parut en France une infinité d'Ouvrages d'un meilleur goût, que ceux qu'on avoit vûs auparavant. Car non ſeulement les Peintres quitérent leur ancienne maniére, mais même les Sculpteurs, & ceux qui peignoient ſur du verre, dont le nombre étoit fort grand. C'eſt pourquoi l'on voit encore des vitres d'un goût très exquis; comme auſſi quantité de ces émaux de Limoges, & des vaſes de terre, peints, & émaillez, qu'on faiſoit en France, auſſi-bien qu'en Italie. Il ſe trouve même des Tapiſſeries du deſſein du Primatice. Il y en a une Tenture à l'Hôtel de Condé, peinte ſur de la toile d'argent avec des couleurs claires, qui étoit autrefois à Monſieur de Montmorenci. Pour des tableaux à huile de Meſſer Nicolo, il s'en trouve pluſieurs dans Paris. Vous avez vû ceux de Mr. le Marquis d'Alluye, que Mr. le Duc de Liancour avoit amaſſez avec grand ſoin. Il eſt vrai que dans les Ouvrages du Primatice, & de Meſſer Nicolo, il y a encore quelque choſe à déſirer; car s'étant fait une maniére particuliére & expeditive, comme je vous ai dit, ils n'ont pas pris aſſez de ſoin de rendre leurs Ouvrages accomplis dans toutes les parties de la Peinture; & ceux qui travilloient ſous eux ne tâchant qu'à les imiter, ſont tombez dans

les

les défauts que les jeunes gens doivent éviter, lor qu'ils ont assez de courage pour ne pas vouloir demeurer de simples copistes, ou du moins les imitateur de leurs Maîtres.

Comme j'eus cessé de parler, je croi, dit Pymandre, qu'il est nécessaire qu'il se rencontre des personnes qui copient les tableaux des autres, afin de rénouveller ce que les anciens ont fait, & n'en pas laisser perdre la mémoire. Ne m'avez-vous pas autrefois parlé d'un Peintre de Grece (*a*), qu'on estimoit beaucoup, à cause des choses antiques qu'il prenoit plaisir de copier pour les faire revivre?

Je demeure d'accord avec vous, repris-je, qu'il faut qu'il y ait de toutes sortes de Peintres, parce que tous ne peuvent pas avoir un même génie; mais ayant à donner des avis à quelqu'un, je ne lui conseillerois pas de demeurer sans cesse à copier les Ouvrages des autres, puis qu'il a, comme je vous ai déja dit, devant les yeux le même modelle qu'avoient les plus sçavans Peintres, qui est la Nature.

Il ne seroit donc pas besoin, dit Pymandre, en m'interrompant, d'aller en Italie pour devenir plus excellent Peintre?

Il est certain, repartis-je, que l'on peut étudier la Nature en tous Païs. Il y a eu de grands hommes en France, en Allemagne, & ailleurs, qui n'ont jamais vû les beautez de Rome. Mais comme les Universitez sont d'un grand secours, pour former l'esprit des jeunes gens dans les Lettres humaines, & pour les perfectionner dans les sciences; de même, il est avantageux d'étudier les beaux Arts dans les lieux où l'on s'y exerce davantage, parce que parmi un grand nombre de personnes qui aspirent à une même fin, il y en a toûjours qui excellent en quelque partie, & dont l'on peut beaucoup apprendre, & encore tous les lieux où il reste des exemples de tout ce qui a été fait de plus beau. Albert Dure, Lucas & Holben, sans parler

(*a*) Nicophane.

parler de plusieurs autres, ont aquis beaucoup de réputation : néanmoins parce qu'ils n'avoient point vû les differens ouvrages des anciens, ils ne se sont pas rendus parfaits dans toutes les parties de la Peinture. Les Peintres même d'Italie, comme les Lombards, qui n'ont pas vû les belles antiques, n'ont point possedé cette grande réputation qu'ont eu ceux de l'Ecole de Rome, où il se trouve une infinité de belles choses qu'y enseignent les Maîtres, & donnent encore de nouvelles lumiéres aux esprits les plus éclairez. Aussi depuis que les François, & ceux des autres Païs ont été en Italie observer ce qu'il y a de plus beau, ils se sont rendus encore plus sçavans dans la Peinture: car ce n'est pas un Art que les Italiens aient inventé, ni même qu'ils ayent déterré eux seuls. Lors que Cimabué & Giotto commencérent à le faire revivre, on le pratiquoit au-deçà des Monts aussi-bien qu'en Italie, où l'on peut dire que depuis Constantin les Ouvrages de Sculpture & de Peinture n'étoient pas d'un meilleur goût dans Rome que ceux qu'on faisoit ici.

Il m'est tombé depuis peu entre les mains un vieux livre en parchemin d'un Auteur François, dont les caracteres & le langage témoignent être du douziéme siécle. Il y a quantité de figures à la plume, qui font connoître que le goût de desseigner étoit alors aussi bon que celui d'Italie l'étoit du temps de Cimabué. Aussi a-t-on vû que les Arts ne se sont pas plûtôt perfectionnez sous Raphaël & sous Michel-Ange, qu'ils ont en même temps commencé à paroître en ces quartiers avec plus de beauté qu'auparavant; & l'on peut dire qu'en cela les graces du Ciel furent en même temps également distribuées presque par toute l'Europe, puis qu'en Allemagne, en Hollande & en Flandre, il parut de grands hommes, dont la réputation alloit jusques à Rome, comme celle des Peintres Italiens se répandoit ailleurs. Il y a long-temps que l'on pratique la Peinture en France: nos anciennes vitres en sont des preuves, & je vous ai même dit

que le premier qui fut peindre à Rome ſur du verre étoit natif de Marſeille. Auſſi comme les Peintres de France travailloient beaucoup ſur le verre, & qu'ils étoient tout enſemble Peintres & Vitriers, on voit que dès l'an 1520. il ſe faiſoit beaucoup de vitres dans les Egliſes d'un goût très-excellent, & dont les couleurs ſont admirables; je ne dis pas ſeulement pour la beauté & l'éclat de la matiére, j'entens pour le mélange des couleurs & ce que les Ouvriers nomment l'apprêt. Les noms néanmoins de ces excellens hommes ne ſont point venus juſques à nous,& l'on ne ſçait pas quels étoient ceux qui travailloient avant que le Roi François I. eût fait venir d'Italie Me. Roux, & les autres Peintres que j'ai nommez. Les Flamans ont eu plus de ſoin de conſerver la mémoire de leurs Peintres; & quoi qu'ils n'en aient pas cherché l'origine ſi loin que Vaſari a fait de ceux d'Italie, on trouve que dès l'an 1366. HUBERT VAN EYCK nâquit à Maſeyk, Ville ſituée ſur la riviére de Meuſe. On préſume qu'il étoit fils d'un Peintre, parce que toute ſa famille embraſſa cette profeſſion, & qu'il avoit même une ſœur nommée Marguerite, qui pour exercer cet Art avec plus de liberté, ne voulut jamais être mariée. Hubert eut un frere plus jeune que lui, qui fut ſon diſciple, & duquel je vous ai déja parlé; car c'eſt lui qu'on nomme JEAN DE BRUGES,qui trouva l'invention de peindre en huile, & qui eut la gloire de faire de cette maniére les premiers Ouvrages que l'on ait jamais vûs. Il étoit de Venlo, au Païs de Gueldre, mais il fut ſurnommé de Bruges à cauſe qu'il travailloit ordinairement en cette Ville, alors la plus opulente de tout le Païs-Bas. Je vous ai dit comme un Peintre de Meſſine partit exprès de Naples pour venir en Flandre, où il apprit ce ſecret, qu'il porta en Italie.

Hubert & Jean firent enſemble pluſieurs tableaux, & entr'autres pour le bon Duc Philippe de Bourgogne, Comte de Flandre, celui que l'on voit encore dans l'Egliſe de S. Jean de Gand, où eſt repréſenté

l'Agneau de l'Apocalypse au milieu des quatre animaux & des vingt-quatre Vieillards.

Ce fut le dernier Ouvrage auquel Hubert travailla avec son frere, & même il ne le vit pas dans sa perfection, car il mourut (*a*) avant qu'il fût achevé. Jean le finit, & représenta dans l'un des volets ce Duc à cheval, & à côté son frere & lui.

Il fit aussi Adam & Eve, que l'on conserve cherement dans le même lieu; & ensuite il alla demeurer à Bruges, où il se plaisoit davantage qu'à Gand. Il peignit dans l'Eglise de S. Donat une Vierge avec plusieurs Saints. Il fit aussi un tableau pour la Prevôté de S.Martin d'Ipres;& comme il travailloit d'une maniére toute nouvelle il n'y eut guere de Princes en Europe qui ne voulussent avoir de ses Ouvrages.

Il envoya un Saint Jerôme à Laurent de Médicis,& un autre tableau au Duc d'Urbin, où il avoit représenté une Etuve. Le Duc Philippe fit tant d'état de son merite, qu'il lui donna place dans son Conseil. Il mourut à Bruges, & fut enterré dans l'Eglise de S. Donat, où il avoit choisi sa Sepulture.

Ce fut environ ce temps-là (*b*) que nâquit à Nuremberg ALBERT DURER, dont le nom ne s'est pas moins répandu par tout le monde, que ceux des plus grands Peintres dont je vous ai parlé. Son pere qui étoit Orfevre, lui fit apprendre à desseigner dès ses plus jeunes années, & le retint assez long-temps dans sa boutique, avec intention de le faire Orfevre comme lui. Mais Albert ayant fait connoissance avec un certain Hupse Martin, apprit de lui à graver, & à manier les couleurs. Ne voulant rien faire voir qui ne fût excellent, il chercha à se perfectionner avant que de mettre de ses ouvrages au jour. Comme il n'avoit fait aucunes études, il s'appliqua à celles qu'il crut les plus nécessaires pour la profession qu'il embrassoit. Il apprit l'Arithmetique, la Géometrie, la Perspective, & l'Architecture; & ayant fait de ces scien-

(*a*) L'an 1426. (*b*) En 1470.

ſciences un fondement, ſur lequel il pût bâtir avec ſûreté, il ſe mit à travailler, & ne commença qu'à l'âge de vingt-ſept ans à mettre ſes Ouvrages en lumiére. Auſſi ne vit-on rien paroître de lui qui reſſentit ſon Apprentif; on y remarqua une maniére faite & des coups de Maître. La premiére piéce qui parut gravée au burin, fut celle où il a repréſenté les trois Graces, portant un globe ſur leurs têtes.

Enſuite (*a*) il fit pluſieurs autres figures, comme l'Hiſtoire de la Paſſion; les Portraits du Duc de Saxe, de Mélanchthon, & pluſieurs autres, tant en cuivre qu'en bois, avec une infinité de deſſeins, parce qu'il étoit fertile en penſées, & travailloit avec facilité.

Pour des ouvrages de Peinture, il n'en a pas fait un ſi grand nombre. Ceux d'entre ſes tableaux qu'on a le plus eſtimez, ſont l'Adoration des trois Rois, qu'il fit en 1506. En 1507. il peignit Adam & Eve d'une ſi grande beauté, qu'un Gaſpard Urſinus Velius prit occaſion de faire ces deux vers en voyant ce Tableau:

Angelus hos cernens miratus dixit: Ab horto
Non ita formoſos vos ego depuleram.

En 1508. il repréſenta nôtre Seigneur en Croix & le Martyre de pluſieurs Saints. Il s'y peignit auſſi tenant une banniére, dans laquelle ſon nom eſt écrit. Il fit encore un ſemblable ſujet de Jeſus en Croix, où ſont le Pape, l'Empereur, pluſieurs Cardinaux, & où il paroît lui-même tenant un rouleau, où eſt écrit: *Albertus Durer, Noricus, faciebat anno de Virginis partu* 1511.

La plûpart de ces Tableaux-là étoient à Prague, dans le Cabinet de l'Empereur. Ceux de Nuremberg ont auſſi conſervé cherement ce qu'ils ont pû avoir de lui.

Lors qu'il fut en Hollande pour y voir Lucas, que ſa grande réputation lui donna envie de connoître, il fit ſon portrait; & pour lier amitié avec Raphaël d'Urbin, il lui envoya le ſien, car il avoit une eſti-

(*a*) En 1491.

me particuliére pour tous les gens de merite. Il n'y eut jamais homme plus civil, plus charmant, ni plus agréable que lui. Ses vertus & son sçavoir lui acquirent l'amitié de l'Empereur Maximilien, qui pour lui en donner des marques l'anoblit.

Enfin, après avoir glorieusement vécu cinquante-huit ans, il mourut à Nuremberg, au mois d'Avril 1528. & fut enterré dans le Cimetiére de Saint Jean, sous une tombe de marbre, où est son Epitaphe. Outre les tableaux & les estampes que l'on voit de lui, il a laissé des Traitez d'Architecture, & de Perspective; mais entre autres, quatre livres de la Symmetrie, & des proportions du corps humain.

Dites-moi, je vous prie, dit alors Pymandre, quelle estime vous faites d'Albert & de ses ouvrages, & quelle diférence vous mettez entre lui & les meilleurs Peintres d'Italie dont vous avez parlé ?

Albert, repartis-je, étoit de ceux qu'on peut dire avoir un beau naturel pour la Peinture, & qui ne manquant pas de jugement pour se conduire, avoit exactement observé la Nature, & desseignoit parfaitement bien les choses comme il les voyoit. Mais s'étant trouvé comme renfermé dans ses propres connoissances, & ne voyant rien autour de lui qui lui donnât des idées plus nobles & plus hautes, il ne s'est pas apperçû qu'il y a dans la Peinture une infinité d'autres parties, qu'il faut sçavoir pour s'y rendre parfait. Ainsi il n'a pas connu ce qui est nécessaire pour les grandes & nobles ordonnances, selon la diférence des sujets.

Il a ignoré le choix qu'il faut faire des plus belles parties; la noblesse des expressions, les divers accommodemens des draperies: & quoi qu'il sçût la Perspective, il ne l'a pas néanmoins pratiquée dans toute son étenduë, n'ayant pas sçû celle qu'on appelle aërienne, ni cet affoiblissement des couleurs, des jours & des ombres, s'attachant uniquement à bien desseigner toutes les parties d'un Tableau, à les finir avec soin, & à employer de belles couleurs. Il n'a pas pensé en

étudiant chaque chose en particulier, qu'elles font un autre effet toutes ensemble ; & que dans une grande ordonnance de plusieurs figures, la distance qu'il faut à l'œil pour les considérer, les fait paroître d'une autre maniére que quand on les regarde de près, & séparément. Il ne s'est pas mis non plus en peine de représenter d'autres vétemens que ceux de son temps, & n'a point choisi d'autres proportions que celles des corps qu'il voyoit. Car il ne faut pas, comme je vous ai dit, ayant la nature pour modelle, se contenter de la copier comme on la voit. Il faut la connoître dans toute l'étenduë de ses parties, quoi que l'on n'en représente souvent que ce qui est découvert, & qu'il reste beaucoup de choses cachées. C'est pourquoi dans le même temps qu'on desseigne les parties d'un corps, il faut sçavoir le rapport & la belle proportion qu'elles doivent avoir les unes avec les autres, afin de ne pas manquer dans la composition du tout ensemble.

Si Albert, dit Pymandre, a fait un Traité des proportions, pouvoit-il manquer d'observer lui-même ce qu'il enseignoit aux autres ?

Ce qu'il en dit, repartis-je, ne peut pas servir de regle assûrée ; car ce sont des mesures qu'il a prises véritablement sur la Nature, mais il n'a pas fait choix de la belle Nature.

Il n'y a donc pas, interrompit Pymandre, une mesure arrêtée pour toutes sortes de corps ?

Non assûrément, repliquai-je : car premiérement il n'y en a point pour les enfans, dont toutes les parties changent à mesure qu'ils croissent. La Nature, qui dès leur naissance leur donne une tête plus grosse à proportion que tout le reste des membres, comme si elle se hâtoit de former le lieu qui doit être la demeure de l'esprit, ne donne pas à cette tête dans la suite des temps un accroissement égal aux autres parties. Il se trouve que dès l'enfance sa tête a autant de hauteur que les deux épaules ensemble ont de largeur, quoi que dans les hommes faits il n'y ait d'une

épaule à l'autre que la mesure de deux faces: de sorte que jusqu'à ce qu'on soit hors de l'enfance, il n'y a point de proportion certaine. C'est sur cela qu'Albert Durer, & quelques autres ont fait plusieurs remarques, ausquelles il ne faut pas s'arrêter, si l'on veut suivre l'avis de Leonard de Vincï; qui conseille aux Peintres de faire eux-mêmes des observations sur la nature, & de considérer de temps en temps de quelle sorte elle travaille dans la formation, & dans l'accroissement du corps de l'homme.

Lors qu'il est dans sa perfection, Vitruve qui le mesure par la grandeur de son pied, veut que pour être d'une belle proportion, il en ait dix de hauteur. Il y en a d'autres, qui prennent la tête pour mesurer les autres parties, comme d'autres encore se servent de la grandeur du visage, c'est à dire de l'espace qui est depuis le bas du menton jusques au haut du front, où commence la racine des cheveux. Et parce qu'il y a des corps de diverses tailles & grandeurs; que les uns sont plus courts, les autres plus hauts, & déchargez; ils ont aussi donné plus ou moins de mesure à ces corps. Car ils en ont fait qui n'ont que sept têtes de haut, d'autres huit, d'autres neuf; & il y en a même qui ont été jusques à dix, & cela tant à l'égard des hommes que des femmes, comme l'on peut voir dans Albert Durer & dans Lommazzo.

Cependant, ceux qui ont soigneusement mesuré les plus belles Antiques n'y trouvent point toutes ces diverses mesures. Leur diférence ne consiste que dans les largeurs qui les rendent plus grosses ou plus menuës, & les fait paroître ou plus sveltes ou plus ramassées; & j'ai appris des plus excellens hommes en cet art, qu'il n'y a dans toutes les Antiques qu'une seule mesure pour les hauteurs, tant des hommes que des femmes, qui est de huit têtes ou dix faces.

Et de quelle sorte, interrompit Pymandre, ont-ils distribué toutes ces mesures?

Ce seroit, repartis-je, un discours qui seroit en-

nuïeux, ſi j'entreprenois de vous les rapporter toutes. Je vous dirai ſeulement en peu de mots, que le corps d'un homme & d'une femme ſe diviſe en dix faces; c'eſt à dire, dix meſures, qui ſont chacune de la grandeur du viſage, à prendre, comme je viens de dire, depuis la racine des cheveux juſques au bas du menton. La premiére comprend l'eſpace qui eſt depuis le haut de la tête juſques au bout du nez. La deuxiéme, depuis le nez juſques au haut de l'eſtomac. La troiſiéme, depuis le haut de l'eſtomac juſques au creux de la poitrine. La quatriéme, depuis le creux de la poitrine juſques au nombril; d'où juſques au bas du ventre, l'on compte la cinquiéme, & où ſe trouve le milieu du corps. Car de là juſques au genou il y a deux hauteurs de viſage, & trois autres du genou juſques à la plante des pieds. La main eſt de la longueur du viſage; & depuis la jointure de la main juſques à celle de l'épaule, il y a trois faces. D'une épaule à l'autre, il y en a deux. De ſorte que de l'extrémité d'une main à l'autre, il ſe trouve la même longueur, que depuis les pieds juſques au haut de la tête.

La tête ſe diviſe en quatre parties. Le viſage en contient trois, dont la premiére comprend l'eſpace qui eſt entre le haut du front, ou la racine des cheveux, & les ſourcils. La deuxiéme, celui qui eſt depuis les ſourcils juſques ſous les narines. Et la troiſiéme, depuis les narines juſques ſous le menton. Je ne penſe pas qu'il ſoit néceſſaire que je vous faſſe un détail de toutes les autres parties du viſage; cela ſeroit trop long, & inutile à préſent.

Je ne croi pas même, dit Pymandre, qu'on en puiſſe rien dire de fort certain, puiſque la Nature les rend ſi differens, que de tous ceux que nous voyons, il n'y en a point qui ſe reſſemblent.

Vous ſçavez bien, repliquai-je, qu'en parlant ce matin des parties qui ſervent à la compoſition d'un beau corps, nous n'avons conſidéré que celles qui peuvent contribuer à former une ſeule & unique beau-

té.

té. De même, quand je vous parle de la meſure que doivent avoir ces parties pour engendrer une parfaite ſymmetrie, je m'arrête ſeulement à la meſure que les plus grands Maîtres ont gardée, quand ils ont formé ces anciennes Statuës, qui ſont les vrais modelles de la belle proportion.

Cependant, vous remarquerez, comme une choſe conſidérable, que quand on étudie cette parfaite beauté, & ces belles proportions, ce n'eſt pas pour les mettre continuellement en pratique; c'eſt afin de connoître ce qu'il y a de plus beau & de plus noble dans le corps humain, mais non pas pour repréſenter les corps d'une même maniére: il faut que les Figures ayent rapport aux ſujets que l'on traite, & les changer ſelon les perſonnes que l'on repréſente; Hercule ne devant pas être peint comme Apollon, ni Bacchus comme Silene.

Il me ſemble, interrompit Pymandre, avoir autrefois ouï dire à quelques Peintres, que pour bien donner ces diférentes beautez, il faut conſidérer chaque corps ſelon l'influence des ſept Planettes.

Ce ſont, repris-je, les méditations de quelques Auteurs Italiens, dont je veux bien vous expliquer la penſée. Pour donner de la beauté à un ouvrage, il eſt néceſſaire, comme je viens de dire, qu'il ſoit diverſifié dans toutes ſes parties, & non ſeulement dans les actions des figures, mais encore dans leurs airs de tête, dans leurs grandeurs, & dans leurs proportions, parce que les Peintres doivent imiter la Nature, qui n'eſt pas égale dans tous les hommes. S'ils donnoient une même proportion à tous les corps, & une pareille beauté à tous les viſages, il ſembleroit qu'ils n'auroient imité qu'une ſeule figure, & que leurs peintures ſeroient faites ſur un même modelle. Il faut qu'il y ait une diférence viſible & aiſée à connoître entre un Roi & un Soldat, un homme de Cour & un villageois, ſi l'on veut rendre un ouvrage vrai-ſemblable & dans ſa perfection: & c'eſt, à vous dire vrai, ce qui ne

ſe trouve pas dans les ouvrages d'Albert. L'on a même fort bien remarqué le défaut de Perrin del Vague, qui donnoit à toutes les figures de femmes qu'il peignoit, un air de viſage tout ſemblable, parce qu'il ne prenoit jamais que ſa femme pour modelle. Or il y a des Peintres Italiens qui ont écrit, (a) que pour trouver toutes ces diférences, il faut conſidérer quatre choſes dans le corps de l'homme ; ſçavoir les quatre élemens, ou les quatre humeurs principales dont il eſt compoſé : car ſi ce ſont les quatre humeurs qui émeuvent les paſſions, elles ſont encore d'autres effets dans la ſubſtance des corps. Ils diſent premiérement, que ceux qui tiennent le plus du feu, ont un tempérament chaud & ſec, dont les proprietez ſont d'accroître & d'endurcir. Ainſi les perſonnes dominées par la Planette de Mars, & qui tiennent de ce tempérament, ſont d'ordinaire plus puiſſantes que les autres, & ont les parties du corps rudes, nerveuſes, & couvertes de poil. Ceux qui tiennent de l'air chaud & humide ne ſont pas ſi forts, & ont les parties du corps délicates au toucher : ceux de ce tempérament ſont dominez par Jupiter.

Le tempérament de ceux qui ſont gouvernez par la Lune tient de l'eau froide & humide : ce qui fait que leur taille n'eſt pas ſi haute que celle des ſeconds ; leurs proportions ſi juſtes, les parties du corps ſi fortes, ni ſi vigoureuſes.

Pour les corps qui tiennent de la terre, & qui ſont attribuez à Saturne ; comme ils participent beaucoup du froid & du ſec, les membres en ſont d'ordinaire plus rudes, & plus reſſerrez que ceux qui dépendent de Mars, mais n'ont pas tant de force.

Du mélange de ces quatre élemens, ou qualitez principales, ſe forment tous les autres corps, dont les uns tiennent du Soleil, les autres de Venus, & les autres de Mercure.

Ils diſent encore que ceux qui ſont dépendans du So-

(a) Comme a fait Lommazzo.

Soleil, n'ont pas les parties du corps ſi rudes que ceux qui tiennent de Mars, mais auſſi un peu plus que ceux qui dépendent de Jupiter, & qu'ils ſont d'une moindre taille.

Les perſonnes dominées par Venus ont la taille belle & grande, bien proportionnée. Ils ont rapporté ces obſervations, pour montrer que la beauté d'un tableau dépend de bien former toutes ces ſortes de corps, chacun ſelon le tempérament des perſonnes, & la nature du païs que l'on veut repréſenter. Car il y a une grande diférence entre la taille & la mine d'un Anglois, & celle d'un Armenien; entre un Allemand & un Eſpagnol. Si vous avez bien pris garde dans les bas-reliefs de la Colonne Trajane, dans ceux de l'arc de Conſtantin, & dans quelques autres qui nous reſtent, vous verrez que les Sculpteurs anciens obſervoient cela très-ſoigneuſement; & qu'on remarque dans leurs ouvrages la diférence qu'il y a entre un Romain & un Barbare: de ſorte que le Peintre doit par les Hiſtoires, & les lumiéres de la raiſon, apprendre à bien marquer toutes ces diférences.

Le tempérament le plus convenable à un Roi étant celui qui tient du Soleil, il doit donner à la figure qu'il en fait une proportion de membres, qui ait rapport aux corps ſujets à cette Planette, tâchant d'imprimer en lui toute la majeſté & la grace qui ſe doit rencontrer en la perſonne d'un Prince.

Et parce que la proportion la plus propre à un Soldat eſt celle qui eſt attribuée aux corps ſujets à la Planette de Mars, il fera conſiſter ſa principale beauté dans la force de ſes membres, & dans la vigueur de ſes actions. Pour celui qui eſt ſujet aux influences de Venus, ſa beauté doit paroître dans une grace & une délicateſſe amoureuſe, qui ſe remarquera dans la conſtitution de ſon corps, & dans l'expreſſion de ſes actions.

Quand un Peintre ne ſe ſent pas aſſez fort pour entreprendre les grandes compoſitions, qui demandent une recherche exacte de toutes ces parties, il

vaut mieux qu'il se borne dans de moindres sujets : car pourvû qu'il exécute bien ce qu'il entreprend, il aura toûjours la gloire d'avoir bien réüssi.

Dans le même temps qu'Albert Durer travailloit en Allemagne, il y avoit en Flandres un Peintre en réputation, & dont les tableaux étoient fort estimez, parce qu'en effet, n'entreprenant pas de grandes Ordonnances, il exécutoit assez heureusement ce qu'il faisoit. Vous en avez sans doute oüi parler ; car c'est ce fameux Marêchal, dont les tâbleaux sont encore si estimez par ceux de son Païs.

Il se nommoit QUINTIN MESIUS ou MATSYS, & nâquit à Anvers sur la fin du quatorziéme siécle. Dés son enfance il eut beaucoup d'inclination pour le dessein ; mais son pere ne voulant pas qu'il s'y arrêtât, le contraignit d'apprendre le mêtier de Marêchal, qu'il exerça encore aprés la mort de son pere, afin de gagner sa vie, & pouvoir nourrir sa mere. Cependant, comme il n'étoit pas d'une complexion assez forte pour un travail si rude, il tomba dans une longue & perilleuse maladie ; & n'ayant pas moyen de se faire assister, fut porté à l'hôpital.

Entre les personnes charitables qui le visitérent, il y en eut une qui lui donna une Image en taille de bois ; & ne sçachant à quoi se divertir pendant qu'il revenoit en convalescence, il lui prit envie de la peindre, & ensuite il fit encore quelques autres portraits. Mais ayant recouvré sa santé, il retourna dans sa boutique, & prenant le marteau continua son travail ordinaire. Néanmoins ayant un esprit qui ne pouvoit s'arrêter à de gros ouvrages, il entreprit de couvrir, & d'environner de fer un puits qui est proche la grande Eglise d'Anvers, où il fit paroître l'excellence de son esprit, par l'artifice & la délicatesse de son travail : car le fer est si bien manié dans une infinité de feüillages & d'ornemens qu'on y voit encore, que dès lors tout le monde jugea avantageusement de l'Ouvrier, & connut bien qu'il étoit capable d'un autre emploi que de celui où il s'occupoit. Il fit de la même maniére un Balus-

Baluſtre qui eſt à Louvain ; & peut-être auroit-il continué dans ce penible métier, ſi l'amour ne ſe fût point mêlé de ſes affaires.

Il avoit environ vingt ans, lors qu'il devint éperduëment amoureux d'une fille de ſa condition, qu'un Peintre recherchoit en mariage. Elle témoigna à Quintin qu'elle avoit plus d'inclination pour lui que pour le Peintre; mais qu'elle avoit beaucoup d'averſion pour ſon métier de Marêchal : de ſorte que ſe voyant obligé de le quitter, s'il vouloit poſſeder cette fille, & ayant ſçû d'elle que la profeſſion de Peintre lui étoit très-agréable, il réſolut d'apprendre cet Art, quelque difficile qu'il fût, & s'y appliqua dès ce moment avec tant de ſoin & d'aſſiduité, qu'en peu de temps il ſe rendit comparable aux meilleurs Maîtres qui fuſſent en Flandres. Ainſi il épouſa celle qu'il recherchoit avec tant de paſſion, & donna en même temps une marque du pouvoir de la beauté ſur un eſprit ſenſible à ſes charmes.

Depuis que l'Amour lui eut mis le pinceau à la main, il ne le quitta point. Il continua après être marié dans l'exercice de la peinture, & fit quantité d'excellens tableaux qui donnérent de l'étonnement à tout le monde, principalement à ceux qui l'avoient vû auparavant dans un travail ſi rude, & ſi diférent de celui de la peinture.

Son Chef-d'œuvre fut une décente de Croix, qu'il fit pour la Confrairie des Menuiſiers d'Anvers, qui la mirent dans une Chapelle de l'Egliſe Cathedrale. Ce tableau eſt couvert de deux volets. Dans l'un eſt repréſenté le Martyre de S. Jean l'Evangeliſte; & dans l'autre Hérodias qui danſe tenant la tête de S. Jean Baptiſte. Lors que le Roi d'Eſpagne Philippe II. alla en Flandres, il eût bien voulu emporter ce tableau, mais on lui témoigna qu'on ne pouvoit l'ôter du lieu où il étoit. Toutefois dans les troubles qui arrivérent enſuite, lors que les Hérétiques briſérent quantité d'Images, Martin de Vos Peintre, qui craignoit que cette peinture

ture ne fût perduë, persuada aux Magistrats de l'acheter des Maîtres de la Confrairie pour la mettre en sûreté: ce qu'ils firent, & en payérent quinze cens livres, dont les Maîtres achetérent une maison pour faire leurs assemblées.

Ce Peintre a fait quantité d'autres tableaux, qui ont été répandus de tous côtez. Il y avoit dans le Cabinet du feu Roi d'Angleterre Charles I. les Portraits d'Erasme & de Petrus Ægidius dans une même Ovale: le dernier tenoit une Lettre, que Thomas Morus, qui étoit intime ami de tous les deux, lui avoit écrite. Il y a des Vers de ce Chancelier d'Angleterre sur le sujet de ces deux Portraits que j'ai appris autrefois d'un de mes amis, amateur des belles Lettres, & qui a fait plusieurs recherches sur les vies des personnes illustres dans toutes les sciences. (a) C'est aussi de lui que j'ai sçû plusieurs choses qui regardent quelques Peintres Flamans. Je vai vous dire les Vers, si je puis m'en souvenir.

C'est le tableau qui parle.

Quanti olim fuerant Pollux & Castor amici,
Erasmum tantos Ægidiúmque fero.
Morus ab his dolet esse loco sejunctus amore,
Tam prope quàm quisquam vix queat esse sibi.
Sic desiderio est consultum absentis ut horum
Reddat amans animum littera, corpus ego.

Et après Morus parle lui-même à Quintin en cette sorte:

Quintine, ô veteris Novator artis
Magno non minor artifex Appelle!
Mire composito potens colore
Vitam adfingere mortuis figuris
Hei! cur effigies labore tanto
Factas tam benè, talium virorum
Quales prisca tulere secla raros,
Quales tempora nostra rariores,
Quales, haud scio, post futura, an ullos
Te juvit fragili indidisse ligno

Dan-

(a) Mr. Bullart d'Aras.

Dandas materiæ fideliori
Quæ servare datas queat perennes:
O si sic poteras tuæque famæ, &
Votis consuluisse posterorum
Nam si sæcula quæ sequentur, ullum
Servabunt studium artium bonarum
Nec Mars horridus obteret Minervam,
Quanti hanc posteritas emat tabellam.

Il y avoit chez le Duc de Bouquinghan, & chez le Comte d'Arondel plusieurs Portraits de la main de Quintin. Les plus beaux qui se voyent encore de lui étoient il n'y a pas long-temps chez un Marchand d'Anvers nommé Stenens, dont l'un représente un Banquier & sa femme qui comptent & pesent de l'argent, & qui fut fait dès l'an 1514. Il y en a d'autres, où l'on voit des gens qui jouënt aux Cartes. Le sieur Corneille Vander-Geest avoit aussi une Vierge que l'on estimoit beaucoup. Il y a dans l'Eglise de Saint Pierre de Louvain un tableau de Sainte Anne; & ceux de cette Ville qui en font grand état ont soûtenu que ce Peintre étoit né chez eux: mais ceux d'Anvers leur disputent cet honneur. Il y mourut l'an 1529. & fut enterré dans l'Eglise des Chartreux, qui étoit dans les fossez de la Ville, d'où cent ans après ses os ont été retirez par les soins de ce Corneille Vander-Geest, qui les fit mettre au pied de la Tour de l'Eglise Cathedrale de Nôtre-Dame d'Anvers & au-dessus fit élever l'image de Quintin taillée de Marbre blanc avec cet Epitaphe.

QUINTINO MATSYS
INCOMPARABILIS ARTIS
PICTORI, ADMIRATRIX
GRATAQUE POSTERITAS
ANNO POST OBITUM
SÆCULARI
CIↃ IↃCXXIX. *Posuit.*

Et plus bas est écrit sur un Marbre noir en lettres d'or.

CON-

CONNUBIALIS AMOR DE MULCIBE
FECIT APELLEM.

Il fit beaucoup mieux les Portraits que les autres Tableaux d'Hiſtoires. Il laiſſa de ſon mariage un fils nommé Jean, qui fut auſſi Peintre, & imita la maniére de ſon pere.

Comme ces Peintres n'avoient pas un grand fonds de ſcience, ils ne s'adonnoient d'ordinaire qu'à faire des Portraits, prenant plaiſir à repréſenter des viſages de Vieillards ou de Vieilles, & quelques actions communes & baſſes, parce qu'il eſt bien plus aiſé de repréſenter les défauts de nature, que de bien imiter l'état de ceux auſquels il ne ſe trouve rien à reprendre.

Il y avoit encore dans le même temps un Peintre d'Anvers nommé JOOS VAN-CLEEF, qui faiſoit des Portraits, & repréſentoit des Banquiers comme faiſoit Quintin, mais il donnoit plus de force à ſa Peinture. Un JEROME BOS natif de Bolduc, qui faiſoit des Groteſques & des Figures boufonnes. Il y a une tenture de Tapiſſerie de ſon deſſein dans le Garde-Meuble du Roi.

Mais pendant qu'Albert ſe rendoit conſidérable en Allemagne, & que Quintin étoit eſtimé par ceux de ſon païs, Lucas travailloit en Hollande avec une grande approbation. Il étoit de Leyden, & porta toûjours le nom de cette Ville, où il vint au monde l'an 1494. Son pere, qui ſe nommoit Hugo Jacob, étoit un fort médiocre Peintre: ce fut lui néanmoins qui le premier ſeconda par ſes enſeignemens les inclinations de ſon fils, & qui d'abord lui apprit à deſſeigner. Enſuite il le mit ſous Corneille Engelbert Peintre, qui alors avoit quelque réputation. Il étoit tellement attaché au travail, qu'il ne prenoit pas ſeulement le temps de ſe repoſer pendant la nuit, de ſorte que ſa mere étoit obligée de lui ôter la chandelle pour l'empêcher de veiller.

Dès

Dès l'âge de neuf ans il grava quelques piéces qu'il donna au Public. A douze ans il peignit un Tableau à détrempe qui fut assez estimé. A quinze ans il en fit un autre plus considérable, où il représenta comme Mahomet étant yvre, tua un Moine de sa Secte. Ce fut dans ce même temps qu'il grava pour les Vitriers de Leyden neuf piéces de l'Histoire de la Passion de Nôtre Seigneur. Il représenta aussi la tentation de Saint Antoine, & la Conversion de Saint Paul. Il n'avoit que seize ans lors qu'il fit un *Ecce Homo*, Adam & Eve chassez du Paradis Terrestre, & plusieurs autres piéces.

Il se maria fort jeune, & épousa une fille de la noble famille de Bosthuisen. Etant richement pourvû, il vivoit splendidement; & quoi qu'il aimât la bonne chere, il ne perdoit pas pour cela un moment du temps destiné à son travail. Il sembloit même quand il avoit plus bû qu'à l'ordinaire, que le vin lui donnoit davantage d'esprit: ce qu'on remarquoit dans quelques piéces qu'il avoit gravées au sortir de la débauche, qui paroissoient meilleures que les autres, comme l'Histoire de Saül, qui lance un javelot contre David, qui joüe de la Harpe; un Païsan à qui une femme tire l'argent de sa bourse, pendant qu'un Charlatan lui arrache une dent de la bouche; une autre piéce, où l'on voit un Vieillard & une femme qui accordent chacun un instrument de Musique; celui de l'homme est monté de grosses cordes de Luth, & celui de la femme est un Cistre. On dit que par là il vouloit représenter ce que Plutarque écrit, que pour faire un bon accord dans une famille, l'homme doit tenir un ton haut & grave, & la femme le plus bas & le plus doux.

Il fit aussi le portrait de l'Empereur Maximilien, lors qu'il fit son entrée à Leyden. Il avoit appris à graver au burin d'une Orfevre, ami de son pere; & à l'eau forte d'un Armurier qui gravoit fort bien des armes. Comme Albert Durer étoit alors en réputation d'être le plus excellent Graveur de ce temps-là,

Lu-

Lucas ayant vû quelques unes de ses piéces, les copia, & fit en sorte par après qu'elles tombérent entre les mains d'Albert, qui fut surpris de voir un si excellent Competiteur. Néanmoins au lieu d'en être jaloux, il témoigna de la joye ; & après avoir beaucoup loüé les Ouvrages & l'Ouvrier, il n'eut point de repos qu'il ne l'eût vû, & n'eût fait amitié avec lui : ce fut pour cela, comme je vous ai dit, qu'il fit le voyage de Hollande. Ces deux excellens hommes s'étant rencontrez, comme firent autrefois Apelle & Protogene, & rendus des témoignages d'estime & d'amitié, par des caresses mutuelles, firent encore le Portrait l'un de l'autre.

Quant aux Tableaux de Lucas, on a estimé beaucoup celui où Nôtre Seigneur guerit un Aveugle. Goltius l'acheta une somme considérable : il étoit couvert de deux volets sur lesquels Lucas peignit d'un côté le Portrait d'un homme, & de l'autre celui d'une femme, avec les Armes de leur maison. Il fit aussi une Venus grande comme Nature, tenant un petit Amour par la main, où l'on mit des Vers Grecs & Latins ; il me souvient encore des Latins :

Oceani quondam spumis Venus orta ferebar :
Nunc spumis, Luca, vivo renata tuis.

Il y a encore dans l'Hôtel de Ville de Leyden un Tableau, où Lucas a représenté le Jugement dernier ; & sur les deux volets, il a peint Saint Pierre & Saint Paul. L'Empereur Rodolphe, amateur des belles choses, avoit un Tableau de lui, qu'il estimoit beaucoup. On y voyoit la Vierge à demi-corps, tenant le petit Jesus, & à côté la Madelaine, & une femme à genoux, & sur les volets qui le cachoient une Annonciation : il n'avoit que vingt-deux ans lors qu'il le fit. Il y a une infinité d'autres Tableaux de sa main dispersez en plusieurs endroits d'Allemagne, & des Païs-Bas ; comme chez un Marchand d'Amsterdam l'Histoire du Veau d'or ; à Leyden l'Histoire de Rebecca ; & à Delft chez un Bourgeois l'Histoire de Joseph, lors qu'il

qu'il eſt en priſon avec l'Echanſon, & le Pannetier de Pharaon. Il a auſſi fait pluſieurs Portraits de ſes amis; car il ne voulut pas ſe captiver à peindre d'autres perſonnes. Il a encore peint ſur du verre; mais comme c'eſt une matiere fragile, il ſe trouve peu de ces morceaux: Goltius néanmoins avoit conſervé une piéce où étoit repréſenté David victorieux, & pluſieurs filles qui vont danſant au devant de lui.

Lucas ſe voyant comblé d'honneurs & de biens reſolut d'aller viſiter les Provinces de Brabant, de Flandres, & de Zelande, pour ſe divertir; & par tout où il paſſoit, il traitoit ſplendidement ceux de ſa profeſſion. Etant à Middelbourg, il fit connoiſſance avec un Peintre nommé Jean de Maubeuge; & ils firent pluſieurs fois la débauche enſemble.

Il y avoit entre eux beaucoup de jalouſie, parce qu'ils étoient égaux en réputation & en richeſſes; de ſorte que c'étoit à qui paroîtroit avec plus d'éclat. Lors qu'ils ſe virent, Maubeuge étoit vétu d'un habit de drap d'or, & Lucas d'une robe de Camelot de ſoye fort riche. Ils entrerent dans une ſi grande défiance l'un de l'autre, que Lucas ſe perſuada qu'il avoit été empoiſonné; & cette opinion fit un tel effet dans ſon eſprit, qu'étant retourné chez lui, il tomba malade, & fut ſix ans au lit, toûjours languiſſant. Il ne laiſſoit pas néanmoins de peindre, & de deſſeigner continuellement; & même ayant fait faire des inſtrumens propres pour s'en ſervir ſur ſon lit, il grava au burin pluſieurs Piéces encore plus étudiées qu'auparavant.

On trouva ſous le chevet de ſon lit, après qu'il eut expiré, une planche, où étoit repréſentée une Pallas, qu'il avoit achevée peu d'heures avant ſa mort.

Il ne laiſſa qu'une fille richement mariée. Il mourut l'an 1533. âgé de trente-neuf ans, avec la reputation du plus artiſte Graveur, & du meilleur Peintre que l'on connût dans les Païs-Bas. Ce fut lui qui perfectionna l'Art de peindre ſur le verre.

Outre tous les Ouvrages dont je vous ai parlé, Luca

cas a encore fait des desseins de Tapisseries. Il y en a douze Piéces (*a*) dans le Garde-Meuble du Roi, où sont représentez les douze mois de l'année; & (*b*) une autre tenture qui représente les sept Ages.

Le Roi n'a-t-il pas aussi, dit Pymandre, des Tapisseries du dessein d'Albert Durer? Il y a quatre Tentures, repartis-je, qui ont toûjours passé pour être de lui, dont l'une, (*c*) représente l'Histoire de Saint Jean; (*d*) une autre, la Passion de Nôtre Seigneur, (*e*) la troisiéme, sont ces belles Chasses de l'Empereur Maximilien, qui étoient autrefois à Monsieur de Guise: elles sont toutes relevées d'or. Il n'y a que la quatriéme, (*f*) qui n'est que de soye, & qui représente la vie humaine. Mais il est vrai que pour les Chasses, il n'y a point d'apparence qu'elles soient d'Albert. Aussi l'on m'a assûré qu'elles étoient de la main d'un Peintre de Bruxelles, nommé BERNARD VAN-ORLAY, qui travailloit du temps de Raphaël, & qui a fait exécuter toutes les Tapisseries que les Papes, les Empereurs, & les Rois faisoient faire en Flandres d'aprés les desseins d'Italie. D'abord sa maniére étoit Gothique; mais à force de voir des Ouvrages de Raphaël & de Jule, il la changea, & même il y en a qui ont voulu dire que les Tapisseries de l'Histoire de Saint Paul, qui sont dans le Garde-Meuble du Roi, & qui ont toûjours passé pour être de Raphaël, sont de son dessein: ce qui n'est pas vrai-semblable; car on y voit trop la maniére de ce grand Maître. Peut-être ce Bernard les a-t-il conduites sur de legers desseins de Raphaël, y ayant en effet quelques parties, qu'on voit bien n'être pas tout-a-fait arrêtées. Car c'étoit lui qui prenoit le soin de tous les Ouvrages de Peintures & d'etoffes que l'Empereur Charles-Quint faisoit faire, & même des Vitres qui sont dans les Eglises de Bruxelles. Il avoit sous lui un nom-

(*a*) De 37. aunes de cours.
(*b*) Contenant 28. aunes & demie en sept Piéces.
(*c*) De 25 aunes en 8. Piéces. (*d*) De 9. aunes en 5. Piéces.
(*e*) De 60 aunes & demie en 22. piéces.
(*f*) De 27. aunes & demie.

nommé TONS, grand Païſagiſte, qui a travaillé aux Chaſſes de l'Empereur Maximilien & un autre de ſes Eleves PIERRE KOECK, (a) natif d'Aloſt, fort bon Peintre & Architecte. Celui-ci alla en Turquie, d'où il apporta le ſecret des belles couleurs pour les teintures des ſoyes & des laines.

Je ne m'étonne pas, dit Pymandre, ſi les Tapiſſeries de ce temps-là ſont ſi belles, puis que l'on prenoit tant de ſoin à les rendre parfaites, & par les deſſeins des plus excellens Maîtres, & par la bonté de la matiére. Il eſt vrai auſſi qu'il n'y a rien de plus beau que ces Chaſſes dont vous parlez; & quoi que ce Peintre ne fût pas d'Italie, je ne voi pas qu'il en mérite moins d'honneur. Car il me ſouvient qu'il y a des figures ſi animées, des viſages ſi naturels, des vétemens ſi riches, & des Paiſages ſi agreables, qu'il n'y a rien à mon ſens de plus beau; & pour moi je vous avoue que je n'y apperçois pas ce qui peut tenir du goût que vous nommez Gothique. Pour ce qui eſt des Ouvrages d'Albert & de Lucas, il eſt vrai que vous m'en avez fait voir autrefois, dont les habits & la maniére de peindre ne me plaiſoit pas; mais où il y avoit auſſi certaines choſes, que je trouvois bien faites.

Ce ſont, repris-je, ces differences qui diſtinguent ſi fort les grands Peintres Italiens d'avec ces Maîtres dont je viens de parler, qui ne ſe ſont étudiez qu'à bien faire quelques parties, mais qui n'ont point travaillé à la recherche des autres. Vous voyez dans leurs Tableaux des têtes bien peintes & bien finies; mais les jours, les lumiéres, les beaux contraſtes de membres, & les grandes diſpoſitions ne s'y rencontrent pas. Leurs figures ſont couvertes d'habits riches, mais à la mode de leur païs, & comme on les portoit en ce temps-là, parce qu'ils n'étudioient point la belle maniére de les vétir, quoi que cela leur fût aſſez néceſſaire, n'ayant gueres fait de compoſitions où l'on voye beaucoup de nuditez.

J'a-

(a) Il eſt mort en 1550.

J'avouë, dit Pymandre, qu'on ne peut pas les en accuser, comme Michel-Ange ; aussi n'avoient-ils pas besoin de se rendre si sçavans dans l'Anatomie.

C'est pourtant, repartis-je, une des principales choses qu'un Peintre doit sçavoir, quand même il ne représenteroit jamais que des figures vétuës.

Quoi-que Michel-Ange en eût fait sa premiére & principale étude, il ne laissoit pas de s'y attacher continuellement ; & pour s'y perfectionner davantage faisoit souvent dissequer des corps morts, afin de voir la construction & l'origine de tous les os, leur incastrature, les ligatures des muscles & des nerfs, les divisions des veines, & enfin tout ce qui compose le corps de l'homme, & qui sert à donner mouvement à toutes ses differentes parties. Non seulement il faisoit des observations sur le corps humain, mais encore sur ceux des animaux, particuliérement des chevaux : aussi jamais Peintre ne l'a égalé dans la connoissance de l'Anatomie, qu'on peut dire très-nécessaire à cet Art.

Comme l'on ne représente guéres de squelettes, dit Pymandre, ni de corps decharnez, je ne m'étois pas imaginé que cette étude fût aussi nécessaire à un Peintre que celle de bien representer la chair, & de se perfectionner dans le beau coloris : c'est pourquoi j'aurois excusé les Peintres Flamans dont nous avons parlé, de ne l'avoir pas sçûë, n'ayant voulu représenter que des figures vétuës.

C'est, repartis-je, que vous ne jugez des choses que par les apparences, & ne considérez dans un Ouvrage que ce qu'il y a de plus éclatant. Cependant il se rencontre dans un Tableau beaucoup de choses que l'on n'y apperçoit pas, & qui sont pourtant les plus difficiles à bien exécuter, & les plus importantes dans un ouvrage.

Car il faut considérer le corps de l'homme comme le corps d'un navire. Vous sçavez bien que ce ne sont pas les planches qui le couvrent, & les ornemens dont

il

il eſt enrichi qui le compoſent entiérement. Les groſſes piéces de bois, dont on forme d'abord comme un ſquelette, en font le corps principal, & ſont comme les os qui le soûtiennent. Si dans la figure d'une homme la chair n'eſt ſoûtenuë des os, c'eſt un corps qui n'a nulle fermeté. Et de même que la perfection d'une horloge, & la juſteſſe de ſes mouvemens dépendent de la bonté des reſſorts; auſſi le corps des animaux & leurs mouvemens dépendent de la fabrique des os, & de la ſituation des muſcles & des tendons qui les ſoûtiennent, & les font agir.

Comme il y a une infinité de parties dans le corps qui ſont diſſemblables, & qui toutes, ou la plûpart agiſſent differemment, il eſt néceſſaire que le Peintre remarque, avec un ſoin très-exact, leurs divers effets; & lors qu'il les a bien compris, il faut qu'il travaille encore à les bien repréſenter, & à leur donner la forme, la force, & la grace qui leur eſt néceſſaire.

Je ne croi pas, dit Pymandre, qu'il ſoit ſi difficile à un Peintre de s'inſtruire de ce qui regarde les os, que de ce qui dépend des nerfs & des muſcles; parce qu'il me ſemble que les os ſont toûjours les mêmes, & ſervent comme d'eſſieux aux membres du corps.

Il faut néanmoins, repartis-je, conſidérer attentivement leur incaſtrature ou enchâſſement: car c'eſt par là qu'on connoît que quelque effort que les bras & les jambes faſſent, elles ne peuvent ployer que du côté où les os ont leurs mouvemens libres. Comme les muſcles & les nerfs ſont plus ſouples & plus obéiſſans, & qu'ils ſe retirent & s'allongent, ſelon l'effort que l'on fait, ils changent en toutes ſortes de rencontres; de ſorte qu'il eſt néceſſaire de connoître ces changemens, qui groſſiſſent ou étreſſiſſent la partie du corps.

Ce qui apporte du changement dans les nerfs & dans les muſcles, eſt le mouvement que fait le corps, ou le poids dont il ſe trouve chargé: ainſi dans une jambe qui poſe à terre, & qui porte le corps, l'on voit des nerfs & des muſcles plus marquez & plus reſ-

reſſentis que dans l'autre jambe qui ſera levée, & qui ſe ſoulagera. Mais je ne m'arrêterai pas à vous parler de ces differens effets, puis que tout ce que j'en pourrois dire ne vous inſtruiroit pas aſſez. Il faut les obſerver ſur le naturel, dans les temps auſquels le corps agit plus librement. Et c'eſt pourquoi Leonard de Vinci conſeille ſi ſouvent aux Peintres de n'être jamais ſans tablettes, afin de remarquer ce qu'ils voyent dans une infinité de rencontres, étant impoſſible de poſer un modelle dans une attitude auſſi naturelle que celle où nous voyons les perſonnes qui travaillent, ou qui ſont touchées de quelque forte paſſion.

Je comprens bien, dit Pymandre, que les mouvemens du corps ſont très-néceſſaires dans les tableaux, & ſervent ſi fort à l'expreſſion des ſujets, qu'un Peintre n'eſt pas habile homme, s'il ne ſçait les repréſenter tels qu'ils doivent être.

Non ſeulement, repris-je, il n'eſt pas habile, mais il peut paſſer pour ignorant, quand il péche dans cette partie, qui dépend du deſſein, comme je vous ai dit.

Un de ceux qui ont le mieux écrit de la Peinture (*a*), parlant des mouvemens & de la ponderation des corps, dit que pour bien repréſenter la ſituation des membres, & leurs differentes actions, il faut conſidérer ce que la nature nous apprend elle-même, en remarquant prémiérement que le milieu du corps eſt toûjours ſoûmis à la tête. Que ſi quelqu'un ſe tourne & ſe ſoûtient ſur un pied, ce même pied ſe trouve directement ſous la tête, comme s'il étoit la baſe de tout le corps; que la tête eſt preſque toûjours tournée du même côté que le pied qui la ſoûtient, c'eſt à dire, dans les actions naturelles, & qui ne ſont point forcées. Mais cet Auteur a obſervé que la tête n'eſt preſque jamais tournée d'un côté, qu'il n'y ait en même temps une partie du corps qui faſſe le même effet, comme pour la ſoûtenir, ou qui ne s'abandonne

&

(*a*) *Leon Baptiſte Albert.*

& ne se jette de l'autre côté pour faire l'équilibre. Il dit encore que la tête ne se renverse en arriére pour regarder en haut, qu'autant qu'il est nécessaire, pour voir le milieu du Ciel, & qu'elle ne se tourne jamais davantage d'un côté ou d'un autre, que pour toucher du menton les os des épaules. Quant à ce qui est des efforts que nous faisons en tournant le corps depuis la ceinture en haut, ce détour ne va tout au plus qu'à faire qu'une épaule se rencontre en droite ligne sur le nombril. Les mouvemens des jambes & des bras sont un peu plus libres; toutefois dans les actions ordinaires, les mains ne s'élevent gueres plus haut que la tête; le poignet plus haut que l'épaule; le pied plus haut que le genou, & un pied ne s'éloigne guéres plus de l'autre que d'un pied de distance. Lors qu'on éleve un des bras aussi-tôt toutes les parties de ce côté-là suivent le même mouvement, en sorte que le talon qui est du même côté, s'élévera de terre par l'action que fera le bras.

Si tous ceux qui se mêlent de peindre, interrompit Pymandre, avoient bien fait ces remarques, je m'assûre qu'ils se corrigeroient de beaucoup de défauts; car il y en a qui font des figures si forcées, & si contraintes, qu'on en voit l'estomac & le dos en même temps: ce qui étant impossible dans la nature, est encore plus desagréable dans les tableaux.

Pour ne se pas tromper dans ces sortes de mouvemens, repris-je, & pour bien connoître ceux dont le corps est capable, il le faut considérer d'abord comme immobile. Parmi les Peintres, bien qu'une figure n'agisse point, & qu'elle paroisse en repos, on ne laisse pas de dire qu'elle est dans une belle attitude: car comme ils appellent l'ordonnance d'un tableau, cet assemblage de toutes les figures qui le composent, ils nomment aussi l'*attitude* de la figure, la situation & la disposition de tous ses membres.

Il me semble, dit Pymandre, qu'on devroit plûtôt

nommer cela sa posture lors qu'elle n'agit point, puisque le mot d'*attitude* signifie quelque mouvement.

Il est vrai, repartis-je, que par le mot d'attitude l'on entend principalement la disposition d'une Figure qui fait quelque action. Néanmoins l'on dit aussi quelquefois l'attitude d'un Portrait, quoique bien souvent il n'y ait que la tête & les épaules, & même d'un corps mort; ce mot s'étant mis en usage, & ayant pris la place de celui de disposition qui est commun à ce qui se meut, & à ce qui est en repos.

Or dans quelque attitude que l'on considére un homme, il faut remarquer sa situation, pour voir s'il est bien planté; si les parties de son corps sont posées dans un tel équilibre, ou contrepoids, qu'il se puisse tenir ferme sur ses membres, qu'il ne soit point contraint, & qu'il agisse facilement sans sortir de son centre, ou du moins hors du cercle de son activité, & des termes prescrits à ses forces, & aux mouvemens qu'il est capable de faire. Si un Peintre veut représenter une Figure toute droite, & dans la même disposition que l'Hercule de Farnese, il considérera sur quel pied elle doit être posée, & si c'est sur le pied droit, il faut que toutes les parties du côté droit tombent sur ce pied-là, & qu'à mesure qu'elles viennent à baisser, & à décroître en se ramassant ensemble, celles du côté gauche qui leur sont opposées augmentent & se haussent à proportion. La clavicule du cou doit répondre directement sur le pied droit, qui devenant le centre de tout le corps, en porte le faix, comme je disois tantôt. Il faut concevoir la même chose d'un homme qui marche, puisqu'en cette action les parties qui se trouvent appuyées sur la jambe, où pose tout le corps, seront toûjours plus basses que les autres, comme j'eusse pû vous faire remarquer dans la statuë d'Atalante que nous avons vûë ce matin. Néanmoins dans les mouvemens prompts, cette difference de hauteur & de bassesse n'est pas si grande, ni même si remarquable, que dans les mouvemens lents & tardifs, par-

ce

ce que les mouvemens prompts donnant au corps un balancement continuel, & comme imperceptible, ils empêchent que toutes les parties ne descendent jusqu'au centre de leur gravité: ce que nous voyons dans un homme qui court sur du sable, lequel n'imprime jamais si avant les marques de ses pieds que celui qui va lentement, à cause que l'effort qu'on fait en courant donne au corps quelque espece de legéreté.

Or comme l'équilibre vient du repos que tous les membres reçoivent quand ils sont soûtenus sur leur centre, aussi cet équilibre venant à manquer, il faut que le mouvement suive, & qu'il se porte en quelque lieu; ou bien si vous aimez mieux, il faut que le mouvement commence aussi-tôt que les parties cessent d'être en équilibre, non pas néanmoins de telle sorte, que l'équilibre abandonne entiérement les agitations, & les diverses actions des corps: car le mouvement se ruineroit lui-même, si l'équilibre ne demeuroit toûjours comme sa guide & son gouvernail pour le conduire, & le redresser lors qu'il passe d'un lieu à un autre, & comme un contrepoids dans les mains d'un homme qui danse sur la corde. Ainsi un homme qui leve le pied gauche ne se peut soûtenir sur le pied droit, si l'équilibre ne s'y rencontre: & s'il veut changer, & se mettre sur le pied gauche, il faut en quittant l'équilibre qui le maintient sur le pied droit, qu'il en trouve un autre sur le gauche.

C'est encore ainsi qu'un homme qui lance un dard, ou une pierre, se renverse pour avoir plus de force, & met le centre de sa pesanteur sur le pied qu'il tire en arriére; puis s'abandonnant à l'effort qu'il fait en jettant son trait, ou sa pierre, quitte par ce mouvement cet équilibre, & en trouve un autre sur le pied de devant, où il rencontre son repos. Il en arrive encore de même à un homme qui frappe sur quelque chose avec violence.

Si l'équilibre vient de l'égale pesanteur qui se ren-

contre sur la partie qui sert de centre aux autres, & si sans cette juste ponderation le corps ne peut ni agir ni se soûtenir ; il est donc important que le Peintre prenne garde à charger la partie qui sert de centre & de base à sa figure, en sorte qu'elle se soûtienne avec fermeté, par la position de tous les membres du corps qui doivent s'entre-aider à soulager la partie la plus chargée, ou à charger celle qui ne le seroit pas assez. Il est facile d'éprouver que nous ne pouvons agir avec force, si la partie qui sert de soûtien à l'action que nous faisons n'est également chargée, parce qu'autrement elle seroit emportée d'un côté ou d'un autre.

Considérez, je vous prie, un homme qui se bat l'épée à la main : n'est-il pas vrai qu'au même temps qu'il s'abandonne pour fraper son ennemi, s'il n'avance le pied pour soûtenir son corps, il faut indubitablement qu'il tombe par terre. C'est ce qu'on peut voir dans cette belle statuë antique, qui représente un Gladiateur. Considérez quelqu'un qui a un fardeau sur l'épaule droite, vous verrez que l'épaule gauche & les parties de ce côté-là baissent pour prendre leur part de la charge que le côté droit soûtient, & faire par ce moyen que le balancement du poids soit toûjours égal à l'entour de la ligne du centre qui se trouve dans l'un des pieds.

Pour concevoir encore ceci plus facilement, prenez garde que vous ne sçauriez avancer la partie superieure du corps, de quelque côté que ce soit, qu'au même temps une des parties inferieures ne recule ou n'avance pour le soûtenir ; comme si vous penchez en arriére, il faut qu'une des jambes recule. Enfin la démonstration de cela est si évidente, & chacun la peut si bien remarquer en sa personne, que je m'étonne de ce que plusieurs Peintres ont manqué dans ces observations, faisant voir des figures qui semblent tomber, & dont les jambes sont si éloignées l'une de l'autre, & les actions si violentes, qu'elles n'ont aucune force ni beauté dans leur expression.

Il

Il y a quatre choses qui me semblent encore assez nécessaires à observer, lors qu'on veut représenter une personne qui remuë un fardeau: car il faut considérer s'il le leve de bas en haut; si c'est quelque chose qu'il tire en bas, comme une corde attachée à une poulie; ou bien qu'il pousse en avant, ou qu'il traîne derriére lui.

Quand l'on peint ces sortes d'actions, l'effort doit paroître d'autant plus grand, que la partie du corps qui s'abandonne pour tirer, ou pour pousser, sera éloignée du centre de l'équilibre. Par exemple, si pour traîner quelque chose de fort pesant, j'avance le corps en poussant la terre des deux pieds, & me roidissant sur la corde que je tiens, je ne sois soûtenu que par cette même corde, qui venant à rompre, causeroit ma chûte; n'est-il pas vrai qu'alors la pesanteur du fardeau que je traîne me sert d'équilibre & de soûtien, & que je marque d'autant plus la difficulté qui se rencontre à le tirer, que je fais paroître d'abandonnement dans tout mon corps? Car il n'y a personne qui ne voye bien, qu'étant éloigné de l'appui de mes jambes, je n'en ai point d'autre que celui que je trouve dans la résistance de la chose que je traîne. Et c'est ainsi que l'on fait voir l'effort de ceux qui tirent ou remorguent un vaisseau, & que l'on exprime plus ou moins de force dans des gens qui travaillent à élever quelque fardeau. Il y a d'autres sortes de mouvemens qui ne sont point causez par un corps étranger, mais qui sont lents ou prompts selon les mouvemens de l'esprit, ou la passion qui les fait agir.

Quand il n'y a que l'esprit qui agit, le corps exerce ses actions simplement, & avec facilité, sans qu'il paroisse rien de contraint dans ses membres, parce que les passions n'y ayant point de part, les sens font leurs fonctions sans trouble, & avec tranqüillité.

Vous n'étes pas d'avis, je m'assûre, continuai-je en regardant Pymandre, que j'examine en particulier tous les mouvemens que l'esprit fait faire au corps;

& peut-être même ne pourrois-je pas m'en aquiter; car ayant rapport aux pensées & aux imaginations des hommes, il y en a de tant de sortes, selon le tempérament, l'âge, le sexe, & la condition des personnes, qu'il seroit bien difficile de s'en souvenir.

C'est pour cela, comme je vous ai dit, qu'il faut que le Peintre étudie avec grand soin le tempérament, & les diverses inclinations des hommes, afin que sçachant les effets qu'elles produisent, il ait moins de peine à les comprendre sur le naturel; qu'il connoisse par avance comment l'air des visages change selon la diversité des pensées qui occupent l'esprit; les passions qui l'agitent; la qualité des humeurs qui dominent; les accidens ausquels les hommes sont sujets, soit dans le travail, soit dans le repos, soit dans la santé, soit dans la maladie; qu'il considére les principaux endroits où ces mouvemens paroissent le plus sur le visage, qui change, comme disoit le premier des Orateurs, (*a*) à toutes les diférentes passions que l'homme ressent.

Cette partie est celle qui engendre la beauté, & qui donne la vie aux ouvrages de la main. Raphaël l'a possedée si parfaitement, qu'on voit sur le visage de toutes ses figures ce qu'elles semblent avoir dans l'esprit.

Pour les mouvemens du corps engendrez par les fortes passions de l'ame, le Peintre ne sçauroit jamais les mieux apprendre qu'en considérant le naturel. Si par hazard il se renconrre dans un lieu où des gens se battent, c'est-là qu'il peut voir tous les effets de la colére, & qu'il peut examiner de quelle sorte un homme en cet état a le visage composé, & toutes les parties de son corps disposées, selon l'agitation de son esprit. Il remarquera les actions diférentes de ceux qui sont présens, qui les regardent, ou qui tâchent de les séparer. Il verra la diférence qu'il y a entre les mouvemens des jeunes hommes & ceux des personnes plus âgées: il s'y trouvera peut-être quelques femmes affligées, quelques enfans épouvantez, des

(*a*) *Cic. 3. de Orat.*

des gens qui en paſſant leur chemin, s'arrêtent inopinément à la rencontre de ces deſordres : enfin c'eſt dans ces occaſions où Leonard de Vinci veut que le Peintre faſſe proviſion d'expreſſions naturelles, pour s'en ſervir dans le beſoin, parce qu'il ne peut en avoir de plus vraïes, & qu'alors il peut conſidérer aiſément de quelle ſorte tous les membres ſe meuvent, & font des actions naturelles, & conformes à l'agitation de leur eſprit; car la diverſité des expreſſions, qui donne la grace aux choſes, ne conſiſte pas ſimplement à mettre des figures en diférentes poſtures.

Les Peintres qui ſe ſont le plus tourmentez l'eſprit pour en inventer, n'ont pas laiſſé beaucoup de marques de leur jugement dans les autres parties de la Peinture qui ſont plus néceſſaires & plus nobles.

Si l'on veut imiter les Maîtres de l'Art, j'entens les Raphaëls, les Jules Romains, les Polydores, & ceux de leur Ecole, il faut non ſeulement éviter tous les mouvemens forcez, qui fatiguent les yeux, mais prendre ceux qui ſont les plus naturels; & pour cet effet les étudier dans toutes ſortes de perſonnes, en conſidérant de quelle ſorte elles font leurs actions diféremment les unes des autres, lors qu'elles agiſſent ou qu'elles ſouffrent. Car il eſt certain que la colére paroît autrement exprimée ſur le viſage d'un honête homme, que ſur celui d'un païſan; qu'une Reine s'afflige d'une autre maniére qu'une villageoiſe; & que dans les mouvemens du corps, auſſi-bien que dans ceux de l'eſprit des perſonnes qu'on peint, il doit y avoir de la diférence.

Mr. Pouſſin a peint la femme de Germanicus d'une maniére convenable à la grandeur & à la générosité d'une Princeſſe qui voit mourir ſon mari. S'il eût repréſenté une Païſane touchée d'une ſemblable douleur, il l'auroit peinte dans une poſture plus deſeſperée, parce que le ſimple peuple, qui ne prévoit jamais les maux, s'abandonne au deſeſpoir quand ils arrivent; mais la douleur des perſonnes de condi-

tion & d'esprit n'est jamais accompagné de messéance, & de trop d'emportement.

Le Peintre qui aura donc remarqué la diférence qui se rencontre dans les mouvemens des hommes, selon leur qualité, considérera celle qui se trouve dans les diférens âges. Il observera de quelle maniére les enfans expriment, par leurs petites actions, les passions de leurs ames; comment ils s'abandonnent à la joye dans leurs jeux & dans leurs divertissemens. Le Titien a peint dans un tableau plusieurs Amours, où l'on peut remarquer de quelle sorte il a exprimé la promptitude de leurs mouvemens, & la liberté de leurs gestes. Il faut encore prendre garde qu'ils sont ordinairement timides en présence des personnes âgées, faciles à pleurer pour les moindres déplaisirs, & qu'ils portent aussi-tôt les mains à leurs yeux, lors qu'ils sont fâchez, ou qu'ils souffrent quelque douleur.

Les jeunes filles doivent être modestes & gracieuses; toutes leurs actions plûtôt tranquilles qu'agitées: bien qu'Homere, dont Xeuxis suivoit, à ce qu'on dit, les pensées, aimât à voir dans les femmes de l'enjouëment & de la gayeté.

Quant aux jeunes hommes, il faut les représenter avec des mouvemens plus vifs, qui marquent une promptitude d'esprit, une liberté & une force de corps. Dans les hommes faits, il faut faire paroître des mouvemens plus fermes & plus posez, des attitudes nobles, & propres à remuer les bras & les jambes, avec force & facilité. Leonard de Vinci observe que les vieilles femmes doivent paroître audacieuses & promptes; qu'il doit y avoir dans leurs actions quelque chose d'extraordinairement animé; mais que ces expressions doivent être sur leurs visages & dans leurs bras & leurs mains plûtôt que dans leurs jambes. Les vieillards au contraire seront peints avec des mouvemens lents & tardifs. Il faut qu'il paroisse dans leurs membres une foiblesse & une lassitude, en sorte

que

que non seulement ils soient ordinairement posez sur les deux pieds, mais encore appuyez sur quelque chose qui les soûtienne.

Je vous dirai de plus que ce n'est pas seulement dans les hommes & dans les femmes qu'un Peintre doit observer les actions & les mouvemens; il faut qu'il étudie ceux des autres animaux, pour les représenter conformément à leurs espéces. Et comme la partie la plus élevée de ceux qui ont quatre pieds, reçoit beaucoup de changement lors qu'ils marchent, à cause de l'agitation des quatre jambes, il doit prendre garde que ce changement est d'autant plus considérable, que l'animal est grand.

Il doit considérer encore le mouvement des choses inanimées, comme des arbres, dont les branches, étant agitées du vent, font divers tours, & se ployent en plusieurs maniéres, selon qu'elles sont poussées, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre; quelquefois se renversant en arriére contre le tronc, & d'autrefois se jettant en dehors, & se baissant vers la terre. Les plis des draperies ont presque les mêmes agitations: car comme il sort diverses branches d'un arbre, de même il sort d'un vétement plusieurs plis qui se répandent & se jettent en differentes maniéres, selon que le vent ou le mouvement du corps les agite.

Je ne puis m'empêcher de répéter encore que tous ces divers mouvemens doivent être représentez doux, moderez & agréables, aussi-bien que ceux des figures, en sorte qu'ils se fassent moins admirer par le travail & le soin qu'on aura pris à les bien finir, que par la grace & la facilité qui doit y paroître. Et à cause que les habits sont ordinairement pesans, & tendent contre terre, il faut, quand on veut faire jouër les plis, qu'il y ait dans la personne qui les porte, un mouvement plus fort, ou bien un vent qui les agite & les soûleve; mais aussi il faut que ce vent soufle également sur toutes les autres Figures du tableau, lors qu'elles sont dans un lieu propre pour le recevoir, &

ne pas faire des draperies, dont les unes soient emportées d'un côté, & les autres d'un autre, ni aussi que leurs plis soient trop rompus & trop arrangez; car il s'en voit qui paroissent comme des tuyaux d'orgues, d'autres qui vont diminuans de grosseur, comme les cordes d'une harpe; & enfin d'autres si cassez, qu'ils ressemblent à de la carte, ou à du papier plié.

Ce n'est pas une petite science que de bien draper une Figure. Les grands Peintres ont toûjours considéré les vétemens comme une chose très-mal-aisée; & même ce qui vous paroîtra incroïable, comme plus difficile que le nud. Annibal Carache, qui après Raphaël, a été un de ceux qui a le mieux sçû les accommodemens des draperies, prenoit plus de peine à les faire, qu'à représenter une Figure nuë; & quand il étoit obligé d'y travailler, il les desseignoit toûjours, ou les faisoit desseigner par ses disciples sur des personnes mêmes, & ensuite les accommodoit sur une de ces figures de bois, que les Peintres appellent manequins, pour les peindre avec plus de loisir. L'on dit aussi que Raphaël desseignoit souvent ses draperies d'après les Peintres qui travailloient sous lui, parce qu'il sçavoient mieux que d'autres personnes s'acommoder d'une maniére qui fit paroître de beaux plis.

Il me vient en pensée, dit Pymandre, que les Italiens se sont plus portez à donner de l'action à leurs Figures que les Flamans parce que naturellement ils ont l'esprit plus vif, & le geste plus animé.

Il est certain, lui dis-je, que les Peintres se peignans eux-mêmes, ceux d'Italie, qui en effet ont l'esprit plus prompt, se sont portez à des entreprises plus extraordinaires que les autres qui n'ont représenté que des actions ordinaires. Ce n'est pas qu'il n'y ait eu des Peintres Flamans, qui ont sçû donner de l'action & du mouvement à leurs Figures. Ce Pierre Koeck, dont je vous ai tantôt parlé, disposoit agréablement une composition d'Ouvrages. Au retour de ses voyages il grava en bois toutes les cérémonies qui s'observent

par-

parmi les Turcs, où l'on voit dans toutes ses Figures une grande facilité, & beaucoup d'expression. Il y a des cheveux fort bien desseignez ; & les habits, & les ornemens y sont exécutez avec beaucoup d'entente. Le VIEUX BRUGLE, dont vous avez tant oui parler, étoit son disciple ; il se nommoit Pierre, & étoit natif d'un village nommé Brugle, proche Breda.

Entre les Peintres qui ont encore eu de la réputation au deçà des Monts, il y en eut un, qui du temps d'Albert, & de Lucas travailla avec grande estime ; mais que la nature seule avoit vrai-semblablement élevé au point où il a paru. C'est JEAN HOLBEN, natif de la ville de Bâle. Sa maniére de peindre toute particuliére fait conjecturer que ce fut par son travail, & par son propre jugement qu'il se perfectionna lui seul dans cet Art, n'ayant jamais été en Italie, ni vû ailleurs des exemples sur lesquels il ait pû se former. Les prémiéres Piéces qui le firent connoître fut une danse des Morts, qu'il peignit dans l'Hôtel de Ville de Bâle, où sous plusieurs Figures, il a représenté des personnes de tous âges, & de toutes conditions. Lors qu'il travailloit à cet Ouvrage, il fit amitié avec Erasme de Roterdam, qui étoit à Bâle, où il faisoit imprimer ses Oeuvres. Holben fit son Portrait; & Erasme fâché qu'un si excellent homme demeurât dans un Païs, où l'on ne connoissoit pas assez son merite, le publia par tout, & lui persuada d'aller en Angleterre, où le Roi Henri VIII. traitoit favorablement les hommes extraordinaires, & leur faisoit part de ses liberalitez. Le desir d'aquerir du bien & de l'honneur le firent aisément résoudre à ce voyage; & d'autant plus volontiers, que ce lui fut un honête sujet pour se séparer d'avec sa femme, dont la mauvaise humeur l'incommodoit plus que toutes choses : ce qui lui faisoit souvent répéter, que ce que dit un Poëte Grec (a) est bien véritable, que les Dieux ont donné aux hommes des remedes contre les bêtes, mais qu'il n'y en

(a) Euripide.

en a point pour se défendre contre une mauvaise femme. Il crut que le seul, dont il pouvoit se servir, étoit l'éloignement ; & ainsi prenant l'occasion qui se présentoit, il partit de Bâle pour aller en Angleterre. Erasme lui donna des lettres de recommandation pour Thomas Morus, Grand Chancellier d'Angleterre, son intime ami, auquel il envoya aussi son Portrait qu'Holben avoit fait. Comme Erasme mandoit par ses lettres le merite d'Holben, Morus le reçut avec beaucoup de joye, & fit grande estime de son Ouvrage. Il le logea chez lui, sans le faire connoître à personne, afin de pouvoir l'entretenir plus commodément, & posseder les premiers fruits de son travail. Il fit d'abord plusieurs Portraits, entr'autres ceux de Morus, de sa femme, & de ses enfans, lesquels il plaça dans une salle. Et le Roi s'étant trouvé quelques jours aprés à un magnifique festin, où Morus l'avoit invité avec les principaux Seigneurs de la Cour, ils furent tous surpris lors qu'ils virent dans cette salle tant de Portraits, qui leur parurent comme autant de personnes vivantes. Morus voyant que le Roi prenoit plaisir à les regarder, le supplia de vouloir les recevoir : ce qu'il fit, & demanda s'il ne pouvoit point avoir le Peintre qui les avoit faits. Morus l'ayant fait venir, le présenta au Roi, qui lui fit beaucoup de caresses, & laissa à Morus ses Portraits, lui disant que puis qu'il avoit celui qui les avoit peints, il en pouvoit avoir d'autres ; & dès lors le Roi prit Holben en si grande affection, qu'il lui en donna bientôt des témoignages, & même cela parut à la Cour par une rencontre assez fâcheuse. Comme Holben faisoit le Portrait d'une femme & qu'il ne vouloit pas qu'on le vît travailler, il y eut un Seigneur des principaux de la Cour, qui demanda à entrer dans sa chambre. Holben usa de toutes sortes de priéres pour l'en empêcher : mais plus il faisoit de difficulté, & plus ce Seigneur le pressoit ; en sorte que voulant user de violence, Holben le repoussa si rudement, qu'il le fit tom-

ber

ber de l'escalier en bas. Il s'écria aussi-tôt, & ses gens étant accourus, & le voyant blessé, se mirent en état de rompre la porte pour entrer, afin de venger leur Maître. Holben se barricada si bien qu'ils n'en purent venir à bout: & s'étant sauvé par le haut de la maison, il alla se jetter aux pieds du Roi, qui lui pardonna, ayant sçû comme la chose s'étoit passée. Un peu après le Seigneur qui avoit été blessé s'étant fait porter chez le Roi en l'état qu'il étoit, lui fit sa plainte, & demanda que l'on punît exemplairement celui qui l'avoit osé traiter de la sorte, imposant à Holben plusieurs choses fausses, pour aigrir davantage le Roi contre lui. Mais comme il étoit informé de la verité, & que d'ailleurs il avoit de l'affection pour Holben, il fit connoître à ce Seigneur qu'il ne pouvoit le satisfaire de la maniére qu'il désiroit: dont il fut si irrité, que perdant tout d'un coup le respect, il jura hautement qu'il sçauroit bien se venger lui-même. Le Roi en colere lui dit, que puis qu'il étoit assez hardi pour mépriser son autorité en parlant de la sorte, que c'étoit à lui qu'il auroit affaire, & non plus à Holben; & qu'il vouloit bien qu'il sçût qu'il pouvoit faire quand il voudroit des Comtes comme lui, mais qu'il ne pouvoit pas faire un Holben, & que pour cela il lui commandoit de quitter le desir de vengeance qu'il avoit. Ce Seigneur surpris de la colére du Roi, modera la sienne, & lui promit de faire ce qu'il lui commanderoit; ainsi cette affaire demeura entiérement assoupie.

Holben continuant à travailler fit le Portrait du Roi, grand comme nature, qui parut une chose admirable, tant il représenta bien la mine de ce Prince, & les veritables traits de son visage. Il peignit aussi le Prince Edoüard, & les Princesses Marie & Elizabeth, qui étoient encore fort jeunes. Ces portraits ont été longtemps dans le Palais de Withal.

Il fit encore pour la Confrairie des Chirurgiens de Londres un Tableau, où le Roi Henri VIII. étoit représenté assis dans une chaise donnant les Privileges aux

aux Chirurgiens qu'on voit à genoux devant lui. On croit pourtant que ce Tableau, n'eſt pas entiérement de ſa main, & qu'il fut achevé par un autre Peintre qui imita ſa maniére.

Il y avoit encore dans la maiſon des Oſtrelins, dans la ſalle du Convive, deux Tableaux à détrempe, qu'on a vûs ici depuis quelques années, & qu'on avoit envoyez de Flandres.

L'un repréſente le Triomphe de la Richeſſe, & l'autre celui de la Pauvreté. La Richeſſe eſt figurée par le Dieu Plutus, qui eſt un vieillard chauve, aſſis ſur un char à l'Antique, & magnifiquement orné. Ce char eſt tiré par quatre chevaux blancs ſuperbement harnachez, & conduits par quatre femmes, dont les noms ſont écrits au deſſus. Le Dieu des Richeſſes ſe baiſſe pour prendre de l'argent dans un coffre & dans des ſacs, afin de le répandre parmi le peuple. On voit auprès de lui la Fortune & la Renommée, & à côté Creſus & Midas. Il y a autour de ſon char pluſieurs perſonnes, qui s'empreſſent pour amaſſer l'argent qu'il répand.

Dans l'autre tableau eſt la Pauvreté, repréſentée par une vieille femme maigre, aſſiſe ſur une gerbe de paille. Son char eſt rompu en divers endroits, & tiré par un cheval & par un âne fort décharnez. Devant ce char marchent un homme & une femme, les bras croiſez, & le viſage triſte; & toutes les figures qui l'environnent ne repréſentent que pauvreté, & que miſére. Il y a quelque choſe de ſingulier dans la diſpoſition & dans l'execution de ces tableaux; & l'on dit même que Frederic Zuccaro étant en Angleterre en 1574. ſe donna la peine de les copier; mais ce qu'il eſtima beaucoup, fut le Portrait d'une Dame Angloiſe vétuë de ſatin noir, qui étoit à l'Hôtel de Pembroc.

Holben appelloit ſa piéce d'honneur le tableau à détrempe, où il avoit repréſenté Thomas Morus, ſa femme, & ſes enfans grands comme nature, parce que ce fut le premier ouvrage qu'il fit en Angleterre pour

ſe mettre en réputation. On voit plus de Portraits de lui que d'autres ſortes d'ouvrages. Il fit le ſien par deux fois; mais outre ce qu'il a peint, il a fait quantité de deſſeins pour des Graveurs, des Sculpteurs, & des Orféyres. Il y a de lui des Figures de la Bible en taille de bois, qui ſont gravées avec beaucoup de netteté, comme auſſi cette danſe des Morts qu'il a peinte à Bâle.

Il étoit gaucher, & ne pouvoit travailler de la main droite: ce qu'il a eu de commun avec Turpilius, cet ancien Peintre, & Chevalier Romain, qui pour cela étoit admiré de ſon temps. Enfin, Holben ayant embelli l'Angleterre de ſes Ouvrages, & porté ſa réputation par toute l'Europe, fut attaqué de la peſte, dont il mourut à Londres l'an 1554. âgé de cinquante-ſix ans. L'année d'après JEAN MOSTAR mourut. Il étoit d'Harlem, & faiſoit des Païſages & de petites Figures.

Mais je ne me ſouvenois pas de vous parler d'un Peintre de Bruxelles, contemporain d'Albert Dure, & qu'on peut dire avoir été un des plus ſçavans de tous ceux qui paroiſſoient alors dans les Païs-Bas. Il ſe nommoit ROGER VANDERWYDE, & a peint dans l'Hôtel de Ville de Bruxelles pluſieurs tableaux, où il a repréſenté des exemples de juſtice les plus mémorables que l'Hiſtoire lui a pû fournir; entre leſquels il y en a un qui a grand cours en Flandre, & que pluſieurs (a) Auteurs ont rapporté. La beauté de cette Peinture merite bien que je vous en faſſe le recit. Erchenbaldus de Burban, homme illuſtre & puiſſant, & que quelques-uns qualifient de Comte, avoit un ſi grand amour pour la juſtice, que ſans faire acception de perſonne, il ne pardonnoit aucun crime. Comme il étoit malade, & en danger de mort un de ſes neveux, fils de ſa ſœur, ayant attenté à la chaſteté de quelques femmes, il commanda auſſi-tôt qu'on s'en ſaiſit, & qu'on le menât au ſupplice. Ceux qui

(a) *Cæſarius l. 9. c. 38. Cantipratenſis l. 2. c. 36. part. 6. Fulgoſ. l. 1. c. 6. Del Rio diſq. mag. l. 4. c. 6. quæſt. 3.*

qui reçûrent cet ordre, eurent compassion de la jeunesse de son neveu ; & l'ayant seulement averti de s'absenter, ne laisserent pas de faire sçavoir au malade qu'ils avoient exécuté ses commandemens. Mais cinq jours après, le jeune homme, qui croyoit la colére de son oncle déja passée, alla imprudemment dans sa chambre pour le visiter. Le malade l'appercevant, dissimula son courroux, & lui tendant les bras, l'invita par des paroles obligeantes à s'approcher de lui ; mais lors qu'il pût l'embrasser, il lui passa un de ses bras sur le cou, & le serrant de toute sa force, lui donna de l'autre main d'un couteau dans la gorge, & lui ôtant la vie, devint lui-même l'exécuteur de la justice, qu'il avoit ordonné de faire. Le corps mort, & tout sanglant ayant été emporté, le peuple vit avec horreur un spectacle si tragique, & si cruel. Cependant la maladie d'Erchenbaldus commença d'augmenter ; & l'Evêque du lieu étant venu pour le confesser, fut tout surpris de voir que le malade s'accusant avec une douleur extrême de tous ses pechez, il ne parloit point du meurtre de son neveu, qu'il venoit de commettre : de quoi l'ayant averti, il soûtint qu'en cela il n'avoit commis aucun mal, n'ayant rien fait que par la crainte qu'il avoit de Dieu, & pour le zele de la Justice : ce qui fâcha si fort l'Evêque, qu'il lui refusa l'absolution, & remporta le sacré Viatique. Mais à peine étoit-il sorti de la maison, que le malade le fit appeller, & le pria de voir si la sainte Hostie étoit dans le Ciboire ; & comme l'Evêque l'eut ouvert, & qu'il fut tout étonné de n'y trouver rien : *Voilà*, dit le malade, *celui que vous m'avez refusé qui s'est donné lui-même à moi*; & ouvrant la bouche, montra la sainte Hostie sur sa langue. De quoi l'Evêque fut si surpris, qu'il fut obligé d'approuver ce qu'il avoit condamné auparavant, & de faire sçavoir à tout le monde un si grand miracle, qui arriva environ l'an mille deux cens vingt.

Cette Histoire est représentée par ce Vanderwyde, qui

qui a fait voir dans ses Figures des expressions qui surpassent tout ce que les autres Peintres, dont je viens de parler, ont jamais fait de plus beau. Il mourut en mille cinq cens ving-neuf.

Quelques années après JEAN SCHOOREL commençoit à paroître avec estime en Hollande, où alors il y avoit quantité de Peintres, aussi-bien que dans toutes les autres Provinces des Païs Bas. Jean fut nommé Schoorel, à cause d'un Village qui est proche d'Alcmaer en Nort-Hollande, où il prit naissance en l'an 1495. Il étudia d'abord à Amsterdam chez Jacob Cornille Peintre; mais étant devenu amoureux de sa fille, qui n'avoit alors que douze ans, il alla demeurer chez Jean Maubeuge, en attendant que cette fille fût en âge d'être mariée; & afin que le temps lui ennüiât moins, il résolut de voyager; de sorte qu'il alla en Allemagne, où il vit Albert Dure. De là il passa à Venise, d'où il partit avec plusieurs autres, pour faire le voyage de la Terre Sainte. Il n'avoit alors que vingt-cinq ans; & afin de profiter de ses voyages, il desseigna presque tous les lieux où il se rencontra, particuliérement ceux de la Terre Sainte, la ville de Jerusalem, & tout ce qu'il y avoit de plus remarquable. Il desseigna aussi les Côtes & les Isles par où il passa; entre autres celles de Candie & de Cypre. Etant de retour à Venise, il alla à Rome, où il copia tout ce qu'il trouva de plus beau, & même y travailla pour le Pape Adrian VI. qui le retint à son service. Ensuite il retourna en Hollande, où ayant appris que sa Maîtresse étoit mariée, il poursuivit un Canonicat dans l'Eglise de Nôtre Dame d'Utrecht; & l'ayant obtenu, y établit sa demeure. Il ne laissa pas de faire plusieurs Tableaux, qui avoient plus du goût d'Italie, que ceux qu'on avoit fait jusqu'alors dans les Païs-Bas. Le Roi François I. tâcha de l'attirer en France; & comme il avoit plusieurs bonnes qualitez, il étoit cheri de toutes les personnes de condition. Il étoit Poëte, Musicien, & joüoit fort bien de plusieurs instrumens. Antoine

toine More qui étoit son disciple, fit son Portrait deux ans avant sa mort, qui arriva l'an 1562. étant pour lors dans sa soixante-septiéme année.

Il y avoit en ce temps-là dans la Ville d'Anvers un fameux Paisagiste nommé MATHIAS COCK, qui mourut en 1565 & dans celle de Liége un Peintre nommé LAMBERT LOMBART, qui avoit voyagé en Italie, & qui fut Maître de Hubert Goltzius, de François Floris, & de quelques autres.

Ce François Floris, que l'on nomme d'ordinaire FRANC-FLORE, nâquit à Anvers l'an 1520. Son pere avoit nom Corneille Floris, Tailleur de pierre. Après avoir étudié à Liége sous Lombart, il s'en alla à Rome, où il dessseigna beaucoup d'après les Ouvrages de Michel-Ange. Etant revenu à Anvers, il y vivoit splendidement, & souvent dans la débauche; il avoit même la réputation d'un des plus grands bûveurs de son temps. Il travailloit avec facilité, d'une maniére un peu dure & chargée. Il a fait les travaux d'Hercule, que l'on voit gravez. Il laissa plusieurs Ouvrages, & beaucoup d'éleves, & mourut âgé de 50. ans, l'an 1570.

MARTIN HEEMSKERKE, ainsi nommé à cause d'un Village de Hollande d'où il étoit, étudia d'abord sous un Jean Lucas, puis sous Schoorel. Il mourut à Haerlem l'an 1574 âgé de 76 ans.

Vous parlez d'un Peintre, dit Pymandre, dont peut-être ne sçavez-vous pas tout ce qu'il a fait durant sa vie?

J'avouë, repartis-je, que je ne m'en suis pas beaucoup mis en peine, non plus que de beaucoup d'autres qui vivoient alors dans ces Païs-là, parce que je n'ai recherché que les Ouvrages de ceux, dans lesquels on voit quelques parties qui meritent d'être considérées.

Ce n'est pas de ses Tableaux dont je veux parler, repliqua Pymandre; mais comme vous avez remarqué dans quelques Peintres Italiens des actions parti-

ticuliéres, pour me faire connoître leur humeur & leur maniére de vie, je vous ferai part de ce que j'ai appris sur les lieux de ce Peintre Hollandois. Ayant beaucoup travaillé pendant qu'il vivoit, il mourut assez riche; & pour laisser quelque mémoire de lui, il legua par son Testament de quoi marier tous les ans une fille du Village d'où il étoit; mais ce fut à condition que le jour des nôces le marié & la mariée, avec tous les conviez, iroient danser sur sa fosse: ce qui se pratiquoit si religieusement, à ce qu'on m'assûra, qu'encore que le changement de Religion arrivé en ces Païs-là eût fait démolir & abbattre toutes les Croix des Cimetiéres, les Habitans néanmoins de Heemskerke n'ont jamais voulu permettre qu'on ôtât celle qui est sur la fosse de ce Peintre, laquelle est de cuivre, & leur sert comme d'un tître pour jouïr de la dot & de la donation faite à leurs filles.

J'avouë, répondis-je, que je ne sçavois pas cette particularité, qui fait voir que s'il y a eu des Peintres qui aimoient beaucoup les richesses, comme nous en avons remarqué parmi les Italiens; il y en a eu d'autres qui ont recherché la danse, & des divertissemens jusques après leur mort, & qu'ils sont tous differens dans leurs mœurs, aussi-bien que dans leurs ouvrages.

Par tout ce que vous m'avez dit, repliqua Pymandre, je voi que la difference qu'il y a dans leurs tableaux ne vient que de ce grand nombre de parties qui sont nécessaires dans la Peinture; & que si l'on connoissoit les difficultez qu'il y a pour s'y perfectionner, je ne croi pas qu'il se trouvât tant de Peintres que nous en voyons.

Il n'est pas besoin, repartis-je, que tous ceux qui commencent quelque étude connoissent la peine qui s'y rencontre; c'est assez qu'ils se mettent dans le bon chemin, & qu'ils se laissent conduire par la forte inclination qui les entraîne. Celui qui veut s'appliquer à la Peinture ne doit pas s'étonner, si d'abord il trouve

ve beaucoup d'obſtacles, & s'il n'exécute pas aiſément toutes choſes. Il arrivera même qu'il ne pourra pas en acquerir une connoiſſance génerale, comme nous avons dit tantôt, ou que l'ayant acquiſe il en trouvera la pratique très-difficile. Cependant je ne conſeillerois pas à cet homme-là de quitter le pinceau ; je l'exhorterois plûtôt à ſe fortifier dans ce qui lui eſt le plus facile, s'il n'a pas un génie aſſez grand pour ſe rendre univerſel. Par exemple, s'il n'eſt pas abondant en inventions, qu'il tâche au moins de poſſeder parfaitement la connoiſſance de ſon Art, afin de ne rien faire que de correct & de judicieux ; s'il n'a pas le talent de donner à ſes figures toute la grace qu'il voudroit, qu'il les rende conſidérables par la force & par la majeſté. Si quelqu'un le ſurpaſſe dans la gentilleſſe, & dans l'agrément de ſes Ouvrages, qu'il s'efforce de le vaincre par ſon ſçavoir & par ſa diligence. Quoi que tout le monde ne puiſſe pas monter au degré de perfection, où les plus grands hommes ſont arrivez, on peut néanmoins ſe rendre conſidérable en quelque partie.

M'étant arrêté, Pymandre demeura auſſi quelque temps ſans parler ; & après avoir repaſſé dans ſon eſprit ce que je venois de dire, vous venez, dit-il en me regardant, de remarquer autant qu'il ſe peut toutes les beautez de la nature ; & il me ſemble que vous m'avez ſuffiſamment fait connoître les choſes qu'on doit apprendre pour ſe perfectionner dans la Peinture ; mais ſi par ces remarques vous avez donné des enſeignemens propres à choiſir ce qui eſt beau, & rejetter ce qui eſt difforme ; dites-moi, je vous prie, de quelle maniére un Peintre ſe doit conduire dans ſon travail.

Ne vous ai-je pas fait voir, repartis-je, que le deſſein étant le fondement & la baſe de toute cette grande machine de la Peinture, il faut qu'il s'y fortifie autant qu'il pourra ; qu'il deſſeigne ce qu'il y a de plus beau parmi les Antiques ; qu'il les confere avec le na-

naturel, pour en corriger les défauts; qu'il examine tout ce qu'il y a de grand, de noble, & de gracieux dans les bas-reliefs; & qu'il ne laisse rien de ce qu'il trouvera de plus excellent, sans en faire des mémoires. Raphaël étoit souvent parmi les ruines du Colisée, & des vieux Palais, où il considéroit ces beaux restes de l'Antiquité, pour s'en former une parfaite idée: aussi est-il vrai qu'il l'a euë si belle, que toutes ses figures ont la grace & la majesté des plus belles statuës que les Grecs nous ont laissées.

Ce n'est pas qu'un Peintre doive copier toutes les statuës qu'il voit, ni tous les tableaux qui sont en estime: il y employeroit trop de temps: il suffit qu'il les regarde, qu'il les observe, & qu'il fasse un choix judicieux des plus belles parties. Il doit imiter les abeilles dans l'ordre de ses études. Quand elles vont en quête, (*a*) elles ne s'attachent qu'à une sorte de fleurs; & avant que d'être déchargées du butin qu'elles y ont fait, on ne les voit point voler à celles d'une autre espece.

Ainsi il partagera son temps, tantôt à desseigner, tantôt à remarquer ce qui est beau dans Raphaël, & tantôt à copier l'Antique, sans jamais abandonner le naturel, qui doit être son principal objet, afin de ne se point faire de maniére.

Et lors qu'il sera bien instruit de toutes ces choses, repliqua Pymandre, comment doit-il exécuter ses pensées, & pratiquer ce qu'il a appris?

Il y a pour cela, repartis-je, deux moyens ou deux instrumens principaux qui lui sont propres, qu'il ne doit point chercher hors de lui-même, & dont il se doit servir d'abord. L'un est la vûe, l'autre est la raison, ou le jugement. Quoi que ces instrumens concourent tous deux à représenter les mêmes choses, ils y arrivent néanmoins fort souvent par des voyes diférentes. Le jugement qui se conduit avec retenuë, & qui cherche toûjours le chemin le plus assûré, se sert des

(*a*) Arist. Hist. de Animal. l. 9. c. 40.

des moyens les plus certains pour exécuter ſon ouvrage, tâchant même de profiter des inventions & du travail d'autrui.

Les yeux au contraire ne ſe fient qu'à eux-mêmes, ne croyent que les choſes qui les touchent, & ne veulent repréſenter les objets que de la ſorte qu'ils les voyent. Cependant il n'y a rien, comme vous ſçavez, qui ſe trompe ſi aiſément que nôtre vûë; car pour peu qu'il y ait d'altération, & de changement, ou dans nôtre œil, ou dans l'objet que nous regardons, ou dans l'eſpace qui eſt entre cet objet & nôtre œil, il ſe trouvera une notable diférence entre l'original & la figure que nous en ferons. Nonobſtant cela l'œil ne laiſſe pas d'avoir la meilleure part aux choſes que nous faiſons; c'eſt lui qui le premier les approuve, ou qui les condamne; & nous voyons ſouvent qu'il l'emporte ſur la raiſon, quand les choſes ont le bonheur de lui plaire. C'eſt pourquoi il faut que le Peintre tâche, autant qu'il peut, d'accorder enſemble la vûë & la raiſon, afin qu'il ne faſſe rien qui ne ſoit au gré de toutes deux.

Pour cet effet il doit étudier la Géometrie, & la Perſpective, principalement cette derniére, qui eſt comme une regle certaine pour meſurer les ouvrages, ou plûtôt une lumiére très-claire, qui lui découvrira ſes défauts, & l'empêchera de tomber dans pluſieurs manquemens inévitables à ceux qui l'ignorent.

Vous ſçavez bien qu'il n'y a point de diférence entre pluſieurs figures qui compoſent l'ordonnance d'un tableau, & pluſieurs corps d'Architecture, pour ce qui regarde le moyen de les mettre en perſpective; & que le cadre d'un tableau n'eſt conſidéré que comme le chaſſis d'une porte ou d'une fenêtre, par laquelle on découvre pluſieurs objets, qui doivent être repréſentez ſur une toile, comme ils paroîtroient dans la nature.

Il ſeroit véritablement difficile de réduire toutes les parties du corps humain dans leur raccourci avec des li-

lignes, comme l'on feroit un membre d'Architecture, parce qu'il y auroit un grand embarras des diférentes lignes qu'il faudroit tirer pour tracer le géometral de tous les corps qui se trouveroient en diverses attitudes dans un même tableau.

Les Peintres néanmoins doivent réduire les principales parties dans leur juste hauteur & grosseur ; & qui voudroit se donner la peine, & prendre le temps nécessaire pour cela, il n'y a rien de si particulier qu'on ne pût bien faire. Mais la vûë & la raison suppléent au défaut de la régle, & doivent exempter ceux qui travaillent, d'une quantité de lignes qui leur causeroient un travail presque infini.

On desseigne même bien souvent à vûë d'œil, non seulement une disposition de figures, mais encore des bâtimens ; & en cela celui qui a l'œil le plus juste réüssit le mieux, les choses se trouvant en perspective quand elles sont bien faites. Mais comme il est difficile d'y être toûjours assez exact, parce que l'œil se peut aisément tromper ; ceux qui veulent être fort corrects, après les avoir desseignées à vûë d'œil sur le naturel, les réduisent encore en leur place par les régles de la perspective ; & ces régles sont si nécessaires, qu'il y a même des personnes qui se servent, ou d'un petit treillis, ou d'un verre, pour avoir la véritable place des objets qu'ils veulent peindre. Leonard de Vinci, & Leon Baptiste Albert conseillent au Peintre de se servir de ces deux moyens, pour desseigner après la bosse, parce qu'on ne peut se mouvoir si peu que les superficies d'une figure ne changent aussi.

C'est donc pourquoi, dit Pymandre, j'ai vû des Peintres se servir d'un compas, pour mesurer toutes les parties du visage, lors qu'ils font des portraits ; & en effet, quand l'on en prend ainsi les grandeurs, je croi qu'on ne se peut tromper.

Encore qu'il importe fort peu, repris-je, de quelle façon l'on ait agi, lors qu'on a mis son ouvrage dans un état tout-à-fait accompli ; il ne faut pas néanmoins

moins s'accoûtumer dans les commencemens à ces sortes de réductions, parce qu'il est beaucoup plus avantageux de comprendre les choses par la force de l'esprit, & la justesse de l'œil, que d'employer ces instrumens, dont le secours même embarrasse, & ne fait que rendre les ouvriers plus négligens. Aussi Michel-Ange avoit accoûtumé de dire que la proportion doit être dans les yeux des Peintres, afin qu'ils sçachent par eux-mêmes juger de ce qu'ils voient.

Mais, continuai-je, en regardant Pymandre, je croyois ne m'entretenir avec vous que des Peintres qui ont été en réputation, & vous dire mon sentiment sur leurs ouvrages: cependant vous m'engagez insensiblement à vous parler des régles de l'Art.

Pymandre m'interrompant aussi-tôt, Nous n'avons pas besoin, dit-il, pour nous entretenir, de prendre tant de précautions: nous ne quittons pas pour cela nôtre sujet; & puisque l'occasion s'en présente, je serai bien-aise d'apprendre comment il faut se conduire dans la pratique de la peinture, lors que l'on commence à s'y appliquer.

Quand un Peintre, repris-je, ne desseigne que pour son étude particuliére, soit après la bosse, soit après le naturel, il importe peu de quelle lumiére il se serve, c'est-à-dire, du jour, ou de la lampe: il doit néanmoins faire en sorte que son modelle soit disposé de telle façon, que les ombres y tombent doucement, & ne causent point de difformitez, parce qu'il ne faut pas s'accoûtumer à rien faire qui ne soit beau. Pour cet effet, s'il desseigne à la clarté d'une lampe, il peut mettre un chassis huilé entre la lumiére & sa figure, afin que les ombres en soient moins tranchées; & s'il desseigne dans le grand jour, prendre une lumiére qui tombe d'enhaut, & qui ne fasse pas des ombres trop fortes. Que s'il travaille à faire un portrait, il faut considérer le lieu où il est; car les parois peuvent donner des reflais si forts & si desagréables sur le visage de la personne qui

ſe fait peindre, que l'ouvrier travailleroit en vain, pour faire quelque choſe de beau.

C'eſt pour cela que Leonard de Vinci veut que le Peintre accommode un lieu tout exprès. Quand donc il veut deſſeigner ſeulement pour ſon étude, il n'importe pas de quelle ſorte il donne le jour à ſes figures, comme nous avons dit; mais lors qu'il veut s'en ſervir dans la compoſition d'un tableau, alors il faut uſer d'autres précautions. Il doit avoir égard au lieu où ſe paſſe ſon hiſtoire; ſi c'eſt à la campagne, ou dans un endroit fermé, afin de donner des lumiéres propres & convenables à toutes les figures.

Il n'y a point de doute qu'une lumiére diffuſe qui vient d'enhaut, & qui n'eſt point trop forte, eſt très-avantageuſe, & fait paroître avec grace juſques aux moindres parties du corps.

Les Peintres ne deſſeignent pas d'abord avec juſteſſe toutes les parties qui entrent dans un ouvrage, ils en font une legere eſquiſſe, où ils établiſſent ſeulement l'ordre de leurs penſées pour s'en ſouvenir. Car les images des choſes qui ſe préſentent à nous, & des paſſions que l'on veut repréſenter, paſſent avec un mouvement ſi ſubit, qu'elles ne donnent pas le loiſir à la main de les figurer; & lors qu'une fois elles ſont diſſipées, les idées ſi fortes & ſi nettes que l'on avoit dans l'eſprit, ne pouvant plus être bien exprimées, il eſt difficile de donner à un ouvrage cette beauté, & cette grace qu'on y demande; & quelque ſoin qu'on prenne à bien diſpoſer toutes ſes parties, on verra néanmoins qu'elles ne ſont point conduites avec un même feu. C'eſt ce feu pourtant qu'il ne faut pas laiſſer éteindre, mais le bien ménager. Virgile, à ce qu'on dit, compoſoit dans ſa chaleur poëtique les beaux ouvrages qu'il nous a laiſſez, attendant à polir ſes Vers, qu'ils fuſſent tous enfantez; après quoi il les perfectionnoit, les formant s'il faut ainſi dire, peu à peu, comme l'Ourſe fait ſes petits.

L'on ne peut point dire de quelle ſorte le Peintre doit produire ſes penſées ; cela dépend de la force de ſon imagination. Je dirai ſeulement que la verité en doit être le fondement ; c'eſt à-dire, que la vraiſemblance doit paroître dans toutes les parties qui compoſent une hiſtoire ; mais il faut que ce ſoit une verité, dont les beautez ſurprenantes ſemblent être cachées aux yeux du peuple, & que les eſprits du commun n'appercevroient pas, ſi d'autres plus élevez ne les découvroient ; car il y a quelquefois des choſes qui ſont ridicules pour être trop vrayes, & qui pourroient rendre un ouvrage défectueux, ſi elles n'y paroiſſoient d'une maniére extraordinaire. Il faut que les Peintres, auſſi-bien que les Poëtes, embelliſſent celles qui ſont trop ſimples d'elles-même, & qu'il y ait dans leurs tableaux quelque nouvelle invention, qui n'ait point encore été vûë. Or toute la force de ces belles inventions conſiſte dans la faculté imaginative, quoi que pourtant nous ſoyons redevables de la premiére connoiſſance que nous avons des choſes, au ſens de la vûë, qui porte dans l'eſprit les figures & les couleurs de tous les objets qui ſe préſentent à nous. Et bien que l'Art donne ſouvent à ce qu'il fait quelque choſe qui n'eſt pas toûjours dans la nature, il n'y doit rien ajoûter néanmoins qui offenſe la verité, ou qui bleſſe les yeux. Quand Horace (*a*) parle du pouvoir qu'ont les Poëtes & les Peintres de feindre quelque choſe, il n'entend pas que cette fiction ſoit trop licentieuſe, mais conduite avec artifice.

Il y a bien des Peintres, dit Pymandre, qui ne ſçavent pas quelles licences leur ſont permiſes, ni juſques où ils peuvent porter la fiction. C'eſt pourquoi ils doivent prendre garde, qu'en voulant trop enrichir leurs penſées, ils ne les défigurent. Car ſi un Poëte doit cacher les choſes véritables qu'il raconte ſous des figures indirectes & obliques, avec une certaine grace & une beauté qu'un Hiſtorien ne doit pas

(a) *Fingendi poteſtas debet eſſe artificioſa, non etiam immoderata.*

pas rechercher, il me semble aussi que le Peintre doit suivre la même conduite.

Dans la peinture, comme dans la Poësie, repris-je, les ouvrages que l'on veut faire paroître aussi-tôt qu'ils sont enfantez, sont rarement corrects & achevez dans toutes leurs parties: car ce n'est pas toûjours la raison qui les produit; c'est souvent, comme j'ai dit, un certain feu caché, qui échauffe les Poëtes & les Peintres, & qui les porte impetueusement à peindre & à faire des Vers. Aussi n'y en a-t-il point qui réüssissent avec plus d'éclat, que ceux que l'on y voit poussez par un secret sentiment de leur âme; d'où il arrive que chaque Peintre paroît encore davantage dans les choses qu'il aime. Et à dire le vrai, c'est une grace du Ciel toute singuliére d'être bon Peintre, aussi-bien que bon Poëte; il faut que tous les deux soient pourvûs d'un beau naturel; qu'ils apportent en naissant une disposition aisée à l'un & à l'autre de ces beaux Arts: & comme tous les hommes sont d'humeurs & de complexions differentes, aussi leurs maniéres & leurs façons de faire ne sont point semblables. Ce sont ces divers temperamens qui font que les Peintres sont si diférens dans ce qu'ils font; que les uns sont agréables, les autres terribles; les uns doux & gracieux, les autres pleins de majesté & de grandeur; que les uns prennent plaisir à traiter des sujets nobles & relevez, les autres à représenter des actions simples, & les choses les plus communes. Ainsi l'on a remarqué d'un certain Ardrocydes, qu'il ne peignoit que des poissons, que Dionisius fut surnommé Antropographe, à cause qu'il ne représentoit que des hommes, que Parasius se plaisoit à peindre des choses lascives; que Nicias Athenien s'appliquoit particuliérement à bien peindre des femmes; que Pausias prenoit un singulier plaisir à exprimer la variété des fleurs; & ainsi beaucoup d'autres, qui ont parfaitement réüssi dans les choses pour lesquels ils avoient une inclination particuliere.

Car il faut que l'esprit d'un Peintre entre, s'il faut ainsi dire, dans le sujet même qu'il représente. Il ne peut bien peindre une action, s'il ne la met tellement dans son esprit, qu'il la voye comme devant ses yeux, & s'il ne prend les mêmes sentimens des personnes qu'il veut figurer, comme faisoit autrefois ce Polus (a) comedien, dont vous avez ouï parler. Ce qui a fait dire à Horace, Si tu veux que je pleure, il faut que tu commences le premier, parce que ceux qui sont véritablement passionnez, & ausquels la nature même fait dire ou représenter quelque chose, ne font & ne disent que ce qui convient à la passion qu'ils expriment, & ainsi sont capables d'émouvoir les autres plus puissamment, que ne peuvent faire tous les secrets de l'Art.

C'est pour cela que je vous ai dit, qu'il faut s'accoûtumer à bien remarquer dans toutes les occasions ce qui est digne d'être observé, & s'en imprimer fortement les images dans l'esprit, afin d'avoir dans la mémoire, comme un magasin de diverses espéces, qui fournissent par après à toutes les choses dont on aura besoin. Elles serviront même à fortifier l'imagination, & lui aideront à produire de nouvelles Images, car elle est si puissante, que comme a fort bien dit un sçavant Empereur, (b) non seulement elle donne à l'esprit à juger des choses qui sont devant nous, mais elle lui représente encore celles qui sont éloignées de plusieurs lieuës, & les fait voir plus clairement, que ce qui est devant nos yeux, & que nous touchons.

Mais ces moyens dont je vous parle dépendent en premier lieu du genie du Peintre: car s'il est grand, il se sent porté à rechercher plûtôt les belles actions, & les beaux effets de la nature, que les choses basses & communes. En second lieu, de la force de son esprit, qui le fera entrer plus avant dans les passions des hommes, pour les bien exprimer dans ses tableaux. Et en dernier lieu, de la netteté de son jugement,

(a) Aul. Gel. noct. att. l. 7. (b) Julian. Orat. 8.

ment, qui lui fera choiſir ce qu'il y a de plus beau, & rejetter ce qui eſt vil & ſuperflu. Ces trois qualitez ſont néceſſaires pour entreprendre & achever les grands ouvrages ; mais comme elles ſont un don de nature, & que celui-là eſt le plus favoriſé du Ciel, qui les poſſede plus parfaitement ; tout ce que l'on peut dire ſur cela ne peut, à mon avis, profiter de guéres à ceux qui n'ont pas un eſprit déja diſpoſé à le bien comprendre. Cependant je ne laiſſerai pas d'ajoûter, que quand un Peintre a comme enfanté ſon ouvrage, qu'il en a deſſeigné la compoſition, qu'il en a fait même diférentes eſquiſſes, comme faiſoit autrefois Raphaël, s'il eſt aſſez fécond pour cela, il doit enſuite raiſonner ſur toutes les choſes qu'il a eſquiſſées ; conſiderer s'il n'y a point trop ou trop peu de figures pour le ſujet qu'il traite ; ſi elles agiſſent conformément à ce qu'elles doivent repréſenter ; ſi le plan ou ſcit eſt ſpacieux, & ſans embarras ; ſi les lumiéres & les ombres ſont données à propos, ſelon la diſpoſition des figures, & l'arrengement des couleurs, afin que l'ordonnance générale produiſe un bel effet.

Quand il a fait cét examen, il doit réduire en perſpective tout l'eſpace de ſon tableau, afin de mettre ſes figures dans leur juſte diſtance ; puis les prenant les unes après les autres, les deſſeigner toutes d'après nature, le plus correctement qu'il pourra ; & n'oubliant rien de ce que nous avons déja dit, qui regarde la ſcience des os, des nerfs, des muſcles, & les proportions convenables, donner à ſon modelle les mêmes actions, les mêmes jours, & le placer au même point de vûë que la Figure doit avoir dans ſon Tableau, pour ne pas tomber dans les fautes de pluſieurs Peintres, qui font voir les parties d'une Figure qui ne peuvent être apperçûës, parce qu'ils les ont deſſeignées dans une autre diſtance que celle qu'elle occupe dans leur ouvrage.

Quand le Peintre aura marqué les contours de ſes

Figures avec force, & avec grace, il en formera peu à peu les ombres, observant soigneusement les endroits où elles viennent à se séparer des clairs.

Nous avons dit, qu'outre qu'il doit toûjours avoir la nature pour objet, il doit encore imiter les Anciens dans le beau choix qu'ils en ont fait ; néanmoins il faut qu'il se conduise, à l'égard des Statuës antiques, avec jugement ; car il pourroit se servir d'une très-belle Figure antique, qui pourtant n'auroit pas de grace dans son Ouvrage, comme s'il vouloit donner à toutes ses figures d'hommes les mêmes proportions de l'Appollon, & à celles des femmes celles de la Venus de Medicis. Il y a même des Peintres qui tombent dans un excés de beauté, s'il faut ainsi dite, faisant des choses, qui dans une rencontre seroient belles, mais qui ne conviennent pas aux ouvrages qu'ils traitent ; d'autres qui répetent toûjours les mêmes choses, comme de faire toutes leurs figures sueltes & égayées, & de leur donner les marques des Antiques, jusques aux plis de leurs draperies.

Je ne sçai si les Peintres approuveroient ma pensée ; mais il me semble que quand ils travaillent à faire un Tableau, ils ne doivent point songer aux choses qu'ils ont vûes, soit de Peinture, soit de Sculpture. Il faut, ce me semble, laisser agir son genie dans la production, & l'ordonnance de ses Figures, jusques à ce qu'on ait disposé tout son sujet ; & lors qu'on en a arrêté la composition, on peut revoir ses desseins, & se servant de ses études, corriger ce qu'on a fait sur l'exemple des belles choses qu'on aura remarquées.

Les Antiques doivent être aux Peintres comme des verres au travers desquels ils puissent voir la nature ; ou bien des miroirs qui leur en découvrent les défauts; & non pas s'en servir, comme je viens de dire en l'état qu'on la trouve. Il y a bien de la difference entre une statuë & le corps d'un homme vivant

vant; les jours & les ombres ne font pas ſur le marbre les mêmes effets qu'ils font ſur la chair. Il y a des choſes dans le naturel qui ne ſe trouvent pas dans les ouvrages de Sculpture, comme les cheveux, la barbe, le poil des ſourcils, & pluſieurs autres particularitez.

Je ne répeterai point le ſoin qu'on doit prendre de donner à chaque Figure la proportion, la grace, la paſſion, le mouvement, & les habits qui lui ſont propres Je dirai ſeulement qu'il faut varier toutes les choſes qui entreront dans un Tableau, ſi l'on en veut rendre la compoſition agréable; mais cette diverſité doit être naturelle, ſans qu'il y ait rien d'affecté, ni de contraint. Il faut que toutes les Figures ſemblent être rangées & poſées d'elles-mêmes ſans trop de ſoin & d'étude; & c'eſt ce qui fait la grace dans la diſpoſition, de même que dans les membres du corps. Il y en a, qui pour donner plus de vie à leurs Figures, les font turbulentes, & dans des actions trop emportées, comme ſi les hommes ne paroiſſoient vivans, que quand ils agiſſent avec vehemence. Il faut fuir ces défauts, & marquer le mouvement où il eſt néceſſaire, & le repos où il ne doit pas y avoir d'action.

Ce que j'aurois encore à dire, eſt qu'un Peintre ne doit jamais contraindre ſon eſprit quand il veut produire quelque ordonnance. Il doit attendre que ſon feu ſoit allumé, s'il faut ainſi dire, pour exprimer ſes conceptions; & lors qu'il eſt en belle humeur, ſe laiſſer emporter doucement au courant de ſes belles imaginations. Car il arrive preſque toûjours que le beau feu qui nous échauffe, lors qu'il ſeconde nos affections, & qu'il éclaire nos penſées, nous eſt plus favorable, & plus avantageux que tout le ſoin, & toute la diligence que nous pouvons apporter dans nôtre travail, pourvû que nous ne nous trompions pas nous mêmes, par un trop grand amour de nos propres Ouvrages. Il faut auſſi s'accoû-

tumer de bonne heure à faire de grandes choſes, parce que dans les petites figures les défauts ne s'y voyent pas ſi bien, mais dans les grandes, on y découvre les moindres imperfections.

Il me ſemble, interrompit Pymandre, que Galien parle pourtant comme d'un Chef-d'œuvre de l'Art, d'une pierre enchâſſée dans un anneau, où il avoit vû Phaëton repreſenté dans un char tiré par quatre chevaux, dont les plus petites parties étoient terminées avec un artifice merveilleux.

Il faut, repartis-je, que les grands Peintres laiſſent cet avantage aux Graveurs, & qu'ils cherchent de la gloire à faire de plus grands ſujets. Ceux qui ſçavent exécuter les grandes choſes, feront encore aiſement les plus petites. Il eſt vrai que s'il y en a qui s'arrêtent trop à de petits ſujets, il y en a auſſi qui entreprennent trop librement les plus grands ouvrages. Quand ils ont quelque facilité à inventer, ils forment auſſi-tôt de grandes ordonnances, qui demeurent imparfaites, parce qu'ils n'ont pas la force de les achever.

Mais ne vous ſemble-t-il pas, dis-je à Pymandre, en me levant d'auprès de lui, qu'il y a aſſez longtemps que je vous parle de ce qui regarde le deſſein; & ſi nous nous étions encore autant arrêtez à remarquer ce qui appartient au coloris, je croi que nous aurions touché les principales parties de la Peinture.

Il ne tiendra qu'à vous, répondit Pymandre, de dire tout ce qui concerne cét Art, puiſque je n'ai pas de plus grand plaiſir que de m'en inſtruire.

Il vaut mieux, lui dis-je, remettre cela à une autre fois. Nous fîmes encore un tour dans les Tuilleries, & enſuite nous nous retirâmes, avec deſſein de nous revoir bientôt.

F I N.

TABLE.

A.

B.

Ber-

E.

E.

F.

G.

H.

FIN.

